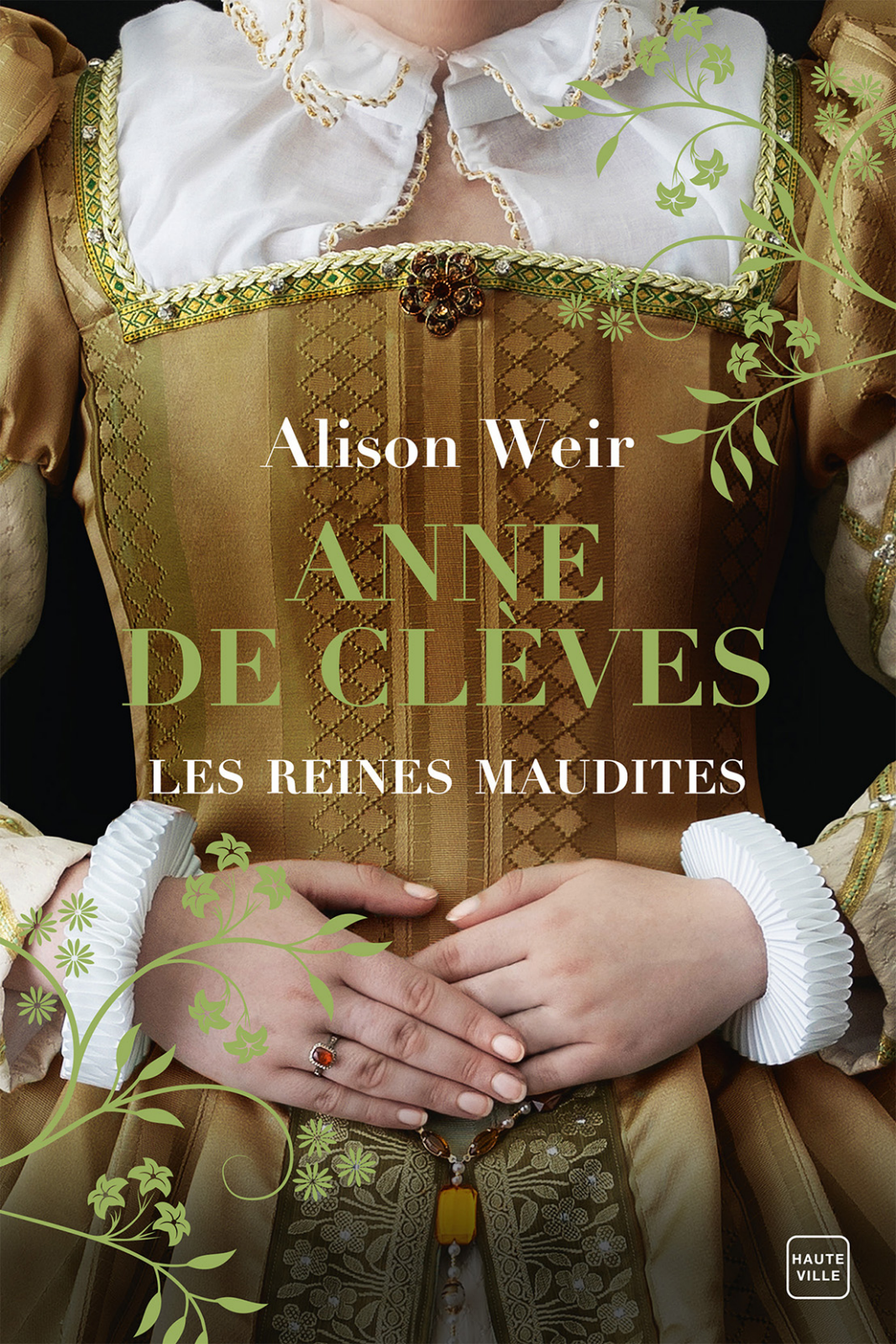
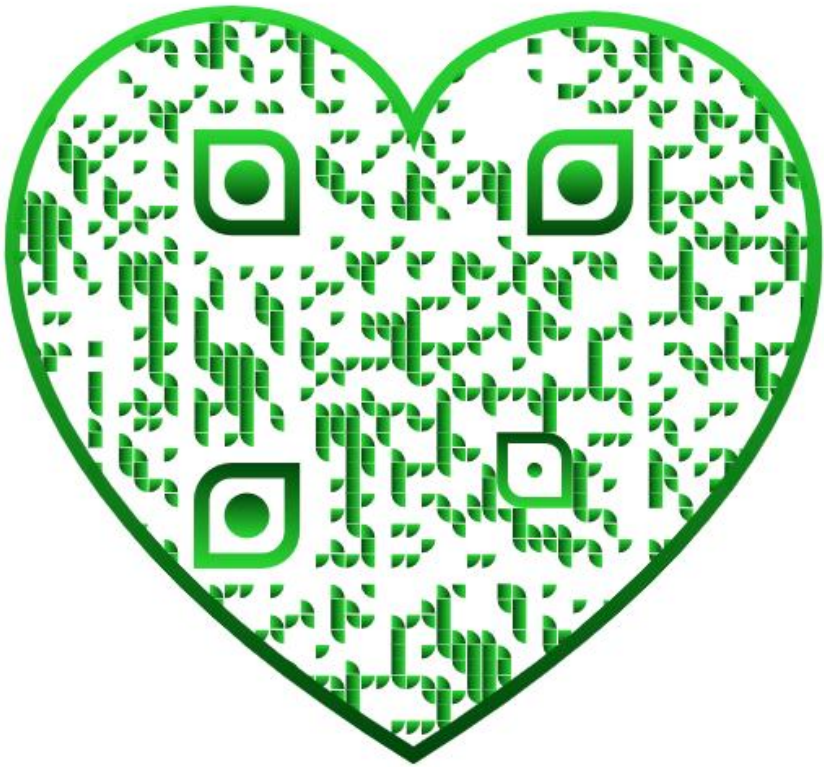
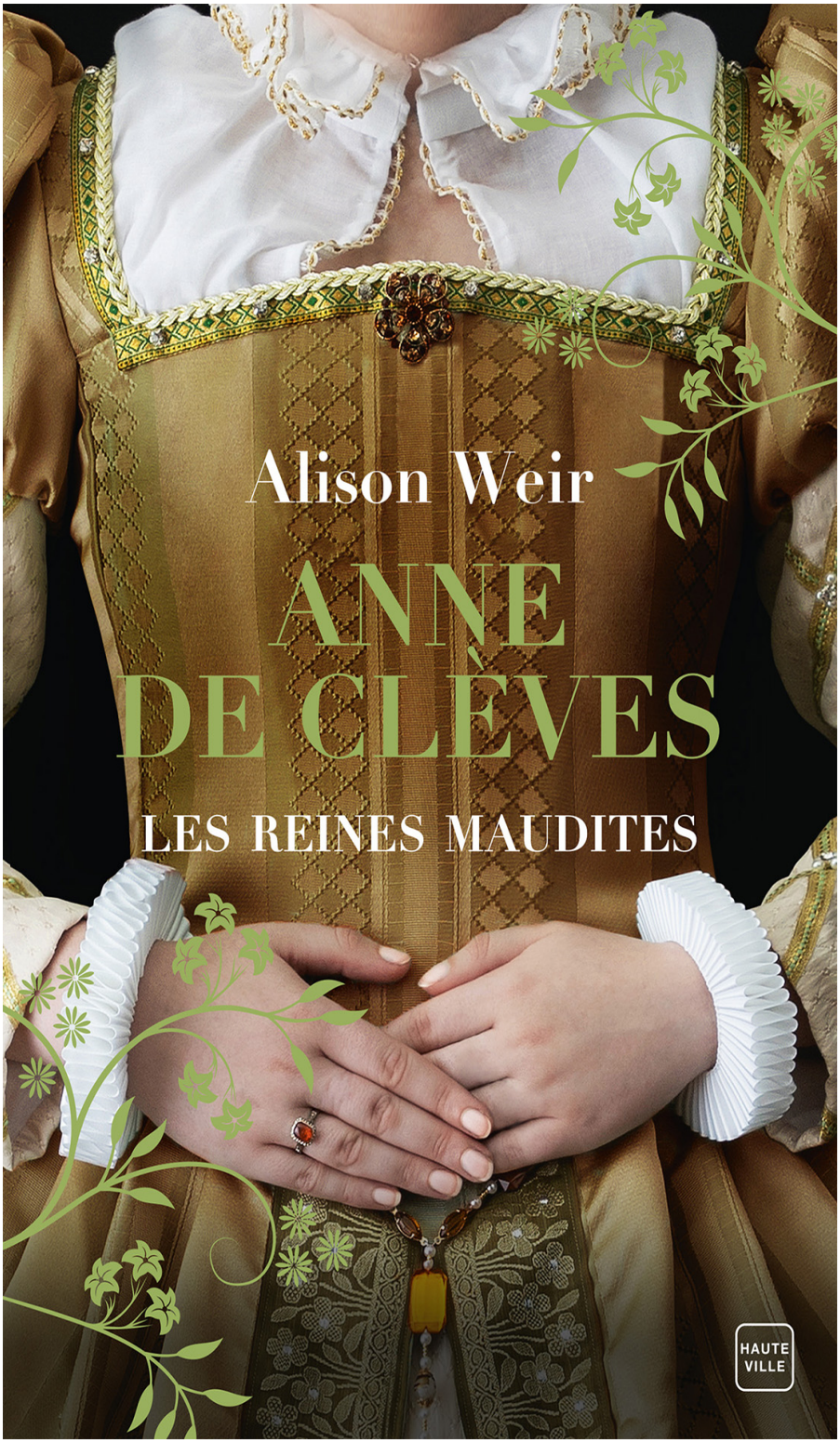

Alison Weir
ANNE DE CLÈVES
LES REINES MAUDITES
HAUTE VILLE




Alison Weir
ANNE DE CLÈVES
LES REINES MAUDITES
HAUTE VILLE

Sommaire

Couverture
Biographie
De la même autrice
Titre
Mentions légales
Dédicace
Illustrations
I - La princesse de Clèves
    Chapitre premier
    Chapitre 2
    Chapitre 3
    Chapitre 4
    Chapitre 5
II - Anne, reine d’Angleterre
    Chapitre 6
    Chapitre 7
    Chapitre 8
    Chapitre 9
    Chapitre 10
    Chapitre 11
    Chapitre 12
    Chapitre 13
    Chapitre 14
    Chapitre 15
III - La sœur du roi
    Chapitre 16
    Chapitre 17
    Chapitre 18
    Chapitre 19
    Chapitre 20
    Chapitre 21
    Chapitre 22
    Chapitre 23
    Chapitre 24
IV - L’épouse répudiée
    Chapitre 25
    Chapitre 26
V - La dame de Clèves
    Chapitre 27

Chapitre 28
Chapitre 29
Chapitre 30
Note de l’autrice
Remerciements
Personnages
Chronologie

Alison Weir est une autrice britannique de romans et biographies historiques acclamés par la critique. Ses périodes de prédilection sont le Moyen Âge et le règne des Tudors. Après des études d'histoire, et avant de se lancer dans l'écriture, Alison Weir a été éducatrice spécialisée. Elle réside actuellement en Angleterre, dans le Surrey, avec ses deux enfants.

De la même autrice :

Lady Elizabeth
Aliénor, Reine captive

Les Reines maudites :
1. *Catherine d'Aragon, La Première Reine*
2. *Anne Boleyn, L'Obsession d'un roi*
3. *Jeanne Seymour, La Reine bien-aimée*
4. *Anne de Clèves, Le Portrait d'une princesse*

Biographie historique :
Aliénor d'Aquitaine : Reine de cœur et de colère

www.editions-hauteville.fr

Alison Weir

ANNE DE CLÈVES : LE PORTRAIT D'UNE PRINCESSE

Les Reines maudites – IV

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Barbara Versini

Hauteville

Hauteville est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *Anna of Kleve: The Princess in the Portrait*
Copyright © Alison Weir 2019
Alison Weir a revendiqué le droit d'être identifiée comme l'autrice de cette œuvre,
conformément à la loi de 1988 sur le droit d'auteur, les dessins, modèles et brevets.
Publié pour la première fois en Grande-Bretagne en 2017 par HEADLINE REVIEW,
un label du groupe HEADLINE PUBLISHING.
Tous droits réservés.

© Bragelonne 2024, pour la présente traduction

Photographies de couverture : © Shutterstock
Création : Anne-Claire Payet

Directeur : Antoine Béon
Directrice de la publication : Claire Renault Deslandes
Directrice éditoriale : Julia Leloup
Directeur artistique : Fabrice Borio

Illustrations arbre généalogique : ©Shutterstock, Freepik

ISBN : 978-2-38122-968-3

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

Bragelonne – Hauteville
58, rue Jean Bleuzen – 92170 Vanves

E-mail : info@editions-hauteville.fr
Site Internet : www.editions-hauteville.fr

À John et Jo, avec tout mon amour.
Et à toi Beth, avec mes remerciements pour ton aide si généreuse.

1539

ANGLETERRE

MAISON TUDOR

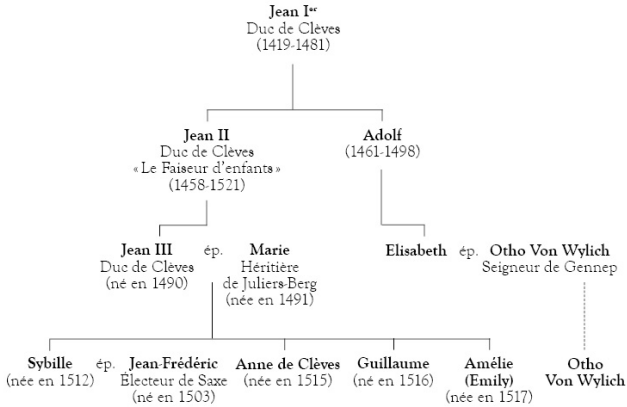
Henri VIII (né en 1491), roi d'Angleterre — ép. 1. **Catherine d'Aragon** (1485-1536), Divorcée — **Marie** (née en 1516)

ép. 2. **Anne Boleyn** (1501-1536), Exécutée — **Élisabeth** (née en 1533)

ép. 3. **Jeanne Seymour** (1508-1537) — **Édouard** (né en 1537)

Allemagne - Clèves

Maison de La Marck



Première partie

La princesse de Clèves

Chapitre premier

1530

Anne se pencha à la fenêtre de la tour d'entrée pour mieux apercevoir le coche qui passait en contrebas. Le glissement de sa robe de soie neuve lui procura une voluptueuse sensation. Elle songea aux attentes élevées de ses parents. À quatorze ans, elle était censée maîtriser les vertus domestiques et impressionner les invités par ses nombreuses qualités.

Elle se trouvait en famille au Schwanenburg, un grand palais dressé sur une colline rocheuse dominant la belle ville de Clèves et le cours puissant du Rhin. *Vater* – le duc Jean III pour ses sujets – y emmenait tous les étés sa femme et ses enfants. Aujourd'hui, ils recevaient oncle Otho von Wylich, aimable seigneur de Gennep et époux de tante Elisabeth, laquelle ne laissait personne oublier qu'elle était la petite-fille du duc Jean Ier. Il y aurait avec eux Otho, le fils bâtard de notre oncle. Bien que célèbre pour sa grande rigueur morale, la Cour de Clèves accueillait volontiers les bâtards de la famille. Le duc Jean II, grand-père paternel d'Anne, en avait eu soixante-trois, performance qui lui avait valu le surnom de « Faiseur d'enfants ». Anne n'avait que six ans à sa mort et ne conservait de lui que de vagues souvenirs, mais elle était entourée des vivants témoignages de sa prodigieuse fécondité, aussi bien à la Cour que dans les grandes maisons de Clèves : elle avait, semblait-il, des « parents » un peu partout dans les différents duchés et comtés sur lesquels régnait son père – à savoir Clèves, La Marck, Juliers, Berg, Ravensberg, Zutphen et Ravenstein.

Le duc Jean était comme à l'accoutumée somptueusement vêtu pour accueillir ses invités. Quand le coche s'arrêta devant le portail, il s'avança d'un pas lent, ses cheveux bruns coupés avec soin, sa frange et sa barbe bien taillées, sa silhouette corpulente drapée dans un habit de damas écarlate. Anne l'observa d'un œil attendri : *Vater* aimait faire étalage de sa magnificence. Comme il l'avait ordonné, sa femme et ses enfants étaient eux aussi vêtus de riches soieries et parés de chaînes d'or. Anne attendait, sagement alignée auprès de son jeune frère Guillaume et de la cadette de la famille, Amélie – que tout le monde surnommait affectueusement Emily. *Vater* et *Mutter* n'eurent pas à rappeler à leurs enfants qu'il fallait saluer d'une révérence, car les règles de courtoisie leur étaient inculquées depuis le berceau. De même, on leur serinait depuis toujours qu'ils descendaient des rois de

France et d'Angleterre. Ils étaient de surcroît cousins avec le puissant empereur du Saint Empire romain germanique, Charles Quint, le suzerain de *Vater*. Le sentiment de leur importance devait donc se refléter dans tout ce qu'ils faisaient.

Quand Anne vit descendre du coche le jeune Otho von Wylich et qu'il posa les pieds sur les pavés de la cour, son cœur faillit s'arrêter. Ce cousin par alliance, de deux ans son aîné, lui fit l'effet d'une apparition quasi divine. Il était sans conteste très agréable à regarder, avec la masse rebelle et ondulée de ses cheveux châtains, ses pommettes hautes, sa mâchoire forte, ses lèvres pleines, et la lueur joyeuse qui animait son regard. Elle fut également charmée par la manière dont il saluait chacun, montrant à ses hôtes la déférence qui convenait à leur rang, sans cette gaucherie qui caractérisait si souvent les garçons de son âge. Lorsqu'il se redressa après s'être incliné devant elle, elle découvrit qu'il avait également un sourire irrésistible.

Anne était déjà fiancée depuis l'âge de onze ans, aussi peu libre qu'une femme mariée. Quand on s'adressait à elle selon l'étiquette, il fallait l'appeler « madame la marquise », son futur époux n'étant autre que François, marquis de Pont-à-Mousson, fils aîné d'Antoine, duc de Lorraine. Ils ne s'étaient jamais rencontrés – elle n'avait pas même vu un portrait de lui – et, bien qu'on lui rappelât sans cesse qu'elle était promise à un grand destin, ce mariage restait encore pour elle une échéance abstraite et lointaine. Pourtant, une partie de sa dot avait déjà été versée et le moment de convoler avec François approchait à grands pas, car il aurait cette année quatorze ans, l'âge de se marier.

Au moment des fiançailles, comme elle était encore trop jeune pour une cérémonie officielle, on avait considéré son consentement comme implicite et seul *Vater* avait signé le contrat. Préparée depuis l'enfance à accomplir son devoir, elle n'avait jamais songé à refuser l'homme qu'on lui avait choisi ; mais, maintenant qu'elle avait vu Otho von Wylich, elle regrettait de n'avoir pas son mot à dire. Elle ne pouvait détacher son regard du sourire entreprenant de ce beau jeune homme.

L'apparition d'Otho venait d'ébranler tous ses repères et un séisme la secouait de l'intérieur, mais elle n'en laissa rien paraître et suivit bravement le groupe mené par *Vater*, lequel conduisait maintenant leurs invités à travers la majestueuse salle des chevaliers. Son visage grave et anguleux s'anima quand il montra à oncle Otho les sculptures qui la décoraient.

— On dit que cette galerie fut construite par Jules César, annonça-t-il fièrement.

— J'ai un souvenir précis des grandes cérémonies qui s'y déroulaient quand j'étais enfant, renchérit tante Elisabeth.

Lentement, ils traversèrent les salles d'apparat. Anne était

consciente de la présence d'Otho, qui se tenait tout près d'elle et ne la quittait pas des yeux.

— Nous avons voulu nous inspirer des grands châteaux français de la Loire pour nos appartements, déclara *Vater*, en montrant d'une main couverte de bagues les tapisseries délicates et les meubles élégants.

Anne surprit son oncle et sa tante à échanger des regards envieux. *Mutter*, quant à elle, semblait considérer tout cela avec un certain détachement. Cette splendeur n'était que son dû, car elle avait apporté en héritage à *Vater* de riches territoires et leurs titres. Elle honorait la Cour de Clèves d'une présence majestueuse, mais humble, sans jamais se départir de la discrète modestie qui seyait à une femme. Tout comme *Vater*, elle s'efforçait de respecter scrupuleusement la rigoureuse étiquette établie par les ducs de Clèves, qui l'avaient eux-mêmes reçue de leurs ancêtres de Bourgogne ; car, en matière de courtoisie et de style, la Cour de Bourgogne servait de modèle à toute la chrétienté depuis près de cent ans. *Vater* et *Mutter* appréciaient également les idées nouvelles venues de la glorieuse Cour de France, située non loin à l'ouest de Clèves, ainsi que celles de l'Italie, qui se répandaient dans le nord grâce aux voyageurs remontant le Rhin. Anne avait parfois l'impression que la Cour de *Vater* était trop sophistiquée et trop libre d'esprit au goût de *Mutter* ; l'atmosphère y était en tout cas bien plus relâchée que ce qu'elle avait connu à Juliers. Mais jamais elle n'aurait prononcé un mot contre Clèves, ni désavoué les choix de son époux.

Lorsqu'ils atteignirent les appartements privés, il leur fut proposé un pétillant Elbling que *Vater* faisait venir des vignobles de Moselle. Oncle Otho et tante Elisabeth acceptèrent leur vin avec empressement. Par chance, ils étaient arrivés tôt, car l'on suivait ici des règles de vie très strictes : le vin du château, y compris celui du duc, était mis sous clé à 21 heures par un majordome scrupuleux et toujours très ponctuel.

Tout en buvant à petites gorgées dans de belles coupes en verre de Venise, les adultes se mirent à deviser avec une certaine raideur, tandis que les enfants écoutaient en silence. Peu à peu, l'atmosphère se détendit. Anne était toujours intensément consciente de la présence d'Otho, qui avait pris place auprès d'elle.

— Votre père possède un merveilleux palais, lui dit-il.

— J'espère qu'il vous le montrera encore davantage, répondit-elle.

Elle eut de la peine pour lui. On ne lui tenait pas rigueur d'être un bâtard, mais il n'hériterait jamais d'une grande demeure.

— Vous devez être bien installé, vous aussi, ajouta-t-elle.

— Pas aussi bien que vous l'êtes ici, Anne, assura-t-il en lui décochant l'un de ces sourires dont il avait le secret.

Elle frémit en entendant son prénom dans sa bouche.

— Mais j'ai de la chance, poursuivit-il. Mon père et ma belle-mère me traitent comme leur fils légitime. Ils n'ont pas d'autres enfants, voyez-vous.

— Vous avez bien des camarades ?

— Oui, et j'ai aussi mes études pour m'occuper, avec un aimable précepteur. Un jour, il faudra que je trouve à m'établir dans le monde, probablement dans l'Église.

— Oh, non ! s'exclama-t-elle malgré elle. Enfin… Il me semble que vous auriez une vie plus heureuse en choisissant une autre voie.

Il sourit.

— Vous pensez sans doute aux plaisirs auxquels il me faudrait renoncer, commenta-t-il, la faisant rougir. Croyez-moi, j'y pense aussi. Mais je n'ai pas d'héritage, Anne. À la mort de mon père, tout ira à l'un de ses cousins. Quelle autre voie pourrais-je prendre ?

— *Vater* pourrait vous affecter ici à quelque fonction, ou bien demander à son chancelier, le docteur Olisleger, de vous en trouver une. Je suis sûre que c'est possible !

— Comme vous êtes bonne, Anne, murmura-t-il.

Leurs yeux se rencontrèrent et ce qu'elle lut dans son regard combla toutes ses attentes.

— Rien ne me plairait plus que d'être à la Cour de Clèves, assura-t-il. Ainsi, je pourrais vous voir souvent.

Elle en eut le souffle coupé.

— J'interviendrai en votre faveur, promit-elle.

Elle remarqua que sa mère les observait avec un léger froncement de sourcils. *Vater*, quant à lui, venait d'aborder son sujet favori et commençait à s'échauffer. Elle savait déjà qu'il ne tarderait pas à prononcer le nom d'Érasme. Le grand humaniste était son héros, l'homme qu'il admirait par-dessus tout, celui qu'il consultait sur les questions religieuses.

— Érasme dit que l'Église ne se réduit pas au pape, aux évêques et au clergé, déclara-t-il avec emphase. L'Église, c'est l'ensemble du peuple chrétien.

Tante Elisabeth prit un air dubitatif, tandis que l'expression de *Mutter* demeurait impénétrable. Anne savait sa mère en désaccord avec son père en matière de religion. Dévote comme une nonne, *Mutter* devait grimacer intérieurement en entendant son époux balayer le Saint-Père de Rome d'un revers de la main comme s'il s'agissait d'un vulgaire quidam.

— Érasme prône la paix et la tolérance universelles, poursuivit *Vater*, qui ne semblait pas remarquer le malaise que ce discours provoquait chez son épouse. Il ne peut y avoir d'idéal plus élevé que celui-là. Il inspire ma façon de vivre, de gouverner mon duché et ma

Cour ; il me guide dans l'éducation de mes enfants.

— C'est en effet un idéal élevé, convint oncle Otho. Mais il n'est pas sans danger. Même si cela n'est pas dans ses intentions, Érasme encourage ceux qui attaquent l'Église. De là aux hérésies de Martin Luther, il n'y a qu'un pas.

— Luther fait preuve de bon sens à bien des égards, rétorqua *Vater*. L'Église est coupable d'abus qu'il faudrait corriger.

— Mon époux a tout de même interdit les œuvres de Luther, précisa *Mutter* avec empressement.

— C'est exact, confirma *Vater*. Et cela à deux reprises. Il n'en reste pas moins que certains de ses arguments contre l'Église sont justifiés. Personne ne devrait payer des prêtres pour le pardon de ses péchés et pour être sauvé du purgatoire. Il n'est pas non plus acceptable que les princes de l'Église vivent dans le luxe, alors que Notre-Seigneur n'était qu'un simple charpentier. J'admets néanmoins que c'est de l'hérésie pure et simple que de renier cinq des sept sacrements.

— Votre gendre ne serait pas d'accord avec vous, répondit oncle Otho.

— L'électeur de Saxe a des opinions extrêmes, commenta *Vater*, l'air peiné. Et je crains que cela ne déteigne sur Sybille, car une femme doit suivre son mari en toute chose. L'électeur voudrait que je rejoigne la ligue de Smalkalde des princes luthériens allemands, mais jamais je ne le ferai.

— Vous êtes pourtant allié à lui par un mariage, insista oncle Otho. Et cela vous rattache à la ligue, que vous le vouliez ou non.

Ce fut au tour de *Mutter* d'afficher un air peiné. Donner sa fille à un protestant avait dû lui coûter.

La discussion semblait sur le point de virer à la dispute quand, par chance, la cloche de la Johannturm (1) sonna 16 heures dans la cour intérieure. *Mutter* profita de cette diversion pour éloigner sa progéniture, jugeant sans doute que ses enfants avaient suffisamment entendu de propos contre l'Église et contre la vraie foi dans laquelle elle s'efforçait de les élever.

— Jeunes gens, lança-t-elle gaiement. Pourquoi ne feriez-vous pas visiter le château à votre cousin Otho ?

Ils se levèrent tous d'un bond. Anne était ravie d'échapper pour une fois à la surveillance des adultes, mais tâcha de ne pas trop le montrer.

— Ce sera avec grand plaisir, déclara d'un ton solennel son jeune frère Guillaume, treize ans.

Anne le soupçonna aussitôt de vouloir infliger à Otho un cours détaillé sur l'architecture de Schwanenburg et sur la glorieuse histoire de Clèves, ce en quoi elle ne se trompait pas. Tandis qu'ils retraversaient les salles d'apparat, Guillaume – qui possédait de

nombreuses vertus, mais était totalement dénué d'humour, d'humilité et d'empathie – prit de grands airs pour annoncer qu'il était né dans ce château et pour expliquer combien le duché de Clèves était riche et prospère.

— On appelle notre père « Jean le Pacifique », car il gouverne avec sagesse, fanfaronna-t-il. Quand il a épousé notre mère, elle lui a apporté Juliers et Berg, ainsi que des terres s'étendant sur plus de mille lieues. Plus tard, quand je deviendrai duc de Clèves et hériterai de tout cela, je compte bien me montrer aussi sage et avisé que mon père.

Anne vit qu'Otho refrénait un sourire.

— Notre cousin n'est pas venu pour entendre tout cela, mon cher frère, intervint-elle. C'est une belle journée et l'on vous a dispensé d'étudier pour aujourd'hui.

Elle se tourna vers Otho et se sentit devenir brûlante.

— Cela vous plairait-il de monter tout en haut de la Schwanenturm ? lui demanda-t-elle. La vue est magnifique et je vous conterai la légende de Lohengrin.

— Il fait trop chaud pour grimper jusque-là, protesta Emily avec une charmante moue de ses jolies lèvres en bouton de rose.

— Emily, vous n'êtes qu'une fainéante, soupira Anne.

— J'aimerais beaucoup découvrir la vue, déclara Otho, en fixant toujours Anne de ses yeux brillants. Et l'exercice nous ferait le plus grand bien.

— Je suis d'avis qu'Otho préférerait voir la Spiegelturm, déclara Guillaume, comme si Otho n'avait pas déjà exprimé son souhait. Nos archives ducales sont d'un plus grand intérêt que votre légende.

— Oh, Guillaume, il faut toujours faire ce que *vous* décidez ! protesta Emily.

— Vous emmènerez Otho consulter les archives, mais tout à l'heure, trancha Anne avec fermeté. Il veut d'abord voir la Schwanenturm.

— Dans ce cas, vous irez seule avec lui, décida Guillaume. En attendant, je sélectionnerai les documents que je souhaite lui montrer.

— Je vous accompagne, renchérit Emily. Je vous aiderai à chercher.

— Dites plutôt que vous êtes trop paresseuse pour entreprendre l'ascension de la tour, se moqua Guillaume.

La perspective de rester seul avec sa sœur de douze ans ne semblait pas l'enchanter.

— Venez, déclara Anne à Otho. Laissons-les à leurs chamailleries.

Avant que Guillaume n'ait eu le temps de l'arrêter, elle s'empressa d'entraîner son cousin. Elle vivait d'ordinaire sous la constante vigilance de sa mère et son quotidien était parfaitement orchestré,

jalonné de rituels et de travaux de couture. Se trouver seule avec un très beau jeune homme, ne fût-ce qu'un court instant, dépassait ses rêves les plus fous. Elle avait du mal à croire à sa chance – et l'occasion s'était présentée sans même qu'elle l'ait cherchée !

Mutter aurait sans nul doute désapprouvé son escapade avec Otho, car elle assurait qu'une jeune fille ne devait pas se trouver seule avec un homme, sous peine de compromettre sa réputation. Elle n'avait jamais expliqué en quoi consistait exactement le danger et Anne avait simplement compris qu'il pouvait arriver quelque chose de terrible. Mais avec Otho, cela ne comptait pas, n'est-ce pas ? Il était son cousin, et pas encore un homme, seulement un jeune homme à peine plus âgé qu'elle.

L'impressionnante Schwanenturm, ou tour du Cygne, se dressait au-dessus d'eux, son ombre carrée tombant sur la cour pavée. Anne était consciente de la présence d'Otho, qui marchait à quelques pas derrière elle. Elle se sentait à son avantage dans ce corsage doré brodé de cordons de perles, avec ses beaux cheveux blonds qui lui couvraient le dos, et se félicita d'avoir mis sa robe de soie rouge, qui lui allait si bien. Après tout, elle aussi pouvait plaire, même si la beauté de la famille était Sybille, de l'avis général – en voyant son portrait, l'électeur de Saxe n'avait pas résisté à ses yeux en amande et à ses longues tresses dorées.

Les gardes de faction à la porte se mirent au garde-à-vous à leur approche.

— C'est mon ancêtre le duc Adolf qui a construit cette tour, déclara Anne en poussant l'immense porte.

— Permettez-moi, s'empressa Otho en saisissant le lourd battant.

Anne s'élança dans l'escalier en soulevant ses jupes pour grimper les marches.

— L'ancienne tour s'était effondrée et le duc Adolf a voulu la nouvelle encore plus haute, poursuivit-elle en s'efforçant de dissimuler sa fébrilité derrière une succession d'anecdotes.

— Elle est en effet très haute, cela ne fait aucun doute ! s'exclama Otho. Ces marches n'en finissent pas. Pouvons-nous nous reposer un instant ?

En se retournant, Anne surprit son regard admiratif.

— Vous êtes très jolie, assura-t-il. Et cette robe vous sied à merveille.

Ses yeux remontèrent avec appréciation de la taille fine de la jeune fille jusqu'au renflement de ses seins sous le corsage de velours.

Troublée par ses louanges, elle ne put s'empêcher de lui sourire. Elle savait qu'elle n'aurait pas dû lui permettre de s'adresser à elle avec tant de familiarité, et encore moins l'encourager en souriant. Mais les compliments d'Otho lui procuraient une joie tellement

profonde qu'elle n'avait aucune envie de les bouder et de gâcher ainsi ce beau moment.

Ce fut en haletant qu'ils montèrent la dernière volée de marches menant à la tourelle du sommet. Ils pénétrèrent alors dans une pièce étroite et sommairement meublée, avec plusieurs fenêtres. Le tapis de Turquie, qui avait dû autrefois valoir une fortune, était désormais usé jusqu'à la corde. Anne s'approcha de la fenêtre donnant sur le fleuve. La ville de Clèves, un patchwork de toits rouges et de clochers, s'étendait en dessous d'eux.

Otho vint se placer derrière elle.

— Quel beau spectacle, en effet ! s'exclama-t-il en regardant par-dessus son épaule.

Elle sentit son souffle sur son oreille.

— Parlez-moi donc de Lohengrin, poursuivit-il d'une voix caressante.

Elle tenta de se concentrer sur la légende qu'elle avait promis de conter, mais son esprit était profondément troublé par un sentiment étrange et enivrant. Était-ce cela, l'amour ? Elle avait été maintes fois témoin de l'affection qui unissait ses parents. Les ragots des servantes et des dames de la Cour lui avaient appris que l'amour prenait parfois la forme d'une sorte de folie poussant les êtres à se comporter comme s'ils avaient soudainement perdu la raison. L'amour pouvait vous procurer un bonheur proche de l'extase, ou au contraire vous plonger dans les affres du désespoir. Aujourd'hui, dans cette petite pièce poussiéreuse, alors qu'elle se trouvait pour la première fois de son existence seule avec un jeune homme, elle comprenait le sens des mots « irrésistible attirance ». C'était une sensation la fois merveilleuse et effrayante que de se sentir ainsi poussée vers quelque chose de puissant et de dangereux, sans pouvoir y résister et sans rien maîtriser.

Il lui fallait pourtant se dominer, car elle serait bientôt une femme mariée et on lui avait appris qu'elle devait à son futur époux une loyauté sans faille.

— Savez-vous pourquoi cette tour est appelée la tour du Cygne ? demanda-t-elle à Otho, en s'efforçant de rassembler ses idées. Dans le Limbourg, vous n'avez sans doute pas beaucoup entendu parler des légendes de Clèves.

— Ma mère me les racontait quand j'étais petit, répondit-il. Mais je les ai presque toutes oubliées.

— Au-dessus de nous, au sommet de la tourelle, se trouve une girouette d'or, expliqua Anne, le souffle un peu court. Elle est surmontée d'un cygne, un symbole que les anciens comtes de Clèves tinrent à faire figurer sur leurs armoiries, en l'honneur du chevalier au cygne, le mystérieux Lohengrin. Voyez ceci.

Elle se détourna pour tirer de son corsage un pendentif émaillé.

— Ces deux cygnes blancs représentent l'innocence et la pureté.

Otho prit sa main dans la sienne et se pencha, comme pour regarder de plus près le pendentif qu'elle tenait dans sa paume. Et soudain, d'un mouvement vif, il déposa un léger baiser à l'intérieur de son poignet, et un agréable frisson la parcourut.

Mais elle n'avait pas perdu la tête – du moins pas encore – et on lui avait appris qu'aucune femme vertueuse ne permettait à un homme de l'embrasser tant qu'il n'avait pas fait d'elle sa fiancée. Aussi retira-t-elle prestement sa main.

Otho se redressa comme si de rien n'était. Elle reprit son récit, d'une voix qui tremblait un peu.

— Guidée par deux cygnes blancs, l'embarcation de Lohengrin remonta le Rhin jusqu'à Clèves, où vivait alors une comtesse prénommée Elsa. C'était une veuve et elle se trouvait en grande détresse, car un tyran la harcelait pour l'épouser. Lohengrin vint à son secours, renversa le tyran et la demanda en mariage.

Le regard brûlant d'Otho chercha le sien.

— Si elle était aussi belle qu'une certaine princesse de Clèves de ma connaissance, alors je comprends le choix de ce Lohengrin, murmura-t-il d'une voix devenue rauque.

Anne sentit la chaleur lui monter aux joues. Elle ne savait comment répondre à un tel compliment.

— Il était déjà célèbre pour ses exploits, poursuivit-elle en s'efforçant de se comporter normalement. Mais, le lendemain de leur mariage, il fit promettre à Elsa de ne jamais lui demander son nom ni ses origines. Il était en vérité l'un des chevaliers du Saint-Graal et cela devait rester secret. Elsa accepta et ils vécurent heureux. Elle mit au monde trois fils en bonne santé : mes ancêtres.

— Vous allez maintenant me dire que leur histoire a mal fini, devina Otho.

— En effet, c'est le cas. Au bout d'un temps, Elsa voulut savoir ce que ses fils recevraient en héritage de leur père et ne put s'empêcher de poser la question interdite. Lohengrin en fut accablé. Il s'arracha aux bras de sa belle et quitta le château – celui-là même dans lequel nous nous trouvons aujourd'hui. Les deux cygnes l'attendaient sur le fleuve, avec la barque qui l'avait amené à Clèves. Il y grimpa et on ne le revit jamais.

Otho secoua la tête en soutenant son regard.

— Et qu'est-il arrivé à Elsa ?

— Désespérée à l'idée d'avoir perdu son aimé, elle se laissa mourir.

Pour la première fois, Anne mesurait la profondeur du chagrin d'Elsa. Le désarroi dut se lire sur son visage, car Otho s'avança pour l'envelopper dans ses bras et l'attira tout contre lui. Elle n'eut pas le temps de l'arrêter qu'il avait déjà posé ses lèvres sur les siennes,

fourrant sa langue dans sa bouche – un contact indéfinissable, à la fois délicieux et répugnant. Elle n'avait jamais imaginé qu'un tel baiser pût exister, mais elle sut aussitôt que c'était mal de l'accepter et que ses parents n'auraient pas approuvé.

— Non, protesta-t-elle en s'écartant.

Mais Otho la tenait fermement. Elle était prisonnière de son étreinte.

— Si ! insista-t-il dans un souffle. Je vous en prie, ne nous refusez pas ce plaisir ! Il est inoffensif, vous n'avez rien à craindre.

— Je pourrais tomber enceinte ! protesta-t-elle.

Surprise de le voir rire, elle insista :

— C'est tout à fait possible. Mère Lowe m'a appris que c'était avec les baisers que l'on faisait les bébés.

— Et qui est donc mère Lowe ? demanda-t-il en lui caressant le nez tandis qu'elle tentait de se libérer, sans y mettre pourtant la détermination qu'il aurait fallu.

— C'est ma nourrice.

— Votre nourrice est bien ignorante. On ne fait pas les bébés avec un simple baiser. Cela ne comporte aucun danger. Et le nôtre vous a procuré un grand plaisir, je l'ai bien vu.

Il la tenait toujours serrée et lui adressa un sourire tellement éblouissant qu'elle sentit ses genoux se dérober. Parler de ces choses avec un garçon la jetait dans un grand trouble.

Il l'embrassa de nouveau, cette fois avec plus de douceur et de tendresse, puis la fit s'allonger sur le tapis, sans cesser de la couvrir de petits baisers et de lui caresser les joues. Ses mains s'égaraient un peu partout et les délicieuses sensations que cela éveillait en elle mirent en sourdine toutes les alarmes qui résonnaient dans sa tête. Puisqu'il lui assurait qu'il n'y avait rien à craindre, elle le croyait. Il était reçu dans la maison de son père et c'était un jeune homme bien éduqué qui savait certainement comment se comporter. Et son souffle court, signe de son excitation grandissante, la gagnait peu à peu.

— Oh, Anne ! murmura-t-il, la respiration de plus en plus altérée, ses yeux dans les siens, en jouant d'une main avec ses longs cheveux. Laissez-moi vous aimer ! Je ne vous ferai pas de mal !

Il posa ses lèvres sur les siennes avec une ardeur redoublée, tout en remontant ses belles jupes de soie et sa chemise. Et là, au grand étonnement d'Anne, il commença à effleurer délicatement ses parties intimes. Elle ne résista pas, submergée par des sentiments et des sensations qu'elle n'aurait jamais pu imaginer.

— Vous avez ici des lèvres, murmura-t-il en caressant sa bouche du bout de la langue. De même que vous en avez ici, ajouta-t-il en remuant ses doigts pour explorer son intimité avec encore plus d'audace.

Anne sentit monter en elle le plus exquis des plaisirs. Elle n'était point choquée, simplement étonnée de découvrir que son corps pouvait lui procurer tant d'émoi. Elle n'éprouva non plus nulle honte. Ainsi, c'était donc cela, la folie dont parlaient les dames de son entourage. Elle eut l'impression de n'avoir rien vécu jusqu'à ce jour.

Ce qui s'ensuivit fut tout à fait merveilleux et elle s'y abandonna sans plus réfléchir, incapable de raisonner. Après un moment vaguement douloureux, ce fut le paradis. Son plaisir enfla lentement, tandis qu'au-dessus d'elle le corps d'Otho se raidissait. Soudain, il cria, puis, comme il se détendait peu à peu, toujours en elle, en l'agrippant fermement et en murmurant une suite incohérente de mots d'amour, elle fut emportée par une vague de jouissance impossible à contenir, qui ne cessa de croître jusqu'au point où elle crut s'évanouir.

Elle resta là, étourdie, tandis qu'il la dévisageait, le sourire aux lèvres.

— Avez-vous aimé notre baiser, Anne ?

Elle acquiesça, tout en pensant qu'il avait décidément des yeux magnifiques.

— Oui, douce Anne, poursuivit Otho en posant ses lèvres sur les siennes. Vous avez adoré, je l'ai bien vu.

— C'est vrai, soupira-t-elle. Je n'aurais jamais rêvé qu'il pût exister un tel bonheur.

Elle demeura allongée dans ses bras, comblée, avec le désir de prolonger le plus possible cet instant.

— Notre-Seigneur lui-même a voulu que ce plaisir existât entre les hommes et les femmes ! assura-t-il en souriant.

— Nous n'avons rien fait de mal, n'est-ce pas ?

Le sens des convenances lui revenait peu à peu, et avec lui la vague impression qu'elle venait de consentir à un acte interdit.

— Bien sûr que non, assura-t-il en la lâchant et en se redressant pour lacer ses chausses. Mais nous garderons le secret. Nos parents ne comprendraient pas. D'après eux, de tels rapprochements doivent être réservés au mariage. Pourtant, je ne vois aucun inconvénient à en profiter avant.

Anne commençait à se sentir coupable. Emportée par une vague de folie, elle avait trahi les principes inculqués par sa mère. Mais cela avait été tellement beau ! D'où lui venait alors ce sentiment d'effroi ? Elle prit soudain conscience qu'elle craignait d'être découverte, mais ne regrettait rien. Comment aurait-elle pu regretter ce qui avait été source d'une telle joie ?

— Anne, pouvons-nous nous marier ? demanda Otho en la considérant d'un air de convoitise.

— Oh, comme je le voudrais ! s'écria-t-elle. Malheureusement, je suis promise au fils du duc de Lorraine, ajouta-t-elle dans un souffle.

— Je l'ignorais, répondit Otho en la dévisageant fixement.

Elle secoua la tête.

— Cela n'est pas mon souhait, mais mon père tient à s'allier avec la Lorraine.

Elle se rendit compte, un peu tard, que l'acte qu'elle venait d'accomplir avec Otho aurait dû être gardé pour son mariage ; ils venaient de voler à François – son promis – quelque chose qui lui appartenait légitimement.

— On peut rompre des fiançailles, insista Otho.

Anne secoua la tête.

— Je doute que cela soit envisageable.

Elle sentit les larmes lui monter aux yeux et eut conscience que sa détresse devait se lire sur son visage.

Elle se leva, mit de l'ordre dans sa toilette et marcha vers la porte.

— Où allez-vous, *liebling* ? demanda Otho.

— Nous devrions redescendre, déclara-t-elle. Nous ne sommes que trop longtemps restés seuls.

Il l'attira dans ses bras pour l'embrasser encore, longuement, avec une fougue qui ne laissait aucun doute sur ses sentiments. Désormais, ils appartenaient l'un à l'autre. Irrévocablement. Voilà ce que lui disaient les lèvres d'Otho. L'émotion la submergea. Elle aurait voulu profiter encore de ses bras, mais fit l'effort de s'écarter, n'osant plus s'attarder dans cette tour.

— Je vous aime, Anne, l'entendit-elle murmurer.

Ignorant la douleur sourde entre ses cuisses, totalement démunie, elle descendit précipitamment l'escalier. Elle avait hâte de se retrouver seule dans sa chambre, où elle pourrait pleurer tout son soûl et utiliser de l'eau propre, du savon et des serviettes pour effacer les traces de son péché, et ôter enfin cette robe dont elle était si fière le matin même, mais qui était désormais souillée par les taches de sa déchéance.

Otho avait raison. Ce qui s'était passé entre eux devait absolument rester secret ; de toute façon, n'ayant pas les mots pour décrire ce qu'ils avaient fait, elle aurait eu bien du mal à en parler. Elle savait seulement ceci : si ses parents l'apprenaient, ce serait *elle* que l'on blâmerait. Elle n'aurait jamais dû s'isoler avec Otho, et encore moins lui permettre de l'embrasser et de s'allonger près d'elle. On dirait qu'il l'avait déshonorée, elle, une princesse de Clèves, alors qu'il était reçu dans la maison de son père. Mais ça ne s'était pas passé ainsi ! Elle s'était unie à lui de son plein gré – et cela lui avait procuré beaucoup de plaisir. Otho avait dit qu'il l'aimait et lui avait parlé de mariage. Malheureusement, ils ne pourraient jamais appartenir pour de bon l'un à l'autre. Anne eut de nouveau les larmes aux yeux en quittant la tour et pria pour que les gardes ne remarquassent pas son trouble.

— Anne, appela Otho derrière elle. Vous allez bien ?

— La Spiegelturm, où ils vous attendent, se trouve là-bas, répondit-elle en retrouvant sa voix. Dites-leur que j'ai dû aller m'allonger en raison d'une migraine.

Le plantant là, elle se hâta de regagner sa chambre. Heureusement, elle la trouva déserte, car mère Lowe faisait sa sieste quotidienne.

Elle délaça son corsage en pleurant, défit ses manches, laissa sa robe tomber à ses pieds et versa dans une cuvette l'eau d'une aiguière qui se trouvait à côté. Ce fut en se lavant qu'elle remarqua le sang sur sa chemise de lin. S'agissait-il des menstrues dont *Mutter* l'avait avertie ? Quand elle lui avait demandé pourquoi les femmes devaient saigner, sa mère avait simplement répondu que c'était la volonté de Dieu et qu'elle en apprendrait plus au moment de se marier. Elle se demanda si ce sang avait un lien avec l'acte qu'elle venait d'accomplir.

Elle enfila une chemise propre et mit celle qui était souillée à tremper dans la cuvette. Mais que faire de la robe ? Il y avait une tache de sang sur la doublure, aussi entreprit-elle de la frotter avec le linge humide qu'elle avait utilisé pour se laver. Bientôt, la tache fut pratiquement invisible, mais en y regardant de très près on la devinait encore. Anne rangea la robe dans un coffre et en passa une autre, en soie crème, bordée de cramoisi. Puis elle contempla son reflet dans le miroir pour s'assurer qu'on ne pouvait deviner qu'elle avait pleuré. Elle pourrait mettre ses yeux rougis sur le compte de sa migraine. D'ailleurs, elle avait réellement mal à la tête, en raison du fardeau d'amour, de culpabilité et de désespoir qu'elle portait maintenant.

Quand la cloche de la tour sonna l'heure du dîner, elle dévala l'escalier pour se présenter à l'heure, *Vater* ne tolérant pas le manque de ponctualité.

Otho était déjà là, avec oncle Otho et tante Elisabeth. Elle aurait voulu se jeter dans les bras de son aimé, mais s'obligea à éviter son regard, tout en ayant conscience qu'il cherchait avidement le sien. Personne ne devait soupçonner le secret qui les unissait.

— Votre migraine va mieux, chère enfant ? lui demanda sa tante.

— Beaucoup mieux, merci, répondit Anne.

— Vous vous êtes changée, fit remarquer *Mutter*.

— J'avais trop chaud.

Elle pria pour qu'Otho ne trahît pas leur secret par un mot malheureux ou un regard insistant. Sa mère possédait un redoutable sens de l'observation.

Le repas fut une épreuve. Il fallut se comporter normalement et faire honneur à la délicieuse carpe et au porc rôti qu'on leur servait. Anne n'osait pas penser à ce qui s'était passé plus tôt, de peur de se trahir en rougissant. Ce n'était pas chose aisée, avec Otho qui se

trouvait là, tout près et tellement beau. Son ventre brûlait d'amour et de désir pour lui. Elle dut mobiliser toutes ses ressources pour demeurer elle-même, mais personne ne remarqua quoi que ce fût d'anormal, du moins il lui sembla.

Après le souper, l'orchestre des musiciens du duc arriva avec trompettes, luths et harpes. Chaque fois qu'une occasion se présentait, *Mutter* demandait à entendre la harpe, son instrument préféré. Quand les musiciens jouaient la dernière note, elle ne manquait jamais de les remercier d'un sourire – elle qui souriait si peu.

— J'aimerais tant que l'on puisse danser, soupira Emily d'un ton nostalgique. Ou bien chanter.

— Ma très chère enfant, vous savez bien qu'il est impudique pour une femme de danser ou de chanter en public.

— Oui, mère, murmura Emily d'un air sombre. Mais j'aime tant la musique et la danse.

Tante Elisabeth lui jeta un regard désapprobateur.

— Elle a hérité de mon amour de la musique, expliqua *Mutter*.

Elisabeth répondit par un vague sourire.

Les hommes parlaient politique.

— L'empereur a des vues sur le duché de Gueldre, disait *Vater*. Mais c'est à François, le fiancé d'Anne, qu'il reviendra.

Anne vit l'expression d'Otho s'assombrir, mais bien sûr *Vater* ne le remarqua pas et poursuivit :

— Charles, l'actuel duc, n'a pas d'enfant. François étant son neveu, il héritera de Gueldre. J'ai moi-même des droits sur ce duché, mais, selon les termes du contrat de fiançailles, j'y ai renoncé ; ma fille sera duchesse de Gueldre et cela me suffit.

Anne s'efforça de conserver son calme. Ce projet de mariage n'avait plus rien de réjouissant. De fiancé courtois et souriant, François s'était métamorphosé dans son esprit en un mari désapprobateur et soupçonneux.

— L'empereur a lui aussi des droits sur Gueldre, n'est-ce pas ? demanda oncle Otho.

— En effet, répondit *Vater*. Par sa mère. Mais s'il réclame ce duché, nous aurons de quoi l'accueillir. Clèves fait peut-être partie du Saint Empire romain germanique, mais c'est aussi l'une des plus importantes principautés d'Allemagne. Nous ne nous laisserons pas dicter notre conduite par l'empereur. Nous protégeons notre indépendance. Nous avons nos propres tribunaux, ainsi que notre propre armée. C'est moi qui décide de notre politique étrangère.

Guillaume écoutait tout cela attentivement.

— L'empereur est très puissant et il faudra peut-être livrer combat, fit valoir oncle Otho.

— Certes, mais il pourrait auparavant être obligé d'entrer en

guerre avec l'Angleterre, si le roi Henri persiste à vouloir répudier Catherine pour épouser une courtisane. La reine Catherine est la tante de l'empereur, ne l'oubliez pas. Je mise sur le fait qu'il sera trop préoccupé par cette affaire et par les Turcs qui empiètent sur ses frontières orientales pour songer à revendiquer Gueldre. Mais, s'il le faut, j'ai les moyens de lever une puissante armée.

Le duc marqua une pause, tandis qu'un serviteur remplissait à nouveau sa coupe.

— J'ai rencontré le roi Henri d'Angleterre, savez-vous, reprit-il. Il y a de cela huit ans, je me suis rendu dans ce pays avec le cortège de l'empereur.

— Comment était-il, père ? voulut savoir Guillaume.

— Je l'ai trouvé bel homme mais plutôt arrogant. Tout plein de son nouveau titre. Le pape venait de le nommer Défenseur de la foi pour avoir écrit un pamphlet contre Martin Luther.

La conversation s'éternisait. Anne n'eut pas l'occasion d'échanger un seul mot avec Otho, étant séparée de lui par Guillaume et Emily. À 21 heures précises, le majordome entra pour emporter le vin et annoncer qu'il était temps de se retirer. Il était interdit aux courtisans de veiller pour jouer aux cartes, boire, ou même simplement bavarder, et *Vater* aimait donner l'exemple.

Tout le monde se souhaita bonne nuit. Au moment où Anne allait quitter la pièce, elle sentit une main lui effleurer le bras par-derrière, puis l'on pressa quelque chose dans sa paume. En se retournant, elle vit Otho lui lancer un regard nostalgique et plein d'amour. Heureusement, personne ne parut avoir remarqué leur manège. Elle s'empressa de quitter la salle et alla réclamer la bénédiction de ses parents, avant de se retirer.

Une fois seule dans sa chambre, elle osa ouvrir son poing et trouva dans sa paume un petit morceau de damas formant une boule. En dépliant le tissu, elle découvrit un anneau rouge en émail, accompagné d'un message.

Douce Anne, acceptez je vous prie ce témoignage de mon estime. Un anneau rouge figure sur les armoiries de ma famille et ce bijou a donc pour moi une importance particulière. J'espère que vous le porterez et penserez ainsi avec bienveillance à votre serviteur.

Il lui avait donné son anneau ! Si seulement cela avait pu être une bague de fiançailles ! Mais peu importait, ce bijou devint aussitôt aux yeux d'Anne un symbole d'amour éternel.

Elle n'osa pas garder le message ; bien que cela lui brisât le cœur, elle le déchira en menus morceaux, qu'elle jeta par la fenêtre. Mais elle dissimula l'anneau sous une latte mal fixée du plancher de sa chambre, tout près de son lit.

Deux jours plus tard, le moment vint pour les von Wylich de prendre congé. Anne était malheureuse de voir partir Otho, mais soulagée de ne plus avoir à repousser ses discrètes tentatives pour l'aborder. Après son départ, ne craignant plus de se voir découverte à cause de ses maladresses, elle put enfin se détendre et tâcha de se persuader qu'il lui fallait l'oublier, ne fût-ce que pour sa santé mentale ; elle n'osa pas demander à son père une place pour lui à la Cour, car dévoiler l'intérêt qu'elle lui portait risquait d'inspirer des questions embarrassantes. Il lui fut néanmoins insupportablement pénible de retomber dans la routine sans fin des journées qu'elle et sa sœur Emily passaient dans les appartements de leur mère, entourées des suivantes. Elles étaient rarement seules, sauf la nuit, dans la chambre à coucher qu'elles partageaient.

Guillaume était mieux loti : il avait droit à une plus grande liberté, ainsi qu'à des leçons particulières. Dès l'âge de sept ans, il avait reçu une excellente éducation auprès du conseiller de *Vater*, *Herr* Heresbach, un érudit recommandé par Érasme en personne. Il ne cessait d'ailleurs de se vanter qu'Érasme lui avait dédié un livre alors qu'il n'avait que cinq ans. Il maîtrisait désormais le latin et le français, alors qu'Anne et Emily ne parlaient que l'allemand. Pour *Mutter*, l'éducation des femmes devait se limiter à l'apprentissage de la lecture et de l'écriture.

— C'est un manque de modestie pour une grande dame que de vouloir s'instruire, se plaisait-elle à répéter. Il n'est pas nécessaire pour une fille de parler une langue étrangère.

Anne ne pouvait imaginer sa mère succombant un jour à un élan passionnel comme celui qui l'avait emportée. Elles se ressemblaient physiquement, mais étaient très différentes à bien d'autres égards. *Mutter* était une femme digne et pieuse, toujours maîtresse d'elle-même et sans doute un peu trop rigide. Elle surveillait de près ses deux filles, allant jusqu'à les suivre à distance avec ses dames quand elles sortaient prendre l'air.

— Nous ne sommes jamais loin de ses yeux ! se plaignit Emily un jour que leur mère suivait du regard leur promenade dans le jardin.

Anne prit soudain conscience qu'elle aussi en avait assez de cette vigilance de tous les instants. Et sans doute encore plus que sa sœur.

De retour dans leurs appartements, les deux jeunes filles se plaignirent auprès de mère Lowe des règles qu'on leur imposait.

— La duchesse est une personne avisée, leur répondit-elle. Il est bien rare de voir une femme élever ses enfants avec autant de rigueur.

Elles n'osèrent rien répondre, car leur nourrice en imposait par sa dignité, en dépit de ses rondeurs, de ses joues rebondies et des tresses qu'elle portait enroulées au-dessus des oreilles. Tout comme *Mutter*, mère Lowe les aimait et tenait à leur inculquer la modestie, la chasteté

et l'humilité – vertus censées faire d'elles de respectables jeunes femmes et de dignes épouses princières. Aussitôt qu'elles s'écartaient de l'étroit chemin qui était le leur, ou simplement quand elles se laissaient aller à la rêverie, *Mutter* ou mère Lowe trouvaient de quoi leur occuper les mains ou l'esprit, avec de la broderie ou des dévotions religieuses. Anne pria intérieurement pour qu'aucune d'elles n'apprît jamais à quel point elle s'était écartée de leurs préceptes !

— Vous devez être aussi irréprochables et modestes que des nonnes, leur répéta une fois de plus *Mutter*, un jour qu'elles cousaient ensemble.

Elle avait tendance à leur infliger de courts sermons pendant qu'elles maniaient l'aiguille. Leurs invités étaient partis depuis une semaine et Anne se demanda, soudain inquiète, si sa mère avait remarqué son trouble en présence d'Otho et lui en faisait ainsi indirectement reproche.

— Prenez garde où vous posez les yeux, poursuivit *Mutter*. Ne les laissez jamais s'égarer là où ils ne le devraient pas. Soyez discrètes dans vos expressions autant que dans vos gestes.

Anne s'efforça de se rassurer : même si sa mère avait remarqué quelque chose, elle ne pouvait soupçonner ce qui s'était passé. Elle s'empressa de refouler la culpabilité qui la rongeait. Elle n'en revenait pas d'être allée aussi loin dans la transgression. Prendre garde où elle posait les yeux ? Elle aurait bien voulu n'avoir péché que par le regard ! *Je ne suis plus digne de me marier*, se dit-elle misérablement. *Je ne mérite pas l'amour de ma famille. Si les miens savaient qui je suis vraiment, ils me rejetteraient.*

Elle préféra taire son malheur. Il lui faudrait désormais garder son secret, porter en silence le mélange de joie, de chagrin et de culpabilité que lui procurait le souvenir d'Otho – telle était la punition pour sa faute.

Elle aspirait désormais à une vie plus animée. Ses journées se résumaient à une monotone succession de prières, de travaux d'aiguille, de tissage, de cuisine et d'instructions sur la manière de tenir une grande maison. Des musiciens jouaient souvent pour elles, mais elles ne pouvaient toucher à un instrument et chanter leur était interdit, car indécent. Emily contournait habilement cette règle : elle possédait un luth qu'elle cachait parmi le fatras d'objets entassés sous son lit. Elle en jouait tout bas la nuit, ou bien durant les brefs instants de solitude qu'elle parvenait à se ménager. Elle composait même des chansons dont elle griffonnait les paroles sur des bouts de papier. Par rapport à elle, Anne manquait de témérité et d'audace ; en outre, elle ne savait ni chanter ni jouer d'un instrument.

Il semblait que son monde fût destiné à se limiter à jamais aux frontières du château et de la chapelle, bien qu'on l'autorisât parfois –

ainsi qu'Emily – à se mêler aux invités lors de déjeuners avec le duc et la duchesse, car à Clèves les parents enseignaient également aux jeunes filles l'art de recevoir. Les convives, choisis pour elles dans ces occasions, étaient invariablement des érudits humanistes, des ecclésiastiques ou des conseillers que *Vater* souhaitait favoriser. Ils louaient le charme et l'amabilité d'Anne, sous le regard approbateur de *Mutter* qui se félicitait sans doute d'avoir si bien éduqué ses filles en cultivant leurs vertus.

Malgré la rigidité de sa mère, Anne l'aimait. Elle était le roc sur lequel leur monde était construit, leur repère quand les choses allaient mal. La vue de son visage paisible et le son de sa voix posée incarnaient pour elle tout ce qui était bon et rassurant. Sa foi était une source d'inspiration.

Comme *Vater*, *Mutter* était l'amie de savants humanistes, mais ceux qu'elle accueillait dans son cercle et à sa table s'opposaient d'un commun accord aux enseignements de Martin Luther. Pour sa consolation spirituelle, *Mutter* s'en remettait à son confesseur, le père Gerecht, prieur de la chartreuse de Cantave, près de sa ville natale de Juliers. Le père Gerecht était un moine de l'ordre très strict des Chartreux, mais, bien qu'il eût choisi la vie ascétique et retirée du cloître, il se rendait à la Cour chaque semaine et éprouvait une sorte de pitié mâtinée de tendresse affectueuse pour les âmes qui vivaient encore dans le monde. Il avait écrit deux pamphlets contre Luther, mais il n'y avait en lui nulle haine. Anne aimait l'entendre prêcher, car il ne parlait que d'amour.

— Ne perdez jamais de vue l'amour de Dieu pour l'homme, déclara-t-il un jour en s'adressant à Emily et à Anne, alors qu'il partageait le repas de la table de *Mutter*. En tant que princesses chrétiennes, vous devez chérir et vénérer le Sacré Cœur de Dieu et prendre modèle sur lui.

Anne ne demandait pas mieux que de suivre ce conseil, mais plus elle grandissait et plus elle constatait que le monde était plein d'agréables distractions qui lui étaient hélas interdites et auxquelles on ne pouvait s'adonner vraiment tout en vénérant le Sacré Cœur de Dieu.

De son côté, *Mutter* accordait peu d'importance aux divertissements et restait concentrée sur sa mission première : faire en sorte que ses enfants deviennent de bons catholiques.

— Je leur rappelle toujours la devise de la famille : *Candida nostra fides*, « notre foi est pure », répondit-elle en sirotant délicatement son vin. Et il doit en être ainsi, même si la Cour de mon mari est une école de ce nouvel humanisme. Il est vrai que nous pouvons apprendre beaucoup des textes de la Grèce et de la Rome antiques récemment redécouverts, mais je crains qu'ils n'incitent à remettre en question les

enseignements de l'Église.

— La nouvelle étude des œuvres de l'Antiquité semblait pleine de promesses il y a quelques années, renchérit le père Gerecht, alors qu'on lui servait des fruits. Mais Votre Grâce a raison, elle s'est avérée dangereuse, car elle a conduit les hommes à douter des questions de foi et de doctrine.

Il prit un air affligé et soupira avant de conclure :

— Certains vont jusqu'à dire que les Écritures devraient être accessibles à tous.

Il ne mentionna pas le nom d'Érasme ; il n'en avait pas besoin, car tout le monde savait qu'Érasme prônait la publication des Écritures en langue vernaculaire et en avait lui-même traduit des passages. Et il était également de notoriété publique que *Vater* partageait ses opinions.

Mutter ne désavouait jamais *Vater* et ne se serait pas autorisée à exprimer un désaccord avec lui. Ainsi, comme son époux tenait Érasme en grande estime, elle s'abstenait de critiquer ouvertement ce dernier. Elle demeura donc silencieuse et continua à découper délicatement sa viande, l'air pensive.

Le père Gerecht secoua la tête.

— Si les laïcs sont autorisés à lire les Écritures, ils s'imagineront les comprendre mieux que le clergé, qui est pourtant formé pour les interpréter et investi par l'ordination d'un pouvoir spirituel.

Guillaume, qui écoutait la conversation avec intérêt, prit soudain la parole.

— Pardonnez-moi, mon père, mais j'ai entendu dire que certains prêtres n'étaient pas suffisamment instruits pour interpréter correctement les Écritures et que d'autres allaient jusqu'à les lire de manière sélective, afin d'en détourner le sens pour servir leurs intérêts.

— Guillaume ! s'exclama *Mutter* d'un ton choqué.

Le vieux moine sourit.

— Votre Grâce, il est naturel qu'un garçon de son âge pose des questions et je veux simplement lui répondre que cela ne se produit que rarement. On trouve des âmes vénales dans tous les milieux, y compris dans la prêtrise, malheureusement. Mais la plupart des prêtres sont dévoués et conscients de leur mission. Cette réponse vous satisfait-elle, mon jeune seigneur ?

— Oui, mon père, répondit Guillaume, qui n'avait pourtant pas l'air convaincu.

— Je l'espère, trancha *Mutter* d'un ton sévère.

Guillaume baissa la tête.

Anne allait fêter ses quinze ans. Son anniversaire était en

septembre et celui d'Emily en octobre, si bien qu'elles le célébraient ensemble, généralement autour d'un dîner avec leurs parents, en compagnie de quelques invités de marque qui venaient présenter leurs vœux et offrir des cadeaux. Pour elles, il s'agissait avant tout d'une occasion d'exhiber leurs plus belles robes.

Debout en chemise de lin au milieu de sa chambre, Anne contemplait les beaux atours étalés sur son lit. Emily s'impatientait. Elle avait déjà fait son choix et portait une robe vert mousse soulignée d'une large ceinture de velours noir, avec des manches ajustées, agrémentées de découpes.

— La robe de velours noir est trop sombre, Anne, assura-t-elle.

— Oui, mais c'est la plus coûteuse.

Elle se pencha sur un riche et large jupon de velours cramoisi.

— Je porterai celle-ci, décréta-t-elle. Et peut-être ma nouvelle coiffe, celle qui laisse voir les tresses.

Elle souleva son *Stickelchen*(2) doré brodé de perles.

— Cela convient parfaitement, madame la marquise, commenta mère Lowe en entrant dans la chambre avec une pile de linge propre à ranger dans le coffre au pied du lit. Vous voilà à présent une grande dame de quinze ans. Il faut vous montrer à la hauteur. Mais ce cramoisi jure avec votre coiffe. Pourquoi ne porteriez-vous pas plutôt la robe de soie rouge ?

Anne hésita. Elle n'avait pas mis cette robe depuis le mois de juin et n'avait aucune envie de la sortir du coffre. Quand on y regardait de près, ce vêtement portait encore la trace indélébile de ce qui s'était passé entre Otho et elle.

— Non, je prendrai plutôt la noire, répondit-elle précipitamment. Avec la ceinture dorée à grosse boucle, qui la mettra en valeur.

Mère Lowe l'aida à s'habiller et à lacer son corset.

— Vous avez pris du poids, déclara-t-elle. J'avais lacé bien plus serré la dernière fois.

— Elle aime un peu trop les gâteaux, se moqua Emily.

Cette taquinerie ne fit pas rire Anne. Elle n'avait pas cédé plus que de coutume à la gourmandise, mais elle aussi avait remarqué ces derniers temps que son ventre s'arrondissait et que sa poitrine s'était développée. Il en était ainsi quand on devenait une femme, mais tout de même, elle ne voulait pas être grosse.

Elle mit la ceinture. C'était ma foi vrai… Son tour de taille s'était beaucoup épaissi.

— Je vais devoir prendre garde à ce que je mange, soupira-t-elle.

— C'est assez commun, à votre âge, de prendre quelques rondeurs, la consola mère Lowe. En mangeant un peu moins, vous perdrez tout cela, vous pouvez me croire.

Mais elle ne perdit rien du tout. Un mois plus tard, alors que le vent sifflait au sommet des tours, que les pavés devenaient glissants à force de se couvrir de feuilles rousses et détrempées, et que la maisonnée se préparait à partir comme chaque hiver pour Düsseldorf, Anne dut se rendre à l'évidence : son ventre et ses seins étaient bel et bien gonflés. Était-il possible qu'elle fût malade, bien qu'elle se sentît en excellente forme ? Et quel genre d'affection se manifestait de la sorte ?

Soudain, une idée terrible la traversa.

Quand les femmes mariées de la suite de *Mutter* se trouvaient *enceintes**(3), leur ventre se mettait à enfler. Elles disparaissaient alors dans leur domaine pendant plusieurs mois, puis revenaient à la Cour minces comme des roseaux et riches d'anecdotes concernant leur bébé. Mais elle-même ne pouvait être *enceinte** ! Pour commencer, elle n'était pas mariée, et de plus Otho lui avait assuré que les baisers, même les plus intimes, ne comportaient aucun danger. Si mère Lowe avait prétendu le contraire, c'était uniquement pour les dissuader, sa sœur et elle, d'embrasser n'importe quel jeune homme qu'elles auraient trouvé à leur goût.

Pourtant, Otho avait pu se tromper. Les baisers n'étaient peut-être pas aussi inoffensifs qu'il l'avait assuré.

Chapitre 2

1530-1531

Vint le mois de novembre et avec lui le brouillard. Les malles étaient prêtes. Le lendemain, toute la famille quitterait le château de Schwanenburg.

Cette nuit-là, Anne demeura longtemps éveillée, les mains sur son ventre. Sa taille s'était encore épaissie, elle ne pouvait plus le nier. Et des envies pressantes l'obligeaient à se rendre régulièrement à la chaise percée.

Elle se leva, s'agenouilla près de son lit et souleva la latte de plancher sous laquelle se trouvait l'anneau rouge d'Otho. C'était tout ce qui lui restait de son aimé et elle tenait à l'emporter.

Elle retourna ensuite dans son lit, mais le sommeil ne vint pas. Oserait-elle consulter l'un des médecins de son père ? Les hommes de sa profession faisaient serment de ne pas révéler les secrets de leurs patients, mais le docteur Schultz risquait de faire passer en premier la loyauté qu'il devait à son duc. De plus, comment trouverait-elle les mots pour lui décrire l'acte accompli avec Otho ?

Il fallait pourtant qu'elle sache de quoi elle souffrait, sinon elle risquait de mourir – ou, que Dieu l'en préserve, d'avoir un enfant, ce qui était presque pire. Bientôt, elle ne pourrait plus dissimuler son mal. Déjà, elle serrait ses ceintures autant qu'elle l'osait et prenait bien garde le matin à être déjà vêtue d'une chemise ample et épaisse avant l'arrivée de mère Lowe, qui l'aidait à s'habiller. Mais ça ne pouvait plus durer, sa nourrice n'allait pas tarder à s'apercevoir que quelque chose n'allait pas.

Elle ne put en effet la tromper plus longtemps. Le lendemain matin, l'imposante dame fit irruption dans la chambre alors qu'elle se trouvait encore au lit.

— Dépêchez-vous, madame la marquise ! pressa-t-elle. Un voyage de plus de trente lieues nous attend et votre seigneur et père veut se mettre en route le plus tôt possible pour cheminer autant que faire se peut à la lumière du jour. Je vais vous verser de l'eau chaude et mettre votre chemise à chauffer devant le poêle.

Anne repoussa ses couvertures. Il n'y avait pas si longtemps, cela ne l'aurait point gênée de se déshabiller et de se laver devant sa nourrice, mais cette fois elle préféra lui présenter son dos. Puis, abaissant sa robe de nuit jusqu'à la taille, elle prit un linge propre et

entreprit de se savonner le visage et les bras, en priant pour que mère Lowe ne remarquât pas les changements qui affectaient son corps.

— Anne, retournez-vous, je vous prie !

La sécheresse du ton et l'usage de son nom de baptême au lieu de son titre de marquise, comme si elle était à nouveau une enfant, ne laissèrent aucun doute à Anne sur le fait que son secret était découvert. Elle se retourna donc en remontant sa robe de nuit sur ses seins. L'expression horrifiée qui se peignit sur le visage de mère Lowe la glaça jusqu'aux os.

— Auriez-vous… quelque chose à me dire, mon enfant ? balbutia sa nourrice. *Mein Gott*, j'ai eu quelques soupçons, puis je me suis dit : « Non, pas ma petite Anne, ce n'est pas possible. C'est une gentille fille, bien innocente de tout cela. Anne n'aurait jamais fait une telle chose. » Dites-moi que vous n'avez pas attiré le déshonneur sur nous tous !

Anne fondit en larmes.

— Je l'ignore ! s'écria-t-elle. Il m'avait assuré que c'était anodin.

Mère Lowe porta sa main à sa bouche.

— « Il » ? Vous feriez mieux de tout me dire !

Elle luttait pour retrouver son calme, mais demeurait encore visiblement sous le choc.

Anne baissa la tête. Elle allait maintenant devoir affronter les conséquences de sa vilenie et sa nourrice serait probablement impuissante à l'aider ou à réparer. Pourtant, à mesure qu'elle racontait sa lamentable histoire, par bribes, à coups de maladroits euphémismes, elle se sentit un peu soulagée de partager son fardeau.

Mère Lowe l'écouta tout en l'habillant avec des mains tremblantes. Elle aussi risquait de pâtir de l'inconduite de sa protégée. *Mutter* lui reprocherait de ne pas s'être correctement occupée d'elle, ou de ne pas lui avoir suffisamment inculqué le sens des convenances. Ce serait par ailleurs injuste, car c'était justement sa mère qui avait encouragé ses enfants à s'éloigner avec Otho pour lui faire visiter le château. Et, sachant que mère Lowe faisait la sieste, elle ne leur avait pas demandé de la rejoindre. Par ailleurs, bien qu'ayant enseigné à sa fille la nécessité d'être vertueuse, *Mutter* avait failli à son devoir en ne précisant pas contre quoi il fallait exactement se prémunir.

— Il est donc entré en vous ? demanda mère Lowe d'une voix alarmée, les joues écarlates.

— Oui, murmura Anne. Il m'a dit qu'il s'agissait d'une sorte de baiser inoffensif.

— Inoffensif ! s'exclama mère Lowe. Sachez que c'est ainsi qu'un homme et une femme font un bébé. Et à présent vous en portez un, ma pauvre enfant, ajouta-t-elle avec un énorme soupir. J'ignore ce qu'il convient de faire, mais il est certain qu'il faut en tout cas avertir

votre mère.

— Non ! protesta Anne avec véhémence.

Elle était furieuse contre Otho, qui l'avait induite en erreur – l'avait-il fait délibérément ? –, et anéantie à la perspective du choc que cette nouvelle ferait à *Mutter*, du chagrin et de la déception qu'elle lui causerait. Sans parler de la terrible colère qui ne manquerait pas de s'ensuivre.

— Je n'ai pas le choix, déclara fermement mère Lowe. Elle doit savoir, car elle seule pourra décider de la conduite à tenir. Laissez-moi le soin de le lui annoncer. Je me charge de lui faire entendre que vous avez agi sottement et de manière inappropriée par ignorance, parce que vous avez été abusée par une jeune crapule qui aurait dû mieux se tenir !

Anne tremblait de tous ses membres. Elle aurait voulu protester que non, ce n'était pas ainsi et Otho n'était pas une crapule. Mais elle n'osa pas. Elle avait besoin du soutien de mère Lowe.

— Comment va-t-elle le prendre, d'après vous ? murmura-t-elle.

— Comme n'importe quelle autre mère à sa place ! s'emporta la nourrice. Et vous devrez accepter son juste courroux. Mais je crois la connaître suffisamment pour dire qu'une fois calmée, elle saura se montrer juste.

— Vous allez lui en parler maintenant ? demanda Anne d'une voix tremblante.

— Non, mon enfant, répondit mère Lowe en s'emparant de la cape d'Anne pendue à une patère. Nous devons nous mettre en route. Il vaut mieux attendre d'être à Düsseldorf.

— Mais nous n'y serons pas avant trois jours ! s'écria Anne.

— Sur le chemin, nous n'aurons pas d'intimité, aussi lui parlerai-je à l'arrivée. Cela me laissera le temps de réfléchir à la manière de présenter les choses pour l'incliner à l'indulgence.

Jamais voyage n'avait paru aussi long à Anne. Au bout d'une éternité, les murailles, les flèches et les clochers à bulbe de la capitale du duché apparurent dans le lointain, nimbés de brouillard.

En temps ordinaire, Anne eût été heureuse de retrouver ce grand palais surplombant le Rhin où elle était née. Elle y avait une foule de souvenirs chers à son cœur – c'était notamment là qu'elle avait vu sa sœur Sybille pour la dernière fois, quand celle-ci avait épousé l'électeur de Saxe. Mais aujourd'hui elle avait bien trop peur pour se réjouir. En descendant du coche qui s'était arrêté dans la cour extérieure, elle ne pensait qu'à une chose : dès ce soir, elle serait fixée sur son sort. Elle ne cessait de passer en revue ce qui risquait de lui arriver. Allait-on rompre ses fiançailles ? L'envoyer dans un couvent pour expier sa faute le restant de ses jours ? Pire encore, ses parents

iraient-ils jusqu'à la renier ? Ou bien – et elle caressait secrètement cet espoir – obligerait-on Otho à l'épouser ? Et alors, tout serait arrangé !

Vater descendit de cheval en contemplant avec satisfaction les deux tours surmontées d'une coupole qui flanquaient l'extrémité ouverte de la grande cour. *Mutter* chargea ses servantes de s'occuper de ses bagages personnels.

— Montez dans vos chambres ! ordonna-t-elle à ses filles. Quant à vous, Anne, tâchez donc d'avoir l'air plus gai. C'est bientôt Noël.

— Oui madame, répondit Anne en se forçant à sourire.

Puis elle se détourna précipitamment pour que *Mutter* ne voie pas couler ses larmes. À Noël, on l'aurait peut-être déjà chassée de la famille.

Elle se dirigea vers l'escalier, suivie d'Emily, et elles montèrent jusqu'à leurs appartements privés au deuxième étage. La magnificence des salles, qui ne manquait jamais de la surprendre quand elle revenait d'une longue absence, la laissa cette fois de marbre. Elle ferma la porte de sa chambre derrière elle et se laissa tomber sur un siège sculpté en étouffant ses sanglots. Sa servante vint frapper à la porte pour lui demander si elle devait déballer ses affaires, mais elle la renvoya.

Trop fébrile pour lire ou broder, elle alla contempler par la fenêtre les toits de tuiles grises de la galerie et de la loggia qui donnaient sur les quais. *Mutter* devait être en train de s'installer à l'étage du dessous, sans se douter que son univers allait bientôt voler en éclats. À cette pensée, Anne se remit à sangloter.

Comme de coutume, le souper fut servi aux enfants du duc dans leurs appartements. Anne jeta à peine un regard aux épinards frits et au *Sauerbraten*(4) que l'on déposa devant elle, puis ordonna qu'on les enlevât car ils lui donnaient la nausée.

— Je n'ai pas faim, déclara-t-elle à sa servante.

Morte d'angoisse, elle ne cessait de se demander si mère Lowe avait parlé à *Mutter*. Enfin, quand la cloche sonna 19 heures, elle vit entrer sa nourrice, une expression solennelle sur le visage.

— Votre mère vous réclame, annonça-t-elle.

Elle se leva en tremblant, incapable de parler, avec l'impression que sa gorge se serrait. Suivie de mère Lowe, elle descendit l'escalier. Il leur fallut ensuite traverser une longue série de salles pour rejoindre les appartements de sa mère. À chaque pas, ses jambes menaçaient de se dérober. En les voyant approcher, les gardes en faction devant la porte de *Mutter* décroisèrent leurs piques et se mirent au garde-à-vous. Un huissier s'avança pour leur ouvrir.

— Madame la marquise de Pont-à-Mousson, annonça-t-il.

Anne passa devant lui et salua sa mère d'une révérence, tout en

cherchant son regard.

La duchesse était seule, assise dans son fauteuil habituel. À son signe de tête, on referma les portes derrière Anne et mère Lowe. Anne fut tout d'abord choquée de voir que *Mutter* avait les yeux rouges. Sa mère ne pleurait jamais, s'en remettant à Dieu pour tout, avec la certitude qu'il fallait se plier à Sa volonté. De toute évidence, l'épreuve qu'Anne lui infligeait aujourd'hui était au-delà de l'intervention divine.

— Asseyez-vous, Anne, ordonna *Mutter* d'une voix tremblante en indiquant un tabouret. Vous savez pourquoi je vous ai fait mander, aussi m'abstiendrai-je de répéter ce que vient de m'apprendre mère Lowe, car cela m'est trop pénible. Pour ce que vous avez commis, il faudra vous confesser, faire pénitence et vous réconcilier avec Dieu. Ce qui me préoccupe, c'est ce qu'il va se passer maintenant. Mère Lowe estime que vous en êtes environ à cinq mois…

Elle fut prise d'un frisson et ne put achever sa phrase.

— Oui, ma mère, chuchota Anne. Je suis vraiment désolée.

— Je veux bien le croire, rétorqua *Mutter* d'une voix aigre. Quand je pense à toutes les fois où je vous ai exhortée à la vertu, j'ai envie de pleurer. Si vous m'aviez bien écoutée, nous n'aurions pas cette conversation aujourd'hui. Mais ce qui est fait ne peut être défait, peu importe ce que tout cela nous inspire. Mère Lowe assure que vous souffrez terriblement des conséquences de votre péché et vous repentez sincèrement. Je n'oublie pas que vous êtes jeune et innocente. Je préfère d'ailleurs croire que l'on a abusé de votre naïveté et que vous avez surtout péché par ignorance. C'est en tout cas ce qu'affirme votre nourrice.

Anne baissa piteusement la tête. Une telle compassion était bien au-delà de ce qu'elle méritait. Elle se promit d'être éternellement reconnaissante envers mère Lowe d'avoir rapporté sa faute avec autant de bienveillance.

C'était le bon moment pour plaider en faveur de son avenir.

— Madame, nous avons eu tort d'agir ainsi, mais nous nous aimons, murmura-t-elle timidement. Otho désire m'épouser !

Mutter la dévisagea fixement.

— Auriez-vous perdu la tête, ma fille ? Pensez-vous vraiment que votre seigneur et père vous marierait à un bâtard ?

Anne n'avait jamais entendu sa mère s'exprimer avec autant de véhémence.

— Cela m'éviterait pourtant le déshonneur, madame, insista-t-elle.

— Il existe d'autres moyens de l'éviter ! s'écria la duchesse en secouant la tête avec une expression qui trahissait soudain la profondeur de son désespoir. Anne, écoutez-moi bien. Personne ne doit savoir que vous portez un enfant. L'avez-vous dit à quelqu'un ?

— Non, madame. Mais Otho ne devrait-il pas en être informé ?

Mutter écarquilla les yeux.

— Vous n'y pensez pas ! Il devrait être fouetté pour ce qu'il vous a fait, mais mieux vaut qu'il demeure dans l'ignorance de ce qu'il vous arrive. Votre père non plus ne doit jamais l'apprendre. Cette nouvelle lui briserait le cœur… comme elle a brisé le mien.

Sa voix trembla de nouveau et Anne souffrit de lui faire autant de mal. Pourtant, elle ne put s'empêcher d'éprouver de la rancœur : *Mutter* ne se montrait pas raisonnable en lui refusant Otho.

— Voici ce que j'ai décidé, reprit sa mère d'une voix affermie. Nous dirons que vous êtes malade et souffrez de maux de ventre. On le croira aisément, car mère Lowe me signale que vous avez peu d'appétit ces derniers temps et d'autres l'ont sûrement remarqué. Vous séjournerez au château de Berg, sous le prétexte que l'air de Solingen est plus sain. Au printemps, vous serez rétablie, si Dieu le veut. Mère Lowe vous accompagnera et s'arrangera pour qu'une accoucheuse s'occupe de vous en temps voulu. Quand… quand tout sera terminé, vous reviendrez à la Cour et personne ne saura jamais rien de ce qui s'est passé.

— Oui mère, répondit Anne d'un ton morne.

Sa punition aurait pu être bien plus sévère. *Mutter* ne la rejetait pas et elle lui en fut reconnaissante, mais quand même, pourquoi refusait-elle de se montrer compréhensive et d'user de son influence auprès de *Vater*, afin qu'il lui permît d'épouser Otho ? Comme elle aurait pu être heureuse, alors… ! Tandis qu'à présent…

— Et l'enfant ? demanda-t-elle, jouant sa dernière carte. Il a besoin d'un père.

Mutter pinça les lèvres.

— Il est bien temps d'y penser ! L'enfant sera mis en nourrice et placé dans une famille d'accueil. Personne ne saura qui sont ses véritables parents. Mère Lowe, vous vous occuperez de cela durant votre séjour à Solingen.

— Oui, madame, acquiesça la nourrice.

La duchesse se tourna vers Anne.

— Vous ne le comprenez sans doute pas aujourd'hui, mais j'agis dans votre intérêt. Tout ce que je vous demande, c'est votre coopération et votre discrétion.

— Oui, madame, répondit tout bas Anne, incapable de contenir ses larmes plus longtemps. Dois-je me confesser au père Gerecht ?

Cette perspective lui donna le vertige – et elle s'effraya soudain de devoir affronter seule tout ce qui allait suivre, sans *Mutter*, loin de sa présence rassurante.

— Non. Mère Lowe trouvera un prêtre qui vous rendra visite au château de Berg. Quelqu'un qui ne saura pas qui vous êtes.

En dépit de son ressentiment, Anne dut admettre qu'elle avait beaucoup de chance.

— Madame, je ne saurais vous remercier de votre bonté, sanglota-t-elle. Je ne mérite pas tant de sollicitude. Sachez que je regrette profondément de vous avoir causé cette grande peine. Vous allez me manquer.

Elle tomba à genoux, la poitrine secouée de sanglots, le visage dans les paumes.

Une main se posa avec douceur sur son épaule. Elle releva la tête. Sa mère se penchait vers elle.

— Vous me manquerez aussi, ma chère enfant, murmura *Mutter* d'une voix adoucie.

Anne comprit que la froideur de sa mère était l'expression de sa tristesse, bien plus que de sa désapprobation. Comme toujours, *Mutter* s'efforçait de cacher ses émotions. Anne s'agrippa à sa taille, incapable de contenir plus longtemps son désespoir.

— Ne m'abandonnez pas ! s'écria-t-elle. Je vous en supplie, ne me rejetez pas. Je préférerais mourir plutôt que de perdre votre amour.

Mutter se dégagea de son étreinte et lui prit les mains.

— Personne ne vous rejette, Anne. J'agis au mieux pour vous, parce que je vous aime. À présent, allez dans votre chambre, prenez le lit et faites mine d'être malade. Quand vous serez partie, nous nous écrirons et vous me tiendrez au courant de l'évolution de la situation. Allez avec ma bénédiction et que Dieu vous garde.

Anne avait passé une grande partie de son enfance au château de Berg, qui était l'un de ses préférés. Ancien fief des comtes de Berg, ancêtres de la duchesse Marie, il se dressait sur un plateau rocheux surplombant la rivière Wupper et entouré d'épaisses forêts. C'était également la résidence de prédilection du duc : la chasse y était excellente et la magnificence des lieux se prêtait aux festivités raffinées qu'il affectionnait. Dans les jours anciens, ce château avait été une forteresse imprenable. Aujourd'hui, il consistait en un assemblage de tours en poivrière et de jolis bâtiments à colombages noirs et blancs édifiés autour d'un donjon. *Vater* appréciait Berg pour sa splendeur, parce que sa famille y était en sécurité et aussi parce que l'air de Solingen était plus sain pour ses enfants que celui de Düsseldorf.

Anne traversa lentement la cour, appuyée sur le bras de mère Lowe. Elles étaient accompagnées d'une unique servante, qui les avait accueillies sous la grande arche de la voûte d'entrée et leur tiendrait désormais compagnie – une toute jeune fille prénommée Gerda, choisie par mère Lowe. Les deux chevaliers de son escorte suivaient et Anne sentait sur elle leurs regards pleins de sollicitude. Elle avait

visiblement réussi à les convaincre qu'elle était très malade et ils semblaient persuadés qu'elle venait ici dans l'espoir d'une guérison. Par chance, l'on était maintenant au cœur de l'hiver et sa lourde cape de fourrure dissimulait son ventre proéminent.

Elle monta d'un pas lent l'escalier d'honneur, marche après marche, jusqu'à atteindre le premier étage où ils pénétrèrent dans la *Rittersaal*, la salle des chevaliers, une vaste salle féodale utilisée pour les grandes cérémonies d'État organisées par les ducs de Clèves – et avant eux par les comtes de Berg. *Vater* et *Mutter* s'y étaient mariés vingt ans plus tôt et l'on y avait également célébré les fiançailles de Sybille avec l'électeur de Saxe. Aujourd'hui, en prévision de leur arrivée, on avait allumé un feu dans les deux élégantes cheminées à la française, mais la pièce demeurait glaciale, comme s'il était impossible de réchauffer ses murs sans une foule d'invités. Les bougies étaient éteintes et l'atmosphère lugubre. En passant devant les piliers de pierre soutenant le haut plafond à poutres apparentes, Anne frissonna de froid et de solitude.

Au-delà de la *Rittersaal*, on pénétrait dans les spacieux appartements privés de la famille ducale. Anne avait passé de nombreuses journées dans la *Kemenate*, la zone réservée aux femmes, dont les fenêtres offraient une vue imprenable sur les spectaculaires paysages entourant le château. Tout au bout de la *Kemenate*, on arrivait à la chapelle où la duchesse se rendait pour la liturgie des heures qu'elle observait scrupuleusement, récitant elle-même l'office divin, ses enfants agenouillés derrière elle.

Des servantes avaient préparé la chambre d'Anne avant son arrivée : un bon feu brûlait dans le poêle vert en faïence placé dans un coin, le lit de plume était aéré, on avait tendu des tapisseries florales sur les murs. Sur ordre de mère Lowe, Gerda s'empressa de déballer les malles et bientôt les appartements parurent un peu plus accueillants – si ce n'est qu'il y manquait la chaleureuse présence de la famille qui faisait de Berg un véritable foyer.

L'hiver avançait, le bébé donnait désormais des coups de pied. Anne demeurait le plus clair du temps dans sa chambre, sous la surveillance de mère Lowe, livrée aux soins attentifs de Gerda à qui l'on avait dit que sa maîtresse souffrait d'une hydropisie sévère. Si la jeune personne soupçonna la vérité, elle n'en laissa rien paraître. Bien que fille de fermier et sans instruction, Gerda possédait une imagination débordante, ce qui en faisait une compagne agréable. Elle était pleine de bonne volonté et aux petits soins pour Anne, qu'elle servait sans se poser de questions. Du moins, il fallait l'espérer.

En sentant son bébé bouger pour la première fois, Anne avait réellement pris conscience du fait qu'elle portait en elle un petit être.

Elle pleurait souvent en songeant qu'il ne connaîtrait jamais l'amour de sa mère – ni celui de son père. Elle s'efforçait de ne pas penser à Otho, car chaque fois que cela lui arrivait elle avait l'impression de devenir folle de désir et de chagrin. C'était mal de le laisser dans l'ignorance de ce qui se passait. Et cruel de faire de leur bébé un orphelin.

En se renseignant discrètement dans le voisinage, mère Lowe trouva une accoucheuse expérimentée. On raconta à cette femme qu'il s'agissait d'accoucher une dame de compagnie de la duchesse, une épouse qui s'était mise dans une fâcheuse position et dont la situation réclamait la plus grande discrétion. La duchesse lui avait offert l'asile dans son château pour la mettre à l'abri des regards. Celle qui l'assisterait serait bien payée pour son service et pour son silence. Ravie de sa bonne fortune, l'accoucheuse s'était également engagée à fournir à l'enfant une nourrice de bonne réputation quand le moment serait venu. Cela pouvait même intéresser sa propre sœur, qui était enceinte et donnait en général beaucoup de lait. Mère Lowe avait visité la maison de cette accoucheuse ainsi que celle de ladite sœur et les avait trouvées d'une propreté irréprochable. Mieux encore, la femme connaissait une famille qui avait perdu six enfants à la naissance, les uns après les autres, et ne demanderait pas mieux que d'en adopter un. Le mari, maître Schmidt, était un artisan forgeron prospère et respecté, réputé pour ses bonnes dagues et ses épées, qui possédait une belle maison de bois et de pierre. Sa femme était très pieuse. Les religieuses de l'abbaye de Gräfrath, près de Solingen, s'occuperaient des formalités d'adoption.

Ainsi, comme l'avait déclaré *Mutter*, tout était arrangé pour le mieux. Anne n'était pas de cet avis, mais elle savait que ses états d'âme importaient peu. Elle devait obéir et se taire.

Le temps s'étirait en longueur. Les journées s'écoulaient lentement, occupées par la prière, une courte promenade quotidienne et la confection de la layette que l'enfant emporterait dans son foyer d'accueil. Anne écrivait à sa mère une fois par semaine, bien qu'elle n'eût pas grand-chose à raconter, excepté qu'elle était en bonne santé et mangeait bien. L'air frais du château de Berg avait grandement aidé. Chaque jour, elle faisait le tour de l'enceinte, franchissait un poste de garde et sortait sur le flanc escarpé de la colline, dans les jardins qui se terminaient par un à-pic sur la rivière Wupper en contrebas.

Dans cette région isolée et vallonnée, entourée de forêts mystérieuses, il devenait aisé de croire aux histoires de sorcières, de fées et de fantômes. Un jour que Gerda affirmait que le château était hanté, mère Lowe lui commanda sèchement de se taire et d'oublier ces

absurdités.

— On ne doit pas effrayer une femme qui porte un bébé, vint-elle murmurer à l'oreille d'Anne.

Mais Anne avait désespérément besoin de distraction et insista auprès de Gerda pour en savoir plus. Avait-elle vu ou entendu quelque chose de particulier ?

— Non, madame, dut admettre la jeune fille. Mais mon cousin, qui est palefrenier ici, a vu un jour une grande silhouette encapuchonnée de noir se tenir près d'une fenêtre de la *Rittersaal*.

Ça aurait pu être moi, se dit Anne. *Moi, dans ma cape noire. Je suis suffisamment malheureuse pour hanter cet endroit, en fantôme du présent.*

— De mon côté, je n'ai jamais été témoin de phénomènes étranges dans ce château, dit-elle à Gerda. Mais j'adore les histoires de fantômes.

De telles histoires, Gerda en connaissait suffisamment pour occuper les heures qui n'en finissaient pas. Réunies par leur isolement et en dépit de tout ce qui aurait dû les séparer, elles se rapprochèrent. Mère Lowe, d'ordinaire à cheval sur l'étiquette, ne chercha pas à décourager leur amitié, car elle savait combien Anne se sentait seule, combien sa famille lui manquait et combien elle avait besoin de compagnie. Gerda, aux cheveux de lin, avait l'âge de la princesse et elle était aussi joyeuse que volubile. Elle prit l'habitude de rejoindre sa maîtresse dans ses appartements, une fois son travail achevé. Les dernières semaines de la grossesse d'Anne furent peuplées d'inquiétants contes fantastiques.

L'enfant pesait de plus en plus, les journées s'allongeaient, les premiers bourgeons du printemps apparurent. Un matin, à la mi-mars, Anne ressentit les premières douleurs de l'enfantement.

On avait installé la sage-femme au château deux semaines plus tôt et elle était venue avec un siège d'accouchement. Elle avait expliqué en détail à Anne à quoi s'attendre, mais rien n'aurait pu la préparer à la violence des contractions et à cette incroyable douleur. Cela dura des heures et des heures. Étant jeune et solide, elle supporta bien l'épreuve. À la fin, quand il lui sembla qu'elle ne pouvait pas en endurer davantage et alors qu'on lui demandait un ultime effort pour pousser, elle sentit son enfant venir au monde. Son calvaire était terminé. L'accoucheuse la complimenta en lui assurant que tout s'était passé au mieux et que la plupart des délivrances étaient bien plus pénibles.

Mère Lowe déposa le bébé dans les bras de sa mère, le temps pour elle de le bénir avant d'être séparée de lui pour toujours. Elle fut bouleversée en le découvrant ; il était parfait, adorable – et elle retrouvait en lui des traits d'Otho. Son cœur lui criait de garder ce petit être auprès d'elle. Rien ne s'était jamais imposé à elle avec autant

de force. Pourtant, il ne fallait pas y songer. Quand mère Lowe vint le reprendre, ce fut un moment terrible, le pire de toute sa vie, mais elle ravala courageusement ses larmes et embrassa le crâne duveteux de son enfant.

— Je veux l'appeler Johann, murmura-t-elle à mère Lowe, en hommage à mon seigneur et père.

Une fois seule, elle resta là à sangloter, avec l'impression qu'on lui avait arraché la moitié du cœur.

Ce fut ainsi que la trouva mère Lowe en revenant.

— Remettez-vous, très chère enfant ! s'écria-t-elle. Nous avons fait pour le mieux, croyez-moi. Je me suis arrangée pour que l'on m'envoie régulièrement de ses nouvelles, ainsi vous saurez qu'il est heureux et se porte bien. Vous devez à présent vous tourner vers l'avenir, car vous avez à accomplir un destin de princesse et je sais que vous l'assumerez fièrement. Votre accouchement n'a pas été difficile. Vos ennuis sont derrière vous. Vous avez eu beaucoup de chance.

— De la chance ? s'exclama Anne en pleurant amèrement. Pas quand mes bras me font mal de ne pas tenir mon cher enfant, mon *liebling* ! Pas quand je souffre à ce point chaque fois que je pense à lui. Si c'est cela, la chance, à quoi ressemble donc le malheur ?

Peu à peu, son corps récupéra et son lait finit par se tarir. Mais elle souffrait toujours du manque de son enfant. Elle retourna à Düsseldorf en pleine santé, avec le cœur qui saignait. Quand elle songeait à ce qui aurait dû être, il lui semblait impossible de reprendre le cours de sa vie comme si de rien n'était. Pourtant, à mesure que les mois passaient, sa douleur secrète s'engourdissant, elle commença à comprendre la sagesse des paroles de mère Lowe : elle venait d'éviter un terrible scandale, c'était cela, sa chance. Mais l'envie de pleurer la reprenait dès qu'elle pensait au bonheur qu'elle aurait pu connaître. Si seulement on lui avait permis de garder son enfant et de vivre avec l'homme qu'elle aimait.

Chapitre 3

1538-1539

Vater se mourait et c'était sans espoir. Il souffrait depuis quatre ans d'un lent et continu déclin mental. Ceux qui l'avaient autrefois appelé « le Pacifique » le surnommaient désormais « le Simple ».

Anne ne comprenait pas ce qu'il lui arrivait et les médecins non plus, semblait-il. Son mal avait débuté trois ans après son retour du château de Berg. Il avait commencé à oublier de petites choses sans grande importance, à faire des remarques déplacées, à se tromper de nom quand il s'adressait aux gens. *Mutter* ne s'en était d'abord pas vraiment formalisée, puis, ces bizarreries se manifestant de plus en plus fréquemment, elle s'était inquiétée.

En octobre, il avait dû s'aliter en raison d'une fièvre, ce qui avait donné à son médecin, le docteur Cepher, l'occasion de l'examiner de près.

— C'est bien de son esprit que vient cet état de confusion, avait-il déclaré à *Mutter*, qui attendait devant la chambre à coucher, rongée d'angoisse, en compagnie de ses enfants. Mais ses réflexes corporels sont eux aussi déréglés. C'est un symptôme nouveau, que je ne m'explique pas et que je n'ai encore jamais observé.

— Mais est-ce grave ? avait demandé *Mutter* d'un ton inquiet.

— Hélas, madame, je ne peux vous répondre. Nous devrons attendre de voir comment il évolue.

— Je prierai pour lui, avait-elle déclaré.

Elle avait entraîné ses filles à la chapelle, où elles étaient demeurées des heures durant, à supplier le Seigneur de guérir *Vater*.

Ce n'était qu'en novembre qu'ils avaient mesuré la gravité de son état, quand il était tombé tête la première, sans même avoir trébuché, tout simplement parce qu'il avait perdu le contrôle de ses membres. Réunis à son chevet, les médecins l'avaient longuement examiné en prenant des airs préoccupés et en fronçant les sourcils, puis ils s'étaient déclarés impuissants.

Sa maladie avait continué à évoluer, inexorablement, jusqu'à l'empêcher parfois de reconnaître son épouse, qu'il appelait alors « Mathilde », du nom de sa propre mère. À Noël, il était devenu grabataire et souffrait de troubles d'élocution. Au cours d'un de ces rares jours où il retrouvait un peu de lucidité, Anne l'avait surpris à prendre la main de *Mutter*, tout en levant vers elle un regard débordant d'amour.

— Tu devras… endurer… les tortures… des damnés, avait-il murmuré en luttant pour prononcer chaque mot.

Ce furent les dernières paroles cohérentes qu'elle entendit de sa bouche.

On était à présent en janvier et son état s'était encore dégradé. Les médecins ne cessaient de secouer la tête en répétant qu'ils ne pouvaient rien faire. *Mutter* errait telle une ombre, en essayant de se convaincre qu'elle devait se résigner car telle était la volonté de Dieu.

— L'homme que j'aimais n'est plus, il ne reste de lui qu'une coquille vide, répétait-elle.

Quand Anne rendait visite à son père, son cœur saignait pour lui et pour *Mutter*. Le malade avait un sommeil agité et parfois un filet de bave coulait le long de son menton grisonnant. Dans sa silhouette décharnée, on ne retrouvait plus trace du fringant chevalier qui éblouissait autrefois ses sujets en apparaissant dans de flamboyants vêtements de satin ou de velours, coiffé de chapeaux à plumes.

D'après le docteur Cepher, la fin de *Vater* était proche. Quand il l'annonça à *Mutter*, elle se signa et envoya chercher ses enfants. Il fut décidé de se relayer pour le veiller, seul ou à plusieurs.

Ce fut Anne qui demeura près de lui en premier, en compagnie de son frère.

Guillaume avait à présent l'allure et la prestance d'un duc, sans en avoir déjà le titre. À vingt-deux ans, il était de taille moyenne et d'apparence agréable, de belle carrure, avec une barbe touffue du même brun que ses cheveux, qu'il portait coupés à hauteur de l'oreille. Il était toujours aussi sérieux et dépourvu d'humour, mais sa courtoisie et sa vertu suscitaient les éloges. Il n'était pas de ceux que l'on aurait pu surprendre dans une taverne ou dans les bras d'une prostituée. Mais il avait gardé certains travers de son adolescence et Anne s'irritait parfois de son côté moralisateur, ainsi que de cette certitude inébranlable qu'il avait d'être toujours dans le vrai.

Et pourtant, tandis qu'elle observait, au chevet de *Vater*, son visage anguleux crispé par le chagrin et ses yeux en amande embués de larmes, elle dut s'avouer qu'il possédait les qualités d'un grand souverain. Doté d'une érudition impressionnante, il était réputé parmi les princes allemands pour être celui qui parlait le meilleur français et suivait avec le plus de grâce les manières italiennes. Par ailleurs, il semblait déterminé à faire respecter les positions de Clèves dans toute la chrétienté.

Bientôt, tout lui appartiendrait – Clèves, ses duchés et ses territoires. Il deviendrait aussi le chef de famille et Anne le craignait, car, s'il découvrait son secret, elle ne resterait pas impunie. Une anecdote restait gravée dans sa mémoire : en apprenant que la sœur d'un des conseillers ducaux avait abandonné son mari, Guillaume était

entré dans une violente colère, assurant qu'il n'aurait pas hésité à tuer la fautive s'il s'était agi de sa sœur. Anne priait donc pour qu'il n'apprît jamais qu'elle avait mis au monde un fils. Quant à elle, il lui fallait vivre chaque jour avec la douleur sourde du manque de son enfant. Mère Lowe continuait à prendre discrètement des nouvelles de Johann, bien que pas suffisamment à son goût : il grandissait à Solingen et deviendrait plus tard forgeron d'épées comme son père adoptif. Le petit-fils du duc de Clèves, un taillandier !

Bien loin de soupçonner la nature des pensées qui agitaient sa sœur, Guillaume contemplait son père mourant d'un air douloureux.

— Quelle tragédie ! gémit-il. Il était le souverain le plus pacifique de son temps.

Au bout de quelques heures, fatigués de veiller leur père, ils abandonnèrent un instant l'atmosphère étouffante de la chambre pour sortir dans la galerie, où ils ouvrirent grand les fenêtres pour respirer de l'air pur et frais.

— *Mutter* pense que la maladie de notre père est un châtiment de Dieu pour avoir rejeté l'autorité du pape et de l'Église de Rome, murmura Anne à voix basse. Elle assure que le Seigneur n'a jamais voulu que l'Église de Clèves soit placée sous le contrôle de l'État.

Sous l'effet du chagrin, leur mère avait pour une fois dévoilé le fond de sa pensée.

— Je comprends qu'elle puisse dire cela, car elle est fille de l'Église de Rome et très pieuse, commenta Guillaume. Mais *Vater* pensait faire ce qui était juste. Contrairement au roi d'Angleterre, qui a rompu avec le pape afin de pouvoir changer d'épouse, notre père a agi selon ses convictions et a pris soin de maintenir des relations aussi amicales que possible avec le Vatican. Je ne changerai rien à cela, quoi qu'en dise notre mère.

Il coula à Anne un regard appuyé par-dessus son long nez.

Elle haussa les sourcils. Ce n'était un secret pour personne que Guillaume était comme *Vater* un réformateur, ainsi qu'un ami et protecteur de ses sujets luthériens, allant même jusqu'à les inviter à prêcher à la Cour ; mais il demeurait un catholique de cœur, attaché aux traditions, et beaucoup s'attendaient à ce qu'il cède à l'insistance de sa mère et en revienne à l'obéissance envers Rome. Il admettait lui-même ne prendre aucune décision sans consulter *Mutter*. Anne avait cru qu'il ferait de même concernant la religion. Mais, quoi qu'il décidât, leur mère ne contesterait pas. Elle serait soumise à son fils, comme elle l'avait été à son époux.

Depuis que Guillaume tenait les rênes du pouvoir, Anne sentait peser sur elle un surcroît de contraintes. Il mettait un peu trop de zèle à protéger les femmes de son entourage et se montrait avec elles encore plus strict que *Mutter*. Il avait déjà fait savoir que ses sœurs ne

quitteraient leurs appartements privés que pour les occasions officielles et qu'elles vivraient en recluses avec leur mère et les dames du château, jusqu'à leur mariage. L'ennui, c'était qu'il n'y avait aucun mariage en vue pour Anne depuis la rupture de ses fiançailles quatre ans plus tôt. Elle avait déjà vingt-trois ans et aucun prince n'avait demandé sa main après François. D'ailleurs, même si on la demandait, Guillaume risquait de refuser, car le trésor de Clèves était vide. Où aurait-il trouvé l'argent pour payer sa dot ?

Durant les longs après-midi où Anne s'installait dans les appartements de *Mutter* pour trier avec Emily des soies brodées, elle se plaisait parfois à imaginer ce qu'aurait pu être sa vie si elle avait épousé François de Lorraine. Elle n'avait pas éprouvé de chagrin quand *Vater* lui avait annoncé l'annulation de leurs fiançailles – sans plus de formalités que cela, François et elle n'ayant échangé aucun consentement au moment des signatures, en raison de leur jeune âge. En vérité, elle s'était sentie soulagée. Elle avait même vaguement espéré qu'on lui permettrait d'épouser Otho, mais cet espoir s'était évanoui depuis longtemps. Elle conservait pourtant son anneau rouge dans le petit coffret de ses trésors personnels, n'ayant jamais pu se résoudre à s'en débarrasser, même après avoir appris qu'il s'était marié. Elle ne l'avait pas revu depuis ce fameux jour qui avait bouleversé sa vie et se demandait parfois à quoi il ressemblait à présent et s'il pensait toujours à elle. De son côté, elle n'évoquait jamais son souvenir sans une grande émotion et une immense gratitude, car au moins il lui avait permis de connaître l'enchantement de l'amour physique – qu'elle avait bien peu de chances d'expérimenter à nouveau, vu la tournure que prenaient les choses.

Mais peut-être que le Seigneur avait voulu que ses fiançailles fussent rompues afin qu'elle demeurât à Clèves auprès de sa mère. Ou bien il l'avait empêchée d'épouser François afin de lui éviter d'être mêlée à une guerre de possession pour le duché de Gueldre. Car Charles de Gueldre avait finalement désigné Guillaume comme son héritier – raison qui avait d'ailleurs motivé François à renoncer à leur mariage. À la mort de Charles l'année passée, Guillaume était donc devenu duc de Gueldre, étendant ainsi les territoires sous son contrôle.

Mais à présent l'empereur Charles Quint se déclarait à son tour lésé par la décision de Charles de Gueldre et prétendait que le duché lui revenait de droit. D'après certains, il était furieux et prêt à tout pour récupérer ce qu'il estimait être son dû.

— Bien sûr qu'il est furieux ! s'était exclamé Guillaume, les yeux brillants. Il n'est pas sans savoir que la possession de Gueldre me donne de grands avantages stratégiques. Il lui faut maintenant traverser mes territoires pour se rendre dans son duché de Bourgogne. Jusqu'à présent, Clèves était enclavée, mais nous avons désormais

accès au Zuiderzee et à la mer du Nord, ce qui augmente notre potentiel offensif.

Et donc, si Guillaume avait laissé Gueldre à François pour préserver le mariage de sa sœur, l'empereur aurait menacé l'époux d'Anne et lui aurait fait la guerre.

Si Anne ne regrettait pas François, elle déplorait toutefois de ne pas avoir de mariage en vue. Parfois, elle rêvait à ce que cela serait de partager sa couche avec un mari qu'elle aimerait. À maintes reprises, elle avait été tentée de commettre ce que l'Église considérait comme un péché mortel – menant à la damnation, à moins de se confesser et de se repentir sincèrement. Malheureusement, elle n'osait pas aborder cette question avec le père Gerecht, ni d'ailleurs avec aucun prêtre, car eux qui avaient fait vœu de célibat ne pouvaient comprendre ces besoins et seraient choqués d'entendre une femme avouer de tels désirs. Ils lui demanderaient de prendre la ferme résolution de ne plus songer aux plaisirs de la chair, engagement qu'elle craignait de ne pouvoir tenir. D'après saint Paul, mieux valait se marier que brûler de désir ; elle comprenait parfaitement le sens de ces paroles. Si on ne lui trouvait pas rapidement un époux, il ne lui resterait plus qu'à se consumer tout entière.

On était dans la dernière semaine de janvier quand Guillaume se présenta dans les appartements des dames à Düsseldorf. *Mutter* priait à la chapelle et Emily se trouvait au chevet de *Vater*, car c'était à son tour de le veiller. Ce fut donc Anne qui reçut son frère.

Elle lui servit du vin, qu'il accepta d'un signe de tête, en prenant un siège.

— J'apporte des nouvelles qui vous concernent, annonça-t-il. Sybille a écrit pour m'informer que les envoyés du roi d'Angleterre étaient arrivés à la Cour de Saxe et avaient approché le vice-chancelier de l'électeur pour évoquer la possibilité d'une alliance avec Clèves. Il est de notoriété publique que la santé de *Vater* décline et que le prince de Saxe est pour moi un allié solide. Dans cette affaire, on peut lui faire confiance, car il veut faire entrer Clèves dans la ligue de Smalkalde. Vous vous souvenez sans doute que nous avons eu il y a deux ans la visite de son vice-chancelier, Franz Burchard. Cet homme s'est rendu en Angleterre et connaît bien les Anglais. C'est quelqu'un de bon, de solide et de fiable. Nous pouvons compter sur lui pour traiter l'affaire correctement et discrètement.

— En quoi suis-je concernée ? s'enquit Anne en sirotant son vin.

Guillaume se redressa sur son fauteuil. Il arborait un air d'excitation contenue, chose rare chez lui.

— Il semble que lord Cromwell, premier conseiller de Henri, vous ait recommandée comme épouse pour son roi, lequel aurait manifesté

de l'intérêt pour cette proposition. Anne, vous pourriez être reine d'Angleterre !

Elle en resta un instant sans voix, puis se rendit compte qu'elle tremblait. Non et non, certainement pas ! Le passé matrimonial de Henri d'Angleterre avait alimenté les ragots de la chrétienté pendant des années. Il avait eu trois femmes et toutes avaient connu une fin tragique. D'après la rumeur, il aurait fait empoisonner la première ; la seconde, il l'avait fait passer par le fil de l'épée ; la troisième était morte en couches moins d'un an plus tôt et il songeait déjà à se remarier. De l'avis général, c'était un tyran, tant dans la chambre conjugale qu'en dehors.

— Vous ne semblez pas ravie, observa Guillaume, d'un air déconfit.

— Et cela vous étonne ? demanda-t-elle. Une couronne justifie-t-elle que l'on épouse un monstre ?

— On peut aussi considérer qu'il n'a pas eu de chance. Ses deux premières reines n'ont pas su lui donner d'héritier ; la troisième est morte en mettant au monde le garçon qu'il attendait tant.

— Mais il a fait décapiter la deuxième ! Voudriez-vous m'exposer à un tel sort ?

— Il s'agissait d'une mauvaise femme qui l'avait trompé à maintes reprises. Vous, Anne, êtes faite d'une autre étoffe. Jamais le souffle du scandale ne pourrait vous atteindre.

Anne se sentit rougir.

— J'espère que non, murmura-t-elle, profondément troublée.

Et si le terrifiant Henri d'Angleterre découvrait qu'elle n'était pas vierge ?

— Je ne veux pas épouser ce roi, déclara-t-elle.

— Mais, Anne, une alliance avec l'Angleterre serait véritablement bénéfique à Clèves ! protesta sévèrement Guillaume. Il est de votre devoir d'aider votre pays en faisant un bon mariage.

Il avait déjà pris sa décision, cela était clair. Le cœur serré, Anne comprit qu'elle n'aurait pas le choix.

— Mais pourquoi l'Angleterre veut-elle s'allier à Clèves ? s'enquit-elle.

— Sortons un peu, je vous expliquerai cela tout en marchant.

Ils allèrent chercher des manteaux et des gants, puis Guillaume conduisit Anne à travers la galerie jusqu'à une loggia donnant sur les quais, où ils restèrent à regarder les bateaux qui naviguaient sur le Rhin et déchargeaient leurs marchandises.

— Le pape a récemment excommunié le roi Henri, lui apprit Guillaume. Par conséquent, en fils dévoués de l'Église, l'empereur et le roi de France se sont alliés, le laissant isolé. L'Angleterre n'est pas aussi puissante que l'Empire ou la France, mais jusque-là, en se

rapprochant de l'un ou de l'autre, elle avait réussi à maintenir l'équilibre des pouvoirs dans la chrétienté. Henri menait de longue date des négociations pour un mariage avec la duchesse de Milan, nièce de l'empereur, mais le récent pacte entre Charles et François a fait annuler ce projet. Le roi est très contrarié ; il se prépare à une guerre et cherche des amis, ainsi qu'une épouse. Il a besoin d'être soutenu contre ses ennemis. Il lui faut un allié sûr, tenu par des liens de parenté.

Anne comprenait les enjeux : Clèves était l'une des plus importantes principautés d'Allemagne et possédait une grande armée. Il était normal que Henri s'y intéressât.

— Une alliance entre Henri, Clèves et nos amis les princes protestants allemands ferait une fois de plus pencher la balance du pouvoir en faveur de l'Angleterre, poursuivit Guillaume, tout en lui faisant signe de se lever, car le vent devenait glacial.

Anne le suivit et il l'entraîna dans son jardin privé, auquel on accédait par une porte ménagée dans le mur derrière eux.

— Comme vous le savez, les États protestants d'Allemagne sont autant d'épines dans le pied de l'empereur, car ils résistent à ses tentatives pour imposer la foi catholique ; une alliance de ces États avec l'Angleterre dissuaderait Charles de toute velléité de guerre contre Henri. Vous comprenez pourquoi le roi tient à nous avoir comme alliés en vous épousant ? Lord Cromwell, le principal conseiller de Sa Majesté, fait pression en faveur de ce mariage. C'est un réformateur, comme notre père et moi-même.

Anne s'arrêta devant un cadran solaire et en suivit les lignes du bout de l'index. D'après les explications de Guillaume, elle comprenait que c'était d'abord la raison d'État qui poussait le roi Henri à envisager un mariage avec une princesse de Clèves. Que pouvait-elle contre cela, elle, une simple femme ?

— Je vous trouve bien songeuse, ma sœur, remarqua Guillaume en venant près d'elle. Vous devriez vous réjouir de cette offre inespérée. Vous seriez reine.

— Je serais surtout en danger.

Il soupira.

— Non, car je vous protégerais.

— L'empereur, en dépit de sa puissance, n'a guère protégé sa tante la reine Catherine, quand le roi Henri l'a écartée !

— Je ne suis pas l'empereur. Et, pour être juste, Henri craignait de voir l'empereur Charles envahir l'Angleterre et c'est cela qui a retenu sa main contre Catherine. Anne, j'ai toujours su que votre douceur et votre vertu vous permettraient de trouver un bon mari. Le roi vous aimera, n'ayez crainte. En outre, il a besoin de mon amitié ; vous pouvez donc être assurée qu'il ne vous maltraitera jamais. Surtout,

nous aussi avons besoin de cette alliance. Ce nouveau pacte entre la France et l'Empire constitue une menace. Si François Ier décide de soutenir les prétentions de Charles sur Gueldre, nous aurons une guerre à mener. Avec l'aide des Anglais, nous pourrons la gagner !

Face à l'enthousiasme de Guillaume, à la volonté du roi Henri et à la menace qui pesait sur son pays, le désir d'Anne ne pesait pas bien lourd. Elle tenta une dernière fois d'échapper au triste sort qu'on lui réservait.

— Le roi ne pourrait-il pas épouser Emily ?

Elle regretta aussitôt d'avoir prononcé ces paroles. C'était abject de sa part, de proposer sa sœur pour la remplacer.

— Vous êtes le choix qui s'impose, Anne. En tant qu'aînée de mes sœurs non encore mariées, vous hériterez de Clèves si Sybille et moi mourons sans enfant pour nous succéder. Certes, Sybille a déjà trois garçons, mais le roi est bien placé pour savoir que les enfants en bas âge peuvent succomber à toutes sortes de maux.

Anne se signa.

— Le ciel nous en préserve !

— Amen ! renchérit Guillaume avec ferveur, en lui prenant le bras pour l'entraîner de nouveau vers la porte du jardin. Avec vous, le roi Henri pourrait avoir une chance d'obtenir Clèves un jour, alors qu'il n'en a aucune avec Emily. C'est donc vous qu'il va réclamer.

Anne se tourna vers lui.

— Qu'aurait fait notre père, dans une telle circonstance ?

— La même chose que moi, déclara Guillaume d'un ton ferme. Il aurait opté pour l'alliance.

Installée au chevet de *Vater*, Anne veillait sur lui en priant pour qu'il se réveillât et redevînt lui-même, ne fût-ce que quelques instants. Elle aurait voulu lui parler du projet de mariage avec le roi Henri. Durant tout son règne, il avait œuvré pour apporter la paix au duché de Clèves et cela l'aurait atterré d'apprendre que cette paix était aujourd'hui menacée. Mais aurait-il pour autant donné sa fille à un tyran pour éviter une guerre, ou pour être certain de la gagner ? En dépit de ce que prétendait Guillaume, Anne était persuadée du contraire.

Vater ne se réveilla pas. Il était inconscient du monde qui l'entourait, déjà pratiquement en compagnie des anges.

Résignée, Anne se leva, arrangea la courtepointe du lit et versa à son père un cordial qu'il ne boirait probablement jamais. Puis elle partit à la recherche de *Mutter*.

Cette dernière savait déjà tout des discussions qui se tenaient en Saxe à propos du mariage.

— J'avoue être partagée, déclara-t-elle à Anne tandis qu'elles s'installaient ensemble pour broder les deux extrémités d'une même nappe d'autel. Ce serait une grande alliance pour Clèves. Mais je répugne à livrer ma fille à un excommunié, à un apostat honni de tous les bons catholiques, y compris pour ses mœurs. La duchesse de Milan l'a refusé, en déclarant qu'elle eût volontiers mis une tête à disposition de Sa Grâce, à condition d'en avoir deux. Et je ne peux qu'applaudir cela !

Ces paroles firent naître chez Anne un bourgeon d'espoir.

— Avez-vous exprimé votre opinion à Guillaume ? demanda-t-elle.

Son frère avait toujours tenu compte de l'avis de leur mère.

— Je lui ai dit que c'était à lui de décider. J'approuve l'alliance politique, mais refuse de me mêler de votre mariage avec cet homme.

Tout était donc perdu.

Le prince-électeur de Saxe écrivit à Guillaume que le roi Henri voulait savoir si les deux ducs de Clèves, le père et le fils, prêtaient encore allégeance à l'évêque de Rome – car c'était ainsi qu'il appelait le pape. Henri demandait s'ils étaient dans le camp des papistes et, dans l'affirmative, s'ils accepteraient de changer d'opinion.

— Je pense que nous pouvons satisfaire le roi sur ce point, déclara Guillaume à Anne. Et sur un autre point également, car son ambassadeur s'est enquis discrètement de votre beauté et de vos qualités personnelles. Il a demandé qu'on lui décrive votre silhouette, votre taille, votre teint, votre éducation, les activités que vous aimez et la manière dont vous vous comportez.

Anne sentit ses joues devenir brûlantes.

— Ma silhouette ? N'est-ce pas un peu indélicat ? Mon frère, j'espère que vous ne répondrez pas à cette demande.

Guillaume haussa les épaules.

— Anne, lorsque les princes ne peuvent rencontrer celles qu'ils envisagent d'épouser, ils doivent se fier aux descriptions de leurs ambassadeurs et aux portraits. D'ailleurs, à ce propos, le roi a réclamé qu'on lui en envoie un.

Anne fulminait, à présent.

— Ainsi, cette alliance tellement importante dépend de son goût pour mon visage, ma silhouette et mon comportement ! Peu importe ce que *moi* je veux, ou si j'ai des préférences quant au genre d'homme que je souhaite épouser ; je dois me marier pour le bien de mon pays, même avec un roi au comportement méprisable !

Elle en tremblait d'indignation.

— Calmez-vous, ma sœur, répondit Guillaume en se levant et en contournant la table pour venir lui proposer un tabouret. Rien n'est encore décidé. Pour le moment, je vais temporiser.

Elle ne comprenait pas bien la position de son frère.

— Et pourquoi cela ?

— Je n'apprécie guère l'attitude des Anglais. Leur ambassadeur joue au plus fin avec nous. L'électeur se plaint que Henri ne vous demande pas franchement ; il semble attendre une proposition de notre part, alors que c'est à l'homme de jouer le rôle du prétendant. Aussi il n'est pas question que j'entre dans son jeu. Ses envoyés se comportent comme si leur roi nous accordait une immense faveur en épousant une princesse de Clèves.

— Dans ce cas, vous avez raison de temporiser, approuva Anne avec emphase. Car jamais je ne me suis sentie aussi rabaissée !

Vater mourut au cours de la première semaine de février. La fin fut certainement pour lui une délivrance, mais elle plongea les siens dans la peine. *Mutter* s'habilla entièrement de noir, mit un *Stickelchen* de linon semblable à une cornette de nonne, et se retira dans la chapelle afin de prier pour l'âme de son époux. Agenouillées derrière elle, accablées de chagrin, Anne et Emily pleurèrent abondamment.

Les laissant se recueillir dans la solitude, le nouveau duc Guillaume V, visiblement bouleversé et de surcroît brûlant de fièvre, suivit le cercueil de son père jusqu'à Clèves, où on devait l'enterrer. À son retour, il s'alita, gravement malade. Durant plusieurs semaines, on crut qu'il allait suivre le duc Jean dans la tombe.

Si Guillaume venait à mourir, que Dieu les en préserve, Sybille deviendrait duchesse souveraine de Clèves. Donnerait-elle suite aux négociations concernant l'alliance avec l'Angleterre ? C'était probable, car son mari l'électeur de Saxe y était favorable. Anne n'avait donc rien à attendre d'elle. Du côté de sa sœur, comme de son frère, il n'y avait aucun espoir.

Lentement, et au grand soulagement de tous, l'état de Guillaume s'améliora. Quand vint la troisième semaine de mars, bien qu'amaigri et pâle, il put s'asseoir dans un fauteuil et recevoir des visiteurs. De sa fenêtre, Anne vit entrer au galop dans la cour un messager portant la livrée de l'électeur. Une heure plus tard, Guillaume la convoquait dans sa chambre à coucher pour lui annoncer, non sans une certaine jubilation, que la délégation anglaise se déclarait frustrée du peu d'avancement de leur projet d'alliance et que le roi Henri enverrait des ambassadeurs à Clèves pour traiter plus directement. Les envoyés se trouvant en Saxe avaient demandé à l'électeur d'exhorter son beau-frère le duc à considérer la question avec le plus grand sérieux, car elle concernait la personne même du roi.

Et qu'en est-il de ma personne ? se demanda Anne, qui enrageait intérieurement.

— Les Anglais commencent à s'inquiéter ! assura Guillaume. L'électeur m'écrit qu'ils ne cessent de lui rappeler que la cause

protestante serait grandement favorisée par la présence d'une luthérienne aux côtés de Henri. Il semblerait en effet que le roi ait tendance à se laisser influencer par ses épouses.

— Mais je ne suis pas luthérienne ! protesta Anne. Comment osent-ils supposer cela ?

— Ne vous inquiétez pas, Anne, c'est un argument des Anglais pour s'assurer le soutien de l'électeur dans cette affaire. Et de fait, il s'est engagé à les aider. Il me pousse à accepter ce mariage et a promis un portrait de vous au roi Henri.

— Sans vous avoir consulté auparavant ! s'écria Anne. Il n'avait pas le droit de parler au nom de Clèves.

— Ma chère sœur, rétorqua patiemment Guillaume, sachez qu'il a dû parler en mon nom parce que j'étais malade. Mais nous n'enverrons pour le moment aucun tableau. Afin de me laisser le temps de la réflexion, il a déclaré aux émissaires que son peintre, maître Cranach, était souffrant.

Tant mieux, pensa Anne. Ce petit contretemps ne repoussait pas beaucoup l'avancement des négociations, mais c'était déjà ça.

— Je suppose que personne n'a suggéré au roi de m'envoyer un portrait, ironisa-t-elle. Est-il aussi beau qu'on le dit ? Car, après tout, je pourrais moi aussi attacher de l'importance à son apparence.

Guillaume lui jeta un regard sévère.

— Eh bien, ce serait un tort. L'enjeu de ces fiançailles dépasse largement ce genre de préoccupations. Votre devoir est d'aimer votre mari, de vous efforcer de lui plaire et de le rendre heureux.

— Je le sais bien, mon frère, rétorqua-t-elle. Mais il y a un gouffre entre le dévouement que vous évoquez et l'amour qui peut unir un couple. Nos parents s'aimaient. Sybille a manifestement trouvé l'amour auprès de l'électeur. Je voudrais moi aussi avoir droit à ma part de bonheur.

— Alors je prierai pour que vous soyez exaucée, Anne. Et si cela peut vous rassurer, je crois qu'il s'agit déjà d'un peu plus qu'un mariage d'État. Henri a entendu parler de votre beauté et de votre vertu. Sybille et l'électeur ont fait l'éloge de votre sincérité, de votre honnêteté et de votre sérieux.

— J'espère qu'ils ne me présentent pas comme un modèle de beauté ou de vertu, car en vérité je ne suis ni l'un ni l'autre ! Il ne faudrait pas qu'ensuite le roi se sente trompé.

— En tant qu'homme, Anne, laissez-moi vous dire que la plupart de ceux de mon sexe vous trouveraient agréable.

Venant de Guillaume, qui condamnait le péché de vanité, un tel compliment était rare et précieux. Touchée, Anne l'embrassa sur la joue.

— Ainsi, vous vous montrerez accommodante ? demanda-t-il en

haussant un sourcil.

— Oui, soupira-t-elle. J'attendrai dans de bonnes dispositions la venue des ambassadeurs anglais.

En retournant dans sa chambre, elle se réconforta à l'idée qu'on n'en était encore qu'aux balbutiements de cet arrangement. Les négociations pouvaient s'éterniser et finalement ne pas aboutir. On pouvait aussi rompre des fiançailles.

Elle saisit son miroir et contempla son reflet au milieu du cadre en argent bruni. Certes, ses traits n'étaient pas repoussants, mais était-elle belle pour autant ? Non. Elle avait pour elle un teint rosé, un visage en forme de cœur avec une jolie bouche et des sourcils finement arqués, mais ses yeux étaient trop lourds, son menton trop pointu, son nez trop long et trop large à l'extrémité. Mais on la disait assez gracieuse et on louait volontiers sa silhouette élancée, ainsi que ses mains délicates. Cela suffirait-il pour plaire à un roi habitué à être courtisé par les plus belles femmes ? Ou bien Henri était-il, comme son frère, homme à apprécier chez une compagne des qualités plus discrètes, telles que la modestie, l'humilité et la piété ? Elle pria pour que la seconde hypothèse fût la bonne.

Au début du printemps, alors que les spéculations allaient bon train à la Cour, le docteur Heinrich Olisleger, vice-chancelier du duc, revint de Cologne avec quelques officiers haut placés de Clèves qui l'avaient accompagné là-bas. Ils se présentèrent aussitôt pour faire leur rapport. Guillaume avait demandé qu'Anne, *Mutter* et Emily fussent présentes à l'audience. Elles prirent donc discrètement place dans la salle d'apparat – en se tenant en retrait.

Le docteur Olisleger était un homme robuste d'une trentaine d'années, portant une barbe carrée et doté d'une moustache bien fournie. Riche, d'origine bourgeoise et d'une loyauté sans faille, cet humaniste convaincu avait été l'un des principaux conseillers de *Vater*.

— Votre Grâce, nous avons rencontré les émissaires anglais lors d'entretiens préliminaires, commença-t-il. Le docteur Wotton, homme de loi, est leur porte-parole ; il est accompagné de *Herr* Carne, érudit et diplomate, ainsi que de *Herr* Berde, gentilhomme de la Chambre privée du roi. Vous connaissez déjà *Herr* Barnes, car il est le principal émissaire du roi auprès des princes protestants. Ils l'ont envoyé dans l'espoir qu'il trouvera grâce à vos yeux. Tous parlent couramment notre langue.

Guillaume acquiesça.

— Vous ont-ils dévoilé les instructions qu'ils avaient reçues de leur roi ?

Le docteur Olisleger s'autorisa un sourire ironique.

— Ils étaient certainement désireux d'en savoir plus sur

l'apparence et le caractère de dame Anne, dit-il en s'inclinant en direction des trois femmes. Je pense qu'ils ont été satisfaits de nos réponses, car ils ont immédiatement déclaré qu'ils étaient habilités à offrir l'amitié du roi Henri à Votre Grâce. Ils réclament une audience. Sans doute pour s'assurer que vous êtes réellement intéressé par une alliance. Si c'est le cas, ils aimeraient voir la princesse et avoir son portrait pour l'envoyer au roi. Si elle lui plaît, il sera heureux d'honorer par une alliance votre maison et votre famille.

Anne eut d'abord quelque peine à contenir son indignation, car elle jugeait scandaleux que le roi Henri subordonnât une alliance de cette importance à l'apparence d'une femme. Mais, après tout, il en était à sa quatrième tentative et on pouvait comprendre qu'il se montrât prudent. Sans doute recherchait-il lui aussi une union dans laquelle l'amour pourrait s'épanouir. Ce n'était pas précisément le mariage dont elle avait rêvé, mais peut-être qu'avec la ferme volonté des deux parties de trouver le bonheur, cela pouvait réussir. Il en allait de l'intérêt de tous.

Guillaume demeura pensif.

Anne eut pour lui une bouffée de gratitude, mais le docteur Olisleger prit un air dubitatif.

— Votre Grâce, le roi ne semble pas disposé à attendre. Il pourrait se sentir offensé par des délais supplémentaires et nous n'en tirerions alors aucun avantage, car la proposition serait annulée. À mon humble avis, les négociations doivent être conclues le plus rapidement possible.

— Fort bien, déclara Guillaume. Dites aux envoyés de se présenter à Clèves dans deux jours et je les recevrai.

Mais Guillaume ne quitta Düsseldorf que le soir du second jour, tandis que les émissaires du roi l'attendaient à Clèves.

— Cela n'est pas correct de sa part de faire ainsi patienter ces messieurs, fit remarquer Anne à Emily, alors qu'elles devisaient encore malgré l'heure tardive, assises sur leurs lits, en robe de nuit. Il a besoin de cette alliance, tout comme Henri. J'aimerais qu'ils arrêtent de jouer au plus malin et parviennent à un accord.

— On dirait que vous commencez à apprécier l'idée d'épouser le roi, commenta Emily en tressant ses longs cheveux.

— Je n'en sais trop rien, avoua Anne. J'ai d'abord été horrifiée, mais je vois maintenant les avantages de cette alliance et je suis fière d'agir pour le bien de Clèves.

— La jeune vierge se sacrifiant pour son peuple ! s'esclaffa Emily en jetant sa tresse par-dessus son épaule.

Anne sourit.

— Quelque chose comme ça.

— Vous allez me manquer, murmura Emily, au bord des larmes.

— Je suis encore là et mon départ n'est pas certain, rétorqua-t-elle.

Elle avait la gorge nouée à l'idée de quitter Clèves, sa sœur et tous ceux qu'elle aimait – peut-être pour toujours. Pourtant, elle y était préparée depuis sa plus tendre enfance. Sa sœur Sybille s'était mariée à l'âge de quatorze ans, beaucoup plus jeune qu'elle. Elle était donc plutôt chanceuse d'être restée aussi longtemps avec sa famille. Pourtant, la perspective d'un adieu définitif lui brisait le cœur. C'était comme partir en exil. Elle allait souffrir, c'était certain.

— Nous nous écrirons et peut-être viendrez-vous me rendre visite en Angleterre, déclara-t-elle, pour tenter de se montrer optimiste.

— Cela m'aurait plu, d'aller en Angleterre pour être reine, soupira Emily.

— Et d'épouser un homme qui a déjà enterré trois femmes infortunées ?

— Peut-être que c'était *lui*, l'infortuné, de les avoir prises pour épouses.

Anne demeura songeuse.

— C'est en effet une possibilité qu'on ne peut écarter.

— Pensez-y, insista Emily en se renversant sur les coussins et en s'étirant comme un chat. Devant la nécessité d'avoir un fils, il a voulu faire annuler son mariage avec sa première femme, qui ne pouvait lui en donner un, mais celle-ci était têtue et n'a rien voulu savoir, on peut comprendre que cela ait déclenché son courroux. Sa deuxième épouse, Anne Boleyn, ne lui a pas non plus donné d'héritier et lui a été infidèle. Adultère et traîtresse, elle n'a eu que ce qu'elle méritait. Quant à la troisième, Jeanne Seymour, il était heureux avec elle, mais elle est morte en couches.

— En effet, convint Anne. Mais il est tout de même bien plus vieux que moi, ayant plus du double de mon âge. De plus, je crains de ne pas lui plaire et, si c'est le cas, d'être vouée à un destin terrible.

— C'est une crainte absurde, Anne ! N'importe quel homme se considérerait comme chanceux de vous avoir. Il tombera amoureux de vous dès qu'il vous verra.

— J'espère que vous avez raison. Si je puis trouver un amour comme celui que partageaient nos parents, je serai pleinement satisfaite.

Elle demeura éveillée longtemps après qu'Emily se fut couchée. De toute évidence, le roi était bien disposé à son égard et recherchait le bonheur conjugal. Si elle parvenait à lui plaire et se gardait de l'offenser, si elle se conduisait de sorte que personne ne pût lui faire de reproches ni l'accuser de quoi que ce soit, et si Henri ne remarquait rien au cours de leur nuit de noces, alors elle serait à l'abri des ennuis. Peut-être même trouverait-elle le bonheur. Mais enfin, cela faisait

beaucoup de « si » !

Guillaume revint de Clèves et Anne fut fort déçue d'apprendre que, après avoir fait longuement patienter les envoyés du roi, il avait finalement décidé de ne pas les rencontrer et de laisser au docteur Olisleger le soin de s'entretenir avec eux. Quand ce dernier rentra à son tour, il demanda à voir Anne. Guillaume les reçut tous deux dans son cabinet.

— Dame Anne, j'ai longuement dialogué avec les Anglais en compagnie du chancelier Hograve et d'autres officiers du duc, commença Olisleger.

— Vous ne leur avez donc pas parlé en personne ? demanda Anne en s'adressant à Guillaume sur un ton de défi.

— Le vice-chancelier Olisleger a présenté mes excuses pour cette absence, comme je le lui avais demandé, répondit Guillaume avec un petit sourire. Je vous ai dit que nous ne devions pas avoir l'air trop empressés.

Anne lui lança un regard exaspéré. Une telle attitude risquait de coûter l'alliance à Clèves.

Olisleger prit la parole.

— J'ai assuré aux émissaires anglais que ce retard n'avait rien de délibéré. Mais, monsieur, ils se comportent toujours comme si le roi nous accordait une grande faveur et s'étonnent que vous ne vous mettiez pas à genoux pour accepter l'honneur qui est fait à votre sœur Anne. Ils demeurent persuadés que vous tergiversez pour arracher à leur maître les conditions les plus avantageuses.

— Ils ont raison, déclara Guillaume. Je ne suis pas sûr de pouvoir offrir à dame Anne une dot convenable. Et je veux en savoir plus sur les conditions proposées par le roi Henri et sur le douaire qu'il prévoit d'allouer à ma sœur pour son entretien et celui de sa maison. Quand je serai informé de cela, j'aurai tous les éléments pour donner ma réponse au roi.

— C'est ce que je leur ai dit, monsieur. Je leur ai également assuré, comme vous me l'avez ordonné, qu'ils auront les portraits des deux princesses dans les quatorze jours.

— Les *deux* princesses ? s'étonna Anne.

— Oui, madame. C'est ce que le roi a demandé.

Anne lança un regard perçant du côté de Guillaume.

— Vous disiez pourtant que c'était moi qui l'intéressais, en tant qu'aînée !

— C'est ce que l'on m'avait fait croire, répondit son frère. Il s'avère à présent que Sa Majesté souhaite choisir entre vous deux.

Anne se sentit partagée. D'un côté, cela l'eût soulagée de ne pas avoir à quitter Clèves ; d'un autre, elle était atteinte dans sa fierté. Et

si le roi décidait de lui préférer Emily ? Ce serait affreusement humiliant pour elle que l'on choisît sa jeune sœur et que celle-ci se trouvât mariée avant elle. Elle deviendrait alors la vieille célibataire de la famille. Celle dont personne n'avait voulu. La fiancée rejetée.

Sans se douter le moins du monde des sentiments qui l'agitaient, Guillaume s'adressa à Olisleger.

— On pourrait leur faire parvenir les portraits peints il y a six mois.

— Non, pas le mien, je vous en prie ! protesta Anne.

L'artiste l'avait représentée de profil, coiffée d'un affreux chapeau choisi par *Mutter*. Elle semblait commune et grasse, avec un menton trop lourd, et ne voulait certes pas que le roi Henri la vît ainsi, ni d'ailleurs personne d'autre. Le portrait d'Emily était beaucoup plus ressemblant et la montrait à son avantage. Inutile de se demander laquelle des deux choisirait le roi en les voyant.

Guillaume fronça les sourcils, visiblement hésitant.

— Si je puis donner mon opinion, dame Anne a raison, ce portrait ne lui rend pas justice, intervint Olisleger.

Anne lui adressa un sourire reconnaissant.

— Il faudra en ce cas en commander un autre, déclara le duc. Et trouver un meilleur artiste.

— J'y veillerai, monsieur, promit Olisleger.

Cela faisait maintenant cinq semaines que les émissaires attendaient à Clèves et l'électeur de Saxe commençait à s'impatienter. Il envoya auprès du duc Guillaume son vice-chancelier Burchard, avec pour mission de faire avancer les négociations. Le duc accepta de recevoir Burchard en présence des émissaires anglais et demanda à ses sœurs d'assister à l'entretien, en précisant qu'elles ne seraient pas présentées et se tiendraient à l'écart.

— Vous resterez en retrait derrière mon fauteuil, habillées comme l'aura décidé notre mère, à qui j'ai demandé de veiller à ce que vous soyez modestement et discrètement vêtues.

Habillées par leur mère ! Cela signifiait être engoncées dans de volumineuses robes noires les couvrant des pieds jusqu'au cou et porter de larges chapeaux souples décorés de plumes qui dissimuleraient leurs visages. *Drôle de façon de se présenter aux sujets du roi Henri*, songea Anne. On ne pouvait imaginer se montrer moins à son avantage.

— Nous sommes vraiment hideuses ! se plaignit Emily alors qu'elles se dirigeaient lentement vers la chambre d'apparat.

— Ils vont penser que nous cachons quelque laideur ou difformité, renchérit Anne.

— Votre frère sait ce qu'il fait, déclara fermement *Mutter*.

Elles n'insistèrent pas, sachant qu'elle n'en dirait pas plus.

Le vice-chancelier Burchard s'avança dans une sobre tunique noire et s'inclina devant Guillaume. Il avait des yeux rusés, de lourdes bajoues, les traits fatigués d'un homme qui avait abusé des plaisirs. Anne tourna discrètement son regard vers les émissaires anglais qui se tenaient à une certaine distance. Leur porte-parole, le docteur Wotton, avait un visage émacié et aimable. Tous regardaient avec un intérêt non dissimulé du côté des deux princesses.

L'audience se limita à un échange de civilités. Ce ne fut que dans l'après-midi, quand Burchard se retira avec Guillaume et Olisleger dans le cabinet privé du duc, qu'on aborda enfin le véritable sujet. Installée avec Emily et *Mutter* autour de la table, Anne put constater que son frère résistait encore aux tentatives de Burchard, qui essayait de lui soutirer une réponse positive.

— Les Anglais sont fatigués des délais et des excuses, argua celui-ci. Et ils disent que vous, monsieur le vice-chancelier Olisleger, le savez fort bien.

Olisleger s'épongea le front.

— Cela est vrai, j'en conviens, répondit-il en jetant un regard désespéré du côté de Guillaume. Ce qui les trouble plus que tout, c'est qu'ils n'ont pas vu les jeunes dames – en tout cas pas vraiment. Ils se sont plaints au déjeuner des vêtements que Leurs Grâces portaient ce matin. Ils les ont qualifiés de monstrueux – pardons, mesdames de dire cela en votre présence. Ils assurent n'avoir pu observer ni les visages ni les silhouettes. Je crains de m'être emporté et d'avoir demandé s'ils auraient préféré les voir nues !

— Vraiment ! s'exclama *Mutter*.

Gênée, Anne se trémoussa sur son siège. Emily pouffa.

— Mes excuses à Vos Grâces, poursuivit Olisleger d'un air contrit. Ils ont alors répondu qu'ils voulaient juste voir les dames et j'ai promis d'organiser cela.

— S'il vous plaît, monseigneur le duc, ne pourriez-vous envoyer au roi des ambassadeurs pour proposer dame Anne ? intervint Burchard. Ainsi, il ferait savoir ses conditions et vous sauriez à quoi vous en tenir.

Olisleger approuva d'un signe de tête.

— Je ne puis présentement envoyer personne, rétorqua Guillaume d'un ton irrité. J'ai besoin de mes diplomates pour une réunion à Gueldre.

Le chancelier soupira.

— Monseigneur, cette attitude ne nous mène à rien. Vous devriez nous confier la véritable raison qui vous retient d'accepter ce mariage. J'en ferais alors part aux émissaires anglais dans la plus grande

discrétion.

Anne dévisagea son frère. Guillaume demeura perplexe un instant, puis se ressaisit.

— Anne, je crains que vos fiançailles avec François de Lorraine ne soient encore valables. Vous n'êtes peut-être pas libre de vous marier.

Elle en demeura stupéfaite.

— Mais *Vater* m'a toujours assuré que le contrat n'avait aucune valeur, car François et moi étions trop jeunes pour donner notre consentement. D'après lui, cette circonstance nous laissait libres de tout engagement.

— Je l'ai entendu moi aussi tenir ce raisonnement, déclara *Mutter* avec fermeté.

— Et c'est la vérité, comme je l'ai assuré à plusieurs reprises à Sa Grâce ici présente et aux émissaires, intervint Olisleger.

— Alors, mon fils, de quoi faut-il s'inquiéter ? voulut savoir *Mutter*.

Guillaume soupira.

— Madame, je sais que mon père considérait ce contrat comme nul, mais il n'a jamais été formellement annulé.

— Cela n'était pas nécessaire, insista Burchard. De toute évidence, le duc de Lorraine est du même avis, car il est en train de négocier le mariage de son fils avec la fille du roi de France.

Olisleger se tourna vers Guillaume.

— Je vous assure que vous n'avez plus à vous préoccuper de cela. Pour l'amour de Dieu, passons aux négociations !

Il y eut une longue pause.

— Fort bien, déclara Guillaume. Je vais envoyer mes ambassadeurs en Angleterre.

Anne se redressa sur son siège. Au bout du compte, elle allait peut-être devenir reine d'Angleterre.

Chapitre 4

1539

Le mois de juillet était particulièrement lourd cette année-là au château de Schwanenburg et Anne ne parvenait à se concentrer ni sur sa lecture ni sur sa broderie. La chaleur étouffante n'était pas son unique contrariété : *Mutter* venait d'entrer dans ses appartements en lui annonçant que le roi Henri s'inquiétait maintenant de savoir si elle était totalement libérée de ses fiançailles avec François.

— Ses envoyés veulent une preuve écrite et officielle de l'annulation, déclara-t-elle. Le roi souhaite sincèrement que l'on règle au plus vite la question, car on lui a vanté votre vertu et votre sagesse, et bien d'autres qualités que vous possédez. Si vous n'êtes pas libre, il demandera Emily, mais c'est vous qu'il préférerait, puisque vous êtes l'aînée. Tout ce qui lui importe, c'est qu'il n'y ait pas d'obstacle à ce que vous l'épousiez. Je pense que le docteur Olisleger pourra le satisfaire sur ce point, conclut-elle en souriant.

— Je suis sûre en effet qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter, déclara Anne.

Mutter s'approcha et vint poser sa main sur la sienne.

— Puis-je croire que vous êtes heureuse de ce mariage, mon enfant ?

— Oui, madame. J'admets que je n'en voulais guère au début, mais je connais mon devoir et m'efforcerai d'être une bonne épouse pour le roi. Je souhaite que vous soyez fière de moi, ainsi que le peuple de Clèves.

Elle se rendit compte qu'elle avait pleinement accepté son sort. Elle dut même s'avouer qu'elle se sentait fébrile à la perspective du grand destin qui l'attendait.

— Les émissaires veulent vous rencontrer et je pense qu'il serait grand temps de vous montrer, puisque vous deviendrez leur reine.

— Cela est vrai. Je serai heureuse de les recevoir.

— Fort bien. Je vais m'arranger pour qu'ils nous rejoignent dans le jardin cet après-midi. Dites à vos servantes de vous habiller avec la robe de velours cramoisi. Elle vous sied à ravir.

Anne convint qu'elle avait raison. La robe cramoisie était désormais sa plus belle robe. Elle remplaçait avantageusement celle en soie rouge qui n'était plus à sa taille et qui, de plus, portant la marque de son péché, lui rappelait comme elle avait chèrement payé son bref instant de plaisir. Elle risquait de le payer encore bien plus cher, car

maintenant que son projet de mariage avec Henri semblait se concrétiser, une question commençait à la préoccuper : un homme pouvait-il se rendre compte que sa femme n'était pas vierge ? Pire encore, le roi s'apercevrait-il qu'elle avait porté un enfant ?

Repoussant résolument ses craintes, elle alla s'habiller pour rencontrer les Anglais.

Anne s'était installée sur un banc de pierre du jardin, encadrée de *Mutter* et d'Emily. Ainsi vêtue de velours cramoisi, elle avait l'allure d'une reine et se sentait confiante : elle ferait bonne impression sur les envoyés de Henri.

La jupe ronde à bordure dorée de sa robe tombait en plis souples autour de ses pieds ; ses longues manches froncées au-dessus des coudes et agrémentées de passementeries d'or touchaient presque le sol. De lourdes chaînes et un crucifix serti de pierres précieuses ornaient son corsage déjà rehaussé de pierreries. Elle portait un *Stickelchen* en damas de soie par-dessus un fin bonnet à ailes et un bandeau brodé d'or. Ses doigts étaient chargés de bagues.

Elle répondit d'un gracieux signe de tête aux émissaires quand ils vinrent s'incliner devant elle. Le docteur Wotton, leur porte-parole, un homme manifestement rompu à l'art de la diplomatie, se montra très courtois.

— On m'avait dit que la beauté de Votre Grâce surpassait celle de la duchesse de Milan, comme le soleil d'or surpasse la lune d'argent, déclara-t-il. Je constate à présent par moi-même qu'on ne m'avait pas menti. Sa Majesté est un homme chanceux. Il paraît également que vous possédez de nombreuses et agréables vertus.

— Dame Anne a été bien éduquée dans toutes les vertus et tous les talents qui font une épouse accomplie, déclara *Mutter*. Elle sait lire et écrire. Elle sait aussi cuisiner et manie l'aiguille avec une grande habileté.

— Excellent, excellent ! s'exclama le docteur Wotton. Êtes-vous également musicienne, madame ?

— Je ne chante ni ne joue, monsieur, mais j'apprécie la musique, répondit Anne.

Se faisait-elle des idées, ou bien avait-elle vu passer une expression de contrariété sur le visage jovial du docteur Wotton ?

— Quelles langues parlez-vous ? demanda-t-il.

— Seulement l'allemand, monsieur, répondit-elle, avec la nette impression cette fois de paraître à son désavantage.

Il ne s'était quand même pas attendu à ce qu'elle parlât anglais ?

— Mais je ne doute pas de pouvoir apprendre votre langue rapidement, s'empressa-t-elle d'ajouter.

— Excellent, excellent ! répéta Wotton.

Il se tourna vers *Mutter* pour s'adresser à elle.

— Votre Grâce, a-t-on progressé dans la réalisation des portraits réclamés par Sa Majesté ?

— Hélas, non, avoua *Mutter*. Nous espérions les confier à maître Wertinger, mais il a d'autres engagements. Nous avons envoyé un message à maître Cranach en Saxe, mais il n'a point encore répondu.

— Peu importe, madame. Sa Majesté enverra son peintre, maître Holbein, si cela vous convient.

— C'est entendu, répondit *Mutter* en souriant. Je suis certaine que le duc donnera sa permission. Nous avons tous entendu parler de la renommée de Hans Holbein.

— Je suis également chargé de vous dire, madame, ainsi qu'au duc, que, s'il y a la moindre difficulté au sujet de la dot, mon maître préfère la vertu et l'amitié à l'argent.

Anne songea que Henri devait être bien impatient de se marier. D'ordinaire, les rois étaient bien plus cupides.

— C'est véritablement généreux de sa part, commenta *Mutter*, les yeux écarquillés de surprise.

Au début du mois d'août, la Cour s'installa au château de Düren, le pavillon de chasse de Guillaume situé dans les hauteurs du duché de Juliers. Là, le duc passa un certain temps à parlementer avec le docteur Wotton et les émissaires anglais. À la fin, le docteur Olisleger et Werner von Hochsteden, grand maître de la Cour de Clèves, furent désignés comme ambassadeurs en Angleterre.

— Ils auront tout pouvoir pour traiter et conclure l'affaire, annonça Guillaume à Anne, alors que la famille était réunie autour d'un souper ce soir-là. Et nous offrirons une somme décente pour la dot, bien que le roi ait laissé entendre qu'il était prêt à y renoncer.

— Merci, mon frère, répondit-elle avec reconnaissance.

Elle n'aurait pas voulu partir en Angleterre sans dot ; cela lui eût donné l'impression d'être une personne de peu de valeur.

Mutter termina de manger et se tourna vers elle.

— On dirait bien, ma chère enfant, que vous allez bientôt partir.

— Seulement si le roi apprécie mon portrait, précisa Anne, en sentant sa gorge se nouer à la perspective de quitter sa famille.

— Il préférera peut-être le mien, intervint Emily.

— Si c'était le cas, je m'en réjouirais pour vous, assura Anne.

En vérité, elle n'aurait pas su dire si elle se serait sentie humiliée ou bien soulagée, de voir partir sa sœur à sa place.

— Je pense qu'il demandera Anne, déclara Guillaume.

— Qu'il s'agisse de l'une ou de l'autre, je serai peinée d'être séparée d'une de mes filles, soupira *Mutter*. Mais je connais mon

devoir, comme vous connaissez le vôtre, car j'ai pris soin de vous inculquer le sens des responsabilités.

— Le docteur Wotton m'a posé une question étrange, Anne, intervint Guillaume. Il m'a demandé si vous étiez friande des breuvages de ce pays.

— Qu'entendait-il par là ? demanda Anne, stupéfaite. Que je serais une ivrogne ?

Emily, qui était en train de boire, faillit s'étrangler.

— Quelle impertinence ! s'exclama *Mutter*. D'autant que vous, mon fils, êtes connu pour votre sobriété. Ces Anglais sont impossibles !

— Je trouve la question très pertinente, au contraire, commenta Guillaume. Nous autres, Allemands, avons la réputation d'aimer la bière et le vin – et sommes malheureusement réputés pour nos beuveries. Luther lui-même nous surnomme « les diables buveurs » et il ne fait aucun doute que notre réputation a voyagé jusqu'en Angleterre.

— Le roi craint sans doute d'épouser une barrique pleine de vin ! s'esclaffa Emily.

— J'espère bien que non ! rétorqua *Mutter*, en réprimant un sourire.

Ils se trouvaient à Düren quand Hans Holbein arriva, au début du mois d'août.

— Le peintre est là ! s'écria Emily.

Elle alla se pencher à la grande fenêtre de la tour de la Duchesse, que leur père avait fait construire pour abriter les appartements des femmes.

Anne la rejoignit, mais elle n'eut que le temps d'apercevoir le dos de Holbein qui disparaissait déjà par une porte, juste en dessous, tandis que l'on déchargeait d'un chariot son chevalet et tout son matériel.

— Nous devrions appeler nos servantes afin de choisir nos robes, proposa Emily.

— Je porterai celle en velours cramoisi, déclara Anne. Elle a fait bonne impression sur le docteur Wotton et j'espère donc qu'elle plaira au roi.

Elle suivit des yeux la silhouette trapue de Holbein qui ressortait pour traverser la cour dans les pas de l'huissier chargé de le mener à son logement, une résidence en briques rouges réservée aux hôtes et située face à leur tour.

— Il semble plutôt taciturne, observa Emily.

Cette impression fut confirmée le lendemain lors de la première séance de pose. Holbein était un homme renfermé aux traits de lion, au visage et à la barbe carrés, à la frange taillée court. Il prenait son

travail très à cœur et n'encourageait pas les bavardages. L'allemand étant sa langue maternelle, il aurait pu converser avec Anne, si seulement il en avait eu envie. Il s'avéra que non.

— Veuillez rester immobile, je vous prie, commanda-t-il.

Après avoir réalisé quelques croquis, il peignait maintenant sur un petit disque de vélin qu'il avait découpé.

— Ce sera une miniature ? demanda-t-elle. J'imagine que ce sera plus facile à envoyer en Angleterre qu'un grand portrait.

— C'est bien cela, Votre Grâce. Je ferai plus tard un grand portrait. Et à présent, s'il vous plaît, ne parlez plus.

— Puis-je m'approcher pour vous regarder dessiner ? demanda Emily, assise dans un coin.

Elle s'ennuyait ferme et montrait des signes d'impatience.

— Non, princesse, répondit-il.

Puis, s'adressant de nouveau à Anne :

— Ne bougez pas, madame, et restez bien face à moi. Posez votre main droite sur votre main gauche.

La matinée avançait et le soleil était maintenant haut dans le ciel. Anne étouffait dans sa lourde robe. Elle avait hâte d'ôter sa coiffe, car elle sentait ses cheveux trempés de sueur lui coller au crâne. Elle leva une main pour s'éponger le front.

— Ne bougez pas ! la réprimanda Holbein.

Les minutes s'égrenèrent. Le silence était oppressant et la chaleur étouffante. Emily ne cessait de bâiller.

Enfin, Holbein posa son pinceau.

— C'est assez pour aujourd'hui, déclara-t-il.

— Puis-je voir ? demanda Anne.

— Pas encore. Je vous laisserai voir quand ce sera terminé. Demain, j'espère. Bonne journée, Vos Grâces.

Il entreprit de ranger ses pinceaux, sans plus se préoccuper de leur présence.

Anne comprit qu'il les congédiait, sa sœur et elle. Dieu merci ! le tableau serait bientôt achevé et avec lui les séances de pose. Elle pria pour que le portrait fût bien ressemblant et en même temps flatteur. Heureusement, Holbein avait bonne réputation.

Celle-ci n'était pas usurpée et Anne ne fut pas déçue quand il lui montra le résultat final : il l'avait représentée avec des traits délicats, souriant avec pudeur, le teint clair, le regard assuré. L'ensemble était plutôt plaisant.

Le docteur Wotton, convoqué pour juger du résultat, se déclara enchanté.

— Maître Holbein, vous avez réussi là un portrait ressemblant.

C'était maintenant au tour d'Emily de poser. Le docteur Wotton se tint auprès de Holbein quand celui-ci réalisa la première esquisse. Sa

présence agaça le peintre, qui s'en prit à son modèle, ne cessant de lui reprocher de bouger.

— Excellent ! s'extasia Wotton en s'emparant du dessin. On la croirait presque vivante. Inutile de peindre une miniature. Ce croquis suffira.

Holbein se rebiffa.

— Ma mission consiste à peindre deux miniatures, s'emporta-t-il. C'est le roi lui-même qui me les a réclamées.

— Le roi veut surtout voir des portraits dès que possible, rétorqua Wotton. Il aurait voulu déjà les avoir sur sa table. Permettez-moi de lui envoyer ceci et la miniature de dame Anne. Je vous assure que Sa Majesté sera ravie. J'en réponds.

Holbein leva les yeux au ciel.

— Très bien, docteur Wotton, grommela-t-il d'un ton mécontent.

Anne contempla le portrait d'Emily. Cette esquisse en noir et blanc lui donnait un air austère et solennel qui ne lui rendait pas justice. On ne devinait rien de sa lumineuse personnalité ni de sa vivacité d'esprit. On ne voyait rien non plus de ses beaux atours. Anne se demanda si le peintre n'avait pas délibérément désavantagé sa cadette. Mais peut-être tout simplement qu'Emily eût été plus attirante si on avait laissé à l'artiste le temps de la représenter en couleurs.

Peu importait, car c'était décidé : l'esquisse et le portrait partiraient dès aujourd'hui. Elles allaient bientôt savoir laquelle des deux porterait la couronne d'Angleterre.

Guillaume ne semblait pas inquiet de savoir sur qui se porterait le choix du roi. Du moment que le nom d'une de ses sœurs figurait sur le traité, il serait satisfait. Tout ce qui comptait pour lui dans cette affaire, c'était l'alliance entre Clèves et l'Angleterre.

Peu de temps après, le docteur Wotton réclama une réunion dans le cabinet privé de Guillaume.

— Sa Majesté s'est déclarée enchantée par le portrait de lady Anne, annonça-t-il, le visage rayonnant. Henri a décidé que c'était elle qu'il épouserait.

Il s'inclina devant Anne, comme si elle était déjà sa reine.

Flattée d'avoir été choisie, mais ne sachant pas trop ce qu'elle ressentait à présent que son mariage était une quasi-certitude, Anne sourit à l'ambassadeur.

— C'est là un grand honneur que me fait le roi, dit-elle en coulant un regard du côté d'Emily, qui devait se sentir mortifiée d'avoir été écartée, mais n'en montrait rien.

— Sa Majesté attend avec impatience l'arrivée de Votre Grâce en Angleterre, assura Wotton. Nous sommes déjà en septembre.

Il se tourna vers Guillaume.

— Êtes-vous prêt à signer un traité, monsieur ?

— Bien sûr, que je le suis, docteur Wotton ! répondit Guillaume. Visiblement, il était au comble de la jubilation.

Depuis l'estrade, Anne regarda son frère apposer son nom au bas du traité de mariage avec une signature ornée de fioritures. À son signe de tête, elle se leva, consciente des visages tournés vers elle. C'était la première fois qu'elle prenait la parole devant une assemblée aussi impressionnante, mais elle devait s'y habituer car elle aurait de nombreuses tâches officielles à accomplir en tant que reine d'Angleterre. Avant de se lancer, elle inspira profondément et rassembla son courage.

— Je tiens à exprimer mes sincères remerciements à Sa Grâce le duc mon frère, et à travers lui à tous les citoyens de Clèves, pour m'avoir autorisé un mariage que je ne pouvais souhaiter meilleur.

Voilà, c'était fait, comme Guillaume l'avait ordonné, et sa voix n'avait pas faibli. Elle fit une révérence et reprit son siège, sous le regard approbateur de *Mutter*.

Assis dans le fauteuil près du sien, Guillaume fit signe à ses messagers d'avancer. Il leur restait encore de nombreux points à négocier, notamment la dot qu'Anne emporterait, le douaire que le roi Henri lui attribuerait, la constitution de sa maisonnée et la manière dont elle se rendrait en Angleterre.

Le docteur Olisleger devait intervenir en tant qu'ambassadeur et Guillaume lui remit sa mission :

— Dites à Sa Majesté que je souhaite qu'elle traite avec vous comme si elle avait affaire à moi. Que Dieu vous garde.

Ce soir-là, Anne demanda à mère Lowe de la rejoindre dans sa chambre.

— Quelque chose me préoccupe grandement, avoua-t-elle en se tenant près de la fenêtre, le regard tourné vers la nuit. Bientôt, je partirai pour l'Angleterre. Quand j'y serai, comment aurai-je des nouvelles du jeune Johann de Solingen ?

— On nous en apportera comme on nous en apporte aujourd'hui, assura la nourrice. Elles mettront simplement un peu plus de temps à nous parvenir. Votre mère m'a déjà dit que je vous accompagnerais. *Frau* Schmidt me tiendra au courant des progrès de Johann, comme elle l'a toujours fait.

Anne soupira de soulagement et parut se détendre, mais elle n'était pas encore tout à fait rassurée.

— Nous devrons redoubler de prudence, car les risques seront bien plus grands que maintenant. Le roi me croit jeune fille. Comment réagirait-il s'il découvrait la vérité ? Cette question me taraude.

Mère Lowe posa une main rassurante sur son épaule.

— Ma chère enfant, en huit ans, personne n'a jamais rien découvert. Nous avons été prudentes et discrètes, et nous continuerons à l'être. Si quelqu'un pose des questions, je dirai que j'ai à Clèves un neveu que j'aime tout particulièrement et dont je tiens à surveiller les progrès. Personne ne trouvera à y redire. De plus, il n'y a rien qui permette d'établir un lien entre cet enfant et vous.

— Non, bien sûr. Je m'inquiète inutilement, déclara Anne.

Elle marqua une pause.

— Mère Lowe, je vais quitter Clèves et n'y reviendrai sans doute jamais. J'ai toujours espéré voir mon fils un jour lorsqu'il serait adulte, mais à présent cet espoir me paraît vain. N'y aurait-il pas un moyen pour que je le rencontre avant de partir ?

À son grand désarroi, mère Lowe répondit par la négative en secouant la tête, l'air profondément troublée.

— Non, Anne. Cela n'est pas possible. Il était convenu que vous ne le reverriez jamais. Johann pense que les Schmidt sont ses parents. De leur côté, ils croient que sa mère est une de mes amies qui a dû se réfugier auprès des religieuses quand elle s'est trouvée en difficulté. Vous ne pouvez rencontrer ce garçon, *liebling*. Cela risquerait d'éveiller les soupçons. Votre nom est célèbre dans toute la chrétienté : une visite de la future reine d'Angleterre à un humble forgeron d'épées de Solingen ne manquerait pas de susciter des commentaires !

— Oui, bien sûr, je comprends cela. Mais ne pourrais-je au moins le voir de loin ? Je voudrais tant savoir à quoi il ressemble. Car ensuite, je n'en aurai plus l'occasion.

Les larmes lui vinrent aux yeux. Le désir insatisfait de voir son enfant ne l'avait jamais quittée.

— Je vous en prie, insista-t-elle.

Mère Lowe ouvrit le lit en fronçant les sourcils.

— En vérité, je ne sais même pas comment l'on pourrait s'y prendre pour vous satisfaire. Il n'est pas question que vous parcouriez sans une bonne raison les dix lieues qui nous séparent du château de Berg. Comment expliqueriez-vous ce déplacement ?

— Ne pourraient-ils pas venir ici, à Düsseldorf ?

— Mais sous quel prétexte ?

— On pourrait dire que je souhaite offrir au roi une belle épée et demander à maître Schmidt de m'en apporter plusieurs afin que je choisisse. Vous prétendriez m'avoir vanté son savoir-faire.

Mère Lowe n'eut pas l'air convaincue.

— Même s'il vous apportait des épées, pourquoi emmènerait-il sa famille ?

— J'ai une idée ! s'écria Anne. Ce garçon deviendra sûrement son apprenti. On pourrait proposer qu'il l'accompagne. Une visite à la

Cour, c'est un événement exceptionnel, pour des gens comme eux.

La nourrice secoua la tête.

— L'affaire resterait très risquée. La suggestion paraîtrait étrange et maître Schmidt pourrait flairer quelque chose d'anormal. Durant toutes ces années, il s'est forcément demandé qui était la mère de Johann. Il pourrait lui venir à l'idée que tout cela est arrangé pour qu'elle puisse le voir.

Anne ôta son collier et le rangea dans son coffret à bijoux.

— À présent, c'est vous qui vous inquiétez inutilement, mère Lowe.

— Anne, c'est non. Je ne ferai pas ce que vous me demandez. Votre mère a toujours compté sur moi pour que personne ne se doute de rien et je ne l'ai jamais déçue. Elle serait horrifiée par votre suggestion, d'autant plus que votre mariage avec le roi Henri est imminent. Je sais que c'est dur à accepter, *liebling*, mais ce que vous réclamez est impossible.

Anne s'avoua vaincue. Tandis que mère Lowe l'aidait à se préparer pour le coucher, elle parvint à lutter contre les émotions qui menaçaient de l'engloutir ; mais quand la porte se referma et qu'elle eut soufflé la bougie, elle s'abandonna à son chagrin et éclata en sanglots – et ce fut une tempête de larmes, une de plus.

Un soir d'octobre, au cours du souper, Guillaume annonça avoir reçu une lettre du docteur Olisleger.

— Ils ont fait bon voyage et ont été conviés à déjeuner par lord Cromwell lui-même à leur arrivée à Londres. Celui-ci s'est montré très compréhensif à l'égard de notre situation. Il juge méprisable de la part de l'empereur de tenter de me voler Gueldre. Vraiment, cela me confirme que l'alliance apportée par vos fiançailles sera un avantage pour nous.

Anne se sentit fière de rendre un tel service à son pays.

— Les envoyés ont-ils vu le roi ?

— Oui, ils se sont rendus à cheval jusqu'à son château de Windsor, puis se sont déplacés avec sa maisonnée jusqu'au palais de Hampton Court. Il leur a fait grand honneur et les a divertis avec des chasses et des festins. Ils l'ont trouvé d'humeur joyeuse, en très bonne santé et impatient de voir aboutir les négociations.

— Cela va-t-il être encore long ? demanda Anne en présentant un plateau de viandes à sa mère.

— Il reste des deux côtés un certain nombre de décisions à prendre et de détails à régler, répondit celle-ci. Nous devons vous fournir une escorte digne de la magnificence de Clèves, choisir les seigneurs et les dames qui vous accompagneront et, parmi eux, ceux qui resteront auprès de vous en Angleterre, au moins jusqu'à ce que vous soyez habituée aux coutumes de ce pays. N'oubliez pas, Anne, que même si

vous êtes une princesse de Clèves et devrez continuer à œuvrer pour le bien de votre patrie, une fois mariée, vous serez une Anglaise et le roi attendra que vous vous comportiez comme telle.

Anne vida son verre de bon vin rhénan.

— J'admets que cela m'effraie un peu. Je ferai de mon mieux pour apprendre les coutumes anglaises et j'espère que le roi se montrera patient avec moi. Mais ce sera un réconfort d'avoir des Allemands dans mon entourage. Je vous suis très reconnaissante de me permettre d'emmener mère Lowe.

Mutter sourit.

— Votre nourrice est une seconde mère pour vous depuis toujours et j'ai confiance en elle plus qu'en quiconque. Elle sera votre confidente et dirigera vos servantes. J'espère que le roi acceptera qu'elle reste pour s'occuper de votre maisonnée.

— Je vais devoir me consacrer à l'apprentissage de l'anglais ! soupira Anne. Sinon comment ferai-je pour communiquer avec le roi ?

— Je réfléchis à cette question, répondit Guillaume. Il est sans doute trop tard pour vous trouver un tuteur ici. Je demanderai l'avis du docteur Wotton.

— Quand mon mariage aura-t-il lieu ? demanda Anne.

— Avant Noël, j'espère, répondit son frère.

— Cela va venir vite.

Elle fut prise de vertige à l'idée que sa place à cette table serait vide dans quelques semaines et qu'elle fêterait Noël dans un pays étranger. Elle était terrifiée à l'idée de dire adieu pour toujours à sa famille et de ne plus jamais revoir le visage tant aimé de sa mère. Mais seules ses mains crispées sur ses genoux témoignaient de la tension qui l'habitait.

— Cela va arriver encore plus vite que vous ne le croyez, commenta *Mutter*. Nous avons beaucoup à faire !

Des nouvelles parvenaient à Clèves à intervalles irréguliers. La question de la dot fit l'objet de nombreuses discussions, mais le roi Henri se montra très conciliant. Bien que l'on tombât d'accord sur une somme de cent mille florins d'or, il insista généreusement sur le fait que Guillaume n'avait pas besoin de la payer. Il accéda également à la demande de celui-ci, qui réclamait pour Anne le même douaire que les précédentes reines, soit vingt mille florins d'or.

— De plus, si vous veniez à vous retrouver veuve et sans enfant, vous recevriez après la mort du roi une pension de quinze mille florins à vie, même si vous décidiez de retourner à Clèves. Et si vous le souhaitez, vous pourrez emporter vos vêtements, vos bijoux et votre vaisselle.

Il lui adressa l'un de ses rares sourires.

— Anne, si tout se passe comme prévu, vous vivrez dans le luxe et ne manquerez jamais de rien.

— Et Clèves sera en sécurité, ajouta-t-elle.

Elle eut une bouffée de tendresse pour le roi Henri. Peut-être avait-il été plus victime que coupable avec ses précédentes épouses. Dans leur intérêt à tous deux, elle décida de le croire capable du meilleur plutôt que du pire.

Guillaume continua à parcourir le dernier rapport du docteur Olisleger, comme toujours très détaillé.

— Il a été convenu que c'est à mes frais que vous irez à Calais. À partir de là vous serez en territoire anglais et le roi Henri prendra en charge votre transport jusqu'en Angleterre.

Il tourna une page.

— Ils ont également parlé de vos droits sur mon héritage, au cas où je mourrais sans enfant. Sybille hériterait bien sûr de Clèves, tandis qu'Emily et vous auriez à vous partager cent soixante mille florins et plusieurs châteaux, ainsi qu'une rente de cinq mille florins par an à vie.

— Tout est donc réglé ?

— Presque. Nous débattons encore de la manière dont vous vous rendrez en Angleterre. Comme c'est bientôt l'hiver, j'ai fait savoir au docteur Olisleger qu'il valait mieux que vous alliez à Calais par voie terrestre, car, si vous étiez transportée par mer, le mauvais temps pourrait vous rendre malade ou ternir votre teint, et je pense que vous voudrez être au mieux de votre forme lorsque vous rencontrerez le roi. N'étant jamais montée sur un bateau, Anne, vous ne pouvez imaginer ce qui vous attend.

— Je voyagerai donc par voie terrestre, déclara-t-elle.

— Certes, mais cela n'est pas aussi simple, soupira Guillaume.

Il fouilla dans un tiroir et en sortit une carte.

— Vous pouvez voir ici que la route vers Calais passe par les Pays-Bas, un territoire de l'empereur gouverné par sa sœur, la reine régente. Il n'est pas certain que Charles vous accorde un sauf-conduit pour le traverser. Le seul moyen de contourner ce problème est de passer par la mer. Mais, même si vous preniez ce risque, les navires des sujets de l'empereur pourraient vous mettre en danger. Nul ne peut savoir ce qui se passerait si vous tombiez entre leurs mains sans sauf-conduit.

— Le roi a-t-il un avis sur la question ? demanda-t-elle.

— Le roi a créé la marine anglaise, Anne. On dit qu'il a la mer dans le sang et il ne voit aucune raison pour que ses beaux navires ne vous transportent pas dans son royaume. Il veut que vous partiez de Hardewijk, sur la côte de Gueldre. Mais vous devrez alors naviguer sur le Zuiderzee et il est dangereux pour les navires de manœuvrer à

travers ses digues et ses barrages, même par beau temps. Le roi en est conscient. Il a envoyé deux capitaines expérimentés à Gueldre pour établir une carte de navigation et ceux-ci ont averti qu'il ne fallait pas s'approcher de la côte sous peine de s'échouer sur des bancs de sable.

Anne en resta perplexe.

— Dans ce cas, comment vais-je atteindre l'Angleterre ? Les envoyés semblent pourtant aller et venir sans entrave. Pourquoi cela est-il si compliqué pour moi ?

— Vous êtes une cargaison bien plus précieuse, commenta Guillaume avec un grand sourire, tout en roulant sa carte. Le docteur Olisleger a demandé au roi de solliciter personnellement un sauf-conduit auprès de la reine régente à Bruxelles, afin de vous permettre de voyager par voie terrestre à travers la province de Brabant.

— Pensez-vous qu'elle l'accordera ?

— J'ai bon espoir. Si c'est le cas, vous suivrez la côte nord jusqu'à Calais. C'est à environ quatre-vingts lieues. Le roi est en train d'organiser votre accueil par le comte de Southampton, son grand amiral, qui vous recevra avec une escorte appropriée et vous accompagnera jusqu'en Angleterre. Le docteur Olisleger m'écrit que lord Cromwell ordonne en ce moment l'armement des navires qui vous emmèneront. C'est également lui qui va décider de l'endroit où vous débarquerez, de qui sera là pour vous accueillir, et enfin c'est lui qui choisira le lieu de votre première rencontre avec Sa Majesté.

— J'eusse préféré moins de remue-ménage autour de ma personne.

— Anne, vous allez devenir l'épouse du roi d'Angleterre, la réprimanda Guillaume. Tout ce qui vous touche devra désormais refléter sa magnificence. Vous serez toujours la cause de beaucoup d'agitation et de bruit, aussi vaut-il mieux vous y habituer. De mon côté, je suis déterminé à ce que vous alliez à Calais dans un équipage qui vous honorera. Ainsi, je vous fournirai de l'or, des bijoux et tout ce qui convient, comme il sied à la future femme d'un si grand roi.

Anne eût aimé que Guillaume abandonnât ce ton grandiloquent.

— Et si la reine régente me refuse un sauf-conduit ?

— Nous devrons alors trouver un moyen pour que vous partiez en mer avec une escorte de navires. Mais espérons que nous n'en arriverons pas là. J'ai promis au roi de le tenir régulièrement informé des progrès de l'organisation de votre voyage, afin qu'il puisse prendre de son côté les dispositions qui s'imposent.

Il se pencha en avant et prit les mains d'Anne entre les siennes.

— Ma sœur, vous faites là un bon mariage. Le roi s'est montré soucieux de votre bien-être et souhaite vous recevoir comme vous le méritez. Le docteur Olisleger a joint une lettre de sa part, dans laquelle il me remercie de la bonne volonté dont j'ai fait preuve dans la négociation de l'alliance. Il insiste pour que le traité soit conclu

rapidement, car l'hiver approche. Anne, il veut se marier le plus tôt possible. Vous avez un fiancé impatient !

Occupée par une foule de préparatifs et une liste interminable de tâches, *Mutter* fut ravie d'apprendre que de son côté lord Cromwell avait ordonné la rénovation des appartements de la reine au palais de Whitehall, la résidence principale du roi. Des améliorations étaient également prévues au palais Saint-James, où Henri et Anne passeraient leur lune de miel.

— Il paraît qu'ils font graver les initiales H et A sur toutes les cheminées et tous les plafonds royaux, qu'on les brode sur les tentures et le linge, qu'on les sculpte dans la pierre, annonça-t-elle un jour qu'elles étaient toutes deux installées dans la chambre d'Anne, au milieu d'une pile de linge de corps et de serviettes marquées du nouveau monogramme d'Anne, A.R., pour *Anna Regina*. Il paraît que Saint-James est un beau palais au milieu d'un parc.

Anne se figea, son aiguille à la main. Saint-James, où ils passeraient leur lune de miel… Avec l'approche de la nuit de noces, sa crainte d'être démasquée ne faisait que grandir – sans parler de ce qui pourrait s'ensuivre.

Elle ne put garder cela pour elle.

— *Mutter*, j'ai peur, murmura-t-elle sans préambule. Le roi pourrait-il deviner que je ne suis pas… que j'ai…

Mutter vint à son secours.

— Non, ma fille, je ne crois pas. Lorsque vous accomplirez votre devoir conjugal, faites ce qu'il vous demandera et comportez-vous comme si tout cela était nouveau pour vous.

Le conseil était avisé, mais Anne comprit que sa mère n'avait pas la réponse à sa question. Elle s'en posait une autre, qu'elle n'osa pas formuler : une femme vertueuse était-elle censée ressentir du plaisir pendant l'acte ? Elle ne pouvait imaginer vivre avec le roi l'extase à laquelle Otho l'avait éveillée, pourtant elle aurait voulu connaître à nouveau ce moment de bonheur absolu, et le trouver dans le lit nuptial. Henri devait être un amant expérimenté, ayant eu trois femmes et – disait-on – de nombreuses maîtresses. Mais à présent il approchait de la cinquantaine et n'avait plus la fougue de sa jeunesse. En vérité, elle n'avait aucune idée de ce qu'elle pouvait attendre de lui, mais une chose était sûre : il voudrait qu'elle lui donne des fils, car l'avenir de sa dynastie reposait sur un unique héritier encore en bas âge. Elle pria pour être féconde !

— Il paraît que les grands seigneurs anglais ont acheté des étoffes d'or et de soie en prévision de votre venue, dit *Mutter*, interrompant ainsi sa rêverie. Vous pouvez vous attendre à un accueil grandiose.

Comme Anne ne répondait rien, elle lui jeta un regard scrutateur.

— Abandonnez cet air inquiet, mon enfant. Il n’y a rien à craindre dans le lit conjugal.

Chapitre 5

1539

Le roi Henri avait signé le traité ! Le docteur Wotton rapportait que la Cour d'Angleterre était désormais en pleine effervescence et occupée aux préparatifs les plus somptueux.

Il convenait désormais de s'adresser à Anne avec les égards et l'obéissance dus à une grande souveraine. Elle se sentit aussitôt mise à l'écart, y compris par sa mère et son frère Guillaume qu'elle dépassait maintenant par le rang et qui devaient lui faire la révérence. On ne l'appelait plus que « Votre Majesté » ou « Votre Grâce » et tous observaient en sa présence la plus grande cérémonie. À table, elle prenait place sur la chaise haute. Elle s'était plainte de sa vie précédente, la trouvant trop contraignante, mais elle commençait à la regretter car au moins elle avait pu profiter de quelques relations informelles.

C'est alors que la jeune Susanna Gilman arriva d'Angleterre. En la présentant à Anne, Guillaume lui expliqua qu'elle était la fille du célèbre peintre flamand Gerard Horenbout et qu'elle réalisait elle-même pour le roi des peintures et enluminures d'une grande habileté ; et surtout, détail qui avait son importance, elle parlait l'allemand.

— Je vous laisse faire connaissance, déclara Guillaume en se retirant.

— Je suis ravie de vous recevoir, Mrs Gilman, commença Anne.

— Sa Majesté m'envoie pour servir Votre Grâce, répondit sa visiteuse. Sachant que vous ne connaissez pratiquement rien de l'Angleterre, le roi me charge de vous familiariser par avance avec les us et coutumes de sa Cour.

— Vous êtes une bénédiction, répondit Anne, rayonnante.

Le visage franc et chaleureux de Mrs Gilman, ainsi que ses manières agréables, lui inspirait confiance.

— J'espère vous être utile, répondit la femme en souriant. Je connais bien la Cour, puisque j'y travaille. J'ai servi feu la reine Jeanne en tant que demoiselle de sa Chambre privée. Mon père est l'un des peintres du roi et c'est lui qui m'a appris mon métier.

Anne fut impressionnée.

— Jamais je n'avais entendu parler d'une femme peintre, s'étonna-t-elle. J'ignorais même que cela fût possible.

Susanna sourit.

— Votre Grâce, à la Cour du roi Henri on ne fait pas tant de

différence entre les hommes et les femmes. Rien n'interdit à ces dernières de peindre. Vous y verrez également des érudites, des poétesses et des musiciennes.

— Cela semble si différent de Clèves, commenta Anne, vaguement inquiète. Ici, tout cela est proscrit pour une femme. Ne possédant aucun de ces talents d'agrément, je crains fort de ne pas briller en Angleterre.

— Ne vous inquiétez pas, Votre Majesté, car beaucoup de femmes cultivent simplement les vertus et qualités domestiques pour lesquelles votre renommée est grande et que le roi ne manque pas d'admirer.

— On parle donc déjà de moi à la Cour d'Angleterre ?

— Oui, madame, chaque mot de vous que l'on rapporte à Sa Majesté circule parmi les gens de la Cour dans les cinq minutes qui suivent ! assura Mrs Gilman avec emphase.

— Seigneur ! s'exclama Anne. Je n'en espérais pas tant !

Elles rirent toutes les deux.

— Votre père doit connaître maître Holbein, reprit Anne.

— Bien entendu, confirma Susanna. Maître Holbein était son élève. Il n'a guère un caractère facile !

— Comme vous dites !

Elles échangèrent un regard complice et amusé. Une amitié était née.

— Je vous suis tellement reconnaissante d'avoir entrepris ce long voyage pour venir jusqu'ici, Mrs Gilman, la remercia Anne.

— Ce fut un plaisir, madame. Le roi a couvert mes frais de voyage avec générosité, payant même pour que mon époux m'accompagne. Nous sommes jeunes mariés, voyez-vous.

— Depuis combien de temps vivez-vous en Angleterre ?

— Près de dix-huit ans, madame. Je me suis habituée et m'y trouve bien. J'espère qu'il en sera de même pour Votre Grâce. Le roi a hâte de vous voir. On ne parle que de cela à la Cour.

— J'espère dans ce cas me montrer à la hauteur de ses attentes, déclara Anne. Je veux que vous me disiez tout ce que je dois savoir et comment je dois me comporter pour lui plaire, ajouta-t-elle en souriant.

— Oh, je pense que vous n'aurez pas de difficulté à lui plaire, commenta Mrs Gilman. Sa Majesté m'a demandé de vous enseigner un peu d'anglais, ce qui vous permettra de maîtriser les règles de courtoisie dès votre arrivée.

Anne accepta avec plaisir la proposition. *Mutter* prit des dispositions pour lui permettre de s'isoler avec Mrs Gilman dans la chambre des dames, la plus belle salle de ses appartements, tandis qu'elle-même se retirait avec sa suite dans une pièce plus petite. Les leçons se déroulèrent plutôt bien, mais Anne, pourtant fort désireuse

d'apprendre, trouva l'anglais difficile. Ses progrès étaient lents. Cette nouvelle langue, bien que proche de l'allemand par certains côtés, ne semblait pas obéir à des règles cohérentes.

Mutter permit à Anne d'inviter un soir Mrs Gilman à dîner, avec son époux. Le couple se déclara très honoré de s'asseoir à la table ducale, et Anne se découvrit une certaine sympathie pour le jovial Mr Gilman, un prospère négociant en vin, manifestement amoureux de sa femme.

— Nous nous sommes rencontrés alors que je livrais du vin au palais de Whitehall, expliqua-t-il avec des yeux brillants. Elle allait trébucher sur un tonneau et je suis intervenu à temps pour la sauver.

— Il existe des manières plus élégantes de débuter sa cour, commenta sa femme.

Anne se sentit nostalgique à observer ce couple si manifestement heureux et harmonieux. Elle se prit à espérer qu'elle-même trouverait ce genre de bonheur simple avec le roi Henri.

Susanna – car Anne ne tarda pas à l'appeler ainsi – ne tarissait pas d'éloges sur les splendeurs des palais royaux d'Angleterre, sur les célébrations prévues pour le mariage et sur la grande maisonnée que l'on prévoyait pour Anne.

— Les plus nobles dames du pays seront au service de Votre Grâce, expliqua-t-elle. Et vous aurez votre propre conseil et vos officiers.

— Je ne saurai pas par où commencer pour gérer tout cela, s'écria Anne.

— Vous n'avez aucune raison de vous inquiéter. On vous a bien formée aux vertus requises et vous aurez de nombreuses personnes pour vous conseiller.

— Y compris vous-même, je l'espère ! s'écria Anne avec ardeur.

— En effet. Sa Majesté m'a promis une place de femme de chambre auprès de Votre Grâce.

— Cela me ravit, commenta Anne en souriant. Vous serez ma première chambrière.

— Vous m'honorez encore bien plus que vous ne l'imaginez, madame, assura Susanna. La concurrence est grande, pour entrer dans votre maison. On compte au moins une douzaine de candidates pour chaque place et certaines sont prêtes à soudoyer qui de droit pour en obtenir une. Bien sûr, priorité sera donnée à celles qui ont servi les deux dernières reines et ont déjà de l'expérience dans ces fonctions.

— J'espère que l'on me permettra de conserver une partie de mes domestiques allemands, soupira Anne.

— Cela, ce sera au roi d'en décider, répondit Susanna.

Anne espéra que cette réponse évasive n'était pas une manière d'éluder la question.

Anne brodait des chemises à emporter en Angleterre, mais son ouvrage avançait lentement car elle ne cessait de s'interrompre, fascinée par l'habileté de Susanna qui peignait sous ses yeux d'exquises miniatures de scènes bibliques.

— Ce sera pour un livre d'heures(5), expliqua Susanna.

— Je me demande comment vous parvenez à représenter autant de détails dans un si petit format, s'émerveilla Anne.

Elles ne se connaissaient que depuis quelques jours, mais se sentaient déjà proches. Bientôt, comme la nuit tombait, les servantes se retirèrent après avoir ajouté du bois dans le poêle. Anne se risqua alors à poser une question qui la tracassait, mais qu'elle ne pouvait adresser à un ambassadeur.

— Susanna, comment est le roi ?

— Votre Grâce veut dire en tant qu'homme ?

— Oui. Et je voudrais la vérité, je vous prie.

Susanna posa son pinceau.

— Je l'ai toujours trouvé très charmant. On n'oublie jamais qu'il est le roi, bien sûr, mais il a des manières parfaites et se montre amical et agréable avec les dames. Il a ce que les anglais appellent la « *common touch* », c'est-à-dire qu'il communique aisément avec tout un chacun : il sait se montrer familier, sans se départir de sa majesté, si vous voyez ce que je veux dire. Et avec moi, il s'est toujours montré bon et généreux.

— Avec moi aussi, renchérit Anne. Et pourtant, il a la réputation d'être un homme cruel et sans pitié.

— Oui, je le sais, confirma Susanna. Mais je n'ai personnellement jamais eu l'occasion de voir ce côté de sa personne.

— Tout de même, il a fait décapiter la reine Anne ! Sa propre femme !

Susanna secoua la tête.

— C'était une catin. Elle payait un musicien pour qu'il lui accorde ses faveurs. Elle a copulé avec son propre frère. Et elle aurait assassiné le roi, si lord Cromwell ne l'avait pas arrêtée. C'est lui qui a découvert ce qu'elle complotait.

— Vraiment ? marmonna Anne d'un ton dubitatif. Ici, les gens pensent plutôt que lord Cromwell a trouvé ce prétexte pour se débarrasser d'elle et que sa seule faute était de n'avoir pas donné au roi le fils qu'il attendait d'elle.

— Oh, madame, non ! Ce n'est pas ainsi, s'empressa de la rassurer Susanna. Le roi lui avait pardonné sa dernière fausse couche et espérait qu'elle serait bientôt à nouveau *enceinte**. Mais ensuite, ses crimes ont été découverts.

Elle marqua une pause.

— Madame, sachez que l'on ne prononce pas son nom à la Cour.

Vous feriez bien d'éviter de la mentionner devant Sa Majesté. Cette femme l'a humilié, aussi bien en tant qu'homme qu'en tant que roi.

— Soyez assurée que je ne parlerai jamais d'elle, promit Anne.

— Elle méritait de mourir, déclara Susanna avec une certaine véhémence. C'est elle qui a poussé Sa Grâce à traiter la reine Catherine avec cruauté. La reine Jeanne assurait que le roi avait bon cœur, mais qu'Anne Boleyn l'avait égaré.

— Et, en effet, Jeanne était bien placée pour le juger, commenta Anne, qui commençait à se sentir rassérénée. Dites-moi, l'aimait-il beaucoup ?

— Oui, il lui était très dévoué et l'a beaucoup pleurée. Après sa mort, il s'est isolé pendant des semaines.

Cela aussi, bien que triste, était encourageant. Ainsi, le roi pouvait être un mari bon et aimant. Anne comprenait à présent qu'il espérait retrouver avec elle le bonheur qu'il avait connu avec la reine Jeanne.

— Comment était la reine ? osa-t-elle, s'enhardissant de plus en plus.

— Douce et plutôt timide, bien qu'elle s'efforçât de surmonter ce trait de caractère. Soucieuse de se montrer digne de sa charge. Mais c'était une maîtresse aimable et généreuse. C'est terrible qu'elle n'ait pas vécu pour voir grandir son fils.

— Le pauvre petit est si jeune, soupira Anne. Il a besoin d'une mère.

— Madame, il a une gouvernante qui l'adore et toute une cohorte de serviteurs. Jamais enfant n'a été aussi choyé et entouré.

— Je m'efforcerai néanmoins d'être une mère pour lui, résolut Anne. Ainsi que pour les filles du roi, bien que lady Marie ait pratiquement mon âge.

— C'est en effet lady Élisabeth qui aurait le plus besoin de l'affection d'une mère, confirma Susanna. Elle a perdu la sienne quand elle était encore très jeune et on lui a ensuite enlevé sa gouvernante pour la mettre au service du prince Édouard.

— Cela doit être terrible de grandir en sachant que sa mère est morte décapitée, commenta Anne d'un air songeur. Je ne puis même pas imaginer ce qu'elle ressent. Je ferai donc en sorte de tisser des liens avec elle, pauvre petite fille.

Puisqu'on la privait de son fils, elle pourrait au moins reporter son trop-plein de tendresse maternelle sur les enfants de Henri.

Guillaume avait demandé à Anne de le rejoindre dans sa bibliothèque, son sanctuaire favori, là où il conservait les précieux livres envoyés par Érasme, ainsi que ses cartes et les tableaux de ses ancêtres. Anne fut émue d'y voir le portrait de *Vater*, agenouillé, en adoration devant la Sainte Vierge et l'Enfant – elle le trouva

ressemblant et expressif.

Ils s'installèrent sur un banc tapissé de coussins brodés aux armoiries de Clèves.

— Anne, vous devez savoir que la décision du roi d'épouser une princesse allemande a grandement réjoui les luthériens. L'électeur de Saxe n'est pas le seul à espérer que ce mariage conduira le roi sur la voie de la Réforme. Certains s'attendent même à ce que vous persuadiez Sa Majesté de se convertir à la foi protestante.

— Mais je suis catholique. Pourquoi ferais-je cela ?

— Vous avez raison, ma sœur, mais très peu de gens le savent. Nombreux sont ceux qui commettent l'erreur de penser que nous sommes luthériens parce que Clèves a rompu avec Rome et est favorable à la Réforme. Le docteur Olisleger m'écrit que les réformateurs anglais espèrent que leur nouvelle reine fera une seconde Anne Boleyn, laquelle était une amie des protestants, et qu'ils auront bientôt une alliée sur le trône pour défendre leur cause.

— Vous m'en voyez désolée pour eux, car ce sont de vains espoirs, commenta Anne.

— Je suis bien aise que vous me le confirmiez, ma sœur, car favoriser les réformateurs ne serait pas sans danger. Le roi leur était favorable tant qu'il se trouvait sous l'influence d'Anne Boleyn, mais il s'est depuis éloigné de leurs opinions et se montre désormais beaucoup plus conservateur. Au début de l'année, il a forcé le Parlement anglais à adopter une loi marquant un retour aux anciennes doctrines. Il est désormais dangereux de se faire le champion de la Réforme, ou d'afficher des sympathies luthériennes. Nous n'avons pas toujours partagé le même point de vue sur la question, ma sœur, mais je pense désormais que c'est aussi bien que vous restiez une fidèle catholique, attachée aux traditions.

— Et il en sera toujours ainsi, assura Anne. Je risque de décevoir fortement les protestants.

— N'ayez rien à faire avec eux, lui conseilla Guillaume. En Angleterre, on brûle les hérétiques.

Mutter était accaparée par la confection d'une nouvelle garde-robe complète pour Anne, digne de la reine qu'elle serait bientôt. Ses appartements étaient encombrés des rouleaux de riches étoffes que les marchands de Düsseldorf venaient lui présenter.

— Tout doit être à la mode allemande, déclara-t-elle.

Anne n'aimait pas contredire sa mère, mais le froncement de sourcils de Susanna ne lui échappa pas.

— Une reine anglaise ne doit-elle pas se vêtir à la mode anglaise ? osa Anne timidement.

— Sûrement pas ! s'exclama *Mutter*. C'est une mode très

impudique. Vous devrez apparaître dans des robes et des coiffes allemandes décentes.

Derrière elle, Susanna secoua la tête, mais sans dire un mot, car elle n'était pas censée donner son avis.

Mutter se montra très contrariée quand le roi Henri envoya à Clèves son tailleur, un certain William Wilkinson.

— Le roi ne me juge donc pas capable de choisir les vêtements du trousseau de ma fille ? se révolta-t-elle. Ce maître Wilkinson veut vous faire des robes à l'anglaise. Je lui ai dit non !

— Mais ne dois-je pas faire honneur à ma nouvelle patrie en suivant la mode de ses femmes ?

Mutter secoua la tête.

— Non, mon enfant. Modestie mise à part, vous serez en Angleterre une représentante de Clèves et incarnerez la nouvelle alliance avec ce pays. Vous devrez au contraire porter ce qui se fait de mieux chez nous et suivre notre mode, afin de rappeler qui vous êtes. C'est ce qu'aurait souhaité votre père.

Anne comprit qu'il était inutile d'insister, car elle ne pouvait s'opposer aux opinions de son défunt et très regretté père. Mais maître Wilkinson avait la tête dure. Il confectionna des robes à l'anglaise pour obéir à son roi. Durant les semaines où il travailla au duché, Anne dut supporter les plaintes de sa mère. Les robes anglaises n'étaient pas seyantes ; elles étaient inconvenantes ; les décolletés étaient d'une indécence folle. Un jour qu'elle s'était montrée particulièrement virulente, Anne attendit qu'elle fût partie pour essayer une robe devant Emily et cela les fit bien rire.

— Guillaume va s'en étrangler, bredouilla Emily.

En revanche, les vêtements confectionnés par les tailleurs et couturières allemands sous la direction de *Mutter* couvraient Anne jusqu'au cou. Quand il contemplait les jupes rondes et sans traîne, le tailleur anglais secouait la tête d'un air désolé. Anne passait des heures en essayages, à palper de riches velours et des damas de soie. Ceinturées au-dessus de la taille, les robes de *Mutter* comportaient de longues manches pendantes, souvent bordées de fourrure, de broderies de velours ou d'or ; beaucoup étaient lourdement ornées de pièces d'orfèvrerie. Il y avait également tout un assortiment de ceintures, la plupart avec de grosses boucles décoratives. *Mutter* avait commandé des jupons de damas et de soie, destinés à être exposés sous une robe ouverte sur le devant. Il y avait aussi de nouveaux *Stickelchen* perlés et ornés de pierreries, quelques-uns de lin blanc, ainsi que des devants de col et des coiffes en linon. Le coffre à bijoux d'Anne – une œuvre d'art en argent ciselé bordé d'ivoire – se remplissait peu à peu de lourds colliers, de chaînes en or, de tours de cou et de pendentifs sertis de pierreries, ainsi que d'un large assortiment de bagues.

Sa nouvelle garde-robe s'étoffait de jour en jour et *Mutter* ne laissait personne oisif. Il n'y avait pas de temps à perdre, car l'hiver approchait. Anne devait être prête à partir avec sa suite avant les grands froids.

Anne obéissait docilement à sa mère, mais sa préférence allait en secret à la mode de sa nouvelle patrie. De plus, les efforts de *Mutter* risquaient d'être vains, car le roi ne permettrait peut-être pas qu'elle portât des robes allemandes, quand il avait fourni toute une garde-robe anglaise.

Au cours de la troisième semaine d'octobre, les ambassadeurs de Guillaume revinrent à Düsseldorf. Anne était présente lorsqu'il les reçut dans son cabinet, en compagnie du docteur Wotton.

— Votre Grâce, le roi Henri veut que lady Anne vienne en Angleterre dès que possible, déclara le docteur Olisleger. Nous sommes ici pour la conduire à Calais.

— Messieurs, nous attendons toujours le sauf-conduit de la régente, rétorqua Guillaume. Le roi lui-même a insisté auprès de l'empereur pour en obtenir un. Je ne laisserai pas partir ma sœur sans cela.

— Sa Majesté a bon espoir de l'obtenir bientôt, déclara Werner von Hochsteden, un homme aimable et sympathique, dévoué à la famille ducale.

— Lord Cromwell vous a envoyé ceci, madame, annonça Olisleger en tendant à Anne une lettre scellée. Il vous félicite pour vos fiançailles.

Anne se fit la réflexion qu'il était plutôt d'usage de féliciter l'heureux marié, censé avoir conquis la femme de son choix.

Le docteur Olisleger lut la lettre à haute voix, en la traduisant en allemand. Elle était formulée avec courtoisie et sur le ton de la déférence.

— Je suis très reconnaissante à lord Cromwell de ses bons vœux, commenta Anne en souriant quand Olisleger eut fini de lire.

Elle était ravie d'avoir de son côté ce Cromwell à qui elle devait son mariage et se promit de lui manifester sa sympathie.

— Lord Cromwell m'a également chargé de vous transmettre de nombreux messages de félicitation, reprit Olisleger. Ainsi que des cadeaux de la part de Sa Majesté, comme il est d'usage. Et je dois vous remettre ce billet.

Il lui tendit une lettre portant le sceau royal. *Une lettre du roi.* Elle ne l'ouvrit pas, mais la porta à ses lèvres et la glissa dans sa poche – geste qui lui valut un regard approbateur des hommes –, car elle voulait être seule pour la lire.

— Et puis il y a ceci, Votre Grâce, ajouta Olisleger en lui tendant

un paquet. Ce présent vient de lady Lisle, épouse du gouverneur du roi à Calais, par où nous sommes passés sur le chemin du retour. Lady Lisle est désireuse de gagner vos faveurs.

Anne ouvrit le paquet. Il contenait des gants en cuir d'Espagne, délicatement brodés.

— Ils sont magnifiques ! s'exclama-t-elle.

— Ma chère sœur, vous ne devez pas oublier que rien n'est gratuit en ce monde, l'avertit Guillaume. Vous êtes encore bien innocente à ces jeux de pouvoir, mais il est certain que lady Lisle attend de vous une faveur en retour, car elle sait que vous aurez bientôt de l'influence auprès du roi.

— Cela est bien possible, mais je dois tout de même la remercier pour ce cadeau attentionné, rétorqua Anne. Docteur Olisleger, vous voudrez bien informer cette dame que j'ai beaucoup apprécié ces gants.

Guillaume secoua la tête en prenant un air agacé.

— Donnez-lui un doigt et elle…

— Elle s'est montrée généreuse.

— Beaucoup vous sembleront généreux, une fois la couronne posée sur votre tête. Le vice-chancelier Olisleger et le grand maître Hochstaden vous le confirmeront, n'est-ce pas, messieurs ?

— Certainement, Votre Grâce. Accorder sa protection n'est pas sans obligation, mais peut se révéler lucratif.

— Et c'est donc un pouvoir à exercer avec parcimonie et sagesse, conseilla Guillaume.

— Nous avons été très bien accueillis par lord et lady Lisle, expliqua Olisleger. Le roi a ordonné à lord Lisle de tout préparer à Calais pour recevoir Votre Grâce. On rénove en ce moment le palais royal, qu'ils appellent l'Échiquier. En vérité, toute la ville est nettoyée et rénovée. Nous avons vu des travaux de construction à la porte principale et l'on repave les rues que vous devez emprunter.

— Seigneur… Que de remue-ménage pour moi ! s'exclama Anne.

— Non, ma sœur, pour la reine d'Angleterre ! corrigea Guillaume. Je crois que vous n'avez pas encore pris la mesure de la personne que vous voilà devenue.

Plus tard, comme elle passait un moment au coin du feu avec *Mutter* dans les appartements des dames, Anne tendit à Susanna la lettre du roi en lui demandant de la traduire. Susanna la lut à haute voix :

— « À ma très chère épouse, lady Anne, que j'aime sans réserve. Le porteur de ces quelques lignes écrites de la main de votre dévoué serviteur vous assurera de mes intentions affectueuses à votre égard, puisque je ne peux me présenter devant vous pour les déclarer.

J'espère avoir bientôt de vos nouvelles, afin d'être assuré que ma très chère dame est en bonne santé. Je vous envoie par un autre porteur un bijou commandé tout exprès pour vous, en espérant que vous le garderez toujours, en signe d'amour sincère pour moi. Le temps va me sembler long d'ici à notre rencontre et je compterai les jours jusqu'à votre venue. Dans l'espoir de vous tenir bientôt dans mes bras, j'en termine, pour l'instant. Votre serviteur et souverain affectueux, Henri R. »

Anne glissa la précieuse lettre dans son corsage, tout contre son cœur, en se disant que personne, jamais, n'avait inspiré prose aussi délicate. Elle se sentit soudain heureuse d'avoir consenti à ce mariage, heureuse d'aller en Angleterre, heureuse d'être la femme d'un homme capable de célébrer l'amour avec autant d'éloquence. Cette lettre ne pouvait être celle d'un tyran, d'un tueur d'épouse ou d'une brute. La rumeur avait menti, elle le savait à présent. Tout irait bien.

Surprenant *Mutter* qui regardait par-dessus son épaule, elle haussa un sourcil.

— C'était une lettre très convenable, déclara-t-elle, le sourire aux lèvres. Et très touchante.

Les ambassadeurs étaient revenus avec une copie du traité. La signature du roi Henri figurait au bas de la page : « Henri R. »

Le lendemain de leur retour, Guillaume réunit la Cour dans la grand-salle de Düsseldorf et ratifia le traité devant ses sujets, tandis que *Mutter* et Anne signifiaient leur approbation d'un gracieux mouvement de tête.

Le surlendemain, ils eurent des nouvelles de la régente des Pays-Bas.

— Elle vous a accordé un sauf-conduit, Anne, avec l'approbation de l'empereur ! annonça Guillaume d'un ton triomphant. Et elle permet à votre suite de vous accompagner à travers les Flandres jusqu'à Calais.

La voie était libre. Plus rien ne faisait obstacle au mariage d'Anne. Elle en eut le ventre noué.

Le roi, leur fit-on bientôt savoir, s'était déclaré ravi de l'obtention du sauf-conduit.

— Il a pressé la régente de donner des ordres pour votre confort personnel et celui de votre suite, annonça Guillaume à Anne en lui montrant la lettre royale.

Une fois de plus, Anne eut une bouffée d'angoisse. Tout cela devenait de plus en plus concret. Il n'y avait pas de retour en arrière possible.

Le docteur Wotton fut invité ce soir-là à souper avec eux. Il

apporta un livre pour Anne, présent du roi. Récemment imprimé, il contenait une traduction par un certain Richard Taverner de l'ouvrage du réformateur allemand Wolfgang Capiton, intitulée *Un abrégé des psaumes*.

— Sa Majesté vous recommande de prendre connaissance de la dédicace de Mr Taverner, déclara Wotton. Voici ce qu'il dit : « Je prie Dieu d'envoyer au roi Henri ce que le sage roi Salomon considérait comme un trésor inestimable, le plus doux et le meilleur dans la vie d'un homme : une dame prudente et sage pour lui tenir lieu d'épouse. Il faut espérer qu'elle sera une vigne féconde dans la maison de Sa Majesté et qu'ils auront des enfants autour de leur table, comme autant de branches d'olivier. Et voici que Dieu a déjà entendu les plus ardentes requêtes des sujets du roi, car le Tout-Puissant lui a envoyé la meilleure des femmes, qui s'apprête à le rejoindre en son royaume. Et je prie le Seigneur d'apaiser les tempêtes et de guider cette dame tout au long de son voyage, afin qu'elle parvienne le plus heureusement possible en présence de Sa Grâce, pour combler les désirs de son cœur, les attentes de ses sujets et pour la gloire de Dieu. »

En écoutant cette prose ampoulée, mais touchante par sa ferveur, Anne eut un instant de découragement. On attendait beaucoup trop de sa personne. Serait-elle à la hauteur des espérances que tout le monde semblait placer en elle ?

Elle rassembla son courage.

— Je prie pour être en mesure de remplir de joie le cœur de Sa Majesté et celui de ses sujets, déclara-t-elle.

— Vous y parviendrez, je n'en doute pas, madame, répondit Wotton, rayonnant.

Il lui fit part des grands préparatifs en cours dans les localités qu'elle devrait traverser pour se rendre à Londres.

— Chaque ville veut offrir à Votre Grâce un accueil grandiose, s'enthousiasma-t-il. Les sujets du roi souhaitent exprimer leur joie d'avoir une reine incarnant une alliance qu'ils jugent très avantageuse.

Elle pria pour être digne de tout cela.

Après le déjeuner, le docteur Wotton sortit un parchemin de son carnet de cuir et le tendit à Guillaume.

— Ceci, Votre Grâce, est une copie des lettres patentes du roi accordant son douaire à lady Anne.

Guillaume parcourut le document, puis le montra à Anne. Elle y découvrit une longue liste de terres et de manoirs, portant d'étranges noms anglais.

— Madame, ces propriétés vous appartiendront dès votre mariage, expliqua Wotton. Elles vous procureront un revenu provenant des loyers et des droits, ce qui vous permettra de subvenir à vos besoins en tant que reine – ou, Dieu nous en préserve, en tant que reine

douairière, au cas où vous seriez veuve. Si vous souhaitez voyager en Angleterre, vous pourrez utiliser ces demeures à votre guise ; ceux qui en ont la charge seront heureux de vous y accueillir.

— Elles sont tellement nombreuses ! s'étonna Anne.

— En effet, déclara Wotton en souriant. Elles rapportent la valeur annuelle du douaire convenu dans le traité. Et ne vous en faites pas, vos officiers, conseillers, gardiens et intendants géreront et administreront tout cela au mieux de vos intérêts. Vous bénéficierez de la même dotation que feu la reine Jeanne, et cela tant que vous résiderez en Angleterre, selon les termes de votre traité de mariage.

— Vous allez être une femme riche, Anne, déclara Guillaume avec une immense satisfaction.

— Je suis consciente d'avoir beaucoup de chance, répondit-elle.

— Il ne reste plus à présent qu'à célébrer le mariage, conclut le docteur Wotton.

Au train où allaient les choses, Anne serait en Angleterre d'ici à la fin du mois de novembre.

Au début du même mois, le docteur Wotton demanda à la voir. Guillaume assista à leur entretien, ainsi que *Mutter*. Le docteur avait de grandes nouvelles.

— Le roi viendra à Cantorbéry à la rencontre de Votre Grâce, annonça-t-il. Il ne tient plus en place. Vous vous marierez là-bas et il vous escortera lui-même jusqu'à Londres.

Anne retint son souffle. Bientôt, elle allait enfin voir cet homme qui hantait aussi bien ses heures de veille que ses rêves depuis des semaines.

— Sa Majesté me fait un grand honneur, déclara-t-elle.

— En effet ! répondit *Mutter*. Je dois avertir mère Lowe de veiller à ce que vous soyez royalement vêtue lorsque vous entrerez dans Cantorbéry.

— Excellent, excellent ! s'exclama le docteur Wotton.

— Le mariage aura-t-il lieu dans la cathédrale ? demanda Guillaume. Il paraît que c'est une des merveilles du monde.

— Je ne saurais le dire, Votre Grâce. Les précédents mariages de Sa Majesté ont été célébrés en privé.

— Peu m'importe le lieu de la cérémonie, intervint Anne. Ce qui compte, c'est de sceller notre union et celle de nos deux pays.

Le docteur Wotton la contempla d'un air approbateur.

— Votre Majesté a parfaitement saisi les enjeux. Vous serez heureuse d'apprendre que le lord grand amiral d'Angleterre et un certain nombre de lords du Conseil privé s'apprêtent à partir pour Calais, au moment même où nous parlons. Ils accueilleront Votre Grâce et vous accompagneront de l'autre côté de la Manche.

— De mon côté, j'ai pris des arrangements pour que ma sœur soit escortée jusqu'à Calais par quatre cents cavaliers, renchérit Guillaume, pour ne pas être en reste.

Le docteur Wotton s'inclina.

— Excellent, Votre Grâce.

Il se tourna à nouveau vers Anne.

— À Douvres, les autres lords du Conseil rencontreront Votre Majesté et vous conduiront à Cantorbéry auprès du roi, lequel vous amènera à Londres pour fêter Noël. Vous verrez, madame, à la Cour les festivités de Yule durent douze jours et c'est une suite ininterrompue de célébrations somptueuses. Cette année, en l'honneur de votre mariage, elles seront certainement plus grandioses que jamais. Le roi veut que vous fassiez votre entrée officielle dans Londres le jour de l'an et vous serez couronnée le jour de la Chandeleur dans l'abbaye de Westminster.

Tout cela semblait absolument féerique et dépassait de loin tout ce qu'Anne avait pu imaginer. Quelle reine pouvait se vanter d'avoir déjà reçu pareil accueil ?

Un coursier se présenta, vêtu d'une livrée rouge ornée d'une rose Tudor. Il venait de Londres et son habit maculé de boue témoignait de sa longue chevauchée. Il déclara être envoyé par le roi en personne, depuis le palais de Hampton Court. Sa Majesté était impatiente de savoir quand partirait Sa Grâce.

— Immédiatement, lui répondit Guillaume.

Deuxième partie

Anne, reine d’Angleterre

Chapitre 6

1539

Guillaume était déjà parti pour Schwanenburg, où l'escorte d'Anne devait se rassembler le 25 novembre, en vêtements d'apparat et en armure. Il tenait à ce que tout le monde sache que Clèves envoyait sa princesse en Angleterre dans le plus fier des équipages.

Il préparait le cortège depuis des semaines, choisissant ceux qui devaient accompagner Anne jusqu'à Calais, ceux qui iraient en Angleterre, et ensuite, une fois là-bas, ceux qui n'y séjourneraient qu'un temps et ceux qui resteraient dans sa maisonnée de reine. Un grand nombre de gens de la haute noblesse et d'officiers des domaines du roi l'accompagneraient. Le docteur Wotton et ses compagnons voyageraient avec eux. Le docteur Olisleger conduirait l'escorte.

Rentrée à Düsseldorf pour s'occuper des derniers préparatifs et des malles à boucler, Anne n'eut pas le temps de se morfondre en pensant aux adieux définitifs qu'il lui faudrait faire bientôt. *Mutter* avait accompli des miracles dans le court laps de temps qu'on lui avait imparti. Elle supervisait les opérations, non sans un certain énervement, passant sans transition des encouragements aux remontrances. De bonnes nouvelles leur parvinrent de Bruxelles, apportées par un messager de Guillaume.

— Anne, annonça *Mutter*, la reine régente a l'intention d'envoyer un gentilhomme qui veillera à ce que vous soyez bien traitée dans les territoires de l'empereur jusqu'après Gravelines, où vous entrerez en territoire anglais. C'est un geste tout à fait amical et honorable. Cela nous assure que, en dépit des conflits entre Guillaume et l'empereur autour de la possession de Gueldre, vous serez en sécurité et protégée dans les Flandres.

— C'est un véritable soulagement, répondit Anne en souriant. Tout le monde se montre tellement gentil avec moi.

— Et cela est bien naturel ! rétorqua *Mutter*.

Elle balaya de son regard d'aigle la salle des dames, passant en revue les coffres cerclés de fer empilés les uns sur les autres, les baluchons de toile, les divers sacs et boîtes, le tout prêt à être chargé sur les charrettes et les mulets qui suivraient le cortège. Un détail pourtant lui avait échappé : sa fille emportait dans ses effets personnels un certain anneau rouge, symbole de l'amour éternel.

Elles étaient prêtes. Il fut décidé de partir le lendemain pour le château de Schwanenburg, où Anne ferait des adieux officiels à sa

famille.

— Je ne saurais trop vous remercier de m'avoir si bien équipée, déclara Anne, la gorge nouée.

Elle aurait aimé prendre sa mère dans ses bras, la serrer très fort et ne plus la lâcher, mais *Mutter* n'avait jamais encouragé la sensiblerie et les démonstrations d'affection.

— C'était mon devoir et mon plaisir de mère, lui fut-il répondu. Vous me voyez satisfaite, car je sais que vous irez en Angleterre dans les atours d'une reine.

Le soir, Anne ne trouva pas le sommeil et trempa son oreiller de larmes, comme souvent ces derniers temps. La nuit, dans le noir, il était facile de s'abandonner au désespoir et à ses sombres pensées. Elle ne *pouvait pas* partir pour l'Angleterre en laissant derrière elle tout ce qu'elle avait connu, probablement pour toujours. Comment avait-elle pu accepter cela ? Et ce n'était pas seulement *Mutter*, Emily et Guillaume qu'elle ne supportait pas de quitter. Elle pensait aussi à ce petit garçon de Solingen. Tous les jours, elle pleurait en pensant à lui.

Elle ne partirait pas ! Dès demain, elle dirait à tous qu'elle avait commis une terrible erreur. Elle écrirait au roi, en s'excusant, pour s'expliquer. Il n'aurait aucun mal à trouver une autre épouse.

Une fois cette résolution prise, sa conscience se mit à la tenailler. Il fallait penser à l'alliance qui devait assurer la sécurité de Clèves à l'avenir. Et aussi à l'humiliation qu'une telle décision serait pour Guillaume et surtout pour le roi Henri. On ne pouvait imaginer pire insulte que d'être ainsi rejeté par sa fiancée. Et que dirait *Mutter*, pour qui le devoir passait avant tout ? Elle qui s'était donné tant de mal pour préparer son départ. Que penseraient le docteur Olisleger, le docteur Wotton et lord Cromwell, qui négociaient son mariage depuis des mois ? Qu'en serait-il de toutes les dames et tous les gentilshommes de son escorte, qui l'attendaient à Schwanenburg ? Que diraient-ils si on leur ordonnait de rentrer chez eux ?

Torturée par ses tumultueuses pensées, elle ne put rester allongée plus longtemps. Elle se leva, sécha ses larmes, enfila des pantoufles de velours et une lourde robe d'intérieur fourrée de menu-vair. Alors qu'elle descendait l'escalier de la tour, une horloge sonna minuit au loin. Et soudain, elle aperçut mère Lowe qui montait les marches, enveloppée d'une cape noire.

— Madame ! Je venais justement vous trouver, chuchota sa nourrice d'un ton excité. Quelqu'un que vous voudrez voir vous attend en bas.

Le cœur d'Anne s'emballa. Non, cela ne se pouvait… Mère Lowe avait dit que c'était impossible.

— Est-ce que… ? commença-t-elle.

Elle n'eut pas le temps de poser sa question, car la vieille femme se hâtait déjà de redescendre l'escalier. Elle la suivit donc dans la cour intérieure. Un homme portant une riche tunique de fourrure et une chaîne d'or attendait sur les pavés, en compagnie d'une femme élégamment vêtue et d'un petit garçon – tous trois emmitouflés contre le froid. À sa vue, l'homme s'inclina profondément et la femme exécuta une révérence en poussant l'enfant du coude pour qu'il s'inclinât à son tour.

— La ville de Solingen tient à présenter ses respects et à souhaiter tout le bonheur du monde à Votre Grâce, déclara mère Lowe. Voici le bourgmestre, ainsi que *Frau* Schmidt et son fils. Ces braves gens seraient venus plus tôt, mais la tempête les a contraints à faire halte.

Comme le bourgmestre s'avançait, Anne fit l'effort de détourner ses yeux de l'enfant.

— Votre Grâce, j'apporte les vœux sincères des dévoués citoyens de Solingen, qu'une affection particulière lie depuis toujours à votre famille. Nous tenons à vous remercier d'être si souvent venue séjourner au château de Berg, ainsi que du grand bienfait que vous apportez à Clèves avec votre mariage. Nous avons tenu à vous offrir un cadeau en signe de reconnaissance et avons choisi un jeune et méritant citoyen pour vous le remettre. Avance, mon garçon.

L'enfant ôta son chapeau et tira un petit coffret de sous son manteau. Anne ne pouvait détacher le regard de son visage. À la lumière des torches murales, elle y voyait assez pour se rendre compte qu'il était beau, qu'il avait des yeux bleus, des lèvres rouge cerise et des cheveux châtain clair, comme les siens et ceux d'Otho ; il avait aussi hérité du long nez de sa mère, mais ses traits étaient par ailleurs parfaits.

— Votre Grâce, veuillez accepter cet humble présent, déclara-t-il, récitant ainsi de toute évidence une phrase longuement répétée.

Anne se pencha pour recevoir le coffret, en savourant le bref instant où sa main effleura la peau douce du petit. À l'intérieur, elle découvrit un magnifique pendentif d'or en forme de cœur, émaillé de nœuds d'amour bleus et rouges.

— Merci, murmura-t-elle.

Sous le coup d'une impulsion, elle se pencha de nouveau et embrassa le garçon sur la joue. Elle fut tentée de le prendre dans ses bras, mais n'osa pas. Son cœur affamé allait devoir se satisfaire de cet unique baiser.

Elle se redressa.

— Monsieur, dit-elle, ce cadeau ainsi que la manière charmante dont il m'a été présenté me touchent au plus profond. Je garderai précieusement ce magnifique bijou en souvenir de ce soir et des bonnes gens de Solingen.

Sa voix se brisa et elle craignit de fondre en larmes. On lui laissait voir son enfant pour la première fois – ô combien brièvement –, et elle devait le perdre à nouveau. Et pour toujours.

— Pardonnez-moi, mais je suis quelque peu submergée par l'émotion à l'idée de quitter Clèves et ses habitants qui me sont si chers, reprit-elle. Ce cadeau incarne tout ce que je laisse derrière moi. Je vous remercie très humblement. Soyez assuré que je prierai Dieu de vous bénir pour votre gentillesse.

Sur ce, elle contempla une dernière fois le doux visage de son fils, puis se détourna et rentra dans la tour, afin de cacher ses larmes.

Mère Lowe la rattrapa dans les escaliers pour la prendre dans ses bras.

— Oh, merci, merci pour cette rencontre, sanglota Anne. Vous n'imaginez pas ce que cela représente pour moi.

— Détrompez-vous, je l'imagine très bien, murmura la nourrice contre l'épaule d'Anne, d'une voix étouffée. Il y a longtemps, avant d'être veuve, j'ai eu un enfant, un petit garçon qui est mort peu après sa venue au monde. Aussi, Anne, je sais ce que c'est que de pleurer un enfant. N'importe quelle mère le comprendrait. De plus, cette rencontre était sans danger. Le bourgmestre est un de mes cousins. Quand j'ai appris qu'il cherchait un bel enfant pour vous remettre le cadeau de la ville, je n'ai eu qu'à lui glisser un nom à l'oreille.

— Mon fils est magnifique. Et il s'exprime parfaitement. Les Schmidt l'ont bien éduqué.

— Ils l'adorent. Vous pouvez à présent partir en Angleterre le cœur léger, en sachant que vous avez fait au mieux pour lui.

— Cela est vrai, concéda Anne à contrecœur, en se tamponnant les yeux.

— Et maintenant, il faut se coucher, ordonna mère Lowe. Demain, nous partons tôt.

Le coche qui devait emmener Anne en Angleterre attendait dans la cour. C'était une élégante caisse fermée de style français, magnifiquement sculptée et ornée de dorures, arborant le blason coloré de Clèves. Le siège du cocher se trouvait à l'avant, derrière un lion de Clèves en or qui devançait le tout, telle la figure de proue d'un navire. La toile qui recouvrait le toit était de tissu d'or, tout comme les rideaux qui pendaient devant les fenêtres, et que l'on pouvait attacher solidement pour préserver l'intimité ou empêcher les courants d'air. Les quatre roues dorées arrivaient à hauteur de poitrine, l'intérieur était luxueusement capitonné.

— Quel magnifique équipage ! s'écria-t-elle.

Elle portait son nouveau manteau de voyage, doté d'un large capuchon et entièrement doublé de zibeline.

— Ce coche ressemble à celui que vous aviez offert à Sybille pour son mariage, ajouta-t-elle.

— Ils sont en effet très semblables, confirma *Mutter*. Mais le vôtre est muni de chaînes qui servent de suspensions, afin de vous rendre le voyage confortable. Bien sûr en fonction du temps et de l'état des routes.

La cour était encombrée de charrettes, de chevaux et de gens. Mais quand tous les bagages furent enfin chargés, l'impression de chaos disparut et tout le monde fut prêt à partir en bon ordre. Bientôt, Anne ne vit plus au loin que les tours et les flèches de Düsseldorf, qu'elle regarda disparaître avec nostalgie. Assise près d'elle, *Mutter* posa discrètement sa main sur la sienne et la pressa – un geste rare qui trahissait son émotion. Mère Lowe, sur le siège opposé, leur jeta un regard brillant d'excitation.

— Il y a moins de dix lieues jusqu'à Duisbourg, Vos Grâces, annonça-t-elle.

Il était prévu de passer la nuit dans le château de cette ville.

— Ce qui fait qu'il ne reste plus que cent vingt lieues à parcourir, commenta Anne en souriant. Du moins pour moi.

— Vous êtes chanceuse, soupira Emily, qui occupait une place près de mère Lowe. J'aurais bien aimé avoir encore cent vingt lieues à parcourir pour aller en Angleterre.

Et vous seriez partie sans un regret, songea Anne. Elle se cala sur sa banquette en songeant à sa rencontre de la nuit, qui lui laisserait un souvenir impérissable. Puis elle contempla longuement sa mère et sa sœur en s'efforçant de graver leurs visages dans sa mémoire.

Ils parvinrent le lendemain à Schwanenburg, où le duc les attendait. Les cours du château grouillaient des centaines d'hommes d'armes qui accompagneraient Anne à Calais. Quand elle entra dans la *Rittersaal*, elle la trouva remplie des membres les plus éminents de son escorte. Ils l'acclamèrent chaleureusement en la voyant et elle leva la main pour les saluer en réponse. Puis le duc réclama le silence et la conduisit jusqu'à l'estrade, où elle s'installa avec reconnaissance sur une chaise sculptée placée comme celle de son frère sous le dais ducal – puisqu'elle était à présent une souveraine.

En attendant que les présentations commencent, elle scruta la foule rassemblée devant elle et reconnut au passage des personnes issues de la haute noblesse de Clèves. Là, au premier rang, se trouvait le docteur Olisleger, aux côtés de son cousin, l'imposant Hermann, comte de Neuenahr, son second. Anne eut de la peine pour le comte, qui laissait derrière lui une femme malade, mais ils avaient besoin de sa maîtrise du latin et du français.

Mutter, resplendissante dans sa robe de brocart damassée d'or,

saluait son demi-frère, l'oncle Johann, le Bâtard de Juliers, qui aurait pu lui envier son héritage, mais était trop aimable et indolent pour lui en vouloir d'être mieux lotie que lui. Anne aperçut ses cousins, Anastasia Gunthera von Schwarzburg et Franz von Waldeck, qui riaient entre eux, sûrement d'une boutade, comme cela arrivait souvent aux jeunes gens de quatorze ans. Le beau Franz était le talentueux fils de tante Anna et de Philippe, comte de Waldeck ; il serait l'un de ses huit pages, tandis qu'Anastasia ferait partie de ses cinq dames de compagnie. Les autres dames de sa suite s'étaient rassemblées autour de Susanna Gilman, laquelle adressa à Anne un sourire et une révérence quand leurs regards se croisèrent.

On fit sonner les trompettes, puis les hérauts commencèrent à appeler les personnes présentes, par ordre d'importance. Un à un, les membres de l'escorte d'Anne s'avancèrent pour venir s'incliner devant elle et lui baiser la main. Et soudain, noyé jusque-là dans la foule des courtisans, elle reconnut… Non, ce n'était pas possible… Elle aurait voulu disparaître sous son siège et dut faire appel à tout son sang-froid pour rester bien droite, car l'homme qui venait de la saluer et se redressait à présent de sa révérence n'était autre que celui qui hantait son esprit, avec les images du bonheur qu'on leur avait refusé.

Otho von Wylich. Il avait mûri et les traits de son beau visage s'étaient affermis. Une jolie jeune femme lourdement parée de bijoux l'accompagnait. Et quand les yeux d'Otho rencontrèrent les siens, elle vit briller dans ses prunelles une lueur chaleureuse et complice, signe qu'il n'avait pas oublié le secret qui les liait.

Elle parvint à sourire au couple, en essayant d'ignorer son cœur qui battait la chamade. Ainsi, il semblait que le passé dût la narguer à jamais avec ce péché de son enfance. Pourtant, bien qu'elle fût mal à l'aise, cela lui fit plaisir de voir Otho. Elle retint son souffle lorsqu'il s'avança, mais il conserva une attitude pleine de déférence et personne n'aurait pu soupçonner qu'il la connaissait bien mieux qu'il ne l'aurait dû. Elle était désormais au-dessus de lui, sur son siège de reine, mais l'idée qu'il ferait sans doute partie de sa suite et la suivrait en Angleterre l'emplit soudain de terreur.

Comment était-ce possible ? *Mutter* savait de quoi il s'était rendu coupable. Pourquoi n'avait-elle pas empêché Guillaume de le faire figurer parmi ceux de sa suite ?

Le docteur Olisleger se pencha pour murmurer à son oreille.

— Voici mon neveu, Votre Grâce, Florence de Diaceto. Ma sœur a épousé un Florentin, mais leur fils est né à Anvers.

Anne se rendit compte qu'Otho et sa femme s'étaient éloignés. C'était à présent le neveu du docteur Olisleger, un jeune homme au nez pointu et aux longs cheveux drus, qui lui présentait ses respects. En dépit des battements de son cœur, elle se força à sourire

aimablement au sympathique Florence, au grand maître Hochsteden, au vice-chancelier Burchard et au maréchal Dultzik, ces deux derniers envoyés par l'électeur pour manifester le soutien de Saxe à l'alliance.

Le défilé n'en finissait pas et la voix du héraut ne cessait d'égrener des noms.

— Monseigneur Johann von Bueren-Drossard… Monseigneur Werner von Pallant, seigneur de Bredebent…

Anne regardait d'un air vague ceux qui se présentaient devant elle, un sourire figé plaqué sur son visage.

— Magdalena von Nassau-Dillenborg… Dame Keteler… Alexandrine von Tengnagel…

Cette dernière était une vieille dame courbée et ridée qui paraissait avoir cent ans. Guillaume lui en avait parlé avec un certain amusement : bien que très âgée, Alexandrine avait tenu à faire le voyage jusqu'à Calais, insistant sur le fait que son rang la désignait pour cet honneur. Peut-être Otho avait-il fait valoir le même argument.

Dès que la longue cérémonie fut terminée, Anne suivit *Mutter* jusqu'aux appartements des dames et s'empressa de fermer la porte derrière elle, avant que leurs suivantes aient pu entrer.

— Mère, comment se peut-il qu'Otho von Wylich fasse partie de ma suite ?

Sa mère secoua la tête pour manifester son impuissance.

— C'est votre cousin. Il en a le droit. Je ne pouvais pas intervenir sans éveiller les soupçons de Guillaume.

— Vous auriez pu dire que vous ne l'aimiez pas.

Anne était hors d'elle et faisait les cent pas dans la pièce.

— Cela n'aurait pas suffi.

— Mais sa présence me met en danger ! Si son comportement laissait deviner qu'il y a eu quelque chose entre nous, cela pourrait éveiller les soupçons du roi et il croirait alors que j'ai amené mon amant avec moi.

— Anne, vous perdez la tête ! Otho est marié, il aime sa femme et elle l'aime ; votre tante me l'a dit. Il ne mettra pas en péril un mariage heureux, ni ses espoirs de promotion en Angleterre. Lui aussi aurait beaucoup à perdre si vous étiez découverts. Tranquillisez-vous, et préparons-nous pour la fête de ce soir.

*Mutte*r avait raison et sa voix était celle du bon sens. Anne cessa d'arpenter la pièce de long en large et se calma peu à peu, tout en se promettant de renvoyer Otho chez lui à la première occasion.

Le coche attendait devant la loge de garde. La cour était remplie de gens et de chevaux. Guillaume embrassa Anne sur les deux joues.

— Dieu vous accompagne, ma chère sœur. Écrivez-nous et faites-

nous savoir comment vous vous portez.

Fidèle à lui-même, Guillaume ne put retenir un accès de grandiloquence.

— Et n'oubliez jamais de défendre l'honneur de Clèves, ajouta-t-il.

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour mettre en avant les intérêts de mon pays, promit Anne. Adieu. Que Dieu vous garde en bonne santé.

Elle lui prit la main et la serra, mais n'osa pas lui donner l'accolade – personne n'embrassait Guillaume de sa propre initiative.

Emily, en revanche, se jeta à son cou.

— Vous allez tellement me manquer, pleurnicha-t-elle.

Anne en fut surprise et émue – elle s'était pourtant promis de rester digne et de montrer du courage.

— Vous me manquerez aussi, *liebling*, murmura-t-elle. Prenez bien soin de vous. Peut-être que dans un an vous partirez à votre tour pour convoler en justes noces.

Elle prit soudain conscience que les années allaient passer, qu'ils allaient tous vieillir, mais que leurs visages resteraient inchangés dans son souvenir.

— Venez me rendre visite en Angleterre, si vous le pouvez.

— Oui, je viendrai, je viendrai ! s'écria Emily, le visage trempé de larmes, la capuche de travers.

Anne avait gardé pour la fin les adieux les plus douloureux. Elle s'agenouilla pour recevoir une dernière fois la bénédiction de sa mère.

— Que Dieu vous protège, ma chère enfant, déclara *Mutter* d'une voix ferme. Qu'il bénisse chaque jour de votre vie, qu'il vous garde des périls du voyage et vous conduise vers un mariage heureux et fécond.

Anne se releva et la tint un instant dans ses bras, en contemplant une dernière fois son visage adoré. *Mutter* avait vieilli, elle s'en apercevait aujourd'hui. Bientôt, elle aurait cinquante ans. Elle pria Dieu pour qu'il leur soit donné de se revoir dans cette vie. Une fois de plus, elle sentit ses yeux se remplir de larmes. C'était comme si une digue était prête à lâcher.

— Adieu, ma chère fille, murmura *Mutter* en caressant la joue d'Anne du bout de l'index.

Jamais elle n'avait eu envers elle un geste aussi tendre.

— Allez, mon enfant, l'encouragea-t-elle. Et soyez une bonne reine, pour faire honneur à Clèves.

— Je vous le promets, ma chère mère, murmura Anne d'une voix mal assurée. Adieu.

Elle grimpa dans le coche et s'installa sur les coussins de velours cramoisi. Mère Lowe était assise face à elle, ainsi que Susanna Gilman. Elles avaient placé près du siège d'Anne des pots en terre cuite remplis d'eau bouillante, pour réchauffer l'atmosphère.

Anne souleva un rideau du coche pour sourire aux siens, ne voulant pas leur laisser le souvenir d'un visage en larmes. Ils échangeraient des lettres, se rappela-t-elle, même si *Mutter* avait dit qu'elle attendrait pour écrire de savoir Anne en sécurité en Angleterre. Sans doute ne voulait-elle pas troubler sa fille durant les premiers jours de leur séparation en lui rappelant tout ce qu'elle venait de quitter.

Des trompettes retentirent quelque part en tête du groupe, Anne entendit claquer le fouet du cocher, les sabots des chevaux résonnèrent sur le pavé. Le long cortège qui allait l'accompagner jusqu'à Calais et traverser la manche avec elle s'ébranla lentement. Avec l'impression que sa poitrine allait éclater sous le coup de l'émotion, elle salua *Mutter*, Guillaume et Emily. Puis le coche passa la porte d'enceinte.

Devant et derrière elle, elle entendait le grondement de tonnerre des deux cent vingt-huit chevaux qui transportaient sa suite de deux cent soixante-trois personnes, et le piétinement des soldats de son escorte. Guillaume avait mis à sa disposition une centaine de serviteurs. Parmi eux, son trésorier, Jasper Brockhausen, de forte carrure, et sa femme Gertie, qu'elle avait appréciés d'emblée. Elle emmenait également un cuisinier, *Meister* Schoulenburg, sous la houlette duquel elle avait passé de nombreuses heures laborieuses dans les cuisines du palais. Enfin, à la demande de *Mutter*, Guillaume lui avait permis d'emmener le bon docteur Cepher. Elle avait aussi son propre aumônier, son secrétaire, des palefreniers, des pages et valets de pied. Son beau-frère le prince-électeur lui avait prêté treize trompettes et deux tambours pour annoncer son arrivée partout où elle s'arrêterait en chemin – ceux-là mêmes qui venaient de jouer pour son départ.

La plupart des membres de sa suite allemande retourneraient à Clèves après le mariage. Elle pria cependant pour que le roi Henri lui permît de garder mère Lowe et quelques-unes de ses servantes, ainsi que le docteur Cepher, à tout le moins. Elle pria aussi pour qu'Otho von Wylich fît partie de ceux qui rentreraient.

Ils progressaient lentement vers les Flandres. La première nuit, ils s'arrêtèrent à Ravenstein, au château de son frère, le duc Guillaume. Le second jour, ils ne parcoururent qu'une lieue et logèrent au château de Batenburg, dans la Gueldre, sur les rives de la Meuse. Anne se retira rapidement dans ses appartements, où elle n'avait pas à craindre de croiser Otho von Wylich.

Le lendemain matin, alors qu'elle prenait son petit déjeuner, le docteur Wotton demanda à la voir.

— Votre Grâce, j'ai reçu des nouvelles d'Angleterre. Sa Majesté a

décidé que votre mariage ne serait pas célébré à Cantorbéry. Il estime que Votre Grâce aura besoin d'un peu de temps pour se remettre du voyage et vous recevra dans son palais de Greenwich, où l'on vous mariera.

— Je m'accommoderai de ce que décidera Sa Majesté, déclara Anne, secrètement heureuse de ce court répit, car la perspective de rencontrer son futur mari la mettait mal à l'aise.

Ils avaient traversé Tilbourg et Hoogstraaten et se dirigeaient maintenant vers Anvers. Chaque lieue éloignait Anne de tout ce qui lui était cher et familier. Souvent, le mal du pays la prenait. Dans les villes, quand les fêtes et les festins se succédaient, cela pouvait aller ; mais sur les longues routes et au cœur de la nuit, elle avait tout le loisir de penser à ce qu'elle abandonnait.

— Ce voyage n'en finit pas, se plaignit-elle un jour en soulevant le rideau de son coche pour contempler une fois de plus l'étendue sans fin des champs gelés. Nous allons arriver en retard à Calais. Nous sommes déjà en décembre. Le roi espérait que nous serions mariés à cette date.

— On ne peut malheureusement rien faire pour remédier à cela, répondit mère Lowe.

— Mais je n'aime pas le faire attendre, s'inquiéta Anne.

— Il est bon au contraire de faire patienter les hommes, commenta Susanna. Cela décuple leur ardeur. Ils n'accordent pas beaucoup de valeur à ce qu'ils obtiennent facilement. Quand Votre Grâce arrivera à Greenwich, le roi sera dans une fièvre d'impatience.

— Ou bien au comble de l'agacement ! rétorqua Anne. Je ferai savoir au docteur Olisleger et au docteur Wotton que je n'ai pas l'intention de rester plus d'une journée à Anvers. En nous dépêchant, nous pourrions être à Calais dans six jours.

Elle frissonna. L'eau chaude des pots de terre cuite avait refroidi et les rideaux n'étaient pas d'une grande utilité pour arrêter les courants d'air. Bien qu'emmitouflées dans leurs capes à capuche, elles devaient se recroqueviller sous des couvertures et mettre d'épais gants. Anne regrettait presque de ne pas avoir plutôt voyagé par la mer !

Alors qu'ils approchaient d'Anvers, le docteur Wotton vint chevaucher à la hauteur de leur coche.

— Votre Majesté, déclara-t-il comme Susanna soulevait les rideaux. Quand nous serons environ à une lieue et demie, les membres de la Compagnie des marchands aventuriers de Londres vous rejoindront pour vous escorter jusqu'à votre logement.

— C'est très aimable de leur part, répondit Anne. J'espère qu'ils ne seront pas froissés en apprenant que nous repartons tout de suite. Le temps presse.

— Oui, madame, mais nous serons malheureusement à la merci du temps et j'avoue que l'absence de vent me préoccupe.

— Oh, mon Dieu ! soupira Anne, que cette nouvelle acheva de démoraliser.

— Ne vous inquiétez pas, Votre Grâce. Sa Majesté est un marin aguerri qui comprend que tout ne dépend pas de nous. J'apporte aussi de bonnes nouvelles. Des émissaires de l'empereur rejoindront votre cortège à Anvers pour vous escorter jusqu'à Gravelines.

— J'ai entendu dire qu'Anvers était une ville riche et prospère, déclara Anne.

— C'est l'un des plus grands lieux marchands de la chrétienté, avec plus d'un millier de maisons de commerce étrangères, dont beaucoup sont anglaises. Lord Cromwell et les marchands anglais de Londres se sont accordés pour être sûrs que vous seriez reçue comme il se doit. Tenez, j'aperçois justement les marchands.

Anne vit en effet un groupe qui approchait. Derrière lui, on devinait les hauts murs et les bastions d'Anvers.

Les trompettes saxonnes sonnèrent en fanfare quand le coche s'arrêta et que ses occupantes relevèrent les rideaux. Au moment où Anne descendit, les cinquante membres de la Compagnie des marchands aventuriers de Londres s'inclinèrent comme un seul homme dans leurs manteaux de velours décorés de chaînes d'or ; puis le gouverneur de la Compagnie, maître Vaughan, s'agenouilla pour lui baiser la main.

— Bienvenue à Anvers, Votre Grâce !

Il rayonnait.

Bien que l'on ne fût que l'après-midi, les marchands avaient amené un cortège de quatre-vingts porteurs de torches pour illuminer l'arrivée de la future reine d'Angleterre dans leur ville. À la porte Rouge, deux représentants de l'empereur, le comte de Buren et Ferry de Melen, accompagnés d'une élégante escorte impériale, vinrent encadrer le coche pour chevaucher à ses côtés.

— Mes seigneurs, je suis reconnaissante à l'empereur de la faveur qu'il m'accorde en vous envoyant tous deux.

Les deux hommes saluèrent.

— C'est un plaisir et un privilège pour nous, assura le comte.

Anne fut étonnée et émue de voir tant de gens se presser dans les rues pour l'acclamer. Tout en levant sa main gantée et en inclinant gracieusement la tête à droite et à gauche en guise de salut, elle se demanda si c'était là un avant-goût de ce qui l'attendait en Angleterre.

— Je n'ai jamais vu une telle foule rassemblée à Anvers, pas même pour l'empereur ! s'exclama le comte de Buren.

À mesure qu'ils traversaient la ville, il leur désignait les lieux et bâtiments célèbres.

— La maison anglaise, où vous logerez, annonça-t-il enfin.

Quelques instants plus tard, ils s'arrêtèrent devant une grande façade haute de trois étages et qui s'étendait sur près de trois cents pieds. Elle était surmontée de pignons à gradins, caractéristiques des constructions des Flandres.

Le gouverneur Vaughan s'avança.

— Bienvenue dans notre humble demeure, madame.

— Mais c'est le plus beau des logements, commenta Anne en souriant tandis qu'il lui faisait visiter des salles magnifiquement aménagées. Je vous suis infiniment reconnaissante du soin avec lequel vous m'accueillez.

Il s'inclina en annonçant que la maison anglaise resterait ouverte aux visiteurs une partie de la journée et qu'une grande fête serait donnée le soir en l'honneur de la future reine. Bien sûr, on lui laissait le temps de se reposer avant d'ouvrir les portes à ceux qui souhaitaient lui être présentés.

Mais Anne était trop fébrile pour se détendre. Elle demanda à ses servantes de l'aider à se laver et à se changer, puis descendit et voulut voir le jardin qu'elle avait aperçu depuis sa fenêtre et qui se trouvait derrière la maison. Il était bordé d'une galerie couverte jalonnée d'étals et de stands, où quelques vendeurs achevaient de ranger à la hâte leurs marchandises. Le gouverneur Vaughan et le docteur Wotton en firent le tour avec elle.

— Nous avons plus d'une centaine d'étals, madame, expliqua Vaughan. Nous y vendons nos tissus de laine anglaise aux marchands de toute l'Europe.

— Notre laine est notre plus grande source de richesse, ajouta le docteur Wotton. Elle est très prisée et tout le monde nous l'achète.

Anne aurait aimé explorer plus avant le jardin, mais on lui demanda de rentrer dans la maison, où des gens attendaient de la voir. Ce fut ensuite un tourbillon de civilités au cours de la réception et du festin. Ils étaient si nombreux à être venus pour l'accueillir – et pour voir à quoi ressemblait leur nouvelle reine. Dignitaires, fonctionnaires, et tout ce que l'on comptait de riche et de noble à Anvers, se tassaient sur les bancs autour des tables chargées de mets – tous désireux de faire sa connaissance. Elle eut à peine le temps de manger. Avec Susanna qui lui servait d'interprète, elle put faire la conversation à ces étrangers tout en donnant l'impression de se réjouir de leur compagnie. Cela ne fut pas facile.

Il était plus de minuit lorsqu'elle se coucha enfin. Elle devait se lever tôt le lendemain, car la maison serait encore ouverte toute la journée et ils devraient passer ici une seconde nuit, avant de pouvoir reprendre la route.

Le deuxième jour, les visiteurs continuèrent à défiler, aussi nombreux que la veille. Quand Anne fut enfin libérée de ses obligations, le crépuscule tombait et c'est en chancelant de fatigue qu'elle monta à l'étage pour attendre le dîner, suivie de ses servantes. Là, comme un bon feu crépitait dans la cheminée, elle eut vite trop chaud dans ses vêtements noir et or.

— J'ai besoin de prendre l'air, déclara-t-elle à mère Lowe, qui cousait auprès d'elle, le visage congestionné. La chaleur est étouffante, ici.

Elle attrapa sa cape. En descendant, suivie de Susanna, elle croisa le docteur Wotton qui s'adressa à elle, tout sourires.

— Votre Grâce, je venais justement vous trouver, dit-il. Pourrais-je vous parler ?

— Bien sûr. Suivez-moi donc dans le jardin.

— J'ai reçu une lettre de lord Cromwell, annonça-t-il tandis qu'ils avançaient sur le chemin caillouteux au milieu d'étranges parterres géométriques et d'arbres d'ornement plantés dans de grands pots. Sa Majesté est impatiente de savoir quelles sont les coutumes ou habitudes de Clèves que Votre Grâce souhaiterait retrouver en Angleterre pour se sentir un peu moins dépaysée à son arrivée. Il a notamment posé des questions sur une coutume que vous appelleriez « les bâtonnets de pain ».

Susanna ne put s'empêcher de rire.

— Il veut sans doute parler des *Brautstücke*, dont la traduction mot à mot signifie en effet « bâtonnets de pain », expliqua-t-elle à Anne. Voyez-vous, docteur Wotton, il s'agit en fait de cadeaux pour la suite de l'épousée. En Allemagne, le matin qui suit le mariage, un homme de rang offre un présent à sa femme. Il peut s'agir d'argent, de terres ou de bijoux. Il offre également des *Brautstücke* à ses dames de compagnie, généralement des bagues, des broches ou des guirlandes, et aux hommes qui la servent il propose des tuniques, des pourpoints, des vestes de soie ou de velours. C'est ce qu'a fait l'électeur de Saxe lorsqu'il a épousé Sybille.

— Alors Sa Majesté offrira sans doute des *Brautstücke* le matin de votre mariage ! commenta le docteur Wotton en souriant.

— Ce serait très aimable de sa part, répondit Anne. Sachez que j'apprécie à sa juste valeur le soin que Sa Majesté manifeste à me satisfaire. Je suis aussi impatiente de le rencontrer qu'il l'est de me voir. Nous partons demain, j'espère ?

— Oui, madame. Et nous devrions être à Bruges samedi.

— Et de là, il y aura encore loin jusqu'à Calais ?

— Un peu moins de vingt-cinq lieues, madame. Nous avons déjà accompli la plus grande partie du voyage.

— Vous m'en voyez soulagée !

Le docteur Wotton prit congé ; Anne et Susanna poursuivirent leur promenade dans le jardin. Elles rencontrèrent Anastasia von Schwarzburg qui rentrait avec Gerberge, une autre des suivantes d'Anne – toutes deux pouffant de rire. En apercevant leur maîtresse, elles rougirent et s'empressèrent de faire la révérence.

— Dépêchez-vous de disparaître, leur conseilla Anne. Si mère Lowe vous surprenait dehors sans surveillance, vous seriez grondées !

Les jeunes filles la remercièrent et coururent vers la maison.

— Vous devriez les suivre et faire comme si vous étiez avec elle, suggéra Anne à Susanna. Je vous attends ici.

Cela lui fit du bien de se trouver enfin seule et elle savoura pleinement l'instant. Le jardin était paisible, éclairé par les lueurs émanant des fenêtres de la maison d'où s'échappaient les bruits de la préparation du souper. Quelque part, quelqu'un accordait un luth.

Soudain, un homme sortit de l'ombre.

— Pardonnez-moi, Votre Grâce !

Otho von Wylich était là, devant elle, un genou à terre.

Cette apparition prenant Anne par surprise, elle ne trouva même pas à protester.

— Vous pardonner ? répéta-t-elle.

— De vous avoir fait peur en cet instant et aussi… je voudrais que vous pardonniez au jeune garçon d'autrefois.

Il inclina sa charmante tête. Elle ne put s'empêcher de remarquer qu'il avait toujours sa longue tignasse indomptable.

— Oh… Relevez-vous, je vous prie.

— Je tenais à faire savoir à Votre Grâce que je ne souhaite pas la perturber et n'ai pas manœuvré pour obtenir cette place. C'est mon parent et maître de Cour l'*Erbhofmeister* von Wylich qui a proposé mon nom, et le duc a approuvé. Je m'en serais volontiers excusé plus tôt auprès de vous, mais il m'a été impossible de vous approcher et j'avoue que je redoutais un peu de vous faire face. Je vous dois les plus profondes excuses pour ce qui s'est passé autrefois. Trouverez-vous un jour dans votre cœur la force de me pardonner ?

Il avait beaucoup changé, mais elle retrouvait dans l'homme d'aujourd'hui quelque chose du garçon rebelle de leur adolescence. Certes, il était fautif, car il avait abusé de son innocence et agi en connaissance de cause. Mais il ne l'avait pas forcée, elle avait été totalement consentante. De plus, s'il était maintenant marié et heureux en ménage, il ne représentait pas une menace.

— Je vous pardonne volontiers, déclara-t-elle.

Elle lui tendit sa main à baiser, mais, le contact de ses lèvres lui procurant un délicieux frisson, elle s'empressa de la lui retirer.

— Mais vous devez me jurer de ne jamais parler à quiconque de tout cela, ajouta-t-elle.

Otho posa sur elle un regard bleu plein de connivence et d'admiration dans lequel elle crut déceler une lueur de tendresse. Mais, sûrement, elle se trompait.

— Je jure solennellement de ne jamais en parler, promit-il. J'ai d'ailleurs mes propres raisons de vouloir oublier ce qui s'est passé.

Il eut un petit sourire désabusé et Anne fut tentée de lui dire qu'il avait un fils, mais, voyant Susanna revenir, elle reprit ses esprits : mieux valait qu'il ne le sût pas. Une boule monta dans sa gorge.

— Merci, monsieur, dit-elle bien haut, comme Susanna était désormais suffisamment proche pour entendre. Je vais examiner votre demande, mais sachez que je n'ai pour l'instant pas de place pour votre épouse parmi mes suivantes.

Otho comprit aussitôt que quelqu'un arrivait.

— Merci, madame, répondit-il en saluant.

Quand il fut parti, Anne reprit sa promenade dans le jardin avec Susanna.

— Quel beau jeune homme ! commenta celle-ci.

— En effet, approuva Anne. Il s'agit d'un de mes cousins.

Elle était envahie par une foule d'émotions, mais surtout elle se sentait soulagée d'un grand poids. Otho éviterait de la compromettre. Elle n'avait plus à le craindre.

Chapitre 7

1539

Anne parvint à Bruges avec un jour de retard, glacée, transie d'humidité et fort dépitée de ce nouveau délai. Se sentant trop épuisée pour envisager de visiter les merveilles de la célèbre ville, elle se retira dans ses appartements.

Elle retrouva sa bonne humeur en voyant arriver une caisse de vin, cadeau des notables de la cité, et accepta avec reconnaissance un verre, puis un autre, et encore un autre. Le premier l'aida à se détendre, le second lui procura une sensation de bien-être. Après le troisième elle fut tout à fait joyeuse et passa avec ses dames une agréable soirée à échanger des plaisanteries au cours d'un dîner plutôt gai.

De Bruges, Anne se rendit à Oudenburg, Nieuport, puis Dunkerque. Le lundi 8 décembre, son coche fut arrêté par des messagers à cheval en provenance de Calais. Le lord amiral et sa suite s'y trouvaient depuis un certain temps, lui apprirent-ils, et séjournaient là-bas en attendant leur nouvelle reine. Le docteur Wotton vint chevaucher à sa hauteur pour lui remettre une lettre de l'amiral.

— Lady Lisle a reçu de nombreux cadeaux pour Votre Majesté et prépare en votre honneur une bonne table, annonça-t-il. J'espère que vous aimez le chevreuil et le sanglier.

Anne sourit.

— Je suis sûre que j'apprécierai ce qu'elle me servira.

— Votre Grâce est une personne fort conviviale, fit remarquer le docteur Wotton.

— J'ai tellement hâte d'être en territoire anglais, voyez-vous, expliqua-t-elle tandis que son cortège s'ébranlait de nouveau. Tous ces retards ont dû coûter à mon frère beaucoup plus que ce qu'il avait prévu.

— Nous devrions être à Calais jeudi, assura Wotton en éperonnant son cheval. Et dès que Votre Grâce entrera dans le pays anglais, elle sera à la charge du roi, ainsi que son cortège. Avec un peu de chance, nous traverserons la Manche samedi.

Le lendemain, Anne atteignit Gravelines, où le capitaine de la ville fit tonner le canon pour la saluer. Elle devait s'y reposer deux nuits et se préparer pour son arrivée officielle à Calais, qui ne se trouvait plus qu'à cinq lieues…

Tôt le jeudi matin, le comte de Buren et Ferry de Melen vinrent lui

faire leurs adieux. Ils avaient veillé à ce qu'elle traversât sans encombre les territoires de l'empereur, leur mission était terminée. Elle les remercia chaleureusement et grimpa dans son coche.

Il n'était pas tout à fait 8 heures et son cortège venait de sortir de Gravelines quand il rejoignit une grand-route : le début du territoire anglais. Anne y entra au son des trompettes et des tambours, accueillie par une garde d'archers vêtus de la livrée du roi, et par une impressionnante compagnie de cavaliers composée de gentilshommes en armes portant manteaux de velours et chaînes d'or.

Un homme de haute taille, d'âge mûr et aux traits aristocratiques, s'avança pour s'incliner devant elle. Elle supposa qu'il s'agissait d'Arthur Plantagenêt, vicomte Lisle et gouverneur de Calais, lequel était aussi l'oncle de Sa Majesté, en tant que fils bâtard de feu le roi Édouard IV.

— Votre Grâce, recevez mes cordiales salutations et soyez la bienvenue à Calais !

Lord Lisle était la courtoisie personnifiée.

Une fois les civilités d'usage échangées, le cortège se reforma et chacun des hommes d'armes du roi prit place auprès d'un des gentilshommes d'Anne, pour chevaucher à ses côtés.

À environ mille pieds des portes de Calais, dans un espace découvert aux abords d'une église, Anne aperçut le lord grand amiral, comte de Southampton, qui attendait à la tête d'une importante délégation pour lui rendre hommage. Il était impressionnant dans son manteau de velours pourpre et d'étoffe d'or. Un sifflet de marin orné de pierres précieuses pendait à la chaîne qu'il portait au cou. Les lords qui l'accompagnaient s'étaient eux aussi parés de leurs plus beaux habits et des centaines de gentilshommes étaient présents, vêtus de manteaux de damas rouge et de velours bleu, aux couleurs des armoiries royales de l'Angleterre. Il semblait que tout le faste de l'apparat anglais fût déployé en son honneur.

Tandis que son équipage progressait lentement vers l'endroit où se tiendrait la fête de bienvenue, elle commença à se sentir fébrile. Ceux-là étaient les sujets de son mari, ils allaient l'évaluer, juger leur nouvelle reine. Elle devait se comporter de manière à gagner leur respect et, avec un peu de chance, leur affection. Elle se tint bien droite, en s'efforçant d'être souriante et aimable. Mère Lowe lui pressa la main. *Courage !* semblait-elle dire.

Les trompettes retentirent à nouveau et le coche s'arrêta. Lorsque Anne descendit, foulant ainsi pour la première fois le sol anglais, les hommes de la suite de l'amiral s'agenouillèrent, tandis que lui-même s'avançait pour s'incliner. Imposant, avec des traits lourds, un nez proéminent et des yeux perspicaces, il ressemblait à un taureau. Anne le classa parmi ces hommes redoutables que l'on peut craindre de

croiser. Mais comme elle avançait sa main vers lui, il eut un sourire chaleureux.

— Votre Grâce, ces gentilshommes font partie de la maison du roi, expliqua-t-il.

Elle dut leur offrir sa main à baiser, encore et encore. Elle remarqua le beau visage et l'œil malicieux de sir Thomas Seymour, le sourire narquois et le cache-œil de sir Francis Bryan. Quant à Mr Culpeper, il émanait de lui quelque chose d'indéfinissable et d'assez répugnant. Mr Cromwell, jeune homme avenant aux vêtements bien coupés, était sûrement le fils de lord Cromwell.

Puis ils se remirent tous en route et enfin, l'après-midi, ils arrivèrent en vue du port de Calais et en franchirent la grande porte, qui semblait se tenir en sentinelle sur le quai. De nombreux navires et bateaux étaient amarrés à la porte de l'écluse, où une tour ronde gardait l'entrée du port.

Anne fut émerveillée en découvrant la mer, qu'elle voyait pour la première fois ; une puissante odeur de sel émanait de l'eau furieuse, les mouettes tournaient au-dessus d'elle en criant. Bientôt, elle naviguerait sur cette étendue froide et grise pour traverser le détroit qui séparait l'Europe continentale de l'Angleterre. À l'horizon, on devinait les côtes anglaises.

— Madame, nous entrerons par la porte de la Lanterne, l'entrée principale de Calais, annonça le gouverneur en lui montrant la direction à suivre, tandis que Susanna se penchait pour traduire. Les murs de la ville s'étendent jusqu'au fort Risban. Calais nous appartient depuis qu'il est tombé aux mains du roi Édouard III, il y a environ deux cents ans. Malheureusement, c'est tout ce qui nous reste de nos possessions anglaises en France.

— Je suis sûre que les habitants de la ville se félicitent d'être anglais, déclara Anne.

Le visage de l'amiral s'éclaira.

— En effet, madame. Et Calais est de la plus haute importance pour Sa Majesté, aussi le roi ne regarde-t-il pas à la dépense pour y maintenir ses défenses. J'ai la charge d'une imposante garnison, composée de cinq cents de ses meilleurs soldats et d'une troupe de cinquante cavaliers.

Ils étaient presque arrivés à la porte de la Lanterne quand les navires royaux tirèrent en son honneur une salve qui semblait provenir d'au moins cent canons. Ceux de la ville prirent ensuite le relais et se firent entendre encore plus longuement. Le bruit était assourdissant.

— Quel incroyable accueil ! s'écria Anne en s'adressant à mère Lowe et à Susanna.

Puis, se penchant par la fenêtre de son coche, elle remercia le

gouverneur.

— C'était sur ordre du roi, madame, lui apprit-il. Et lui obéir fut un plaisir.

— Votre Grâce voit-elle le navire là-bas ? demanda l'amiral. C'est *Le Lyon*, qui vous emmènera en Angleterre.

Le vaisseau était orné d'une myriade de fanions de soie et d'or, tandis que les trois navires ancrés à ses côtés étaient parés de banderoles, de bannières et de drapeaux. Les marins se tenaient en formation sur le gréement ou les vergues. Lorsque Anne franchit la porte de la Lanterne, les canons des navires tonnèrent de nouveau et quand elle émergea de l'autre côté, le nuage de fumée était si épais que les membres de son cortège ne se voyaient plus les uns les autres et toussaient, stupéfaits de ce qui venait de se produire.

— De plus en plus incroyable, mes seigneurs ! s'exclama Anne dès qu'elle put parler.

Dans l'enceinte de la ville, ils furent accueillis par une noble dame richement vêtue et couverte de bijoux, accompagnée d'un groupe de femmes. Toutes plongèrent dans une profonde révérence en voyant apparaître le coche d'Anne, tandis que la foule acclamait sa nouvelle reine.

— Permettez-moi de vous présenter mon épouse, Votre Grâce, déclara le gouverneur, dès qu'Anne eut mis pied à terre.

C'était donc là l'ambitieuse lady Lisle, une fière personne à la silhouette délicate et au long nez aristocratique.

— Bienvenue à Calais, Votre Grâce ! déclara-t-elle avec ferveur quand Anne lui tendit sa main gantée.

Suivie de son escorte et encadrée de lord et lady Lisle, Anne chemina à travers des rues étroites et bondées. De part et d'autre de la chaussée, les gens tendaient le cou pour apercevoir la future épouse de leur bien-aimé Henri. Alignés en cordon de chaque côté, cinq cents soldats portant la livrée du roi étaient chargés de maintenir l'ordre.

Anne remarqua que certains montraient son cortège du doigt en riant.

— Pourquoi ces gens rient-ils ? demanda-t-elle, en s'efforçant de ne pas trahir son désarroi.

L'amiral eut l'air embarrassé.

— Ils n'ont pas de manières, répondit-il. Je vous présente mes excuses en leur nom. Madame, vous saurez que les Anglais peuvent être des insulaires étroits d'esprit. Ils considèrent comme bizarre tout ce qui vient d'ailleurs et je crois bien qu'ils s'étonnent de la tenue de vos dames. N'y prêtez pas attention.

Vêtues à la mode allemande, les dames qui amusaient tant la foule portaient de sobres robes noires et étaient coiffées d'un *Stickelchen*. La tenue d'Anne n'était pas différente, excepté que sa robe était en

velours et bordée d'un liseré d'or, mais bien sûr, personne n'aurait osé se moquer de la reine. Anne commença à craindre que la somptueuse garde-robe de *Mutter* ne fît pas bonne impression en Angleterre.

Le gouverneur lui montra au passage les monuments qui faisaient la fierté de Calais : la belle église Notre-Dame, le splendide *hôtel de ville** avec son beffroi dominant la place du marché, et la maison des guildes, ou *staple*, en anglais. Les marchands du *staple* offrirent à Anne une magnifique bourse contenant cent souverains d'or. Elle les remercia chaleureusement et le cortège se dirigea vers le palais de l'Échiquier, où elle devait loger. Là, le maire de Calais s'inclina et lui remit une seconde bourse emplie de pièces d'or, ainsi qu'un bijou en forme de C.

— C'est sans doute le C de Calais ? demanda-t-elle.

— Non, madame, c'est le C de Clèves, en l'honneur de Votre Majesté, répondit l'interprète.

Elle adressa à tous un sourire reconnaissant, en s'abstenant de faire remarquer que dans sa langue, Clèves s'écrivait avec un K.

Le palais de l'Échiquier était bâti autour de deux vastes cours et joliment aménagé. Une odeur de peinture fraîche flottait encore dans l'air et le jonc des sols venait d'être remplacé. Les lords et le maire accompagnèrent Anne dans les appartements de la reine et promirent de prendre soin d'elle jusqu'à son départ pour Douvres, puis ils la laissèrent se reposer et elle put s'allonger, totalement épuisée, tandis que ses femmes s'affairaient pour ranger ses effets.

— Inutile de défaire beaucoup de malles, leur dit-elle. J'espère embarquer pour l'Angleterre dans un jour ou deux.

Le docteur Wotton avait même parlé de prendre la mer ce jour, mais il était trop tard, et elle ne pouvait décevoir ses hôtes en repartant aussitôt.

Elle se leva pour explorer sa superbe suite, qui comportait quatorze salles reliées par une galerie donnant sur un jardin privé. Une porte de sa chambre à coucher, pour le moment verrouillée, permettait, lui dit-on, d'accéder aux appartements du roi. Les initiales « A.R. » figuraient partout, comme pour proclamer son statut de reine, mais en y regardant de plus près elle remarqua des rayures sur certaines des dorures. Ainsi, ces deux lettres avaient probablement autrefois désigné la reine Anne Boleyn et ces appartements avaient été les siens. Y avait-elle séjourné ? Anne ne put s'empêcher de frissonner.

Soudain, elle se sentit très seule et loin de son pays. Elle aurait aimé avoir *Mutter* près d'elle et le joyeux bavardage d'Emily pour la distraire. Même les conseils souvent trop autoritaires de Guillaume lui manquaient. La perspective de ne plus jamais les revoir était décidément insupportable. Elle se promit de tout faire pour arranger

une visite.

Puis elle s'en voulut de s'apitoyer ainsi sur son sort. Le chemin de son existence était désormais tout tracé. À quoi bon le vivre dans le malheur ?

— Buvons un peu de vin, proposa-t-elle à ses dames. Anastasia, pouvez-vous nous servir, s'il vous plaît ?

Prenant le gobelet qu'on lui proposait, elle retourna dans la galerie où elle avait remarqué des tableaux dissimulés sous des tentures, sans doute pour les protéger de la lumière qui filtrait à travers les fenêtres à croisillons. Le ciel étant gris et couvert, elle se risqua à soulever le coin d'une tenture.

Elle vit tout d'abord apparaître une carte de Calais encadrée, réalisée avec une grande précision. Mais à côté de cette carte, il y avait beaucoup plus intéressant : le portrait d'un bel homme splendidement vêtu, aux cheveux coupés court, à la barbe bien taillée, au regard espiègle, un demi-sourire sur les lèvres. Dans le cadre doré, en bas, on pouvait lire : « *Sa Majesté le roi Henri VIII* ».

Elle contempla un instant la peinture, totalement subjuguée. Soudain, elle voyait son mariage d'un tout autre œil. Cet homme-là, elle pouvait en tomber amoureuse. La gentillesse et la sollicitude qu'il avait manifestées à distance concordaient parfaitement avec ce portrait. Il était fort regrettable qu'on ne lui eût pas présenté plus tôt l'image de son époux, car cela lui eût épargné bien des inquiétudes et des hésitations.

Elle s'empressa de retourner dans sa chambre. À présent, elle avait vraiment hâte d'arriver en Angleterre.

Le soir, l'amiral lui rendit visite. Elle le reçut dans sa salle d'apparat.

— J'espère que Votre Grâce a apprécié le dîner, déclara-t-il.

— Le gibier était délicieux, assura-t-elle.

— J'ai écrit à Sa Majesté pour l'informer de votre arrivée. J'ai également profité de cette occasion pour faire l'éloge des excellentes qualités que j'ai trouvées chez Votre Grâce. Je prie pour que de nombreux enfants viennent bénir votre union. Ainsi, s'il arrivait quelque chose à monseigneur le prince, que Dieu nous en préserve, il y aurait un second héritier de sang royal pour régner en Angleterre.

— De mon côté, sachez que je prie pour donner au roi d'autres héritiers mâles, répondit Anne.

Les paroles de l'amiral l'émurent et l'inquiétèrent tout à la fois. Elle prit conscience qu'elle aurait à vivre une grossesse dans un pays étranger, auprès d'un mari parlant une autre langue que la sienne. Ce serait une épreuve, mais toutes les princesses en passaient par là. Elle voulait satisfaire le roi en lui donnant des héritiers et éprouver les

joies de la maternité – on lui avait arraché son fils, les enfants qu'elle aurait avec Henri la consoleraient un peu de cette perte. Et puis, si cela était possible, elle espérait aussi revivre l'extase qu'elle avait connue avec Otho en accomplissant l'acte prévu par le Seigneur pour la procréation. Son sang s'échauffait quand elle s'imaginait dans les bras de son beau roi. Ainsi, elle voyait à présent ce mariage comme une source de réconfort et peut-être de plaisir.

— Sa Majesté est très désireuse de voir arriver Votre Grâce en Angleterre, était en train de dire l'amiral.

— De mon côté j'ai hâte de la rencontrer, répondit-elle en souriant.

— J'ai ordre de vous escorter au plus vite. J'ai fait établir une prévision des marées pour la semaine prochaine. Nous ne pourrons utiliser celles de l'après-midi, car cela nous obligerait à un débarquement de nuit qu'il vaut mieux éviter pour des raisons de sécurité. Ainsi, avec l'accord de Votre Grâce, nous devrons être à bord, prêts à appareiller, dès 4 heures du matin mardi.

— Je serai prête, promit Anne.

Il ne restait plus qu'à prier pour que le temps leur fût favorable.

Le lundi soir, l'amiral se montra de nouveau, visiblement inquiet.

— Il n'y a pas de vent, madame. Nous ne pourrons naviguer demain. Je suis vraiment désolé.

— Pensez-vous que ça ira mieux le jour suivant ? demanda-t-elle, frustrée de ce nouveau retard.

— Je l'espère, soupira-t-il. En attendant, je vais m'efforcer d'organiser de quoi distraire Votre Grâce pendant qu'elle est retenue ici.

— C'est très aimable, monsieur, le remercia Anne.

Après le déjeuner, l'amiral l'emmena revoir les navires avec ses dames et les seigneurs de son groupe. Il fit servir à bord du *Lyon* un banquet avec du massepain, des gelées, des biscuits et des épices sucrées. Des joutes furent ensuite organisées et Anne se passionna pour le spectacle de ces beaux chevaliers sur leurs fières montures, parés de leurs couleurs héraldiques, se chargeant l'un l'autre. Elle s'efforçait de se préparer au choc de leurs lances, mais cela lui faisait chaque fois un coup au cœur. Les seigneurs anglais avaient défié les seigneurs allemands. Ayant reconnu les couleurs d'Otho von Wylich, elle retint son souffle lorsqu'il entra en lice et ne le quitta des yeux que lorsqu'il en sortit victorieux. Les tournois étaient rares à la Cour de Clèves, mais le docteur Wotton lui expliqua qu'en Angleterre ils étaient fréquents et populaires. Elle aurait sûrement l'occasion d'en voir un autre très bientôt.

— Sa Majesté le roi est lui-même un champion de joute, lui apprit-il.

Anne en fut impressionnée, car le roi avait quarante-huit ans et les chevaliers qu'elle avait vus aujourd'hui étaient tous de jeunes hommes. Son futur mari devait donc être en excellente forme et très actif. C'était une bonne nouvelle.

À son grand désarroi, le temps demeura défavorable le mardi, et l'amiral se montra de plus en plus contrarié de ne pouvoir exécuter les ordres de son souverain.

— J'ai de nouveau écrit à Sa Majesté le roi, annonça-t-il à Anne le mercredi matin. Bien sûr, il comprend que les hommes ne règnent pas sur les eaux, mais ce retard est terriblement frustrant pour lui. J'ai pris des dispositions pour que sept gentilshommes surveillent en permanence la mer. Dès que les conditions s'amélioreront, j'en serai informé sur-le-champ. Avec un peu de chance, si le vent et le temps le permettent, nous pourrons prendre le chemin de l'Angleterre demain.

— J'espère que ce sera le cas, déclara Anne.

— Dès qu'il sera possible de lever l'ancre, je ferai sonner les trompettes. Votre Grâce peut-elle se préparer à me rejoindre quand elle les entendra ?

— Je serai prête à partir à tout moment, promit-elle. Car j'ai hâte moi aussi de me rendre en Angleterre !

Ils furent interrompus par un huissier annonçant l'arrivée de lord et lady Lisle. L'amiral se leva.

— Je vous salue, Votre Grâce, commença le gouverneur. Mon épouse aurait deux requêtes à vous adresser.

Lady Lisle posa sur Anne un regard suppliant et plein d'espoir.

— Madame, mon premier mari m'a donné deux filles charmantes et désireuses de servir. L'aînée, Anne, a eu la chance d'obtenir une place dans la maison de Votre Grâce, mais pas la cadette, Katherine, et elles n'aiment pas être séparées…

— Je comprends votre demande, lady Lisle, l'interrompit Anne. Mais je ne puis vous répondre avant d'en avoir parlé à Sa Grâce le roi.

— La pauvre Katherine a joué de malchance, poursuivit lady Lisle, comme si Anne n'avait rien dit.

— Je ferai de mon mieux, trancha Anne avec fermeté. Vouliez-vous me dire autre chose, madame ?

— En vérité, oui, j'aurais une autre requête, répondit la femme avec un large sourire. Votre Grâce nous ferait-elle l'honneur de se joindre à nous pour le dîner de ce soir ?

Anne n'avait nulle envie de participer le soir à un dîner, mais, jetant un coup d'œil à l'amiral, elle crut voir dans son regard une lueur de sympathie pour le couple et comprit qu'elle ne devait pas froisser ses hôtes par un refus supplémentaire.

— C'est très aimable à vous de m'inviter et je viendrai volontiers,

répondit-elle.

L'amiral et ses gentilshommes firent leur possible pour divertir leur future reine. Ils jouèrent de la musique, chantèrent pour elle, lui décrivirent longuement les splendeurs des palais royaux et les préparatifs pour les nombreuses fêtes en son honneur. Il y aurait une magnifique cérémonie de bienvenue à laquelle assisteraient la noblesse et les principaux dignitaires du royaume.

— Depuis que l'on a annoncé la venue de Votre Grâce, les tailleurs ont du mal à répondre aux commandes de vêtements, assura sir Francis Bryan, celui qui arborait un air cynique et portait un cache-œil. Je n'ai moi-même reçu mon habit que quelques heures avant mon départ pour Douvres.

Une fois de plus, Anne se sentit confuse d'apprendre que sa présence causait tant de remous. Sur les conseils du docteur Wotton, elle annonça qu'elle garderait sa maison de Calais ouverte à ceux qui souhaitaient lui rendre visite et lui présenter ses respects.

— Je serais ravie de mieux connaître les sujets de mon seigneur le roi, assura-t-elle.

Elle voulait plaire à Henri, tout faire pour être aimée de lui. Chaque jour, elle passait un moment avec Susanna, pour améliorer sa connaissance de la langue anglaise.

— Pourquoi le *ouhg* des mots « *bough* », « *cough* » et « *dough* » se prononce-t-il différemment, alors qu'il s'écrit de la même façon ? lui demanda-t-elle un jour, totalement déconcertée.

— Il n'y a pas d'explication à cela, répondit Susanna en souriant. Votre Grâce doit simplement faire l'effort de s'en souvenir.

— Je ne maîtriserai jamais cette langue ! soupira Anne.

Il le faudrait bien, pourtant, si elle voulait communiquer avec son époux, car ils ne pourraient pas toujours compter sur la présence d'un interprète !

En attendant, elle ne négligeait rien pour être en mesure de satisfaire son roi. Cet après-midi-là, elle s'adressa au docteur Olisleger.

— J'ai entendu dire que Sa Majesté aimait les cartes, mais je n'ai moi-même jamais appris aucun jeu. Pourriez-vous demander à l'amiral de m'en enseigner un qui soit apprécié du roi ?

Le docteur Olisleger prit un air dubitatif – les cartes et les jeux d'argent étant mal vus à Clèves –, mais l'amiral se prêta volontiers à l'exercice. Anne s'installa donc à une table avec lui et lord William Howard, pour apprendre à jouer au piquet, sous le regard attentif du docteur Wotton, de Susanna et de quelques gentilshommes anglais. Il ne lui fallut pas longtemps pour maîtriser les règles.

— Votre Grâce joue mieux que bien des nobles dames de la Cour, la complimenta l'amiral.

Elle découvrit que le jeu l'amusait grandement, surtout après qu'on eut servi à table un bon vin français. Se souvenant de la façon dont, à Clèves, elle avait reçu les invités de marque, elle décida de convier à sa table le soir même ces charmants messieurs dont la compagnie avait tant égayé sa journée.

— Monsieur, dit-elle à l'amiral, me feriez-vous le plaisir de venir dîner tout à l'heure avec moi, et d'amener quelques-uns de vos agréables compagnons de la noblesse ? J'aimerais en savoir plus sur les manières que vous observez à table, vous autres Anglais.

Le docteur Wotton traduisit. Au silence qui tomba sur la joyeuse assemblée et aux regards échangés par les hommes, Anne comprit qu'elle avait commis un impair – impression confirmée par les regards d'avertissement que lui envoyait Susanna.

— Madame, je vous prie de m'excuser, mais en Angleterre il n'est pas convenable qu'une dame non mariée, surtout une future reine, convie un gentilhomme à souper, répondit l'amiral. Vous me voyez fort embarrassé. En acceptant votre aimable invitation, je risquerais de fâcher le roi. Et je ne voudrais pas vous offenser en la refusant.

Anne se sentit confuse. Elle se tourna vers le docteur Wotton.

— Il s'agit d'un malentendu. Je vous prie de réitérer mon offre et d'expliquer au lord amiral qu'à Clèves il n'est pas choquant qu'une dame non mariée invite des messieurs à sa table. Dites-lui également que mes parents m'y ont régulièrement encouragée.

Après la traduction de Wotton, l'amiral accepta l'invitation et se présenta donc le soir avec huit autres messieurs. Anne prit plaisir à jouer les hôtesses. Elle n'avait jamais reçu autant d'invités et se mit en devoir de les charmer. Le repas était excellent et, avec l'aide de Susanna et du vin qui coulait à flots, les conversations allèrent bon train.

Plus tard, alors que l'amiral s'apprêtait à partir, Anne le retint.

— Monsieur, y a-t-il eu au cours de cet agréable dîner quelque chose que Sa Majesté aurait pu désapprouver ? demanda-t-elle avec une pointe d'ironie.

— Non, madame, répondit-il. Absolument rien. J'informerai Sa Majesté que votre amabilité à notre égard et votre excellente conduite n'auraient pu être plus louables.

Deux jours plus tard, ils se trouvaient toujours bloqués à Calais. Le vent s'était levé, mais avec une telle force qu'il était désormais dangereux de prendre la mer.

— Il n'y a rien d'autre à faire que d'attendre un apaisement, se plaignit l'amiral. Certains capitaines imprudents prennent la mer avec de tels vents, à leurs risques et périls. J'ai appris aujourd'hui qu'un gros bateau hollandais avait été perdu près de Boulogne.

— C'est terrible ! soupira Anne. À ce rythme, je ne serai jamais mariée avant Noël. J'espère que le roi n'en prendra pas ombrage.

— Pas du tout, lui assura l'amiral. Il serait en revanche furieux si nous risquions votre vie en appareillant par ce temps. Heureusement, le vent est meilleur dans l'autre direction, et un messager d'Angleterre a pu arriver jusqu'ici, bien qu'au prix d'un certain danger. Sa Majesté a reçu mes lettres. Elle souhaite bien sûr l'arrivée de Votre Grâce, mais ne se formalise pas de ce retard et souhaite que je vous encourage à garder bon moral, vous et votre escorte.

Anne vit cela comme une preuve supplémentaire de l'attention que le roi lui portait.

— Je remercie Sa Majesté, dit-elle, un peu rassérénée. Je suis profondément sensible à sa gentillesse.

L'amiral et le gouverneur mirent un certain enthousiasme à exécuter les ordres du roi, en organisant festins et joutes pour distraire Anne et la réconforter. La nuit de Noël, alors que l'on servait du vin épicé et des gaufres lors d'une grande réception réunissant de nombreux invités, l'amiral se présenta, visiblement d'excellente humeur.

— Votre Grâce, annonça-t-il. Le vent est en train de tourner.

Enfin, le 27 décembre à midi, Anne monta à bord du *Lyon* au son des trompettes. C'était étrange et un peu effrayant de se trouver sur un navire, de le sentir rouler sous ses pieds et de penser à cette eau profonde sous sa coque de bois. Anne s'efforça pourtant de faire abstraction de sa peur. Dans quelques heures, elle serait en Angleterre, où son roi l'attendait.

Le capitaine du navire la salua respectueusement puis lui présenta sa cabine, un espace bien aménagé et lambrissé de chêne, avec une large ouverture grillagée donnant sur la mer. L'amiral l'exhorta à y rester enfermée durant tout le voyage. Comme toujours, Susanna servit d'interprète.

— Les marins sont très superstitieux sur la question des femmes à bord, expliqua-t-il.

Anne balaya l'argument d'un revers de la main.

— Cela m'inquiète d'être en mer, monsieur. Je préfère demeurer sur le pont, afin de voir ce qui se passe.

L'amiral hésita.

— Très bien, madame. Mais si le temps se gâte, le capitaine s'attendra à vous voir regagner votre cabine.

Il la raccompagna donc avec Susanna sur le pont, où certains membres de sa suite attendaient encore d'être conduits à leurs cabines. Les autres embarquaient sur quelques-uns des cinquante navires qui accompagneraient *Le Lyon* en Angleterre. Anne se tint près

du pavois bâbord avec Susanna pour regarder l'équipage lever l'ancre. Une femme enveloppée d'un manteau vert les observait, à quelques mètres de là, avec l'un des soldats de l'escorte d'Anne. Comme le regard de cette dernière se posait sur elle, la femme esquissa une révérence.

— Vous étiez à la porte de la Lanterne avec lady Lisle lors de mon arrivée à Calais, n'est-ce pas ? demanda Anne en souriant.

— Oui, Votre Grâce, j'y étais en effet, acquiesça la femme.

C'était une Anglaise d'une quarantaine d'années, aux cheveux noirs, au visage fin et au menton pointu.

— Vous étiez à son service ?

— Non, madame. Mon mari était soldat dans la garnison de Calais, mais il a obtenu une place à la Cour dans la garde du roi, et nous retournons donc en Angleterre.

— Et vous êtes… ?

— Mrs Stafford, pour vous servir, répondit la femme en esquissant de nouveau une révérence.

Anne remarqua que Susanna, qui traduisait, considérait la femme avec froideur.

— Et cela faisait longtemps que vous résidiez à Calais ?

— Plus de cinq ans, madame.

Pendant cette conversation, ils avaient largué les amarres. Le vent gonfla les voiles et le navire s'éloigna gracieusement du quai. L'amiral les rejoignit.

— Les mouvements du navire sont plutôt doux, fit remarquer Anne d'un ton plein d'espoir.

— C'est parce que nous n'avons pas encore quitté le port, madame.

Et en effet, ils trouvèrent au large une mer beaucoup plus agitée. *Le Lyon* se mit à rouler et à tanguer au milieu des vagues. Anne commença à avoir le mal de mer et à prendre peur. Elle se demanda comment elle allait supporter cela durant tout un voyage.

— Combien de temps mettrons-nous pour arriver en Angleterre ? s'enquit-elle.

— Avec un bon vent comme celui que nous avons en ce moment, madame, nous devrions arriver à Douvres dans la matinée.

L'amiral semblait très détendu et Anne en déduisit que le balancement du navire était parfaitement normal. Elle s'efforça de lutter contre la panique qui la gagnait, car elle avait de plus en plus de mal à tenir debout. En serrant les dents, elle s'agrippa au pavois pour ne pas tomber à la renverse : une princesse de Clèves devait toujours rester maîtresse d'elle-même.

— Pardonnez-moi, Votre Grâce, mais je crois que je vais me retirer dans la cabine des dames, déclara Mrs Stafford, avant de s'éloigner en titubant.

L'amiral sourit à Anne.

— Vous avez déjà le pied marin, la félicita-t-il.

Elle n'en était pas certaine.

— Je pense que je vais moi aussi me retirer, annonça-t-elle.

Ce qu'elle fit, suivie de près par Susanna. Dans la cabine, elles trouvèrent mère Lowe totalement décomposée et livide. À peine eurent-elles refermé la porte derrière elles que Susanna demanda :

— Savez-vous qui est la femme à qui vous parliez, madame ?

— Non, répondit Anne. Je devrais ?

— Il s'agit de Mary Boleyn, la sœur de la défunte reine Anne. Une personne de mauvaise réputation. Elle a quitté la Cour en disgrâce, après avoir épousé ce Stafford, un soldat d'un rang bien inférieur à elle et de surcroît sans le sou. La reine Anne n'approuvant pas leur union, elle avait demandé au roi de les bannir. Elle ne se sont plus revues.

— Elle a dû souffrir en apprenant la terrible fin de sa sœur, compatit Anne. Ce doit être terrible de vivre avec ce fardeau. Pourquoi a-t-elle si mauvaise réputation ?

Le bateau plongea de nouveau et Anne s'empressa de s'asseoir sur sa couchette, tandis que Susanna s'agrippait à la poignée de la porte pour ne pas tomber.

— Disons qu'elle n'hésitait pas à accorder ses faveurs, lâcha-t-elle d'un ton méprisant. Votre Grâce ne devrait pas se montrer en sa compagnie.

Mère Lowe secoua la tête avec une moue désapprobatrice.

— En effet, vous avez raison, concéda Anne. Elle ne vient donc pas à la Cour ?

— Non, madame. Il n'y a pas de place pour elle là-bas.

C'était aussi bien. Anne regarda par la fenêtre de leur cabine les côtes françaises qui s'éloignaient. Elle laissait derrière elle Clèves et tous ceux qu'elle aimait, mais avec la perspective de rejoindre le beau Henri.

Elle s'allongea et pria pour que la mer se calmât un peu. C'était affreux d'être ballottée d'avant en arrière, de manière aussi imprévisible. Elle aurait voulu que le temps passe plus vite et avait hâte de se retrouver sur la terre ferme, et pas à la merci de cette houle impitoyable à laquelle elle ne parvenait pas à s'habituer – contrairement à ce que l'amiral lui avait assuré. Elle en était réduite pour l'instant à demeurer couchée, en priant Dieu et sa Sainte Mère de les garder sains et saufs.

Il faisait nuit lorsque l'amiral se présenta à la porte de sa cabine pour l'informer que le vent les avait poussés au nord de Douvres et que c'était donc près de la ville de Deal qu'ils accosteraient. Jamais nouvelle ne lui avait paru plus agréable.

Elle s'était imaginée debout sur le pont, regardant approcher les côtes de l'Angleterre, mais, en jetant un coup d'œil par l'ouverture de sa cabine, elle ne vit rien d'autre que quelques lointaines lumières dans l'obscurité.

— Nous devrions préparer Votre Grâce pour son arrivée, déclara mère Lowe en faisant signe à Gerberge et à Anastasia, qui étaient toutes deux blêmes, le teint verdâtre.

Gerberge peigna les cheveux d'Anne, lui refit sa tresse, remit son *Stickelchen* en place et brossa sa robe de velours noir. Anastasia alla chercher de l'eau dans un tonneau en titubant et la versa dans une cuvette en argent pour permettre à Anne de se rafraîchir le visage et les mains. Mère Lowe apporta ses bijoux et son manteau doublé de zibeline.

Elles entendaient crier les marins sur le pont. Peu à peu, le roulis s'atténua, apportant un répit bienvenu.

L'amiral vint frapper à la porte.

— Madame, nous sommes en Angleterre !

Il regarda Anne d'un air approbateur.

— Si je puis me permettre, Votre Grâce a tout à fait l'allure d'une reine, déclara-t-il. Hâtez-vous, les chaloupes sont prêtes.

Les chaloupes ? Elle avait apparemment surmonté une épreuve pour en affronter une autre, car le capitaine l'attendait pour l'aider à grimper dans une barque munie de rames que l'on s'apprêtait à faire descendre dans l'eau au moyen de cordes. Elle le remercia de l'avoir accompagnée jusque-là saine et sauve, puis rassembla son courage pour enjamber le rebord de la barque. L'amiral l'imita, suivi de Susanna et de ses autres compagnes. Heureusement, on lui assura que le trajet serait bref, et cela bougeait beaucoup moins qu'elle ne l'avait craint.

— Ces collines sont les Downs, madame, une zone de mouillage abritée, expliqua l'amiral. Un peu plus loin en mer se trouve le banc de Goodwin, une zone sablonneuse où se sont échoués de nombreux navires. J'avoue avoir eu quelque inquiétude en voyant que le vent nous poussait au nord, mais le capitaine a réussi à nous mener ici sans encombre.

Anne se signa en songeant à ce qui aurait pu arriver avec un capitaine moins aguerri.

— Où sommes-nous ? demanda-t-elle.

Les lumières du rivage semblaient beaucoup plus proches à présent.

— À Deal, madame.

La cloche lointaine d'une église sonna cinq coups.

— Nous avons eu une traversée rapide, se félicita l'amiral en souriant.

Les marins ramèrent jusqu'à une plage, où ils aidèrent Anne à descendre de la barque. Elle se sentit incroyablement soulagée de poser enfin le pied sur la terre ferme. Comme les hommes envoyaient des signaux lumineux, un cavalier galopa dans leur direction, suivi d'un second, portant une torche. Ils s'arrêtèrent devant eux et le premier sauta précipitamment à bas de sa selle.

— Est-ce Sa Grâce la reine ? demanda-t-il, hors d'haleine.

— Oui, monsieur, répondit Anne, qui s'était entraînée à saluer en anglais. Et je suis très heureuse d'être en Angleterre.

Il s'agenouilla pour lui baiser la main, puis se redressa.

— Sir Thomas Cheyney, lord gardien des Cinq-Ports, pour vous servir. Au nom du roi, madame, je vous souhaite la bienvenue ! Lord amiral ! ajouta-t-il en s'inclinant de nouveau. Ne vous voyant pas arriver à Douvres, nous avons pensé que vous accosteriez ici.

Une longue file de cavaliers arrivait à sa suite. Bientôt, une véritable foule fut rassemblée sur la plage pour accueillir Anne.

— Il fait froid, madame, déclara sir Thomas. Ne nous attardons pas. Venez, je vais vous escorter jusqu'au château.

Le coche d'Anne ayant été déchargé du bateau, elle put y monter avec Susanna et on la conduisit en procession le long de la côte jusqu'au château de Deal.

Sir Thomas s'excusa de ne pas avoir été préparé à la recevoir.

— C'est une forteresse, madame, construite par Sa Grâce le roi pour défendre le royaume en cas d'invasion française. Mais, au moins, vous pourrez vous y rafraîchir avant de partir pour Douvres.

En pénétrant dans le petit bâtiment circulaire, Anne fut frappée par l'absence de confort. L'ameublement était réduit au minimum, mais l'endroit était propre et l'on s'était activé en cuisine pour lui préparer un alléchant assortiment de charcuteries et de desserts. N'ayant rien avalé depuis le petit déjeuner, elle se servit volontiers, arrosant ces mets délicats d'un vin épicé que les Anglais appelaient « hypocras ».

Elle avait à peine fini de se restaurer qu'on annonça le duc de Suffolk. Un homme corpulent, richement vêtu, avec une barbe blanche taillée en carré et un nez proéminent vint s'incliner devant elle et lui baiser la main.

— Bienvenue en Angleterre, Votre Grâce, déclara-t-il en la couvant d'un œil appréciateur. J'espère que vous avez fait une bonne traversée. Je suis venu avec l'évêque de Chichester, et de nombreux chevaliers et dames, afin de vous escorter jusqu'au château de Douvres.

Anne sourit. Enfilant de nouveau sa cape, elle le suivit sur le pont-levis. Une grande partie de sa suite, notamment les docteurs Olisleger et Wotton, mère Lowe et Otho von Wylich, avaient à présent débarqué et l'attendaient au milieu d'une foule de courtisans et d'hommes

d'armes anglais qui la dévisageaient avec curiosité.

Elle dut remonter dans son coche – mais quand ce voyage prendrait-il fin ? Ils cheminèrent dans la nuit pendant environ trois lieues, puis soudain, droit devant elle, au sommet d'une haute falaise surplombant la mer, elle vit se dresser une imposante forteresse.

— Le château de Douvres ! cria quelqu'un.

Ils grimpèrent, encore et encore, franchissant une série de hautes et lourdes portes, jusqu'à passer enfin le dernier mur d'enceinte, éclairé par des torches. Là se dressait la grande tour, où le duc avait dit qu'elle logerait. Une autre foule était rassemblée au pied du bâtiment. Suffolk présenta à Anne plus de quarante seigneurs et gentilshommes, ainsi que sa jeune épouse, une jolie rousse aux yeux vifs et au nez retroussé, et d'autres dames richement vêtues.

Il était à présent 22 heures et Anne commençait à être fatiguée. La duchesse de Suffolk et ses dames la conduisirent par un escalier en colimaçon jusqu'à des appartements qui avaient été aménagés aussi confortablement et luxueusement que possible compte tenu de l'ancienneté du bâtiment. Ses grandes malles étaient déjà sur place et ses servantes allemandes s'empressèrent de les déballer.

— Je pense que Sa Grâce désire se coucher, déclara fermement mère Lowe.

Aussitôt, les dames anglaises reculèrent pour permettre aux suivantes d'Anne de la déshabiller.

— *Gute nacht !* leur lança mère Lowe d'un ton sans appel.

La duchesse de Suffolk comprit qu'on leur souhaitait « bonne nuit » et qu'on leur demandait donc de sortir. Ce qu'elle fit, avec sa suite.

Anne tenait à peine debout quand on lui enfila sa robe de nuit et ce fut avec reconnaissance qu'elle se glissa dans son lit. Elle s'allongea, la tête pleine d'impressions de son nouveau pays – l'Angleterre. Elle s'endormit en quelques minutes.

Chapitre 8

1539-1540

Anne se réveilla fraîche et dispose. Sur la suggestion de lady Suffolk, elle monta tout en haut de la tour quadrangulaire, d'où elle put profiter d'une vue à couper le souffle. Le froid était vif et mordant, le ciel dégagé, le soleil scintillait au loin sur la mer. Elle distingua la silhouette des côtes de France. Autour d'elle s'étendait l'Angleterre, verte et vallonnée, couverte de forêts denses.

Alors qu'elle avait regagné ses appartements et prenait son petit déjeuner, le docteur Olisleger se présenta.

— Je suis heureux de vous voir saine et sauve en Angleterre, se réjouit-il avec un sourire paternel. Le duc de Suffolk, le docteur Wotton et moi-même pensons que vous devriez vous reposer à Douvres, ainsi que votre escorte, tout ce dimanche et demain lundi.

Ravie de ce répit, Anne accepta volontiers. Néanmoins, le lendemain matin, elle avait déjà hâte de repartir et convoqua le duc de Suffolk pour lui demander s'ils pouvaient reprendre la route.

— Madame, avez-vous regardé dehors ? s'exclama-t-il. Le temps est mauvais et le vent souffle.

— Monsieur, je suis très désireuse de me rendre au plus vite auprès du roi, insista-t-elle.

Il lui adressa un sourire indulgent.

— Eh bien, dans ce cas, madame, je serai heureux de vous accompagner.

On chargea les bagages et le grand cortège se reforma pour descendre la colline vers l'ouest, à travers le Kent. Le temps était véritablement exécrable. Le vent soufflait plus fort que jamais et il était quasiment impossible de garder les rideaux du coche en place. Anne dut endurer un voyage sous la grêle et la neige fondue que la tempête lui soufflait tour à tour au visage, tandis que le duc de Suffolk et sir Thomas Cheyney chevauchaient de chaque côté de sa voiture, avec des mines crispées, visiblement transis de froid.

Environ trois lieues après Cantorbéry, à Barham Downs, l'archevêque attendait, ses vêtements claquant dans la tempête, accompagné de trois évêques et d'un grand nombre de gentilshommes du Kent magnifiquement vêtus, venus à la rencontre de la reine. L'archevêque Cranmer était un homme solennel et érudit, au visage basané et à la mine lugubre ; mais, bien qu'extrêmement réservé, il se montra tout à fait courtois et parut flatté devant l'air ébahi d'Anne

quand elle découvrit les puissantes flèches de la cathédrale se dressant dans le lointain.

Le crépuscule tombait lorsqu'ils franchirent les portes de la cité ; des torches éclairaient les rues. Au moment où le maire et les notables de la ville s'avancèrent pour accueillir Anne, on entendit tonner les canons.

— Toutes ces attentions me touchent énormément, déclara-t-elle poliment en anglais au maire.

Elle s'émut encore davantage quand Cranmer s'avança pour lui présenter une coupe remplie de souverains d'or.

Ils traversèrent ensuite la ville. Une nombreuse foule avait bravé les éléments pour la voir passer et elle fit l'effort de garder le sourire, en dépit du vent et de la pluie. Tout au bout des remparts se trouvait l'ancien monastère de saint Augustin, où elle devait passer la nuit.

Bien sûr, plus aucun moine n'y résidait. Elle savait grâce à Guillaume que le roi Henri avait confisqué les trésors de l'Église et fermé la plupart des établissements religieux. Apparemment, il avait gardé celui-ci pour son usage personnel et l'avait transformé en palais.

— C'est un logement très commode, expliqua l'archevêque, car il se trouve sur la route entre Londres et Douvres. Il a été considérablement amélioré en raison de la venue de Votre Grâce et les travaux viennent tout juste d'être achevés.

Les nouveaux appartements de la reine étaient situés perpendiculairement à ceux du roi, dans un bâtiment de brique et de bois, au toit en tuiles. Entre les deux, expliqua Cranmer, se trouvait l'ancienne chapelle de l'abbé, aujourd'hui chapelle royale.

— C'était l'une des premières abbayes d'Angleterre, ajouta-t-il. Elle fut fondée au VIe siècle par le saint lui-même.

Anne aurait voulu savoir si le sanctuaire de saint Augustin avait survécu aux réformes religieuses du roi, mais elle n'osa pas poser la question.

Dans la grand-salle – d'une véritable splendeur –, elle trouva une cinquantaine de dames coiffées de bonnets de velours, prêtes à la servir. Se sentant suffisamment à l'aise pour s'exprimer un peu en anglais, elle les salua chaleureusement.

— Je suis tellement heureuse de voir les sujets du roi venir vers moi avec tant d'affection que j'en oublie le mauvais temps.

Elle explora avec émerveillement ses appartements neufs, admirant les manteaux de pierre des cheminées, les murs enduits de blanc, les fenêtres à meneaux ornées de vitraux où son écusson figurait à côté de celui du roi. On avait peint ses armoiries sur les murs de sa salle d'apparat et de sa salle de garde. Les pièces sentaient le charbon de bois que l'on faisait encore brûler pour sécher le plâtre et la peinture.

Ce soir-là, l'archevêque organisa un festin dans la salle d'apparat

des appartements du roi. À mesure que la soirée avançait et qu'il vidait les coupes de vin qu'on lui servait, il devenait de plus en plus loquace et drôle. Anne se divertissait.

— Tout le monde chante vos louanges, assura Cranmer. J'avoue avoir eu quelque inquiétude en apprenant que le roi épousait une dame ne parlant pas notre langue, mais après avoir vu Votre Grâce et constaté par moi-même comme vous avez progressé en anglais, voilà mes craintes dissipées. Vous vous exprimez impeccablement.

— Merci, monseigneur, répondit Anne.

Cranmer la flattait, elle s'en rendait bien compte, car son anglais laissait en vérité à désirer. Pourtant, elle se sentit légère et heureuse, tout à fait dans l'état d'esprit d'une jeune mariée.

Bientôt elle verrait enfin le roi, son futur époux !

Le lendemain, ils quittèrent Cantorbéry pour le petit village de Sittingbourne.

— Nous ne nous attarderons pas ici, expliqua le duc de Suffolk alors qu'ils remontaient une rue bordée de jolis cottages. Il n'y a pas de logement royal dans les environs et Votre Grâce devra s'arrêter dans une auberge. Soyez assurée que celle-ci est excellente. De nombreux rois et reines y ont logé par le passé, quand ils allaient à Douvres ou en revenaient.

Anne trouva l'auberge du *Red Lion* fort pittoresque, avec ses plafonds bas à poutres apparentes et son sol en briques. L'aubergiste, un homme très aimable, se montra soucieux de plaire. Il lui servit un copieux dîner composé d'un rosbif en sauce et d'une tarte aux pommes, le tout arrosé de deux chopes d'une bière locale qu'elle demanda à goûter et jugea très bonne. Dieu seul savait où l'on avait logé sa suite et l'importante escorte anglaise qui l'accompagnait désormais. Sans doute avait-on dispersé tout ce monde dans différents logis, à des lieues à la ronde.

Après le déjeuner, elle invita le docteur Wotton à la rejoindre dans une petite salle qu'on lui avait réservée et lui offrit de la bière, ce qu'il accepta avec empressement.

— Votre Grâce sera heureuse d'apprendre qu'elle rencontrera bientôt le roi, car Sa Majesté viendra l'accueillir en grande pompe à Blackheath dans quatre jours, annonça-t-il.

Le cœur d'Anne se mit à battre la chamade. Bientôt, elle verrait le bel homme du portrait. Elle allait compter les heures qui la séparaient de ce moment.

Cette nuit-là, dans sa confortable chambre à coucher située sous les combles et meublée d'un beau lit sculpté, elle étudia son reflet dans le miroir. Le roi aimerait-il ce qu'il verrait ? Préférait-il les femmes petites et plutôt rondes ? Elle n'était ni l'une ni l'autre. Ayant perdu

du poids au cours des semaines précédentes, elle craignait même d'être un peu trop mince – pour ne pas dire maigre. Ce long et éprouvant voyage ne l'avait pas embellie. Son nez paraissait plus long, son menton plus pointu. Oh, et puis c'était assez ! Elle était presque mariée, il n'était plus temps de s'inquiéter de ces questions. Après tout, son portrait avait séduit le roi !

La veille du nouvel an, Anne quitta Sittingbourne pour Rochester. À une lieue de la ville, à Rainham Down, elle fut accueillie par le duc de Norfolk, un homme dur et autoritaire, aux manières brusques. Derrière lui, s'inclinant bien bas sous la pluie glacée, se trouvaient deux autres seigneurs, plusieurs rangs de cavaliers et une grande compagnie de gentilshommes dans leurs habits de velours – tout ce monde-là trempé jusqu'aux os, bien évidemment.

— Votre Grâce, le roi me charge de vous saluer et de vous escorter jusqu'à votre logement, déclara le duc de sa voix de stentor. Vous resterez ici les deux prochaines nuits, ce qui vous permettra de vous reposer. Le jour de l'an, des divertissements seront organisés en votre honneur et un festin sera servi le soir.

Il avait fait cette déclaration d'un ton morne, presque à contrecœur.

En traversant Rochester, où une foule emmitouflée contre les intempéries s'était amassée sur son passage, Anne dut soulever les rideaux de son coche pour saluer, laissant ainsi entrer un souffle d'air glacé. Enfin, on la fit descendre devant le prieuré de la cathédrale, lequel, par quelque miracle, n'avait pas été fermé par le roi. Là, on la conduisit dans le palais de l'évêque. Il n'était pas habité, expliqua Cranmer. Son dernier occupant – eh bien, comment dire ? – avait reçu un juste châtiment, s'étant rendu coupable de haute trahison.

Dans la grand-salle, une dame attendait Anne pour l'accueillir. On lui annonça lady Browne et celle-ci fit sa révérence, mais le regard qu'elle lui adressa en se redressant semblait exprimer une sorte de répugnance, tout comme celui de Norfolk. Anne se demanda si elle avait commis une faute vestimentaire ou de courtoisie. Bien qu'extrêmement correcte, lady Browne demeura distante et ce fut d'un ton glacial qu'elle lui apprit avoir été choisie par le roi pour superviser les dames de compagnie qui les rejoindraient à Dartford, leur dernière étape avant Greenwich. Anne trouva étrange que cette femme manifestât autant de froideur dédaigneuse à la reine qu'elle allait servir. Sans doute ne se rendait-elle pas compte qu'elle cachait mal ses sentiments. Eh bien ! Mère Lowe saurait la mettre au pas. Sa vieille nourrice allemande serait elle aussi chargée de superviser les dames de compagnie et Anne savait déjà laquelle des deux aurait le dessus.

Le palais de l'évêque était une belle maison ancienne, bien

meublée, mais qui semblait délaissée, comme si on avait voulu y conserver avant tout le souvenir de son infortuné occupant. Cependant, Anne découvrit dans la chambre à coucher un grand lit avec de magnifiques tentures, qui faisait oublier tout le reste.

— C'est l'un des plus beaux lits de Sa Majesté le roi, lui apprit lady Browne. Il a ordonné qu'on l'apporte ici pour vous.

— Comme c'est aimable de sa part ! s'exclama Anne, touchée une fois de plus par les attentions de son fiancé.

Une partie de la chambre à coucher avait manifestement servi de bureau, avec une table de travail et des étagères, aujourd'hui vidées. Le défunt évêque avait dû être un homme cultivé, car ses appartements comportaient deux cabinets de travail et deux galeries bordées d'étagères chargées de livres, dont certains attachés par des chaînes, comme dans une bibliothèque. Les appartements d'Anne étaient disposés autour d'une cour triangulaire, avec un jardin derrière. Ce palais avait dû être splendide. Autrefois.

— Comme il fait froid ici ! se plaignit Anne, en frissonnant malgré sa cape.

Un bon feu crépitait pourtant dans l'âtre et d'épais rideaux couvraient les fenêtres. Les draps lui parurent néanmoins humides. Susanna, allongée sur une paillasse au pied du lit d'Anne, lui confirma cette impression.

— C'est l'emplacement du château qui veut cela, madame, lui murmura-t-elle dans l'obscurité. Nous sommes tout près de la mer et d'un rivage marécageux.

Anne se recroquevilla sous ses couvertures.

— Qu'est-il arrivé à l'évêque de Rochester ? demanda-t-elle.

Susanna hésita.

— L'évêque Fisher ? Il a été condamné à la décapitation, madame, car il refusait de valider le mariage du roi avec la reine Anne et de reconnaître Sa Majesté comme chef de l'Église. On l'a exécuté à peu près en même temps que sir Thomas More, il y a de cela cinq ans.

Par son père et par Guillaume, Anne avait beaucoup entendu parler de More, grand ami d'Érasme et érudit universellement respecté. Comme tout le monde en Europe, la nouvelle de sa terrible fin l'avait beaucoup choquée.

— Tout ça parce qu'ils ne voulaient pas accepter Anne comme reine, murmura-t-elle.

Et un an plus tard, Anne Boleyn avait été décapitée à son tour. Parfois, la roue du destin tournait soudainement.

Plaise à Dieu qu'elle ne tourne pas ainsi pour moi ! songea Anne.

Elle soupira.

— Je n'ai pas l'impression d'être à la veille du nouvel an. À Clèves, il y aurait eu des fêtes et de la musique.

Elle avait passé une soirée plutôt morne, à partager son dîner avec les deux ducs et Cranmer. L'atmosphère lui avait paru crispée et elle n'avait pas particulièrement apprécié ses trois compagnons de table – l'un trop calme et trop savant, le deuxième trop exubérant et brutal, et le troisième trop hautain et bourru.

— D'ordinaire, nous festoyons nous aussi à la veille du nouvel an, assura Susanna. Mais avec notre arrivée tardive et par ce temps, cela n'aurait pas été facile à organiser. Il y aura un festin demain.

— J'ai du mal à croire que nous sommes déjà en 1540, commenta Anne. Espérons que la nouvelle année nous apportera de la joie.

L'après-midi du jour de l'an, pour une fois, la pluie ne fut pas au rendez-vous. Dans la cour, sous les appartements d'Anne, l'on préparait un combat entre un chien et un taureau. Entourée de ses dames de compagnie, elle observait la scène à travers les carreaux verdâtres d'une fenêtre. On venait de délimiter une arène au moyen d'une sorte de cordon et la foule se pressait déjà pour voir le spectacle. Il y avait là des membres de sa suite, tandis que d'autres, comme elle, se contentaient d'observer depuis les étages de leur logement. Elle vit de l'argent changer de main. On prenait des paris sur le vainqueur.

On fit faire le tour de l'arène à un taureau paré de rubans colorés, avant de l'enchaîner à un anneau de fer, lui-même fixé à un solide poteau planté au centre.

— Le chien doit saisir le taureau par le museau, sa partie la plus sensible, et ne plus le lâcher, expliqua Susanna. Celui-ci va se défendre, bien sûr. De nombreux chiens perdent la vie dans ce combat.

— Et c'est là un jeu populaire en Angleterre ? s'étonna Anne.

Elle avait pitié du taureau, autant que du chien – un grand mastiff qu'on amenait justement dans la cour sous les acclamations.

Il semblait féroce et bavait abondamment.

— Oui, madame, on peut en effet dire que c'est un jeu très populaire, confirma Susanna.

Au même instant, un page annonça sir Anthony Browne, le mari de lady Browne. Un homme de grande taille, au nez crochu et aux paupières lourdes, entra et fit sa révérence.

Après s'être redressé, il demeura un instant hésitant, à fixer Anne. De nouveau, elle se demanda, consternée, si elle avait commis un impair.

Mais l'homme se montra plutôt affable, contrairement à son épouse.

— Votre Grâce, un membre de la Chambre privée de Sa Majesté va bientôt arriver, avec un cadeau du roi pour le nouvel an.

— C'est très aimable de la part de Sa Majesté, remercia Anne en

souriant.

Sir Anthony se retira et elle s'intéressa de nouveau à ce qui se passait dans la cour. Le chien tournait autour du taureau, attendant le bon moment pour lui sauter dessus. Les spectateurs postés aux fenêtres poussèrent des cris d'effroi quand il s'élança. Le taureau l'écarta d'un coup de tête, mais il se releva aussitôt, prêt à bondir de nouveau, bien que blessé et en sang.

— Madame, lui murmura Susanna à l'oreille. Des messieurs demandent à vous voir.

À contrecœur, Anne détourna les yeux de la scène qui se déroulait dans l'arène. Huit messieurs vêtus à l'identique, enveloppés dans des manteaux à capuche taillés dans un tissu aux broderies resplendissantes, s'inclinaient devant elle. Que signifiait cela ? Pourquoi sentait-elle parmi ces hommes comme un courant d'agitation contenue ? Et pourquoi Susanna était-elle comme pétrifiée ?

L'un des messieurs, un grand homme souffrant d'embonpoint, l'observait avec une attention particulière. Il avait des cheveux roux clairsemés, des joues rougeaudes, un nez aquilin et une petite bouche crispée. Puis soudain, sans crier gare, il fit un pas vers elle et l'enlaça pour l'embrasser. Elle en fut outrée. Comment osait-il la traiter avec tant de familiarité ? Le roi en entendrait parler !

Elle s'empressa de s'écarter de l'homme, offusquée par le relent aigre de sueur qui se dégageait de sa personne – et il y avait aussi une autre odeur, encore plus écœurante. Elle s'étonna par ailleurs de constater que, loin d'être choqués par son écart de conduite, ses compagnons arboraient au contraire de grands sourires indulgents. Elle fusilla du regard son agresseur, mais il s'était détourné d'elle pour prendre un petit coffret d'ivoire qu'un serviteur lui tendait.

— Un cadeau de nouvel an de la part du roi, madame, déclara-t-il en lui présentant le coffret fort cérémonieusement.

Il avait une voix étrangement haut perchée pour quelqu'un de sa corpulence.

En ouvrant le coffret, elle découvrit un pendentif en or serti de deux rubis, d'un saphir et d'une perle. Ce bijou coûtait la rançon d'un roi !

Elle referma le coffret et le tint contre son cœur.

— Remerciez Sa Majesté, monsieur, murmura-t-elle dans son anglais hésitant. Et Dites-lui que je chérirai toujours ce pendentif.

— Ce sera fait, promit le gros homme, sans cesser de la scruter de ses petits yeux en amande.

Il y eut un temps de silence.

— Venez-vous de Greenwich, messieurs ? demanda-t-elle.

Elle s'était adressée au groupe de gentilshommes qui se tenait un peu à l'écart, mais ce fut le grand roux qui répondit, tandis qu'elle

essayait de détourner discrètement la tête de sa personne, pour ne pas trop respirer son odeur infecte.

— En effet, madame. Nous sommes venus en bateau et cela ne nous a pris que quatre heures. Ensuite, nous avons chevauché à vive allure depuis Gravesend.

— Eh bien, messieurs, je vous souhaite un bon retour, déclara-t-elle pour les congédier.

Mais ils restèrent là, à la regarder, aussi se détourna-t-elle de nouveau vers la fenêtre pour renforcer le message. Le chien gisait à présent sur les pavés, visiblement brisé, tandis que le taureau avait les naseaux en sang et mugissait sa colère. Derrière elle, elle entendit la porte se refermer.

— Oh, mon Dieu, mais quelle horr…

Susanna la fit taire d'un regard. En se retournant, elle vit que seul l'homme le plus corpulent était sorti. Les autres messieurs étaient toujours là. *C'est déjà ça !* Ce grossier personnage l'avait mise en rage.

— Y a-t-il autre chose que vous attendiez de moi, messieurs ? demanda-t-elle.

— Ce serait plutôt à Votre Grâce de nous dire ce qu'elle attend de nous, car nous sommes là pour la servir, rétorqua un jeune homme.

Elle l'avait déjà vu à Calais et se souvenait de son visage, qu'elle avait trouvé antipathique. Son nom lui revint : il s'agissait de Mr Culpeper, l'un des gentilshommes de Henri.

Avant qu'elle ait eu le temps de répondre, on poussa à nouveau la porte de la salle et, à son grand étonnement, le gros homme se tenait à présent sur le seuil, resplendissant, dans un manteau de velours pourpre. Comme les seigneurs et chevaliers s'agenouillaient pour lui rendre hommage, elle comprit, atterrée, n'en croyant pas ses yeux, que cet homme monstrueux était le roi en personne.

Stupéfaite, elle tomba à genoux, en sentant ses joues s'empourprer, au comble de l'embarras et de l'incompréhension. Cet homme ne pouvait être celui du tableau de Calais ! Certes, le séduisant jeune homme aux traits fins du portrait représentait le roi dans sa jeunesse et le temps avait passé depuis ; mais elle avait beau chercher, elle ne lui trouvait aucune ressemblance avec l'homme corpulent qui se tenait devant elle aujourd'hui. Pourquoi personne n'avait-il jugé bon de la préparer à ce qui l'attendait ? Henri n'avait pas cinquante ans, mais il en paraissait beaucoup plus ; son visage sévère portait les marques d'un caractère emporté et d'une mauvaise santé. Il était énorme ! Son manteau aux manches bouffantes le faisait paraître presque aussi large que haut. Des bourrelets étaient visibles sous les bas blancs qui couvraient ses jambes épaisses comme des troncs et Anne eut l'impression qu'il s'agissait de bandages. Était-ce de là que provenait cette épouvantable odeur tellement incommodante ?

Elle allait devoir épouser cet homme, partager son lit et supporter sa puanteur ! Elle se sentit défaillir à cette idée.

Elle tremblait encore de stupeur quand le roi la releva de sa révérence et que leurs regards se croisèrent. Les yeux de Henri étaient d'un bleu d'acier, sous des sourcils en forme d'ailes qui lui donnaient un air de mécontentement permanent. Il s'inclina courtoisement. Mortifiée de ne pas avoir deviné qui il était et encore plus de l'avoir traité avec dédain, elle fit de son mieux pour prendre un air attendri, tout en espérant que cette expression forcée ne ressemblait pas à une grimace. Inclinant la tête, elle tomba à nouveau à genoux, mais il la releva doucement et la tint de nouveau dans ses bras pour l'embrasser. Elle eut toutes les peines du monde à dissimuler son dégoût.

— J'espère que votre voyage n'a pas été trop pénible, madame, dit-il. Et que tout s'est déroulé à votre convenance.

Anne se tourna vers Susanna, qui s'empressa de lui traduire les paroles du roi. Heureusement qu'elle était là, car sa présence familière lui était d'un grand soutien.

— Le voyage m'a paru long, monsieur, mais je remercie Votre Majesté de s'être souciée de mon confort à chaque étape. Veuillez me pardonner de vous avoir reçu avec tant de rudesse, mais je n'avais pas compris qu'il s'agissait de Votre Grâce.

Le roi éclata d'un rire bref.

— J'ai depuis toujours un penchant pour le déguisement, madame. Et je ne crains pas d'en affronter les conséquences !

Comme Susanna traduisait de nouveau, il tendit à Anne une main chargée de bagues.

— Si vous voulez bien m'obliger, allons dîner.

Anne posa sa main dans celle du roi en faisant signe à Susanna de la suivre – elle servirait d'interprète autant que de chaperon. Le roi les conduisit dans un modeste cabinet où l'on avait dressé une table pour deux personnes devant un feu. Susanna s'installa discrètement dans le fauteuil que le roi lui désigna, près de la cheminée.

— Vous attendiez sans doute un festin, Anne. Ne pourrais-je vous appeler autrement que Anne ?

— Dans ma langue, on prononce « Anna », répondit-elle.

Il demeura pensif un instant.

— Cela me plaît, décida-t-il enfin. Pour moi, vous serez donc Anna.

Sans doute préférait-il éviter de l'appeler Anne en raison des souvenirs douloureux que lui rappelait ce prénom.

— J'ai préféré un repas en tête à tête, car il m'a semblé que nous ferions mieux connaissance en privé, expliqua-t-il.

Anne se trouvait dans un tel trouble qu'elle n'était pas certaine que cela fût le bon moment pour faire plus ample connaissance avec le roi. À l'idée qu'il pourrait peut-être tenter un rapprochement, elle se sentit

défaillir, mais se força à accepter une coupe de vin rhénan. Bientôt, ce breuvage lui réchauffant le sang, elle se détendit un peu. Sa situation lui semblait toujours aussi atroce, mais elle était comme détachée de ce qui lui arrivait.

On leur servit un somptueux repas. Du cygne rôti, présenté dans son plumage, une grande tourte de Noël fourrée de viande et de fruits secs épicés, du pâté de tête au vinaigre, une viande blanche appelée dinde, absolument délicieuse, et un excellent pâté de chevreuil. Il n'était pas étonnant que le roi fût aussi gras ! Anne trouva la nourriture riche et savoureuse, mais elle y toucha à peine. L'odeur du roi la rebutait et elle était trop bouleversée pour avoir de l'appétit.

Henri avait à table des manières exquises et elle dut reconnaître que sa conversation était divertissante. Il n'aborda que des sujets plaisants, lui expliquant notamment comment l'on fêtait Noël à la Cour d'Angleterre et lui décrivant la somptueuse réception qui l'attendait près de Greenwich dans deux jours. Il l'informa que leur mariage serait célébré le dimanche, le lendemain de cette même réception. *Dans trois jours*, songea-t-elle, en paniquant intérieurement.

— Je dois m'excuser, Anna, de vous avoir surprise aujourd'hui, déclara le roi. Je tenais à vous rencontrer en privé avant de vous accueillir officiellement. Mon ancêtre, le roi Henri VI, fit le même accueil à sa fiancée, voilà cent ans de cela.

Il montrait là un penchant romantique qui plut à Anne. Elle partageait son respect de l'histoire et des traditions. Cela leur faisait au moins un terrain d'entente.

— Je serais ravie que vous me parliez de vos ancêtres, monsieur, déclara-t-elle.

Le visage de Henri s'illumina. Il lui expliqua la rivalité entre la maison d'York, à laquelle il appartenait, et celle de Lancastre, avec leurs emblèmes respectifs, la rose rouge et la rose blanche, que la rose Tudor de sa famille avait réunis en un seul. Anne avait déjà remarqué cette rose sur la livrée royale et sur les blasons des demeures de Sa Majesté.

Tandis que la conversation se poursuivait, elle tenta de cerner la personnalité du roi et s'efforça de deviner si elle lui plaisait. Mais en vain. Les Anglais, lui avait-on dit, étaient un peuple réservé. De plus, Susanna était présente et une conversation par l'intermédiaire d'une interprète manquait forcément de spontanéité. Pourtant, elle crut remarquer que le roi ne se comportait pas comme un homme charmé par sa fiancée. Elle tenta de se rassurer : endurci par ses trente années de règne, Henri n'offrait pas aisément son cœur et gardait pour lui ses pensées et sentiments intimes. Ou bien il était tout aussi déçu d'elle qu'elle l'était de lui, mais s'efforçait de se montrer agréable, car il fallait admettre qu'il se montrait d'une courtoisie et d'une sollicitude

irréprochables. Mais par instant il semblait plein de colère contenue, comme un animal prêt à bondir. En dépit de ses manières bien policées, il l'effrayait. Elle avait du mal à imaginer qu'elle partagerait sa couche. Pire encore, l'idée la faisait frémir de peur et de dégoût.

À la fin de la soirée, il lui baisa la main et lui souhaita bonne nuit.

— Demain, je vais devoir attendre qu'une marée favorable me ramène à Greenwich et cela ne sera pas avant l'après-midi, expliqua-t-il. Je pourrai donc déjeuner avec vous.

Elle esquissa une révérence et il sortit. Enfin, quand le bruit de ses pas se fut éloigné, elle échangea un regard avec Susanna et se jeta dans ses bras.

— Seigneur ! s'écria-t-elle. Seigneur, aidez-moi !

Dans la matinée, sir Anthony Browne vint lui apporter d'autres cadeaux du roi.

— Ceci pour Votre Grâce, avec les compliments de Sa Majesté.

Elle se demanda pourquoi Henri ne les apportait pas lui-même, puis oublia cette interrogation en découvrant les somptueuses fourrures disposées de manière qu'elle pût toutes les admirer d'un seul coup d'œil – un châle court doublé de zibeline, des peaux de zibeline à porter en col, et enfin un cache-col et une coiffe entièrement en fourrure. Par ce temps hivernal, le roi n'aurait pas pu trouver plus approprié.

Elle porta le châle pour le déjeuner, ce qui lui donna l'occasion de remercier chaleureusement Henri. Il se montra moins affable que la veille et elle eut une fois de plus l'impression qu'il ruminait de sombres pensées ou était en colère, de sorte que le repas fut ponctué de silences gênants. Enfin, il réclama sa cape et lui offrit son bras pour qu'elle l'accompagnât jusque dehors, puis lui baisa la main en guise d'adieu. Elle se tint sous le porche avec ses dames pour regarder s'éloigner son embarcation, en le saluant de la main, soulagée de le voir partir.

Elle aurait voulu ordonner que l'on emballât ses effets et retourner à Clèves, vers tout ce qui lui était cher ! Ou bien que le roi fût comme sur le tableau ! Les larmes lui brouillèrent la vue et elle rentra à l'intérieur en titubant, sourde aux appels de Susanna, ne songeant plus qu'à trouver mère Lowe afin d'épancher son désespoir dans le giron réconfortant de sa vieille nourrice.

Mère Lowe demeura inflexible. Le devoir passait avant les sentiments personnels, déclara-t-elle tout en remplissant une malle, car elles repartaient pour Dartford plus tard dans l'après-midi.

— C'est ce que vous dirait votre mère, Anne. En tant qu'épouse, il est de votre devoir d'apprendre à connaître votre mari afin d'être en

mesure de le combler.

— Je n'aspire qu'à cela, croyez-moi, se lamenta Anne en fixant le feu. Mais il me fait peur. Je n'arrête pas de penser à tout ce que j'ai entendu à son sujet et auquel je me suis efforcée de ne pas prêter l'oreille. Je crains à présent que tout ne soit vrai. Il est facile de l'imaginer cruel et impitoyable.

Et il pourrait bien le devenir, si je ne lui plais pas.

— Alors vous devez veiller à lui obéir et à le satisfaire. Dieu vous a destinés l'un à l'autre, et vous devez en tirer le meilleur parti, déclara mère Lowe d'un ton sévère que démentait le regard plein de compassion de ses yeux gris. Et maintenant, ne me parlez plus de retourner à Clèves, conclut-elle.

— Oh, je n'oserais jamais y retourner, répondit Anne en parvenant à sourire. La colère de mon frère serait plus terrible que celle du roi. Je pense qu'il me tuerait.

Et le roi pourrait me tuer aussi, s'il découvrait que j'ai porté un enfant bâtard. Les doigts glacés de la peur lui enserrèrent l'échine.

On frappa à la porte.

C'était Susanna. Elle entra, les bras chargés de vêtements, en posant sur sa maîtresse un regard bienveillant et inquiet.

— Nous parlions du roi, expliqua Anne en fondant de nouveau en larmes.

Elle savait qu'elle ne devrait pas médire du souverain avec des gens de rang inférieur, mais elle avait confiance en mère Lowe et en Susanna. Toutes deux mesuraient l'étendue de son chagrin.

— Qu'avez-vous pensé de l'arrivée du roi dans un déguisement ? demanda-t-elle à Susanna en l'aidant à plier des robes.

La jeune femme marqua une pause.

— J'ai pensé qu'il vous jouait là un drôle de tour. Il s'est ensuite excusé. Je crois qu'il a de lui-même une image très romantique. Il se voit en preux chevalier venant surprendre sa belle princesse.

— Je ne vois pas ce qu'il y avait de romantique là-dedans, commenta mère Lowe. Et Anne en a été très perturbée.

Susanna acquiesça.

— Je sais. Au déjeuner, il semblait plein de rage contenue et j'ai même eu à plusieurs reprises l'impression que quelque chose l'avait mis en colère. Peut-être y a-t-il eu un contretemps dans les préparatifs du mariage, ou une affaire d'État qui l'aura mécontenté.

— Ou bien c'est moi, qui l'ai mécontenté, soupira Anne. Il s'est déplacé tout exprès pour me voir, mais je n'ai pas eu l'impression qu'il était charmé par ma personne et il ne s'est pas comporté comme un fiancé enthousiaste.

— Eh bien, s'il n'est pas enthousiaste, c'est qu'il est idiot, soupira la vieille nourrice.

— Il s'est montré très courtois avec vous, assura Susanna.

— J'espérais un peu plus que de la courtoisie, rétorqua Anne d'un air penaud, en manipulant nerveusement sa ceinture.

— Mon enfant, un roi se marie pour le bien de son royaume, conclut mère Lowe en fermant la malle. L'amour vient plus tard. Sa courtoisie est un bon début.

Susanna, qui s'était mariée par amour et était manifestement heureuse, jeta à Anne un regard apitoyé.

— Mais il faut au moins un peu de sympathie et je ne suis même pas certaine que le roi m'apprécie, rétorqua Anne. Il est vrai que je ne suis pas une beauté, mais, en toute modestie, je crois être assez jolie.

— Vous êtes charmante, confirma Susanna. Et la beauté est question d'appréciation personnelle.

— Oui, mais mon nez est trop long et mon menton trop pointu ! se plaignit Anne.

— Parce que le roi serait un modèle de beauté masculine, peut-être ? fit remarquer Susanna.

Anne soupira.

— Bien sûr que non. Je sais que je ne devrais pas le dire tout haut, car cela pourrait être considéré comme une trahison. Mais de toute façon, ce qui compte, c'est l'impression qu'il a de moi. N'oubliez pas qu'il a beaucoup insisté pour qu'on lui envoie mon portrait. S'il ne l'avait pas apprécié, je ne serais pas ici aujourd'hui. Ce qui m'inquiète, c'est que maître Holbein m'a représentée de face, sous l'angle le plus flatteur, celui qui cache mes défauts. Si le roi a l'impression d'avoir été dupé, il pourrait en prendre ombrage.

Et il pourrait également voir d'un mauvais œil une autre tromperie – s'il venait à découvrir qu'elle n'était plus vierge.

— Anne, ce portrait était ressemblant et rien ne prouve que le roi soit mécontent de vous, déclara mère Lowe. Il a certainement une foule de soucis en tête. Il s'est montré avec vous attentionné et généreux, que vous faut-il de plus ? Pensez au bijou qu'il vous a offert. Et aux merveilleuses fourrures ! Il n'a pas hésité par le passé à se débarrasser de ses épouses. Si vous ne lui plaisiez pas, il vous renverrait tout simplement à Clèves, vous pouvez en être certaine !

Anne n'en était pas persuadée.

— Me renvoyer serait s'attirer l'animosité de mon frère et des autres princes allemands, et ainsi se retrouver seul face à la France et à l'Empire. Il est possible que sa colère soit due au fait qu'il ne peut justement pas me renvoyer.

Mais comme j'aimerais qu'il le fasse !

— C'est absurde ! Tout cela est une construction de votre esprit et n'est basé que sur une vague impression ! Vous dites que le roi ne s'est guère montré que courtois, mais il vous a embrassée et étreinte. Sa

conduite a été tout à fait convenable.

Anne ne demandait qu'à le croire.

— Attendez que vous soyez mariés, conseilla mère Lowe. Il vous manifestera alors l'affection d'un mari pour sa femme.

Que Dieu m'en garde ! songea Anne.

Elle s'imagina partageant la couche du roi. Dire que ce serait réel dans trois jours seulement. Comment allait-elle faire pour supporter cela ? Chaque fois qu'elle y pensait, elle se voyait en jeune mariée tremblante de peur, se refusant à son époux…

Les officiers de maison nommés par le roi pour servir Anne vinrent l'accueillir devant la ville de Dartford. Elle dut se tenir debout dans un vent glacial, tandis que Norfolk lui présentait le comte de Rutland, cousin du roi, qui deviendrait son chambellan, puis sir Edward Baynton, son vice-chambellan, sir Thomas Denny, son chancelier, sir John Dudley, son maître des chevaux, ainsi que tous ceux qui feraient partie du Conseil chargé de gérer ses affaires. L'archevêque Cranmer et le duc de Suffolk introduisirent ensuite les trente dames et demoiselles de sa suite, qui la saluèrent comme il se devait. Quand tout cela fut terminé, elle était gelée.

— Ces dames sont dorénavant au service de Votre Grâce, l'informa Norfolk, tandis qu'ils franchissaient le portail en direction de son logement, où – s'il plaisait à Dieu – il ferait chaud. Elles côtoieront donc pour l'instant vos servantes allemandes.

« Pour l'instant ». Anne comprit le message et en fut affligée ; elle avait prié intérieurement pour que l'on autorisât ses compatriotes à demeurer en Angleterre. Bien sûr, il resterait au moins Susanna, mais elle détestait l'idée de perdre celles qui l'avaient servie si fidèlement pendant tant d'années et avaient été ses compagnes de tous les instants. Quant à mère Lowe, elle n'envisageait pas de se passer d'elle et était prête à implorer le roi à genoux pour la garder. Dans ce pays étranger, loin de tout ce qu'elle connaissait, loin de sa mère, de sa sœur et de son frère, elle se sentait perdue, à la dérive. Mère Lowe était son ancre et son pilier. Ce mariage qui approchait la terrorisait. Elle avait plus que jamais besoin de sa vieille nourrice.

Elle se força à écouter Norfolk, qui lui expliquait que la demeure dans laquelle on venait de la faire entrer était un ancien prieuré, fermé par le roi l'année précédente.

— Sa Majesté à l'intention de faire tout démolir, lui apprit-il de son habituel ton bourru. Il veut construire ici un beau palais.

Anne contempla le cloître au décor d'entrelacs et la belle église qui se dressait derrière. Cet endroit avait été autrefois un couvent important. Elle eut un pincement au cœur en songeant aux sœurs qui avaient vécu ici et s'étaient retrouvées jetées dans le monde, livrées à

elles-mêmes. Et elles n'étaient pas les seules. Au cours des quatre dernières années, le roi avait fermé presque toutes les abbayes et tous les prieurés d'Angleterre.

Ce soir-là, Anne trouva ses nouvelles dames de compagnie dans ses appartements. Elle s'effraya en prenant conscience qu'elle partagerait désormais son intimité avec ces étrangères et n'aurait que rarement l'occasion d'être seule. Pour mener une existence paisible et se sentir soutenue, elle devait absolument les conquérir.

Elle les invita à se redresser de leur révérence et à s'asseoir. Avec l'aide de Susanna, qui servit d'interprète, elle parvint à échanger quelques mots avec chacune d'entre elles. La première de ses dames se trouvait être la nièce du roi, lady Margaret Douglas, une beauté aux cheveux châtains qu'Anne avait appréciée d'emblée pour son accueil chaleureux. Venait ensuite la fille de Norfolk, sa seigneurie la duchesse de Richmond, veuve du fils bâtard du roi ; elle aussi était jolie, mais nettement moins amicale, ce qui confirma à Anne que personne ne l'estimait dans cette famille. Et soudain, elle comprit : les Norfolk, fervents catholiques, ne pouvaient se réjouir de l'arrivée d'une femme qui incarnait l'alliance de leur roi avec des princes protestants d'Allemagne.

Elle connaissait déjà la duchesse de Suffolk, qui l'accompagnait depuis Douvres. Katherine Willoughby était une jeune femme appréciée de tous, pleine de vivacité, aux idées bien arrêtées et aux opinions résolument réformistes. En revanche, la comtesse de Rutland, cousine par alliance du roi, lui parut désagréablement hautaine ; elle n'éprouva non plus aucune affection particulière pour la jolie lady Rochford au visage en forme de cœur, ni pour lady Edgcumbe, car toutes deux prenaient de grands airs et elle les avait déjà surprises à chuchoter avec des hochements de tête en regardant dans sa direction.

Parmi ses suivantes, elle avait une préférence pour Margaret Wyatt, lady Lee, dont le frère était poète, et aussi pour la savante Anne Parr, Mrs Herbert, humaniste. Ce fut avec curiosité qu'elle fit la connaissance d'Elizabeth Seymour, sœur de la défunte reine Jeanne et épouse du fils de lord Cromwell – une créature au visage doux, aux manières délicates et de très agréable compagnie. Si Jeanne avait eu le même caractère que sa sœur, il était facile de comprendre pourquoi le roi l'avait tant pleurée.

Anne Bassett, la fille de lady Lisle, était blonde, plantureuse et imbue d'elle-même, comme Anne l'avait craint. Son joli visage ne pouvait qu'attirer l'attention. Anne décida de ne pas insister auprès du roi pour qu'il accordât une place à sa sœur ; une seule personne de cette famille dans sa maisonnée lui suffisait amplement !

La petite nièce de Norfolk, Catherine Howard, une autre dame de

compagnie, afficha un joli sourire à fossettes quand Anne lui parla. En dépit de son air timide, elle avait un côté effronté et le rire facile. Bien qu'elle lui annonçât qu'elle avait dix-neuf ans, elle ressemblait à une petite fille, avec ses mains et ses pieds minuscules, et aussi en raison de la joie spontanée et naïve qu'elle manifestait en permanence. Anne l'apprécia aussitôt. On avait envie de la protéger.

Les autres servantes formaient un groupe très animé. Kate Carey, âgée de quinze ans, ressemblait tellement au roi qu'Anne la soupçonna d'être sa bâtarde. Aussi ne fut-elle pas surprise quand Susanna lui murmura à l'oreille que Kate était la fille de Mary Stafford. Cette preuve de l'infidélité du roi ne la dérangea pas ; cela s'était produit longtemps auparavant. Elle ne pensait pas qu'il serait aujourd'hui enclin à de telles fredaines, compte tenu de son obésité et de l'état de ses jambes.

— Votre Grâce sait-elle que la tante du roi, lady Bridget, était l'une des religieuses de ces lieux ? demanda lady Rutland. Elle est morte il y a des années, bien avant la fermeture.

Anne trouva désolant que Henri n'eût pas jugé bon d'épargner Dartford en mémoire de sa tante.

— Ce couvent était réputé pour sa dévotion et l'érudition de ses nonnes, expliqua lady Rochford. Il bénéficiait du patronage royal.

— C'est vrai, intervint Mrs Herbert, mais Sa Majesté a eu raison de le fermer. C'était l'un des couvents les plus riches du pays et l'un des foyers du papisme, sans aucun doute.

Sentant des dissensions sur les questions de religion entre ces Anglaises, Anne les encouragea à faire la connaissance de ses dames allemandes, qui s'étaient regroupées d'un côté de la salle. Mais, outre la barrière de la langue, les Allemandes ne jouaient pas aux cartes, ne chantaient pas, ne dansaient pas et ne maîtrisaient aucun instrument de musique. Les deux camps ne purent donc trouver de terrain commun. Anne s'en inquiéta. Les Allemandes de sa suite étaient en infériorité numérique et risquaient de se sentir mises à l'écart. Cela commençait déjà.

À 21 heures, consciente qu'elle devrait se lever tôt le lendemain pour la réception officielle qui aurait lieu à Greenwich, Anne se retira dans la maison de l'ancienne prieure. Comme à Cantorbéry, on avait fait venir pour elle un lit somptueux appartenant au roi. Bien que triste, inquiète et plutôt découragée, elle s'endormit en tâchant de se rappeler les délicates attentions de Henri pour elle. Certainement, cela ne pouvait être que le signe de l'affection qu'il lui portait…

Chapitre 9

1540

Le lendemain à midi, alors qu'elle descendait Shooter's Hill dans son coche doré en compagnie de mère Lowe et de Susanna, Anne fut impressionnée par la foule qui l'attendait en contrebas et couvrait la vaste étendue verte de Blackheath. Derrière elles suivaient d'abord douze de ses dames allemandes, vêtues de robes semblables à la sienne et portant de lourdes chaînes d'or autour du cou, puis venait le reste du long cortège qui l'accompagnait depuis Clèves ; ensuite on trouvait les ducs de Norfolk et de Suffolk, solennels et majestueux, l'archevêque de Cantorbéry et des évêques, ainsi que les lords et dames anglais qui avaient rejoint l'escorte depuis le Kent.

Susanna lui désigna le lord-maire et les échevins de Londres dans leurs tuniques rouges, puis la guilde des marchands germaniques. La lande était envahie par des centaines de chevaliers, de soldats et de serviteurs en livrée, et aussi de citoyens ordinaires. Il semblait que toute la noblesse d'Angleterre fût également présente et il devait y avoir au moins cinq mille chevaux. Les regards étaient tournés vers le coche d'Anne, car chacun voulait voir le visage de la nouvelle reine.

— Je n'arrive pas à croire que ces gens se sont déplacés pour moi, déclara Anne, très impressionnée.

— Le duc votre frère serait fier et heureux de voir cela, assura mère Lowe. Le roi s'est donné beaucoup de mal et a dépensé beaucoup d'argent pour vous offrir cet accueil princier. C'est une mesure de l'amour qu'il vous porte, ajouta-t-elle avec insistance.

Au pied de la colline, le coche s'arrêta devant un magnifique pavillon de soie entouré de tentes plus petites. Les nouveaux membres de la maisonnée d'Anne étaient postés de part et d'autre de l'entrée – ayant quitté Dartford à l'aube pour se trouver là par avance. Son lord chambellan, le comte de Rutland, s'inclina devant elle – elle nota au passage qu'il ressemblait à s'y méprendre à son cousin le roi. Lady Margaret Douglas s'avança pour l'accueillir, accompagnée de la duchesse de Richmond et d'une autre nièce du roi, la marquise de Dorset au large visage, accompagnée d'une foule de pairs.

Quand Anne descendit de son coche, toute la maisonnée salua.

— Je vous remercie de tout cœur, dit-elle en anglais, en s'adressant à la cantonade.

Puis, s'avançant vers ses dames de compagnie, elle les embrassa l'une après l'autre.

Son nouvel aumônier, le docteur Kaye, prononça en latin un long sermon dont elle ne comprit pas un traître mot. Il lui présenta ensuite officiellement ceux qui avaient juré de la servir et qui vinrent s'agenouiller devant elle pour lui baiser la main. Cela prit un temps considérable. Il fallut après endurer le froid pour écouter le discours du docteur Olisleger, qui s'exprima au nom de sa maîtresse pour répondre au docteur Kaye. Puis ce fut enfin le moment d'entrer dans le pavillon, heureusement chauffé par des braseros dans lesquels brûlaient des feux parfumés. Un banquet était dressé sur une longue table et les participants y firent honneur avec appétit, soulagés de ce répit dans le cérémonial.

Quand Anne eut mangé, ses servantes l'aidèrent à se changer pour revêtir une superbe robe de taffetas en tissu d'or, coupée à la mode hollandaise, avec une jupe ronde. Les Anglaises furent intriguées par l'absence de traîne – attribut indispensable à la Cour pour une femme de rang –, mais certaines lui en firent compliment.

— C'est beaucoup plus commode que cette lourde traîne qui me suit partout, déclara lady Margaret.

Mère Lowe refit les tresses d'Anne et les recouvrit d'un voile de lin, puis d'un *Stickelchen* constellé de perles d'Orient et surmonté d'une couronne de velours noir. Sur ses épaules, elle posa un châle court incrusté de riches pierres précieuses, et sur sa poitrine une flamboyante broche sertie de rubis.

Habillée et coiffée, Anne demeura sous la tente pour attendre l'arrivée du roi, tout en pensant à son mariage qui aurait lieu dans moins d'une journée. Sa présence ayant été annoncée à Henri qui se trouvait dans son château de Greenwich, à seulement une lieue de là, le comte de Rutland ne tarda pas à annoncer que Sa Majesté approchait. Anne dut déglutir pour avaler la boule qui se formait dans sa gorge et pria pour bien tenir son rôle.

— Seigneur, murmura-t-elle tout bas. Faites que le roi me plaise au moins un peu.

Quelques instants plus tard, des trompettes résonnèrent au loin. Le cœur d'Anne se mit à battre la chamade. *Il* arrivait.

— Votre Grâce, le moment est venu, annonça Rutland. Le roi est tout proche. Vous devez aller à sa rencontre.

À l'extérieur du pavillon, elle aperçut sir John Dudley, son maître des chevaux, qui tenait les rênes d'une haquenée richement caparaçonnée préparée pour elle. À Clèves, elle s'était toujours déplacée en coche ou en litière, car l'on n'encourageait pas les dames à monter à cheval. Les chevaux l'effrayaient. Mais un seul regard sur le visage dur et basané de sir John la décida à garder cela pour elle. Elle grimpa donc avec détermination sur le marchepied et s'installa précautionneusement sur la selle de bois. Par chance, l'animal était

docile et se tint tranquille. Elle prit donc les rênes et se mit en route, entourée de valets vêtus de la livrée arborant le lion noir de Clèves ouvragé d'or.

Devant elle chevauchait une importante foule de gentilshommes allemands et anglais ; ensuite venait sir John Dudley qui guidait sa haquenée, puis ses dames, placées selon leur rang. Les soldats de sa garde et ses serviteurs masculins fermaient le cortège à pied.

Les marchands de la guilde teutonique avaient formé une haie à cheval de part et d'autre du chemin jusqu'à Greenwich. Derrière eux se tenaient de nombreux gentilshommes et écuyers, et devant eux le maire et des notables de Londres. Tout en avançant, Anne regardait approcher les trompettes royales ; dans leur sillage, marchant en rang vers elle, progressait une compagnie de lanciers vêtus de pourpoints de velours sombre et arborant les médaillons d'or de leur fonction.

— Votre Grâce, il s'agit de la garde rapprochée du souverain britannique, un corps d'élite, déclara sir John, tandis que Susanna traduisait.

Le cortège s'arrêta pour laisser passer la garde. Ensuite vinrent les rangs d'ecclésiastiques, les hommes de loi, les officiers de la maison royale, les conseillers privés et les gentilshommes de la Chambre privée du roi, que sir John prit soin de lui nommer.

Enfin, le roi apparut, monté sur un splendide coursier harnaché d'un riche tissu brodé d'or et de perles, accompagné de Norfolk, Suffolk et Cranmer, et entouré de dix valets aux riches atours, couverts de bijoux d'or ouvragés. En dépit de sa corpulence, Henri était magnifique et Anne le trouva bien différent de l'homme qu'elle avait rencontré à Rochester. Il portait un manteau de velours pourpre et de damas d'or, lourdement orné de croisillons de dentelle assortie, avec des manches fendues doublées de tissu d'or et fermées par de gros boutons de diamants, de rubis et de perles d'Orient. Un collier de rubis et de perles pendait à son cou. Son épée et sa ceinture étaient serties d'émeraudes et de diamants étincelants. Il était coiffé d'un bonnet bordé de pierres précieuses, sous un chapeau richement décoré de joyaux. Dans la pâle lumière du soleil de janvier, il était resplendissant, tel un dieu, et la foule poussait des cris d'admiration sur son passage. Il saluait de tous côtés, posément, de la tête et de la main. Anne en fut profondément troublée. Jamais elle n'avait vu un souverain inspirer autant de respect – aussi bien aux courtisans qu'aux gens de son peuple.

La double colonne des gentilshommes qui la précédaient s'ouvrit en deux pour laisser passer le roi. Henri éperonna son cheval, s'arrêta un peu au-delà de la croix de pierre de Blackheath pour ôter son chapeau, puis vint vers Anne au trot pour la saluer. Il semblait heureux de la voir et elle en fut grandement soulagée.

Le docteur Olisleger s'avança pour servir d'interprète.

— Dame Anna, soyez la bienvenue en Angleterre, s'écria le roi de manière que tous puissent l'entendre, tout en s'inclinant sur sa selle.

Elle s'inclina à son tour.

— Votre Majesté, je suis à la fois honorée et heureuse d'être ici, répondit-elle en anglais, ravie de cet accueil chaleureux et consciente des centaines de regards posés sur eux.

Avec un aimable sourire, le souverain approcha son cheval et se pencha sur elle pour l'embrasser, sous les applaudissements nourris des spectateurs. Il dégageait une forte odeur d'herbes aromatiques et de savon, ce qui rendait sa puanteur corporelle plus supportable.

— Voyez comme mes sujets vous accueillent, madame ! s'écria-t-il.

Elle lui rendit son sourire et prononça les paroles qu'elle avait préparées.

— Monsieur, je me propose d'être pour eux une maîtresse bonne et aimante, et pour Votre Majesté une épouse humble et affectueuse, déclara-t-elle à voix haute. Je vous remercie, ainsi que toutes les bonnes personnes ici présentes, pour ce merveilleux accueil.

Tandis qu'ils échangeaient des mondanités, Anne se surprit à penser que le roi n'était finalement pas aussi repoussant que cela et qu'il finirait peut-être par lui plaire. Les membres de sa suite prirent place au milieu de la grande foule de Blackheath et une partie de la garde privée s'éloigna à cheval en direction de Greenwich, sans doute pour préparer l'arrivée de Sa Majesté. Comme Anne chevauchait vers le pavillon avec Henri, il lui accorda la place d'honneur à sa droite et tint sa monture si près que leurs bras ne cessaient de se toucher. Tout le monde applaudissait et se réjouissait de ce spectacle. Anne sentit que le peuple d'Angleterre la considérait avec bienveillance, même s'il ne pouvait l'aimer déjà.

À l'intérieur du grand pavillon de soie, le roi réclama du vin épicé pour les réchauffer, se servit quelques mets du banquet que l'on avait réapprovisionné et présenta à Anne le lord chancelier et lord Cromwell. Anne fut ravie de rencontrer enfin ce conseiller qui avait tant œuvré en faveur de son mariage.

Il s'inclina en lui baisant la main. C'était un homme corpulent, au regard d'aigle, aux traits lourds et aux manières polies.

— Bienvenue en Angleterre, Votre Grâce. J'espère que votre voyage ne vous a pas paru trop pénible. Nous avons fait de notre mieux pour vous le rendre confortable.

Nous ? Elle avait cru que toutes les délicates attentions qu'on lui avait manifestées venaient du roi. Bien sûr, Cromwell s'était chargé de faire appliquer ses ordres. Malgré tout, elle n'apprécia pas la façon présomptueuse dont l'homme associait son nom à celui de son souverain comme s'ils ne formaient qu'une seule et même entité. Elle

n'apprécia pas non plus le regard évaluateur de Cromwell et le jugea impoli. Puis elle se souvint qu'on lui avait dit qu'il était fils de forgeron. Il n'y avait donc pas à s'étonner de ses manières un peu trop rudes.

Elle fut contente quand vint le moment de partir pour Greenwich.

Devant le pavillon, une litière tapissée d'un tissu d'or et de velours cramoisi les attendait.

— Ceci est mon cadeau pour vous, madame, déclara le roi. Après notre mariage, vous devrez vous déplacer dans un équipage anglais.

— Je remercie Votre Grâce, murmura Anne en exécutant une révérence.

La litière était très belle, mais cela l'attristait d'abandonner son magnifique coche d'or orné du lion de Clèves. Le roi dut s'en douter, car il lui proposa de l'utiliser encore pour le cortège et déclara qu'il chevaucherait à ses côtés.

Précédés des trompettes, ils passèrent au milieu des rangs de chevaliers et d'écuyers, eux-mêmes accompagnés de leurs proches. Le coche d'Anne était suivi d'une voiture transportant six de ses dames allemandes, dont les beaux visages et les robes ornées suscitèrent des acclamations. Venaient ensuite les dames anglaises, les femmes de chambre et les blanchisseuses, puis sa litière toute neuve, et enfin ses serviteurs masculins, montés sur des chevaux.

Ils traversèrent le parc aux cerfs. Quand le coche parvint au sommet de la colline, le palais en briques rouges de Greenwich apparut, déployé le long des rives de la Tamise. Anne s'émerveilla devant les toits peints et les tourelles élancées. Ce palais semblait tout droit sorti d'une légende allemande.

— Greenwich, annonça le roi. Madame, je suis né ici et c'est la deuxième de mes grandes demeures après Whitehall.

Des citoyens observaient le cortège depuis des barges flottant sur la Tamise.

— Ce sont les guildes de Londres, expliqua le roi.

En s'approchant, Anne put voir que certaines embarcations arboraient les armes royales d'Angleterre ainsi que celles de Clèves. Comme ils commençaient à entendre les sons mélodieux des ménestrels – accompagnés de voix d'hommes et d'enfants –, le roi fit arrêter le cortège sur un quai près du palais, pour leur permettre d'écouter.

— Ne trouvez-vous pas ces chants admirables, madame ? demanda-t-il.

— Cela est en effet très beau, acquiesça Anne, avec la pénible impression que son anglais rudimentaire ne lui permettait pas d'exprimer à quel point elle trouvait la musique excellente.

À leur arrivée au palais, ils furent salués par des canons placés au

sommet de l'imposante tour centrale, qui surplombait une façade tournée vers le fleuve et comportait une longue suite d'appartements équipés d'une coûteuse succession de baies vitrées. Après avoir franchi la porte située à la base de la tour, ils parvinrent dans une cour intérieure et le roi mit alors pied à terre, avant d'aider Anne à descendre de son coche. Il l'embrassa avec tendresse, sous les acclamations et les applaudissements de leurs suites respectives.

— Bienvenue chez vous, madame, déclara-t-il avec emphase.

Lui offrant son bras, il lui fit traverser le magnifique grand hall, avec des gardes alignés comme des statues le long des murs, jusqu'à ses somptueux appartements peints de couleurs vives et agrémentés de dorures. Elle remarqua une forte odeur de bois fraîchement coupé et de peinture. On entendait même des bruits lointains de scies et de marteaux.

— Pardonnez le dérangement, madame, mais la rénovation de mes appartements personnels n'est pas encore terminée, expliqua le roi. Les artisans ne travaillent que pendant la journée et n'en ont plus pour longtemps. Ils ont reçu l'ordre de vous déranger le moins possible.

Ils pénétraient à présent dans la salle d'apparat.

— C'est ici que vous tiendrez votre Cour, lui apprit-il.

Anne contempla avec admiration les bossages dorés du plafond, les coûteux carreaux de Séville qui tapissaient l'âtre. Des fenêtres aux alcôves carrelées de vert et de jaune donnaient sur le fleuve. Au fond de la pièce, un siège de velours sans dossier occupait l'estrade, sous un riche dais portant les armes d'Angleterre et de Clèves. Ce serait son trône.

Ils entrèrent dans ses appartements, dont les huissiers ouvrirent les portes en saluant.

— Voici vos appartements privés, madame, annonça le roi. Seuls certains privilégiés parmi vos favoris pourront y pénétrer.

La pièce dans laquelle Anne venait d'entrer était aussi richement aménagée que la salle d'apparat, mais son attention fut surtout attirée par le poêle à bois vert en faïence qui occupait l'un des angles, semblable à ceux que l'on utilisait en Allemagne ! Le roi avait fait pour elle beaucoup plus que le nécessaire.

Elle le remercia d'une révérence.

— Je sais gré à Votre Majesté pour ces *beaux* pièces et ce *four*, murmura-t-elle.

— J'espère que vous serez ici à votre aise, madame, répondit-il.

Une fois de plus, elle se sentit blessée par la politesse étudiée et détachée de ses manières, qui manquaient décidément de chaleur.

— Vos dames vous attendent, poursuivit-il. Elles vous aideront à vous installer. Je dois vous quitter pour le moment, car une affaire d'État m'appelle, mais je vous reverrai ce soir, lors de la fête donnée

en votre honneur.

Il lui baisa la main en s'inclinant et elle répondit par une profonde révérence.

— Vous voyez ! s'exclama mère Lowe dès qu'il fut parti. Je vous avais dit qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter !

— J'espère que vous avez raison, soupira Anne en se laissant tomber dans un fauteuil.

— Aucune reine n'aurait pu être mieux accueillie, assura Susanna. La reine Jeanne elle-même n'avait pas eu droit à tant d'honneur. Nous avons appris son union avec le roi en la découvrant un beau jour à ses côtés, dans la chambre d'apparat de la reine à Whitehall, tandis qu'un héraut criait son titre. Nous n'avions jusque-là entendu que de vagues rumeurs concernant un éventuel mariage.

— Mais lady Anne est de sang royal ! s'indigna mère Lowe. Tandis que la reine Jeanne n'était que dame de compagnie. Elle n'avait pas apporté une grande alliance.

— Elle avait apporté l'amour, ce qui est tout aussi important, rétorqua fermement Anne.

Mère Lowe ouvrit la bouche pour protester, mais se tut en entendant arriver les suivantes anglaises.

— Je ne crois pas pouvoir aimer un jour cet homme, chuchota Anne à Susanna, tandis que mère Lowe, bien décidée à asseoir sa suprématie, s'empressait d'accueillir les nouvelles venues comme si elle était leur maîtresse.

Susanna posa sur Anne un regard plein de sympathie.

— La journée de demain m'effraie plus que je ne saurais le dire, poursuivit Anne.

Elle avait essayé de ne plus penser à sa nuit de noces, mais en vain. Dans deux jours, on la jetterait peut-être dans un cachot de la Tour !

— Il n'y a rien à craindre, murmura Susanna. Vous ressentirez peut-être une légère douleur au début, mais cela passera vite.

Anne ne répondit pas. Même à cette chère amie, elle ne pouvait avouer ce qui l'inquiétait vraiment.

— Tout ira bien, j'en suis sûre, insista Susanna en souriant.

Anne avait choisi pour ce grand jour une robe de velours vert, de la couleur des sapins qui poussaient sur les collines environnant le château de Berg. Par-dessus de longues manches ajustées, ourlées aux poignets de broderies et d'ouvrages d'orfèvrerie, elle portait l'une des riches fourrures de zibeline offertes par le roi. Sa tête était coiffée d'un chapeau incrusté de perles et de pierres précieuses. Quand elle entra dans la salle d'apparat, suivie de son long cortège de dames, elle sentit tous les regards se tourner vers elle. Elle en fut un peu gênée, mais il lui faudrait s'y habituer, car il en serait ainsi à compter de ce jour. Elle

prit soudain conscience qu'elle avait eu la chance de vivre une enfance protégée de tout cela à la Cour de Clèves. À l'époque, elle se jugeait recluse et s'en plaignait, mais aujourd'hui elle aurait apprécié un peu plus de calme et de solitude.

On leur servit un banquet somptueux et le roi se montra plus attentionné que jamais, mais elle sentit à nouveau une sorte d'irritation couver en lui sous la surface. Elle aurait aimé lui demander si tout allait bien, et lui montrer ainsi qu'elle entendait être une amie autant qu'une épouse, mais elle ne savait comment s'y prendre. Comme toujours, elle était tellement intimidée par sa personne qu'elle osait à peine ouvrir la bouche, malgré la présence rassurante de Susanna qui servait d'interprète.

— Nous devons choisir votre devise, annonça Henri. Elle sera gravée sur votre alliance et vous l'utiliserez en d'autres occasions.

Il s'interrompit, car deux pâtissiers présentaient à la table d'honneur une pièce en sucre d'une grande finesse, en forme de cygne, un hommage à Clèves. Il approuva d'un gracieux signe de tête, le visage rayonnant, sous les applaudissements des courtisans. Les pâtissiers déposèrent la pièce au centre de la table et entreprirent de la découper.

— Quelle devise dois-je choisir, monsieur ? demanda Anne.

— C'est à vous de le dire. Qu'aimeriez-vous ?

Elle prit le temps de réfléchir.

— Une phrase qui me placerait sous la protection du Seigneur.

Henri hocha la tête.

— Voilà qui serait en effet fort judicieux. Que diriez-vous de « Que Dieu me garde » ?

— Cela me convient parfaitement, monsieur.

— Bien. Je donnerai des instructions à mon orfèvre. Vous devez maintenant choisir votre emblème.

— Puis-je utiliser le cygne de Clèves, monsieur ? Ou, si cela ne vous convient pas, la couronne ducale ?

— Vous pouvez utiliser les deux, si vous le souhaitez, répondit Henri d'un ton bienveillant.

Après le banquet, Anne alla enfiler une robe de taffetas, avant de revenir dans la salle d'apparat pour assister aux danses. Tout en s'installant sur le tabouret placé sur l'estrade à la droite du roi, elle pria pour qu'il n'eût pas l'idée de l'inviter, car elle n'avait jamais appris aucune danse – un tel divertissement étant fort mal vu à la Cour de Clèves. Heureusement, il s'en abstint ; peut-être n'était-il plus lui-même capable de danser, bien qu'elle eût entendu dire qu'il avait été doué pour cela dans sa jeunesse, comme il l'avait été pour les sports et pour presque toutes les autres disciplines. Il demeura sur son

trône à observer le manège des couples qui entraient et sortaient des rangs, se donnaient la main, puis repartaient en tourbillonnant. De temps en temps, il s'adressait à elle, lui faisant remarquer tel ou tel seigneur, lui expliquant telle ou telle figure. Une fois de plus, il lui sembla préoccupé. Mais peut-être était-il simplement fatigué de cette longue journée – tout comme elle. Ou alors il était pris de mélancolie à l'idée de ne plus pouvoir prendre part à ces plaisirs qui lui étaient chers.

Anne fut soulagée quand il se leva en demandant que l'on servît du vin épicé et des gaufres, signe que les festivités touchaient à leur fin. Elle but son vin à grandes gorgées, ayant besoin d'apaiser ses craintes pour le lendemain. En dépit de l'impatience qui régnait parmi les courtisans et des conversations entendues par bribes à propos de la noce à venir, le roi n'avait pas mentionné une seule fois leur mariage, ni même indiqué l'heure à laquelle elle devrait se tenir prête. Cela n'était pas dans l'ordre des choses.

Alors qu'elle venait à peine de regagner ses appartements, ces craintes redoublèrent quand le vice-chancelier Olisleger et le grand maître Hochsteden se firent annoncer. Ils entrèrent en affichant un air inquiet et, comme ils demandaient à lui parler sans la présence de ses dames, elle eut soudain la certitude qu'ils venaient l'informer que le roi la renvoyait chez elle.

— Nous sommes désolés de vous déranger si tard, mais nous revenons tout juste d'une réunion avec lord Cromwell et le Conseil privé. Un problème a été soulevé, dont nous devons vous faire part. Lord Cromwell nous a convoqués parce que le roi et ses conseillers craignent que vos fiançailles avec le fils du duc de Lorraine n'aient pas été correctement dissoutes. Si tel était le cas, cela empêcherait votre mariage.

Anne en resta un instant sans voix. À présent, elle n'avait plus à se demander ce qui préoccupait le roi. Elle ne savait pas si elle devait rire, pleurer, ou se sentir soulagée.

— Il n'y aucun empêchement de cette sorte à mon mariage, parvint-elle tout de même à répondre.

— En effet, madame, approuva Hochsteden. L'été dernier, le Conseil du duc Guillaume a assuré au docteur Wotton que Votre Grâce n'était pas liée par les accords conclus entre Clèves et la Lorraine, et que vous étiez libre d'épouser qui vous vouliez. Mais lord Cromwell affirme qu'à Windsor, à l'automne, le roi a insisté à plusieurs reprises sur le fait qu'il ne signerait pas le traité de mariage sans la preuve d'une annulation formelle. Mais, à cette période, Sa Majesté ne nous a rien dit de tel et n'a pas du tout soulevé avec nous la question de vos fiançailles. En fait, il était impatient de signer. Cependant, lors de la réunion de ce soir, le docteur Wotton a prétendu nous avoir demandé

d'apporter les preuves, et les conseillers privés ont affirmé que nous avions alors promis de le faire, ce dont nous n'avons aucun souvenir. Car enfin, madame, nous pensions que le Conseil du duc avait avancé suffisamment d'arguments pour rassurer le roi sur ce point et nous n'avons donc pas cherché de preuves écrites.

— Mais pourquoi Sa Majesté se préoccupe-t-elle de cela à la dernière minute ? demanda Anne, incrédule. Serait-ce un prétexte pour se débarrasser de moi ?

— Bien sûr que non, madame ! protesta le docteur Olisleger en prenant un air offusqué. Il s'attendait sincèrement à ce que nous apportions ces preuves qu'il aurait réclamées. Ayant par le passé contracté deux unions incestueuses qui ont causé par la suite beaucoup de problèmes, le roi a la conscience troublée à l'idée qu'il pourrait à nouveau épouser une dame qui lui serait interdite. Il ne peut se résoudre à vous aimer tant que ses doutes ne sont pas dissipés.

Comment pouvait-on disposer ainsi de son cœur pour aimer quelqu'un ? Anne avait elle-même tenté de le faire, sans succès. L'on aimait ou bien l'on n'aimait pas. Le cas de conscience du roi était plutôt dû au fait qu'il ne voulait pas l'épouser, tout simplement. Elle le sentait depuis le début.

— Y a-t-il un moyen de rassurer Sa Majesté ? s'enquit-elle.

Elle se voyait déjà retournant à Clèves, abandonnée et couverte de honte. Mais elle ne serait coupable de rien et se sentirait secrètement soulagée d'être débarrassée de cet homme.

— Je suis sûr que cela est possible, et très rapidement, assura Hochsteden. Il y a eu quelque malentendu, de part et d'autre.

— Ni Votre Grâce ni le marquis n'ont prononcé de vœux, et aucun tribunal ecclésiastique n'était nécessaire pour rompre les fiançailles, déclara Olisleger. Nous l'avons dit à lord Cromwell, qui est allé le rapporter au roi et est ensuite revenu en annonçant que Sa Majesté n'était pas disposée à célébrer le mariage. Lord Cromwell nous a priés de lui assurer que, dès notre retour à Clèves, nous lui enverrions des preuves permettant de lever le doute. Madame, cela était très embarrassant. On nous a fait passer pour des imbéciles et des incompétents.

Le docteur Olisleger, d'ordinaire si calme et courtois, avait l'air réellement ébranlé.

— Que va-t-il se passer maintenant ? demanda Anne, car il semblait que l'on fût dans une impasse.

— Nous avons annoncé que nous allions nous entretenir de la chose avec vous et que nous donnerions une réponse dans la matinée.

— Mais je dois me marier demain matin !

— Madame, le roi a reporté la cérémonie à mardi, le temps de trouver une solution à ce problème, déclara Hochsteden. Cependant,

n'ayez crainte, tout se passera bien.

Anne n'en était pas aussi sûre que lui et cela dut se voir sur son visage.

— Mieux vaut un jeune marié enthousiaste que réticent, conclut le docteur Olisleger. Nous devons attendre, comme nous l'a demandé le roi.

En se retirant dans sa chambre à coucher, Anne fut soulagée de constater que mère Lowe avait congédié tout le monde et était seule à l'attendre. Son regard se porta sur sa parure de mariage, préparée pour le lendemain. Comme elle aurait voulu pouvoir s'appuyer sur la présence de sa mère, dont le calme et la sérénité avaient toujours su l'apaiser !

— Tout va bien ? demanda mère Lowe.

Anne secoua la tête et retira sa coiffe.

— Le mariage est reporté à mardi. Le roi a trouvé un obstacle à notre union.

Elle expliqua la situation.

— Je pense qu'il s'agit d'un prétexte pour se débarrasser de moi. Le docteur Olisleger et le grand maître Hochsteden ne sont pas de cet avis, mais ils n'ont pas réussi à me convaincre.

Elle se laissa tomber dans son fauteuil près du feu.

Mère Lowe entreprit de défaire sa natte.

— Je n'en reviens pas, marmonna-t-elle. Il a eu suffisamment de temps pour satisfaire sa conscience sur ce point. S'il avait des doutes, pourquoi avoir signé le traité ?

— Je ne lui ai pas plu quand il m'a vue en personne. C'est la seule explication à son étrange revirement.

— Ou alors quelqu'un s'est chargé de semer le doute dans son esprit, suggéra mère Lowe. J'ai des yeux et des oreilles, et je comprends mieux l'anglais que je ne le parle. Les catholiques ne veulent pas de ce mariage. Ils sont mécontents que le roi s'allie aux princes protestants.

Anne revit le visage hostile du duc de Norfolk. Elle l'imaginait aisément en train de manœuvrer secrètement pour compromettre son mariage.

— Ce n'est pas impossible, articula-t-elle lentement. Mais que se passera-t-il si l'on ne peut fournir les *preuves* que réclame le roi ? Je serai à jamais connue comme la fiancée renvoyée par le roi d'Angleterre. Je ne pourrai plus me débarrasser de cette réputation et aucun homme ne voudra de moi.

— Cessez de vous torturer ! la réprimanda mère Lowe. Le roi a besoin de cette alliance.

— Mais il suit avant tout son désir. C'est ce que Luther disait de

lui.

— Je n'ai jamais entendu parler d'une princesse qui serait arrivée dans un pays étranger pour épouser un roi et que l'on aurait renvoyée chez elle, s'indigna mère Lowe. Même ce roi n'oserait pas. Votre frère ne l'accepterait pas.

— Que pourrait-il faire ? Clèves n'est pas en mesure de mener une guerre contre l'Angleterre.

— Il pourrait monter les princes allemands contre le roi Henri. L'électeur de Saxe a poussé à ce mariage. Il ne voudrait certainement pas vous voir insultée.

Anne soupira.

— Aucun prince ne part en guerre pour l'honneur d'une princesse. Lorsque le roi a répudié la reine Catherine, l'empereur est-il venu à son secours ? Non. S'il le faut, je rentrerai chez moi de mon plein gré. J'aurais préféré ne jamais venir ici !

Les larmes qu'elle avait retenues jusque-là se mirent à couler et sa vieille nourrice la prit dans ses bras, tandis qu'elle continuait à se désoler tout haut.

— Je ferais n'importe quoi pour éviter ma nuit de noces, sanglota-t-elle. Vous savez très bien pourquoi ! Et si le roi découvrait que je ne suis pas vierge ? Comment réagirait-il ?

— Chut, chut, murmura mère Lowe en lui caressant les cheveux. Aucun homme ne peut avoir de certitudes à ce sujet.

— Et qu'en est-il de ces stries blanchâtres sur mon ventre, là où ma peau s'est craquelée ? Et de mes seins, qui ne sont plus aussi fermes qu'avant ma grossesse ? Ne sont-ce pas là des signes qui pourraient me trahir ?

— Le roi est un homme, assura mère Lowe avec dédain. Il ne remarquera pas ce genre de choses.

— Il s'attend peut-être à ce que je saigne, s'inquiéta Anne.

Mère Lowe réfléchit un instant.

— Gardez une aiguille à portée de main, sous votre oreiller, piquez votre doigt et frottez-le sur le drap. Le roi ne verra pas la différence. Tout ira bien.

Anne pria pour qu'elle ait raison.

Le lendemain matin, elle attendit des nouvelles. À l'heure du déjeuner, elle était sur le point de hurler de frustration quand Olisleger et Hochsteden vinrent la trouver. À leur expression, elle devina que la réunion avec le Conseil du roi ne s'était pas déroulée comme elle l'avait espéré.

— Qu'avez-vous à me dire ? demanda-t-elle, sans préambule.

Le docteur Olisleger prit la parole.

— Madame, nous avons fait part de notre perplexité à ces

gentilshommes, en insistant sur le fait que votre contrat avec François avait bel et bien été abandonné. Je leur ai proposé de rester ici en otage jusqu'à l'arrivée d'une preuve venue de Clèves. Ils ont répondu qu'ils verraient le roi après le déjeuner pour connaître son avis sur la question. Nous attendons donc sa réponse.

Anne toucha à peine aux mets de choix qu'on lui servit. Que le roi décidât ou non de l'épouser, elle aurait une épreuve à affronter.

À 16 heures, alors qu'elle était prête à grimper aux murs d'inquiétude, lord Cromwell apparut, le visage impénétrable, accompagné de deux hommes de loi en blouse noire.

— Votre Grâce, dit-il en faisant un signe de tête à Susanna pour lui demander de traduire, je crois comprendre que vous êtes au courant de la difficulté concernant le contrat de fiançailles avec la Lorraine. Soyez assurée que Sa Majesté ne souhaite qu'une chose : éliminer toute possibilité de doute. Il a pris conseil auprès de l'archevêque Cranmer, qui a confirmé que, puisque vous étiez mineure lors de vos fiançailles avec le marquis, une renonciation formelle de votre part ou de la part du jeune homme suffirait à les rendre invalides. Le roi vous demande donc de renoncer explicitement à votre mariage avec François de Lorraine. Il estime qu'une déclaration de votre part, en présence d'une personne d'honneur et devant des hommes de loi, devrait être une décharge suffisante en droit.

Ces paroles surprirent Anne. Il semblait à présent que le roi fût disposé à faire de son mieux pour lever l'obstacle, au lieu d'en faire une excuse pour la rejeter, comme elle l'avait craint.

Cromwell parlait toujours.

— Sa Grâce m'a désigné en tant que personne d'honneur et ces messieurs sont des notaires qui serviront de témoins. Lady Anne, je vous demande maintenant, officiellement, de confirmer que vous renoncez à vos fiançailles et êtes libre de vous marier.

Anne ne voyait aucune raison de ne pas se prêter au jeu.

— Je renonce à mes fiançailles, déclara-t-elle. Et je suis libre de tout contrat.

— Merci, madame. Je ferai savoir à Sa Grâce que vous avez agi selon la loi. Je ne peux que vous en féliciter.

Il marqua un temps d'arrêt et elle crut déceler dans son expression une sorte d'inquiétude. Il lui vint à l'esprit qu'elle n'était pas la seule personne vulnérable dans cette histoire. Cromwell avait été l'artisan de son mariage ; pour lui, il était primordial de le voir aboutir. Sa brillante carrière pouvait en dépendre. Elle trouva en elle-même la force d'éprouver de la sympathie pour lui.

Elle crut qu'il allait ajouter quelque chose, mais il s'inclina pour prendre congé.

— Monseigneur, soyez assuré que je ferai de mon mieux pour être une bonne épouse, lui déclara-t-elle. Je suis consciente de l'honneur que me fait le roi et aussi du mal que vous vous êtes donné pour défendre ma cause. Si vous le souhaitez, je serai votre amie.

Les yeux perspicaces de Cromwell la fixèrent, calculateurs, cyniques.

— Je remercie Votre Grâce, répondit-il. Et sachez que mon amitié vous est acquise.

Anne n'était pas encore certaine que le mariage aurait bien lieu le mardi. La veille de l'Épiphanie, avant la fête des Douze Nuits de Yule, le roi l'accompagna à la messe. Alors qu'ils avançaient au milieu de la foule des courtisans, en souriant à gauche et à droite, il ne fit pas une seule allusion à ses récents doutes, ni au drame qui avait failli en résulter pour elle. Il se montra aussi courtois et impénétrable que de coutume.

Après la messe, il l'escorta jusqu'à la salle d'apparat, où il fit appeler Cromwell et des hommes de loi afin de lui délivrer officiellement les lettres patentes lui accordant son douaire. « Moi, Henri, par la grâce de Dieu… », lut-elle en tête du document qu'il lui remit. Elle ne pouvait en comprendre le détail, mais vit qu'il comportait une longue liste de terres et de privilèges qui seraient désormais les siens. Elle fut soulagée à l'idée de pouvoir compter sur un Conseil d'hommes compétents pour gérer tout cela et percevoir ses revenus. Apparemment, elle possédait des propriétés dans toute l'Angleterre. Elle était riche.

— Ce douaire, madame, est le même que celui de la reine Jeanne.

C'était la première fois qu'il mentionnait sa défunte épouse.

— Je remercie Votre Grâce du fond du cœur pour sa grande générosité.

— Ce n'est que votre dû, assura-t-il. Ma reine doit pouvoir vivre dans le confort et la magnificence qui conviennent à son rang.

Il s'inclina.

— Préparez-vous, madame, ajouta-t-il. Nous nous marierons demain matin. J'enverrai mes seigneurs vous chercher à 8 heures pour vous escorter à la chapelle royale.

Chapitre 10

1540

La robe de la mariée était somptueuse. Taillée dans une étoffe d'or ornée d'un motif à larges fleurs et brodée de grosses perles d'Orient, elle avait de longues manches pendantes et une jupe ronde à la mode hollandaise. En tant qu'épousée censée être vierge, Anne avait détaché ses longs cheveux et portait un diadème d'or serti de pierres précieuses étincelantes. Dans sa coiffure, ainsi que sur sa robe, on avait accroché des brins de romarin.

— Le romarin symbolise l'amour, la fidélité et la fécondité, lui expliqua mère Lowe.

Les grandes dames de la maison apportèrent une ceinture, véritable pièce d'orfèvrerie à elle seule, ainsi que plusieurs chaînes d'or et une croix faite de métaux précieux et de pierreries, que mère Lowe tint à passer elle-même au cou de sa protégée. Quand Anne fut enfin prête, elle brillait de mille feux. L'effet était saisissant.

Pour le représenter en Angleterre et conduire sa sœur à l'autel, Guillaume avait envoyé le baron Oberstein, un noble de Clèves. C'était un jeune homme plutôt fringant, avec une haute opinion de sa personne, soucieux de bien s'acquitter de sa tâche. À 7 heures, il attendait déjà dans la chambre d'apparat, en compagnie du grand maître Hochsteden. En revanche, le comte d'Essex, qui devait lui aussi escorter la mariée jusqu'à la chapelle, était en retard. Peu avant 8 heures, lord Cromwell arriva en s'excusant abondamment et en annonçant qu'il prendrait la place du comte d'Essex, mais à peine avait-il parlé que le vieux comte entra en titubant. Il empestait l'alcool, manqua de tomber quand il s'inclina devant Anne, mais insista pour remplir son rôle. Cromwell dut s'effacer, non sans afficher sa désapprobation. Quant à Hochsteden, son visage était l'expression même de l'incrédulité. Anne pria pour qu'Essex se tînt correctement. Elle jeta un regard angoissé du côté du baron Oberstein, mais celui-ci se tenait au garde-à-vous, prêt à partir.

Précédée de Cromwell, encadrée par Oberstein et Hochsteden, suivie d'Essex qui traînait la jambe derrière eux, Anne traversa la foule des courtisans massés le long du chemin pour la voir. Impressionnée par tous ces gens qui s'inclinaient sur son passage, elle garda la tête résolument baissée et les yeux au sol.

Les nombreux seigneurs qui l'attendaient dans la salle d'apparat du roi entrèrent devant elle dans la galerie de la chapelle. Puis elle vit

Henri, éblouissant dans son pourpoint et sa culotte de brocart ornés de grandes fleurs argentées, avec sur les épaules un manteau de satin cramoisi aux nombreuses découpes, brodé et serti de gros diamants, et autour du cou un lourd collier. En l'approchant, elle s'arrêta à trois reprises pour le saluer d'une profonde révérence, tandis qu'il ôtait son chapeau en s'inclinant gracieusement. Son visage ne trahissait rien, de sorte qu'elle ne put déterminer s'il était heureux ou non de l'épouser. Elle songea que c'était là sa façon d'être et qu'il demeurait cérémonieux en public. Plus tard, lorsqu'ils seraient seuls, il révélerait sans doute sa vraie nature et ses sentiments pour elle. *Quand ils seraient seuls…* Elle trembla à cette perspective.

Le roi avança une main, elle déposa le bout de ses doigts sur sa paume et ils se rendirent ensemble à la chapelle royale où l'archevêque Cranmer se trouvait déjà. Le baron Oberstein remonta l'allée avec Anne, au nom du duc, très cérémonieusement.

Cranmer regarda intensément Henri et Anne.

— L'un de vous deux se présente-t-il à cette cérémonie solennelle en ayant quelque chose à cacher ?

— Non, répondit le roi, le visage impassible.

— Non, dit Anne à son tour.

— Je dois vous avertir tous deux, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, que si l'un d'entre vous connaît un empêchement légitime à ce mariage, il doit le déclarer immédiatement, poursuivit l'archevêque.

Il y eut une brève pause.

— Je n'en connais aucun, déclara le roi.

Et Anne lui fit une fois de plus écho.

Cranmer s'adressa alors à l'assistance pour demander si quelqu'un avait connaissance d'un quelconque obstacle au mariage et les voix s'élevèrent à l'unisson pour répondre que non. Après cette formalité, l'archevêque procéda à la cérémonie nuptiale. À son signe de tête, le roi passa l'anneau au doigt d'Anne et elle entrevit la devise qu'il avait choisie pour elle : *Que Dieu me garde*.

Jamais elle n'avait eu autant besoin de l'aide et de la protection du Tout-Puissant.

Il n'y avait désormais plus moyen de faire machine arrière, plus de retour possible à Clèves. Ils furent déclarés mari et femme, et Cranmer les bénit en leur souhaitant une union féconde. Anne était enfin reine d'Angleterre.

Le roi lui prit la main et la conduisit dans son oratoire privé pour la messe nuptiale. Les seigneurs qui assistaient à la cérémonie s'inclinèrent très bas sur leur passage, Cranmer récita l'*Agnus Dei* et le *Pax Domini*, puis donna à Anne le baiser de la paix, après quoi le roi l'embrassa et l'étreignit à son tour. À la fin, ils communièrent et

offrirent leurs cierges à l'autel.

Quand tout fut terminé, on leur servit du vin et des épices, tandis que les trompettes retentissaient et qu'un héraut traversait la cour à grands pas, en proclamant les titres d'Anne. Quand il revint pour se mêler à la foule des courtisans désireux de voir la nouvelle reine – et d'être vus par elle –, Henri le récompensa avec une bourse de shillings d'argent.

Puis, déposant sa coupe, le roi baisa la main de son épouse et partit se changer dans ses appartements privés, tandis que les ducs de Norfolk et de Suffolk escortaient la mariée et ses dames dans les appartements de la reine. Anne portait encore ses vêtements de mariée quand on vint la chercher peu après 9 heures pour assister à la messe de la Trinité, car l'on fêtait ce jour-là l'Épiphanie. Elle s'y rendit en grande pompe, suivie de son cortège, précédée de son sergent d'armes et de tous ses officiers, comme il seyait à une reine d'Angleterre. Elle arriva dans l'oratoire en même temps que le roi, qui avait passé une tunique de taffetas doublée d'un velours brodé cramoisi. Prenant la tête de leurs cortèges respectifs, ils se rendirent côte à côte dans la chapelle royale pour un service grandiose et prirent part à la grande procession de l'offertoire comme s'ils suivaient les pas des Rois mages.

Après la messe, les souverains entrèrent de nouveau au son d'une fanfare dans la salle d'apparat pour dîner ensemble devant la Cour, entourés des principaux seigneurs et officiers d'État, qui restèrent debout pour les regarder manger. Installée auprès du trône du roi sur un fauteuil plus petit, Anne se tenait droite et raide, rongée d'angoisse. Le repas fut servi avec beaucoup de solennité et ils échangèrent à peine quelques mots. De temps en temps, Henri lui demandait si elle trouvait à son goût les mets qu'on leur présentait – notamment en voyant qu'elle ne touchait presque pas à sa viande –, ou bien il adressait un commentaire à Norfolk ou à Suffolk. À la fin du déjeuner, elle put enfin se retirer dans ses appartements, mais put à peine se détendre car ses dames se pressèrent autour d'elle pour la féliciter et lui dire à quel point elle s'était bien comportée.

— Vous étiez tout à fait royale, madame ! s'enthousiasma Margaret Douglas.

— Et votre élégance attirait tous les regards ! s'exclama Susanna.

La duchesse de Richmond et lady Rochford demeuraient à l'écart et Anne en fut choquée. Certes, ces deux dames désapprouvaient l'alliance incarnée par leur reine, mais elles auraient pu au moins tenter de l'apprécier un tant soit peu pour elle-même.

L'après-midi, elle s'allongea un temps pour se reposer, heureuse d'être débarrassée de sa lourde robe dorée. Elle essaya de dormir, mais n'y parvint pas. Elle ne cessait de penser à la nuit à venir.

Il faisait noir quand mère Lowe vint la réveiller en lui apportant

une tasse d'une bière épicée très en vogue à la Cour et que l'on servait le soir à l'office près des cuisines. Elle la but avec reconnaissance, en espérant que cela l'aiderait à surmonter ses peurs.

Le moment était venu de se préparer pour les festivités de la soirée. Ses dames la vêtirent d'une robe de taffetas aux manches volumineuses et du *Stickelchen* qu'elle avait porté le samedi lors de sa réception à Blackheath. Puis elle se parèrent à leur tour de beaux vêtements et de chaînes d'or, visiblement joyeuses et excitées, en particulier les Allemandes. Anne aurait bien aimé partager leur humeur festive. Mais elle en était empêchée par la perspective de finir la soirée au lit avec un homme terrifiant qui empestait et trouverait peut-être une raison de la rejeter.

Elle rejoignit son terrible époux à la chapelle au moment des vêpres et ils dînèrent ensuite en privé, uniquement en présence de Susanna. Une fois de plus, Henri se montra attentif et attentionné. Il parla de ses filles, Marie et Élisabeth, ainsi que du prince Édouard, qu'il lui présenta comme un enfant agréable et docile, ayant hâte de la rencontrer.

— Je ne demande qu'à être une mère pour lui, déclara Anne en sirotant son vin et en essayant de ne pas penser à son petit garçon à elle, séparé de sa vraie mère. La reine Jeanne doit lui manquer.

— Il ne l'a pas connue, car elle est morte douze jours après sa naissance, précisa le roi, tandis qu'une ombre passait sur son visage. Il a sa nourrice, mère Jack, qu'il aime beaucoup, et lady Bryan s'occupe très bien de sa pouponnière. Elle a été la principale gouvernante de tous mes enfants.

Anne se demanda s'il y aurait pour elle une place dans la vie du prince, mais elle essaya de ne pas se décourager. Elle fut reconnaissante à Henri quand il plaisanta et s'anima en parlant de ses chevaux. Pourtant, elle sentait toujours comme une distance entre eux.

On emporta les restes du second plat et Anne but son troisième verre de vin. Le couple royal se rendit ensuite dans la salle d'apparat, où quelques privilégiés s'étaient rassemblés pour prendre part à un banquet de desserts. Il y eut un divertissement, qu'Anne apprécia grandement et qui lui fit oublier un peu ses craintes – un tableau vivant intitulé *Le Masque d'Hymen.* Elle n'avait jamais rien vu de tel et songea que les courtisans de Clèves eussent été affreusement choqués en voyant des seigneurs et des dames danser ensemble dans ces costumes incroyablement indécents, ou en écoutant les dialogues qui devaient être osés et paillards, à en juger par les rires de l'assistance. Fort heureusement pour Anne, sa connaissance de l'anglais ne lui permit pas de comprendre les paroles des protagonistes, mais certains des seigneurs de sa suite étaient écarlates, notamment Olisleger et

Hochsteden. Elle eut pitié d'eux à les voir si mal à l'aise, mais personne d'autre qu'elle ne parut s'en préoccuper et les spectateurs continuèrent à rire à gorge déployée. Beaucoup étaient ivres. Elle avait elle-même tenté de s'enivrer un peu, mais ce soir-là, alors qu'elle aurait tant eu besoin des bienfaits du vin, il semblait n'avoir sur elle aucun effet.

Assis à ses côtés, le roi entreprit de lui expliquer l'intrigue : Hymen, dieu du mariage, tentait d'arbitrer un conflit entre Junon, déesse du mariage, et Vénus, déesse de l'amour et du désir, qui disait préférer sa liberté. Bien sûr, en raison du contexte, le mariage l'emporta, comme on aurait bien pu s'en douter.

Une fois la victoire de Junon annoncée, les acteurs s'avancèrent vers le public pour l'inviter à danser, ce qui surprit de nouveau Anne. Une nymphe séduisante qui ressemblait beaucoup à Anne Bassett – et c'était bien elle, l'impudente ! – s'approcha du roi.

— Pardonnez-moi, belle nymphe, mais ce soir je dois d'abord honorer ma reine, s'excusa Henri.

Anne fixa du regard la main noueuse que le roi lui tendait. Était-il vraiment en train de lui proposer de se joindre aux couples qui tourbillonnaient dans la salle ?

— Me ferez-vous l'honneur, madame ? l'invita-t-il.

Elle ne savait pas danser ! Que faire ? Valait-il mieux se ridiculiser devant toute la Cour ou bien refuser l'invitation du roi ?

Elle inspira profondément.

— Si cela plaît à Votre Majesté, répondit-elle en acceptant sa main. Mais je crains de ne pas être douée pour la danse.

— Eh bien, je vous apprendrai, la rassura-t-il.

Les courtisans s'écartèrent quand ils descendirent de l'estrade. La musique s'arrêta. Sans lui lâcher la main, Henri la fit pivoter pour la positionner face à lui.

— Nous danserons une pavane, expliqua-t-il.

Puis, d'une voix forte, il cria à l'intention de ses musiciens :

— La pavane du roi !

Le groupe de ménestrels entama aussitôt un air lent marqué par le rythme lancinant d'un tambourin.

— Vous devez faire un pas tous les deux temps, expliqua Henri. On se déplace latéralement, puis vers l'avant. C'est une danse lente et majestueuse qui convient parfaitement aux grandes occasions.

Anne s'adapta rapidement et bientôt elle se déplaçait avec aisance. À la fin, elle salua le roi d'une petite révérence et il la salua en retour, puis ils reprirent leurs places sur l'estrade, sous les acclamations des courtisans.

Henri se pencha vers elle.

— Il se fait tard, murmura-t-il. Il est temps de nous retirer.

Anne eut soudain le vertige.

Le roi fit un signe à mère Lowe.

— Que les dames accompagnent la reine au lit, ordonna-t-il.

Il se leva. Les danseurs s'arrêtèrent et saluèrent.

— Madame, je vous verrai tout à l'heure, déclara Henri en s'inclinant.

Puis il partit, suivi d'un groupe de seigneurs et de gentilshommes qui souriaient en échangeant des regards complices et grivois.

Anne était au bord de la panique en arrivant dans ses appartements. Elle se précipita dans sa chambre à coucher, tremblante, tandis que ses dames s'efforçaient de la suivre.

Pendant qu'elle se divertissait à l'étage inférieur, on avait installé dans la chambre un beau lit de chêne aux décorations peintes. Sur la tête de lit on avait sculpté la date « 1539 », année de ses fiançailles avec le roi, et en dessous les initiales A et H. Elle rougit en contemplant les silhouettes sculptées de part et d'autre : un chérubin priapique et un second, au ventre de femme enceinte. Le message n'aurait pas pu être plus explicite.

Elle essaya de maîtriser les battements de son cœur tandis qu'on lui ôtait ses beaux atours et que mère Lowe lui passait une chemise de fin linon. Anastasia avait récupéré le romarin de sa robe de mariée et en éparpillait à présent les brins sur la courtepointe. On lui peigna longuement les cheveux pour les faire briller, puis elle grimpa dans le lit, du côté du chérubin au ventre rond, se cala contre les gros oreillers et remonta le drap sur sa poitrine. Mère Lowe déploya ses cheveux sur ses épaules, telle une cape d'or.

Puis tout le monde attendit en silence l'arrivée du roi, qui marquerait le début de la cérémonie du coucher des mariés. Anne songea avec indignation que la personne qui avait imaginé un rituel aussi humiliant aurait dû être bouillie dans de l'huile. Ce qui se passait au lit entre deux époux était une affaire intime et hautement privée ; pourtant elle était là, dans une légère robe de nuit, attendant d'être violée (il n'y avait hélas pas d'autre mot) – et en prime exposée à la vue d'un public !

Elle avait oublié de cacher une aiguille sous son oreiller ! Trop tard ! Derrière la porte qui communiquait avec les appartements de son époux, elle entendit des pas qui approchaient, puis une voix cria : « Place à Sa Grâce le roi ! » Elle remonta encore un peu le drap, jusqu'à son menton. La porte s'ouvrit et Henri apparut, vêtu d'une robe d'intérieur en fourrure par-dessus sa chemise de nuit, un bonnet sur la tête. Derrière lui, ses gentilshommes se pressèrent dans la pièce, plaisantant, riant, et jetant des regards salaces du côté d'Anne, à son grand désarroi. Le roi les ignora – peut-être était-il lui-même gêné, car

il avait la mine d'un homme contraint d'endurer quelque chose de pénible. Elle pria pour ne pas être la cause de ce malaise.

Enfin, l'archevêque Cranmer entra dans la chambre et Anne comprit la raison du malaise de Henri : il était probablement gêné qu'un homme de Dieu eût à entendre les plaisanteries inconvenantes de ses gentilshommes. Comme elle, il avait sans doute hâte d'en finir avec cette mascarade.

— Pour l'Angleterre et saint Georges ! s'écria l'un des jeunes hommes quand le roi s'inclina devant Anne, avant de la rejoindre dans le lit.

Une forte odeur de pourriture s'échappait de sa jambe malade.

Ils étaient à présent allongés l'un près de l'autre, sans se toucher, tandis que Cranmer bénissait le lit, l'aspergeait d'eau bénite et priait pour que les deux époux fussent féconds. Puis, sur un signe de tête du roi, tout le monde quitta la chambre. Mère Lowe fut la dernière à partir, après avoir soufflé toutes les bougies.

Seule avec le roi pour la première fois, dans ce lieu où Susanna ne pouvait servir d'interprète, Anne demeura immobile dans le lit, pétrie d'angoisse. Elle aurait bien voulu un verre du vin laissé à disposition sur le buffet à étagères situé à l'autre bout de la pièce. Il lui fallait un remontant pour affronter l'épreuve qui l'attendait.

Henri se tourna vers elle. Il se trouvait dos à la lumière du feu et elle ne pouvait donc lire l'expression de son visage.

— Voulez-vous un peu de vin, monsieur ? proposa-t-elle d'un ton prudent.

— Je crois que j'en ai bu assez, répondit-il. Plus tard, peut-être.

Elle sentit son bras l'enlacer, tel un serpent, et il l'attira au milieu du lit, de sorte qu'elle se retrouva pressée contre lui, avec son énorme ventre contre le sien. Sa jambe étant bandée et sous les couvertures, l'odeur était moins agressive qu'elle ne l'avait craint et elle se sentit capable de la supporter. *Ça, et aussi bien d'autres choses*, se dit-elle pour s'encourager.

— N'ayez pas peur de moi, Anna, murmura Henri à son oreille. Je sais comment plaire à une dame, comme tout véritable gentilhomme.

Sa barbe lui grattait la tempe, elle sentait son membre dur contre sa cuisse. Quand il remonta sa robe de nuit, elle lutta contre le dégoût. Il repoussa le drap et la courtepointe, l'exposant à son regard, mais elle n'osa pas protester : à compter de ce jour, son devoir était de se soumettre à lui et de satisfaire son désir. *Mutter* le lui avait dit en rougissant, avec des allusions concernant la nécessité de demeurer « en toutes circonstances » une épouse dévouée et aimante.

Comme cela eût été différent avec Otho ! Mais elle ne devait surtout pas penser à lui maintenant !

Henri embrassa ses lèvres et elle sentit son haleine qui empestait le

vin. Puis sa main parcourut son corps. Il explora ainsi ses seins, descendit vers ses fesses, revint vers son ventre. Et soudain, il s'arrêta de la caresser et s'écarta, tout en la balayant du regard à la faible lumière du feu. Elle se sentit défaillir. Avait-il vu les marques blanchâtres qui striaient son ventre ?

Après un bref silence, il retira sa main et s'allongea sur le dos, la tête sur son oreiller.

— Hélas, madame, murmura-t-il, il semble que j'aie pris trop de vin et que cela m'ait rendu somnolent. Je reviendrai vous voir un autre soir.

Quelques instants plus tôt, pourtant, il ne semblait pas avoir sommeil.

— Ai-je offensé Votre Grâce de quelque manière ? chuchota Anne, terrorisée.

— Et de quelle manière auriez-vous pu m'offenser ? demanda-t-il.

Ses yeux luisaient à la lumière du feu et elle se demanda s'il n'y avait pas un double sens à ses paroles.

— Tout ce que je veux, c'est vous faire plaisir, déclara-t-elle.

Il se leva gauchement, avec une certaine raideur, et attrapa sa robe d'intérieur.

— Je le sais bien, assura-t-il. Si vous voulez me faire plaisir, Anna, dormez. Bonne nuit.

Il noua la ceinture de sa robe et se dirigea vers la porte, qui se referma sans bruit derrière lui.

Il avait compris, elle en était sûre. Pourtant, il n'avait rien dit. Sans doute était-il resté sous le choc, car il n'avait certainement pas imaginé qu'elle pût dissimuler un secret aussi infamant. Allait-il penser qu'on l'avait délibérément berné et trompé, que l'on s'était moqué de lui ? Il était resté sur ses gardes, en choisissant ses mots avec soin, comme quelqu'un qui ne sait que dire ni que faire, mais la nuit lui porterait conseil et dès demain il prendrait une décision. Elle ne crut pas un seul instant que l'affaire en resterait là.

Le matin, elle se réveilla tôt. Dès qu'elle ouvrit les yeux, elle eut l'impression qu'une chape de plomb s'abattait sur elle. Elle se retourna sur le dos et demeura là, raide, s'attendant à entendre d'un moment à l'autre les pas de la garde du roi qui viendrait la chercher.

Mère Lowe fit irruption dans la chambre à 7 heures.

— Bonjour à Votre Grâce, s'exclama-t-elle en écartant les rideaux du lit. Alors, me direz-vous si tout s'est bien passé ? s'enquit-elle en souriant.

— Ça ne s'est pas bien passé du tout, murmura Anne, tandis que les larmes coulaient sur son visage. Il a deviné. Je le sais, je l'ai bien vu. Il m'a touchée, il m'a regardée… Puis il s'est arrêté et a prétendu

être fatigué. Ensuite il est parti. Oh, mon Dieu ! Que vais-je devenir ?

Mère Lowe vint s'asseoir sur le lit et la prit dans ses bras.

— Calmez-vous, ma chère enfant. Ce que vous racontez ne me surprend guère. Son départ ne signifie peut-être pas ce que vous croyez.

— Que voulez-vous dire ? demanda Anne en se redressant dans le lit.

— La nuit dernière, après vous avoir laissée avec le roi, Susanna et moi avons passé un moment avec les dames anglaises qui semblaient disposées à se montrer amicales. Nous avons bu du vin et lady Rochford est devenu joyeuse et volubile. Elle nous a dit que le roi manquait de vigueur ; il lui arrive d'être impuissant avec une femme.

— Elle a dit cela ? Mais qu'en sait-elle ?

— Son défunt mari était le frère de la reine Anne Boleyn.

— Celui qui a été exécuté pour avoir commis l'inceste avec elle ?

Mère Lowe pinça les lèvres.

— La duchesse de Richmond m'a dit par la suite, en confidence, que c'était lady Rochford elle-même qui avait déposé des preuves contre eux.

— Pourquoi avoir fait cela ?

Anne fut tant choquée par cette révélation qu'elle en oublia presque ses problèmes.

— Peut-être qu'elle était jalouse de l'amour que se portaient le frère et la sœur ? supposa mère Lowe.

— Mais s'agissait-il vraiment d'un amour incestueux ?

— Comment le savoir ? À la Cour, on évite de parler de cela. En attendant, hier soir lady Rochford a déclaré que son frère lui avait assuré que le roi était souvent impuissant.

— Il a pourtant eu un fils avec la reine Jeanne.

— Anne, je ne suis pas restée longtemps mariée, car mon époux est mort peu de temps après notre union, mais j'ai eu le temps de constater que le désir des hommes était imprévisible et complexe. Il dépend beaucoup de leur santé et de leur humeur.

Anne se sentit immensément soulagée. Cela devait être humiliant de souffrir d'impuissance pour un personnage comme le roi. Peut-être avait-il redouté leur nuit de noces autant qu'elle ! Pourtant, quand il avait commencé à la caresser, il était excité, elle l'avait senti. Était-ce la vue de son corps qui lui avait fait perdre sa virilité ?

— Il m'a désirée, je le sais, assura-t-elle en se sentant rougir. Mais ensuite il m'a caressée et regardée, puis il s'est arrêté en prétextant avoir trop bu.

— Ce n'était sans doute pas un prétexte, assura mère Lowe en hochant la tête. La boisson peut produire cet effet sur la virilité d'un homme. Surtout quand son état de santé laisse à désirer. La jambe du

roi le fait souffrir, c'est évident. Et cela n'est pas propice à la luxure. Anne, vous devez être patiente. Faites comme si de rien n'était, jouez l'innocente. Et réjouissez-vous, car vous n'avez pas à vous présenter aujourd'hui devant la Cour. Maintenant, séchez vos yeux et, quand vous serez tout à fait apaisée, j'appellerai vos femmes pour qu'elles vous aident à vous habiller. Il ne faut pas qu'elles vous voient dans cet état. Imaginez les commérages !

Anne demeura allongée, en essayant de calmer son cœur qui battait la chamade. Elle n'était peut-être pas responsable de la défaillance du roi. S'il ne pouvait plus s'unir à une femme, eh bien, il en serait ainsi et au moins elle n'aurait pas à subir ses étreintes. L'ennui, c'était que son ventre resterait stérile et qu'on finirait par l'en blâmer, sans aucun doute. Si le roi ne concevait pas d'enfant avec elle, cela poserait de graves problèmes pour la succession. Et puis, elle aurait bien voulu un enfant pour la consoler de celui qu'on lui avait retiré. Mais certainement, tout cela valait mieux que d'être humiliée publiquement s'il venait à se savoir que le roi n'avait pas voulu d'elle.

Elle se força à se lever et supporta les soins de ses servantes, tout en se demandant si le roi viendrait la voir. Elle espéra qu'il se souviendrait de la coutume des *Brautstücke* ; jusque-là, il s'était toujours montré prévenant et cela l'eût rassurée qu'il continuât à l'être. Mais il ne se montra pas et n'envoya pas non plus de cadeaux par un messager.

Elle demeura dans ses appartements et tenta de se concentrer sur l'exécution d'une broderie au point de croix dont le modèle venait d'un livre apporté de Clèves. La dernière fois qu'elle l'avait ouvert, elle se trouvait à Düsseldorf… Soudain, elle fut submergée par les souvenirs de sa patrie, de ceux qu'elle avait aimés et perdus. Une larme tomba sur le linge posé sur ses genoux.

Elle n'avait pas le droit de pleurer ! Elle était censée être une mariée comblée et personne ne devait savoir que la nuit de noces s'était mal passée ! Afin de se distraire et de s'égayer un peu, elle demanda à Susanna et à Margaret Douglas de se joindre à elle pour une promenade dans son jardin particulier. Les deux femmes ayant accepté avec entrain, elles s'enveloppèrent toutes trois de fourrures et enfilèrent des gants pour sortir dans le petit jardin couvert de givre. Tout en parlant du mariage et des grandes festivités de la veille, elles flânèrent tranquillement entre des parterres de fleurs disposés en rectangles bien ordonnés, entourés de grilles basses et de poteaux rayés surmontés de bêtes héraldiques. Anne prit soin de se montrer enthousiaste et reconnaissante en évoquant le roi.

Il ne se montra pas de la matinée. À l'heure du déjeuner, un serviteur se présenta pour souhaiter bon appétit à Anne en son nom.

— Il viendra tous les jours, madame, expliqua la duchesse de Suffolk. Le roi a toujours fait cela.

Le soir venu, toujours pas de Henri. Quand elle comprit qu'il ne la rejoindrait pas dans sa couche, Anne hésita entre la peur et le soulagement. Elle invita Susanna à dormir sur la paillasse au pied de son lit.

— J'estime énormément lady Margaret, lui dit-elle. Je m'étonne qu'elle ne soit pas encore mariée. Elle doit certainement être très convoitée.

— Madame, elle est tombée amoureuse de lord Thomas Howard, le frère cadet du duc de Norfolk, expliqua Susanna. Ils se sont fiancés secrètement et le roi en a pris ombrage, car il lui avait déjà choisi un époux et n'a pas apprécié le fait qu'elle prétende se passer de son autorité. Elle est sa nièce, après tout. Les deux tourtereaux ont été envoyés à la Tour, puis condamnés à mort. Ce fut un beau scandale.

Anne porta une main à sa bouche pour étouffer un cri. Henri avait condamné à mort sa propre nièce ? La jolie lady Margaret, pleine de vie et d'allant !

— Au bout de quelques mois, Sa Majesté les a finalement graciés, poursuivit Susanna. Lady Margaret a été libérée, mais lord Thomas est resté à la Tour. Il est tombé malade et en est mort. Lady Margaret s'est montrée très affectée par sa disparition. Elle est restée un certain temps au palais de Norfolk à Kenninghall, auprès de la duchesse de Richmond, et n'est revenue à la Cour que pour vous servir. Elle aimait sincèrement lord Thomas et je pense qu'elle le pleure encore.

— Quelle histoire tragique, commenta Anne avec émotion.

Par comparaison avec ce drame, ses propres ennuis paraissaient bien triviaux…

Lorsqu'elles eurent éteint les bougies, Anne demeura éveillée, à ruminer de tristes pensées. Jamais elle ne connaîtrait un amour profond et constant comme celui qu'avait vécu Margaret Douglas. Et si le roi était capable de condamner à mort sa propre nièce, une femme de son sang, ainsi qu'une épouse qu'il avait adorée, quel traitement réserverait-il à celle qui l'avait floué et qui visiblement ne lui inspirait aucune tendresse véritable ?

Le lendemain, sa période officielle de réclusion terminée, Anne eut envie de se promener dans le parc de Greenwich. Comme elle avait cru sentir que la préférence qu'elle accordait aux Allemandes – et en particulier à mère Lowe – commençait à agacer, elle décida pour une fois de n'emmener que Susanna et ses dames anglaises. Elle ne voulait pas que la dissension s'installât dans sa maisonnée, car cela aurait pu conduire à des rivalités, sources en général de désagréments.

Au sommet de la colline derrière le palais, près d'une vieille tour

abandonnée, elle aperçut quatre jeunes gentilshommes de sa suite se livrant à cheval à une chasse au faucon. Ils vinrent aussitôt dans sa direction et elle reconnut Florence de Diaceto, Franz von Waldeck et Hermann, comte de Neuenahr. Le quatrième était Otho von Wylich, vêtu de velours noir et plein de prestance sur son beau cheval. Tous s'inclinèrent devant elle depuis leur selle.

Son regard croisa un instant celui d'Otho. Comme il était beau, avec ses yeux bleus, ses pommettes hautes et ses boucles ébouriffées ! Il lui adressa un sourire engageant et elle eut une bouffée de désir pour lui. Son épouse avait beaucoup de chance.

On échangea des amabilités. Anne aurait aimé confier ses problèmes à Otho, qui aurait su l'écouter et la comprendre, mais il ne pouvait en être question. Il lui était interdit de voir un homme seul. Elle prit congé des quatre gentilshommes en souriant et poursuivit sa marche.

Le soir, Henri vint partager sa couche, après avoir fait annoncer par un huissier l'heure de son arrivée. Il entra par la porte communicante, le sourire aux lèvres, mais ses yeux méfiants la scrutaient avec attention. Au moins, il n'avait pas l'air fâché.

— Bonsoir, Anna, la salua-t-il en se débarrassant de sa robe d'intérieur.

— Bonsoir, Votre Grâce, répondit-elle.

Elle s'efforça d'afficher une expression ravie et se félicita d'avoir travaillé assidûment son anglais. Dormir avec un homme sans pouvoir deviser avec lui vous mettait par trop en position d'infériorité.

— Point de cérémonie dans notre chambre à coucher, répliqua-t-il. Vous pouvez m'appeler Henri.

— Merci, Votre Maj… Merci Henri, se corrigea-t-elle en souriant.

— J'organise la semaine prochaine un tournoi en l'honneur de notre mariage, annonça-t-il en ôtant à présent sa robe de nuit.

Son enthousiasme paraissait sincère.

Elle trouva tout de même étrange qu'il n'eût pas prévu d'autres festivités. Lors du mariage de Sybille, les célébrations avaient duré des jours entiers. N'y avait-il pas des réjouissances quand un roi épousait une princesse étrangère ? Peut-être que Henri considérait que son coûteux accueil à Calais et la réception de Blackheath suffisaient à marquer l'importance de l'événement.

Elle se souvenait que *Mutter* avait dit que Henri prévoyait de l'emmener en lune de miel au palais de Saint-James, mais il n'avait rien mentionné de tel. C'était terriblement frustrant d'être tenue ainsi à l'écart de ce qui se passait derrière les portes closes des appartements du roi et de son Conseil privé ! Si seulement elle avait pu savoir ce que son époux avait en tête…

Il souffla la bougie près du lit et se tourna vers elle.

— Venez, murmura-t-il en l'attirant à lui sans même la déshabiller.

Puis il pesa sur elle de tout son poids. Il était si lourd qu'il l'écrasait. Elle avait du mal à respirer. Elle ouvrit les jambes pour l'accueillir et attendit qu'il entrât en elle. Mais il ne se produisit rien. Après quelques pénibles instants, où elle craignit de suffoquer, il se détacha d'elle, haletant.

— Je ne peux pas, Anna, je suis vraiment désolé, soupira-t-il. Ma plaie me fait souffrir en permanence et, ce soir, c'est pire que jamais. Pardonnez-moi.

Elle comprit de quelle plaie il parlait. L'odeur malsaine qui se dégageait de sa jambe ne laissait pas de place au doute.

— Monsieur… Henri, il n'y a rien à pardonner, protesta-t-elle. Je suis désolée de vous voir ainsi. Puis-je vous aider de quelque façon ?

— C'est gentil à vous de le proposer, mais non. Mes médecins ont tout essayé. Peut-être que demain ça ira mieux. Dormons, maintenant.

Il s'installa confortablement dans le lit, avec l'intention évidente de passer la nuit auprès d'elle.

— J'espère pour vous que cela ira mieux, dit-elle avec conviction. Bonne nuit, Henri.

— Bonne nuit, ma chère, répondit-il en déposant un baiser sur son front.

Elle ne s'était pas attendue à ce geste affectueux. Comme l'avait prédit mère Lowe, les choses changeaient après le mariage. La gentillesse dont ils avaient fait preuve ce soir l'un envers l'autre avait brisé la glace. Cela leur était venu tout naturellement, sans complication. Henri avait montré ses faiblesses. En retour, elle avait manifesté une sincère sollicitude qu'il avait eu l'air d'apprécier.

En se réveillant le lendemain matin, elle craignit d'abord d'avoir péché la veille par optimisme. Mais non…

— Bonjour, Anna, la salua-t-il en se réveillant à son tour. Quelle heure est-il ?

Elle jeta un coup d'œil à l'horloge de la cheminée.

— *Sieben*… 7 heures.

— Déjà ? Alors je dois y aller, car j'ai rendez-vous avec des ambassadeurs.

Il se glissa hors du lit, traversa la pièce en boitant et ramassa son vêtement de nuit. Puis, après l'avoir enfilé, il revint vers Anne pour lui baiser la main.

— Adieu, ma chérie. Je vous verrai ce soir.

La nuit suivante, les choses n'allèrent pas mieux, pas plus que celle d'après. Mère Lowe avait raison. Le roi était impuissant à honorer une femme.

Lorsqu'il rejoignit Anne le cinquième soir, il n'essaya même pas de la pénétrer. Ils devisèrent un moment à voix basse, puis Henri se leva et proposa une partie de cartes.

— Jouerons-nous au piquet ? demanda-t-elle.

— Oui, si vous le souhaitez, approuva-t-il.

Il remporta la partie.

— Vous jouez bien, Anna. Mais je vais désormais vous apprendre le prime.

Elle se surprit à apprécier sa compagnie et eut l'impression que c'était réciproque. Il faisait de son mieux pour la mettre à l'aise et pour se faire comprendre. Il lui demanda même de lui enseigner quelques mots d'allemand. Il était déjà 1 heure du matin quand ils s'endormirent.

Henri se présenta de nouveau la nuit suivante, puis la suivante, et une autre fois, après une nuit d'interruption. Ils commençaient à avoir leurs habitudes. Il avait apparemment renoncé à consommer le mariage, car il ne faisait plus mine d'approcher son épouse. Ils jouaient aux cartes ou aux échecs, ou encore ils dormaient. Les craintes d'Anne commencèrent à s'estomper.

Elle était néanmoins consciente de se trouver en position de faiblesse. La barrière de la langue ne favorisait pas l'intimité et empêchait une conversation fluide qui aurait pu éveiller entre eux des sentiments plus profonds. Elle n'avait aucune idée de la manière dont on charmait un homme. Elle était incapable de divertir Henri avec de la musique ou de la danse. Tout ce qu'elle pouvait faire, c'était l'accueillir chaleureusement et manifester le plaisir que lui procurait sa compagnie. Mais serait-ce suffisant ?

Chapitre 11

1540

Anne était mariée depuis moins d'une semaine quand lord Cromwell sollicita une audience. Aussitôt, elle s'inquiéta. Cet homme était proche du roi et sûrement dans ses confidences. Peut-être venait-il lui parler de ce qu'elle n'avait pas envie d'entendre. Il jouissait à la Cour d'une grande influence, qu'il pouvait utiliser pour ou contre elle, selon son bon vouloir. Anne lui avait offert son amitié, mais elle n'était pas certaine que cela fût réciproque.

Préférant l'affronter en affirmant son rang, elle s'installa sous le dais royal pour le recevoir.

— Votre Grâce, commença-t-il en lui baisant la main.

Elle sonda son regard quand il se redressa, mais ses yeux ne trahissaient rien.

— Je viens vous entretenir d'une affaire délicate.

Le cœur d'Anne eut un soubresaut. Le roi s'était-il plaint qu'elle ne soit pas vierge ? Elle pria pour que ce ne fût pas le cas.

— Sa Majesté ne voudrait pas vous offenser, madame, mais elle m'a chargé de vous dire qu'il serait souhaitable que vous cessiez de porter vos robes allemandes. Vous êtes reine d'Angleterre et il aimerait vous voir dans des vêtements anglais.

Et elle qui avait craint d'être envoyée à la Tour !

Elle possédait les robes anglaises que maître Wilkinson avait confectionnées pour elle, la plupart non portées car, même à distance, la désapprobation de *Mutter* n'avait rien perdu de son pouvoir de dissuasion.

Elle eut un pincement au cœur en songeant au travail fourni et aux dépenses engagées par sa mère pour faire confectionner ses coûteuses robes allemandes. Mais ce qui la contraria encore plus, c'était que Henri n'eût pas soulevé la question lui-même. Il avait préféré envoyer Cromwell et cela en disait long sur leur relation. Dire qu'elle avait cru nouer avec lui une certaine complicité ! Elle n'osait pas croiser le regard de Susanna, qui traduisait la conversation.

— Comme toujours, monsieur, je suis toute disposée à me conformer aux souhaits de Sa Majesté, répondit-elle à Cromwell. Mais mes vêtements allemands valent une somme considérable.

— Madame, vous pouvez faire venir votre tailleur quand bon vous semblera et le roi prendra à sa charge les retouches nécessaires pour les adapter à la mode anglaise.

— Puisque Sa Majesté le roi a préféré passer par vous pour me faire cette demande, je vous charge en retour de le remercier de ma part.

Cromwell lui lança un regard acerbe, qu'elle décida d'ignorer.

— Et que dois-je faire pour la tenue de mes dames allemandes ? poursuivit-elle.

— Elles seraient bien inspirées de s'habiller à l'anglaise, elles aussi, comme vous le comprendrez certainement.

— Bien sûr, acquiesça-t-elle en se levant. Y avait-il autre chose, monsieur ?

Cromwell s'inclina et sortit. Anne regarda ses dames, consciente d'avoir laissé paraître la faiblesse de sa position. Il lui avait parlé comme si elle avait offensé le roi, alors que *Mutter* avait simplement tenu à l'envoyer en Angleterre richement vêtue, pour honorer Clèves, mais aussi l'Angleterre.

— Lord Cromwell nous a fait la même remarque, madame, pas plus tard que ce matin, quand vous vous promeniez dans les jardins, déclara Susanna. Il nous a demandé d'user de gentillesse et de persuasion pour vous inciter à porter la mode anglaise.

— Il aurait dû me parler en premier ! s'offusqua Anne.

Et Henri de même.

Elle alla aussitôt passer sa garde-robe en revue. Avec une mère Lowe outragée à ses côtés et quelques servantes derrière elle, elle sortit ses robes l'une après l'autre, en les contemplant avec un désarroi croissant. La présence des dames anglaises qui observaient la scène d'un air dédaigneux n'arrangeait rien.

— Il faudra beaucoup de travail pour les modifier, se lamenta-t-elle. Et elles n'ont pas de traîne. Je ne sais par où commencer.

— Madame, vous avez déjà des robes anglaises, intervint Margaret Douglas. Vous modifierez celles-ci à votre rythme.

Anne se retint de pleurer. Transformer ces robes, c'était réduire à néant le travail de *Mutter*. Et rompre un lien de plus avec Clèves.

Mais elle n'avait pas le choix. Elle se redressa.

— Faites venir mon tailleur, ordonna-t-elle.

Le jour du tournoi, elle porta donc une robe anglaise, avec une coiffe à la française de forme ronde, très en vogue à la Cour et adoptée par la plupart des femmes. Ses dames la trouvèrent très élégante, mais elle se sentait à moitié nue dans ce corsage bas et carré, avec ses cheveux découverts. Elle fut néanmoins récompensée pour sa peine par l'expression approbatrice qui s'afficha sur le visage de Henri quand il la rejoignit pour l'escorter jusqu'à la tribune royale. Les regards admiratifs des spectateurs flattèrent son ego. Cromwell lui-même la complimenta.

Elle avait le sentiment d'entrer dignement dans son rôle de reine. Elle progressait en anglais et observait consciencieusement les rites de l'Église d'Angleterre. Les robes anglaises se révélèrent plus agréables à porter que les robes allemandes, même s'il fallait s'habituer au maniement de la traîne. Elle en commanda plusieurs, en satin ou en damas, de couleur noire, afin de mettre en valeur les bijoux offerts par Henri. Il avait peut-être oublié les *Brautstücke*, mais il était arrivé un soir au souper avec une broche et un pendentif assortis, dessinés par Holbein et ornés des initiales H et A entrelacées.

Lors d'une pause dans les joutes, elle demanda à Henri si elle pouvait consacrer une partie de ses revenus à l'achat de bijoux.

— Bien entendu, répondit-il. Vous êtes libre de dépenser votre argent comme bon vous semble.

Il lui envoya son orfèvre l'après-midi même, avec des pièces à examiner.

— Votre Grâce peut également commander un bijou que je réaliserai ensuite, l'informa maître Hayes.

Anne prit le temps de regarder l'exquise sélection étalée devant elle.

— Cela ne sera pas nécessaire, répondit-elle. Ce bijou, par exemple, me plaît énormément.

Elle désignait une broche de diamants gravée de scènes miniatures.

— Cette broche raconte l'histoire de Samson, madame, expliqua l'orfèvre.

Le prix en était élevé, mais elle l'acheta quand même.

Sa présence dans une Cour qui n'avait pas vu de reine depuis plus de deux ans suscitait un grand intérêt. De nombreux nobles et gentilshommes fréquentaient déjà ses appartements et tous semblaient attendre d'elle quelque faveur.

— Comment savoir qui aider et qui éviter ? demanda-t-elle au docteur Olisleger, l'après-midi suivant le tournoi. J'ignore tout de ces gens.

— Ils recherchent votre protection, madame, et espèrent que vous transmettrez leurs demandes au roi et direz un mot en leur faveur. Il s'agit d'une pratique courante à la Cour et certains proches du roi s'enrichissent en faisant payer leur intervention auprès de lui.

— Je ne me sens pas suffisamment proche du roi pour jouer ce rôle et crains de décevoir bien du monde.

— Dans ce cas, madame, je vous conseille de ne pas vous impliquer et de vous contenter d'observer.

Dans les jours qui suivirent, Anne remarqua qu'on commençait à la scruter avec une curiosité mal dissimulée. Elle surprit même certains courtisans qui souriaient en coin ou parlaient tout bas en la regardant,

la main devant la bouche.

Ce fut Susanna qui lui donna l'explication de ces comportements. Elle se présenta un soir devant elle, le visage écarlate.

— Oh madame ! gémit-elle en s'agenouillant devant sa maîtresse, je ne sais comment vous répéter ce qui se dit à la Cour, mais il faut pourtant que vous le sachiez. J'aurais préféré ne pas avoir à me charger de cela.

— Que dit-on ? demanda Anne, alarmée.

Susanna déglutit.

— L'on dit – pardonnez-moi, madame – que le roi a déclaré qu'il n'aurait plus jamais d'enfants pour le bien de son royaume, car, bien qu'il soit capable d'accomplir l'acte de procréation avec d'autres, il en est incapable avec vous. Certains murmurent qu'il est impuissant, mais la plupart pensent que la faute en revient à Votre Grâce.

Anne sentit enfler en elle une fureur sourde.

— C'est lui qui est responsable ! s'écria-t-elle, sans pouvoir se retenir. J'avais résolu de passer sous silence son incapacité à consommer notre mariage et voilà qu'il fait savoir la chose à tout le monde en m'en faisant porter la responsabilité. Et il se prend pour un homme d'honneur ? Comment ose-t-il faire de moi le bouc émissaire de sa propre insuffisance !

Susanna en resta un instant sans voix.

— Madame, bredouilla-t-elle enfin. Je ne savais pas que…

Mais la digue avait cédé et Anne ne pouvait plus s'arrêter.

— Je comprends maintenant pourquoi on me dévisage avec tant d'insistance. Les gens se demandent sans doute quelles horreurs se cachent sous mes habits royaux, et ce que j'ai de si affreux pour que le roi ne puisse se résoudre à s'unir à moi. C'est épouvantable et extrêmement humiliant ! Je ne vais plus oser sortir de mes appartements !

— Madame, calmez-vous, s'il vous plaît…

— Comment le pourrais-je ? Il faut faire quelque chose pour mettre fin à ces calomnies !

Elle se tut, ivre d'indignation, et tenta de reprendre son calme.

Un homme avait le pouvoir et les moyens de remédier à tout cela.

— Faites venir lord Cromwell, ordonna-t-elle. Dites-lui que je veux le voir seul. Sur-le-champ.

Le messager revint. Lord Cromwell était occupé par des affaires d'État et lui demandait de faire preuve d'indulgence, mais promettait d'obéir à sa convocation dès que possible.

Quand Henri vint cette nuit-là dans sa chambre, Anne eut toutes les peines du monde à se montrer aimable. Si elle n'avait pas eu pour mari le souverain de l'Angleterre, elle se serait emportée et lui aurait

dit le fond de sa pensée. Mais on n'offensait pas le roi, elle ne le savait que trop bien. De son côté, il ne s'était pas gêné pour l'humilier, mais ça ne comptait pas.

Après avoir distribué les cartes, il marqua une pause.

— Qu'avez-vous donc ce soir, Anna ?

Elle ne savait pas assez d'anglais pour entrer dans les détails.

— Les gens parlent, lâcha-t-elle finalement. De nous. Ils savent que nous ne…

Il eut la décence de paraître gêné. Et même, il rougit.

— Ils pensent que je ne vous plais pas, poursuivit-elle. Et cela me rend très malheureuse. Comment peuvent-ils savoir ce qui se passe dans cette chambre ?

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Ce ne sont que des ragots, déclara-t-il. À la Cour, ils sont monnaie courante. Il suffit de les ignorer.

— Vos courtisans racontent que vous assurez pouvoir vous unir à d'autres, mais pas à moi, insista-t-elle. D'où tiennent-ils cela ?

Elle ne maîtrisait plus sa colère et était maintenant déterminée à le faire avouer.

— Anna, qu'est-ce qui vous prend ? s'emporta-t-il. Auriez-vous l'impudence de prétendre me questionner ?

— Dites-moi simplement que vous n'avez pas dit ces choses ! s'écria-t-elle.

— Bien sûr que non ! Cela suffit !

Il évitait de la regarder et elle en déduisit qu'il mentait.

Il se leva et jeta rageusement ses cartes.

— Je crois que je vais aller chercher une compagnie plus agréable, marmonna-t-il. Je vous souhaite une bonne nuit, madame.

Et, sur ce, il sortit en claquant la porte.

Le lendemain matin, Anne se réveilla malheureuse et angoissée. Elle avait commis une grave imprudence en provoquant ainsi le roi. Bien que toujours furieuse contre lui, elle décida de s'excuser à la première occasion.

Elle espéra que Cromwell viendrait bientôt et qu'elle pourrait ainsi lui expliquer à quel point elle regrettait ses paroles. Une fois qu'il saurait, il trouverait le moyen d'apaiser Henri.

Elle l'attendit avec impatience, mais il ne se montra pas. Sa colère et sa frustration furent à leur comble quand il lui vint à l'esprit qu'il l'évitait peut-être à dessein. Car si elle avait offensé le roi, ou si celui-ci la considérait comme fautive, Cromwell n'osait peut-être pas se présenter devant elle. Il allait tout faire pour garder ses distances. Il ne voulait pas qu'on lui reprochât l'échec de ce mariage, ni avoir l'air de soutenir une reine en disgrâce.

Elle était plongée dans le plus grand désarroi quand son chambellan se fit annoncer et entra dans ses appartements, l'air étrangement gêné.

— Oui monsieur, je vous écoute, le pressa-t-elle.

— Votre Grâce, lord Cromwell m'envoie vous parler d'une affaire personnelle, commença Rutland. Il a vos intérêts à cœur et souhaite voir Sa Majesté le roi et vous-même heureux et satisfaits. Il vous conseille de vous conduire aimablement envers ce dernier.

Anne en resta sans voix et eut toutes les peines du monde à ne pas laisser exploser sa fureur. Ainsi, Henri s'était plaint d'elle à Cromwell, comme si elle était la fautive dans cette affaire. Et bien sûr, par voie de conséquence, les problèmes que rencontrait leur mariage venaient forcément d'elle.

Le comte lui jeta un regard bienveillant.

— Je pense, madame, qu'il y a eu un malentendu. Le roi aura sans doute mal interprété votre comportement. Si je puis me permettre, j'ai observé la façon dont vous agissez avec lui et je peux affirmer en toute sincérité que personne ne pourrait y trouver à redire.

Tant de gentillesse lui fit monter les larmes aux yeux. Étant le cousin de Henri, il n'allait certainement pas le désavouer, mais il ouvrait une porte de sortie et proposait un moyen de rétablir le fragile équilibre du couple royal : prétendre qu'il s'agissait d'un malentendu.

— Je crains d'avoir mal parlé à Sa Majesté hier soir, avoua-t-elle. J'étais bouleversée par des propos futiles que Susanna avait jugé bon, à juste titre, de me rapporter. Mon anglais est médiocre et le roi a compris que je l'accusais d'être à l'origine de certains ragots. Il est parti avant que je puisse m'expliquer ou m'excuser.

— Je suis sûr que Sa Grâce acceptera vos excuses, la rassura Rutland.

Il marqua une pause.

— Je suis au courant de ces ragots, madame. Ma longue expérience de la Cour m'a appris à ignorer ce genre de bavardages inutiles. Je conseille à Votre Grâce d'en faire autant.

— Je suivrai votre conseil, promit Anne en se forçant à sourire. Auriez-vous l'amabilité de demander à Sa Grâce si elle veut bien m'honorer ce soir de sa présence ?

— Ce sera fait, madame, répondit le chambellan.

Il s'inclina et sortit.

Le soir, Henri lui rendit visite. Rutland avait dû présenter habilement les choses, car son époux était de fort agréable humeur et balaya ses excuses d'un revers de main. Peut-être se sentait-il coupable – à supposer, bien sûr, qu'il fût vraiment à l'origine des ragots.

Il ordonna que l'on servît le dîner dans les appartements de la

reine et réclama Susanna pour traduire leur conversation. Puis il annonça à Anne avoir nommé un secrétaire pour la servir.

— William Paget est un homme honnête, solide et fiable, qui sait gérer l'argent. Il a été greffier au Conseil privé.

Il poussa un gémissement.

— Et lady Lisle me harcèle pour que je place sa fille Katherine chez vous, poursuivit-il. Cette femme ne sait pas s'arrêter. Elle m'a même envoyé de la marmelade pour m'amadouer et a demandé au docteur Olisleger de parler en son nom.

— C'est moi qui ai envoyé le docteur Olisleger, avoua Anne. Lady Lisle m'avait sollicitée et je voulais connaître votre sentiment sur sa demande. Monsieur, pour ma part, je lui ferais répondre que le docteur Olisleger a instamment prié Votre Grâce de prendre une dame supplémentaire, mais qu'on lui a répondu que c'était impossible pour le moment. Les demoiselles et gentes dames de ma chambre ont été nommées avant mon arrivée. Elle devra donc patienter.

— Très bonne idée ! approuva Henri.

Son humeur agréable s'envola quand lady Rutland vint le solliciter après le dîner.

— Monsieur, lady Lisle m'a demandé de persuader Votre Grâce de prendre sa fille au service de la reine. Je tiens à vous faire également savoir qu'elle m'a envoyé des barils de vin et de harengs en guise d'encouragement.

— J'appelle cela soudoyer, madame ! rugit Henri. Vous direz à cette femme que le roi ne souhaite engager personne au service de la reine pour le moment et qu'elle devra attendre qu'une dame de la maisonnée royale ait libéré une place.

Lady Rutland inclina la tête.

— Bien, monsieur.

— Dites-lui de s'adresser à l'avenir à mère Lowe, intervint Anne. Assurez-lui que ma nourrice est mieux placée que quiconque pour intervenir. Vous verrez qu'elle n'y reviendra plus.

Henri se mit à pouffer, de nouveau joyeux.

— Par Dieu, Anna, vous feriez rougir Machiavel ! Nous devrions vous avoir au Conseil.

Quand il revint deux jours plus tard, à l'heure du dîner, il était d'humeur maussade.

— Vous feriez bien de surveiller cette gueuse d'Anne Bassett, grommela-t-il. Elle m'a accosté cet après-midi, alors que je m'apprêtais à prendre mon tour au tir à l'arc. Elle voulait que je n'oublie pas sa sœur.

— Je lui parlerai, promit Anne.

— Ce n'est pas la peine, ricana-t-il. Je lui ai répondu qu'ils étaient

déjà nombreux à m'avoir parlé pour sa sœur, mais que je ne lui accorderais pas la place qu'on me réclame, car je tiens à vous entourer de jeunes femmes honnêtes et honorables. Cela l'a réduite au silence !

— Mère Lowe a reçu un présent de la part de lady Lisle aujourd'hui, poursuivit Anne. Il lui a été fermement répondu que Votre Grâce avait décidé qu'il n'y aurait pas de nouvelles servantes, à moins que l'une d'entre elles ne parte se marier.

— Voilà qui est parfait, conclut Henri.

Puis il changea de ton.

— Anna, je dois vous parler de vos compatriotes. Le baron Oberstein, le docteur Olisleger, le grand maître Hochsteden et de nombreux autres membres de votre escorte retourneront à Clèves dans quelques jours, comme cela était prévu.

Elle savait qu'ils finiraient par être renvoyés et redoutait depuis le début le moment où ils devraient partir, car les perdre signifiait pour elle couper des liens rares et précieux avec son pays natal. Elle aurait aimé corriger Henri sur la prononciation de Clèves, mais n'osa pas. Elle songea qu'elle finirait sans doute elle-même par dire le mot à l'anglaise.

— Néanmoins, je retiens encore le comte de Waldeck et beaucoup d'autres de vos gentilshommes et demoiselles, poursuivit Henri. Jusqu'à ce que vous soyez un peu mieux acclimatée à l'Angleterre.

De nouveau, il se montrait prévenant et plein de délicatesse, comme avant leur mariage.

— Je suis très reconnaissante à Votre Grâce, répondit-elle, profondément touchée et soulagée.

Quand il se comportait ainsi, elle se sentait capable de lui pardonner beaucoup.

Au cours de la troisième semaine de janvier, le roi organisa dans sa salle d'apparat un festin pour les seigneurs et dignitaires allemands qui devaient partir. Anne y assistait, bien sûr, ainsi que de nombreux nobles de la Cour. Elle remarqua la présence de Cromwell – l'homme qui n'avait pas daigné se présenter quand elle avait demandé à le voir –, mais désormais peu lui importait son amitié.

— On nous a traités avec beaucoup d'honneur, assura le docteur Olisleger, assis à la droite d'Anne. Je ne manquerai pas d'en informer le duc votre frère à mon retour. Le roi s'est montré très généreux. En vérité, je pense que ce mariage est pour vous une bénédiction.

Anne scruta le visage intelligent et buriné par le temps de ce loyal conseiller qui s'était donné tant de mal pour qu'elle devînt reine. Il n'y avait pas la moindre ironie dans sa remarque et il n'était visiblement pas au courant des failles de son mariage. Elle songea à Guillaume, à l'importance qu'il accordait au traité, au fait qu'il avait besoin de

l'amitié de l'Angleterre pour le soutenir contre les ambitions de l'empereur. Elle décida de ne pas inquiéter son chancelier en lui avouant la vérité. De plus, sans qu'elle parvînt à s'expliquer pourquoi, elle commençait à éprouver pour le roi une certaine affection. Chaque jour, elle priait pour que le problème qui les séparait comme une épée invisible fût résolu, afin de lui donner des enfants et de se faire ainsi aimer de lui et de ses sujets.

À sa grande joie, Henri annonça qu'elle pouvait garder mère Lowe et ses servantes allemandes préférées, Katharina et Gertrude, ainsi que plus de vingt autres de ses compatriotes. Ses dames anglaises étaient encore réticentes à se lier d'amitié avec les Allemandes ; apparemment, les Anglais se montraient méfiants avec les étrangers. On riait volontiers de l'accent guttural des gens de sa suite, ou de leurs vêtements. Anne soupçonnait certaines de ses servantes, dont Anastasia, d'avoir le mal du pays et d'être heureuses de partir, mais Katharina, volontaire et vive, ainsi que Gertrude, douce et pieuse, semblaient au contraire ravies de rester. Toutes deux étaient dévouées à Anne et à mère Lowe, qui se comportait avec elles comme une grand-mère.

Anne appris également avec joie que son cousin Franz von Waldeck, âgé de quatorze ans, resterait son page, et qu'Otho von Wylich, sa femme Hanna, Florence de Diaceto, les Brockhausen, le docteur Cepher et son cuisinier, *Meister* Schoulenburg, étaient également autorisés à rester. Elle avait désormais une grande maisonnée et une Cour. De son point de vue, jamais reine n'avait été aussi bien entourée.

En revanche, elle fut déçue quand on lui annonça que son receveur général, Wymond Carew, un homme hautain et buté, remplacerait le docteur Olisleger en tant qu'interprète officiel – Susanna Gilman continuerait d'exercer cette fonction en privé. Anne avait d'emblée détesté les manières de Carew. Cet homme de forte carrure, aux yeux calculateurs et à la longue barbe touffue, lui semblait trop poli, trop distant, trop intimidant – bien qu'il fût aussi, apparemment, un brillant administrateur. Elle devait essayer de s'entendre avec lui, car tel était son devoir. Il avait été chargé par le roi d'acheter des cadeaux et des récompenses pour ceux qui rentraient en Allemagne et, quand elle avait proposé de le conseiller dans ses choix, elle avait essuyé un refus, courtois mais ferme. Aujourd'hui, elle devait admettre qu'il avait fait du bon travail. Les seigneurs et ambassadeurs de Clèves et de Saxe semblaient très impressionnés par les somptueux présents qu'on leur remettait de la part de Henri, essentiellement de la monnaie sonnante et trébuchante ainsi que de l'argenterie. Il y en avait pour une petite fortune.

Le moment vint de se dire adieu. Depuis l'estrade où elle se tenait,

Anne balaya du regard Olisleger, le grand maître Hochsteden, le baron Oberstein et Franz Burchard, tous ces hommes de bien qui les avaient servis, elle et les siens, avec loyauté ; elle craignit un instant de ne pouvoir dissimuler son chagrin. Mais l'épouse d'un roi devait demeurer digne en toute circonstance. Elle voulait que ses compatriotes partent à Clèves en emportant l'image d'une reine sereine et heureuse, occupant avec dignité sa haute position.

L'un après l'autre, ils s'avancèrent pour prendre congé. Quand le docteur Olisleger se pencha pour lui baiser la main, elle crut qu'elle ne parviendrait pas à contenir son émotion.

— Que Dieu vous accompagne, cher ami, lui dit-elle. Je vous dois tant.

— Qu'il veille sur Votre Grâce, répondit-il, ému lui aussi. Et qu'il vous apporte de grandes joies.

En regardant le long cortège de ses compatriotes qui quittaient la salle après l'avoir saluée une dernière fois, Anne ressentit soudain le besoin de s'assurer que sa famille n'aurait aucun motif de s'inquiéter à son sujet. Peut-être que personne parmi ses gens n'avait eu vent des affreuses rumeurs concernant son mariage, mais dans le cas contraire, et si l'un d'eux venait à les répéter à Clèves, elle devait absolument les démentir par avance.

Quand dame Keteler s'approcha pour prendre congé, Anne la retint.

— Madame, je vous demande de dire à la duchesse ma mère et au duc mon frère que je les remercie de tout cœur de m'avoir conseillé ce mariage, car je n'aurais pu en souhaiter de meilleur. Aucun autre n'aurait pu me combler autant.

— Je le leur dirai, madame, promit dame Keteler.

Puis elle sortit à son tour.

Anne s'était installée dans sa chambre pour écrire à sa famille des lettres rassurantes que le docteur Wotton apporterait à Clèves quand il repartirait. Susanna alluma le feu. On annonça le roi. Anne était sa femme depuis trois semaines, mais il ne l'avait toujours pas possédée. Elle supposa que cette nuit serait semblable à toutes les autres. Il viendrait dans son lit, s'étendrait à côté d'elle, s'efforcerait de lui faire la conversation pendant un moment, puis se mettrait à ronfler ou proposerait une partie de cartes. Il se montrait toujours agréable et courtois, mais ne manifestait aucunement l'intention de se rapprocher d'elle.

Ce soir-là, il lui parut d'excellente humeur.

— Anna, j'ai prévu de faire venir à la Cour mon fils, le prince, afin qu'il rencontre sa nouvelle belle-mère.

— Oh, cela me fait grandement plaisir ! s'exclama Anne. Je meurs

d'envie de connaître vos enfants.

— Vous ferez bientôt la connaissance de Marie et d'Élisabeth. Marie a été souffrante, mais elle va beaucoup mieux, Dieu soit loué. Édouard est en excellente santé, ce qui est un grand réconfort pour moi. C'est un enfant joyeux et plein de vie, comme vous pourrez le constater.

Anne posa sa plume. Elle avait déjà revêtu sa robe de nuit. Susanna éteignit les bougies et partit, tandis que le roi s'installait lourdement dans le lit. Lorsqu'elle eut cacheté ses lettres, elle le rejoignit. Puis soudain, se souvenant sans doute qu'il n'avait qu'un seul fils et que celui-ci pouvait être emporté à tout moment par une maladie infantile, il tendit le bras vers elle. Elle pria pour devenir pleinement sa femme ce soir-là.

Ce ne fut pas le cas. Il la tint contre elle un moment et l'embrassa à plusieurs reprises, mais cela n'alla pas plus loin. Bientôt, il poussa un soupir résigné et la lâcha. Ils restèrent là, silencieux, éclairés par la lueur du feu.

— Je vous apprécie, Anna, déclara finalement Henri. Je vous apprécie vraiment, mais il semblerait que Dieu ne veuille pas que je vous désire.

— Il y a plus d'une façon d'aimer, murmura-t-elle.

— Certes, mais un roi a besoin d'héritiers, et apparemment je ne suis pas dans des dispositions d'esprit qui me permettraient d'en concevoir.

— Êtes-vous malade, Henri ? se risqua-t-elle à demander.

— Ma jambe me fait beaucoup souffrir, admit-il.

— Peut-on espérer une amélioration ?

— Les médecins font de leur mieux. Je suis désolé, Anna.

— Je regrette de vous savoir souffrant, murmura-t-elle en lui prenant la main.

Elle la tenait encore quand ils s'endormirent.

Le prince était adorable, tout blond, avec un visage solennel, des yeux bleus et sérieux, des joues potelées, un menton pointu. Le cœur d'Anne fondit, car il lui rappelait Johann. Il n'avait pas encore deux ans et demi, mais ôta son bonnet à plumes en exécutant une révérence parfaite devant la Cour, puis lâcha la main de sa gouvernante et s'approcha de son père en trottinant pour aller s'agenouiller devant lui.

— Édouard, mon fils ! s'écria Henri en le soulevant de terre pour l'embrasser. Anna, voici le plus précieux joyau de l'Angleterre. Édouard, saluez votre nouvelle belle-mère.

L'enfant s'inclina alors devant Anne, puis leva les yeux vers elle en la toisant d'un regard presque autoritaire. Elle aurait voulu le prendre

sur ses genoux, mais n'osa pas. Ce petit garçon, vénéré et respecté depuis sa naissance en tant qu'héritier d'un grand roi, semblait déjà conscient de son importance. Elle lui fit donc la révérence, en regrettant qu'il posât sur elle un regard glacial. Peut-être était-il timide au début avec les étrangers, comme beaucoup de jeunes enfants ? Elle en douta. Édouard était un roi en devenir.

— Et voici la redoutable lady Bryan, annonça Henri en présentant à Anne la gouvernante du prince.

Lady Bryan n'était plus toute jeune, mais donnait l'impression d'une femme compétente et dévouée. Tandis que Henri l'interrogeait sur les progrès de son fils, Anne tenta de communiquer avec le petit garçon, qui se tenait bien droit dans sa longue tunique de damas rouge et observait d'un air impassible la somptueuse décoration des appartements privés de son père.

Elle lui tendit un ballon qu'elle avait acheté pour lui, un charmant jouet joliment peint, qu'elle aurait aimé offrir à son propre fils.

Édouard le prit comme s'il s'agissait d'un dû.

— Merci, madame, répondit-il d'un ton compassé.

Il ne savait peut-être pas jouer avec un ballon, aussi lui montra-t-elle comment le faire rebondir, avant de le lui lancer doucement. Il était trop petit et manquait de dextérité pour l'attraper, bien entendu, mais il ramassa le jouet pour le relancer à Anne, le sourire aux lèvres – puis éclata de rire quand elle le laissa filer et fit mine de le chercher.

— Là ! Là ! s'écria-t-il en le montrant du doigt, se prenant au jeu, comme n'importe quel enfant.

Pauvre petit garçon qui n'avait pas connu sa mère ! Quant à son père, grand et large comme il l'était et de surcroît enveloppé de velours et de fourrures, il devait lui paraître bien impressionnant et peu abordable. Anne espéra qu'elle deviendrait pour lui une figure maternelle. Ils en tireraient bénéfice tous les deux.

Le roi et ses courtisans les observaient.

— Allez, Édouard ! l'encouragea Henri. Attrapez donc ce ballon.

Le prince lui jeta un regard prudent. Henri se pencha pour s'emparer à son tour de la balle et Édouard eut un petit rire joyeux.

— Montez-vous le cheval-bâton que je vous ai offert ? demanda Henri.

— Oui monsieur, répondit le garçon en zozotant.

— C'est très bien, approuva son père, le visage illuminé de plaisir. Bientôt vous monterez un vrai poney. Cela vous plairait, n'est-ce pas ?

Édouard prit un air dubitatif. Manifestement, les chevaux l'intimidaient autant que les rois.

— Ensuite, nous vous apprendrons à manier l'épée !

Il allait un peu vite en besogne. Cet enfant n'avait que deux ans ! Pourtant, le roi avait ses raisons de vouloir que son héritier grandisse

rapidement. Henri n'était pas en bonne santé et ne vivrait probablement pas assez longtemps pour voir son fils atteindre l'âge adulte. Peut-être en était-il conscient.

Lorsque Édouard se lassa du jeu, le roi l'installa sur un tabouret à ses pieds et reprit son fauteuil. Puis il réclama de la musique – l'une des joies de cette Cour. Anne avait déjà engagé des musiciens et leur avait demandé de jouer aujourd'hui, afin que Henri pût juger de leur valeur.

— Bravo ! s'écria-t-il quand ils entamèrent un rondo.

Sur un signe de tête de Sa Majesté, les courtisans se levèrent pour danser. Le prince resta assis à les regarder. Henri se pencha vers Anne.

— Lord Cromwell m'a appris qu'il y avait à Venise d'excellents musiciens juifs qui se cachaient de l'Inquisition. J'ai l'intention de leur offrir l'asile en Angleterre. Ce sont notamment des virtuoses de la flûte à bec. Voulez-vous les accueillir dans votre maisonnée, Anna ?

— Volontiers, monsieur, répondit-elle avec un grand sourire, en s'émerveillant une fois de plus de la gentillesse de son époux.

Anne commençait à s'habituer aux manières des Anglais et s'installait peu à peu dans sa nouvelle vie. Elle passait la majeure partie de son temps dans ses appartements, à réaliser des travaux d'aiguille, ou encore à enchaîner les parties de cartes et de dés avec ses courtisans. Elle aimait tout particulièrement jouer avec Otho, car cela lui permettait de profiter de sa compagnie sans éveiller les soupçons. Parfois, elle convoquait des amuseurs pour distraire ses invités, notamment un acrobate dont les triples sauts périlleux laissaient tout le monde bouche bée, ou encore Will Somers, le fou du roi, dont les plaisanteries déclenchaient les rires de l'assistance. Hanna von Wylich, qui assistait occasionnellement la reine en tant que dame d'honneur, lui offrit un perroquet qui devint un moment l'attraction de la Cour. On ne se lassait pas d'admirer son plumage exotique et il amusait la galerie en répétant des paroles qu'il n'était pas censé répéter. Il y eut même un petit incident, lors d'une visite du roi, quand on entendit soudain un tonitruant : « Harry est un vilain garçon ! »

Anne se sentit devenir cramoisie, mais Henri éclata d'un rire tonitruant en voyant que cela venait de la cage dorée suspendue devant l'une des fenêtres.

— Pardonnez-moi, Votre Majesté ! s'écria-t-elle. Le perroquet s'appelle Harry, en votre honneur. Nous lui disons qu'il est un mauvais garçon quand il nous mord.

Le visage de Henri se fendit d'un large sourire.

— Eh bien moi, au moins, je ne mords pas !

Autour d'eux, les dames pouffèrent.

Anne consacrait toujours du temps à travailler son anglais. Elle

parvenait désormais à se faire comprendre avec des phrases incomplètes entrecoupées de gestes et maîtrisait une conversation formelle, mais ne parlait pas encore couramment.

Ce n'était pas plus mal qu'elle vécût un peu à l'écart, car cela lui donnait le temps de progresser avant de jouer un rôle officiel plus important. Henri se montrait patient avec elle. Il s'efforçait de comprendre ce qu'elle cherchait à lui dire et l'aidait à trouver les mots justes. Peu à peu, son vocabulaire s'enrichissait.

Dans un mois elle serait couronnée, puis ce serait le printemps et avec lui Pâques, où il y aurait de grandes festivités qui réjouissaient ses dames par avance. Cela lui laissait encore du temps pour parfaire son anglais ! Néanmoins, elle s'inquiétait un peu. Le moment de son couronnement approchait à grands pas, mais personne n'en parlait et aucune préparation n'était pour l'instant envisagée. La reine défunte n'avait jamais été couronnée, elle ne l'oubliait pas.

À la fin du mois de janvier, le roi vint souper avec elle, comme il avait désormais coutume de le faire deux ou trois fois par semaine. Il semblait de particulièrement bonne humeur.

— L'empereur est en train de se brouiller avec le roi de France, annonça-t-il joyeusement. J'ai toujours dit qu'ils ne pourraient pas s'entendre. Il y a quelques mois, ils s'unissaient pour me faire la guerre et à présent ils réclament mon amitié chacun de leur côté !

Anne fit mine de se réjouir, mais elle ne put s'empêcher d'être inquiète à l'idée de ce qui se passerait si Henri décidait de conclure un traité avec l'un ou l'autre de ces souverains.

— L'empereur, en particulier, se montre très désireux de renouer avec moi, poursuivit Henri. Il était soi-disant affreusement choqué par mon excommunication, mais à présent, cela lui est égal que je n'appartienne plus à l'Église catholique, tant que je me range à ses côtés contre ce renard de François ! Ma chère, me voilà en position de force !

Il n'était pas nécessaire d'être un fin stratège politique pour comprendre que Henri n'aurait plus besoin de l'alliance avec Clèves s'il se rapprochait de Charles.

Anne ne put taire ses craintes.

— Mais vous resterez l'ami de Clèves, n'est-ce pas ? Car l'empereur menace Gueldre.

Henri haussa les sourcils.

— Je ne vous savais pas politicienne, madame ! Fort bien, fort bien. Rassurez-vous, j'ai l'intention de rester l'ami de votre frère. Une alliance avec l'empereur n'est en rien une certitude, et si je la décide, des garanties seront mises en place. C'est moi qui dicterai mes conditions !

Il se renversa contre le dossier de son fauteuil et but son vin, visiblement satisfait de lui.

— La semaine prochaine, vous ferez votre entrée officielle dans Londres, déclara-t-il.

Elle allait finalement être couronnée ! Lady Rochford lui avait raconté que les rois et les reines traversaient Londres en procession avant de se rendre à l'abbaye de Westminster pour leur couronnement. « Il y a des spectacles dans les rues et le vin coule dans les rigoles », avait-elle ajouté.

— Nous quitterons Greenwich en barge dimanche prochain, poursuivit Henri. Et je vous recommande de porter une robe anglaise, Anna.

— Bien sûr, monsieur, acquiesça-t-elle. J'avais justement fait tailler une robe brodée d'or, tout exprès pour mon couronnement.

Il y eut un temps de silence.

— Votre couronnement est reporté à la Pentecôte, déclara enfin Henri en découpant un morceau de rôti de bœuf. Le temps sera alors plus clément.

Elle refoula sa déception et le sentiment confus que ce délai cachait quelque chose. Depuis qu'elle avait rencontré Henri, elle était habitée d'une sourde inquiétude. Elle ne s'était jamais sentie totalement en sécurité avec lui et se demandait sans cesse ce qui pouvait bien se passer dans sa royale tête. Chaque fois qu'elle parvenait à se rassurer un peu, un événement survenait qui l'amenait à se poser de nouveau des questions – comme aujourd'hui.

— Dans ce cas, je mettrai une autre robe, car je tiens à garder la dorée pour mon couronnement, répondit-elle en se forçant à sourire.

Chapitre 12

1540

Depuis Greenwich, la foule était massée sur les berges de la Tamise pour voir passer la barge de la future reine.

— Ils ont mis leurs plus beaux vêtements, madame, remarqua Margaret Douglas.

Elle faisait partie des privilégiées qui se tassaient avec Anne dans une luxueuse cabine capitonnée que les Anglais appelaient « cabine d'apparat ». Il y avait aussi mère Lowe et Susanna, ainsi que les duchesses de Richmond et de Suffolk. À l'avant, dix-huit gaillards ramant à l'unisson les emmenaient à vive allure vers Westminster.

Leur embarcation était la quatrième d'une nombreuse flottille joliment décorée. En tête, l'on trouvait la barge de la garde royale. Venait ensuite celle de la maisonnée du roi et enfin celle du roi lui-même. Anne avait pensé faire son entrée dans Londres auprès du souverain, mais elle avait eu la mauvaise surprise de découvrir au dernier moment qu'ils voyageraient séparément. Elle y avait vu une raison supplémentaire de s'inquiéter – mais l'appréhension ne faisait-elle pas désormais partie de sa vie ? Pourtant, cela ne l'empêchait pas de sourire et de saluer.

Bannières et fanions flottaient dans la brise. Derrière la barge d'Anne, on trouvait les embarcations de ses dames et serviteurs, puis celles du lord-maire et des échevins, et enfin celles des différentes guildes de Londres, aux bateaux richement décorés de boucliers et de tentures d'or. Après eux suivait une flotte de barges plus petites transportant la noblesse d'Angleterre et les évêques. Chaque navire qu'ils croisaient tirait une salve à leur passage. L'air était chargé d'une puissante odeur de poudre.

Bientôt, placée en sentinelle à l'entrée de la ville, la Tour de Londres se profila à l'horizon. Anne réprima un frisson en songeant à sir Thomas More, qui y avait été emprisonné et décapité, et surtout à Anne Boleyn. La pauvre avait-elle frémi de terreur quand on lui avait fait franchir l'entrée de cette redoutable tour ? Avait-elle compris qu'elle n'en sortirait jamais ?

Soudain, alors qu'ils approchaient de la grande forteresse, l'air fut déchiré par le son des canons qui tiraient depuis le quai pour les saluer. Le bruit était plus fort que le tonnerre et Anne dut se boucher les oreilles.

Heureusement, la Tour fut bientôt derrière eux. Ils affrontèrent les

courants en passant sous le pont de Londres. La cité se trouvait à leur droite. Anne admira les belles demeures, les jardins le long des berges, les nombreux clochers d'église en arrière-plan. Sur leur passage, les cloches sonnaient joyeusement et le peuple massé sur les berges les acclamait.

Après un coude du fleuve, ils virent apparaître le palais de Whitehall, ainsi que la grande abbaye de Westminster. Ils s'arrêtèrent devant l'escalier de Westminster, où le roi attendait déjà Anne. Elle descendit de sa barge sous les applaudissements de la foule et adressa une révérence à son souverain. Il la conduisit à l'intérieur avec une lenteur étudiée, en lui faisant franchir une grande porte.

Et ce fut tout. Pas de tableaux vivants, pas de triomphal défilé à travers la ville, pas d'accueil officiel par le lord-maire. *Peut-être,* pensa Anne, tandis que Henri la menait à son logement, *que cela aussi a été reporté jusqu'à mon couronnement*. La Pentecôte arriverait vite – dans trois mois l'on serait en mai. Elle n'avait plus longtemps à attendre. Plutôt que de s'inquiéter de ces détails, elle devait se réjouir de l'accueil chaleureux des Londoniens.

Elle s'émerveilla de la magnifique décoration de Whitehall, des belles galeries, des superbes tapisseries, des chambres luxueusement aménagées. Le palais était si grand et si vaste qu'il était facile de s'y perdre. Ses appartements donnaient sur son jardin particulier et sur le fleuve. C'était grisant de se savoir aux portes de Londres et un sentiment d'exaltation s'empara d'elle. Peut-être que tout irait bien, après tout. Et son couronnement arriverait vite. Elle ne verrait pas le temps passer.

Ils résidaient à Whitehall depuis cinq jours quand Henri, alors qu'il prenait congé d'Anne après avoir dormi avec elle, l'informa qu'il ne lui rendrait pas visite le soir.

— C'est le carême, Anna, expliqua-t-il. Je dois m'abstenir de fréquenter votre lit.

Elle acquiesça.

— Bien sûr.

Elle prit alors conscience qu'il ne viendrait plus dans sa chambre avant Pâques, que l'on fêterait dans six semaines. D'une certaine manière, son encombrante présence lui manquerait. L'intimité de cette couche partagée les avait rapprochés en esprit, même s'ils restaient toujours aussi éloignés de cœur et de corps.

Elle eut l'impression qu'il était soulagé, comme si on l'avait délivré d'une obligation. Peut-être était-il heureux de se voir épargner l'humiliation de ne pouvoir la faire sienne. Il n'avait plus tenté de l'approcher depuis son dernier échec à Greenwich. Pour être honnête, elle ne songeait pas à s'en plaindre, au contraire, même si cela

l'attristait de vivre dans un mariage non consommé et d'être privée de cette extase du corps qu'elle aurait voulu connaître de nouveau. Elle aurait pu déjà porter un fils. Bientôt, on allait se demander pourquoi son ventre restait stérile et cela alimenterait encore les rumeurs concernant le couple royal.

Après le départ de Henri, elle demeura allongée un moment, à réfléchir. Déjà, elle se sentait seule. Elle se demanda si tous les couples pieux pratiquaient l'abstinence pendant le carême. Elle ne pouvait imaginer Otho von Wylich abandonnant le lit de sa bien-aimée Hanna pendant une aussi longue période.

Ces derniers temps, son esprit s'égarait un peu trop vers Otho. Ils se parlaient rarement et seulement pour échanger des politesses, mais elle sentait souvent sur elle son regard admiratif et bienveillant. Elle éprouvait alors une bouffée de culpabilité en songeant qu'elle lui cachait leur fils. Il avait le droit de savoir qu'il était père. Pourtant, elle devait s'abstenir de lui en parler, car cela eût été trop risqué. Elle faisait de son mieux pour chasser Johann de son esprit. Penser à lui ne lui apportait que douleur, aussi s'efforçait-elle de ne pas le faire. Mais, à la place, elle pensait à Otho.

Elle n'avait jamais désiré d'autre homme que lui, elle lui avait offert sa virginité : il était et serait toujours son point de référence. Comparé à lui, le roi était un bien piètre époux. Évidemment, le mariage ne se réduisait pas à l'amour physique, mais elle aurait donné beaucoup pour éprouver avec Henri un peu de plaisir, comme celui qu'elle avait connu avec Otho. Parfois, elle se demandait s'il lui faudrait se contenter du souvenir de leur unique rencontre dans la tour du Cygne, si l'union charnelle lui serait désormais interdite.

Malgré elle, elle était jalouse de la tendresse d'Otho envers son épouse et du lien qui les unissait. De toute évidence, ils s'aimaient et partageaient une véritable intimité. Certes, le roi Henri se montrait attentionné avec elle, mais cela n'avait rien à voir. Elle essayait de ne pas détester la jeune femme, mais ce n'était pas facile.

Elle décida soudain qu'elle avait suffisamment ruminé de tristes pensées comme cela. Elle n'allait tout de même pas passer la journée à se morfondre dans son lit ! Elle se leva et appela ses femmes de chambre. Tout en se passant de l'eau sur le visage, elle se demanda si le docteur Wotton était arrivé à Clèves et s'il avait remis ses lettres à *Mutter* et à Guillaume. Comme elle aurait aimé avoir de leurs nouvelles ! Elle se rendit compte, non sans inquiétude, qu'elle ne se souvenait plus du son de la voix de *Mutter*.

Début mars, ils partirent pour Hampton Court. Anne avait cru qu'elle serait blasée après avoir vu Greenwich et Whitehall, mais elle demeura saisie d'admiration quand la barge dans laquelle elle

voyageait avec Henri passa le coude du fleuve au niveau du petit village de Thames Ditton et qu'elle aperçut pour la première fois le grand palais de briques rouges. Situé sur les rives de la Tamise au cœur d'un vaste parc, Hampton Court était une splendeur !

Ils descendirent à la porte de l'écluse et longèrent une galerie couverte jalonnée de fenêtres en saillie, qui menait directement aux appartements privés du roi.

— Je ne souhaite pas que mes sujets sachent en permanence ce que je fais et où je vais, expliqua Henri.

Anne avait déjà compris qu'il prenait très au sérieux la protection de son espace privé et elle supposait que cela avait à voir avec sa hantise de la trahison. D'après ce qu'elle avait entendu, Henri avait déjoué au cours de son règne un certain nombre de complots contre sa personne. Susanna avait laissé entendre – car il était bien entendu dangereux de parler ouvertement de ces choses-là – qu'il restait encore des prétendants au trône d'Angleterre, dont certains se considéraient même comme plus légitimes que Henri.

— Ne vous dévoilez jamais totalement, Anna, lui conseilla-t-il, comme s'il avait lu dans ses pensées Si j'avais des raisons de croire que mon chapeau sait ce que j'ai en tête, je le jetterais au feu.

Cette phrase en disait long sur son état d'esprit, beaucoup plus que tout ce qu'il avait pu lui confier.

Les portes s'ouvrirent sur les appartements les plus somptueux qu'elle eût jamais vus, lambrissés de chêne, avec des plafonds moulurés et de superbes frises de *putti* et de motifs classiques. Les tentures de velours brodées des armes royales scintillaient d'or et d'argent. D'exquis vitraux représentant des blasons coloraient les fenêtres.

Anne se rendit compte qu'ils foulaient des tapis précieux et songea que *Mutter* s'en serait indignée – chez elle, on posait les tapis sur les tables, pour les préserver !

Henri lui fit traverser ses appartements, ornés d'une fontaine d'albâtre adossée à l'un des murs. La porte à l'opposé s'ouvrit comme par magie et ils pénétrèrent dans la salle d'apparat, où des hommes montaient la garde.

— Nous appelons cette salle la Chambre du Paradis, déclara-t-il fièrement.

Il n'avait pas besoin d'expliquer pourquoi. Tout étincelait de bijoux et de métaux précieux, produisant ainsi un effet grandiose. Des tapisseries persanes recouvraient les murs, le plafond peint était un chef-d'œuvre, le fauteuil de l'estrade était placé sous un dais de tissu d'or.

Elle n'avait jamais vu d'aussi beaux appartements, mais ce n'était rien à côté de la magnificence époustouflante de la Grande Salle. Elle

contempla avec émerveillement le sol carrelé de vert et de blanc, l'impressionnant paravent de chêne, la galerie des ménestrels, les immenses vitraux et les vastes pans de murs tendus de scintillantes tapisseries d'or et d'argent – elles illustraient l'histoire d'Abraham, lui expliqua Henri. Et tout cela surmonté d'un magnifique plafond de poutres martelées.

— Hampton Court vous plaît-il ? demanda le roi.

— C'est merveilleux, on dirait un palais de légende, murmura Anne.

Elle n'arrivait pas à croire que toute cette splendeur était à sa disposition.

— Alors vous aimerez vos appartements, déclara Henri.

Il lui prit le bras et ils retraversèrent les salles qu'ils venaient de visiter pour rejoindre la chambre du roi. Là, une porte s'ouvrait sur une galerie privée jalonnée de peintures religieuses, de miroirs et de cartes.

— La porte du fond mène aux appartements de la reine, annonça-t-il.

Anne se demanda laquelle des épouses de Henri avait occupé ces lieux. En pénétrant dans la chambre à coucher, elle fut de nouveau émerveillée.

— J'ai fait décorer ces salles par un artisan allemand, vous serez heureuse de l'apprendre, expliqua Henri. Il s'est inspiré du style antique et tout a été refait pour vous avant votre arrivée.

Anne leva les yeux vers les miroirs encastrés dans les plafonds et admira les étranges fresques des murs. Le lit était orné d'un rond de bois nouvellement peint avec ses armes.

Les autres salles étaient tout aussi luxueuses. D'un côté, elles donnaient sur une cour spacieuse avec un cloître ; de l'autre, on pouvait voir le jardin privé et le parc au-delà. Ce qu'elle apprécia le plus, ce fut le grand balcon devant ses fenêtres.

— De là, vous et vos dames pourrez observer la chasse dans le parc, commenta le roi. Maintenant, madame, je vous laisse vous installer. Je vous verrai au dîner.

Il s'inclina et sortit.

Ces dames de compagnie étant occupées à déballer ses affaires, elle fit signe à Susanna de la suivre et descendit avec elle l'escalier privé menant au jardin. Un vieil homme aux joues rougies y travaillait. Il se redressa en la voyant et porta la main à son chapeau en guise de salut.

— C'est un beau jardin, le complimenta Anne.

— Oui, madame. C'est elle qui l'avait dessiné.

— Elle ?

— La reine. Je suis Chapman et j'étais son jardinier en chef. Elle adorait cet endroit et nous y avons travaillé ensemble. Je n'oublierai

jamais son beau visage et son doux sourire.

Anne et Susanna échangèrent des regards.

— Vous devriez visiter les autres jardins, mesdames, poursuivit Chapman. Vous n'avez jamais rien vu de tel, et c'est en grande partie mon œuvre. Le roi Harry m'a dit : « Je veux du houx crénelé pour mes haies » ou « Je veux des buissons en forme de centaures » et voilà, c'est ce que j'ai fait pour son plus grand plaisir. N'oubliez pas d'aller admirer ça de près.

— Nous n'y manquerons pas, promit Anne en regardant autour d'elle.

Les fleurs commençaient à bourgeonner sous la pâle lumière du soleil de mars et l'air sentait déjà le printemps.

— Vous faites partie de la maisonnée de la nouvelle reine ? demanda Chapman en leur jetant un regard intrigué.

Susanna étouffa un rire.

— Je suis la nouvelle reine, répondit Anne en souriant.

Le vieux jardinier retira précipitamment son chapeau et s'inclina, bouche bée.

— Je vous demande pardon, Votre Majesté. C'est votre jardin, maintenant. Dites à Chapman ce que vous voulez.

— Ce jardin me plaît beaucoup tel qu'il est, assura Anne. Je veux qu'il reste ainsi.

Il la regarda attentivement.

— Il sera fait selon vos ordres, Votre Grâce. Vous semblez aussi bonne qu'elle. Pas comme ils disent.

— Cet homme semble un peu dérangé, murmura discrètement Susanna.

Elles s'éloignèrent et continuèrent à déambuler dans les allées de gravillons, entre les parterres de gazon rectangulaires plantés de fleurs et bordés de poteaux vert et blanc à rayures, supportant des statues peintes représentant les animaux des armoiries royales.

— Il était manifestement très attaché à la reine Jeanne, fit remarquer Anne.

— Elle était très appréciée, confirma Susanna. Mon frère Lucas l'a peinte plusieurs fois, toujours en miniature. Peut-être peindra-t-il un jour Votre Grâce ?

— Il faut absolument que je lui commande un portrait, approuva Anne en souriant.

— Il fera ce que lui demandera Votre Grâce.

— Ces appartements étaient donc ceux de la reine Jeanne ? commenta Anne en contemplant les fenêtres au-dessus d'elles.

— Pas exactement. Elle devait les occuper, mais elle n'a pas vécu assez longtemps pour cela. Après Anne Boleyn, le roi avait tenu à les rénover et Jeanne habitait, en attendant, d'anciens logements royaux

dans la tour. C'est là qu'elle a mis au monde le prince Édouard.

— Et c'est là qu'elle est morte, ajouta Anne, soulagée d'apprendre qu'elle n'avait pas hérité des appartements de la défunte.

— Oui. Son corps a été exposé dans la chapelle. Lady Marie et toutes les dames l'ont veillé pendant plusieurs jours.

— A-t-elle beaucoup souffert, durant cet accouchement qui lui a été fatal ?

— Le travail a duré un certain temps, mais elle n'est tombée malade que quelques jours plus tard. Ce fut une terrible tragédie pour l'Angleterre. Et aussi pour le prince, bien sûr. Plus de mère. Pauvre enfant.

Une autre tragédie pour l'Angleterre était que ce petit n'aurait sans doute jamais de frère.

— Je ferai de mon mieux pour lui servir de mère, soupira Anne.

Le lendemain matin, le roi lui rendit visite dans ses appartements. Ses dames s'empressèrent autour de lui, en plongeant dans de si profondes révérences qu'elles parurent s'asseoir dans les jupons bouffants de leurs robes. Henri les écarta d'un signe de la main et s'installa dans le fauteuil près du feu.

— Je viens de recevoir de Clèves des nouvelles qui vous réjouiront, Anna, déclara-t-il. Votre frère envoie un ambassadeur résident en Angleterre.

— C'est en effet une bonne nouvelle, monsieur, répondit-elle.

— Anna, il me demande une aide militaire contre l'empereur.

— L'empereur a envahi Gueldre ? s'écria-t-elle avec effroi.

— Non, mais il menace de le faire. Votre frère dit que vous connaissez le nouvel ambassadeur. Il s'appelle Karl Harst.

— Je le connais, confirma Anne d'un air ravi. Il a servi mon père et mon frère en tant que conseiller pendant de nombreuses années et a été ambassadeur auprès de l'empereur. C'est un homme très savant.

— C'est ce que me dit le duc Guillaume. Ce brave homme serait diplômé des universités de Heidelberg, de Cologne, d'Orléans et de Louvain. Il est éminemment qualifié pour le poste d'ambassadeur, puisqu'il est docteur en droit et juriste, et a voyagé en Italie. Je me réjouis de m'entretenir avec lui. Parle-t-il anglais ?

— Non, monsieur, mais il parle couramment le latin et était un ami proche d'Érasme.

— Alors je suis encore plus impatient de le saluer. Avez-vous rencontré Érasme, Anna ?

— Hélas, non, mais mon père l'admirait beaucoup et prenait souvent modèle sur lui. On pourrait dire que nous avons à Clèves une Cour d'érasmistes.

— Je l'ai rencontré une fois quand j'étais enfant, se souvint Henri.

Il était venu au palais d'Eltham.

Ses yeux se remplirent soudain de larmes.

— Monsieur ? Que vous arrive-t-il ? demanda Anne, étonnée de le voir si ému.

— Ce n'est rien, murmura-t-il. Je viens de me revoir jeune, avec le monde et l'avenir devant moi, quand tout me semblait tellement simple et évident. Érasme avait emmené Thomas More avec lui et j'avais alors chargé More d'écrire quelque chose pour moi. C'était le meilleur homme de mon royaume…

Il semblait ébranlé et elle ne sut pas quoi dire.

— Le docteur Harst ne tardera pas à arriver, déclara Henri en se ressaisissant. J'ai l'intention de lui réserver le même accueil qu'aux ambassadeurs de Clèves l'automne dernier. Anna, le docteur Wotton m'a informé qu'il avait présenté vos lettres à la duchesse votre mère et au duc votre frère. Vous lire leur a fait grand plaisir. Ils étaient heureux d'apprendre que vous alliez bien et ont dignement fêté le retour de Wotton. Il rapporte qu'ils sont en bonne santé, ainsi que votre sœur.

— On n'aurait pas pu m'annoncer meilleure nouvelle, s'enthousiasma Anne, qui se sentait au bord des larmes rien qu'à penser à *Mutter*, à Emily – et aussi à Johann, cet enfant dont elle ne pouvait parler. Quand le docteur Harst arrive-t-il ?

— D'un jour à l'autre. Il est parti peu avant la lettre de Wotton.

Anne commença à compter les heures. Elle avait hâte d'avoir d'autres nouvelles de sa famille et de Clèves.

Deux jours plus tard, le roi entra dans ses appartements en tempêtant. Il était d'une humeur massacrante.

— Votre ambassadeur est là, aboya-t-il, tandis qu'Anne et ses compagnes s'empressaient d'esquisser des révérences. Dehors, dehors, mesdames ! Je voudrais parler à la reine !

Les femmes ne se firent pas prier.

— Monsieur, que se passe-t-il ? demanda Anne.

— Il se passe que l'on se moque de moi ! rugit Henri. Clèves n'est tout de même pas un pauvre duché qui ne peut équiper dignement son ambassadeur ! Votre Harst est arrivé avec l'allure d'un valet, dans une vieille robe noire, suivi d'une poignée de serviteurs, quand il aurait dû se présenter devant moi splendidement vêtu et accompagné d'une suite reflétant la magnificence du duché auquel je suis lié par alliance !

Anne s'indigna de cette colère injustifiée.

— Monsieur, le docteur Harst est un homme bon. Il ne se soucie guère des apparats de la Cour, mais sa loyauté et sa sagesse sont légendaires à Clèves.

— S'il était si sage, madame, il aurait su faire honneur à son pays et à moi-même, grommela le roi.

— Je suis bien certaine que son intention n'était pas de vous offenser, rétorqua-t-elle.

— Je ne le recevrai pas ! Il n'aura pas droit à l'accueil d'un ambassadeur !

Il se détourna, le visage empourpré de colère, et sortit à grands pas, dans un bruissement furieux de damas et de soie.

Anne en resta bouche bée. Que devait-elle faire ? Pour que la mission du docteur Harst soit couronnée de succès, il fallait lui dire comment apaiser le roi. Si besoin était, elle lui donnerait l'argent nécessaire pour s'habiller et engager des serviteurs.

— Faites venir l'ambassadeur de Clèves, ordonna-t-elle d'un ton résolu à l'un de ses huissiers.

Anne accueillit le docteur Harst en souriant et lui tendit la main. Il fallait bien que quelqu'un lui souhaitât la bienvenue…

Elle le jugea très présentable avec sa robe de fourrure et son bonnet de velours.

— Votre Grâce, le chambellan du roi m'ayant informé que Sa Majesté ne me recevrait pas, je ne m'attendais pas à une telle courtoisie de votre part.

Son visage basané, aux sourcils lourds et aux traits charnus, était plissé d'inquiétude.

— Docteur Harst, le roi a simplement pris ombrage de votre mise et juge que vous n'êtes pas venu suffisamment nanti. Mais je peux vous aider.

L'ambassadeur eut l'air mal à l'aise.

— Madame, ce n'est pas ma robe ni le fait que je sois sans maisonnée qui ont offensé Sa Majesté. À peine étais-je arrivé que lord Cromwell est venu solennellement me demander si j'avais apporté les preuves.

— Les preuves ? Quelles preuves ?

— Les documents prouvant que le contrat de Votre Grâce avec le fils du duc de Lorraine a été officiellement dissous.

Anne en eut le souffle coupé.

— On vous avait demandé d'apporter des preuves ?

— Non, madame. Sa Majesté avait envoyé le docteur Wotton à Clèves pour cela. Lorsque je suis parti, une grande recherche était en cours dans les archives.

Elle soupira.

— Cette recherche est inutile !

— On me dit que le roi souhaite simplement être assuré d'avoir contracté avec vous un mariage légal et légitime. Compte tenu de son

passé conjugal, ce n'est pas déraisonnable.

— Non, je suppose que non, murmura-t-elle, du ton de quelqu'un qui ne demande qu'à se laisser convaincre. Mais j'en oublie les bonnes manières ! s'exclama-t-elle en servant du vin. J'espère que vous vous êtes reposé après votre voyage et que vous êtes confortablement installé.

Harst eut l'air désemparé.

— Hélas, madame, on ne m'a pas attribué de logement. Je vais chercher une auberge.

C'était très embarrassant.

— Je suis vraiment désolée que l'on vous ait offensé de la sorte. J'en parlerai au roi.

Le docteur Harst l'arrêta d'un geste de la main.

— Peu importe. Quand la colère du roi sera un peu retombée, j'essaierai de m'attirer ses bonnes grâces. Les relations cordiales entre nos deux pays doivent être préservées à tout prix. Le duc a besoin d'hommes et d'armes contre l'empereur.

— Le roi en est conscient, docteur Harst. Je joindrai ma voix à la vôtre, pour soutenir la demande de mon frère.

L'ambassadeur but une gorgée de vin.

— Je suis heureux de voir que Votre Grâce est si bien traitée et d'apprendre que vous avez déjà une certaine influence sur le roi.

— Oh, je ne dirais pas cela ! Sa Grâce fait ce qu'elle veut, mais elle m'a écoutée sur un ou deux sujets.

— Vous avez pris un excellent départ, assura le docteur Harst. D'après les gentilshommes qui m'ont accueilli, les sujets du roi aiment déjà Votre Grâce et remercient le Seigneur d'avoir introduit dans leur royaume une si bonne reine.

— Je suis touchée de l'apprendre, répondit Anne en souriant. J'ai reçu en effet un excellent accueil en Angleterre, en particulier à Blackheath, lors de ma rencontre officielle avec le roi. Je n'avais jamais vu autant de personnes rassemblées en un seul endroit.

— Le docteur Wotton a rapporté à votre frère que le roi vous appréciait. Il semblerait d'après lui que cette affection soit réciproque.

— Le roi s'est montré très gentil avec moi, répondit Anne, comblée d'apprendre ce que Wotton disait de son mariage – car il était bien placé pour savoir ce que pensait le roi. J'ai donc toutes les raisons de l'apprécier.

Anne songea aux rumeurs infâmes qui couraient sur leur couple, à leurs nuits chastes, au fait qu'elle n'arrivait pas à se faire une idée des véritables sentiments de Henri à son égard. Vraiment, elle était en train de mentir éhontément à ce pauvre ambassadeur ! Mais ensuite elle se souvint de la prévenance du roi, de leur amitié grandissante, de sa jambe qui le faisait souffrir et lui gâchait la vie. Au fond, il y avait

aussi une part de vérité dans ce qu'elle venait de dire.

— Nous avons appris par les envoyés de l'électeur de Saxe que votre mariage avait commencé dans la joie et tous les habitants de Clèves prient pour que Dieu vous bénisse et vous permette de jouir longtemps de votre bonne fortune.

Ainsi, Guillaume et tous ceux qui se trouvaient hors de l'Angleterre croyaient réellement que tout allait bien. Anne avait craint qu'un ancien membre de son cortège rentré à Clèves, ou même le docteur Wotton lui-même, ne rapportât à son frère un commentaire qui aurait pu lui donner matière à douter de la réussite de son mariage. Mais il n'en était rien. L'insistance de Wotton à obtenir des preuves de l'annulation de ses précédentes fiançailles n'inquiétait donc personne ?

— Laissez-moi vous donner quelque argent afin de mieux vous équiper pour paraître à la Cour, proposa-t-elle. Nous devons amadouer le roi.

— Je vous remercie, mais c'est inutile, répondit Harst. J'ai de l'argent et de quoi m'équiper, bien que j'eusse préféré investir dans des choses moins futiles. Et maintenant, madame, avec votre permission, je dois m'en aller chercher où loger.

Lorsque Anne assista pour la première fois à une messe dans la chapelle royale, elle fut stupéfiée par la beauté de l'endroit. Assise à côté du roi sur le banc royal surplombant la nef où leurs maisonnées s'étaient rassemblées pour le culte, elle ne pouvait plus détacher le regard de l'incroyable plafond voûté en éventail, aux couleurs bleu vif et or, aux clés de voûte ornées de *putti* jouant de la trompette, avec la devise du roi, *Dieu et mon Droit*, gravée partout sur les nervures. Les vitraux éclatants, les stalles de chœur sculptées, les peintures, les tapisseries et le sol de marbre à damier – tout dans cette chapelle était éblouissant.

C'était ici que l'on avait exposé le corps de la reine Jeanne ; ici que le prince avait été baptisé. Et ce serait ici, s'il plaisait à Dieu, que son enfant recevrait à son tour le baptême, à condition bien sûr qu'elle en conçût un – elle y croyait de moins en moins, mais n'avait pas abandonné tout espoir.

Après la messe, elle demanda à Henri la permission de s'attarder pour admirer les sculptures et il ordonna à l'aumônier de la laisser seule dans la chapelle, en compagnie de Susanna. Elle était absorbée par le délicat rendu des scènes pieuses représentées sur les vitraux quand elle fut interrompue par un bruit de pas.

— On m'a dit que je trouverais peut-être Votre Grâce ici, commença le docteur Harst.

Il portait une robe de damas doublée de fourrure et un chapeau à plumes orné d'un bijou. Elle le trouva resplendissant.

— J'espère que je ne vous dérange pas, s'inquiéta-t-il.

— Pas du tout, répondit Anne en l'invitant à s'asseoir avec elle sur le banc du premier rang. Vos rapports avec le roi se sont-ils améliorés ?

Harst lui adressa un sourire chagriné.

— Je me montre on ne peut plus servile et il semble se détendre peu à peu, alors oui, l'on peut dire que les rapports s'améliorent.

— Je suis heureuse de l'entendre. Je commence à apprendre que le roi peut être fanfaron et orgueilleux, et qu'il a tendance à piquer des colères. Il se montrera bientôt plus amical, surtout si vous lui parlez d'Érasme. Mais que puis-je faire pour vous aujourd'hui ?

— Je ne viens pas vous solliciter, madame, mais plutôt vous informer de ce que vous devez savoir. Le roi fait pression sur le duc pour qu'il soit ajouté un nouvel article au traité de mariage. Sa Majesté veut une garantie d'avertissement préalable si le duc envisage de faire la guerre à l'empereur. Le duc craint qu'il ne veuille en réalité éviter à l'Angleterre d'entrer dans le conflit.

— Mais il s'est engagé à aider Clèves ! protesta Anne, choquée.

— En effet, madame. Il est possible qu'il cherche simplement à s'assurer qu'il aura le temps de se préparer et de s'armer. Mais le duc répugne à ajouter cette clause au traité, car il craint qu'elle ne soit interprétée comme une provocation par l'empereur et le roi de France. Cependant, il est prêt à consentir en privé à la demande du roi.

— Le roi est-il prêt à se satisfaire de ce compromis ?

— Non, madame.

À l'expression de Harst, Anne comprit que Henri ne lui facilitait pas la tâche.

— Mais je ferai de mon mieux pour le faire changer d'avis, poursuivit-il. Par ailleurs, j'ai de bonnes nouvelles. Votre frère a fourni au roi un certificat notarié confirmant l'annulation de votre contrat de fiançailles avec la Lorraine. Il est certain que Sa Grâce s'en contentera.

Il marqua une pause.

— Ce qui me préoccupe davantage, c'est la position des réformateurs, tant dans cette Cour qu'à l'étranger, car ils se réjouissent à l'idée que vous allez défendre la cause protestante.

— Que me dites-vous là ? s'alarma Anne. N'ont-ils pas vu que je n'avais jamais manqué aux rites de ma foi ?

— Ils pensent que vous vous conformez à ce que l'on attend de vous, madame, mais que vous œuvrerez auprès du roi pour le rallier à leurs opinions, comme la défunte reine Anne avant vous.

— Je ne souhaite en aucune manière marcher dans les pas de la reine Anne, et certainement pas en me faisant la championne de la foi luthérienne, déclara-t-elle fermement.

— Néanmoins, la récente amitié du roi avec Clèves et la ligue de

Smalkalde incite certains à penser que l'on peut compter sur vous. Déjà, on dit que les persécutions ont cessé depuis que vous êtes reine.

— C'est une coïncidence, docteur Harst. Je ne suis mariée que depuis deux mois. Je crains que les réformistes ne soient déçus, car je ne pourrai jamais épouser leur cause.

— Je savais que ce serait votre réponse, approuva l'ambassadeur. Il serait prudent de ne pas vous impliquer dans les conflits religieux qui divisent cette Cour et l'Europe tout entière.

— C'est un conseil judicieux, mon bon ami, répondit Anne. Je saurai m'en souvenir.

En sortant de la chapelle, elle aperçut lord Cromwell au milieu de la galerie, en conversation avec deux greffiers. Il l'observait. Oui, certainement, les conseils du docteur Harst étaient tout à fait judicieux et elle ne manquerait pas de les suivre.

Chapitre 13

1540

Anne défit précautionneusement le baluchon qu'on venait d'apporter dans ses appartements. Enveloppé dans un délicat tissu, elle trouva un petit bonnet cramoisi, ainsi qu'un chapeau orné de boutons dorés et d'une plume fantaisie.

— Je pense que cela ira très bien au prince Édouard, déclara-t-elle au tailleur. Merci pour ce beau travail.

Elle avait hâte de confier ce présent à Henri, qui partait dans deux jours à Richmond pour voir ses enfants et reviendrait à temps pour fêter Pâques avec elle à Hampton Court. Le carême serait alors terminé et il pourrait de nouveau partager sa couche. À sa grande surprise, elle se rendit compte qu'elle attendait ce jour avec impatience. Elle songea à leur première rencontre à Rochester et se rappela comme elle avait été horrifiée alors. Depuis, les choses avaient changé. Elle avait découvert que l'affection ne dépendait pas de l'apparence ; c'était le caractère intime qui gagnait les cœurs. Ce qu'elle ressentait pour le roi n'était pas de l'amour, mais sa courtoisie et ses gentilles attentions avaient fini par modifier les sentiments qu'il lui inspirait.

Quand il vint à l'heure du dîner, elle lui montra le bonnet et le chapeau.

— Comme c'est gentil à vous, Anna ! s'exclama-t-il en admirant le présent. Cela conviendra parfaitement à Édouard et il me semble que c'est sa taille.

Il salua fort aimablement Susanna et prit un siège. Il semblait d'excellente humeur.

— Je me réjouis de revoir mes trois enfants. Il n'est pas fréquent qu'ils soient logés au même endroit.

Il avait déjà expliqué à Anne qu'il s'efforçait de garder Édouard et Élisabeth le plus loin possible de la Cour, raison pour laquelle il avait installé leurs résidences à la campagne, où l'air était plus sain.

— Cela est bien dommage, monsieur, car si je pouvais les voir ensemble plus souvent, je me ferais un plaisir d'être une mère pour eux, déclara-t-elle en s'efforçant de ne pas montrer à quel point cela comptait pour elle.

— Je les ferai bientôt venir à la Cour, promit-il.

— Je suis particulièrement désireuse de rencontrer lady Marie, ajouta-t-elle. Nous avons presque le même âge.

Pauvre Marie. D'après ce qu'Anne avait compris, elle avait mal vécu l'échec du mariage de ses parents. Autrefois, elle avait eu de prestigieux prétendants, mais rien n'avait abouti. Déclarée bâtarde et exclue de la succession, tout comme sa demi-sœur Élisabeth, elle n'était plus une fiancée aussi désirable. On disait que Marie ne cessait de se plaindre de tout et de rien ; sans doute était-elle malheureuse, et il était facile de deviner pourquoi. Anne aurait voulu apporter du réconfort à sa belle-fille. Maintenant que Henri avait un fils et donc un héritier, rien ne s'opposait à ce qu'il la réintégrât dans la succession, un geste symbolique qui augmenterait considérablement ses chances de trouver un mari.

— Nous l'inviterons bientôt à la Cour, assura Henri. Je sais qu'elle est impatiente de vous rencontrer.

Comme sa mère la reine Catherine, Marie était fermement attachée à l'ancienne foi et Anne espéra que la jeune fille ne voyait pas en elle une alliée des réformateurs, car elle ne se lierait certainement pas d'amitié avec une belle-mère supposée avoir des sympathies luthériennes.

— J'ai entendu dire que la princesse possédait de nombreuses vertus, reprit Anne en se servant du poulet. Il me semble dommage de ne pas les mettre à profit. Qu'en pensez-vous, Henri ?

Il fronça les sourcils.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Mariée à un grand prince, elle serait un atout pour vous, assura Anne. Compte tenu de ses excellentes qualités, elle pourrait contribuer à défendre vos intérêts à l'étranger, surtout avec ses liens de parenté en Europe, car elle est notamment la cousine de l'empereur. Il est regrettable qu'on ne lui ait pas trouvé un mari digne d'elle.

— L'affaire n'est pas simple, rétorqua Henri, tandis que son regard devenait glacial. N'ayant qu'un seul précieux héritier, je dois penser à ce qui se passerait si, par malheur, il lui arrivait quelque chose. Un mari ambitieux pourrait chercher à faire valoir les droits de Marie sur le trône.

— Mais elle est la deuxième dans l'ordre de succession.

Il plissa les yeux.

— Vous ne comprenez pas, Anna. Mon union avec sa mère n'était pas un véritable mariage. Une bâtarde ne peut hériter du trône.

— Néanmoins, à défaut du prince, elle reste le meilleur second choix, car elle est de votre sang !

Henri frappa violemment du poing sur la table. Anne sursauta.

— Assez, madame ! Ne vous mêlez pas de ce que vous ne comprenez pas ! Marie est ma fille, c'est à moi de décider de son sort.

Anne se rendit compte qu'elle était allée trop loin.

— Je suis vraiment désolée, monsieur, gémit-elle en se tordant les

mains. Je voulais simplement vous aider.

— C'est de l'ingérence, madame ! J'ai suffisamment eu affaire à des reines qui se mêlaient trop de politique.

Il se leva en se tamponnant la bouche avec sa serviette.

— Je vous laisse réfléchir à la manière dont une bonne épouse doit se conduire.

Dès que la porte se referma sur lui, Anne fondit en larmes.

Le comte de Rutland demanda à être reçu. En le voyant entrer, Anne comprit à son air de quoi il venait lui parler.

— Le roi s'est encore plaint de moi, déclara-t-elle. Je sais que je l'ai offensé, mais c'est bien malgré moi, je vous l'assure.

— C'est justement *cela*, que je craignais, madame, soupira le chambellan. Je sais que Votre Grâce ne provoquerait jamais délibérément la colère de Sa Majesté. Pourtant, lord Cromwell m'a rapporté ce matin que le roi était mécontent, car vous vous seriez montré butée et capricieuse.

— Je lui ai suggéré de rétablir lady Marie dans la succession, admit Anne.

Rutland, d'ordinaire si posé, ne put dissimuler son désarroi.

— Madame, suggérer que lady Marie pourrait être légitime est un acte de trahison.

— J'ignorais que cela fût si grave ! s'écria Anne, alarmée. Le roi s'inquiétait de n'avoir qu'un seul fils et j'ai cru l'aider en proposant un moyen d'assurer la succession avec une personne de son sang.

— Cela partait donc d'une bonne intention. Le roi finira par le comprendre et vous pardonnera votre ignorance. Madame, vous n'avez pas vécu les années difficiles de la « grande affaire du roi », quand il essayait de faire annuler son mariage avec la reine Catherine, ou plutôt avec la princesse douairière, comme je devrais l'appeler. Il s'agit toujours d'un sujet sensible pour lui. Je vous conseille donc de l'éviter à tout prix, ainsi que celui de la succession.

— N'ayez crainte, je saurai m'en souvenir ! déclara Anne avec ferveur, en espérant que le roi lui pardonnerait un jour et lui accorderait de nouveau ses faveurs.

À sa grande surprise, Henri vint la retrouver le soir même dans ses appartements. Elle fut si heureuse de le voir qu'elle tomba à genoux devant lui.

— Oh, Votre Grâce, je regrette sincèrement d'avoir aussi mal parlé. Je voulais seulement me rendre utile !

Il la saisit par les avant-bras et la fit se relever, puis se pencha en avant pour l'embrasser sur la bouche.

— Vous êtes pardonnée, assura-t-il. On m'a dit que vous n'aviez

parlé que par souci de ma sécurité.

Anne comprit que le bon et courageux Rutland était encore intervenu en sa faveur. Elle se promit de le remercier dès qu'elle en aurait l'occasion.

— Je remercie Votre Grâce de son indulgence, murmura-t-elle. À l'avenir, je laisserai les grandes questions à votre sagesse.

Pendant qu'il s'installait devant le feu, elle demanda à Susanna d'apporter un peu de ce délicieux vin espagnol que le roi aimait tant.

— Je dois vous demander quelque chose, Anna, commença-t-il en buvant à petites gorgées. C'est au sujet de votre contrat de fiançailles avec le fils du duc de Lorraine. Qu'en savez-vous ?

Anne n'hésita pas.

— Il est vrai que j'ai été fiancée à lui dans mon enfance, mais ensuite mon père m'a assuré que ces fiançailles étaient dissoutes.

— Vous n'avez pas vous-même prononcé de vœux solennels ?

— Au moment de la signature du contrat, j'étais trop jeune pour prononcer des vœux, et ensuite on ne me l'a pas demandé.

— Hm…

Henri demeura songeur durant toute la soirée. Après le dîner, il partit, laissant Anne perplexe. Si le roi était tellement inquiet au sujet de ce contrat, pourquoi l'avait-il épousée ? Il avait déclaré devant un prêtre ne voir aucun obstacle à leur union. Son attitude était incompréhensible. Elle espéra qu'il serait définitivement rassuré par le certificat dont lui avait parlé le docteur Harst.

Par une belle journée de mars, Anne sortit se promener dans son jardin, seule avec Susanna. Leur conversation les amena à se remémorer leurs jeunes années. Anne apprit avec plaisir que Susanna avait eu tout comme elle une enfance heureuse, bien que très différente, avec des parents beaucoup moins stricts, qui l'avaient autorisée à encourager les attentions des jeunes hommes. Anne en resta un peu choquée, mais dut admettre qu'elle l'enviait d'avoir connu une telle liberté.

Puis Susanna demanda, apparemment sans arrière-pensée, si Anne avait déjà aimé quelqu'un avant le roi.

— Bien sûr que non ! protesta Anne en la regardant fixement. Comment aurais-je pu ? Je n'en ai pas eu l'occasion. Et cela n'aurait pas été autorisé.

— Je sais qu'on ne vous l'autorisait pas, insista Susanna. Mais n'avez-vous jamais admiré un jeune homme de loin ? J'ai vu quelques beaux Allemands dans votre escorte. L'un d'eux, aux cheveux châtains, m'a semblé particulièrement séduisant.

— On m'a appris à garder les yeux baissés face aux jeunes gens, comme les nonnes, répondit seulement Anne.

Le jeune Allemand évoqué par Susanna était peut-être Otho et Anne n'avait aucune envie de poursuivre plus avant cette discussion. Le sujet était bien trop sensible et la touchait de trop près. Susanna ne pouvait rien savoir de sa relation passée avec son cousin, mais peut-être avait-elle senti quelque chose entre eux.

À compter de ce jour, Anne demeura sur la défensive avec elle. Elle l'appréciait toujours en tant qu'amie, mais se montra moins familière et évita certains sujets. C'était plus sûr, vu les circonstances.

Henri et Anne fêtèrent Pâques ensemble à Hampton Court et les visites conjugales reprirent. Mais rien ne changea. Le roi ne l'approchait pas comme sa femme et semblait par ailleurs tracassé par quelque souci. Parfois, alors qu'elle restait éveillée à ses côtés, elle l'entendait soupirer et gémir dans son sommeil. Si seulement il avait bien voulu s'épancher auprès d'elle, elle aurait peut-être pu l'aider. Mais tout ce qu'elle pouvait faire, c'était essayer de lui faire plaisir et éviter de l'offenser.

Avec le printemps, elle aima plus que tout se promener dans les jardins de Hampton Court, qui commençaient à être en fleurs. Elle aimait notamment passer du temps dans le pavillon des banquets situé près des étangs à poissons – il y avait plusieurs pavillons de la sorte disséminés au cœur des jardins du palais. Un soir, alors qu'elle se promenait en admirant le coucher de soleil, elle entendit de la musique et des voix provenant de l'un d'eux, perché en haut d'un monticule. Apparemment, Henri avait organisé un divertissement. Un peu contrariée d'en avoir été exclue, elle s'approcha d'une fenêtre pour regarder à l'intérieur. À la lueur des bougies, des musiciens jouaient pour un groupe de gentilshommes qui festoyaient joyeusement.

— Il s'agit probablement d'une fête réservée aux messieurs, Votre Grâce, commenta lady Suffolk avec une grimace.

Un peu rassérénée, Anne entra dans un verger où Henri avait fait planter des centaines de rosiers, puis elle flâna dans un jardin d'herbes aromatiques aux parfums capiteux. Des jardiniers y travaillaient. Elle tira quelques pièces d'or de sa poche pour les leur offrir.

— C'est pour vous remercier du plaisir que me procure votre travail, leur expliqua-t-elle, tandis qu'ils exprimaient leur gratitude en bégayant.

Elle aperçut soudain le docteur Harst qui venait vers elle.

— On m'a dit que je trouverais Votre Grâce dans les jardins, dit-il en s'inclinant. Pourrions-nous parler en privé ?

— Bien sûr.

Elle l'entraîna dans son jardin particulier.

— J'ai eu aujourd'hui une audience avec le roi, commença Harst.

Dès que je l'ai vu, j'ai compris qu'il était mécontent de quelque chose. Je n'ai eu droit à aucune parole de courtoisie et il s'est plaint de la réticence du duc à ajouter au traité l'article qu'il réclame. Il fulminait, madame !

Anne imaginait fort bien Henri en colère et savait à quel point il était alors impressionnant.

— Le roi m'en veut encore de mon manque d'apparat. Il prétend que le duc porte un grand préjudice, à vous comme à moi, en ne me fournissant pas les atours et la maisonnée correspondant à mon rang. Il en déduit que Guillaume accorde peu d'importance à l'ambassade qu'il envoie en Angleterre et juge cela insultant pour lui-même et pour Votre Grâce.

— Vous me voyez vraiment désolée de tout cela, gémit Anne en secouant la tête.

Le docteur Harst soupira.

— En vérité, madame, je me demande si ma présence à cette Cour à quelque utilité pour le duc. J'ai l'impression d'être méprisé ici, ou de n'être pas pris en compte. L'ambassadeur impérial et l'ambassadeur français me jugent si peu important qu'ils font mine de ne pas me reconnaître.

— L'ambassadeur impérial a des motifs personnels de vous ignorer, répondit Anne. Son maître se montre de plus en plus hostile à l'égard de Clèves et il doit deviner que vous êtes ici pour chercher le soutien du roi contre l'empereur.

— J'ai assez peu de chances de l'obtenir pour l'instant, marmonna Harst. Je risque de décevoir bien du monde.

— Docteur Harst, mon frère n'aurait pu trouver meilleur émissaire que vous, ni plus qualifié, rétorqua Anne d'un ton ferme. Vous êtes loyal envers moi et envers les miens, et je me sens plus heureuse de vous avoir ici. Je sais que je pourrais compter sur votre aide si le besoin s'en faisait sentir.

— Votre Grâce est bien aimable, mais je crains de n'avoir aucune influence, soupira-t-il.

— J'aimerais faire plus pour vous, mais j'ai récemment dit des choses que j'aurais dû taire, et le roi m'a avertie de ne pas me mêler de politique. Je ne puis plaider pour l'aide que mon frère réclame, car je crains trop de fâcher à nouveau Sa Majesté.

Les yeux austères de Harst exprimèrent une vive inquiétude.

— Vous ne vous êtes pas querellés, au moins ?

— Pas du tout. Je suis pardonnée. Le roi se montre avec moi gentil, aimable et d'agréable compagnie. Nous sommes à nouveau amis.

— Je suis heureux de l'entendre, et le duc le sera aussi.

— Ne vous découragez pas, conseilla Anne. La colère du roi finira par retomber, je le sais d'expérience.

Tout le monde parlait du prochain couronnement, qui donnerait lieu à des joutes et à des divertissements. Mais l'on était déjà en avril et aucun préparatif n'était en cours. Anne s'en inquiéta.

— Dans six semaines, ce sera la Pentecôte, déclara-t-elle au docteur Harst, qu'elle avait fait appeler dans ses appartements. Des dispositions auraient déjà dû être prises pour les festivités de mon couronnement, n'est-ce pas ?

— J'avoue m'être fait cette même remarque, admit le bon docteur. Mais si je m'en ouvre au roi, il ne daignera sûrement pas me répondre, aussi ai-je pensé en informer le duc.

— J'ai une meilleure idée, proposa Anne. Vous direz à lord Cromwell et au comte de Southampton que vous avez entendu parler de mon couronnement et leur demanderez alors ce qu'a prévu le roi.

Harst prit un air dubitatif.

— Ce n'est peut-être pas très diplomate, madame. Cela risquerait d'irriter Sa Majesté, alors que Clèves a besoin de son amitié. Je viens d'apprendre par le docteur Olisleger que l'empereur avait exigé que le duc Guillaume lui rende Gueldre.

Anne étouffa un cri en portant une main à sa bouche.

— Non ! Comment ose-t-il ? Cela signifie la guerre. Je dois implorer l'aide de Henri !

Elle se leva, prête à partir sur-le-champ trouver le roi, mais Harst la retint par la main.

— Non, madame ! Votre frère veut éviter la guerre. Mais il y a des tensions entre l'empereur et le roi de France, et tous deux cherchent timidement l'amitié de l'Angleterre. D'après ce que j'ai pu apprendre des conseillers à qui j'ai parlé, le roi penche du côté de l'empereur. Il pourrait ne pas vouloir le provoquer en prenant le parti de Clèves dans ce conflit.

Anne l'avait écouté avec une consternation croissante.

— Alors l'alliance apportée par mon mariage n'aura servi à rien !

— Pas du tout, madame ! protesta fermement Harst. Le roi y a gagné une épouse dont il peut être fier. Il n'a pas refusé son soutien à Clèves et n'a pas non plus sollicité l'amitié de l'empereur. Nous devons nous fier à sa bonne foi et éviter de le mettre en colère.

Anne songea qu'il en allait de même dans la salle du Conseil que dans la chambre à coucher : Henri ne déclarait pas ses intentions ni ne dévoilait sa pensée.

— Je prierai pour que les choses tournent à l'avantage de Clèves, déclara-t-elle. Quant à mon couronnement, avec ce que je viens d'apprendre, il ne compte plus beaucoup.

De retour dans ses appartements, Anne surprit ses dames en train

de commenter la fermeture des dernières grandes abbayes qui venaient de se rendre aux commissaires du roi – notamment Cantorbéry, Christchurch, Waltham et Rochester, où Anne avait brièvement séjourné.

— Je n'aurais jamais cru voir ce jour, se désola Margaret Douglas, en plantant rageusement son aiguille dans le tissu de son tambour à broder. Au départ, le roi disait vouloir dissoudre uniquement les petites maisons religieuses.

— Pour ma part, je dis « bon débarras » ! s'exclama lady Suffolk. Autant de foyers de papisme en moins.

La plupart des dames acquiescèrent. Margaret, fervente catholique, sembla un instant prête à répliquer, mais garda le silence. Critiquer le roi était un acte de trahison, et elle savait ce que c'était que de croupir à la Tour en étant sous le coup d'une condamnation à mort.

La veille, Henri était venu souper avec Anne en arborant au pouce le magnifique rubis qui avait orné l'une des châsses de saint Thomas Becket à Cantorbéry.

— Becket fut traître à son roi, lui avait-il expliqué. L'année dernière, j'ai fait exhumer ses ossements et on les a jetés sur un tas de fumier. C'était tout ce qu'il méritait.

Anne avait été choquée par la violence des propos et du ton.

Henri avait maintenu l'ancienne foi et ses rituels, mais tenait néanmoins à être pape en son royaume. Anne s'inquiéta du fait que, non content de s'être approprié les richesses de l'Église pour ses coffres, il vendait maintenant les terres monastiques à des membres de la noblesse. Cet habile stratagème lui permettait de s'assurer leur soutien : après avoir profité des biens de l'Église, il serait difficile aux lords de s'opposer à d'autres réformes religieuses.

Le docteur Harst partageait ces préoccupations. Un jour qu'ils étaient seuls dans son jardin particulier, à l'abri des oreilles indiscrètes, il révéla à Anne le fond de sa pensée.

— Pardonnez-moi, madame, je ne souhaite pas médire du roi, mais j'ai appris qu'en Angleterre les malades et les pauvres n'ont plus aucun recours, car ils sont privés du secours des monastères.

— Sans parler des moines et des nonnes qui ont été renvoyés, murmura Anne. Le roi dit qu'ils ont tous reçu une pension, mais ce n'est pas grand-chose et cela ne saurait dédommager ceux dont la vocation était de se consacrer à Dieu. Mais qui oserait parler en leur faveur ?

— Deux abbés qui refusaient de céder leur maison ont été pendus. De quoi faire taire les dissidents, soupira Harst.

— C'est presque comme si le roi encourageait le luthéranisme, observa Anne en s'asseyant sur un banc de pierre. Les protestants applaudissent la fermeture des abbayes et des monastères. Ce qui

m'inquiète, c'est que les gens d'ici, qu'ils soient catholiques ou réformistes, me considèrent comme une championne de la Réforme. Certains m'attribuent même des opinions luthériennes.

— Je le sais, madame, répondit Harst en s'asseyant à côté d'elle. J'ai dû rectifier les paroles d'un greffier qui affirmait que Votre Grâce avait déclaré qu'elle ne foulerait pas le sol de l'Angleterre tant qu'il resterait une abbaye debout.

— Cela ne m'étonne guère, commenta-t-elle d'un ton amer. Je suis sûre qu'on me rend responsable de la fermeture des derniers monastères.

— Votre Grâce doit opposer un ferme démenti à ces rumeurs en observant assidûment les rites de l'Église.

— C'est ce que je fais, docteur Harst, croyez-moi ! Pour rien au monde je ne serais protestante en Angleterre. La peine pour hérésie est terrible.

Elle frémit en songeant à la torture du bûcher.

— Pourtant, les réformistes sont de plus en plus nombreux, soupira-t-elle. Lord Cromwell lui-même les soutient.

— Ce ne sont pas des hérétiques. Ils veulent réformer l'Église de l'intérieur. Quant à lord Cromwell, on commence à jaser sur son compte à la Cour.

Harst baissa la voix.

— Sa position s'affaiblit, poursuivit-il. Vous connaissez l'évêque Gardiner de Winchester ? C'est un catholique convaincu qui déteste tous les réformateurs, et Cromwell en particulier. Ce dernier l'avait fait renvoyer du Conseil, mais maintenant il est de retour, et en faveur auprès du roi. C'est pour tout le monde le signe que l'influence de Cromwell n'est plus ce qu'elle était.

— Et c'est à lui que je dois mon mariage, commenta Anne en jetant un regard apeuré du côté de Harst. Gardiner, d'après ce qu'on m'a dit, est très proche du duc de Norfolk. Les Howard m'en veulent. Ils pourraient persuader le roi de me répudier et, s'il décidait de les écouter, il n'aurait pas de mal à trouver de bonnes raisons.

Elle se tut, prenant soudain conscience de ce qu'elle venait de dire.

— Vous voulez parler du contrat de fiançailles avec François de Lorraine, madame ? demanda Harst d'un air perplexe. Ne vous inquiétez plus de cela, car la question sera bientôt résolue. Votre mariage est valide et il n'y a aucune raison de le dissoudre, quoi qu'en disent Norfolk et Gardiner.

Anne se garda bien de le détromper sur le sujet de la validité de son mariage.

— Si le roi décide de se débarrasser de moi, il trouvera un moyen. Regardez ce qui est arrivé à ses deux premières reines !

— Madame, vous voyez des problèmes là où il n'y en a pas, assura

Harst. Le roi a-t-il laissé entendre qu'il voulait se débarrasser de vous ?

Elle fouilla dans sa mémoire.

— Il y a eu des rumeurs selon lesquelles il ne me trouvait pas attirante, mais à part ça, non.

— Votre Grâce n'a donc rien à craindre. Et si quelque chose vous perturbe, je suis ici pour vous servir et protéger vos intérêts. Je saurai me faire entendre, n'en doutez pas.

Elle se laissa rassurer. Mais, tout au fond de son esprit, un doute insidieux subsista, qui continua de la ronger. La question du contrat qui ne cessait de revenir sur la table, son mariage non consommé, son couronnement que l'on reportait, ses ennemis qui œuvraient dans l'ombre à la Cour et Henri qui ne livrait jamais le fond de sa pensée… En raison de tout cela, elle se sentait terriblement vulnérable. Si seulement Henri avait pu, ou voulu, faire d'elle sa femme dans tous les sens du terme ! Si seulement elle avait pu lui donner un fils ! Alors elle eût été invincible.

Elle songea aux reines qui l'avaient précédée et qui avaient dû maintes fois ruminer ces mêmes sombres pensées.

Durant la deuxième semaine d'avril, la Cour retourna à Whitehall où le roi devait être présent pour l'ouverture du Parlement. Anne regrettait de quitter Hampton Court. Elle espéra qu'ils y reviendraient bientôt.

Les rumeurs concernant Cromwell étaient sans fondement, car Henri le fit comte d'Essex et le nomma lord grand chambellan d'Angleterre lors d'une cérémonie dans la salle d'apparat. Agenouillé devant le roi, il reçut sa couronne, son manteau et la lettre patente de son titre de noblesse. Harst s'était trompé. Face à l'élévation de Cromwell, le clan des catholiques hostile à la reine perdait de son influence. Anne se sentit un peu moins menacée.

Après la cérémonie, Henri dîna avec elle dans ses appartements.

— Vous avez vu la tête de Norfolk ? demanda-t-il gaiement en cassant sa michette en deux. Il déteste Cromwell parce que celui-ci n'est pas né dans un château, avec des ancêtres remontant à Adam. Il a osé me dire que je ne devrais pas donner le comté des nobles Bourchier à un fils de forgeron. Je lui ai rétorqué que ce fils de forgeron m'avait été bien plus utile que les Bourchier ne l'ont jamais été.

— On raconte que Norfolk en veut à Cromwell parce que celui-ci est en faveur de la Réforme, risqua Anne.

— Norfolk est jaloux du pouvoir de Cromwell, déclara Henri. Il s'oppose donc à tout ce que Cromwell défend. Je suis parfaitement conscient du tournant politique qui s'amorce, Anna. Tenez, permettez-moi de vous servir un peu de cette succulente viande, proposa-t-il tout

en déposant plusieurs morceaux dans l'assiette de son épouse. La sœur du roi de France, la reine de Navarre, a demandé des portraits miniatures de la famille royale d'Angleterre, ajouta-t-il.

Il se tourna vers Susanna, laquelle servait d'interprète, comme de coutume.

— Dame Gilman, vous demanderez à maître Horenbout de mettre son talent à mon service. Il pourrait peindre mes enfants.

Susanna fit la révérence et sortit. Henri se tourna vers Anne.

— Je veux que vous soyez la première à savoir que je vais nommer votre frère chevalier de la Jarretière, en même temps que le prince Édouard, lors de la réunion annuelle de l'ordre, dans le courant du mois.

Cette excellente nouvelle témoignait du souci d'honorer Guillaume, et donc Clèves. Tout cela était de bon augure quant à l'aide que Clèves pouvait attendre de l'Angleterre.

— Le duc mon frère en sera ravi, tout comme moi, assura-t-elle avec ferveur. Monsieur, je ne trouve pas les mots pour exprimer ma reconnaissance.

Henri lui tapota la main, l'air profondément satisfait de lui-même.

Anne se tenait avec le roi dans la tour de garde de Whitehall. Assis devant une fenêtre en saillie donnant sur le terrain de joutes, ils s'apprêtaient à assister au tournoi du 1er mai, une fête – elle l'avait appris – qui donnait traditionnellement lieu à de grands divertissements à la Cour d'Angleterre. La journée était magnifique, avec un soleil radieux et une légère brise. En l'honneur de cette grande occasion, chacun arborait une nouvelle tenue. Anne portait une robe gris pâle en mousseline de soie avec un ornement d'or et de perles à l'encolure ; sa jupe ondulait gracieusement quand elle se déplaçait et sa coiffe de damas gris à la française lui allait bien.

Elle avait du mal à croire que cinq mois s'étaient écoulés depuis son départ de Clèves. Sa famille lui manquait encore, bien sûr – elle était toujours bouleversée quand elle recevait des nouvelles des siens –, mais elle commençait à s'adapter à sa nouvelle patrie et s'efforçait de tirer le meilleur parti du sort qui lui était échu.

À côté d'elle, Henri était en train d'applaudir l'arrivée des concurrents dans la grande allée en contrebas. Les seigneurs et dames qui l'entouraient se penchèrent en avant pour mieux voir et Anne fit de même. Ces joutes ayant été proclamées en France, dans les Flandres, en Écosse et en Espagne, la fine fleur de la chevalerie d'Europe se trouvait ici réunie pour affronter les Anglais. Certains chevaliers étaient venus de très loin et le tournoi allait durer cinq jours. Quarante-six défenseurs, menés par le vaillant et talentueux comte de Surrey, paradaient dans la lice, suivis par leurs opposants

richement vêtus, tous portant des pourpoints et des bas blancs à la mode bourguignonne, et montant des chevaux harnachés de velours blanc. À leur tête se trouvait sir John Dudley, le maître des chevaux d'Anne. Elle reconnut au passage le débonnaire sir Thomas Seymour, ainsi que sir Thomas Culpeper – lequel lui inspirait toujours la même vague répugnance.

Une fanfare donna le signal du départ et d'impressionnants destriers s'élancèrent l'un vers l'autre. Il y eut un bruit de lances qui s'entrechoquent, des cris s'élevèrent. Les concurrents se succédèrent sans relâche. Assise tout au bord de son siège, Anne craignait à tout instant que quelqu'un ne fût tué. En revanche, Henri appréciait le spectacle sans retenue et semblait vivre chacun des affrontements comme s'il y participait lui-même – ce qu'il aurait sans nul doute souhaité. Anne faillit crier quand Culpeper fut désarçonné et tomba, mais, à son grand soulagement, il se releva et quitta la lice à pied. Les défenseurs furent finalement déclarés victorieux et Henri poussa des rugissements de joie. De son côté, Anne ne manqua pas de les féliciter quand le roi distribua les prix – de l'argent et des titres de propriété.

En fin d'après-midi, Henri conduisit Anne en procession le long de Whitehall jusqu'à la grande porte à damier du palais donnant sur le Strand, la rue menant à la cité de Londres, qu'ils parcoururent en saluant la foule massée de part et d'autre.

— Qu'est-ce donc ? demanda Anne en montrant un monument de pierre magnifiquement sculpté et orné de plusieurs statues d'une reine.

— C'est la croix qu'Édouard Ier a fait édifier en mémoire de sa bien-aimée reine Éléonore, répondit Henri en élevant la voix pour se faire entendre par-dessus le tumulte de la foule.

Anne fut émue par la puissance de l'hommage. Ces deux-là avaient dû beaucoup s'aimer.

Les opposants avaient chevauché jusqu'à Durham, un imposant manoir sur le Strand. Là, on garda les portes ouvertes pour un festin qui réunissait le roi et la reine, leurs suites, les courtisans et les chevaliers venus de l'étranger. Les majestueuses salles étaient tendues de somptueuses tapisseries et meublées d'énormes vaisseliers. Assis à la table haute du grand hall, Henri et Anne virent se succéder des mets de choix, qu'ils dégustèrent au son d'une agréable musique de chambre. Une très belle manière de clore cette magnifique journée.

Les tournois durèrent toute la semaine et Anne n'en manqua pas un seul. Le soir, elle se rendait à Durham House en compagnie de Henri – il y avait là toute la Cour – pour des dîners ou des banquets. Le dernier jour, le temps étant doux, ils se réunirent dans les jardins au bord de la Tamise, pour déguster des desserts servis dans de grandes

coupes en or et boire du vin dans des gobelets incrustés de pierreries. Henri se montra particulièrement gai et bavard, commentant avec un groupe de jeunes combattants les joutes qui venaient de se dérouler. Anne écoutait ces messieurs avec admiration, entourée de ses suivantes. Ayant remarqué que certains chevaliers leur faisaient les yeux doux, elle les surveillait d'un œil vigilant. Étant leur maîtresse, elle leur tenait lieu de mère et se sentait responsable de leur bonne conduite.

Ce fut à cette occasion qu'elle remarqua les sourires complices que le roi adressait à l'une de ses dames, la jolie Catherine Howard aux cheveux auburn, une jeune fille belle et charmeuse, plutôt frivole, qui ne pensait qu'à ses beaux vêtements et à ses petits chiens. Catherine avait toujours servi sa maîtresse avec gentillesse et bonne volonté. Anne n'avait jamais eu à s'en plaindre – jusque-là.

Mais à présent elle découvrait une Catherine qui faisait sa coquette auprès du roi et répondait par des sourires enjôleurs aux regards lascifs qu'il lui décochait – le genre d'attention à laquelle elle-même n'avait jamais eu droit. Elle en resta un instant sous le choc, avant de reprendre ses esprits. Cela devait faire quelques instants qu'elle n'écoutait plus le jeune chevalier placé à sa gauche et celui-ci – ainsi que Susanna – la dévisageait d'un air intrigué. Elle se força à sourire et s'empressa de s'excuser.

— Veuillez me pardonner, monsieur. J'ai eu un léger malaise, mais à présent je me sens mieux.

Désireuse de fuir l'encombrante sollicitude du jeune homme, elle se réfugia à l'intérieur, en évitant les quelques courtisans qui cherchaient à lui parler. Elle trouva une salle vide et referma la porte derrière elle. Il s'agissait d'un cabinet de travail, meublé d'un bureau et d'étagères. La fenêtre à croisillons donnait sur le jardin qu'elle venait de quitter. Elle s'approcha pour regarder au-dehors. Catherine Howard se tenait à présent tout près de Henri et riait d'un rire juvénile au son cristallin.

Sûrement, cela n'était rien ! Le roi, tout le monde le savait, avait un faible pour les jolies femmes. Pourquoi n'aurait-il pas trouvé Catherine attirante ? Il lui souriait beaucoup, mais cela ne signifiait pas qu'il cherchait à la séduire. Pourtant, une petite phrase lui revint, que quelqu'un avait un jour prononcée à propos de Henri. *« Quand il se prend d'affection pour une personne, il va jusqu'au bout. »* Mais non… Elle se laissait emporter par son imagination. *Cesse donc*, songea-t-elle. Catherine n'était qu'une toquade, cela passerait.

Elle aurait voulu en être certaine.

Bien entendu, il n'était pas question d'aborder frontalement le sujet avec Henri. C'eût été indigne d'elle. De plus, étant le roi, il n'avait de comptes à rendre à personne. S'il prenait une maîtresse, le mieux

serait de l'ignorer. Tant qu'il ne l'humiliait pas en public, elle n'avait aucune raison de s'en formaliser. Elle n'était pas amoureuse de lui, cela n'aurait pas dû l'émouvoir qu'il en convoitât une autre.

Et pourtant, elle dut reconnaître que cela la touchait.

Lissant ses jupes, elle regagna le banquet, mais refusa les plateaux de nourriture qu'on lui présentait. Elle alla vers Henri. Il conversait tranquillement avec des invités, tout sourires. Catherine Howard s'était éloignée. Anne en fut soulagée.

Ce soir-là, elle demanda à mère Lowe et à Susanna de l'assister pour le coucher. Elle ne voulait pas de la présence de ses dames anglaises. Ces dernières en concevraient sûrement de l'amertume et du ressentiment, mais c'était là le cadet de ses soucis.

— Que savez-vous à propos de Catherine Howard ? leur demanda-t-elle quand elles furent seules.

En voyant le visage de Susanna se crisper, Anne commença à redouter le pire. Toute la Cour était peut-être déjà au courant.

— Eh bien, c'est la nièce du duc de Norfolk, déclara Susanna. Cela fait d'elle une cousine germaine de feu Anne Boleyn. C'est son premier poste à la Cour et elle a sûrement été placée par son oncle.

Norfolk, bien sûr… Pas besoin de se demander ce qu'il avait à gagner dans l'affaire : il devait jubiler de voir Henri poursuivre de ses assiduités une autre de ses nièces. Il avait dû être furieux quand la première avait perdu son trône de reine consort ; avoir dans sa famille une autre aspirante à ce même trône ne pouvait que le remplir de joie. Ce vieux renard avait probablement mis Catherine à dessein sur le chemin de Henri. Une bonne petite reine catholique et dévouée, sans aucun lien avec les partisans de la Réforme, voilà qui ne pouvait que lui convenir ! Anne espéra qu'elle se trompait et que tout ce beau raisonnement n'était que pure fantaisie.

— Elle est aussi pauvre qu'une paysanne, expliqua mère Lowe. Son père est mort l'année dernière et elle ne possède aucune fortune. Sa mère est morte lorsqu'elle était enfant et elle a été élevée par sa grand-mère, la duchesse douairière de Norfolk. Mais elle n'aime pas trop en parler et se réjouit grandement d'être à la Cour.

— Elle est ambitieuse, déclara Susanna en défaisant les nattes d'Anne. Comme tous les Howard.

— Pourquoi posez-vous des questions à son sujet, Anne ? demanda mère Lowe.

Anne prit place sur un siège afin qu'on lui ôtât ses chaussures et ses bas. Après une brève hésitation, elle décida de ne pas confier ses soupçons.

— Il m'est venu à l'esprit que je ne lui avais jamais accordé beaucoup d'attention et que je devrais en savoir plus sur elle. Je suis

surprise que les Howard ne lui aient pas trouvé un mari.

Ils sont peut-être en train de s'en occuper, murmura une petite voix insidieuse dans sa tête.

Elle aurait aimé demander franchement à Susanna si elle avait entendu des ragots concernant le roi et Catherine, mais elle craignait trop la réponse. Sans doute valait-il mieux rester dans l'ignorance.

Mais l'ignorance n'était pas synonyme de paix de l'esprit, car, au cours des jours qui suivirent, elle fut torturée par le doute. Quand Henri venait lui rendre visite, elle le surveillait pour voir si ses yeux s'égaraient vers Catherine. Elle observait de même la jeune fille ; mais ni l'un ni l'autre ne lui donnèrent d'autres raisons de se poser des questions. Au bout d'une semaine, elle conclut qu'elle avait dû se tromper. Et lorsqu'elle reçut un bijou de la part de la duchesse douairière de Norfolk, elle soupira de soulagement, car la duchesse n'aurait pas courtisé la reine en lui offrant des bijoux si sa petite-fille avait fait les yeux doux au roi.

Après les joutes, le roi devint morose et pensif. Anne craignit qu'il ne fût déprimé par le contraste entre sa personne et les jeunes combattants pleins de vie qu'il venait de côtoyer et qui lui rappelaient des plaisirs auxquels il ne pouvait désormais plus prendre part. Il avait d'ailleurs de bonnes raisons de s'apitoyer sur son sort, car sa santé laissait à désirer. Les plaies de ses jambes le ralentissaient ; certains jours, il pouvait à peine marcher et encore moins monter à cheval. Pire encore, il avait un abcès d'où suintaient des humeurs et qui devait être pansé tous les matins, ce qui n'était pas une tâche agréable tant cela empestait. Anne sentait l'odeur nauséabonde qui s'en dégageait quand elle était assise à table avec lui. Elle le plaignait, mais cela la dégoûtait tant qu'elle n'arrivait plus à manger. Elle se sentait humiliée pour lui. Il souffrait beaucoup et elle l'avait déjà surpris à fermer les yeux, le souffle court, comme s'il avait atteint les limites de ce qu'il pouvait endurer.

Un soir, au cours du dîner, il soupira et posa son couteau.

— Je suis fatigué de ce qu'est devenue ma vie, murmura-t-il.

— Les médecins ne peuvent-ils donc rien faire pour vous soulager ? demanda Anne, désolée de se sentir aussi impuissante.

Il secoua la tête.

— Pas si je n'affronte pas leur couteau. Je suis en train de rassembler mon courage pour m'y résoudre.

Il ne vint pas dans son lit cette nuit-là, ni la suivante, et le troisième jour il lui fit parvenir un message pour l'avertir qu'il était contraint de se soumettre aux décisions des chirurgiens-barbiers qui voulaient percer son abcès.

Quand elle le revit, il semblait beaucoup mieux et souffrait moins,

même si sa jambe était toujours bandée.

— J'ai commandé une armure pour les joutes, annonça-t-il.

Elle en aurait presque pleuré, tant elle le trouva touchant. Il n'était plus le puissant héros de sa glorieuse jeunesse et n'aurait certainement jamais l'occasion de porter cette armure.

Deux jours plus tard, le nouveau groupe de musiciens d'Anne, les Bassano de Venise à qui Henri avait pu accorder l'asile, se produisit dans ses appartements. Le roi était présent, assis avec elle au milieu de ses dames, quand la musique fut interrompue par un grand sanglot. Tous les regards se tournèrent vers Anne Bassett, qui pleurait sur l'épaule de Mrs Cromwell.

— Faites-la sortir, ordonna Anne à mère Lowe.

Cette dernière obéit avec empressement, tandis que Henri faisait signe aux musiciens de continuer à jouer.

Quand la musique fut finie, tout le monde passa à table pour le dîner. Anne se tourna vers Henri.

— Je me demande ce qui contrariait à ce point Anne Bassett, lui dit-elle.

— Ce matin, j'ai fait arrêter lord Lisle, son beau-père, pour trahison, expliqua Henri avec une moue crispée. J'ai eu la preuve qu'il avait comploté pour vendre Calais aux Français. Il est maintenant à la Tour. Je suppose qu'on vient de l'en informer.

— Comme c'est terrible pour elle et pour Votre Grâce ! s'exclama Anne en pensant à l'effet dévastateur que cette arrestation avait dû produire sur l'ambitieuse épouse de lord Lisle. Dois-je la renvoyer ?

— Non, Anna. Elle n'a pas commis de trahison et j'aime bien cette petite chipie. Vous pouvez lui dire que mon mécontentement ne la vise pas.

— Son beau-père sera-t-il exécuté ? osa demander Anne.

— C'est mon cousin. Je ne répandrai pas son sang. Il aura tout le temps de regretter sa folie dans la Tour.

Elle s'étonna de tant de clémence.

Quelques semaines plus tôt, tout le monde parlait du couronnement d'Anne et déclarait l'attendre avec impatience. Mais il n'y avait eu aucun préparatif et la Pentecôte passa sans que l'on en parlât.

Anne s'en plaignit au docteur Harst, qui répondit avec assurance et fermeté.

— J'ai soulevé la question auprès du roi. C'est votre droit d'être couronnée.

— Je vous remercie. Je redoutais d'aborder ce sujet, de peur de provoquer son courroux. Ces dernières semaines, il s'est montré

colérique et instable.

— Je suis bien conscient de cela, madame, répondit Harst avec un sourire ironique. Je suis sûr que lord Cromwell, ou plutôt le comte d'Essex, comme je devrais désormais l'appeler, s'en rend compte lui aussi, car il paraît que le roi l'a frappé l'autre jour à l'oreille avant de le jeter hors de ses appartements. Il en est ressorti meurtri, mais souriant, et bien sûr tout cela a été rapidement oublié. Si vous dites au roi que le duc Guillaume demande quand vous serez couronnée, je pense qu'il vous répondra calmement.

— Dans ce cas, je vais tâcher de me montrer courageuse, promit Anne.

Elle aborda le jour même le sujet avec Henri, alors qu'elle se promenait à son bras dans son jardin, après le déjeuner.

— Monsieur, mon frère le duc voudrait savoir quand je serai couronnée.

— C'est cet imbécile d'ambassadeur qui vous charge de me demander cela ? s'emporta Henri, dont la bonne humeur parut brusquement s'envoler. Il me pose toujours cette même question. Vous serez couronnée quand je le déciderai.

— Mais, Henri, je devais l'être la semaine dernière et avant cela à la Chandeleur. Nous en avons beaucoup parlé, mais l'affaire n'avance pas et vous ne me donnez aucune explication. Je crains que les gens ne se demandent si je vous ai déplu de quelque manière et cela me remplit de honte.

Il lui lança un regard noir. Manifestement, le sujet l'agaçait. Puis il soupira. Le danger était passé.

— La vérité, Anna, c'est que trop de demandes pèsent en ce moment sur mon trésor. Si je dois soutenir votre frère dans une guerre contre l'empereur, j'aurai besoin de fonds. N'insistez donc pas sur la question de votre couronnement. Ma défunte reine, dont le couronnement a été reporté à maintes reprises en raison de la peste et de la rébellion, ne s'en préoccupait guère. Et finalement elle n'a jamais été couronnée.

Une ombre de tristesse passa dans son regard.

— Et pourtant, elle l'aurait mérité plus que les autres, car elle vous a donné un fils, murmura Anne.

Il la fixa, un peu étonné. La lueur d'acier dans ses yeux avait disparu.

— Vous comprenez bien les choses, Anna.

— Quand je me compare à elle, je me sens démunie, avoua-t-elle, tout en songeant que c'était la première fois qu'ils avaient une conversation aussi franche et directe. Dans tout ce que je fais, j'essaie de m'inspirer de ce que je sais de sa personne.

Henri lui prit la main.
— Vous avez bon cœur, Anna, déclara-t-il.

Chapitre 14

1540

Quand le comte de Rutland et le conseiller d'Anne réclamèrent une audience officielle, elle comprit que les ennuis commençaient.

— Votre Grâce, le comte d'Essex nous charge de vous dire qu'il faudrait vous montrer aussi aimable que possible avec le roi, déclara sans préambule Rutland.

Il aurait aussi bien pu la gifler, car cela lui fit le même effet.

— Monsieur, contra-t-elle d'un ton mal assuré. Tout va très bien entre le roi et moi, je ne comprends donc pas le sens de cette demande.

Rutland hésita, visiblement mal à l'aise.

— Le comte insinuerait-il que j'aurais fait un faux pas ? s'écria Anne, la colère prenant le dessus sur la consternation. Mes seigneurs, je m'efforce d'observer Sa Majesté pour savoir ce qui lui plaît ou lui déplaît, et suis une épouse obéissante qui se plie volontiers à son bon plaisir. Le compte d'Essex devrait peut-être me prodiguer un conseil plus précis, car j'ignore comment je pourrais faire mieux ! Je vous suggère donc de retourner le voir pour lui demander de reformuler sa pensée.

Rutland pâlit. Anne descendit de l'estrade et lui fit face. Il ressemblait tant à Henri qu'elle avait l'impression de se trouver devant le roi.

— Vous m'aviez donné en janvier ce même conseil et croyez bien que je l'ai gardé à l'esprit. Lord Essex essaie-t-il de vous faire dire que je n'ai pas bien compris la première fois ce qu'on attendait de moi ? Je ne suis pas certaine d'apprécier le fait qu'il se mêle ainsi de mes affaires. Soyez assuré que j'en parlerai au roi.

Rutland prit un air blessé.

— Vous pouvez y aller, messieurs, conclut Anne.

Faisant signe à ses dames de la suivre, elle quitta la salle d'apparat.

Sous le coup de l'indignation, elle envoya un huissier s'enquérir de l'endroit où se trouvait le roi. Comme on vint lui répondre qu'il était dans sa bibliothèque, elle s'y rendit en toute hâte et le trouva seul, en train de lire. En la voyant, il se leva et s'inclina. Il ne semblait nullement fâché d'avoir été interrompu.

— C'est une agréable surprise, Anna. Veuillez vous asseoir. Que puis-je faire pour vous ?

Elle prit un fauteuil en face du sien.

— Vous devez parler à lord Essex, Votre Grâce, s'écria-t-elle.

Henri plissa les yeux.

— Qu'a-t-il fait ?

— Pour la seconde fois cette année, il a demandé à mon chambellan de m'inciter à vous être agréable ! Monsieur, ne le suis-je pas ? Vous ai-je offensé de quelque manière ?

Le visage de Henri s'empourpra de colère. Il leva la main.

— N'en dites pas plus, Anna ! Vous ne devez pas vous préoccuper de cela. Cromwell s'accroche à des fantômes. Les catholiques veulent son sang, car c'est lui qui a insisté pour que je m'allie aux princes allemands. Il est prêt à tout pour sauvegarder sa position et veut notamment s'assurer que notre mariage est un succès. Sa recommandation n'est pas une réponse à quelque chose que vous auriez fait – et je vous confirme que vous ne m'avez offensé en rien. Il exprime simplement sa crainte maladive d'un échec de notre union. Laissez-moi m'occuper de lui. Je lui parlerai.

Elle quitta la bibliothèque un peu rassurée, mais en s'interrogeant sur la position que prenait Henri dans cette querelle entre Cromwell et les catholiques. Soutenait-il son Premier ministre ? Ou bien prenait-il ses distances avec l'alliance conclue par celui-ci ?

Quand elle regagna ses appartements, la duchesse de Richmond lui apporta son panier de broderie.

— Votre Grâce, j'ai entendu ce que vous a dit lord Rutland et cela m'a scandalisée. Jamais Cromwell n'aurait dû le charger d'un tel message.

Anne remarqua qu'elle ne donnait pas son titre à Cromwell – ce titre que Norfolk avait tellement contesté, d'après ce que le roi lui avait une fois expliqué.

— J'en ai parlé au duc mon père, qui a été tout à fait indigné au nom de Votre Grâce, poursuivit la duchesse.

Anne ne crut pas un instant que les Howard prenaient son parti, car ils auraient préféré ne jamais la voir en Angleterre. Tout cela était encore commandité par Norfolk, qui cherchait à l'utiliser pour nuire à Cromwell.

— Je remercie votre père de sa sollicitude, mais j'ai déjà parlé au roi et il s'occupe de l'affaire, répondit-elle sèchement.

La duchesse se figea.

— J'en suis heureuse, madame, marmonna-t-elle avant de retourner s'asseoir avec Margaret Douglas et lady Rutland.

Le soir, quand le roi vint la voir dans sa chambre, il lui annonça que Cromwell s'était excusé.

— Il a prétendu avoir été mal informé, commenta Henri. Je n'en crois pas un mot.

Anne n'entendit plus parler de Cromwell pendant un certain temps.

Un jour de juin, par un chaud après-midi, alors qu'elle était allée voir le roi tirer à l'arc, elle l'aperçut de loin. Il ôta son bonnet et s'inclina, mais lui jeta un regard méfiant. En la faisant venir en Angleterre, il avait cru tenir entre ses mains un instrument docile et malléable. Il avait sans doute à présent l'impression que son agneau s'était mué en loup.

Deux jours plus tard, alors qu'elle et ses dames étaient assises dans son jardin à écouter jouer les Bassano, Margaret Douglas arriva en courant dans le sentier.

— Madame, êtes-vous au courant ? Cromwell a été arrêté.

La musique cessa et tout le monde demeura silencieux, attendant que Margaret reprît son souffle.

— Sir Anthony Browne vient de m'apprendre que Cromwell a été arrêté alors qu'il entrait dans la salle du Conseil pour traiter les affaires de la journée, sans se douter de ce qui l'attendait. Le capitaine de la garde s'est présenté en annonçant qu'il l'emmenait pour trahison et hérésie.

— Hérésie ? répéta Anne, incrédule.

— Il a toujours été l'ami des réformateurs, lui rappela Margaret. Lord Norfolk et le lord amiral lui ont arraché son insigne de l'ordre de la Jarretière. Cromwell criait qu'il n'était pas un traître, mais il a été littéralement traîné à la Tour. Nombreux sont ceux qui s'en réjouissent.

— Tandis que d'autres s'en désolent, déclara la duchesse de Suffolk avec amertume. C'est un triste jour pour la Réforme.

— Cela fait froid dans le dos de penser qu'un homme qui s'était élevé aussi haut puisse soudainement tomber aussi bas, commenta Anne.

Tout le monde savait à quel point Henri s'était appuyé sur Cromwell et combien il lui avait laissé de pouvoir. Ses ennemis avaient bien travaillé et il ne fallait pas chercher loin pour les trouver. Le sourire suffisant de la duchesse de Richmond en disait long.

Ce soir-là, dès qu'il entra dans la chambre d'Anne, Henri s'affala dans un fauteuil, visiblement ébranlé.

— Vous avez certainement entendu parler de Cromwell, lâcha-t-il.

— Oui, monsieur. Mes dames n'ont parlé que de cela toute la journée.

Henri soupira.

— Je veux que vous connaissiez les faits, Anna. J'ai l'intention, par tous les moyens possibles, de ramener la religion sur la voie de la vérité dans ce royaume. Je comptais sur Cromwell pour m'y aider, mais il s'est trop attaché aux luthériens allemands et était sous leur influence. Je le soupçonnais déjà depuis un moment quand, grâce à

Dieu, j'ai été averti par certains de mes ministres qu'il travaillait contre ma volonté et mon bon plaisir, ainsi que contre le Parlement.

Anne songea que les ministres en question avaient surtout envié à Cromwell sa carrière fulgurante et son intimité avec le roi. Ils avaient d'abord méprisé le personnage parce qu'il était de basse extraction, puis son ascension avait excité leur jalousie. Leurs véritables motivations pour le faire tomber n'avaient pas grand-chose à voir avec la religion. Mais il n'était pas question de dire cela à voix haute. On ne mettait pas en doute la justice du roi.

— J'ai nourri un serpent dans mon sein ! gronda Henri, dont la colère ne cessait de croître. Je vais faire disparaître tout souvenir de lui. Cet homme est l'être le plus misérable qui ait jamais vu le jour en Angleterre !

Et moi ? pensa Anne, apeurée. Qu'en serait-il de la reine que Cromwell avait installée sur le trône ? Si les gens la pensaient protestante ou réformiste, ne serait-elle pas éclaboussée par l'infamie désormais attachée au nom de l'ancien ministre du roi ?

— Que va-t-il lui arriver ? s'enquit-elle.

Elle posait la question tout en connaissant la réponse, car l'état d'esprit de Henri ne laissait pas de place au doute.

— Il sera rédigé dès demain un acte d'accusation contre sa personne, que le Parlement devra examiner.

— Un acte d'accusation ? Qu'est-ce donc ?

— C'est un acte juridique listant les chefs d'accusation permettant de condamner un traître à la peine de mort et à la confiscation de ses biens.

— Cromwell devra donc affronter un procès devant le Parlement ?

— Non, il n'y aura pas de procès. Le Parlement examinera les preuves apportées par cet acte et en tirera les conclusions qui s'imposeront.

Cela lui parut inique que Cromwell fût ainsi privé de la possibilité de plaider sa cause, mais ce n'était pas à elle, l'étrangère, de commenter les rouages de la justice anglaise.

Le jour où la Chambre des lords ratifia les accusations contre Cromwell, Anne aperçut depuis sa fenêtre un groupe de courtisans se promenant dans les jardins situés sur les berges du fleuve. À mesure qu'ils approchaient, elle reconnut le roi – aisément identifiable à sa silhouette massive. Appuyée à son bras, une femme de petite taille riait gaiement. C'était Catherine Howard.

Anne en fut à la fois bouleversée et effrayée. Norfolk et ses partisans avaient fait tomber Cromwell. Catherine Howard était la nièce de Norfolk. Le duc était-il en train d'utiliser la jeune fille pour se débarrasser maintenant de la reine ?

Elle se détourna de la fenêtre et fit signe à Susanna de la suivre dans le cabinet privé qui lui servait d'oratoire.

— Ma chère amie, je vais vous demander d'être franche, déclara-t-elle dès que la porte fut refermée. Savez-vous si le roi s'est entiché de Catherine Howard ?

La détresse qu'elle lut sur le visage de Susanna était la plus éloquente des réponses.

— Le bruit en a couru au mois d'avril, répondit celle-ci. Nous ne voulions pas vous contrarier, car vous aviez déjà assez de soucis.

— Qui était au courant ? demanda Anne, la douleur se transformant en colère à l'idée que l'on ait pu lui cacher cela.

Susanna hésita.

— Presque toutes vos dames, murmura-t-elle en évitant le regard de sa maîtresse. Nous espérions que ce n'était qu'une lubie et que cela passerait.

— D'après ce que j'ai vu, et depuis le temps que cela dure, il est peu probable qu'il s'agisse d'une lubie.

Anne n'aurait pas su dire ce qui la blessait le plus entre l'infidélité du roi et le silence coupable de ses dames – et surtout celui de Susanna, son amie la plus proche, qu'elle croyait être son oreille à la Cour. On l'avait vraiment prise pour une idiote.

Elle s'efforça de ne pas pleurer. Elle n'aimait pas Henri, mais, en tant que sa femme et sa reine, elle se sentit profondément atteinte dans sa fierté. Quelle sotte elle avait été !

— Dites-moi tout ce que vous savez, insista-t-elle.

Susanna parut mal à l'aise.

— Kate Carey a entendu Catherine dire à la duchesse de Richmond que le roi lui avait accordé une terre. C'était il y a quelques semaines, lorsque nous sommes venues pour la première fois à Whitehall. Il lui a aussi offert des bijoux ; elle l'a dit à lady Rochford, et celle-ci – vous savez combien elle a tendance à en rajouter – a assuré que le roi était fortement attaché à Catherine, plus qu'il ne l'avait été à aucune autre femme dans sa vie.

Il était facile de comprendre pourquoi. Catherine était jeune, gracieuse et jolie ; l'avoir comme maîtresse ne pouvait que flatter la vanité de Henri. Il devait se sentir tout ragaillardi par sa jeunesse et sa vivacité. Anne eut soudain l'impression d'être vieille, terne et inutile.

— Sont-ils amants ? murmura-t-elle.

Henri était-il capable d'accomplir avec Catherine l'acte qu'il n'avait pu accomplir avec elle ?

Susanna déglutit.

— Elle a laissé entendre à lady Rochford qu'il faisait le siège de sa vertu et, bien sûr, celle-ci s'est fait un plaisir de nous le rapporter, tout en assurant que Catherine refusait de souiller l'honneur de sa famille

en accordant au roi ses faveurs. Madame, c'est exactement le jeu qu'avait joué Anne Boleyn et regardez où cela l'a menée.

— À la décapitation ! s'exclama Anne, qui faisait les cent pas, dans la plus grande agitation. Ces Howard sont derrière tout ça. Je le sais.

Susanna écarta les bras dans un geste d'impuissance.

— Je crains hélas que vous n'ayez raison. Les dames pensent que Catherine éloigne de vous l'affection du roi.

Étrangement, Anne n'en voulait pas vraiment à Catherine. Distinguée par le roi, la jeune fille n'avait pas eu le choix – et sans doute n'avait-elle pas non plus la force de caractère nécessaire pour dire non à son souverain et à ceux de sa famille qui tiraient les ficelles en espérant la voir un jour devenir reine. Henri était un homme vieillissant qui n'avait pas grand-chose à offrir à une jeune fille superficielle comme Catherine, mais la perspective d'une couronne compensait ce désagrément.

Anne était furieuse contre Henri, contre Norfolk et ses partisans – et aussi contre ceux qui lui avaient caché ce qui se passait et l'avaient laissée se bercer d'illusions. Et puis elle avait peur, car si Henri voulait épouser Catherine – et ce ne serait pas la première fois, ni même la deuxième, qu'il déciderait d'offrir le trône à une dame de compagnie –, alors il fallait se demander de quoi il serait capable pour se débarrasser de celle qui l'occupait en ce moment.

— Qui d'autre est au courant ? demanda-t-elle sèchement.

Susanna l'avait profondément blessée en lui cachant une affaire qui la touchait de si près.

— Je pense, madame, que c'est de notoriété publique à la Cour, chuchota Susanna.

Bien entendu. Elle comprenait pourquoi ils étaient moins nombreux depuis quelque temps à se montrer à sa Cour. Elle était sur le déclin. Les courtisans recherchaient à présent les faveurs de Catherine Howard.

— Je n'accepterai pas de commérages à ce sujet dans ma maisonnée, déclara-t-elle fermement. Voulez-vous bien vous arranger pour que cela soit clair pour tout le monde ?

— Oui, madame, acquiesça Susanna en exécutant cérémonieusement une révérence, comme si elle avait compris que leur relation n'avait en cet instant plus rien d'amical.

— Vous pouvez disposer, assena sèchement Anne.

Une fois seule, elle se laissa aller à pleurer. Susanna avait été une amie très chère, mais elle la voyait à présent comme une traîtresse. Une véritable amie n'aurait jamais gardé pour elle une information aussi décisive. Elle eut l'impression qu'il lui serait impossible de lui pardonner et qu'elle ne pourrait plus lui faire confiance. Elle songea à ses autres dames, qui avaient participé à cette tromperie. Y avait-il

autour d'elle quelqu'un qui lui fût loyal ?

Elle ne chercha pas à mettre Henri à l'épreuve avec ce qu'elle savait, mais s'efforça de continuer comme s'il ne se passait rien, tout en guettant chez lui un signe qu'il se passait en effet quelque chose. Mais Henri ne laissa rien paraître, comme toujours.

Elle prit soin de se comporter normalement avec Catherine, veillant à ne pas lui fournir l'occasion de se plaindre. Cette jeune fille était probablement victime des circonstances, tout comme elle. Il n'y avait pas en elle la moindre malice ; on ne pouvait s'empêcher de l'aimer.

Cette nuit-là, tandis que Henri ronflait à ses côtés, inconscient de l'agitation qui faisait rage dans son cœur, elle demeura éveillée en songeant au destin de celles qui l'avaient précédée. Catherine d'Aragon et Anne Boleyn avaient été remplacées par une de leurs dames de compagnie. Henri prévoyait-il de l'écarter à son tour ? Et, si oui, emploierait-il les mêmes moyens ? Tout de même, pouvait-il vraiment se débarrasser aussi aisément d'une princesse de Clèves ?

Bien sûr qu'il le pouvait. Il n'avait pas hésité avec une infante de la puissante Espagne !

Le lendemain, Anne convoqua le docteur Harst et demanda à lui parler seule, avec mère Lowe pour unique témoin. Ce fut avec un grand soulagement qu'elle découvrit que sa nourrice n'avait rien su à propos de Catherine Howard et du roi – la brave femme se montra même grandement choquée en entendant la nouvelle.

— Docteur Harst, on me dit que le roi est épris d'une de mes dames de compagnie, commença Anne.

À son expression, elle vit qu'il était déjà au courant.

— Je ne vous apprends rien, on dirait, soupira-t-elle d'un ton presque accusateur, envahie de nouveau d'un pénible sentiment de trahison.

Elle se demanda si toute la Cour savait et si l'on riait discrètement sur son passage. Elle eût vraiment préféré être prévenue de ce qui se passait et éprouva de nouveau une énorme rancœur vis-à-vis de ses proches qui s'étaient donné le mot pour garder le silence – la croyant sans doute trop faible de caractère pour encaisser le coup.

— Je ne le sais que depuis peu, madame, se justifia-t-il.

Elle se demanda s'il disait la vérité.

— Il semblerait que Sa Majesté fasse la cour à Catherine Howard depuis un certain temps, ajouta-t-elle. Je regrette beaucoup que personne n'ait jugé bon de m'en informer. Ne dit-on pas qu'un homme averti en vaut deux ?

— Madame, d'après ce que j'ai entendu, je crois qu'il s'agit d'un simple badinage. De telles choses ne valent pas que Votre Grâce leur

prête attention et je me suis demandé s'il valait mieux vous épargner de la peine, ou vous en causer en vous parlant d'une situation probablement sans aucune conséquence.

Anne eut l'impression qu'il cherchait à justifier sa lâcheté.

— J'ai des intérêts à protéger, rétorqua-t-elle. Et cela implique pour moi de savoir ce qui se passe du côté du roi, même s'il s'agit d'un badinage sans conséquence. Car j'ai pour charge de préserver l'alliance que je représente.

— Il n'y aura aucun retentissement sur l'alliance, madame, ne vous inquiétez pas. J'ai entendu dire que ce roi avait tendance à enchaîner les liaisons sans importance.

— Quand son regard s'est posé sur Anne Boleyn ou Jeanne Seymour, cela n'a pas été sans conséquence, ni sans importance. Docteur Harst, ce qui s'est déjà produit peut se reproduire si le roi s'intéresse à une autre femme. Quelle position devrais-je alors adopter ? Devrais-je docilement accepter mon sort et me retirer avec élégance ? Ou bien m'opposer à Henri, comme la reine Catherine, et en assumer les conséquences ?

— Madame, avec tout le respect que je vous dois, vous donnez à cette affaire des proportions qu'elle n'a pas. Bientôt, le roi va vous inviter à l'accompagner lors de sa tournée estivale à travers l'Angleterre et cette jeune femme sera alors oubliée.

— Il lui a donné des terres et des bijoux. Je les ai vus ensemble. Il n'avait pas l'air de vouloir l'oublier. Croyez-moi, docteur Harst, cette fille est une menace pour moi et pour Clèves !

Anne en devenait folle d'inquiétude.

— C'est pitié que Votre Grâce ne soit pas encore enceinte, déclara le docteur Harst.

Puis il rougit.

— Pardonnez-moi, madame, cette remarque inappropriée.

— Elle était au contraire tout à fait appropriée, répondit Anne. Je prie tous les jours pour qu'il me soit accordé un enfant.

Il eut l'air de vouloir en dire plus, mais se ravisa. Peut-être se demandait-il si les rumeurs concernant ses relations intimes avec le roi étaient fondées. Mais elle n'allait certainement pas aborder cette question avec lui.

— Nous verrons bien, conclut-elle. Le départ pour la tournée estivale est dans deux mois. J'avoue avoir hâte que le roi me demande de l'accompagner.

Anne n'arrivait pas à pardonner son silence à Susanna. Quant à ses dames, elle les regardait à la dérobée tandis qu'elles s'adonnaient à des travaux d'aiguille, avec toujours la même question en tête : qui, parmi elles, avait été au courant ?

Et puis, miracle, Catherine vint un beau jour s'incliner devant elle pour lui demander la permission de quitter la Cour. Elle souhaitait se rendre chez sa grand-mère à Lambeth, dans le Surrey, sur les rives de la Tamise. Anne pensa d'abord que, Henri devenant trop insistant, Catherine avait choisi de fuir ses avances importunes.

— Et combien de temps resterez-vous absente ? s'enquit-elle.

Les yeux bleus de Catherine se remplirent de larmes ; même quand elle pleurait, elle était charmante.

— Je voudrais quitter la Cour, madame, avoua-t-elle.

— Pourquoi cela ? Quelqu'un vous aurait-il fait du mal ?

Cette fois, Anne se demanda si la jeune fille ne fuyait pas plutôt les exigences de son oncle. Norfolk n'était certainement pas un homme délicat qui prenait en compte les sentiments de sa nièce.

— Non, madame, sanglota Catherine.

— Mais je vous croyais heureuse, ici !

— Madame, je l'étais.

— Est-ce un jeune homme ?

Catherine se tamponna les yeux.

— Non, madame. Ma grand-mère a besoin de moi.

Anne s'étonna qu'une Howard décidât de quitter la Cour uniquement pour tenir compagnie à sa grand-mère. D'après ce qu'elle avait entendu, l'ascension sociale passait avant tout dans leur ambitieuse famille et chacun s'évertuait à favoriser celle de tous. La grand-mère avait peut-être en vue un mariage avantageux qui déplaisait à Catherine, d'où ses pleurs. Mais en vérité, peu importait. Elle avait tout intérêt à ce que la jeune fille rentre chez elle.

Au cours d'une de ses promenades dans les jardins avec le docteur Harst – ils avaient pris l'habitude d'en faire régulièrement –, Anne lui annonça le départ de Catherine.

— Je suis soulagé d'apprendre cette nouvelle, madame. J'espère que Votre Grâce a maintenant le cœur plus léger.

— C'est en effet le cas. Le roi est plein d'attentions pour moi.

Ces derniers temps, Henri dînait avec elle tous les soirs et lui avait apporté deux cadeaux, une broche et un livre. Par ailleurs, il ne se comportait nullement comme un amoureux éconduit et malheureux.

— Je pense que dame Howard ne reviendra pas. Il est même possible qu'il soit question de la marier.

— Ah ! s'exclama Harst en arborant un air satisfait.

Mais la bonne humeur d'Anne ne tarda pas à se dissiper. Plus tard dans la journée, alors qu'elle était assise dans son jardin privé, à broder avec ses dames en profitant du soleil de juin, lady Rochford leva les yeux de son tambour en lui adressant son sourire hautain.

— Quand je pense que cela fait déjà sept mois que Votre Grâce est

mariée, commenta-t-elle.

— Il est vrai que le temps passe vite, répondit Anne.

Elle remarqua que ses dames échangeaient des regards.

— Nous aimerions tellement que Votre Grâce porte un enfant, enchaîna lady Rutland.

— En effet, renchérit lady Rochford.

— Ce n'est pas le cas, déclara Anne, agacée de les voir soulever une question aussi personnelle et délicate.

— Comment Votre Grâce peut-elle en être certaine ? demanda lady Edgcumbe.

— Je le sais, voilà tout, rétorqua-t-elle d'un ton sec destiné à leur intimer le silence.

— Ce serait un grand bienfait pour le royaume qu'un duc d'York rejoigne son frère à la pouponnière, insista lady Rutland. Et c'est probablement le plus grand désir de Sa Majesté.

Anne se sentit rougir. Elle savait à quel point les Anglaises pouvaient être méchantes. Insinuaient-elles que c'était sa faute, si elle n'avait pas encore conçu d'enfant ?

— Peut-être que Votre Grâce est encore vierge ! lança soudain lady Edgcumbe.

Anne sentit ses joues devenir brûlante.

— Par la très Sainte Marie mère de Dieu, c'est aussi ce que j'avais en tête, renchérit lady Rochford.

Cette fois, elles dépassaient les bornes !

— Comment pourrais-je être vierge, en dormant toutes les nuits avec le roi ? s'emporta Anne.

— Dormir ? Il y a sûrement un peu plus que cela, commenta lady Rochford en riant de nouveau. Sinon le roi pourrait tout aussi bien rester dans sa chambre.

— Bien sûr qu'il y a plus ! s'emporta de nouveau Anne. Quand le roi se couche, il m'embrasse et me prend la main en me souhaitant « Bonne nuit, mon cher cœur », déclara-t-elle d'un ton sarcastique. Le matin, il m'embrasse en me disant « Au revoir, ma chérie ». N'est-ce pas suffisant ?

Il y eut un silence, puis lady Rutland déglutit.

— Madame, il doit y avoir plus que cela, sinon nous n'aurons pas avant longtemps ce duc d'York que tout le royaume souhaite ardemment.

Anne haussa les épaules.

— Je suis satisfaite ainsi et ne vois pas ce qu'il pourrait y avoir de plus.

Qu'ils la croient ignorante !

— Votre Grâce en a-t-elle parlé à mère Lowe ?

— N'avez-vous pas honte de me questionner ainsi ? protesta Anne,

qui en avait plus qu'assez de cet interrogatoire. Je reçois autant d'attentions que je le souhaite de la part de Sa Majesté !

Elle commençait déjà à regretter d'avoir admis que son mariage n'était qu'un faux-semblant. Ses suivantes allaient probablement parler et les commérages circulaient vite à la Cour. Elle pria pour que cette conversation ne parvînt pas aux oreilles du roi.

Le soir de la Saint-Jean, Anne était dans sa chambre à coucher en train de réparer le fermoir d'un collier, tandis que Susanna et Gertrude rangeaient ses vêtements de jour. Par la fenêtre ouverte, on entendait les cris des bateliers sur la Tamise.

Henri arriverait bientôt pour dîner. Dans la salle voisine, ses dames dressaient la table en bavardant. Soudain, Anne fut en alerte. Quelqu'un avait prononcé le nom de Catherine Howard.

— Le roi semble encore très épris d'elle, dit la voix de lady Edgcumbe. J'ai entendu dire qu'il traversait fréquemment le fleuve pour lui rendre visite, au vu et au su des citoyens de Londres.

— Et parfois il y va à minuit, renchérit la duchesse de Richmond.

Anne se figea.

Susanna, qui s'était donné du mal pour rentrer en grâce auprès d'elle, lui jeta un regard plein de sympathie.

— Ne faites pas attention, madame, dit-elle. Ce ne sont que des propos malveillants. Mieux vaut ne pas les écouter.

— Bien sûr que je dois les écouter ! s'enflamma Anne. Vous ne m'avez déjà caché que trop de choses.

Susanna n'osa pas répliquer.

— Monseigneur l'évêque de Winchester joue les entremetteurs ! poursuivit une autre voix, qu'Anne identifia comme celle de lady Rochford. Il les reçoit dans son palais.

— Nous savons bien dans quel but ! s'esclaffa quelqu'un.

— Les ragots vont bon train dans la cité de Londres, ajouta la duchesse de Suffolk. C'est aussi le cas à la Cour. D'après certains, tout indique que le roi à l'intention de se séparer de la reine.

— Vous allez un peu loin, la réprimanda lady Rochford. Pour l'instant, le roi a une maîtresse et cela n'a rien d'extraordinaire.

Anne en eut l'estomac retourné. C'est alors que l'on annonça l'arrivée du roi. Elle aurait voulu gifler ses dames – et Henri aussi, tant qu'elle y était, ou au moins le renvoyer, et ensuite se recroqueviller dans un coin pour pleurer tout son soûl. Mais il ne pouvait en être question. Quoi qu'il lui en coûtât, elle devait s'efforcer d'être une aimable compagne de table et faire tout ce qui était en son pouvoir pour préserver son mariage et l'alliance.

Elle rejoignit Henri et le salua d'une profonde révérence. Il était de bonne humeur. Au cours du repas, ils parlèrent de la tournée estivale,

des travaux de construction à Hampton Court et de l'excellence de la viande de bœuf. Il ne passa pas la nuit avec elle, mais lui fit des adieux affectueux.

Le lendemain, une délégation de conseillers privés réclama une audience. Elle les reçut dans sa salle d'apparat, en présence de ses dames, en s'interrogeant avec angoisse sur les raisons de leur venue.

Le duc de Suffolk se fit leur porte-parole.

— Votre Grâce, commença-t-il avec une expression indéchiffrable, le roi vous demande de quitter la Cour et de vous installer au palais de Richmond dans les deux jours, pour votre santé et votre plaisir.

Anne se demanda pourquoi le roi lui envoyait une délégation du Conseil pour cela. Des sonnettes d'alarme résonnèrent dans sa tête. Elle se souvint que la reine Catherine avait été bannie de la Cour avant l'annulation de son mariage. Le roi se préparait-il à la répudier ? En un éclair, elle comprit à quel point elle était vulnérable – en tant qu'étrangère, seule en Angleterre, loin de ses amis. Contrairement à Catherine, elle n'avait pas de soutien à la Cour, ni un puissant empereur dans sa famille pour défendre ses intérêts. Qu'allait-elle faire ?

Il semblait que la seule solution fût d'obéir aux ordres du roi, en espérant que tout se passerait pour le mieux.

— Mes seigneurs, dit-elle en se forçant à sourire, je partirai, selon le bon vouloir de Sa Majesté, et serai prête dès que possible.

— Merci, madame, répondit le duc d'un ton plus amical. Tout sera fait pour assurer votre confort.

Après le départ des conseillers privés, Anne donna à mère Lowe l'ordre d'emballer la vaisselle et le linge de sa maisonnée, ainsi que ses effets personnels. Tout en s'efforçant de ne pas tirer de conclusions hâtives des ordres du roi, elle se rendit dans le cabinet qui lui servait d'oratoire afin de demander au Seigneur de la guider. Mais ses pensées, qui tournaient autour de Henri, ne cessaient de perturber sa prière. La veille, il n'avait pas parlé de l'envoyer à Richmond, alors d'où venait cette soudaine inquiétude pour sa santé ?

Elle demeura éveillée une bonne partie de la nuit, à ruminer de sombres pensées, persuadée que le geste du roi était le préambule à l'annonce d'une répudiation. Le matin, au petit jour, elle était encore convaincue que ces nouvelles dispositions n'auguraient rien de bon.

Ne pouvant plus supporter l'incertitude, elle convoqua le docteur Harst.

— Madame, que vous arrive-t-il ? s'étonna le diplomate. Je suis consterné de vous trouver à ce point abattue.

— Le roi m'envoie loin de la Cour, répondit-elle en retenant ses larmes.

Harst l'écouta raconter ce qui se passait, puis s'empressa de la

rassurer.

— Madame, on m'a dit qu'il vous envoyait à Richmond pour vous protéger de la peste qui sévit en ville.

— J'ignorais qu'il y eût la peste dans Londres. Mes dames disent que cette maladie déclenche chez le roi une véritable terreur et qu'il va se mettre à l'abri dès qu'il en entend parler. Va-t-il partir lui aussi ?

— Je l'ignore, madame.

— Docteur Harst, je crains qu'il ne s'agisse d'un prétexte pour m'écarter.

— Madame, je ne le crois pas ! protesta Harst. J'ai senti que le motif était le souci de votre bien-être, à tel point qu'il ne m'est pas venu à l'esprit que cela vous bouleverserait. Et Richmond n'est pas si loin de la Cour ; je crois qu'il faut moins de deux heures pour s'y rendre, en suivant le fleuve.

Anne était loin de partager l'optimisme de l'ambassadeur.

— Docteur Harst, on raconte à la Cour et dans la cité que le roi aurait l'intention de me répudier pour Catherine Howard, tout comme il a répudié la reine Catherine pour la reine Anne, et la reine Anne pour la reine Jeanne.

— Madame, ce ne sont là que des ragots. Je n'ai rien entendu pour appuyer une telle hypothèse, je vous l'assure. Je vous en prie, ne vous inquiétez plus. Je viendrai vous rendre visite à Richmond, et si j'apprends quoi que ce soit d'ici là, je vous le dirai.

Ses paroles se voulaient rassurantes, mais l'inquiétude qui se lisait dans ses yeux laissa penser à Anne qu'il n'y croyait pas lui-même.

Le cœur lourd, elle se prépara à quitter Whitehall. Le matin de son départ, Rutland vint lui annoncer que sa barge l'attendait.

— Sa Majesté m'a demandé de vous informer qu'elle vous rendrait visite à Richmond dans deux jours.

Le soulagement d'Anne fut immense. Ainsi, l'inquiétude de Henri était sincère.

— Je suis surprise qu'elle ne vienne pas maintenant, pour fuir la peste, observa-t-elle.

— La peste ? répéta Rutland d'un ton incrédule. Madame, il n'y a pas d'épidémie de peste.

— C'est étrange, fit-elle remarquer, l'angoisse au cœur. Le docteur Harst a été informé que j'étais envoyée au loin pour éviter la peste.

Rutland en resta sans voix.

— S'il n'y a pas de peste, pourquoi m'envoie-t-on à la campagne ? insista Anne.

— Madame, je n'ai pas la réponse à cette question. Le docteur Harst a peut-être mal compris. On vous envoie là-bas pour votre santé, parce que l'air y est pur. Voilà tout ce que l'on m'a dit.

Il en savait bien plus long, elle en était certaine. Tout comme elle

était certaine que l'on avait menti au docteur Harst.

— Vous aurez la visite de Sa Majesté dans deux jours, s'exclama Rutland d'un ton joyeux.

— Je m'en réjouis, répondit Anne.

Mais, tandis que sa barge s'éloignait du quai, elle fut prise d'un mauvais pressentiment.

En dépit des préoccupations qui la rongeaient, Anne trouva à Richmond un véritable paradis terrestre. Comme sa barge avançait lentement sur la Tamise, le palais se dressa soudain devant elle, aisément reconnaissable à ses vastes baies vitrées, à ses pinacles de château de conte de fées et à ses tourelles coiffées de dômes et surmontées de girouettes dorées. Le bâtiment était entouré d'un imposant mur de briques, avec une tour à chaque angle. Au-delà s'étendait un grand parc peuplé de cerfs.

Elle dut admettre que ce serait merveilleux de profiter seule de ce petit Éden, de s'y promener à sa guise sans être dérangée par les courtisans, de s'asseoir auprès des fontaines et de prendre l'air dans les agréables jardins de nœuds. Le lendemain de son arrivée, comme il pleuvait, elle dut se contenter d'explorer les galeries ouvertes entourant les jardins, ainsi que la grande tour abritant les logements royaux construits par le père de Henri. Ses appartements à elle se trouvaient au deuxième étage et ceux de Henri au premier. Elle alla entendre la messe dans la chapelle royale, richement décorée, et feuilleta les précieux manuscrits enluminés de la bibliothèque.

— Le roi séjourne rarement ici, désormais, déclara lady Edgcumbe, qui accompagnait Anne le long d'un sentier bordé de tilleuls, avec lady Rutland. Cela est bien triste.

— En effet, car l'endroit est merveilleux, approuva Anne.

— Il venait souvent durant les premières années de son règne, se souvint lady Rutland.

— Et pourquoi cela a-t-il changé ? voulut savoir Anne.

— Il préfère des palais plus modernes, comme Hampton Court et Whitehall, où les logements royaux sont situés au premier étage, comme dans les grands châteaux français. Cette tour semble tellement démodée aujourd'hui.

— Cela ne me dérange nullement, répondit Anne en souriant. J'ai grandi dans de vieux châteaux et j'adore l'atmosphère de Richmond.

Chapitre 15

1540

Anne essayait de prendre du recul et de se convaincre que la décision du roi de l'envoyer dans ce beau palais ne cachait pas de mauvaises intentions. Demain, quand il viendrait la voir, elle sentirait si quelque chose n'allait pas – bien que, avec lui, cela ne fût pas toujours facile, tant il était habile à dissimuler ses véritables sentiments.

Le lendemain, elle l'attendit avec impatience, comptant les heures, essayant de deviner à quel moment il se montrerait. À la tombée du jour, elle dut admettre qu'il l'avait oubliée – tout comme il avait délaissé le palais de Richmond.

Elle reçut néanmoins une visite qui la combla. Alors qu'elle était en proie à des spéculations enfiévrées sur les raisons qui avaient empêché Henri de lui rendre visite, on annonça lady Marie et lady Élisabeth. Une jeune femme petite et menue, couverte de parures et de bijoux, entra dans la pièce. Elle donnait la main à une enfant maigrichonne aux cheveux roux, au visage étrangement solennel et vieillot pour une si jeune personne, et qui parut à Anne bien sérieuse pour ses six ans. Toutes deux exécutèrent une gracieuse révérence.

— Chère lady Marie, chère lady Élisabeth, soyez les bienvenues ! s'exclama Anne, en se demandant si Marie apportait un message du roi. Je suis ravie de faire enfin votre connaissance.

— Votre Grâce, nous nous rendons à Whitehall et j'ai voulu en profiter pour vous rencontrer.

Marie s'exprimait d'une voix grave et rauque, et sa façon de toiser son interlocuteur avait quelque chose de déstabilisant. À ses cheveux roux et à ses yeux bleus, on devinait aisément qui était son père, même si elle avait des traits moins dessinés que ceux de Henri. Il était clair en tout cas qu'elle ne venait pas de la part du roi et Anne en fut extrêmement déçue. Néanmoins, la présence des deux princesses lui serait une distraction salutaire. Tandis que la duchesse de Richmond emmenait Élisabeth à la chaise percée, Marie salua chaleureusement les dames de compagnie qui se trouvaient là, en particulier sa cousine Margaret Douglas.

— Lady Margaret a été ma dame d'honneur par le passé, expliqua-t-elle à Anne.

— Jusqu'à ce qu'on m'oblige à servir Anne Boleyn, commenta Margaret avec une grimace.

Le visage de Marie se ferma.

— Cette femme nous a fait beaucoup de mal, à ma mère et à moi, déclara-t-elle avec véhémence.

— J'ai entendu dire que la reine Catherine était une dame aimable et pieuse, lui répondit Anne d'un ton apaisant.

— Oui, cela est vrai, soupira Marie. C'était une mère merveilleuse et une femme qui a été fidèle à ses principes jusqu'à la fin. Elle a préféré affronter une mort terrible plutôt que d'accepter des compromis. Anne Boleyn s'est montrée envers elle d'une cruauté sans nom. Et aussi envers moi. C'est à cause de cette femme que mon père a rompu avec Rome. Je prie constamment pour qu'il se réconcilie un jour avec le Saint-Père.

Anne jugea prudent de hocher la tête plutôt que de répondre, car Henri n'approuvait pas forcément les positions de sa fille. Elle sentait chez Marie un océan d'amertume accumulé sous les coups de la vie – et aussi, sans doute, en raison de ceux que lui avait portés Anne Boleyn.

— J'ai entendu dire que la reine Jeanne s'était montrée bonne avec vous et avait aidé à votre réconciliation avec le roi, glissa-t-elle prudemment.

— Jeanne était une femme de bien et une âme bienveillante, que Dieu la garde, murmura Marie en se signant. Mais à présent, c'est Votre Grâce que je dois appeler « Mère ».

— Rien ne me ferait plus plaisir, répondit Anne en prenant les mains de Marie dans les siennes. Nous avons presque le même âge, mais j'ai l'intention de vous témoigner la bonté d'une mère et d'être votre amie. Je vous en prie, prenez un siège. Je vais faire venir des rafraîchissements. Ensuite, nous pourrons parler.

Elle envoya chercher du vin, en versa à Marie et à Margaret, et en but elle-même une coupe qui apaisa un peu son angoisse. Elle s'en servit une seconde.

— Avant qu'Élisabeth ne revienne, je dois avertir Votre Grâce de ne pas mentionner Anne Boleyn en sa présence, recommanda Marie. C'est une enfant touchante et je m'efforce de l'aider, mais elle a un côté capricieux. Il faut la diriger d'une main ferme, pour éviter qu'elle ne devienne comme sa mère.

Marie avait probablement raison, mais Anne ne put s'empêcher de succomber au charme de cette petite fille de six ans à l'esprit tellement précoce. Plus elle parlait avec elle et plus elle s'émerveillait de la grande intelligence et de la sensibilité de l'enfant. Il se dégageait d'elle une sorte d'intensité qui manquait à Marie. Peut-être l'avait-elle possédée autrefois, mais ensuite les épreuves avaient eu raison de sa flamme.

Anne se sentit profondément émue quand Élisabeth lui prit la

main, puis lui toucha doucement le visage, comme si elle avait du mal à croire à la réalité de cette nouvelle belle-mère. La pauvre enfant avait de toute évidence besoin de la sécurité qu'apportait l'amour d'une mère. Marie, bien qu'elle éprouvât une affection palpable pour sa demi-sœur, ne pouvait tenir ce rôle, en raison de la rancune féroce qu'elle nourrissait toujours à l'encontre d'Anne Boleyn.

À mesure que Marie se détendait, Anne voyait s'exprimer sa gentillesse et sa sincérité. Elle commença à apprécier sa compagnie. L'atmosphère entre elles devint de plus en plus chaleureuse. Mais ce fut Élisabeth qui conquit réellement son cœur.

Elles passèrent l'après-midi à discuter d'Élisabeth, de ses chiens, de ses poupées, des divertissements de la Cour et de leurs conceptions de l'éducation ; elles échangèrent des anecdotes sur des connaissances communes et s'accordèrent pour louer les mérites de Richmond. Anne remarqua combien Marie semblait soulagée d'apprendre qu'elle avait été élevée dans la religion catholique.

— Je vous croyais partisane de ces affreux protestants allemands !

— Vous n'étiez pas la seule à commettre cette erreur, répondit Anne. J'aimerais bien que l'on cesse de me coller l'étiquette de protestante. Il me semble que je vais suffisamment à la messe pour qu'il ne subsiste pas d'ambiguïté.

Marie afficha un sourire approbateur.

— Je suis ravie de l'apprendre. Et impressionnée par votre aisance dans notre langue.

— J'ai beaucoup travaillé, admit Anne, en appréciant le compliment.

Après cela, Marie sembla encore plus disposée à se montrer amicale. Lorsque les princesses la quittèrent pour grimper dans la barge qui les emmenait à Whitehall, Anne eut le sentiment d'avoir trouvé une nouvelle amie – et une fille adoptive.

Le mois de juin touchait à sa fin et Anne attendait toujours à Richmond un époux qui ne se montrait jamais. Elle aurait bien voulu savoir si la barge du roi traversait toujours la Tamise jusqu'à la maison de la duchesse de Norfolk et s'il passait ainsi ses soirées en compagnie de Catherine Howard.

La plupart des gens de sa maisonnée avaient des amis ou des relations à la Cour, si bien que les nouvelles et les ragots se propageaient jusqu'à Richmond, mais Anne soupçonnait ses dames de ne lui livrer qu'une version édulcorée de ce qu'elles savaient. La nouvelle la plus sensationnelle, à défaut d'être inattendue, fut que Cromwell avait été condamné par le Parlement et déclaré coupable de trahison.

— Cela signifie qu'il sera exécuté et que sa famille sera laissée dans

le dénuement, expliqua Anne à mère Lowe alors qu'elles profitaient du soleil au bord du fleuve.

Elle ne pouvait s'empêcher de penser à Elizabeth Seymour et au fils de Cromwell, Gregory, au coup terrible que cette nouvelle avait dû leur porter ; mais le pire serait celui qui s'abattrait sur la nuque de Cromwell lui-même… Elle frissonna.

— Quelle horreur, par une si belle journée, d'être enfermé à la Tour avec la perspective d'être bientôt conduit au bourreau !

En Angleterre, lui avaient appris ses dames, on coupait la tête des traîtres à la hache. En Allemagne, au moins, la décapitation se faisait par l'épée, ce qui était plus clément. La reine Anne avait eu le *privilège* d'être décapitée par un épéiste qui lui avait au moins procuré une mort rapide – si l'on pouvait considérer cela comme un privilège. Anne pria pour que Cromwell ne souffrît pas trop quand son heure viendrait.

Elle se demanda si Henri irait vraiment jusqu'à faire tuer celui qui avait été son Premier ministre et son pilier pendant des années. Le rôle qu'il avait joué dans leur mariage avait-il vraiment causé la chute de ce pauvre homme ? Ou bien cela n'avait-il été qu'un prétexte dont les catholiques s'étaient emparés ?

Tout en prenant une pomme dans le panier apporté par mère Lowe, Anne fut traversée par une inquiétante pensée. Et si c'était Henri, qui avait tenu à punir Cromwell pour avoir arrangé un mariage dont il ne voulait plus ? L'empereur et le roi de France se disputaient désormais l'amitié de l'Angleterre. L'alliance avec Clèves n'était peut-être plus nécessaire. Soudain, elle eut l'impression de se trouver au bord d'un abîme.

— Il est clair que Norfolk a contribué à la chute de Cromwell, remarqua-t-elle. Lord Rutland affirme que le roi a été atterré par les preuves qu'on lui a fournies et n'a pas cherché à les vérifier. Mais à qui Sa Grâce pourra-t-elle faire confiance à l'avenir, si elle n'a même pas pu croire à la loyauté de son fidèle Cromwell ?

Mère Lowe ne répondit pas. Elle s'était endormie, laissant Anne seule avec ses pensées.

Au moment où elle avait abandonné l'espoir de voir Henri à Richmond, il se montra enfin.

— Mille excuses, Anna. J'ai été retenu par les affaires de l'État et du Parlement. Et aussi par cette déplorable histoire avec Cromwell.

— Cela n'est rien, répondit-elle. Vous êtes là, à présent.

Elle regretta de ne pas porter de bijoux ni de coiffe, mais peut-être après tout avait-elle un certain charme dans sa robe rose tout simple, avec ses cheveux dénoués. Elle réclama du vin et, lorsqu'ils eurent bu à leur santé, Henri la conduisit sur le terrain de boules et lui apprit à

jouer. Sa jambe ne semblait pas le faire souffrir.

— Vous avez gagné ! s'écria-t-il, incrédule, lorsqu'elle remporta la première partie, sans doute par l'effet d'un heureux hasard car, certainement, elle n'avait pas cherché à battre le roi. Rejouons ! proposa-t-il.

Et cette fois, ce fut lui qui remporta la victoire.

Ils dînèrent tôt, car il voulait rentrer avec la marée. Elle fut tentée de lui demander pourquoi il l'obligeait à séjourner à Richmond, mais ils venaient de passer un agréable moment et elle ne voulait pas tout gâcher.

— J'espère que Votre Grâce reviendra me voir, soupira-t-elle quand Henri lui baisa la main pour prendre congé.

— Je serai là demain, assura-t-il.

Il la laissa plus heureuse qu'elle ne l'avait été depuis des semaines. Pour fêter leurs retrouvailles, elle se servit un verre de vin.

Le lendemain, bien décidée à attirer Henri dans sa couche, elle mit un soin particulier au choix de ses vêtements. Elle enfila une robe rouge et noir ornée d'un lourd travail d'orfèvrerie, au décolleté profond et aux longues manches fendues, agrémentées de nœuds et de différentes bandes de tissu. Elle compléta cette tenue par un collier ouvragé auquel était attaché un grand crucifix avec des perles en pendentif. Elle laissa ses cheveux lâchés, comme une mariée.

Quand Henri arriva, elle remarqua que ses yeux étaient attirés par son décolleté. Mais il semblait maussade et se montra moins communicatif que la veille, parlant peu et écoutant à peine ce qu'elle disait. Le dîner fut vite expédié, car il semblait pressé de rentrer à Whitehall.

Plus tard, alors qu'elle se tournait et se retournait dans son lit à essayer de trouver des raisons à l'humeur du roi, elle songea qu'il commençait peut-être à se demander s'il ne commettrait pas une erreur en exécutant Cromwell. Ou alors – que le Seigneur l'en préserve – il avait jugé sa robe impudique et s'en était agacé. Elle eut les joues brûlantes à l'idée qu'il avait peut-être deviné son intention de le séduire. Si c'était le cas, elle s'était humiliée pour rien. Elle se promit de porter une robe plus discrète la prochaine fois.

Restait à savoir quand viendrait cette nouvelle occasion.

— Madame, réveillez-vous !

Mère Lowe la secouait sans ménagement. À contrecœur, Anne s'arracha à un rêve dans lequel elle était de retour à Clèves, avec la certitude de pouvoir y rester toujours. Elle ouvrit les yeux. Dehors, il faisait encore nuit.

— Que se passe-t-il ? marmonna-t-elle en se frottant les paupières.

Elle pouvait voir depuis son lit l'horloge de la cheminée et lut à la

lumière vacillante de la bougie de mère Lowe qu'il était à peine plus de 2 heures du matin.

— Madame, Mr Berde, de la Chambre privée du roi, est là pour vous voir. Vous devez vous lever et vous hâter de le recevoir.

Vu l'urgence dans la voix de sa nourrice et l'heure indue, Anne crut que l'on venait lui annoncer la mort de quelqu'un et pria pour que ce ne fût pas celle du roi.

Elle tremblait lorsque mère Lowe lui enfila sa robe d'intérieur en velours, en la fermant jusqu'au cou. Après s'être rafraîchi le visage, elle enfila des chaussures et brossa ses cheveux, puis se rendit dans une petite salle de ses appartements, où ses dames de compagnie, visiblement alertées par le remue-ménage, se rassemblaient avec des airs consternés, certaines enveloppées dans des couvertures ou des capes, d'autres encore dans leurs robes de nuit.

— Passez donc une tenue décente et rejoignez-moi, ordonna Anne. J'ai un visiteur de la part du roi.

En dépit de l'heure tardive, Mr Berde était impeccablement vêtu, rasé de près, l'œil vif. Dès qu'Anne eut pris place sur l'estrade, il lui fit une rapide révérence et alla droit au but.

— Votre Grâce, j'apporte un message du roi.

— À cette heure tardive ? s'étonna-t-elle.

— Hélas, madame, l'affaire ne peut attendre, car elle doit être soumise au Parlement dans la matinée.

Anne se prépara à une mauvaise nouvelle.

— Sa Majesté souhaite vous informer qu'elle a de sérieux doutes sur la validité de votre mariage.

Elle dut s'avouer qu'elle n'était pas surprise, car au plus profond de son cœur elle s'y était attendue. Mais elle n'en fut pas moins terrifiée. *Que va-t-il m'arriver ? Que dois-je répondre ?* Elle se sentit perdue. Elle en eut le vertige.

— Sa Majesté a fait part de ses doutes au Parlement, poursuivit Berde d'un ton solennel. Le roi n'a qu'un seul héritier mâle et, en cas de décès de celui-ci, le pays risquerait de sombrer dans la guerre civile. Aussi, les membres du Parlement lui ont demandé de confier l'examen de la validité de votre mariage aux évêques et au clergé.

Anne entendit ses paroles à travers un bourdonnement. Henri était-il lâche au point de ne pas oser discuter de ses doutes avec elle ? Il se cachait derrière le Parlement ! Et ensuite il lui envoyait un messager !

— Madame, pour que la validité du mariage soit examinée par un tribunal ecclésiastique, le consentement de Votre Grâce est indispensable, c'est pourquoi je suis ici, conclut enfin Berde.

À présent, tout était clair. Envoyer un messager à cette heure indue était une manière de l'intimider et de l'obliger à obtempérer. La nuit, les défenses tombaient et le plus petit problème prenait des

proportions gigantesques. Anne se mit à trembler en prenant conscience de sa situation et de l'importance de la décision qu'elle avait à prendre. Placée devant ce même dilemme, la reine Catherine avait choisi ce qu'elle croyait être le chemin le plus noble – mais cela lui avait valu de nombreuses souffrances et une mort prématurée. Ensuite, le roi avait fait décapiter sa deuxième épouse pour s'en débarrasser. Anne se demanda s'il oserait l'envoyer elle aussi à l'échafaud, dans le cas où elle lui résisterait.

Elle n'avait toujours pas répondu à Berde, tant son esprit était troublé par la peur et la colère. Elle n'avait rien fait de mal et n'aurait jamais dû se retrouver dans cette situation. Il fallait protéger l'alliance entre Clèves et l'Angleterre, mais elle n'était pas sûre d'être prête pour cela à endurer les mêmes souffrances morales que Catherine d'Aragon, ni à y laisser sa vie comme Anne Boleyn. D'un autre côté, si le roi la rejetait maintenant et la renvoyait chez elle dans le déshonneur, aucun autre homme ne poserait les yeux sur elle. Pire encore, son frère – bien qu'il n'en eût pas les moyens – se sentirait sans doute obligé de riposter en déclarant la guerre à l'Angleterre, alors qu'il avait déjà l'empereur à sa porte. Ou bien Guillaume la rendrait responsable de l'échec de l'alliance et l'accuserait alors de ne pas avoir fait tout ce qu'il fallait pour plaire au roi. Il lui reprocherait sa conduite, le mal qu'il en résulterait pour Clèves. Peut-être même qu'il la considérerait comme une traîtresse.

Elle crut qu'elle allait se trouver mal.

Berde était toujours là, attendant une réponse. Si elle lui refusait ce qu'il était venu chercher, elle risquait d'être emmenée sur-le-champ à la Tour. Son instinct lui criait de se protéger en acceptant les demandes du roi, mais le sentiment de ce qu'elle devait à son frère et à Clèves le lui interdisait.

Elle rassembla toute sa volonté pour trouver la force de se lever.

— Mr Berde, j'examinerai avec la plus grande attention cette importante question. Vous aurez ma réponse tout à l'heure. Veuillez attendre ici.

Elle lut sur son visage qu'il était mécontent de ce délai, mais il ne protesta pas et s'inclina quand elle sortit avec ses dames.

Elle aurait voulu dormir un peu, mais, en revenant dans sa chambre, elle comprit que cela lui serait impossible. Ce dont elle avait besoin maintenant, c'était d'un conseil avisé. Elle réclama un huissier, qui entra d'un pas mal assuré, encore à moitié endormi, visiblement habillé à la hâte.

— Faites venir le docteur Harst, ordonna-t-elle. Priez-le de me pardonner de troubler ainsi son repos, mais dites-lui bien de se présenter sur-le-champ. Il s'agit d'une question d'une importance vitale.

L'huissier s'éloigna à grands pas. Anne pria pour que la marée lui permît de se rendre à Westminster, où logeait Harst. Elle réclama du vin pour se calmer. Elle attendit, entourée de ses dames qui étouffaient des bâillements. Elles avaient entendu les paroles de Berde, ou avaient été informées du but de sa visite. Personne ne disait mot. Anne avait l'impression que tout était suspendu dans l'attente de l'arrivée de Harst. Elle espérait qu'il aurait une solution à lui proposer.

Quand 3 heures sonnèrent, elle ordonna que l'on servît du vin et des petits gâteaux à Mr Berde dans la chambre d'apparat, et but elle-même un second verre. Une heure s'écoula encore. Elle essaya de ne pas se sentir coupable de faire attendre ainsi le messager du roi ; après tout, celui-ci n'avait pas hésité à perturber son sommeil.

Enfin, à 4 heures, le docteur Harst fut introduit par la porte de l'escalier privé qui conduisait aux appartements vides du roi. Anne avait envoyé un palefrenier pour le mener de ce côté, afin qu'il ne croisât pas Berde.

— Oh, mon bon ami, je n'ai jamais été aussi heureuse de voir quelqu'un ! s'écria-t-elle en tendant les mains à l'ambassadeur.

Ayant bu trois coupes de vin, elle se sentait particulièrement émotive.

— Que se passe-t-il, madame ? demanda Harst, les sourcils froncés d'inquiétude.

— Le roi exprime de sérieux doutes quant à la validité de notre mariage. Il a consulté le Parlement et souhaite une enquête ecclésiastique, pour laquelle mon consentement est requis. L'un de ses gentilshommes, Mr Berde, s'est présenté ici en pleine nuit pour l'obtenir.

— J'espère que vous ne lui avez pas donné de réponse, s'alarma Harst. Cette question doit être examinée avec la plus grande attention.

— C'est pourquoi je vous ai fait appeler. Il attend ma réponse dans la salle d'apparat. Docteur Harst, que dois-je faire ?

Une larme roula sur sa joue. Harst lui prit la main, qu'il pressa gentiment – un geste d'une familiarité inhabituelle, visant à lui manifester sa sympathie.

— Nous devrions prendre conseil auprès de votre chambellan, conseilla-t-il. C'est le cousin du roi, il le connaît bien, et c'est aussi votre ami. Je pense qu'il a déjà entendu parler de cette affaire. Discutons-en avec lui et mettons-nous d'accord sur la meilleure attitude à adopter.

Anne congédia ses dames et envoya chercher Rutland, qui se présenta avec Wymond Carew comme interprète. Elle aurait préféré ne pas évoquer cette affaire devant Carew, qu'elle jugeait froid et hautain, mais elle n'avait pas le choix, car elle craignait que Susanna Gilman ne se répandît en commérages. Elle lui en voulait toujours de

lui avoir caché l'infidélité du roi.

— Votre Seigneurie, commença le docteur Harst en s'adressant au comte, Son Altesse le roi a envoyé à la reine un messager qui attend une réponse.

À l'expression de Rutland, Anne vit qu'il savait de quoi il retournait.

— Je suis au courant, admit-il. Mais j'avais pour instruction de ne pas en parler tant que le roi n'en avait pas informé Votre Grâce.

— Il semble que je sois toujours la dernière à savoir ce qui se passe, remarqua-t-elle sèchement.

Elle eut l'impression que Carew la regardait avec une sorte de sympathie et le considéra alors d'un œil moins hostile.

— Mes seigneurs, je vous ai fait venir, vous et le docteur Harst, parce que je ne sais pas quelle réponse donner au roi, expliqua-t-elle. Mr Berde attend à côté depuis déjà un moment. Je dois à présent me décider.

Rutland prit le temps de réfléchir.

— Mon conseil, madame, serait d'envoyer la réponse que vous jugerez opportune, par écrit ou de vive voix.

— Je n'écrirai rien, répondit-elle. Pourriez-vous transmettre ma réponse au roi, docteur Harst ?

— Certainement pas, madame ! Il serait mécontent que je m'implique et cela pourrait m'empêcher de vous aider à l'avenir.

— Très bien, je m'adresserai donc à Mr Berde. Mais que dois-je lui dire ?

— Ne donnez pas immédiatement votre accord, conseilla Harst. Promettez au roi que sa demande sera sérieusement examinée. Dites-lui que son messager vous a prise au dépourvu. Gagnez du temps.

— Mais cela ne fera que reporter la décision, protesta Anne, déçue de n'avoir au bout du compte obtenu aucun conseil sur la position à adopter. Si je donne mon accord pour cette enquête, je crains que Sa Grâce ne trouve un moyen de me répudier. Cela signifierait pour moi retourner à Clèves en disgrâce, ce qui pourrait mettre en péril l'amitié entre mon frère et le roi, et déboucher finalement sur une guerre – et sur un châtiment pour moi. D'un autre côté, si je refuse la requête de Sa Majesté le roi, il pourrait me le faire payer très cher…

Elle éclata en sanglots.

— Madame, rassurez-vous, intervint Rutland d'une voix douce. Le roi souhaite avant tout respecter la loi de Dieu, et soulager sa conscience et la vôtre. Tout sera fait pour le mieux. Votre Grâce a donc toutes les raisons de se réjouir, et non de se désoler.

Anne se tamponna les yeux et acquiesça en silence. Elle se sentait vidée de ses forces. Peut-être était-ce vrai que Henri voulait simplement s'assurer que tout était sain et légal.

Elle demanda au docteur Harst de la conseiller, mais il se contenta de lui sourire gentiment. Elle se tourna alors vers Rutland.

— Veuillez faire savoir à Mr Berde que j'étudie la demande du roi, lui dit-elle.

Lorsque Rutland partit, le sourire de Harst disparut.

— Madame, les mots me manquent pour exprimer l'indignation que je ressens en votre nom. Vous ne devez rien faire tant que le duc Guillaume n'a pas été consulté. Vous avez raison d'être inquiète. Si vous vous opposez à une annulation, comme autrefois la reine Catherine, vous risquez des représailles, et votre frère pourrait bien se sentir obligé de faire la guerre pour défendre votre honneur. C'est pourquoi je ne transmettrai aucun message au roi. Je ne veux pas que mes actions, ou les vôtres, soient mal interprétées.

— Que dois-je faire ? demanda Anne d'un ton désespéré. Ne devrais-je pas simplement consentir ? Si le roi est reconnaissant et bien disposé à mon égard, il le restera également à l'égard de Clèves et l'alliance ne sera pas menacée.

— Hélas, madame, je crains que Henri d'Angleterre n'ait plus besoin de Clèves depuis que l'empereur et le roi de France se battent pour gagner son amitié.

— Guillaume ne me blâmera donc pas si l'alliance échoue ?

— Pourquoi vous blâmerait-il ? Madame, si le roi vous répudie, il voudra certainement apaiser le duc par tous les moyens possibles, car lui non plus ne veut pas la guerre.

— Mais s'il renoue avec l'empereur Charles, celui-ci pourrait avoir besoin de son soutien dans l'affaire de Gueldre.

— Je pense que Sa Majesté est en mesure de dicter ses conditions, madame. Nous devons faire tout ce qui est en notre pouvoir pour qu'il reste bien disposé envers Clèves. Mais s'il ne le fait pas, il aura lui-même creusé un fossé. Le duc ne vous en tiendra pas pour responsable.

— Vous ne connaissez pas mon frère ! gémit Anne en se tordant les mains ! Il a des idées très arrêtées sur la façon dont les femmes doivent se comporter. Il m'en voudra ! Il serait capable de me tuer, si l'on me renvoyait à Clèves après avoir été répudiée.

— Calmez-vous, madame, je vous en conjure ! supplia Harst. Laissez-moi faire. Je me rendrai à Whitehall dès qu'il fera jour pour tenter de sonder certains conseillers privés et savoir si le roi a vraiment besoin d'être rassuré sur la légalité de votre union. Étant donné les problèmes qu'il a rencontrés lors de ses précédents mariages, c'est tout à fait possible.

Anne en doutait, mais elle laissa partir Harst et retourna se coucher, en éludant les questions de ses dames.

— Je suis fatiguée, il faut que je dorme, leur déclara-t-elle.

Elle savait qu'elle ne trouverait pas le sommeil, mais elle devait tout de même se reposer. Elle se servit un autre verre de vin.

Toute la matinée, elle se sentit à bout de forces, nauséeuse et au comble de l'agitation. Depuis le départ de Harst à l'aube, elle ne pouvait se concentrer sur rien – pas même sur sa broderie. Lorsque la duchesse de Suffolk demanda aux ménestrels de jouer, elle dut les arrêter, car la musique lui donnait mal à la tête. Elle demeura assise sans rien faire, incapable de soutenir une conversation, à se repasser en boucle les événements de la nuit et à se demander ce que faisait Harst et quand il reviendrait. Au déjeuner, elle ne put rien avaler.

Un peu avant 13 heures, elle entendit des pas et se leva, prête à courir à la rencontre du docteur Harst. Mais ce n'était pas lui. Un huissier lui annonça que le lord chancelier Audley, l'évêque Gardiner, le duc de Suffolk et d'autres conseillers privés l'attendaient dans la salle d'apparat.

Elle se leva avec tant de précipitation pour les rejoindre qu'elle en renversa son fauteuil.

— Je ne dois pas faire attendre ces gentilshommes, expliqua-t-elle à ses dames. Ils viennent de la part du roi.

Elle ne donnerait pas à Henri un prétexte pour lui faire des reproches.

Suffolk, comme toujours zélé à servir son roi, avait un visage dur et froid. Le lord chancelier arborait une expression impassible, aussi neutre qu'on pouvait l'être. L'évêque, un homme aux impressionnants sourcils noirs, affichait un petit air narquois et intransigeant. Anne ne connaissait pas les autres conseillers, mais tous s'inclinèrent respectueusement quand elle entra. Carew était là, pour servir d'interprète.

— Madame, commença Audley, je vous présente l'évêque Gardiner, sir Thomas Cheyney, sir Richard Rich, membres du Conseil privé, ainsi que sir William Kingston, contrôleur de la maison du roi et connétable de la Tour.

La Tour ! Anne sentit son sang se glacer dans ses veines, tandis qu'elle cherchait ses mots pour saluer le connétable, un vieil homme tout rabougri qui semblait avoir du mal à tenir debout, mais parvint à s'incliner courtoisement. Y avait-il dehors des soldats attendant l'ordre de l'arrêter, ou bien la présence de sir William était-elle uniquement destinée à l'intimider ?

— Madame, continua Suffolk, nous sommes ici pour réitérer la demande du roi : Sa Majesté a besoin de votre consentement pour déclencher une enquête ecclésiastique sur la validité de votre mariage. Il nous faut votre réponse.

Elle se força à sourire gracieusement.

— Monsieur, j'étudie la question avec le plus grand sérieux. Vous aurez ma réponse bientôt.

— Très bien, madame, grommela Suffolk, sans cacher son mécontentement. Il serait bon que vous ne tardiez pas trop. L'affaire est urgente.

Elle acquiesça d'un signe de tête.

La voix d'Audley résonna dans le silence.

— Nous avons reçu certains documents relatifs au contrat de fiançailles de Votre Grâce. À votre connaissance, y a-t-il eu des procédures formelles pour l'annuler ?

Anne s'efforça de rester calme.

— Mes seigneurs, comme je l'ai déjà dit au roi, j'étais enfant au moment de ces fiançailles et n'en ai été informée qu'après coup, une fois que tout était fait. Quelques années plus tard, j'ai appris qu'elles étaient rompues. Malheureusement, je n'en sais pas plus.

— Ainsi, quand il a été question d'un mariage avec Sa Majesté, vous étiez persuadée d'être libre de toute promesse ?

— C'est bien cela, mes seigneurs.

— Vous ignoriez que vos fiançailles n'avaient pas été formellement dissoutes ?

— J'étais persuadée du contraire.

Audley soupira.

— Madame, votre frère a envoyé au roi un certificat de notaire écrit et signé en présence du grand maître Hochsteden et du vice-chancelier Olisleger. Ce certificat mentionne que les fiançailles ont été annulées le 15 février 1535.

— Vous avez donc la preuve que vous réclamiez, commenta Anne, soulagée.

— Pas du tout, madame, nous n'avons rien, intervint sèchement Gardiner. Ce certificat sent la supercherie à plein nez. Le cachet qui le scelle a la forme d'une chope de bière. Comment peut-on accorder la moindre crédibilité à un tel document ?

— De plus, il n'apporte pas les preuves promises par les conseillers du duc, renchérit Audley.

— Il apparaît donc que personne à Clèves ne peut produire de preuves, parce que celles-ci n'existent pas, tonna Gardiner. Il devrait y avoir des traces de cette annulation dans les archives de l'Église, ainsi que dans les archives ducales, mais apparemment on n'a rien pu trouver, dans un lieu comme dans l'autre.

Les arguments en faveur d'une annulation semblaient solides, mais Anne s'était promis de ne rien décider avant de s'être entretenue avec le docteur Harst.

— Me reprochez-vous cette absence apparente de preuves ? demanda-t-elle.

Audley s'éclaircit la voix.

— Aucunement, madame. Nous souhaitons simplement informer Votre Grâce des difficultés que nous rencontrons pour établir la validité de son mariage.

— Mais j'ai déjà formellement renoncé à ces fiançailles à la demande de Sa Majesté !

— Je crains que le roi ne puisse se satisfaire de cela, répondit Gardiner. Il ne peut pas prendre le risque d'une succession contestable, au cas où Votre Grâce lui donnerait des enfants. Tout doit être absolument légal. L'autre question que nous devons poser est…

Il marqua un temps d'arrêt et la dévisagea avec un regard d'aigle.

— Votre Grâce souhaite-t-elle vraiment donner des enfants au roi ?

Elle sentit la chaleur lui monter au visage. *Ils savent.* Mais elle ne leur donnerait pas de confirmation. La non-consommation d'un mariage était également un motif d'annulation. Si elle l'admettait tout haut, ils ne s'embarrasseraient plus de subtilités juridiques à propos du contrat de fiançailles !

— Je prie tous les jours pour que cette bénédiction me soit accordée, déclara-t-elle.

— Et vous ne connaissez pas d'obstacle à la réalisation de ce vœu ? insista Gardiner, tandis que ses yeux noirs se plantaient droit dans les siens.

— Je n'en connais aucun, monsieur.

Qu'ils la croient donc naïve et innocente !

— Nous aimerions parler à vos dames, déclara lord Audley.

Anne se souvint de son étrange conversation deux semaines plus tôt avec lady Rutland, lady Rochford et lady Edgcumbe. Elle avait eu alors l'impression confuse qu'on la soumettait à un interrogatoire et comprenait à présent que les trois femmes avaient été chargées de se renseigner sur ce qui se passait avec Henri dans le lit conjugal.

— Je vais les faire venir, répondit-elle.

Elle savait déjà ce qu'elles diraient.

Audley et Gardiner passèrent une heure à recueillir les déclarations des suivantes d'Anne. Ils les appelaient l'une après l'autre, puis elles revenaient, visiblement gênées et contrariées, n'osant plus ouvrir la bouche.

— Nous ne pouvons rien dire, madame, répétaient-elles invariablement quand Anne leur demandait de raconter ce qui s'était passé.

Mais elle n'avait pas besoin de leurs aveux pour imaginer les questions qu'on avait pu leur poser.

Mère Lowe se déclara révoltée par l'entretien avec ces messieurs.

— Je leur ai dit que je ne parlais pas anglais et, de guerre lasse, ils ont fini par renoncer à m'interroger. Je ne me ferai certainement pas

la complice d'une quelconque annulation. Katharina et Gertrude ont employé le même stratagème.

Anne la prit dans ses bras.

— Merci, ma chère amie. Que voulaient-ils savoir ?

— Si vous étiez encore vierge, répondit mère Lowe avec un regard en coin.

Anne lui confia qu'elle soupçonnait lady Rochford, lady Edgcumbe et lady Rutland d'avoir été mandatées pour lui soutirer la vérité.

— Il ne fait aucun doute qu'elles se font en ce moment un plaisir de rapporter notre conversation.

Au bout d'une heure, les dernières dames de compagnie rejoignirent Anne. Quelques instants après, l'huissier lui fit dire que les émissaires du roi souhaitaient lui parler.

— Je suis toujours la reine, lui rétorqua-t-elle. Personne ne me convoque ! Répondez à ces messieurs que je leur accorderai une audience dans un quart d'heure.

Elle avait fait valoir sa position, mais à ses dépens, car ce fut le quart d'heure le plus long de toute sa vie. Quand elle entra dans la salle d'apparat, accompagnée de ses dames, elle trouva Audley et Gardiner de fort mauvaise humeur. Ils ne perdirent pas de temps et entrèrent aussitôt dans le vif du sujet.

— Madame, d'après les témoignages que nous avons recueillis, votre mariage avec le roi ne serait toujours pas consommé.

Elle ne s'était pas attendue à une attaque aussi directe.

— C'est au roi de répondre à cette question, rétorqua-t-elle. Il a toujours été le plus attentif des maris.

— Sa Majesté le roi a déjà révélé qu'il n'avait jamais eu de relations avec Votre Grâce, déclara Gardiner. Il assure que son esprit ne pouvait y consentir, car il savait dans son cœur que vous étiez la femme d'un autre et que vous lui étiez interdite.

— Nous aimerions donc une déposition de la part de Votre Grâce pour confirmer le témoignage de Sa Majesté, pressa Audley.

— Mes seigneurs, j'aimerais prendre conseil auprès de l'ambassadeur de Clèves avant d'écrire ou de signer quoi que ce soit, se défendit Anne. Je l'attends cet après-midi et vous prie de m'accorder la grâce de lui parler. Je dois tenir compte de ce que mon frère le duc attendrait de moi.

Elle vit bien que sa réponse les agaçait.

— Très bien, madame, soupira Audley. Nous allons retourner à Whitehall et attendre votre bon plaisir.

Anne n'avait désormais plus aucun doute : Henri était déterminé à faire annuler leur mariage et l'issue de l'enquête qu'on lui demandait d'autoriser était décidée par avance. Dans cette affaire, personne ne

tenait compte d'elle. Le roi ne pensait qu'à lui et son frère penserait à l'alliance qu'elle avait promis de préserver.

Pendant qu'elle attendait le docteur Harst, elle fit une courte promenade. L'air était frais. Le ciel chargé de lourds nuages annonciateurs d'orage reflétait son humeur. Elle prit le temps de se demander ce qu'elle désirait vraiment. Elle n'était pas amoureuse de Henri, mais à la longue elle avait conçu pour lui une certaine affection et à présent il lui semblait que ses qualités l'emportaient sur ses défauts. De son côté, il commençait à l'apprécier – ou du moins lui en avait-il donné l'impression, tout en ruminant secrètement des doutes au sujet de leur mariage. La rumeur assurant qu'elle lui avait déplu dès le premier jour disait peut-être vrai. Mais ça ne l'avait pas empêché de se montrer doux et attentionné avec elle ; peu à peu, une amitié avait grandi entre eux. Sans Catherine Howard, le roi aurait fini par l'apprécier suffisamment pour oublier le contrat de fiançailles. Malheureusement, il avait posé les yeux sur la jeune fille et le désir qu'elle lui inspirait semblait avoir ravivé ses doutes.

Anne tenta d'imaginer sa vie sans Henri. D'un côté, ne plus être sa femme signifierait se voir soulagée d'un grand poids : elle n'aurait plus à vivre avec cette inquiétude diffuse qui la tenaillait, ni dans la peur de ne pas être à la hauteur. Pourtant, la perspective de perdre l'amitié et la compagnie du roi l'attristait, et cela bien qu'elle lui en voulût. Par ailleurs, cela lui plaisait d'être une reine que l'on approchait avec déférence, de profiter des nombreux privilèges de sa condition, de se sentir utile à Clèves et à l'Angleterre. Elle avait commencé à accepter le prix à payer pour tout cela : renoncer au plaisir de l'union charnelle et à la joie d'avoir des enfants.

Henri lui devait un certain nombre d'explications ! Cette histoire de contrat de fiançailles n'avait pas de sens. Guillaume était un homme prudent : il ne l'aurait pas laissée se marier si elle n'avait pas été libre de le faire. Elle était la véritable épouse du roi et le resterait jusqu'à ce que la mort les sépare. Elle n'en revenait pas d'être humiliée de la sorte par de simples ministres. On ne renvoyait pas chez elle une princesse de Clèves, comme une simple marchandise indésirable ! S'il avait pu voir comment on la traitait, son père se serait retourné dans sa tombe. L'électeur de Saxe et ses alliés protestants seraient choqués d'apprendre ce qui se passait. Le roi Henri aurait mérité une déclaration de guerre…

— Votre Grâce ! appela Kate Carey. Le docteur Harst est là.

Elle rentra en courant. Harst l'attendait dans sa salle d'apparat.

— Dieu merci, vous voilà ! s'écria-t-elle en lui faisant signe de se lever. Le lord chancelier et l'évêque Gardiner sont venus ici. Jamais je ne m'étais sentie aussi humiliée.

Elle lui raconta les événements de la matinée.

— Ils sont retournés à la Cour et attendent ma réponse.

Harst était furieux.

— Ils vous ont interrogée en mon absence ? Ils ont probablement attendu que je sois parti pour se manifester ! Eh bien, madame, je me rendrai à la Cour dès demain matin pour me plaindre de ces interrogatoires injustes et de cette procédure douteuse. Je demanderai s'il est d'usage en Angleterre d'épouser une princesse telle que Votre Grâce pour s'en débarrasser ensuite sur un coup de tête. Je ne puis croire que le roi ait cautionné un tel traitement et j'exigerai que le Conseil l'informe de ses démarches.

— Que Dieu vous bénisse, soupira Anne.

En vérité, ce brave homme était son meilleur allié. Pourtant, elle n'était pas certaine que l'on considérât ici que la procédure du roi fût douteuse, ni qu'il ne fût pas conscient des tactiques déployées par ses conseillers.

— Racontez-moi ce qui s'est passé à la Cour, le pressa-t-elle quand il revint.

Le docteur soupira.

— J'ai demandé à rencontrer le Conseil privé. On m'a fait attendre jusqu'à la fin du dîner pour me convoquer devant le duc de Norfolk, l'archevêque Cranmer, sir Anthony Browne et l'évêque de Durham. Ils ont eu la délicatesse de s'excuser de ne pas m'avoir invité à partager leur repas, en prétendant qu'il s'agissait d'un oubli. Quand j'ai demandé ce qu'il fallait penser du message du roi à Votre Grâce, l'évêque m'a répondu que des rumeurs sur la légitimité de votre mariage circulaient parmi les gens du peuple. Pour se rassurer et éviter une guerre civile à l'avenir, Sa Majesté avait ordonné que l'affaire fût jugée. En attendant, ils m'ont promis que vous seriez traitée comme il sied à votre rang.

— Le roi ne cherche pas à être rassuré, il veut tout simplement une annulation ! protesta Anne. Ils essaient de vous endormir avec de belles paroles.

— L'évêque de Durham m'a encore répété que le roi avait de l'amitié pour Votre Grâce et qu'il vous garderait probablement comme épouse, quelle que soit l'issue de l'affaire. Mais, tout comme vous, je n'en crois pas un mot. Je les ai quittés avec l'impression que le roi et son Conseil travaillaient contre vos intérêts. Ajouté à ce qui s'est passé chez vous aujourd'hui, je pense moi aussi qu'ils sont déterminés à annuler le mariage. Mais je vais tout de même protester en votre nom, et le plus vigoureusement possible.

Le cœur d'Anne se serra.

— Je vous en suis très reconnaissante, docteur Harst. Ont-ils dit autre chose ?

— Ils m'ont demandé d'écrire au duc Guillaume pour lui exposer la situation, mais j'ai refusé. C'est à eux de s'expliquer avec lui ! Après la réunion, j'ai tenté de persuader l'évêque de retarder l'enquête jusqu'à ce que les ducs de Clèves et de Saxe puissent envoyer des émissaires en Angleterre, mais il n'a rien voulu savoir. Ainsi, madame, je serai votre seul avocat.

— Je n'aurais pas pu trouver mieux, assura-t-elle.

Ils furent interrompus par des cris venus de la guérite des gardes en dessous d'eux. Anne se précipita à la fenêtre.

— Des messieurs viennent d'arriver, murmura-t-elle. Oh, non ! Ce sont encore le lord chancelier et l'évêque Gardiner, avec Suffolk et les autres. Le connétable de la Tour est là aussi. Pourquoi sont-ils revenus ? Ils avaient dit qu'ils attendraient mon bon plaisir.

Elle se mit à trembler, craignant qu'ils ne fussent là pour l'arrêter. Le roi, mécontent de son refus de coopérer, avait peut-être décidé de la punir de son insolence.

Elle eut un vertige et regretta de ne pas avoir mangé. Était-ce cela qu'avait ressenti Anne Boleyn, le jour où ils étaient venus la chercher ?

— J'imagine que le roi a insisté pour que ces messieurs obtiennent votre consentement à l'enquête qu'il réclame, proposa le docteur Harst.

— J'espère que c'est l'unique raison de leur déplacement.

Anne semblait pleine de courage, mais en réalité elle était terrorisée.

— Je devrais donner mon accord, car je n'ai nul désir de m'accrocher à un époux qui ne veut pas de moi. De plus, avec celui-ci, mieux vaut se montrer raisonnable.

S'il n'était pas trop tard.

— La décision vous appartient, madame, déclara Harst. Sachez que je vous soutiendrai dans tous les cas, quoi que vous choisissiez.

Elle s'installa dans le grand fauteuil de sa salle d'apparat, lissa ses jupes et vérifia que sa coiffe était bien droite. Elle n'allait pas se laisser intimider et tenait à les recevoir avec la dignité d'une reine. Harst se plaça à sa droite et Wymond Carew à sa gauche, en tant qu'interprète. Son cœur affolé se mit à battre la chamade. Soudain, elle fut convaincue que sa fin était proche.

Quand les conseillers entrèrent, tout se mit à tourner, le monde s'éloigna, puis ce fut le noir.

Quand elle ouvrit les yeux, mère Lowe lui pressait le front contre les genoux.

— Vous avez fait un malaise, madame, déclara-t-elle. Êtes-vous de retour parmi nous, à présent ?

Anne se redressa lentement, encore un peu étourdie. Ses dames s'étaient regroupées autour d'elle. Le docteur Harst et les gentilshommes du roi la dévisageaient avec des mines préoccupées.

— Je vais très bien, dit-elle à ses dames. Laissez-nous, maintenant.

— Votre Grâce est sûre d'être en état de nous recevoir ? s'enquit Suffolk. Nous pouvons attendre, si vous avez encore besoin de vous reposer.

Les angoisses d'Anne revinrent en force.

— Je pense qu'en effet Sa Grâce apprécierait…, commença Harst.

Anne ne le laissa pas finir.

— Je vais mieux, mes seigneurs, merci, assura-t-elle. Poursuivez, je vous prie.

Suffolk lui adressa un sourire reconnaissant.

— Madame, vous savez que le Parlement veut faire examiner la légalité de votre mariage par une Convocation du clergé. Votre Grâce comprend-elle ce que cela signifie ?

— Je le comprends parfaitement. Les évêques détermineront si mon contrat de fiançailles a été correctement dissous.

— C'est exact, madame, confirma Audley. Et s'ils constatent que ce n'est pas le cas, ils pourront déclarer le mariage invalide. Nous sommes ici pour vous assurer que Sa Majesté fera tout ce qu'elle peut afin qu'il n'en résulte aucune conséquence fâcheuse pour vous.

— J'apprécie la sollicitude de Sa Majesté, admit Anne, soulagée que ces hommes ne fussent pas chargés d'une autre mission, bien plus sinistre.

— Il se peut d'ailleurs que les évêques concluent à la validité de votre mariage, assura Audley en souriant.

Elle n'en crut rien.

— Sa Majesté a-t-elle accepté la demande des évêques ? voulut-elle savoir.

— Oui, madame. Le roi, sachez-le, cherche simplement à vivre dans la loi de Dieu et à assurer l'avenir de son royaume. Il veut faire triompher la vérité. Votre Grâce doit accepter que l'affaire soit confiée au clergé en tant que juge compétent, car cela est aussi dans son intérêt.

Anne se redressa et regarda les conseillers, en essayant de ne pas trahir sa peur. Elle avait pris sa décision.

— Je suis toujours prête à satisfaire de mon mieux Sa Majesté, assura-t-elle.

— Dans ce cas, madame, tout se passera bien, approuva Gardiner, dont la voix avait pris une intonation beaucoup plus chaleureuse. Et le vertueux désir de Sa Majesté d'établir la vérité sera accompli.

Les conseillers s'étaient retirés en souriant et en souhaitant à Anne

de bien se porter. Au fond, ils n'avaient rien contre elle et il y avait sûrement parmi eux des hommes honnêtes qui auraient préféré ne pas être obligés de faire pression sur une femme vertueuse.

— Le roi sera satisfait d'apprendre que je me montre raisonnable, commenta Anne auprès de Harst. Il se souvient certainement que la reine Catherine s'est farouchement opposée à l'annulation de leur mariage. Lady Rochford me disait qu'elle avait tenu bon pendant plus de huit ans, y compris après qu'il eut épousé Anne Boleyn. Mais je ne suis pas faite du même bois et je n'ai pas d'enfant à protéger.

En vérité, j'ai un enfant, et c'est aussi pour lui que je préfère m'effacer.

— Je m'inquiète maintenant de savoir si mon frère ne m'en voudra pas trop d'avoir consenti à cette enquête, conclut-elle.

— Je pense qu'il en voudra surtout au roi, la rassura Harst. Cela m'est pénible de l'avouer, madame, mais je n'ai plus aucun doute : Sa Majesté veut vous répudier. Mr Rich m'a glissé en sortant que, s'il se confirmait que votre mariage n'était pas consommé, l'Église avait le pouvoir de l'annuler.

— Ils ont tout prévu, je suis absolument coincée, soupira Anne d'un ton misérable.

La voix de Harst était altérée par l'indignation.

— Le roi doit être sûr de pouvoir s'appuyer sur l'empereur, sinon il ne prendrait pas le risque d'irriter le duc votre frère. Il ne nous reste plus qu'à espérer qu'il cherchera à l'apaiser en prenant pour vous de généreuses dispositions financières.

Anne l'espérait aussi. Henri devrait la dédommager pour la perte de cette couronne qu'elle n'avait jamais portée. Ce ne serait que justice.

Elle lui écrivit le soir même pour lui assurer qu'elle acceptait pleinement qu'une Convocation examine la validité de leur mariage, même si de son côté elle n'avait aucun doute sur sa légalité. Cependant, si les évêques en jugeaient autrement, elle espérait que Sa Grâce montrerait envers elle de la délicatesse. Elle fit porter le message à la Cour par la dernière marée.

Le lendemain matin, elle reçut une lette du Conseil : on lui demandait de cesser d'écrire au roi.

Elle en pleura de rage et d'impuissance. Quand Harst arriva de Whitehall, elle ne lui laissa pas le temps de dire un mot.

— On m'interdit de communiquer avec mon époux ! annonça-t-elle. Et ce n'est pas tout. Lisez donc.

Harst lut à voix haute :

— « Les envoyés de Clèves n'ont pas apporté comme promis la preuve de l'annulation des fiançailles entre lady Anne et le fils du duc de Lorraine. Pire encore, les documents qu'ils ont fournis semblent

falsifiés et il apparaît donc clairement que le mariage du roi ne peut en aucun cas être validé. » Madame, c'est consternant ! C'est pour cela qu'on vous interdit d'écrire au roi : on cherche à vous museler pour vous empêcher de vous défendre.

— Ce procédé est ignoble, mais, si j'en suis là, la faute en revient en premier à Clèves. Si mes fiançailles avaient été rompues dans les règles, avec une trace écrite, je ne serais pas en danger aujourd'hui.

Elle préféra ne pas citer de noms, pour ne pas incriminer son père et ses conseillers.

— Vous n'êtes pas en danger, madame, la rassura Harst.

— J'ai pu fâcher le roi ; n'est-ce pas se mettre en danger ? Que puis-je faire désormais si ce n'est me montrer docile ? Je vais écrire au Conseil pour l'assurer de mes bonnes intentions et confirmer que je m'en tiendrai à ma résolution de ne pas déplaire à Sa Majesté.

— N'en faites rien pour l'instant, madame, je vous en prie ! protesta Harst. Je pense que tout sera bientôt résolu. Hier, les évêques se sont réunis à l'abbaye de Westminster, sous la présidence de l'archevêque Cranmer. J'ai entendu dire qu'ils recueillaient sous serment des dépositions de témoins.

— Je suppose que l'on a sollicité mes dames et ne me fais aucune illusion quant à l'issue de cette Convocation, commenta Anne avec un rire sans joie. Mais je suivrai votre conseil, mon ami.

Elle laissa à Harst le temps de finir sa bière, puis se rendit dans ses appartements, où elle trouva ses dames en train de jouer aux cartes. Elle se servit à boire – jamais elle n'avait eu autant besoin du courage que le vin lui donnait. Puis elle alla s'asseoir et reprit son tambour à broder, en essayant de ne pas penser à ce que racontaient les témoins que l'on interrogeait en ce moment même. Ses dames allaient dire que le roi n'avait jamais voulu d'elle. Et tout cela serait écrit, laissé à la postérité.

Ses joues s'enflammèrent quand il lui vint à l'esprit que Henri pouvait décider de révéler ce qui s'était passé – ou plutôt *ce qui ne s'était pas passé* – dans leur couche. Mais ce qu'elle craignait le plus, c'était de l'entendre proclamer qu'il ne l'avait pas trouvée vierge. Elle tremblait à l'idée de la honte qui en résulterait pour elle. En tant qu'épouse irréprochable et répudiée, elle avait une chance que son frère Guillaume se montrât clément avec elle. Mais s'il apprenait qu'elle avait connu un autre homme avant Henri, Guillaume la tuerait et personne ne l'en blâmerait. C'était terrible de devoir attendre ainsi le résultat des conciliabules des évêques. Aujourd'hui, il leur restait encore à se réunir pour faire le bilan des dépositions et délibérer. Sa vie privée serait mise à nue. Depuis leur nuit de noces, elle soupçonnait Henri d'avoir deviné son secret. S'il le révélait, cela aurait pour elle de terribles conséquences. Lui épargnerait-il ce déshonneur ?

Troisième partie

La sœur du roi

Chapitre 16

1540

Plus tard dans l'après-midi, Mr Berde arriva à Richmond en demandant à voir Anne sur-le-champ.

— Il a appelé Votre Grâce « lady Anne », s'exclama la duchesse de Suffolk, qui l'avait accueilli. Quelle impertinence de sa part !

Anne ne répondit rien. Elle savait ce que cela signifiait. *Désormais, je ne suis plus rien.*

Mr Berde eut au moins la courtoisie de s'incliner devant elle.

— Madame, annonça-t-il d'un ton solennel, cet après-midi à 15 heures, les évêques ont décidé que Sa Majesté et Votre Grâce n'étaient aucunement liées par le mariage célébré récemment, qu'ils ont déclaré nul et non avenu.

Elle s'y était attendue, mais ce fut tout de même un choc. Elle pensa s'évanouir comme la veille, mais non, elle resta debout et parvint à respirer normalement. Les questions se bousculaient dans sa tête, mais elle n'arrivait pas à en formuler une seule.

Berde la dévisageait fixement, se préparant sans doute à une tempête.

— Sa Majesté en a été informée, ainsi que les deux chambres du Parlement, et la Convocation a été prorogée jusqu'à 8 heures vendredi matin, moment où la décision des évêques sera officialisée et entrera en vigueur.

Elle était donc toujours reine, mais seulement pour deux jours.

Au moins, Berde n'avait pas laissé entendre que son terrible secret avait été découvert. Le soulagement qu'elle en éprouva l'emporta finalement sur le choc et l'indignation.

Elle retrouva sa voix.

— Quels sont les motifs de cette décision, Mr Berde ?

— Ils sont au nombre de trois, madame. Premièrement, en raison du contrat de fiançailles entre Votre Grâce et l'actuel marquis de Lorraine ; deuxièmement, parce que Sa Majesté le roi, soupçonnant cet empêchement, a contracté le mariage contre sa volonté et n'y a jamais donné son consentement intérieur ; et troisièmement, parce que cette nation a un grand intérêt à ce que le roi ait d'autres enfants, ce qui ne pouvait être le cas avec Votre Grâce étant donné que votre mariage restait non consommé du fait que Sa Majesté savait dans son cœur que vous lui étiez interdite. Sa Majesté et Votre Grâce seront toutes deux libres de se marier ailleurs.

Henri pouvait donc maintenant avoir sa Catherine ! Anne ne lui envia pas son bonheur. Elle ne regrettait pas de l'avoir perdu comme mari, mais l'ami qu'il était devenu pour elle allait lui manquer – même s'il ne s'était pas vraiment comporté comme tel ces derniers temps.

Une remarque lui vint tout de même à l'esprit. Personne n'avait donc noté la contradiction flagrante que contenait la déclaration des évêques ? Son mariage était dissous au motif que ses fiançailles avec François de Lorraine lui interdisaient d'être l'épouse du roi Henri, mais par ailleurs on déclarait qu'elle pouvait désormais épouser qui bon lui semblait ? Elle s'abstint pourtant de le faire remarquer à Berde. Cela n'eût servi à rien, car la non-consommation du mariage constituait à elle seule un motif d'annulation.

Qu'allait-il se passer maintenant ? Henri venait de la condamner à une vie de célibat, sans enfant. Il lui faudrait affronter la disgrâce qu'elle avait tant redoutée. Que dirait Harst ? Elle aurait voulu l'avoir près d'elle en cet instant. Que dirait-on d'elle dans les Cours d'Europe ? Et surtout, que dirait Guillaume ?

Mr Berde continuait à l'observer d'un air méfiant, tandis qu'elle cherchait à rassembler ses idées.

— Madame, le roi a ordonné que vous approuviez la décision du clergé.

— Pardonnez-moi, Mr Berde, répondit-elle, mais cette nouvelle m'a bouleversée, comme vous pouvez l'imaginer.

Si vous avez un cœur.

— Laissez-moi le temps de me ressaisir. Je vous donnerai ma réponse tout à l'heure.

Sur ce, elle le congédia d'un signe de tête. Berde recula sans un mot, l'air contrarié.

Elle ne raconta à personne son entretien avec Berde. Tout au long de la soirée, elle resta assise à siroter du vin au milieu de ses gens, en écoutant ses musiciens et en s'efforçant de mettre de l'ordre dans le tumulte de ses pensées. Dans moins de deux jours, tout l'édifice de sa vie allait s'effondrer – sa maisonnée, les beaux palais, la déférence due à une reine, les bijoux et autres accessoires de son rang. Et elle n'avait aucune idée de ce qu'il adviendrait d'elle par la suite.

Il lui faudrait bientôt donner une réponse à Mr Berde, qui attendait toujours dans la salle des palefreniers, où elle avait demandé qu'on lui servît à manger.

Elle remarqua qu'Otho von Wylich la considérait avec une lueur de sympathie dans ses yeux bleus. Il était assis à l'écart. Seul. Elle alla vers lui.

— Où est donc votre femme, ce soir, Otho ? lui demanda-t-elle.

Il eut une légère hésitation.

— Elle ne se sentait pas très bien, madame.

Puis, après une autre hésitation, il ajouta.

— Et Votre Grâce, comment se sent-elle ?

— Parfaitement bien, merci, répondit-elle.

Elle se demanda s'il avait des problèmes et cachait lui aussi de sombres préoccupations. Elle aurait aimé le prendre pour confident et se laisser ensuite réconforter, mais l'amitié d'un homme lui était interdite et sa vie était déjà bien assez compliquée comme cela.

Une lointaine cloche d'église sonna 22 heures. Bien qu'elle sût qu'elle ne dormirait pas, elle congédia ses gens et se retira dans sa chambre à coucher en emportant une aiguière. Là, elle demeura assise un long moment, à boire du vin, en réfléchissant à sa nouvelle place et à la conduite à tenir.

Qu'allait-elle devenir ? S'en retourner à Clèves serait une terrible humiliation, après les adieux fastueux qui avaient marqué son départ vers le destin grandiose auquel elle devait désormais renoncer. De plus, pour dire les choses sans détour, ne pesant plus très lourd sur le marché des mariages princiers et ayant peu de chances de trouver un second époux, elle serait de nouveau soumise à la tutelle et à la vigilance de sa mère, ainsi qu'à l'ennuyeuse routine quotidienne des prières et de la broderie. En compensation des frais engagés pour son mariage, Guillaume s'approprierait sûrement le dédommagement que Henri jugerait bon de lui verser. Il serait furieux contre elle et la rendrait responsable de l'échec de son mariage, considérant qu'il incombait à la femme de plaire à son mari. Dans ce cas précis, il lui reprocherait également d'avoir failli à son devoir de préserver l'alliance avec l'Angleterre.

Ici, au moins, elle resterait loin de la tutelle de Guillaume et, en vivant à Richmond, elle serait totalement libre. Si elle parvenait à conserver l'amitié du roi, celui-ci continuerait à se montrer bienveillant à son égard. Peut-être lui laisserait-il gérer son argent et garder au moins quelques-uns de ses proches auprès d'elle – après tout, il avait beaucoup à se faire pardonner. Elle en était venue à aimer son nouveau pays et ses charmants paysages ; les manières de ses habitants ne la choquaient plus autant.

Elle se sentit déchirée ; bien qu'aimant *Mutter* et Emily, elle s'était habituée à vivre sans elles et à jouir d'une certaine indépendance. Peut-être qu'un jour, quand les remous provoqués par cette affaire se seraient apaisés, elle pourrait leur rendre visite. Clèves lui manquait aussi pour d'autres raisons, mais le mieux pour elle était certainement de demeurer en Angleterre. Ici, on lui laissait la possibilité d'être elle-même. Sa décision était prise.

Elle avait choisi son chemin. Mais cela ne réglait pas tous les problèmes.

Lorsque minuit sonna, elle envoya un messager à Whitehall pour convoquer le docteur Harst à Richmond. Son instinct lui criait de ne pas contrarier Henri en le faisant trop attendre, mais elle ressentait le besoin de se confier et les conseils du docteur lui seraient grandement utiles. Lui, il saurait quoi dire et réclamer.

Harst fit diligence et arriva à 3 heures du matin. Il trouva Anne épuisée et étourdie par les effets du vin et du manque de sommeil. Elle lui rapporta aussitôt les paroles de Berde.

— Madame.

Il posa une main sur son bras, manquant ainsi à l'étiquette, cherchant d'abord à la réconforter. Et qu'importait l'étiquette, puisque demain elle ne serait plus reine ? Elle s'efforça de se ressaisir. Elle ne devait pas oublier qu'elle était néanmoins de sang royal. Et princesse de Clèves.

Harst n'hésita pas un instant sur la marche à suivre.

— Madame, je vous recommande vivement d'accepter la sentence de l'assemblée des évêques et de vous montrer patiente.

Soudain, la gravité de ce qui lui arrivait la frappa dans toute son horreur. Tout cela était bien réel et personne n'y pouvait rien, pas plus elle-même que le docteur Harst ou Guillaume. Elle ne put se contenir plus longtemps : un sanglot secoua ses épaules et elle donna libre cours à ses pleurs, submergée de honte à l'idée que tout le monde saurait qu'elle avait déplu, qu'on ne l'avait pas aimée, qu'on la rejetait, qu'on l'abandonnait. Qu'avait-elle fait pour mériter cela ? Était-elle punie pour le péché de sa jeunesse ?

Elle ne parvenait plus à se contrôler. Ses larmes coulaient à flots. En s'imaginant trouver ici un avenir heureux, elle s'était bercée d'illusions. Elle était seule sur cette terre, avec pour seule protection le bon docteur Harst, ce qui n'était guère rassurant. En vérité, Henri pouvait faire d'elle ce que bon lui semblait. Rien ne l'empêchait de trouver un prétexte pour la faire décapiter, comme Anne Boleyn. La panique s'empara d'elle et elle vit se dresser devant elle la masse sombre de la Tour où on l'emprisonnait. Puis elle s'imagina sur l'échafaud, agenouillée dans la paille, les yeux bandés. Et ensuite l'agonie, le sang…

Soudain, elle se mit à hurler de terreur. Il y eut des pas précipités et des voix au loin, on cogna avec insistance à la porte, mais elle entendit à peine tout cela. Elle était totalement submergée par la panique. Si seulement le Seigneur avait pu la faire mourir de désespoir, ici et maintenant, lui épargnant ainsi ce qui allait suivre ! Car ce serait pénible et douloureux, elle n'en doutait pas.

Des bras puissants l'entourèrent, on la déposa sur un siège. Le visage contre le sein maternel de sa vieille nourrice, elle se laissa

bercer.

— Là, là, *mein liebling*, murmura mère Lowe d'un ton apaisant. C'est fini, à présent.

— Heureusement que vous êtes là, dame Lowe, dit la voix de Harst. Cela me brisait le cœur d'entendre Sa Grâce se lamenter ainsi, mais je ne savais pas quoi faire. Tout cela est trop dur pour elle, pauvre petite.

Il s'agenouilla et prit la main d'Anne.

— Si j'ai dit quelque chose qui vous a contrariée, j'en suis profondément désolé, lui chuchota-t-il.

La crise était terminée, Anne parvint à retrouver son calme.

— Je suis désolée, pardonnez-moi, lui souffla-t-elle.

— Il n'y a pas lieu de s'excuser, madame, dit une autre voix.

Lord Rutland se penchait sur elle, en robe d'intérieur et bonnet. Derrière lui, d'autres visages l'observaient avec compassion. Elle se redressa et lâcha la main de mère Lowe.

— Merci, merci, répéta-t-elle en embrassant du regard tous ces gens qui la considéraient avec sollicitude.

— Madame, vous n'avez rien à craindre du roi, assura Rutland. S'il vous voyait en cet instant, son cœur en serait ému. Cela le toucherait, de vous voir aussi désolée à l'idée de le perdre.

Anne se garda bien de le détromper sur la cause de son désespoir.

— Que s'est-il passé ? demanda Rutland en s'adressant à Harst.

Le médecin rapporta la conversation qu'il venait d'avoir avec Anne.

— J'approuve le conseil que vous avez donné à Sa Grâce, commenta le chambellan. Madame, comme je vous l'ai déjà dit, c'est à vous de décider ce qu'il convient de répondre au roi.

Anne se leva et lissa ses jupes. Elle se sentait à présent beaucoup plus calme et savait exactement ce qu'elle devait répondre à l'envoyé du roi. Si elle gardait pour elle ce qu'elle avait sur le cœur, elle en concevrait de l'amertume pour le restant de ses jours. Ce serait comme une blessure qui ne guérirait jamais.

— Faites venir Mr Berde, s'il vous plaît. Mère Lowe, je voudrais de l'eau et un linge.

Elle se tamponna le visage pour se rafraîchir et laissa mère Lowe la coiffer. Un coup d'œil dans le miroir lui confirma qu'elle avait une mine affreuse, mais tant pis. Henri n'allait tout de même pas lui reprocher d'être dévastée par ce qui lui arrivait.

Mr Berde eut l'air choqué en la voyant. Il y avait de quoi !

Elle respira profondément et rassembla son courage. Elle tenait à faire savoir à Henri qu'elle avait cru en leur mariage – contrairement à lui.

— Veuillez transmettre ma réponse au roi, déclara-t-elle. Dites-lui

que je l'ai accepté avec joie comme mon mari et mon maître. Je me suis donnée à lui. Dans mon cœur, je resterai sa femme jusqu'à mon dernier souffle.

Elle regretta aussitôt ses mots, car elle était peut-être en train de signer son arrêt de mort. Avait-elle perdu la tête ?

Berde tressaillit. Harst et Rutland lui jetèrent des regards paniqués, en se demandant si elle savait vraiment ce qu'elle faisait.

— Le roi ne sera pas satisfait d'une telle réponse, lâcha enfin Berde.

— Je ne souhaite ni fâcher ni offenser Sa Majesté, répondit Anne. Aussi ne m'opposerai-je pas à elle sur la question d'une séparation, mais, tout comme elle, je dois parler selon ma conscience.

Elle sentit l'exaspération des hommes autour d'elle.

— Très bien, j'en ferai part à Sa Majesté, répondit Berde d'un ton maussade.

Il s'inclina à la hâte et sortit.

Incapable de supporter le désarroi qui se lisait sur les visages de ceux qui l'entouraient, Anne souhaita à tous bonne nuit et se retira dans sa chambre. Elle était trop épuisée pour donner ce soir des explications sur son comportement.

Harst revint le lendemain matin, mais s'abstint – Dieu merci – de lui faire la morale.

— Je me rends de ce pas à la Cour, madame, annonça-t-il. Je suis profondément mécontent de la rapidité avec laquelle cette annulation a été prononcée, ainsi que de la manière dont le roi vous a traitée, et j'ai bien l'intention de me présenter devant le Conseil pour le faire savoir. Vous êtes une princesse de Clèves et l'on ne doit pas vous laisser dans le flou sur les détails pratiques de votre répudiation, ni dans l'expectative au sujet de votre avenir. J'espère obtenir aujourd'hui des informations précises sur ce qui vous attend.

— Vous espérez également réparer les dommages que j'ai peut-être causés, dit-elle d'un ton las.

Elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit. De son côté, Harst avait lui aussi la mine de quelqu'un qui n'a pas dormi.

— Trouvez-vous que j'ai eu tort d'exprimer mon point de vue ? demanda-t-elle.

— Vous avez fait preuve de courage, madame, mais sans doute pas de sagesse, d'autant plus que nous dépendons à présent de la générosité du roi pour votre établissement.

— Je regrette aujourd'hui ce que j'ai dit, avoua-t-elle. Je crains d'avoir parlé sans réfléchir, sur une impulsion. Je n'avais pas les idées claires. Je m'attends à ce que des soldats viennent m'arrêter d'un instant à l'autre.

— Le roi est un homme qu'il vaut mieux ne pas contredire, mais il n'oserait pas aller aussi loin, assura Harst.

— Je l'espère ! Mon bon docteur Harst, allez vite à la Cour, je vous prie, et dites qu'il n'était pas dans mon intention de critiquer le roi ou ses évêques ! Dites aussi, s'il vous plaît, que j'étais folle à l'idée de perdre l'affection de mon époux.

— Voilà qui est sage, répondit Harst en souriant. Votre Grâce aurait fait une excellente diplomate.

Il revint après le déjeuner et Anne le convia à une promenade dans son jardin particulier.

— Madame, je pense que le roi vous craint autant que vous le craignez, lui apprit-il en souriant.

— Pourquoi me craindrait-il ? s'étonna-t-elle.

— Il redoute de toute évidence que vous incitiez votre frère à la guerre, car le Conseil aujourd'hui s'est empressé de m'assurer que Sa Majesté n'abandonnerait pas l'alliance avec Clèves et avait l'intention de vous traiter comme une sœur. Madame, je vous demande instamment d'accepter la décision de la Convocation. Si vous le faites, tout ira bien pour vous, car les conseillers vous témoignent encore beaucoup de bienveillance, ce qu'ils ne feraient pas si vous aviez provoqué le mécontentement du roi. Mais si vous résistez, ils n'hésiteront pas à exercer sur vous toutes les pressions possibles, avec les conséquences désastreuses que vous imaginez.

Anne imaginait très bien en effet ce que pouvaient être « les pressions » et les « conséquences désastreuses » dont parlait Harst.

— J'accepte sans réserve la décision des évêques, déclara-t-elle. Dois-je envoyer chercher Mr Berde pour le lui annoncer ?

— Non, madame. Des conseillers viendront à vous très bientôt. La Convocation doit publier sa sentence dans la matinée.

Anne sentit son ventre se nouer. Dans quelques heures, elle ne serait plus reine.

Une délégation du Conseil privé l'attendait dans sa grand-salle. La brise d'été jouait avec le battant entrouvert de la fenêtre et les rayons du soleil dansaient sur les panneaux vitrés. Elle avait hâte de montrer à quel point elle entendait se montrer coopérative et aimable. Derrière le duc de Suffolk, elle aperçut Southampton, devenu lord du sceau privé à la place de Cromwell, ce dernier croupissant toujours à la Tour. À ses côtés se tenaient sir Richard Rich et Mr Berde. Elle avait insisté pour les recevoir en présence du docteur Harst et de Wymond Carew, avec ses dames en demi-cercle autour d'elle. Lady Rutland, lady Rochford et lady Edgcumbe échangeaient des regards entendus. Ces trois-là faisaient partie du clan qui avait œuvré pour sa séparation

d'avec le roi, Anne n'en doutait pas.

Suffolk se racla la gorge.

— Madame, vous êtes au courant du jugement établi à Westminster et du fait que votre mariage a été annulé. Le Parlement a décidé que vous pouviez légalement vous remarier, ainsi que le roi. En outre, ce même Parlement a décrété que vous ne seriez plus reconnue comme reine et que l'on devait désormais vous appeler lady Anne de Clèves.

Malgré elle, une larme roula sur sa joue. Tout cela était tellement définitif et brutal. Il n'y avait plus de reine Anne d'Angleterre. Elle avait été si fière de porter ce titre, pour elle-même, mais surtout pour son pays.

— Ne vous désolez pas ainsi, madame, déclara Suffolk avec douceur.

— Je me désole en raison de l'amour et de l'affection que je porte au roi, sanglota-t-elle. De plus, je n'ai aucune idée de ce qu'il adviendra de moi une fois que je serai privée de sa protection.

— Madame, permettez-moi de vous assurer que, si vous acceptez la sentence de la Convocation du clergé, vous serez très bien traitée.

Il n'aurait pas pu être plus clair. Cette phrase ressemblait à des paroles de réconfort, mais elle l'entendit surtout comme une menace voilée.

Elle fit l'effort de se ressaisir. Elle allait leur montrer qu'elle était une vraie fille de Clèves, raisonnable et pragmatique.

— Je donne ici et maintenant mon consentement à la décision des évêques, déclara-t-elle. Je m'y soumets, fidèle à ma ligne de conduite, me contentant toujours de ce que Sa Majesté souhaite et détermine. Je confirme également que mon mariage n'a jamais été consommé.

Elle passa sous silence les arguments absurdes concernant ses précédentes fiançailles, car elle refusait d'y adhérer.

— Je m'engage entièrement envers le roi, en dépit de tous ceux qui voudraient m'inciter au contraire – fussent-ils ma mère ou mon frère –, et affirme désirer rester ici, en Angleterre, comme sa servante et sa sujette.

Elle respira profondément. Si elle ne s'était pas trompée, ce discours soigneusement préparé allait lui sauver la vie, tout en évitant au duché de Clèves une guerre qu'il n'avait pas les moyens de mener.

Le docteur Harst s'avança.

— Madame, je dois vous avertir de ne rien accorder qui porterait atteinte à vos droits ou à la position de votre frère.

Anne l'arrêta d'un geste discret.

— J'obéirai au roi, monsieur. Je n'ai pas oublié la grande bonté dont il a fait preuve à mon égard. Ma ferme intention est d'endurer tout ce qu'il jugera bon de m'imposer et de rester toujours dans ce

pays.

Harst lui jeta un regard dur, mais Suffolk était rayonnant.

— Sa Majesté sera très heureuse de l'entendre, madame.

Bien sûr, cette solution ne pouvait que convenir à Henri. Il ne voulait certes pas qu'elle s'en retourne à Clèves en claironnant dans toute l'Europe qu'on lui avait imposé une séparation illégitime.

— Le roi a prévu de vous octroyer une généreuse somme afin de vous établir, poursuivit le duc. Pour l'honneur de votre maisonnée et par respect pour vous, il a l'intention de vous traiter comme une sœur. Vous aurez la préséance sur toutes les dames d'Angleterre, après la future reine que le roi pourrait épouser et après les filles de Sa Majesté.

Anne n'aurait pu espérer mieux. Elle aurait des revenus, elle serait libre et honorée par le roi comme une sœur ! Ses craintes commencèrent à s'estomper.

— Comme toujours, Sa Majesté me manifeste une grande bonté, répondit-elle.

Elle adressa un sourire à Harst pour lui montrer qu'elle était sincèrement satisfaite par ces annonces.

— Madame, pouvez-vous librement écrire une lettre déclarant au roi que vous acceptez la dissolution de votre mariage ? demanda Suffolk. Votre consentement écrit est essentiel, je pense que vous le comprenez.

— Bien sûr, monsieur, acquiesça Anne.

Elle fit appeler Mr Paget, son secrétaire, puis s'adressa à Suffolk.

— Voulez-vous bien me dicter ce que je dois écrire ? demanda-t-elle.

Celui-ci la dévisagea de nouveau avec une expression ravie et étonnée. Sans doute n'en revenait-il pas de traiter avec une reine déchue *et* accommodante.

— Madame, vous pourriez commencer en déclarant que les lords du Conseil privé de Sa Grâce vous ont informée des doutes qui l'ont poussé à remettre en question la validité de votre mariage et que vous savez que le Parlement a demandé à Son Altesse de faire trancher la question par le saint clergé de ce royaume, ce qui a été fait en bonne et due forme…

Anne acquiesça et Suffolk marqua une pause pour laisser à Paget le temps de noter.

— Ensuite, poursuivit le duc, vous devez assurer au roi que vous consentez librement à la décision de la Convocation du clergé.

— Je sais ce que j'aimerais dire, déclara Anne, prise d'une inspiration soudaine. Mr Carew, avec l'approbation de lord Suffolk, veuillez demander à Mr Paget d'écrire : « Qu'il plaise à Votre Majesté de savoir que, même si cette décision est pour moi difficile et

douloureuse en raison du grand amour que je porte à sa très noble personne, je n'oublie pas de faire passer le Seigneur et sa vérité avant toute affection en ce bas monde. Par cette lettre, je promets sur mon honneur d'accepter et d'approuver la sentence du clergé, me soumettant à la bonté et au plaisir de Votre Altesse. »

Outre qu'ils exprimaient sa volonté d'obéir au roi, elle espéra que ses mots traduiraient aussi son regret de l'avoir perdu. Le flatter ne pouvait que l'inciter à être encore mieux disposé à son égard.

Les lords hochaient la tête en signe d'approbation.

— Excellent, madame, excellent, commenta Suffolk.

— Merci, mes seigneurs, déclara Anne. J'aimerais ajouter : « J'informe très humblement Votre Majesté que je ne me présenterai plus comme votre épouse, puisque vous avez jugé bon d'annuler notre mariage. Je vous serais reconnaissante de bien vouloir me considérer comme l'une de vos humbles servantes et de m'honorer parfois du plaisir de votre très noble présence, ce que j'estimerais être un grand bienfait. Les membres du Conseil de Votre Majesté, auprès de moi en cet instant, m'ont réconfortée en m'assurant de vos bonnes intentions à mon égard et m'ont annoncé que je serais désormais votre sœur, ce dont je vous remercie très humblement. » Mr Paget, veuillez terminer la lettre sur ces mots : « Ainsi, très gracieux prince, je prie Notre-Seigneur Dieu d'accorder à Votre Majesté une longue vie et une bonne santé, pour la gloire de Dieu, votre honneur et la richesse de ce noble royaume. La très humble sœur et servante de Votre Majesté. »

— Tout cela est très bien dit, madame, la félicita Suffolk. Le roi sera satisfait.

Paget lui passa la lettre, dont l'encre était encore humide. Elle signa « Anna, fille de Clèves ». Ainsi, en utilisant son ancien titre, elle reconnaissait tacitement ne plus être reine.

À sa grande surprise, elle en éprouva un tout nouveau sentiment de bien-être. Pour la première fois depuis sa rencontre avec Henri, elle savait où était sa place. Le pire ne s'était pas produit. Elle venait d'échanger une vie de servitude et d'humiliations contre une existence de liberté dans le luxe. Désormais, elle n'avait plus de maître. Elle conservait la bienveillance du roi, qui demeurait son ami – et son frère ! Peu lui importait le titre de reine. Elle pouvait rester en Angleterre, avoir la préséance sur toutes les dames du pays, à l'exception des plus grandes, et être accueillie à la Cour.

Quand les lords du Conseil se retirèrent, Harst manifesta son admiration.

— Madame, vous avez été formidable. Vous avez su trouver le ton juste. Sa Majesté sera tout à fait disposée à se montrer généreuse, je n'en doute pas.

— Nous verrons bien, répondit Anne. En attendant, je continuerai

à me comporter comme d'habitude, jusqu'à ce que l'on m'ordonne de faire autrement.

Le Parlement avait confirmé les conclusions des évêques et annulé formellement le mariage du roi. Le docteur Harst apporta la nouvelle le lendemain en fin de journée. Comme il se présentait au moment où l'on servait le dîner, Anne l'invita à sa table.

— Vous avez l'air troublé, mon ami, remarqua-t-elle.

— Pas du tout, madame, assura-t-il. Vous serez heureuse d'apprendre que votre lettre au roi a été lue devant les deux chambres du Parlement, où elle a été bien accueillie.

— Le roi était-il présent ?

— Non, madame, mais il avait rédigé une déclaration que le lord chancelier a lue devant les lords.

En dépit de toutes ces bonnes nouvelles, Anne trouva Harst différent, plus raide que de coutume. Elle eut l'impression qu'il lui cachait quelque chose.

— Que se passe-t-il, docteur Harst ? S'il vous plaît, ne faites pas de mystère avec moi.

— Ce n'est probablement rien, madame, soupira-t-il. Mais votre déclaration a suscité des commentaires et des spéculations.

— À quel sujet ? demanda-t-elle, de nouveau alarmée.

Harst baissa les yeux vers son assiette, comme s'il n'osait pas la regarder.

— Outre l'énumération des trois motifs d'annulation, Sa Majesté a déclaré que les évêques avaient également considéré d'autres motifs *à ne pas publier*.

Non ! Oh, mon Dieu ! Henri essayait-il de lui faire comprendre qu'il avait percé à jour son secret et n'hésiterait pas à le dévoiler si elle ne respectait pas ses engagements ?

— Avez-vous une idée de ce que pourraient être ces motifs, madame ? demanda Harst.

— Pas la moindre, hélas ! répondit-elle, en priant pour qu'il la crût.

Le mensonge était son unique recours.

— J'ai entendu sir Richard Rich dire que des causes secrètes auraient pu être utilisées pour prouver l'invalidité du mariage, mais que le roi a refusé de les divulguer parce qu'elles touchaient à votre honneur.

C'était terrible ! Faire courir le bruit qu'il s'agissait d'un motif ayant trait à son honneur revenait à dire qu'elle avait eu un comportement indécent. Elle sentit monter sa colère.

— Il s'agit là d'une pure spéculation sans le moindre fondement ! s'écria-t-elle. Quelle impertinence ! Je n'ai jamais apprécié ce sir Richard !

Harst la fixait d'un air interrogateur.

— Pardonnez-moi, madame, mais aurait-il osé dire une telle chose, qui concerne de si près l'honneur du roi et le vôtre, s'il ne l'avait entendue de source sûre ? Se pourrait-il que le roi lui-même ait prononcé ces paroles ?

— Je ne puis croire que le roi soit si peu chevaleresque qu'il se permette de répandre des calomnies à mon sujet. Et je n'ajouterai foi à rien de ce que sir Richard pourrait dire. Cet homme, m'a-t-on rapporté, a produit un faux témoignage au procès de Thomas More. Mes dames assurent qu'il a également contribué à la chute de Cromwell. Je suis certaine que sa morale ne lui interdit pas de me calomnier.

Harst hésita.

— Madame, un autre élément a alimenté les spéculations. Il s'agit de la formulation de l'acte du Parlement indiquant que vous confessez n'avoir jamais eu de contact charnel avec le roi.

— Eh bien oui, en effet, s'agaça Anne d'un ton rendu tranchant par la peur et la colère. Qu'y a-t-il de mal à cela ?

— Certains se demandent si vous auriez connu charnellement un autre homme.

Anne se figea.

— C'est effarant ! s'écria-t-elle en se levant, ce qui obligea l'ambassadeur à faire de même. Votre rôle, docteur Harst, n'est pas de prêter l'oreille à des propos aussi malveillants, ni de m'interroger de la sorte. Mon frère en entendra parler. Je vous croyais mon ami !

— Madame, je suis votre ami, c'est pourquoi je n'ai abordé cette question qu'à contrecœur, protesta Harst. Naturellement, je vous ai défendue contre leurs propos, avec conviction et véhémence, mais vous devez être au courant de ce qui se dit.

— Comme vous me l'avez vous-même conseillé un jour, docteur Harst, mieux vaut ne pas prêter attention aux ragots.

— Il s'agit de bruits qui circulent au plus haut niveau, madame. Il faut y mettre fin. Avec votre accord, je m'en plaindrai au roi en votre nom.

— Je vous l'interdis ! s'écria-t-elle.

Leurs regards se rencontrèrent. Un lourd silence s'ensuivit.

— Y a-t-il ou non un autre motif que ceux invoqués par l'acte du Parlement, madame ? insista Harst en scrutant le visage d'Anne.

Pouvait-elle se confier à lui ? Il était l'homme de son frère et choisirait d'abord d'être loyal envers le duc. Pour cette raison, elle préféra ne pas lui avouer son secret. Par ailleurs, moins il y avait de gens au courant, mieux cela valait.

— Non, il n'y a aucun autre motif, déclara-t-elle d'un ton ferme. Je ne voudrais simplement pas mettre le roi de mauvaise humeur en me

plaignant à lui, car cela pourrait l'inciter à revoir à la baisse l'arrangement financier qu'il prévoit pour moi.

Harst n'eut pas l'air convaincu. Elle venait d'ouvrir une brèche dans la confiance qui s'était peu à peu installée entre eux.

— Dans ce cas, madame, je me tairai.

Désireuse d'apaiser l'atmosphère, elle lui indiqua son siège.

— Finissons notre repas, proposa-t-elle en s'asseyant. Aviez-vous autre chose à m'apprendre ?

— Seulement que le Parlement a décrété que toute personne vous donnant le titre d'épouse du roi, ou niant le jugement, serait déclarée coupable de haute trahison. Madame, j'ai le plaisir de vous apprendre que beaucoup vous apprécient. Plusieurs lords ont fait l'éloge de votre courage et de votre bon sens.

Il lui tendait là un rameau d'olivier. Elle lui en fut reconnaissante et s'en voulut de lui avoir menti.

— L'un d'eux a dit que le roi vous avait toujours jugée comme une femme de bien, même s'il n'avait jamais été amoureux de vous.

— C'est très réconfortant de le savoir, déclara distraitement Anne.

Elle était passée tout près de la catastrophe et n'était pas encore remise des soupçons énoncés par Harst.

— Un autre a déclaré qu'il était dommage que le roi ait épousé une femme promise à un autre, car vous auriez pu faire une reine admirable, poursuivit Harst.

— J'aurais aimé savoir que ces gens avaient une si bonne opinion de moi lorsque j'étais encore reine, commenta Anne avec nostalgie. Mais j'ignorais alors presque tout de ce qui se passait en dehors de mes appartements. Le roi cherchait sans doute à m'isoler. Peut-être préparait-il notre séparation depuis longtemps.

— J'en doute, objecta Harst. À mon avis, et d'après ce que vous m'avez dit, il avait fini par se prendre d'affection pour vous, mais s'est ensuite entiché de dame Howard. C'est quand il est vraiment tombé amoureux d'elle qu'il a décidé de demander l'annulation de votre mariage.

Anne secoua la tête.

— Nous ne saurons jamais la vérité. Voyez-vous, au moment où il me semblait que le roi et moi nous rapprochions, il m'a soudainement bannie de la Cour en m'envoyant à Richmond. Et c'est seulement maintenant que je comprends pourquoi.

On frappa à la porte. Lady Rutland entra.

— Pardon, madame, mais les lords du Conseil sont de nouveau ici et souhaitent vous parler.

— Faites-leur savoir que j'arrive, ordonna Anne.

Elle se tamponna la bouche avec sa serviette, vida son verre de vin et se tourna vers le docteur Harst.

— Voulez-vous bien m'assister, s'il vous plaît ?

Suffolk, Southampton et sir Thomas Wriothesley attendaient dans la salle d'apparat. Ne sachant pas s'il était toujours approprié qu'elle occupât le trône de la reine consort, elle les reçut debout devant l'estrade, tandis que les duchesses de Suffolk et de Richmond prenaient place à sa gauche et à sa droite.

Suffolk se montra chaleureux, comme de coutume.

— Le roi vous est très reconnaissant de votre bonne conduite. Il nous envoie vous transmettre ses remerciements et nous charge de vous communiquer les dispositions qui ont été prises pour votre établissement en Angleterre.

Il fit signe à Southampton, qui s'avança.

— Madame, nous vous apportons une lettre de Sa Majesté, dit-il en s'inclinant. Elle est pleine d'intentions amicales, et nous sommes chargés de la remettre à sa très chère sœur d'adoption, avec un présent.

Suffolk tendit à Anne une bourse de velours.

— Voici cinq cents marks en or, déclara-t-il.

Anne tomba à genoux en songeant qu'elle avait eu tort de douter de la générosité du roi et de croire à des menaces déguisées quand Suffolk lui en avait parlé.

— Sa Majesté est très aimable, s'émut-elle. Veuillez lui offrir mes humbles remerciements. Mes seigneurs, quelqu'un pourrait-il me lire sa lettre ?

— Nous vous laisserons la lire avec votre interprète, déclara Suffolk en indiquant le docteur Harst. Nous attendrons dans l'antichambre.

— Que dit cette lettre ? demanda Anne au docteur Harst dès qu'ils furent seuls.

Harst traduisit tout en lisant :

— « Très chère et bien-aimée sœur, d'après le rapport de notre Conseil et votre lettre, nous comprenons que vous souhaitez toujours vous montrer complaisante. Nous vous sommes très reconnaissant de votre sage et honorable position, car vous avez tout fait dans le respect de Dieu et de sa vérité. En persévérant ainsi, vous trouverez en nous un véritable ami, heureux de vous appeler sa sœur la plus chère. »

Le visage de Harst s'illumina.

— Voilà, madame, ce que nous espérions ! Ce n'est pas tout. Écoutez donc : « Dans cinq ou six jours, à la fin de notre session du Parlement, nous vous établirons de manière si honorable que vous aurez de bonnes raisons d'être satisfaite. Notre intention est de vous doter d'un revenu annuel de quatre mille livres. Nous vous avons

assigné deux maisons, Richmond et Bletchingley, non loin de Londres, afin de vous garder près de nous. Ainsi, vous nous rendrez visite à la Cour chaque fois que vous le souhaiterez. À la fin de la législature, nous viendrons nous entretenir avec vous, et vous verrez alors quel ami vous avez en nous. Nous voulons vous savoir sereine et joyeuse. Votre frère et ami affectueux, H.R. »

— C'est une très gentille lettre, commenta Anne, après un temps de réflexion. Le roi est généreux. La somme qu'il m'attribue n'est pas inférieure à mon douaire en tant que reine. Il semble que je ne manquerai de rien. Ce qui me réjouit le plus, c'est que j'aurai Richmond, que je commence à aimer.

— Vous ne méritiez pas moins, madame, déclara Harst. La générosité du roi vise certainement à vous remercier de lui avoir facilité les choses, mais elle n'est pas totalement désintéressée. Il cherche aussi à s'assurer l'amitié de votre frère.

— Oui, je l'ai compris, répondit Anne. Dans de telles conditions, Guillaume peut difficilement refuser l'annulation de mon mariage.

— Je serais tout de même surpris que le duc ne proteste pas, commenta Harst. Mais il saura se montrer prudent. Dois-je faire entrer les conseillers du roi ?

— Oui, s'il vous plaît.

Quand les lords du Conseil revinrent, elle les accueillit avec le sourire.

— Veuillez informer Sa Majesté que je lui adresse mes plus vifs remerciements pour les généreuses conditions de son accord. Je n'ai qu'une question à poser : où se trouve Bletchingley ? Je n'en ai jamais entendu parler.

— Bletchingley, madame, se trouve au sud de Londres, dans le Surrey, à moins de six lieues d'ici, expliqua sir Thomas Wriothesley. C'est une splendide demeure avec un beau parc de chasse. Sa Majesté vous accorde également le château de Hever dans le Kent, lequel n'est pas loin non plus.

Anne était sûre d'avoir entendu parler du château de Hever. Était-ce par lady Rochford ?

— Vous recevrez en outre le manoir du More, qui se trouve au nord de Londres.

Quatre résidences ! Elle n'était peut-être plus reine, mais elle restait une grande dame fortunée !

— À présent, nous devons vous annoncer les dispositions prises à l'égard de votre maisonnée, reprit Suffolk.

— Je me contenterai de ceux que Sa Majesté désignera pour me servir, affirma Anne.

— Soyez assurée que l'on vous attribuera une maisonnée convenable dirigée par des officiers nobles et composée

principalement de vos serviteurs allemands. Sa Majesté a l'intention de vous allouer une somme régulière pour la financer. Il faudra un certain temps pour mettre au point les modalités de ce financement, mais en attendant vous conserverez le revenu des terres de votre douaire. Par ailleurs, vous devez savoir que ces arrangements sont évidemment subordonnés à votre résidence en Angleterre.

— C'est mon souhait et mon intention de demeurer dans ce pays, assura-t-elle.

— Vous devez toutefois rendre les bijoux qui sont la propriété héréditaire des reines d'Angleterre, mais vous pouvez conserver les autres, y compris ceux que le roi vous a offerts, ainsi que vos perles, votre vaisselle, vos vêtements et vos tentures. Madame, le roi espère que vous serez satisfaite de tout cela.

— Plus que satisfaite, sir Thomas. Je remercie Sa Majesté de pourvoir si généreusement à mes besoins. Veuillez lui assurer que je m'attacherai à la vérité à propos de l'annulation de notre mariage, en particulier concernant l'intégrité de mon corps, que le roi a laissé vierge.

Elle sentit sur elle le regard de Harst. Il comprenait sûrement pourquoi elle faisait cette déclaration, et le Seigneur lui pardonnerait ce mensonge car elle devait sauvegarder sa réputation afin de protéger tout ce qui lui était cher.

— Lady Suffolk, demanda-t-elle, voulez-vous aller chercher le coffret contenant les bijoux de la Couronne ? Mes seigneurs, veuillez porter cette bague au roi, en témoignage de mon engagement.

Elle retira de son doigt une bague sertie d'un diamant de belle taille qui accrochait la lumière du soleil.

Lorsque la duchesse revint, Anne lui demanda de remettre le coffret au duc son époux.

— Lord Suffolk, veuillez prendre ceci pour le roi.

— Merci, madame, répondit Suffolk en souriant à sa femme.

Anne se demanda une fois de plus ce qui pouvait bien lier cet homme d'une cinquantaine d'années et cette jeune duchesse qui devait avoir à peine plus de vingt ans. Pourtant, en dépit de leur différence d'âge, ils semblaient bien s'entendre. Suffolk adorait manifestement sa Katherine et cette dernière paraissait plutôt heureuse avec lui.

— J'ai encore une demande à vous faire, madame, reprit le duc. Naturellement, le roi tient à éviter tout désagrément entre l'Angleterre et Clèves. Dans ce but, il vous demande d'écrire au duc Guillaume dans votre propre langue, en lui expliquant que vous êtes satisfaite de votre nouvel état.

Anne tressaillit. Cette requête la plaçait dans une position délicate. Elle ne savait pas comment réagirait Guillaume quand il apprendrait ce qui se passait. Il risquait notamment de ne pas approuver sa

décision de rester en Angleterre et la juger lâche, voire traîtresse. Elle ne voulait pas le contacter avant de connaître sa position. N'était-ce pas plutôt à Henri de l'informer de la situation ? Après tout, c'était lui qui avait voulu l'annulation de leur mariage.

— Il n'est pas convenable que j'écrive à mon frère avant qu'il ne m'écrive, remarqua-t-elle. Mais, lorsqu'il s'adressera à moi, je promets de montrer sa lettre au roi et d'y répondre avec la meilleure grâce du monde. J'espère que Sa Majesté restera bienveillante à mon égard, quelle que soit la réaction du duc de Saxe ou celle de mon frère.

Les lords acquiescèrent. Ils comprenaient.

— Comme vous voudrez, madame, répondit Suffolk.

— Sachez que je ne reviendrai pas sur mon accord concernant l'annulation, assura Anne. Pour être honnête avec vous, je crains que mon frère ne me le reproche. Si je retournais à Clèves, il pourrait me tuer. C'est pourquoi je souhaite rester en Angleterre.

Ces hommes endurcis et expérimentés la considéraient à présent d'un air inquiet, mais aussi avec une certaine sympathie. La franchise et l'honnêteté n'étaient pas monnaie courante à la Cour.

— J'ai peine à croire que le duc serait capable de traiter sa sœur de la sorte, commenta Suffolk. Une si gracieuse personne ne le mérite pas. Vous êtes irréprochable dans cette affaire, madame.

— J'espère que mon frère le verra ainsi, répondit-elle.

— Sa Majesté y veillera, je n'en doute pas. Elle renvoie le docteur Wotton à Clèves pour informer le duc des derniers événements.

Anne n'aurait pas voulu être à la place de Wotton, mais cela la rassura un peu de savoir que son frère apprendrait la nouvelle par cet ecclésiastique subtil et fin diplomate, possédant une grande expérience de la Cour.

— Nous allons maintenant prendre congé, annonça Suffolk. Nous vous disons adieu, madame.

Il s'inclina très courtoisement, mais Anne le retint.

— Permettez-moi de solliciter une grande faveur : j'aimerais continuer à voir de temps à autre lady Élisabeth, que j'apprécie énormément.

Elle n'allait pas se remarier et n'aurait donc pas d'enfant. Élisabeth l'aiderait à combler le vide que cela laisserait dans sa vie. Bien sûr, elle n'était plus sa belle-mère et ne pouvait plus espérer lui servir de mère, mais cela ne l'empêcherait pas de gagner son affection. Et aussi celle de lady Marie, bien entendu.

— Madame, nous transmettrons votre demande au roi, promit Suffolk. Votre conduite a été aussi louable qu'exemplaire, je ne vois pas pourquoi il vous refuserait cette petite faveur.

Chapitre 17

1540

Anne aurait bien voulu savoir si Henri prévoyait d'épouser Catherine Howard. Il devait en tout cas se remarier, cela était certain, et le plus tôt possible. À son âge et compte tenu de son état de santé, il n'avait pas de temps à perdre.

Mais après tout, cela ne la concernait plus. Elle vaquait désormais tranquillement à ses occupations et profitait des petits plaisirs de la vie, en prenant soin de se montrer prudente en action comme en parole. À ceux qui s'avisaient de la plaindre, elle rétorquait qu'elle ne souhaitait rien d'autre que plaire au roi son seigneur. Au fond de son cœur, elle était résolue à accepter ce contre quoi elle ne pouvait lutter.

Les conseillers du roi revinrent la voir au bout de deux jours. Cette fois, ils semblaient un peu moins détendus.

Suffolk s'éclaircit la voix.

— Madame, le roi insiste pour que vous écriviez à votre frère afin de lui confirmer que vous consentez librement à la sentence des évêques et que vous êtes satisfaite des dispositions prises à votre égard.

Elle comprit que Henri craignait de la voir changer d'avis, surtout si Guillaume protestait contre l'annulation de leur mariage.

— Sa Grâce préférerait que vous n'attendiez pas que votre frère se manifeste auprès de vous, ajouta Wriothesley. Il juge important que vous l'informiez des détails de l'affaire. Dites-lui bien que votre attitude honorable et vertueuse vous a permis de conserver l'affection du roi et ses faveurs. Ainsi, il ne sera pas tenté de prêter l'oreille aux contes farfelus qui ne manqueront pas de circuler.

— Messieurs, vous savez à quel point je souhaite plaire au roi, mais je vous ai clairement expliqué pourquoi je ne voulais pas écrire à mon frère pour l'instant, protesta Anne. Quand j'aurai reçu de ses nouvelles et que je connaîtrai sa position dans cette affaire, je trouverai les mots pour lui parler, je vous en donne ma parole.

Suffolk était tellement mal à l'aise qu'il se dandinait d'un pied sur l'autre.

— Madame, je ne souhaite pas vous offenser, mais Sa Majesté le roi sait que la nature des dames est changeante. Il est conscient de l'importance du traité avec Clèves pour la sûreté de son royaume et ne veut pas que tout dépende uniquement de la promesse d'une femme. C'est pourquoi il tient à ce que vous et votre frère vous déclariez

officiellement satisfaits de la tournure prise par les événements.

Anne se sentit insultée.

— Je suis une princesse de Clèves, monsieur, et je n'ai qu'une parole. Par ailleurs, comme je vous l'ai dit, je crains mon frère et n'ose lui écrire en ce moment.

— Madame, afin de vous tranquilliser, le roi nous charge de vous dire que, quelle que soit la conduite du duc Guillaume, il ne se retournera pas contre vous tant que vous continuerez à vous montrer accommodante.

— Je remercie Sa Majesté. Mais faites-moi la grâce d'attendre la réponse de mon frère.

Les conseillers échangèrent des regards.

— Très bien, madame, soupira Suffolk.

Anne se tourmenta pendant trois jours, craignant d'avoir perdu la faveur et la bienveillance du roi en refusant d'écrire à Guillaume. Elle ne voulait pas que Henri la jugeât ingrate. Sûrement, il s'étonnait de la trouver aussi coopérative. Après sa longue bataille avec Catherine d'Aragon, il devait avoir du mal à croire qu'une princesse de Clèves pût capituler sans se battre. Peut-être la soupçonnait-il de vouloir se plaindre auprès de son frère, ce qui aurait évidemment compromis les bonnes relations de l'Angleterre avec Clèves.

Ne voulant pas qu'il la crût capable de duplicité, elle décida de lui écrire pour lui confirmer ses bonnes intentions.

Elle s'installa devant son secrétaire et fit venir Mr Paget et Mr Carew.

— Je souhaite dicter une lettre, leur déclara-t-elle. Il faudra l'adresser à « Sa Très Royale Majesté le Roi ». Écrivez, je vous prie : « Très excellent et noble prince, mon frère bien-aimé. Je vous remercie très humblement de votre grande bonté, de vos faveurs et de la libéralité dont vous avez bien voulu faire preuve à mon égard. Je tiens à vous dire que je resterai toujours la très humble sœur et servante de Votre Majesté, comme je vous l'ai fait savoir par l'intermédiaire de vos conseillers. Telle est mon intention depuis le début. Je n'ai jamais changé d'avis à ce sujet et ne le ferai pas. Si quelqu'un vous a rapporté le contraire, je puis vous assurer que c'est sans mon consentement. Je prie donc Notre-Seigneur de vous accorder une longue vie, une bonne santé et une perpétuelle félicité. L'humble sœur et servante de Votre Majesté. »

Elle signa la lettre et envoya Paget la porter à Whitehall, en espérant que cela suffirait à apaiser les craintes de Henri.

La nouvelle sensationnelle de l'annulation de son mariage faisait probablement déjà le tour du pays et bientôt elle atteindrait les Cours

d'Europe. L'empereur Charles allait jubiler. Il s'était montré courtois envers la future reine qui traversait ses territoires, mais le mariage d'une princesse de Clèves avec le roi Henri représentait pour lui l'obstacle principal à un traité avec l'Angleterre.

À la Cour, les membres du clan de la Réforme devaient être mécontents. Déjà, la chute de Cromwell avait affaibli leur pouvoir, d'après ce que lady Suffolk avait expliqué à Anne. Les catholiques soutenant Howard se trouvaient désormais en position de force. Mais ici, à Richmond, toutes ces intrigues semblaient bien loin.

Les lords du Conseil privé se présentèrent devant Anne le lendemain du jour où elle avait écrit à Henri pour congédier une partie de sa maisonnée de reine et entendre le serment de ceux qui devaient la servir en tant que sœur du roi.

Elle découvrit avec consternation que son train de vie serait fort réduit. De cent trente officiers et serviteurs, elle passerait à trente-six. Mais elle fit bonne figure quand on le lui annonça. Au moins, elle était autorisée à conserver ses compatriotes. Mère Lowe allait maintenant s'imposer, sans rivale pour contester son autorité.

À la demande de Suffolk, elle annonça elle-même leur départ à ceux qui quittaient son service et leur fit ses adieux avec le sourire, tandis qu'ils venaient la saluer à tour de rôle. Elle allait regretter Margaret Douglas et la duchesse de Suffolk, mais pas ses autres dames et servantes anglaises, qui ne lui avaient jamais inspiré beaucoup de sympathie et dont la présence dans sa maisonnée lui avait toujours fait l'effet d'une intrusion, même si elles étaient là de bon droit. Certaines avaient montré une hostilité à peine dissimulée aux Allemandes de sa suite, ou du moins n'avaient pas fait d'efforts pour se lier avec elles, contribuant ainsi à créer deux camps et une mauvaise ambiance.

Quand vint le tour de Susanna Gilman, la jeune femme la dévisagea avec insistance, quêtant une marque d'affection ou l'expression d'un regret, mais Anne se contenta d'incliner la tête et ne la retint pas plus que les autres. Ne parvenant pas à oublier sa trahison, elle était en vérité soulagée de ne plus la voir.

Elle s'attrista de perdre le comte de Rutland, qui avait été un chambellan aimable et efficace. Elle devrait également se passer de chancelier, de maître des chevaux, de trésorier et de superviseur pour l'ensemble de ses domaines. Les membres de son Conseil furent démis de leurs fonctions.

Quand ils eurent tous quitté la salle d'apparat, elle reçut ceux que le Conseil privé avait sélectionnés pour elle. Ils attendaient en bas, dans le grand hall, et furent convoqués un par un pour lui être présentés et prêter serment. Elle les accueillit avec bienveillance et leur souhaita la bienvenue à son service.

Son nouveau chambellan était sir William Goring, un homme du

Sussex, courtisan dans l'âme, manifestement loyal envers le roi et d'un caractère jovial. Anne l'apprécia aussitôt.

Jasper Horsey, dont l'allure chevaline illustrait parfaitement le nom(6), serait son intendant.

— Mr Horsey est hautement qualifié pour ce poste, assura sir Thomas Wriothesley. Il était contrôleur du défunt marquis d'Exeter et a contribué à dénoncer sa trahison. En récompense, il a été nommé gentilhomme huissier de la Chambre privée du roi et s'est vu attribuer les terres du manoir de Bletchingley, qui sont aujourd'hui propriété de Votre Grâce. Mr Horsey a reçu un autre domaine en compensation.

Anne espéra que Jasper Horsey ne lui en voulait pas de cette expropriation, mais son attitude déférente et plutôt amicale envers elle la rassura.

Wymond Carew conserverait sa place de receveur général.

— Il servira également de messager entre le roi et vous, expliqua Suffolk. Sa Majesté souhaite voir les lettres que vous recevrez de votre frère.

La demande n'avait rien de déraisonnable et Anne y consentit volontiers.

Les gens de sa nouvelle maisonnée continuèrent à défiler devant elle. Il restait une grande majorité d'Allemands issus du cortège qui l'avait accompagnée en Angleterre et qui devaient à nouveau prêter serment. Elle fut incroyablement heureuse de voir s'avancer Otho von Wylich et espéra que cela ne se voyait pas trop. Il fut suivi par Franz von Waldeck, Florence de Diaceto, le docteur Cepher et Schoulenburg, le cuisinier. Katharina et Gertrude étaient désormais promues gentes dames de sa chambre et la serviraient auprès des cinq autres nommées par le Conseil. Katherine Bassett avait enfin obtenu une place, ce qui plairait sans doute à sa mère, d'autant plus que lord Lisle était toujours enfermé à la Tour et que personne ne savait quel sort on lui réservait.

Frances Lilgrave, une brune potelée d'une quarantaine d'années, annonça qu'elle était brodeuse et que son époux avait été le brodeur de feu la reine Anne. Vinrent ensuite l'aimable Dorothy Wingfield, Jane Ratsey, au teint d'ivoire, puis une femme plus âgée, que les autres appelaient dame Simpson. Avant-dernière de la file, dans son éternelle robe noire et coiffée d'un grand *Stickelchen*, venait la redoutable mère Lowe. Elya Turpen, une blanchisseuse, fermait la marche. Après sept mois à mener un train de reine, cette maisonnée parut à Anne bien réduite.

Quand tous ses gens furent rassemblés, elle s'adressa à eux.

— Encore une fois, je vous souhaite à tous la bienvenue. Je n'ai nul besoin de vous rappeler, ainsi qu'aux seigneurs ici présents, à quel point je suis attachée au roi, qui a souhaité vous nommer à mon

service.

Ainsi, personne ne pourrait dire qu'elle éprouvait de la rancœur envers Henri pour l'avoir repoussée.

— En me servant bien, c'est lui que vous servirez.

Elle se tourna vers les gentilshommes du Conseil.

— Je sais avoir de grandes obligations envers Sa Majesté le roi et suis déterminée à me soumettre entièrement à sa bonté. Je ne varierai ni ne changerai jamais à cet égard. Sa Grâce aura connaissance des lettres et messages que je recevrai de mon frère, de mes proches ou de mes amis, et c'est lui qui décidera de mes relations avec eux.

— Vous avez bien parlé, madame, murmura Suffolk.

Il se tourna vers les serviteurs qui attendaient.

— Et maintenant, vous autres, attelez-vous à vos tâches, ordonna-t-il.

La maisonnée d'Anne se dispersa en hâte. Mère Lowe prit aussitôt les choses en main, donnant des ordres, visiblement dans son élément. Anne eut envie de rire en remarquant que sir William Goring observait la scène d'un air consterné, en se demandant probablement s'il parviendrait à s'imposer face à cette autoritaire vieille femme.

Les lords du Conseil revinrent quatre jours plus tard à la demande du roi, afin de s'assurer que la nouvelle maisonnée prenait correctement ses marques. Quand ils arrivèrent, Anne se trouvait dans la cuisine, de la farine jusqu'aux coudes, en train de confectionner une tarte. Après s'être rapidement lavé les mains, elle s'empressa d'aller à leur rencontre et poussa des exclamations de joie quand ils lui remirent des cadeaux de la part de Henri – bijoux, tapisseries et vaisselle.

Puis ils lui tendirent une lettre que le duc Guillaume avait envoyée au roi.

La réaction de son frère était bien moins virulente que tout ce qu'elle avait pu imaginer, ce qui ne manqua pas de la surprendre. Il se déclarait désolé que cela se terminât ainsi et aurait préféré qu'il en fût autrement, mais assurait ne pas avoir l'intention de renoncer à l'amitié de Sa Majesté pour une affaire de cette sorte. Le docteur Olisleger et lui-même avaient craint un instant que sa sœur ne fût pas bien traitée, mais s'étaient convaincus qu'un grand roi tel que Henri ne le permettrait jamais. Bien sûr, il eût préféré qu'Anne rentrât à Clèves, mais, puisqu'elle désirait demeurer en Angleterre, il ne chercherait pas à la faire changer d'avis. Par ailleurs, il était persuadé qu'elle y serait bien établie et que le roi saurait se comporter noblement avec elle.

Anne en aurait dansé de soulagement. Ainsi, Guillaume ne semblait pas lui en vouloir et s'accommodait très bien de la situation ! Elle rendit la lettre aux envoyés du roi.

— Veuillez transmettre mes plus humbles remerciements à Sa Majesté pour m'avoir permis de prendre connaissance de ce courrier, dit-elle. Je peux maintenant écrire à mon frère sans crainte. Je veux lui assurer, ainsi qu'au docteur Olisleger, que tout va bien pour moi. Mes seigneurs, si vous voulez bien attendre, je vais le faire à l'instant même.

Lorsque Paget eut terminé, elle demanda à Wymond Carew de lui relire la lettre en anglais et ensuite en allemand. À chaque mot, elle se sentait le cœur plus léger et ne cessait de hocher la tête en signe d'approbation, avec la sensation d'avoir bien formulé ce qu'elle avait à dire à Guillaume – et à *Mutter*.

— Cela suffira-t-il, madame ?

— Je vous remercie, messieurs, oui, cela suffira. Je vous prie de demander aux lords de revenir.

Les conseillers du roi entrèrent et prirent l'un après l'autre connaissance du texte, qu'ils ne manquèrent pas d'approuver.

— Cette lettre sera remise au duc par Mr de Diaceto, le neveu du docteur Olisleger, déclara Suffolk. Il a accepté de la porter pour vous. Il partira pour Douvres après le déjeuner.

— Dans ce cas, messieurs, avec votre permission, je vais l'envoyer chercher. Je souhaite lui transmettre un message personnel pour mon frère.

Le beau Florence de Diaceto fut donc appelé. Quand il se présenta devant Anne, déjà habillé et botté pour le voyage, elle lui parla devant les conseillers du roi.

— Florence, lorsque vous parviendrez à Clèves, j'aimerais que vous transmettiez mes respects au duc. Je vous charge également de lui dire que je suis heureuse et honorablement traitée, et que la lettre que je lui envoie exprime le fond de ma pensée. Allez, et que Dieu vous garde, ajouta-t-elle avec un sourire, en lui tendant sa main à baiser.

Ainsi, il pourrait assurer à Guillaume qu'il l'avait vue et qu'elle ne lui avait pas semblé malheureuse ou insatisfaite.

Après le départ de Florence, Anne invita les lords du Conseil à dîner avec elle. Maintenant qu'ils avaient obtenu la lettre réclamée par le roi, ils semblaient moins sur leurs gardes et se montrèrent plus spontanés. Elle leur fit servir des vins de choix et un bon agneau rôti à l'anglaise, qu'elle-même apprécia grandement. Le dîner fut très convivial et la conversation agréable. Ils évoquèrent longuement ses nouvelles propriétés, que les conseillers purent lui décrire en détail. Enfin, quand elle se leva, ils l'imitèrent avec empressement.

— Mes seigneurs, dit-elle, le visage rosi par le vin, je souhaite que vous rendiez ceci au roi. Il s'agit de l'anneau qu'il m'a passé au doigt lors de la cérémonie qui aurait dû faire de nous des époux. Je vous

demande humblement de le prendre et de tenir compte de ce souhait : je voudrais qu'il soit brisé en morceaux, car il ne représente désormais plus rien.

Comme elle tenait l'anneau dans sa paume, elle lut l'inscription gravée à l'intérieur :

— « Que Dieu me garde », murmura-t-elle.

Le Seigneur avait exaucé sa prière, car elle avait sans nul doute bénéficié de sa protection durant les jours qui venaient de s'écouler.

Plus tard, le docteur Harst la trouva en train de déambuler dans le cloître. Elle fut heureuse de le voir, car elle avait hâte de lui parler de la lettre de Guillaume.

— J'ai eu moi aussi des nouvelles du duc, annonça-t-il. Comme vous pouvez l'imaginer, cette lettre au roi ne reflète pas exactement sa pensée. Il était en vérité consterné en apprenant l'annulation de votre mariage. Il juge la conduite de Sa Majesté déplorable et craint que vous ne soyez persécutée en Angleterre, ou qu'il ne vous arrive quelque chose de terrible. Naturellement, j'ai envoyé un messager pour lui assurer que ses craintes étaient totalement infondées.

— Je l'ai également rassuré de mon côté, déclara Anne, se rendant soudain compte que toute cette affaire avait grandement choqué sa famille et l'avait plongée dans l'angoisse.

Dans sa lettre au roi, Guillaume avait été habile à dissimuler ses sentiments et elle n'avait pas soupçonné un instant qu'il s'inquiétait pour elle. Elle l'avait bien mal jugé.

Ils passèrent dans le jardin particulier d'Anne, où des abeilles bourdonnaient en butinant paresseusement les fleurs.

— Vous savez sans doute déjà que le roi a ordonné à tous les vicaires et curés d'annoncer à leurs paroisses qu'on ne prierait plus pour vous à l'église, déclara Harst.

— Cela m'attriste, car je puisais un grand réconfort dans l'idée que tant de gens priaient pour moi.

— Alors vous serez un peu consolée, madame, d'apprendre que, en me rendant dimanche dernier à l'église près de mon logement, j'ai entendu bien des personnes exprimer des regrets concernant l'annulation de votre mariage et déclarer qu'il était fort dommage qu'une dame telle que vous ait perdu sa plus grande joie.

Anne eut un sourire amusé.

— Je n'aurais pas formulé la chose ainsi.

— Certes pas, mais ces mêmes personnes disaient vous avoir appréciée et estimée comme la reine la plus douce, la plus gracieuse et la plus gentille qu'elles aient jamais eue. Elles auraient bien voulu que vous demeuriez leur souveraine. Apparemment, la rumeur de votre conduite exemplaire dans cette délicate situation s'est largement

répandue.

— Je ne mérite pas tant d'estime.

Harst soupira.

— Bien au contraire, madame, vous méritez la plus grande estime. Mais il ne se dit pas que du bien à la Cour et je préfère que vous entendiez certaines choses de ma bouche, plutôt que de les apprendre d'un autre.

— De quoi s'agit-il ? demanda Anne, aussitôt inquiète. Je croyais que vous ne prêtiez pas l'oreille aux ragots.

— Je crains qu'il ne s'agisse pas cette fois de simples ragots. On assure que le roi va épouser Catherine Howard. Certains prétendent même qu'ils seraient déjà mariés en secret.

Cela lui fit mal, mais pas autant qu'elle l'aurait cru.

— Je m'y attendais, répondit-elle. Si le roi se remarie, je ferai bonne figure. Il a besoin d'un autre héritier et d'une femme à aimer.

— Il ne mérite pas votre générosité, objecta Harst d'un ton sévère. Il a bien failli vous couvrir de honte.

Anne le regarda avec insistance. À quoi faisait-il allusion ?

— Je ne veux pas vous entendre critiquer le roi, mon cher ami, protesta-t-elle doucement, tout en lui faisant signe de la rejoindre sur le banc de pierre où elle venait de s'asseoir.

— Votre patience dans l'affliction est hors du commun, commenta-t-il. Certains disent même que dame Howard est déjà *enceinte**, mais cela, je ne puis vous le confirmer.

Anne essaya de ne pas se sentir blessée. Pourtant, si Henri avait vraiment conçu un enfant avec Catherine, alors cela voulait dire qu'elle-même lui avait inspiré de la répulsion, car il n'avait jamais pu l'approcher. Elle soupira. Mais cela était affaire d'attirance et de goût. On ne pouvait rien y faire.

— Combien de temps allez-vous rester enfermée ici à Richmond ? demanda Harst.

— Je ne suis pas enfermée, corrigea-t-elle. Personne ne me retient prisonnière et je peux partir si je le souhaite, mais j'ai jugé plus sage de ne pas apparaître en public tant que les remous provoqués par l'annulation ne seront pas calmés. Je songe même à me retirer quelque temps à la campagne. Je ne manque pas de belles demeures où résider !

— Vous êtes une dame fortunée.

— En effet ! Et je compte bien profiter de la liberté que me procure cette richesse. Maintenant que je n'ai plus à m'inquiéter d'œuvrer pour l'amitié entre mon frère et le roi, j'ai hâte de m'éloigner de la sphère des intrigues. J'aurai tous les privilèges de la royauté, sans les soucis. Je ne serai peut-être plus reine, mais je conserve des nobles parmi mes serviteurs et compte bien les distinguer comme tels. De plus, j'ai

l'intention de continuer à utiliser le pluriel de majesté.

— Madame, le roi a remporté la bataille la plus importante ; il ne se formalisera pas de ce genre de détails.

— Comme vous le voyez, je suis d'excellente humeur, conclut-elle en souriant. Vous pourrez le rapporter à qui vous voudrez.

Une autre lettre de Guillaume arriva, écrite de sa propre main. Fidèle à sa promesse, Anne la transmit au roi, qui la lui renvoya rapidement. Elle répondit à son frère :

« Je suis très satisfaite et souhaite vous le faire savoir, ainsi qu'à notre mère. »

Ce même jour, son intendant, Jasper Horsey, vint l'avertir qu'un officier des entrepôts royaux était venu à cheval de Hampton Court pour faire savoir que des lits, meubles et autres fournitures seraient bientôt apportés dans les nouvelles résidences de la sœur du roi.

— L'officier a déclaré avoir travaillé quatre jours durant avec son commis pour choisir des meubles venus de la demeure du comte d'Essex, dans l'ancien couvent augustinien de Londres. Ils se sont également servis dans les entrepôts de la Tour et à l'abbaye de Westminster.

Anne fut reconnaissante à Henri de sa générosité, mais cela la dérangea de savoir qu'on aménageait ses demeures avec des biens confisqués à Cromwell. Le malheureux était toujours enfermé dans la Tour et sous le coup d'une condamnation à mort. Elle songea qu'elle aurait pu facilement partager son sort, si elle avait choisi de défier le roi.

Elle se demanda pourquoi Cromwell n'avait pas encore été exécuté et espérait que Henri avait jugé plus sage de commuer sa peine en emprisonnement. Elle n'aimait pas savoir que cet homme intelligent, et même brillant, risquait de mourir dans d'atroces souffrances. Il n'y avait pas si longtemps, Margaret Douglas lui avait expliqué en détail comment se déroulaient les exécutions réservées aux traîtres et… vraiment, c'était horrible. Anne se sentait toujours redevable à Cromwell de son mariage, aussi ne voulait-elle pas de ses meubles, car il lui semblait injuste de profiter de son malheur. Elle se promit d'entreposer dans un débarras tout ce qui venait de lui et qui symboliserait à jamais pour elle la chute d'un homme droit et honnête.

Lors de sa visite suivante, le docteur Harst rapporta que, après avoir dissous le Parlement pour l'été, le roi avait quitté Whitehall pour s'installer au palais d'Oatlands avec une maisonnée réduite.

— C'est à peine à un peu plus de trois lieues d'ici, déclara-t-il à Anne, alors qu'ils se promenaient sur un chemin caillouteux qui

longeait la Tamise.

— Pensez-vous qu'il me rendra visite ? demanda-t-elle.

— Je l'ignore, madame.

Il marqua une pause.

— J'apporte aussi de terribles nouvelles. Cromwell a été décapité ce matin à Tower Hill. J'étais là pour le voir.

Elle porta la main à sa bouche.

— Non ! J'avais fini par croire que le roi l'épargnerait. Oh, il le regrettera, j'en suis sûre, car peu de princes peuvent se vanter d'avoir eu un ministre aussi compétent et dévoué.

— Ou aussi zélé à faire leur fortune.

— A-t-il beaucoup souffert ?

Harst hésita un instant.

— Le roi avait gracieusement commué la sentence en décapitation, mais le bourreau était un jeune boucher en haillons qui connaissait assez mal son office. Oui, je crains qu'il n'ait souffert.

Anne frémit.

— Je n'arrive pas à m'ôter de l'esprit que mon mariage a grandement contribué à la chute de ce pauvre homme et pour cette raison je me sens en quelque sorte responsable de sa mort. Docteur Harst, je n'ai pas su me faire aimer de mon mari ! Je ne possède pas, comme certaines femmes, le pouvoir de charmer les hommes. Ce n'est pourtant pas faute d'avoir essayé. Je me suis efforcée d'être dévouée et aimante, et il me semble même qu'à un certain moment le roi a commencé à m'apprécier. Mais il était déjà trop tard. Si Catherine Howard n'avait pas attiré l'attention de notre souverain, Cromwell serait peut-être encore parmi nous.

— Il est difficile, madame, de dire ce qui charme ou pas un homme. Ce roi veut une femme qu'il puisse aimer. Il l'avait déjà montré lors des négociations du mariage, lorsqu'il était tellement désireux de voir votre portrait. Comme vous l'aviez vous-même souligné à l'époque, votre apparence passait avant toute autre considération. Cromwell a donc pris un risque en œuvrant pour votre union. Il pensait sans doute qu'une alliance avec les pays germaniques suffirait à asseoir votre position auprès du roi. Mais, au lieu de cela, ce mariage a été sa fin.

— C'est vrai, pauvre homme. Et j'ai bien failli moi aussi y laisser la vie…

Ils demeurèrent un instant silencieux, à regarder les bateaux circuler sur la Tamise. Anne leva les yeux vers les champs qui s'étendaient au loin.

— À la Cour, les catholiques se réjouissent, bien sûr, déclara Harst. La chute de Cromwell représente pour eux une victoire. Les réformateurs vont devoir se faire discrets. Croyez-moi, vous verrez le

roi défendre l'orthodoxie religieuse plus vigoureusement que jamais. Mr Barnes, un protestant notoire qui avait lui aussi pris part aux négociations autour de votre mariage, sera brûlé comme hérétique à Smithfield dans deux jours. C'est un sinistre indice de la direction que prend le vent.

Anne n'avait jamais parlé à Mr Barnes, mais elle se souvenait de l'avoir vu à Düsseldorf et d'avoir été frappée par l'intensité de son regard. Elle le croyait aisément capable de manifester un zèle fanatique pour la foi luthérienne. Car il fallait avoir la foi, pour être prêt à affronter la mort réservée aux hérétiques.

Harst reprit la parole.

— Je pense que le roi ne s'appuiera plus jamais sur un seul ministre, comme il l'a fait avec Cromwell, et avec le cardinal Wolsey avant lui. Il n'y a pas ici d'homme d'État d'égale valeur.

— Mais Norfolk est très influent, et le sera encore plus si le roi épouse sa nièce.

— Norfolk n'est pas Cromwell. C'est avant tout un soldat qui a de l'ambition pour sa famille. Le roi en est conscient. Croyez-moi, aucun homme ne s'élèvera aussi haut que ceux qui sont partis. Il ne reste plus que des factions qui se battent pour prendre la première place auprès de Sa Majesté.

Anne se remit à marcher. Harst avait probablement raison. Eh bien ! Elle était heureuse de ne plus être mêlée à ça.

Le docteur Harst la rattrapa.

— Pour changer de sujet, madame, j'ai appris aujourd'hui que Hans Holbein était tombé en disgrâce. Il était avec moi à Tower Hill ce matin, car Cromwell était son mécène, et aussi son ami, je suppose. Il s'est plaint de ne plus avoir de commandes du roi.

— C'est à cause de ce portrait de moi qui a induit Sa Majesté en erreur, commenta tristement Anne. Le docteur Wotton l'avait pourtant jugé ressemblant.

— Je n'ai pas vu ce portrait, madame, mais je n'en ai pas besoin. C'est en ami que je vous parle : vous êtes une belle dame, cela ne peut être nié. Votre beauté vient de l'intérieur et illumine vos traits. D'autres que moi l'ont vu et le roi finira peut-être par le voir un jour ; je pense qu'il l'a déjà entrevu, mais que, étant entiché d'une autre, il n'a pas su en prendre conscience.

Jamais le solennel docteur Harst ne lui avait parlé avec autant de familiarité.

— Vous êtes très aimable, mais vos compliments me mettent dans l'embarras, protesta-t-elle en se sentant rougir.

— C'est mon travail de dire la vérité, rétorqua-t-il aimablement.

Elle aurait voulu le prendre dans ses bras ou au moins lui presser la main, mais elle était la princesse de Clèves et lui un simple

ambassadeur. Ils poursuivirent leur chemin dans un silence amical.

Chapitre 18

1540

Comme il faisait chaud ! Anne cousait avec ses nobles dames et elles avaient ouvert les fenêtres en grand, pourtant elles étouffaient. Elles avaient ôté leur robe, ne gardant que leur jupe, leur corsage, et la tunique qu'elles portaient en dessous, dont elles avaient retroussé les manches.

— Vous nous surprenez dans une tenue bien indécente ! s'exclama Anne en riant quand mère Lowe entra en leur jetant un regard où se mêlaient l'étonnement et la désapprobation.

— Que dirait madame votre mère ? s'offusqua la vieille nourrice en secouant la tête et en riant aussi, malgré elle.

Elle apportait deux rouleaux de soie qui venaient d'être livrés par l'apprenti de leur marchand de tissu.

Anne appréciait énormément les journées tranquilles qu'elle passait avec ses nouvelles dames de compagnie. Frances Lilgrave, particulièrement habile aux travaux d'aiguille, l'aidait à parfaire ses points et à dessiner d'élégants motifs de broderie. Frances avait également des dispositions pour les commérages de Cour et il était bien difficile de ne pas s'amuser des histoires scandaleuses qu'elle racontait si volontiers concernant les rendez-vous secrets des uns et les écarts de conduite des autres.

Katherine Bassett n'était qu'une pâle version de sa sœur Anne et, Dieu merci ! elle se montrait beaucoup plus discrète. Elle s'était liée d'amitié avec Jane Ratsey, une brave fille assez sotte, mais pleine de bonne volonté. Mrs Wingfield et Mrs Simpson étaient d'agréable compagnie, et il y avait bien sûr la joyeuse Katharina et la douce Gertrude, toujours aimables et loyales. Katharina savait à présent assez d'anglais pour servir d'interprète et Anne avait elle-même fait des progrès considérables dans cette langue.

Ce jour-là, la discussion portait sur la tournée qui était prévue pour visiter les nouvelles demeures de la princesse.

— Je pense que j'irai d'abord à Hever, puis à Bletchingley, déclara Anne. Vous viendrez toutes avec moi. Ce sera festif et joyeux.

— Je m'étonne que Votre Altesse veuille s'arrêter au château de Hever, déclara Frances Lilgrave, dont les petits yeux noirs se mirent à briller, signe qu'elle avait une histoire extravagante à conter.

— Et pourquoi donc ? demanda Anne.

— C'était la demeure de *sa* famille. Celle d'Anne Boleyn, je veux

dire. Elle est devenue la propriété du roi l'année dernière, à la mort de lord Boleyn.

Bien sûr… Elle avait déjà entendu parler de Hever par la belle-sœur d'Anne Boleyn, lady Rochford, qui avait vécu dans ce château et le détestait. Rien d'étonnant à cela. Lady Rochford haïssait tout ce qui se rapportait aux Boleyn et ne s'en cachait pas.

— Pensez-vous que le château soit hanté ? demanda Jane Ratsey d'un ton craintif.

— J'espère bien que non ! s'exclama Anne, qui ne voulait pas encourager de tels propos.

Mais déjà, la perspective de découvrir Hever ne la réjouissait plus autant.

— Si *elle* hantait un endroit, ce serait plutôt la Tour, n'est-ce pas ? insista Katherine Bassett.

— Nous ne devrions pas parler d'*elle*, gronda Mrs Simpson. Il est mal vu à la Cour de l'évoquer.

— Sans compter que nous pouvons trouver des sujets de conversation plus plaisants, intervint Anne. Par exemple, les nouvelles robes qu'il nous faut commander pour le voyage !

Il y eut un concert d'assentiments.

À cet instant, Hanna von Wylich entra, accompagnée de Joanna, l'épouse de Jasper Horsey. Elles avaient respectivement fait le guet dans l'antichambre et à la tour des gardes, afin d'éviter à leur maîtresse et à ses dames d'être surprises quasiment *déshabillées** par un visiteur impromptu.

Joanna était assez aimable quand elle n'était pas en train de donner des ordres à son mari – ou aux serviteurs subalternes d'Anne –, car elle avait tendance à mener son monde à la baguette (mais elle le faisait si bien qu'Anne ne songeait pas à s'en plaindre) ; quant à Hanna von Wylich, la femme d'Otho, Anne n'avait jamais pu se lier d'amitié avec elle, la jugeant cassante, sournoise et secrète. Entre Otho et Hanna, cela n'allait pas très fort et tout le monde pouvait voir qu'ils ne formaient plus un couple heureux. Otho portait sa misère comme un manteau trop pesant. Sa femme, en revanche, paraissait indifférente.

Et aujourd'hui, elle débordait d'enthousiasme.

— Une barge est en train de s'amarrer en bas, madame ! s'écria-t-elle. Elle transporte des hommes vêtus de la livrée du roi !

— Dépêchez-vous, madame, la pressa Joanna. Ils vont sûrement demander à vous voir.

À la mention du roi, Anne se leva d'un bond et mère Lowe s'empressa de lui enfiler sa robe, en tirant nerveusement et maladroitement sur les lacets de son corsage.

— Que quelqu'un m'apporte un peigne ! s'écria Anne. Mesdames,

enfilez une tenue décente.

Par miracle, elles étaient toutes présentables lorsque deux hommes portant la livrée rouge ornée de la rose Tudor furent introduits par John Bekinsale, le gentilhomme huissier d'Anne, toujours aussi soucieux de l'étiquette.

Les deux visiteurs s'inclinèrent devant elle.

— Dame Anne, le roi voudrait savoir s'il peut vous rendre visite demain et déjeuner avec vous, demanda le plus grand des deux hommes.

Cette annonce la surprit. Henri avait dit qu'il viendrait la voir, mais elle avait cru à des paroles en l'air.

— Sa Majesté sera la bienvenue, répondit-elle. À quelle heure dois-je l'attendre ?

— À 11 heures, madame. Le roi arrivera en barge depuis Hampton Court.

— Y aura-t-il d'autres invités ?

— Non, madame. Sa Majesté sera uniquement accompagnée de son maître des chevaux, de trois seigneurs, de deux palefreniers et d'une petite escorte. Si vos cuisines pouvaient leur fournir un repas approprié, ce serait très apprécié.

— Bien sûr, répondit-elle en pensant qu'elle pourrait faire dresser une table pour eux dans la salle de garde. Dites au roi que je suis sensible à l'honneur qu'il me fait et que je serai heureuse de le voir.

Lorsqu'ils partirent, elle se demanda si Henri n'allait pas déduire de ces derniers mots qu'elle se languissait de lui. Eh bien ! Elle espérait lui prouver dès le lendemain que tel n'était pas le cas.

— Nous avons beaucoup à préparer, annonça-t-elle à ses dames en se tournant vers elles.

Il s'ensuivit une certaine agitation, surtout parmi les plus jeunes, ravies de cette distraction qui venait rompre la monotonie de leurs journées. Anne convoqua Jasper Horsey et l'informa de la visite du roi, puis se rendit aux cuisines et passa une heure avec *Meister* Schoulenburg et Henry, son majordome, à discuter de ce qu'on servirait au dîner. Elle inspecta les nombreuses salles de cuisine qui seraient mises à contribution, vérifiant que tout était propre, puis passa en revue les coffres de nappes afin de choisir le linge le plus fin pour la table. Richmond bruissait tout à coup d'activité comme une ruche : on allait chercher des ingrédients et l'on faisait briller verres et assiettes en or, le tout dans un vacarme de casseroles.

Fuyant le brouhaha déclenché par ses ordres, Anne monta à l'étage pour inspecter le contenu de ses coffres. Elle devait se montrer au roi sous son meilleur jour et rien dans sa mise ne devait amener à penser qu'elle se négligeait. Henri trouverait une femme heureuse, sûre d'elle et satisfaite de son sort. Elle ne porterait plus jamais en sa présence un

vêtement indécent, comme cette robe rouge et noir trop décolletée qu'elle avait revêtue en croyant naïvement réveiller son ardeur – robe qui finirait d'ailleurs en housses de coussins. Elle écarta également les tenues allemandes, qui déplaisaient au roi – et c'était fort dommage, après tout le soin et l'argent que *Mutter* avait mis dans leur confection. Finalement, elle jeta son dévolu sur une robe toute neuve, taillée dans un tissu de damas vert foncé, ajustée à la taille, avec une pointe sur le ventre, un col montant et de longues manches pendantes. La coupe, trouvait-elle, lui allait à merveille. Il y avait une coiffe à la française assortie, bordée de perles. Elle agrémenterait l'ensemble avec un pendentif qui lui venait de Henri.

Le lendemain matin, ainsi vêtue et entourée de ses dames, elle alla attendre la barge royale qui approchait lentement de l'embarcadère. Enfin il apparut, le roi, plus massif et imposant que jamais, dans un somptueux costume de drap d'argent, s'avançant lourdement vers elle le long de la passerelle. Elle tomba à genoux, tête baissée, puis sentit au-dessus d'elle son ombre gigantesque. Il lui prit les mains pour la relever.

— Anna, ma très chère sœur ! s'écria-t-il en l'embrassant sur la bouche à la manière anglaise.

— Votre Majesté, mon frère, c'est un grand honneur, répondit-elle en scrutant son visage à la recherche d'un quelconque signe d'embarras.

Elle n'en trouva pas. Elle s'était attendue à ce que cette première rencontre soit entachée de gêne et de méfiance, voire de culpabilité, mais Henri était d'humeur pétulante et semblait bien plus heureux que la dernière fois qu'elle l'avait vu. Elle aurait dû se douter qu'il ne se sentirait pas mal à l'aise, car bien sûr il était convaincu d'avoir raison et d'être dans son bon droit. Il ne lui venait pas à l'esprit qu'en répudiant son épouse il lui avait à jamais interdit une vie de femme.

— Vous semblez en pleine forme, Anna, déclara-t-il en lui prenant la main et en l'entraînant vers le portail.

— J'allais dire la même chose à propos de Votre Grâce, répondit-elle en riant.

— Cela faisait longtemps en effet que je ne m'étais pas senti aussi bien, confirma-t-il. Cette robe est un excellent choix et vous va très bien.

Ce Henri-là était très différent de celui qu'elle avait épousé. Pour la première fois, elle comprenait pourquoi les gens disaient de lui qu'il se comportait plus souvent en agréable compagnon qu'en roi. Si seulement il avait pu user ainsi de son charme lorsqu'ils étaient mari et femme, elle se serait peut-être sentie suffisamment en confiance pour se montrer plus entreprenante et tenter de le conquérir ! Mais peu importait. Étrangement, maintenant qu'elle était libérée de lui,

elle ne craignait plus de lui déplaire.

— J'ai fait préparer le dîner dans mes appartements, annonça-t-elle alors qu'ils montaient l'escalier menant aux appartements de la reine.

Elle avait fait disposer les sièges de manière à montrer son obéissance. Le roi occuperait un fauteuil placé au centre de la table, sous le dais aux armoiries de l'Angleterre que ses messagers avaient eu la délicatesse d'apporter. Une table séparée, plus petite, avait été placée pour elle à angle droit de la table haute, afin d'indiquer clairement qu'elle était désormais de rang inférieur à son souverain.

Henri ne fit aucun commentaire, mais afficha un air approbateur en découvrant cet arrangement. Une fois assis, il observa avec admiration les corbeilles de fleurs qu'elle avait fait disposer dans la pièce, l'écran de cheminée brodé de couleurs vives qu'elle avait confectionné, les verres vénitiens étincelants et la nappe d'une blancheur de neige.

— Par Dieu, Anna, vous savez comment rendre une maison accueillante, déclara-t-il.

— Je ne me donnerais pas autant de mal pour n'importe quel invité, rétorqua-t-elle en souriant.

Sur son signe de tête, un serviteur s'avança et déposa des serviettes sur l'épaule du roi, puis sur la sienne, tandis qu'un autre plaçait une michette de pain blanc près des plateaux décoratifs – de lourdes plaques d'or – placés sous leurs assiettes. Elle fit signe à son majordome de verser le vin.

— Délicieux, approuva Henri en le goûtant. Est-ce du vin rhénan ?

— Oui, monsieur, tout à fait, confirma-t-elle en y goûtant à son tour. Sachez que cela fait des centaines d'années que nous produisons du bon vin en Allemagne. Et celui-ci est en effet excellent.

Elle remercia son majordome d'un sourire.

On leur apporta le premier plat : six assiettes de poissons garnis d'épices et d'herbes. Henri se mit à manger avec appétit, en complimentant Anne pour sa table.

— Tout cela est succulent, approuva-t-il en avalant la dernière bouchée de sa carpe au verjus.

Il ne fit pas allusion à l'annulation de leur mariage, ni à aucun des événements marquants de ces dernières semaines, et Anne se garda bien de le faire de son côté. Cette attitude indiquait clairement que leur relation partait sur de nouvelles bases et elle se rendit compte que cela lui convenait plutôt bien. Libérés des encombrants liens du mariage, ils découvraient tous deux à quel point ils s'appréciaient.

Lorsque la viande arriva, Henri s'exclama devant le délicieux pâté de cerf qu'Anne avait demandé qu'on lui présentât, sachant que c'était son plat préféré. Il en prit pour lui et en servit à son hôtesse, puis sélectionna pour eux les meilleurs morceaux des autres viandes

proposées. Il fit signe ensuite aux serviteurs de s'éloigner et se pencha vers Anne en lui prenant la main.

— Je me réjouis de vous voir satisfaite de la décision des évêques, Anna. Votre docilité et votre attitude raisonnable ont permis de régler cette affaire rapidement, dans notre intérêt à tous deux.

Anne prit soin de choisir ses mots pour répondre.

— Ce fut pour moi un moment douloureux, avoua-t-elle. Mais j'ai compris la nécessité de l'enquête que vous réclamiez et je suis convaincue que les évêques ont vu juste. C'était très sage de la part de Votre Majesté de douter de la validité de notre mariage. Dans mon ignorance, je n'avais pas la moindre idée qu'il pût y avoir quelque chose d'anormal.

Henri l'observa un instant avec attention. Puis il acquiesça.

— Je sentais depuis le début que vous ne pouviez être ma femme légitime. Aussi en ai-je eu la certitude quand Clèves n'a pu produire les preuves attendues et promises. C'est alors que j'ai expliqué à mon Conseil que ma conscience m'interdisait de consommer le mariage, car j'étais sûr de ne pas avoir le droit de vous posséder, puisque vous étiez la femme d'un autre.

— Je comprends, monsieur, répondit Anne d'un ton conciliant, même si elle comprenait surtout qu'il cherchait à justifier son impuissance. Et moi qui en avais déduit que ma personne vous rebutait !

Elle n'avait pas pu retenir cette pique et eut la satisfaction de le voir rougir. Le roi était gêné !

— Il n'y avait rien de personnel, Anna, je vous l'assure. Simplement, je savais ne pas avoir le droit de vous aimer.

Il mentait et elle le savait, car on lui avait rapporté certains commentaires désobligeants qu'il avait fait à propos de son apparence. Mais il avait sans doute fini par croire à sa propre fable.

— Je vous aime bien, Anna, poursuivit-il en la dévisageant de ses yeux bleus au regard perçant. Et j'ai conscience de vous être redevable. Je sais, pour en avoir fait l'amère expérience, qu'une annulation de mariage peut se transformer en une affaire compliquée et délicate qui dure alors des années. C'est pourquoi je ne l'ai pas demandée sans une bonne raison. Je dois par ailleurs vous avouer que mon Conseil a reculé devant cette perspective. Mais vous avez fait preuve d'une grande ouverture d'esprit et avez tenu compte de mes préoccupations. Je pensais que vous joueriez la femme bafouée et vous montreriez capricieuse et opposante. Votre attitude m'a surpris et j'ai compris à quel point vous étiez une femme d'exception. Néanmoins, nous ne pouvions pas demeurer dans ce mariage qui n'en était pas un. Je vous suis sincèrement reconnaissant d'avoir facilité la procédure pour y mettre fin.

— Votre Altesse a toujours été bonne pour moi et s'est montrée très généreuse dans l'accord conclu lors de notre séparation.

Elle désigna d'un geste de la main la salle richement décorée et le palais que l'on apercevait par la fenêtre.

— Et cela me plaît de rester en Angleterre et d'être votre sœur, ajouta-t-elle.

— Martin Luther n'a pas été aussi charitable que vous dans son jugement, répondit Henri en grimaçant. Savez-vous ce qu'il a dit quand on lui a annoncé l'annulation ? « Le châtelain Henri se prend pour Dieu et entend faire ce que bon lui semble ! » Comme s'il avait son mot à dire ! Il est en vérité fortement contrarié, car il pense que ses partisans sont désormais privés d'une alliée en Angleterre.

— Je n'ai jamais été l'alliée de ces gens ! rétorqua sèchement Anne.

— Je le sais bien, répondit Henri en levant son verre à son intention. Vous êtes une fervente catholique et vous n'aimez pas le pape. Mais je crains que votre nom ne soit inextricablement lié aux réformateurs allemands.

— Tant que Votre Grâce connaît la vérité, ce que pensent les autres m'est égal. Je ne voudrais simplement pas que mon nom soit entaché d'hérésie.

— Rassurez-vous, Anna, je ne vous croirai jamais hérétique. Prendrez-vous encore un peu de cet excellent bœuf ?

Tandis qu'il la servait en découpant la viande d'une main experte, comme tout gentilhomme bien éduqué, Anne remarqua que la porte était entrouverte. De l'autre côté du battant, elle reconnut le bas d'une jupe damassée : Frances Lilgrave écoutait aux portes. Ne voulant pas exposer la jeune femme à la colère du roi, elle s'excusa et se leva pour aller fermer le battant.

— Un léger courant d'air, expliqua-t-elle.

— Je suis heureux de partager ce moment d'intimité avec vous, déclara Henri, avec tant de douceur qu'elle se demanda un instant s'il n'était pas en train de lui faire la cour. Je ne regrette pas d'être venu vous annoncer moi-même la grande nouvelle : j'ai épousé Catherine Howard à Oatlands, le 28 juillet.

Elle ne s'était pas attendue à cette révélation et en resta un instant sans voix.

— Vous vous en doutiez certainement, poursuivit le roi en rougissant légèrement. J'ai été attiré par sa fraîcheur et il m'est venu à l'esprit que je devais l'honorer en lui offrant ma main. Après les nombreuses difficultés qui ont troublé mes mariages, cela me fait du bien d'avoir près de moi dans mes vieux jours un tel joyau de féminité. Voyez-vous, Anna, notre belle relation ne fait pas que contribuer à ma tranquillité et à la paix de mon esprit, mais m'amène

à espérer que Catherine m'apportera les fruits attendus d'un mariage.

Anne n'avait aucune envie d'entendre tout cela. Elle se sentit encore plus rejetée et éprouva une intense jalousie envers son ancienne demoiselle d'honneur, devant laquelle – elle en prenait soudain conscience – il lui faudrait désormais plier le genou. Elle avait maintenant une idée de ce qu'avaient éprouvé Catherine d'Aragon et Anne Boleyn quand le roi les avait remplacées. Elle dut se retenir pour ne pas reprocher à Henri son insensibilité. Mais elle devait absolument passer outre et ne pas se laisser atteindre par tout cela. Elle conserva donc une expression enjouée – et retrouva sa voix.

— Je suis sincèrement heureuse pour Votre Grâce et serai la première à féliciter la reine Catherine de ce grand événement.

— Merci, Anna, répondit Henri, dont le visage rayonnait. Je savais que vous comprendriez. J'ai besoin d'un autre fils et, à mon âge, je ne peux pas attendre. De plus, n'étant pas veuf, je n'avais pas de délai à respecter avant de me remarier. Catherine est jeune et j'ai toutes les raisons d'espérer qu'elle portera bientôt mon enfant.

Il insistait encore un peu plus sur le fait qu'il accomplissait avec Catherine l'acte qu'il n'avait jamais pu accomplir avec elle-même.

— Je souhaite à Votre Grâce de nombreux fils forts et vigoureux, dit-elle. J'ai toujours apprécié Catherine. C'est une personne gentille et attentionnée.

Et trop jeune pour se lier à un homme vieillissant et malade.

— Elle l'est, cela est vrai ! acquiesça Henri avec enthousiasme. Elle a de grandes qualités et des aptitudes pour la couronne.

Tandis qu'il s'extasiait avec lyrisme sur les charmes de Catherine et sur ses manières affectueuses, Anne se rendit compte qu'il était sincèrement amoureux, et que c'était cela qui l'illuminait et le rendait tellement aimable et communicatif. Elle n'avait pas envie de le blâmer ou de lui reprocher son bonheur, même s'il lui donnait plus que jamais l'impression de ne pas avoir été à la hauteur. Il ne pouvait lutter contre ses sentiments. S'il avait reçu un peu plus d'amour, il eût certainement été très différent et son règne en eût été changé. Elle en vint à la conclusion que leur séparation était un mal pour un bien et qu'il fallait voir la main de Dieu dans l'affection qui le liait à Catherine.

Quelque chose, pourtant, la tracassait. Le roi avait annoncé s'être marié le 28 juillet et cette date lui avait paru vaguement familière. À présent, elle se souvenait. C'était le jour de l'exécution de Cromwell. Henri avait-il délibérément choisi de lier les deux événements pour clore symboliquement le chapitre de sa vie que représentait son ancien conseiller, avant d'en entamer un autre ?

Quand on enleva les saladiers de fruits et ce qu'il restait des flans pâtissiers, le roi se leva.

— Je vais bientôt prendre congé, Anna, et vous serais reconnaissant de bien vouloir signer l'acte de séparation avant mon départ.

— Bien sûr, répondit-elle d'un ton conciliant.

Elle fut surprise de découvrir que les trois lords qui l'avaient accompagné à Richmond étaient en fait des membres du Conseil privé. Ainsi, c'était pour obtenir ce document qu'il était venu la voir. Néanmoins, il avait véritablement apprécié ce moment avec elle, elle en était certaine. Et cela était réciproque. Ce déjeuner avait consolidé leur amitié.

Quand les lords du Conseil lui présentèrent l'acte de séparation, elle le signa de bonne grâce.

Après avoir assisté au départ du roi depuis la jetée, Anne retourna dans ses appartements, où des serviteurs étaient en train d'emporter les tables. Dès que la porte se fut refermée derrière eux, ces dames se mirent à bavarder avec entrain.

— Madame, nous étions ravies de voir le roi en si bons termes avec vous ! s'écria Gertrude.

— Peut-être a-t-il changé d'avis concernant votre séparation, supposa Katherine Bassett.

— Il se rend finalement compte qu'il vous aime, ajouta Frances.

— Frances, je vous ai vue, vous écoutiez aux portes, la réprimanda Anne. Et si le roi vous avait surprise ?

Frances rougit.

— Je suis désolée, madame, mais je n'ai pas pu résister. Nous brûlions d'impatience de savoir comment cela se passait avec Sa Grâce et c'était merveilleux de vous voir déjeuner dans une si bonne entente. Je suis sûre que vous reprendrez bientôt votre place de reine.

— C'est absurde ! s'emporta Anne, dont l'humeur venait soudainement de changer.

Si le roi apprenait que ses dames faisaient courir le bruit qu'il allait la reprendre, il se demanderait forcément si l'idée ne leur avait pas été inspirée par leur maîtresse. Et même s'il ne la soupçonnait pas d'en être à l'origine, une telle rumeur ne pouvait que nuire à leur relation.

— Le roi est un homme d'honneur. Il m'a rejetée pour un motif de conscience et ne me reprendrait certainement pas sur un coup de tête, rétorqua-t-elle froidement. Ce serait par trop incohérent. Il y avait à notre mariage des obstacles légaux, donc l'annulation doit être maintenue, même si le roi et moi nous entendons bien. De plus, comme Frances vous l'a certainement dit, il a pris une autre femme.

Elles parurent abasourdies. Frances n'avait donc pas tout entendu de sa conversation avec le roi.

— C'est la vérité, poursuivit-elle. Il a épousé Catherine Howard,

que je vous encourage donc à honorer comme votre reine.

Mère Lowe fit la grimace et il y eut des murmures d'incrédulité et de désapprobation. « Cette intrigante… Bien trop jeune pour lui… Quelle catin… »

— Cela suffit ! s'écria Anne. Je ne tolérerai pas qu'on la calomnie en ma présence, ni en dehors. Vous parlerez d'elle avec respect et aurez une bonne opinion d'elle, tout comme moi.

— Vous êtes une sainte, madame, commenta Gertrude.

— Je suis la dévouée sœur du roi ! lui rappela Anne.

Florence était revenu de Clèves. Anne le convoqua aussitôt.

— Avez-vous remis ma lettre au duc ? demanda-t-elle.

— Oui, madame, je l'ai fait.

— Et comment a-t-il réagi ?

— Il s'est aussitôt retiré pour en examiner le contenu en privé. Ensuite, il a envoyé mon oncle m'informer qu'il ne mettrait pas en péril son amitié avec le roi Henri, même s'il était désolé de ce qui s'était passé.

— Je suis soulagée de l'entendre, murmura Anne d'un ton ému.

Les beaux traits de Florence exprimèrent une sollicitude inquiète.

— Madame, ne croyez pas que le duc soit indifférent à votre situation. Il était troublé que vous restiez ici et a demandé si l'on pouvait inciter le roi à vous laisser rentrer chez vous. Nous lui avons répondu que vous teniez à demeurer en Angleterre et qu'il s'agissait d'un choix de votre part.

— A-t-il commenté les causes de l'annulation ?

— Il a dit que, à sa connaissance, le contrat signé avec le marquis de Lorraine n'avait absolument rien de contraignant. Il est désolé que Sa Majesté ait interprété la chose autrement et lui fait confiance pour régler la question de manière honorable. Cependant, il n'a pas voulu donner un assentiment formel à l'annulation.

Anne se rendit compte qu'il s'agissait là de l'ultime geste de protestation de Guillaume et qu'il ne prendrait pas le risque de compromettre son alliance avec l'Angleterre.

— Mais nous avons parlé en privé un peu plus tard, poursuivit Florence. Il m'a alors avoué être soulagé de voir que vous vous en sortiez aussi bien, car il n'avait pas les moyens de s'opposer au roi Henri. Il se réjouira d'apprendre que vous allez retrouver votre place.

— Pardon ? demanda Anne, confuse. De quelle place parlez-vous ?

— En tant que reine, explicita Florence en lui jetant un regard perplexe.

Elle demeura stupéfaite.

— Où avez-vous entendu cela ?

— On le dit partout à la Cour, et jusque dans les tavernes. Les gens

en parlent comme d'un événement exceptionnel dont il faut se réjouir.

Elle ne pouvait laisser passer cela.

— Florence, les gens parlent sans savoir. Le roi s'est remarié, bien que ce soit un secret pour l'instant.

Le jeune homme prit un air confus.

— Je suis désolée si je vous ai répondu durement, s'excusa Anne. Mon intention n'était pas de vous rabrouer. Allez donc prendre des rafraîchissements en cuisine et, surtout, gardez tout cela pour vous.

Dès qu'il sortit, elle se mit à faire les cent pas, profondément troublée. Ce bruit pouvait provenir des commérages de ses dames, en particulier de Frances. Si l'on remontait jusqu'à sa maisonnée, elle serait impliquée, et la belle carapace qui avait su convaincre Henri qu'elle ne se languissait pas de lui tomberait en morceaux. D'après Florence, la rumeur circulait déjà à la Cour et si c'était vraiment le cas elle finirait forcément par arriver aux oreilles du roi. Henri lui avait assuré ne pas tenir compte des ragots, mais ce sujet le touchait de trop près.

Elle décida donc de montrer au monde qu'elle était parfaitement heureuse et satisfaite de son état de célibataire. Durant la semaine qui suivit, elle prit soin d'apparaître en public avec un visage joyeux, changeant chaque jour de robe et enchaînant des tenues plus somptueuses les unes que les autres. Elle chevaucha sa haquenée jusqu'aux abords du parc de Richmond, où elle espérait être vue par un grand nombre de sujets du roi ; elle fit d'agréables promenades avec ses dames le long de la Tamise et organisa un dîner pour les notables de la région, où l'on servit les mets et les vins les plus raffinés. Pour l'occasion, elle porta une magnifique robe de velours noir bordée de fourrure de Pampelune. Après cela, qui aurait osé dire qu'elle se morfondait ?

Par la suite, elle se demanderait si ces ignobles ragots n'avaient pas incité le roi à avancer l'annonce officielle de son mariage. Deux jours plus tard, le docteur Harst vint l'informer que Catherine Howard s'était montrée à Hampton Court au bras de Henri et qu'il l'avait présentée comme sa reine. Il y avait eu ensuite un déjeuner en public sous un dais d'apparat. La nouvelle reine s'était comportée dignement et avec grâce, et les courtisans l'avaient bien accueillie, rapportait-il – même si beaucoup avaient été surpris de la voir à cette place, l'ayant considérée jusque-là comme une simple maîtresse royale.

En racontant tout cela, le docteur Harst semblait passablement agité. Après quelques circonvolutions, il s'écria :

— Madame, j'ai entendu dire que vous montriez une gaieté et un entrain déplacés. Cela fait jaser à la Cour. Les gens s'inquiètent de savoir si ce comportement est le fait d'une dissimulation prudente, ou bien si vous avez tout simplement déjà oublié le roi.

— Ni l'un ni l'autre ! s'écria Anne d'un ton furieux. Je tenais simplement à montrer que j'étais satisfaite de ma condition pour faire mentir les rumeurs prétendant que j'espérais être reprise par le roi. J'ai craint un instant qu'elles ne vinssent de mes dames. Je n'aurais pas voulu être accusée de les encourager.

— Je doute que vos dames soient les informatrices de l'ambassadeur de France, fit remarquer Harst. Or, il a pris un immense plaisir à alimenter ces ragots.

— C'est bien possible, mais je suis heureuse, et je ne vois pas pourquoi vous, docteur Harst, ou qui que ce soit d'autre, devriez regarder d'un mauvais œil les plaisirs bien innocents que je m'autorise. Est-ce que tout le monde s'attend à ce que je reste assise ici à pleurer la perte de mon mari ? N'ai-je pas le droit de profiter de ma nouvelle vie ? Ou devrais-je déchirer mes vêtements et me battre la poitrine pour montrer à l'homme qui m'a rejetée combien il me manque ? J'ai ma fierté, docteur Harst, voyez-vous !

Harst eut la bonne grâce de prendre un air contrit.

— Pardonnez-moi, madame. Je suis sûr que les ragots finiront par se tasser, comme toujours.

— Je l'espère. Et j'espère aussi que vous et tous les autres cesserez de me juger et de me prendre en faute. Quoi que je fasse, on me critique !

Sa colère ne retombait pas. Mais plus tard, après le départ de Harst, une fois calmée, elle regretta d'avoir froissé un ami, au risque de le perdre.

Le dimanche suivant, en assistant à la messe, Anne dut réciter avec l'assemblée des fidèles une nouvelle prière mentionnant le roi, la reine Catherine et le prince Édouard. Il en était probablement de même dans toutes les églises du pays. Elle pria avec ferveur, faisant ce qu'on lui demandait en essayant de ne pas en prendre ombrage – et en songeant que c'était désormais son lot de faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Elle passa les longues journées d'été à profiter des activités de plein air et à s'amuser, ce qui constituait un excellent antidote contre les regrets. À Richmond, il y avait de la place et de quoi s'adonner à un certain nombre de distractions. Au bout des jardins, on trouvait d'agréables galeries et des pavillons de divertissement où, à l'ombre des murs de treillis qui laissaient passer une brise chaude, on pouvait jouer aux échecs, au backgammon, aux dés, aux cartes ou même au billard(7). Il y avait aussi des terrains de boules, de tir à l'arc et de jeu de paume. Anne aimait regarder jouer ceux de sa maisonnée depuis l'une ou l'autre des galeries.

Elle eut à plusieurs reprises l'occasion d'admirer la silhouette agile

et musclée d'Otho quand il courait pour rattraper une balle ou servait avec dextérité Franz von Waldeck. Elle se prenait alors à songer qu'elle avait connu intimement ce beau corps. Sûrement, l'homme mûr devait être un amant bien plus accompli que le jeune homme frêle d'alors. Il la surprit une fois à la fixer et elle rougit, craignant qu'il n'eût deviné à quelles rêveries elle se laissait aller. Une autre fois, sa femme l'attendait à la sortie du terrain et ils échangèrent des mots durs. Anne n'entendit pas ce qu'ils se disaient, mais elle remarqua le ton résigné d'Otho et les accents pleins d'acrimonie de Hanna. Pour la centième fois, elle se demanda ce qui avait pu transformer ces deux amoureux en deux ennemis.

Elle savait, par les réactions de ses invités, que sa table était en train de devenir célèbre. Maintenant que le roi avait créé un précédent en déjeunant avec elle et en revenant trois semaines plus tard, d'autres suivaient son exemple. Les courtisans se présentaient chez elle, notamment sir Anthony Browne et sir Thomas Seymour, tous désireux d'être régalés, tandis qu'elle-même se découvrait des qualités d'hôtesse.

Elle appréciait de plus en plus la nourriture de son pays d'adoption.

— Rien ne vaut l'Angleterre pour bien manger, déclara-t-elle un jour en servant une généreuse portion de cailles à la duchesse de Suffolk, qui lui rendait visite par une belle journée d'été.

— Mais vous avez sûrement aussi des mets délicieux en Allemagne, répondit la duchesse en savourant la riche sauce dans laquelle trempait sa viande.

— Cela est vrai, approuva Anne en remplissant leurs coupes. Je viens des environs de Cologne, une grande place commerciale où la nourriture est riche et variée. La prochaine fois que vous viendrez, je vous servirai du *Sauerbraten*, des cerises au vin et des *Bretzel*.

Devant l'air dubitatif de son invitée, elle ne put s'empêcher de rire.

— Vous apprécierez tout cela, je vous le promets !

En ce glorieux été béni, Anne pensait souvent à Otho. Dernièrement, leurs yeux s'étaient croisés à deux reprises et, au-delà de la tristesse exprimée par son regard, elle avait perçu quelque chose de différent. Une autre fois, sa main avait frôlé la sienne en s'attardant une seconde de plus qu'il n'aurait fallu – un geste intentionnel, elle en était sûre. L'émoi procuré par ce contact lui avait rappelé le plaisir qu'Otho lui avait donné jadis. Elle trouvait désolant, à seulement vingt-quatre ans, de n'avoir connu l'amour physique qu'une seule fois, de manière furtive et clandestine, et de savoir qu'elle n'y aurait plus jamais droit. Mais cela, elle ne pouvait le confier à personne. Mère Lowe, à qui elle ne cachait presque rien, en eût été choquée. Dans l'esprit de la vieille Allemande, une jeune fille honnête ne pouvait

penser à de telles choses et encore moins les désirer. Si seulement Emily avait été là. Elle aurait compris et sans doute même aurait-elle ri. Mais Emily était désormais très loin. À Clèves.

Anne savait que ses chances de se remarier étaient minces, même si elle était prétendument libre de le faire. Ici, en Angleterre, personne ne prendrait le risque de courtiser celle qui avait appartenu au roi. De plus, le pénible doute qui planait sur ses fiançailles avec François n'avait pas été clairement levé.

Mais au fond, désirait-elle vraiment se remarier ? Son unique expérience en la matière s'était soldée par une humiliation. À présent qu'elle était libre de vivre sa vie comme elle l'entendait, l'idée de se retrouver sous la tutelle d'un mari dominateur ne la tentait guère. La plupart des épouses acceptaient leur sort sans se poser de questions, mais c'était parce qu'elles n'avaient pas goûté au bonheur de se passer de maître. Anne regrettait d'être privée d'amour, mais elle ne voulait pas d'un mariage ; si choquant que cela pût paraître, elle aurait préféré un amant ! Elle en fut d'autant plus étonnée qu'elle n'éprouvait aucune honte à l'idée d'une liaison illicite. La liberté l'avait transformée. Elle n'était pas pour rien la petite-fille du « Faiseur d'enfants » !

Au début du mois d'août, Anne partit avec sa maisonnée pour le bref périple qui devait lui permettre de visiter ses nouvelles propriétés. Le scandale provoqué par l'annulation de son mariage s'étant apaisé, elle pouvait à présent se montrer. En outre, les gens du peuple ne la reconnaîtraient pas et la prendraient sans doute pour une quelconque grande dame profitant de l'été pour faire le tour de ses domaines. Abandonnant son coche, elle utilisa la belle litière offerte par Henri et s'y installa avec mère Lowe, tandis que ses dames, messieurs et serviteurs suivaient à cheval ou dans des chariots couverts.

Elle prit avec elle deux documents signés de la main de Henri, l'un l'autorisant à entreprendre ce voyage, l'autre lui permettant de recevoir la petite Élisabeth. Lors de la dernière visite du roi, elle lui avait demandé si sa fille pouvait rester un peu avec elle, ce qu'il avait accepté sans hésiter. Il avait donc été décidé que Mrs Astley, la gouvernante d'Élisabeth, l'emmènerait au château de Hever. Bizarrement, cela ne gênait pas Henri de savoir que l'enfant séjournerait dans l'ancienne maison familiale de sa mère.

Anne partit vers le sud-est avec son cortège, en direction de Hever, le long des chemins verdoyants du Kent. À l'approche du château, elle se sentit peu à peu gagnée par une sourde appréhension, redoutant qu'il ne fût habité par les tragédies qui avaient frappé ses anciens propriétaires. Cinq ans plus tôt, la famille Boleyn exerçait son pouvoir

à la Cour. Aujourd'hui, presque tous ses membres étaient morts – exécutés ou emportés par le chagrin. Il ne restait que la discrète dame Stafford et sa fille Kate, qui avait servi Anne dans sa maisonnée de reine. Les deux femmes devaient regretter leur domaine – sauf s'il incarnait pour elles le souvenir douloureux de ceux qu'elles avaient perdus à jamais.

Telles étaient les pensées d'Anne tandis qu'elle traversait la belle campagne vallonnée du Kent, puis le parc de chasse qui entourait le château. Enfin celui-ci apparut, niché dans une vallée abritée, un petit édifice fortifié construit en pierres jaunes, entouré de douves et de beaux jardins.

Après avoir été confisqué à la famille Boleyn, Hever avait été entièrement réaménagé, probablement avec des meubles et autres richesses provenant des demeures de Cromwell. L'appréhension d'Anne s'accrut. Avec un passé aussi sanglant, Hever risquait d'attirer sur elle la malchance, car le posséder revenait à profiter du malheur d'autrui.

Néanmoins, Anne dut admettre que le coûteux mobilier qu'on avait récemment apporté tout exprès pour elle était absolument admirable et décida finalement de ne plus s'inquiéter de sa provenance, ni d'ailleurs du passé de Hever. Mais, en parcourant les pièces et en grimpant l'escalier en colimaçon pour explorer les lieux, elle découvrit de nombreuses traces des Boleyn. Dans sa chambre à coucher, le lit à baldaquin, que l'on n'avait sans doute pas pu déplacer en raison de sa taille, était décoré de taureaux sculptés et des initiales T.B. Elle découvrit dans le grenier, soigneusement tourné contre un mur, le portrait d'une jolie brune élégamment vêtue, avec l'inscription latine « *Anna Bolina uxor Henry Octa* », « Anne Boleyn, épouse de Henri VIII ». Certainement, le roi n'avait pas voulu que l'on exposât celle qu'il avait envoyée à la mort, raison pour laquelle on avait écarté ce tableau. Anne se demanda si le portrait était ressemblant. Car, si c'était le cas, Anne Boleyn n'avait pas été une beauté. Avec son visage long et fin, ses yeux sombres et vigilants et sa bouche pincée, elle ressemblait beaucoup à sa fille, si ce n'était qu'Élisabeth avait la carnation et le nez de Henri. Il se dégageait pourtant du personnage un charme indéfinissable, que l'artiste avait su rendre subtilement. Anne aima ce portrait et décida de le faire accrocher dans la galerie ; cela lui semblait une juste réparation, car si elle possédait aujourd'hui Hever, c'était au prix du sacrifice de cette jeune femme. Il faudrait simplement bien penser à le faire enlever si le roi lui rendait visite.

Anne imagina les Boleyn recevant Henri dans le grand hall, avec son immense cheminée de pierre et son couloir menant aux cuisines. Il avait peut-être fait la cour à Anne Boleyn dans la salle haute où se réunissait la famille, et déambulé le long de la grande galerie. Dans la

sombre cuisine comportant un puits creusé à même le sol, on avait préparé des festins et on s'était activé pour les repas quotidiens. Tout cela n'était plus à présent qu'un lointain souvenir. Comme la roue de la fortune tournait vite – et quels terribles dommages cela pouvait parfois causer.

Anne se promit de faire de son mieux pour redonner vie à Hever et chasser ses fantômes. L'endroit le méritait, il était véritablement superbe.

Vêtue d'une seyante robe verte, Anne observait depuis sa fenêtre le groupe à cheval qui venait d'apparaître au sommet de la colline. Elle reconnut aussitôt la petite Élisabeth et s'émerveilla de la voir éperonner si vaillamment sa haquenée, alors qu'elle n'avait pas sept ans. Elle descendit l'accueillir devant la grande porte, entourée de sa maisonnée. Le groupe s'était encore rapproché et on distinguait à présent Élisabeth et sa gouvernante, suivies de deux hommes d'armes et de trois dames. Anne attendit que la troupe eût franchi le pont-levis et pénétré dans la cour pour exécuter une profonde révérence. L'enfant lui rendit la politesse dès qu'elle fut descendue de cheval. Elle avait les joues rougies par sa chevauchée et ses longs cheveux roux flottaient sur ses épaules.

— Bienvenue, lady Élisabeth ! s'exclama Anne en souriant. Sa Majesté a été très aimable de vous avoir autorisée à me rendre visite.

Elle maîtrisait de mieux en mieux l'anglais et n'en était pas peu fière.

Élisabeth inclina à peine la tête, comme si elle avait conscience d'accorder à son hôtesse une faveur par sa royale présence. Puis tout le monde entra dans le grand hall du château, où l'on avait disposé sur des tréteaux une foule de bonnes choses à manger – de la charcuterie, des tourtes, des tartes à la crème et une sélection de fruits confits qui firent briller les yeux de l'enfant et qu'Anne avait commandés tout spécialement pour elle, Henri l'ayant prévenue que sa fille était gourmande.

— Nous goûterons aussi un plat de Clèves, annonça-t-elle fièrement, tandis qu'elles s'installaient à la table haute, avec Élisabeth à la place d'honneur.

Sur un signe de tête de leur maîtresse, deux serviteurs s'avancèrent. L'un d'eux versa du vin coupé d'eau à leur jeune invitée, tandis que l'autre apportait un plateau chargé d'une sorte de bouillie d'un blanc verdâtre qui formait un monticule.

— Qu'est-ce donc, madame ? demanda Élisabeth d'un ton intrigué.

— De la choucroute, répondit Anne. Un plat de chou cuit avec du sel, du vin et des baies de genièvre.

Elle adressa un autre signe de tête pour que l'on servît de la

choucroute à l'enfant. Celle-ci goûta et approuva.

— Très bon, déclara-t-elle avant de se mettre à manger voracement.

Ravie de constater que la visite débutait sous de bons auspices, Anne adressa un sourire à Mrs Astley, la gouvernante, une femme cultivée qui s'exprimait très bien et adorait sa protégée, qu'elle ne cessait de couvrir de louanges.

Une fois qu'elles eurent mangé à leur faim, Élisabeth voulut visiter. Anne n'avait pas évoqué la famille Boleyn, mais elle songea que l'enfant souhaitait mieux connaître les lieux où sa mère avait grandi. Ce château avait appartenu à sa famille, après tout.

Dans la longue galerie, Élisabeth remarqua aussitôt le portrait de sa mère et Anne s'en voulut terriblement de l'avoir laissé là. Elle avait eu l'intention de le faire enlever avant l'arrivée de la princesse, mais, dans l'agitation des préparatifs, elle avait oublié de donner des ordres dans ce sens.

— C'est ma maman ! s'écria impulsivement l'enfant, avant de plaquer une main sur sa bouche.

La pauvre savait déjà que la reine Anne Boleyn ne devait pas être mentionnée en public.

Anne vit que Mrs Astley fixait le portrait avec des yeux embués de larmes.

— J'avais prévu de le faire emporter, murmura-t-elle, confuse. Mais j'étais tellement occupée à préparer votre venue…

La gouvernante vint à son secours.

— Cela n'est rien, Votre Altesse. Lady Élisabeth a déjà vu des portraits de sa mère. J'y ai veillé, car je trouve important qu'elle puisse lui donner un visage.

— Comme je comprends, murmura Anne avec émotion. Cette pauvre enfant. Et cette pauvre femme. Voyez-vous, ajouta-t-elle d'un ton fervent, je souhaite sincèrement soutenir lady Élisabeth et devenir pour elle une amie.

— La gentillesse de Votre Grâce est très appréciée, approuva Mrs Astley.

Les deux femmes échangèrent un regard amical.

Quant à Élisabeth, elle ne détachait plus son regard du tableau.

— Comme elle est belle, murmura-t-elle.

— Ce portrait est très ressemblant, assura la gouvernante.

— Cela m'a fait plaisir de le trouver ici, expliqua Anne. Car, à la Cour, personne ne parle d'elle.

— Les gens ont bien trop peur du roi, répondit posément Mrs Astley. Il n'est pas bon de dire ce que l'on pense de tout cela.

Au ton de sa voix, Anne devina sa désapprobation, mais ne fit pas de commentaire.

— Venez, dit-elle à Élisabeth. J'ai quelque chose à vous montrer.

La prenant par la main, elle traversa la galerie avec elle pour l'entraîner dans sa chambre à coucher.

— Ce lit était celui d'un membre de la famille de votre mère, annonça-t-elle.

Élisabeth ouvrit de grands yeux.

— Mais pourquoi est-il ici ? voulut-elle savoir.

— Ce château était la demeure de votre mère, révéla la gouvernante.

Anne comprit alors qu'Élisabeth ignorait le lien entre les Boleyn et Hever.

— Elle y a passé son enfance, poursuivit Mrs Astley. C'est ici que le roi votre père venait lui rendre visite. À l'époque, elle ne voulait pas de lui et ne cessait de le repousser.

— Mais il était le roi ! s'exclama Élisabeth d'un ton choqué.

— Oui, mais en choisissant votre mère comme dame de son cœur, il la plaçait au-dessus de lui, pour l'adorer comme une déesse en quelque sorte. Il en a toujours été ainsi dans le jeu de l'amour à la Cour, expliqua Mrs Astley en souriant.

— Eh bien, ce n'était pas le cas à Clèves ! commenta Anne. Là-bas, les jeunes filles sont contraintes d'épouser ceux que leurs pères ont choisi pour elles.

— Ne vous y trompez pas, c'est aussi l'usage chez nous, soupira Mrs Astley. C'est pourquoi les amoureux ne peuvent que s'aimer en secret, en respectant les règles de l'amour courtois.

— Pour moi, tout était signé et scellé avant même que je ne rencontre Sa Majesté. Il en va ainsi pour les princesses.

Élisabeth la dévisagea fixement.

— Personne ne me fera épouser un homme que je n'aurais pas vu, et je ne me fierais pas à un portrait.

Ses paroles firent tressaillir Anne. L'enfant avait-elle entendu dire que son père avait trouvé sa quatrième épouse repoussante quand elle s'était présentée devant lui, après avoir été séduit par son portrait ? Était-ce pour cette raison qu'elle la regardait en cet instant avec insistance, comme pour l'évaluer ?

— Vous épouserez l'homme que le roi votre père choisira pour vous, ma chère, déclara Mrs Astley avec fermeté. Lorsqu'il a rencontré votre mère, il était marié. Ne pouvant lui demander d'être sa femme, il lui a proposé d'être sa maîtresse.

— Sa maîtresse ? répéta Élisabeth en caressant du bout des doigts les sculptures des montants du lit.

— La dame de ses pensées, expliqua Mrs Astley, ne révélant ainsi qu'une partie de la vérité. Celle qui gouvernerait son cœur, tout comme je vous gouverne.

— Et elle lui a dit « non » ? C'était courageux de sa part ! commenta Anne.

— Mon père l'aimait-il beaucoup ? voulut savoir Élisabeth.

Mrs Astley hésita.

— Oui. Il lui était entièrement dévoué. Afin de pouvoir l'épouser, il a rompu avec le pape et s'est fait chef de l'Église d'Angleterre. Et à la fin, il a réussi à faire sa conquête.

Leur belle histoire avait tout de même très mal fini, aussi valait-il mieux changer de conversation. Anne décida de faire diversion.

— Je vais vous montrer votre chambre à coucher, annonça-t-elle. Suivez-moi.

— Ne puis-je pas dormir ici ? demanda Élisabeth.

— C'est la chambre de lady Anne, répondit Mrs Astley. Et ce lit devait être celui de votre grand-père. Voyez ces initiales… Elles signifient sûrement Thomas Boleyn.

— Je m'en doutais, commenta Anne. Vous pouvez prendre cette chambre, lady Élisabeth. Je vais ordonner à mes servantes de la préparer pour vous.

Elle sourit à l'enfant, qui lui adressa un regard reconnaissant.

— Et maintenant, venez, je tiens à vous montrer les jardins. Ils sont magnifiques.

Le château était imprégné de la présence d'Anne Boleyn. Anne pensait à elle dans chaque salle, chaque recoin du jardin, sous chaque tonnelle ombragée. Réveillée cette nuit-là dans la chambre à coucher qui aurait dû être celle d'Élisabeth, elle se demanda si l'enfant avait réussi à s'endormir dans le grand lit à baldaquin. Entre l'atmosphère du vieux château et les révélations de la journée, il y avait de quoi déstabiliser une si jeune personne… Mais Élisabeth était une enfant sombre et secrète, plus curieuse qu'émotive, qui ne semblait pas affectée outre mesure par la perte de cette mère qu'elle avait à peine connue ; mais, après tout, il était bien difficile de savoir ce que cachait cette petite tête rousse.

De son côté, Anne n'aimait pas se trouver dans l'obscurité à Hever. L'ombre d'un meuble ou le cri d'une chouette suffisaient à lui donner la chair de poule. La nuit, elle gardait toujours une bougie allumée et faisait dormir l'une de ses servantes sur la paillasse au pied de son lit, afin de ne pas rester seule. Elle n'avait jamais rien vu ni entendu d'étrange ou d'effrayant dans ce château, mais, pour une enfant à l'imagination débordante, la nuit pouvait être source de terreurs. Heureusement, l'estimable Mrs Astley dormait près d'elle.

Le lendemain matin, Élisabeth déclara avoir passé une excellente nuit, mais Mrs Astley avait l'air fatiguée. Après le petit déjeuner, elle prit Anne à part.

— Madame, est-ce vous que j'ai entendue sangloter dans la nuit ? demanda-t-elle.

— Non, répondit Anne, surprise. Ce n'était pas lady Élisabeth, j'espère ?

— Non, ce n'était pas elle, car elle dormait à poings fermés. Mais il y avait tout près de nous quelqu'un qui semblait réellement dans la détresse.

Anne interrogea les personnes qui avaient dormi dans le voisinage de la chambre de Mrs Astley, assez près en tout cas pour être entendues d'elle, mais aucune n'admit avoir pleuré. Elles n'avaient aucune raison de mentir et Anne les crut. Elle commença à se demander si le château n'était pas réellement hanté. Les sanglots étaient peut-être ceux d'Anne Boleyn, qui pleurait sur le sort de sa petite fille privée de l'amour d'une mère.

Les jours s'écoulèrent rapidement. On n'entendit plus de pleurs et bientôt – trop vite –, Élisabeth vint faire ses adieux à la maîtresse de maison.

— Votre Grâce doit revenir, déclara Anne. Cette visite m'a fait grand plaisir. J'espère que vous penserez à moi avec affection.

— Oui, madame, affirma Élisabeth avec ferveur.

Elle tendit sa petite main à baiser, mais Anne se pencha pour la serrer dans ses bras et l'embrasser tendrement.

— Revenez vite ! lui dit-elle.

Ce même jour, après le départ d'Élisabeth, Anne était assise dans son coin préféré des jardins, profitant du soleil et d'une rare solitude, lorsqu'elle entendit une dispute de l'autre côté de la haie de buis qui se trouvait derrière elle. Elle reconnut les voix d'Otho et de sa femme.

— Je vous aimais ! disait-il. Je vous ai aimée de tout mon cœur, mais vous m'avez traité comme si je n'étais rien de plus que de la boue sous vos semelles. Et cela vous étonne que je ne veuille plus m'approcher de vous ?

— Je n'étais pour vous qu'un trophée, s'emporta Hanna. Werner, lui, m'aime pour ce que je suis.

Werner ? Parlait-elle de Werner von Gymnich, un échanson de sa maisonnée ? C'était un assez beau garçon, mais beaucoup moins séduisant que son époux.

— Vous vous trompez, je vous aimais sincèrement, répéta Otho d'une drôle de voix, comme s'il serrait les dents. Mais vous avez choisi de me trahir et maintenant vous essayez de vous justifier en rejetant la responsabilité sur moi. Je ne veux plus vous écouter, Hanna. Vous n'êtes pas digne de mon amour.

— Lequel des deux rejette la faute sur l'autre ? hurla Hanna. C'est

elle que vous voulez, n'est-ce pas ? J'ai compris que votre cœur lui appartenait de nouveau, comme il lui a appartenu autrefois. Eh bien, qu'elle en profite !

Anne savait qu'elle n'aurait pas dû écouter cette conversation, mais la curiosité l'avait d'abord clouée sur place et à présent elle n'osait plus bouger – ils risquaient de l'entendre et de se douter qu'elle était là depuis un certain temps.

— Si seulement elle pouvait être mienne ! s'enflamma Otho. Elle vaut cent femmes comme vous. Je n'ai jamais vu une personne aussi courageuse et digne dans l'adversité.

Anne prit une grande inspiration.

— Vous la plaignez, c'est cela ? A-t-elle joué avec vous les demoiselles en détresse ?

— Non, son comportement envers moi a toujours été irréprochable et vous le savez très bien. Hanna, arrêtons cela. Nous ne voulons plus l'un de l'autre, et vivre avec ces récriminations constantes est un enfer sur Terre. Retournez à Clèves. Dites à lady Anne que votre famille a besoin de vous, ou ce que vous voudrez. Mais, pour l'amour de Dieu, laissez-moi en paix !

— Mais Werner est ici, protesta Hanna. Pourquoi devrais-je vous laisser libre de poursuivre lady Anne de vos assiduités et me priver de l'homme que j'aime ?

Anne porta une main à sa gorge et son cœur se mit à battre la chamade. Ainsi, Otho l'aimait ! C'était inespéré et cela la rassura sur le fait qu'elle était désirable. Bien sûr, Otho était marié et jamais elle ne pourrait lui appartenir, car elle ne se sentait pas le droit de briser un peu plus son couple. Mais la simple idée d'être aimée de lui suffisait à inonder son âme de bonheur.

En attendant, elle ne pouvait plus rester là, à écouter cette dispute où l'on parlait d'elle. Elle fit quelques pas sur le chemin en s'efforçant de ne pas faire de bruit, puis jeta un regard en arrière pour s'assurer qu'elle n'avait pas été vue. Ils étaient tous deux tournés vers elle et la regardaient fixement. Elle les salua de la tête et se remit à avancer, en espérant qu'ils n'avaient pas deviné qu'elle avait tout entendu.

Chapitre 19

1540

Au milieu du mois d'août, Anne emmena sa maisonnée à Bletchingley, dans le Surrey, à environ trois lieues à l'ouest de Hever. Le splendide manoir en briques rouges se trouvait à moins d'une demi-lieue du village. Là, Anne fut accueillie par le nouveau gardien des lieux, Thomas Cawarden, un beau garçon d'une vingtaine d'années, débordant d'énergie et de virilité. Il avait un visage de chérubin, des yeux aux paupières lourdes, un sourire dévastateur et des cheveux châtains coupés court. Il portait un élégant pourpoint sur une tunique taillée dans un damas extravagant. Quand il se redressa de sa révérence, Anne se sentit troublée par son regard.

Il s'empressa de lui faire savoir qu'il s'était diligemment occupé des bâtiments, ainsi que des deux parcs de chasse qui les entouraient et s'étendaient sur plus de deux lieues – car il était également maître de la chasse au cerf. Mais il parlait en s'enorgueillissant de tout cela, et pas sur le ton de quelqu'un qui rend des comptes à la maîtresse des lieux.

— J'habite à la ferme Hextalls, non loin d'ici, expliqua-t-il.

— Vous vivez seul, Mr Cawarden ?

— Oui. Avec quelques domestiques.

Il n'était donc pas marié. Anne en fut étonnée.

Il la fit passer sous l'arche de la grande porte d'entrée, qui donnait dans une cour extérieure, et elle regarda autour d'elle avec intérêt, en s'efforçant de faire abstraction de la présence pleine de vitalité et de charme de Cawarden. Il ne soutenait pas la comparaison avec Otho, bien entendu ; jamais Otho ne serait remplacé dans son cœur par le premier bellâtre venu. En se retournant vers les gens de sa maisonnée qui suivaient la visite, elle l'aperçut qui marchait à côté de Hanna, le visage fermé. De nouveau, elle fut envahie par une bouffée d'amour et de désir pour lui, comme cela lui arrivait fréquemment ces derniers temps.

— Vos appartements particuliers se trouvent ici, annonça Cawarden en désignant le bâtiment devant eux.

Ils franchirent une seconde porte voûtée qui donnait dans une grand-salle superbement décorée, au sol carrelé, attenante à la chapelle. Au-delà, il y avait une foule de salles grandes et petites, de cabinets et d'oratoires, entièrement lambrissés, y compris les plafonds.

— Vous compterez ici soixante-trois salles, déclara-t-il avec

orgueil.

— C'est une belle demeure, observa Anne.

Ils montèrent un escalier en colimaçon aboutissant à une galerie menant à des appartements privés vastes et luxueux, somptueusement meublés, sans doute en prévision d'une visite du roi. Dans l'immense chambre à coucher royale, le grand lit, les chaises et les tables étaient en noyer – une essence rare, lui expliqua Cawarden.

— Le roi possède un lit en noyer à Whitehall, commenta Anne, qui tenait à montrer qu'elle avait vécu dans des palais et était habituée à des logis d'une grande magnificence.

Les tentures et les coussins du lit étaient taillés dans un tissu d'or et d'argent, brodés de fils de soie de couleur. On avait disposé sur les fauteuils et les bancs de nombreux autres coussins de satin rouges, jaunes, verts et bleus. Anne estima qu'il devait y avoir en tout dix-sept toises de coûteuses tapisseries sur les murs.

Venaient ensuite deux autres chambres à coucher, qui s'avérèrent presque aussi grandes et luxueuses que la première. Anne en attribua une aux von Wylich : se sentant vaguement responsable de la mésentente qui régnait entre eux, elle espérait par cette faveur faciliter une réconciliation – le geste étant censé montrer à Hanna que leur maîtresse n'était pas sa rivale en amour. Malheureusement, la jeune femme accepta l'offre d'un air morne, comme si elle ne pouvait se réjouir de partager une chambre avec son époux, que la pièce fût belle ou pas. Anne en aurait presque regretté son élan de générosité, d'autant plus qu'elle se rendait compte, après coup, que d'autres membres de sa maisonnée étaient mieux placés dans la hiérarchie pour les chambres les plus belles. Elle s'empressa donc de proposer la seconde à son chambellan, sir William Goring.

Tout en haut de l'escalier, à l'étage du dessus, Anne trouva la salle d'apparat et, au dernier, les pièces qu'occuperait le reste de son personnel. Laissant chacun déballer ses affaires, elle suivit Thomas Cawarden jusqu'au rez-de-chaussée, en compagnie de quelques dames, afin d'examiner de plus près le grand hall et les deux parloirs.

— Votre Altesse pourra utiliser ces salles pour les réceptions et pour recevoir à sa table, précisa-t-il, comme s'il avait déjà choisi à sa place.

Anne commençait à s'agacer sérieusement de son attitude présomptueuse et de cette manière de se comporter en maître des lieux. Elle remarqua que des tréteaux étaient installés pour le repas dans l'un des deux parloirs ; deux jeunes filles en tablier et bonnet de linon disposaient déjà des assiettes et des serviettes pour six personnes.

— J'ai pensé que Votre Altesse serait heureuse de dîner avec moi et d'inviter son chambellan et son intendant, ainsi que deux de ses

dames, car j'ai beaucoup à vous apprendre sur ce manoir, déclara Cawarden.

Une fois de plus, elle fut ébahie par son aplomb. C'était à elle, en tant que maîtresse de maison, de décider avec qui elle dînerait et où. Cependant, ce qu'il proposait était tout à fait raisonnable et changer les arrangements à la dernière minute l'eût fait passer pour capricieuse, aussi acquiesça-t-elle gracieusement.

— Je vous remercie, dit-elle. Je descendrai à 18 heures.

Dans une autre salle, elle eut le plaisir de trouver des tables de jeu, des instruments de musique et des placards remplis de cartes à jouer, de jeux de société, de dés et de partitions.

— Nous ne manquerons pas de distractions, fit-elle remarquer à ses dames en souriant.

— Votre Altesse aime jouer aux cartes ? demanda Cawarden, tout en scrutant le visage d'Anne de son regard intense.

— Oui, beaucoup, répondit-elle.

— Merveilleux ! Nous pourrons faire une partie après le dîner !

Il ne savait donc pas que seules les personnes de rang supérieur lançaient de telles invitations ? Cette fois, elle se rebiffa.

— Je serai sans doute fatiguée par le voyage, Mr Cawarden. À présent, j'aimerais voir les cuisines, si vous le voulez bien.

Il haussa les épaules et lui fit traverser le grand hall pour lui montrer la cuisine et ses dépendances. Elle inspecta attentivement le cellier, la cave, le cabinet où l'on gardait les épices, la buanderie, la laiterie, le fournil, la brasserie et le moulin à blé, regrettant presque de ne trouver aucune raison de se plaindre, car tout était d'une propreté irréprochable et en parfait état. Dans la cuisine, *Meister* Schoulenburg était déjà en train d'asseoir son autorité et s'occupait de rassembler poêles, casseroles et ingrédients pour la préparation de leur repas du soir. Anne lui sourit.

— Êtes-vous satisfait, mon ami ? lui demanda-t-elle.

— Ce sera le cas lorsque ces maudits garçons de cuisine feront correctement leur travail, grommela-t-il en allemand, sans aucun souci des convenances, comme à son habitude.

Anne ne put s'empêcher de rire.

— Je suis sûre que vous les mettrez au pas en un rien de temps.

Elle se tourna vers Cawarden, qui attendait avec une impatience mal dissimulée.

— Je vais me reposer un peu, maintenant, Mr Cawarden. Je vous verrai au dîner.

À 18 heures précises, la cloche de la tour de garde se fit entendre. Anne était prête, vêtue d'une robe de velours par-dessus un jupon cramoisi et d'une coiffe à la française bordée de perles. En se dirigeant

vers l'escalier, elle rencontra sir William Goring qui sortait de sa chambre. Il s'inclina devant elle.

— Votre Altesse, je suis heureux d'avoir l'occasion de m'entretenir seul avec vous, déclara-t-il. Vous sembliez comme moi dépassée par l'attitude de Mr Cawarden. J'ai observé votre expression pendant qu'il pérorait. En vérité, il se comporte comme s'il était ici chez lui.

— C'est en effet l'impression que cela m'a fait, confirma Anne. Il semble avoir une très haute opinion de sa personne.

— C'est quelqu'un avec qui il faut compter, madame, et qu'il vaut mieux ne pas se mettre à dos. Il fait partie de ces « hommes neufs » qui ne possèdent aucun titre de noblesse et se sont élevés grâce à leurs seules compétences. Le père de ce monsieur était tisserand, à ce qu'on m'a dit. Cawarden a eu la chance de devenir le protégé de lord Cromwell et c'est ainsi qu'il est devenu gentilhomme de la Chambre privée du roi. Il est proche de Sa Majesté et doit donc être traité avec prudence.

— Merci pour l'avertissement, sir William. Cependant, je ne pense pas que le roi approuverait son audace. S'il continue ainsi, j'en parlerai à Sa Grâce.

Suivie de Katharina et de Gertrude, elle descendit dans la salle où la table était mise. Cawarden s'inclina respectueusement lorsqu'elle entra, puis entreprit de lui faire du charme. À mesure que le repas avançait, le vin aidant, elle se sentit malgré elle séduite par le jeune homme – dont l'esprit et la beauté n'auraient laissé aucune femme indifférente.

— Ce domaine était autrefois la propriété des ducs de Buckingham, expliqua-t-il en désignant de la main les splendeurs qui les entouraient. L'un d'eux a été envoyé au cachot pour avoir mené une rébellion contre le roi Richard, après quoi tous ses biens ont été confisqués. Son fils, le dernier duc, à qui ils ont été restitués, a fait démolir la vieille bâtisse pour construire celle-ci. Il avait bon goût, n'est-ce pas ?

Sans laisser à Anne le temps de répondre, il poursuivit :

— Mais il n'avait apparemment rien appris de l'exemple de son père, car il a lui aussi été décapité pour trahison. Bletchingley est alors revenu à la Couronne.

Anne se désola d'apprendre que Bletchingley, tout comme Hever, avait appartenu à des gentilshommes morts dans le sang. Le More, qu'elle n'avait pas encore visité, avait été la demeure du cardinal Wolsey, lequel serait probablement passé par les mains du bourreau s'il n'était pas mort avant – vaincu par la maladie peu après sa disgrâce.

— Cela me déplaît de tirer profit du malheur des autres, déplora-t-elle en reposant son couteau.

— Oh, mais vous n'êtes pas la première propriétaire depuis la mort de Buckingham, assura Cawarden d'un ton enjoué. Le roi l'avait accordé à sir Nicholas Carew. Ce n'est qu'après son exécution, l'année dernière, que le domaine est revenu à la Couronne pour la troisième fois.

— Et vous trouvez que cela rend l'histoire de ces lieux moins tragique ? demanda Anne avec une pointe d'ironie. Ceux qui ont occupé cette belle demeure n'ont pas été très chanceux, on dirait.

— Ils avaient trahi, à quoi s'attendaient-ils ? rétorqua Cawarden avec dédain. Ils ne méritent pas que l'on s'apitoie sur leur sort.

Une telle désinvolture était véritablement révoltante. Anne préféra changer de sujet.

— Vous m'avez dit que le domaine comportait deux grands parcs, n'est-ce pas ?

— Des parcs de chasse bien pourvus au nord et au sud, répondit-il fièrement. On les appelle le Petit Parc et le Grand Parc. Et à l'ouest de ceux-ci se trouvent les ruines de l'ancien château de Bletchingley.

— Il faudra que j'aille les voir, commenta Anne.

— Je vous y escorterai, déclara Cawarden.

Anne vit sir William Goring et Jasper Horsey échanger un regard. Cawarden connaissait ces terres mieux que personne et dans un sens il était légitime qu'il proposât de les lui faire visiter. Pourtant, elle eut une fois de plus l'impression d'être manipulée et en fut agacée. Elle décida donc de ne pas répondre à l'invitation.

— Vous vivez donc à Hextalls ? demanda-t-elle.

— Oui, madame. C'est tout près, à Little Pickle.

Ce qui voulait dire « petit cornichon ». Anne ne put s'empêcher de sourire. Elle commençait à aimer ces étranges noms de lieux anglais.

— Hextalls fait partie du domaine de Bletchingley, expliqua Mr Cawarden. La maison est ancienne, mais elle a été bien entretenue et est de taille correcte.

— J'ai entendu dire qu'elle comportait deux cours, une grande salle et un grand enclos pour les cerfs, commenta Goring. Cela me semble en effet très correct.

Surtout pour un fils de tisserand. Ces mots ne furent pas prononcés, mais ils étaient sous-entendus. Anne le comprit. Elle vit rougir Cawarden.

La discussion porta sur la tournée estivale du roi, la nouvelle reine et l'augmentation des prix. Cawarden et Goring ne cessaient de se contredire, comme s'ils essayaient de marquer des points l'un contre l'autre. Lassée de leurs échanges de piques, Anne se leva.

— Messieurs, je suis fatiguée et dois aller me coucher. Je vous souhaite une bonne nuit.

Elle ne remercia pas Cawarden pour le repas. Car, en vérité, c'était

elle la maîtresse de maison et lui l'invité.

Au fil des jours, Anne commença à se familiariser avec Bletchingley, sans pour autant s'y sentir à l'aise. L'autoritaire Thomas Cawarden n'était pas son seul problème. Elle avait désormais la certitude que Wymond Carew interceptait sa correspondance, avec la complicité de sa femme Martha.

Elle avait commencé à s'en douter en constatant que ceux à qui elle écrivait mettaient un temps anormalement long à lui répondre. Ensuite, et cela à deux reprises, elle avait eu la nette impression qu'on avait déplacé et utilisé son sceau. Pour finir, Martha Carew avait laissé échapper une information qu'elle avait lue dans l'une de ses lettres. Anne avait écrit à *Mutter* qu'elle détestait la coutume anglaise consistant à saluer les gens par un baiser sur les lèvres, et cela elle ne l'aurait jamais confié à personne en Angleterre, de peur que ses paroles ne soient répétées et jugées offensantes. Et voilà que Mrs Carew avait un jour lancé à Otho von Wylich qui l'embrassait à la mode anglaise, alors qu'il les rejoignait sur le terrain de boules : « Ne donnez pas de baiser sur les lèvres à lady Anne, elle déteste cela ! » À cet instant, Anne avait eu la confirmation que les Carew surveillaient son courrier.

Elle n'avait rien à cacher et, même si le roi lisait toute sa correspondance, il n'y trouverait rien de compromettant. Comme promis, elle remettait à sir William Goring les lettres qu'elle recevait, celui-ci les transmettait à la Cour et les lui rendait au bout d'un jour ou deux. Mais à présent, on examinait à la loupe ce qu'elle-même écrivait, et sans lui en avoir parlé. Elle trouva cela un peu fort.

Elle fit venir Carew et l'affronta sans détour.

— Votre femme et vous n'avez aucun droit d'intercepter les lettres écrites de ma main, reprocha-t-elle d'un ton cassant. Si cela continue, je vous dénoncerai au roi.

Comme il souriait d'un air condescendant, elle laissa éclater sa colère.

— Cela vous amuse, n'est-ce pas ? Sachez, Mr Carew, que je ne me laisserai pas espionner par les membres de ma maisonnée. Vous pouvez disposer, à présent.

Elle décida de se tenir à distance de cet homme et de sa fouine de femme. Au quotidien, elle fit appel à Joanna Horsey pour remplacer Mrs Carew. Elle était tellement furieuse d'avoir été trompée qu'elle eut envie de défier ceux qui la surveillaient et conserva une lettre de Guillaume qui donnait des nouvelles de *Mutter*, d'Emily et des affaires de Clèves – au lieu de l'envoyer au roi comme à son habitude. Après tout, il s'agissait de sa correspondance personnelle et d'affaires domestiques.

Trois jours plus tard, elle eut la surprise de recevoir une visite nocturne du docteur Harst. Elle ne l'avait pas revu depuis le jour où il lui avait reproché de se montrer frivole, et craignait de l'avoir perdu comme protecteur et ami.

Elle le trouva distant et peiné.

— Madame, j'ai reçu aujourd'hui une lettre de Mr Carew qui se plaint de vous. Il a demandé à son beau-frère, Mr Denny, qui est à la tête de la Chambre privée, d'obtenir du roi la permission de quitter votre service. Mr Carew prétend que vous êtes déterminée à lui faire du tort.

— C'est *moi* qui lui fais du tort ? s'écria Anne. Il m'a espionnée ! Croyez bien que je suis encore plus mécontente de lui qu'il ne l'est de moi. Il devrait se demander à qui va sa loyauté.

— Sa loyauté va d'abord au roi, madame. Dans l'entourage de Sa Majesté, l'on craint toujours qu'il y ait des représailles suite à l'annulation de votre mariage, ou bien une alliance du duc Guillaume contre l'Angleterre. Vous avez promis de montrer toutes les lettres que vous recevrez à Sa Majesté. Par ailleurs, le duc de Suffolk a chargé Mr Carew de faire parvenir au Conseil du roi celles que vous envoyez.

— J'ignorais qu'il fût chargé d'une telle mission ! se fâcha Anne. On aurait dû me le dire.

— Mr Carew pense que vous le saviez. Il se plaint que vous faites de votre mieux pour l'ignorer et que vous estimez Mrs Horsey bien plus que sa femme.

— C'est tout de même incroyable ! tempêta Anne. Il faudrait en plus que j'aie de l'estime pour une femme qui m'a espionnée ?

— Ce n'est pas l'objet principal de sa plainte, madame, reprit Harst en fronçant les sourcils. Mr Carew affirme que vous avez reçu une lettre de votre frère il y a trois jours et que vous ne semblez pas vouloir l'envoyer au roi, comme c'est votre devoir. J'ai présenté des excuses en votre nom, madame. J'ai dit qu'il s'agissait sûrement d'une lettre dans laquelle votre frère vous félicitait pour votre répudiation, ajouta-t-il d'un ton ironique.

Anne le regarda fixement.

— Je trouve que le sujet se prête mal au sarcasme.

— Madame, mon but était de le ridiculiser. Je suis sûr que Sa Majesté ne sera pas intéressée de savoir que le duc a aimé tel ou tel livre, ou que lady Amélie a appris à cuisiner la saucisse. De tels sujets ne servent pas à fomenter une guerre. Néanmoins, Mr Carew s'est montré très ferme. Il a dit que je devais vous conseiller d'envoyer la lettre au roi.

— Très bien, acquiesça Anne.

Elle envoya chercher Carew et le reçut en présence de Harst.

— J'ai en effet reçu une lettre du duc Guillaume, affirma-t-elle.

Veuillez la donner à sir William pour qu'il l'envoie au Conseil privé. Ces messieurs les conseillers verront ainsi qu'elle traite d'affaires d'État de la première importance.

Elle n'avait pas pu retenir cette pique.

— Merci, madame, répondit Carew d'un ton pincé.

Mais il ne fit pas mine de partir.

— Quelque chose ne va pas ? lui demanda Anne.

Carew jeta un coup d'œil à l'ambassadeur.

— Madame, je dois vous parler. J'ai appris que Mr Horsey recevait un salaire nettement plus élevé que le mien.

Voilà donc pourquoi il s'était plaint que leur maîtresse favorisait Joanna Horsey au détriment de sa femme ! Mrs Carew était derrière tout ça !

— Madame, je revendique pour mon épouse et moi-même des gages équivalents à ceux de Mr Horsey et de son épouse, car nos tâches ne sont pas moins importantes que les leurs.

Ravalant une réplique acerbe, Anne marqua une pause. Elle ne pouvait tolérer de telles jalousies et rivalités dans sa maisonnée. Cela risquait de s'envenimer, de provoquer des querelles, de nourrir de mauvais sentiments. Et pourtant, accorder à Carew l'augmentation de gages qu'il réclamait eût été le récompenser pour sa perfidie et risquait de l'encourager à se montrer encore plus déloyal.

— Je suis désolée, mais je n'ai point autorité pour augmenter les gages des gens de ma maisonnée. C'est l'affaire du roi et je ne solliciterai cette faveur auprès de lui que pour ceux qui me servent loyalement.

Elle inclina la tête pour signifier à Carew qu'il était congédié. Comprenant qu'il n'aurait pas gain de cause, il sortit, l'air renfrogné.

— Vous venez de vous faire un ennemi, fit remarquer le docteur Harst.

— Il l'était déjà, rétorqua-t-elle.

À la suite de cet événement, l'atmosphère de la maisonnée devint glaciale un certain temps. Carew continua de servir d'intermédiaire entre Anne et le roi, mais de mauvaise grâce. Quant à Mrs Carew, elle n'adressait plus la parole à sa maîtresse.

Comme sir William Goring tentait de les défendre, Anne s'en prit à lui.

— Je pense que vous savez pourquoi je suis mécontente d'eux. Vous auriez dû me dire ce qui se passait. N'ai-je donc pas droit à un peu d'intimité ? Ma parole ne suffit-elle pas à rassurer sur le fait que je ne tenterai rien contre le roi ?

— Les ordres venaient d'en haut, madame, protesta sir William, l'air déconcerté. Obéir à Votre Altesse eût été désobéir à des gens plus

proches du roi. Pour cette raison, aucun d'entre nous ne peut accomplir son devoir envers vous comme vous le souhaiteriez. Je vous demande de comprendre notre position.

Anne comprit, mais il lui était pénible d'admettre que les Carew n'étaient coupables de rien. Mr Horsey lui-même prit leur parti, en réclamant Carew comme assistant pour calculer les coûts d'approvisionnement de la maisonnée une fois de retour à Richmond.

— Il est excellent dans son domaine et a le sens des chiffres, madame. Croyez-moi, je ne l'apprécie guère et je sais qu'il m'en veut, mais il est aussi affecté que vous par cette affaire. Elle nous affecte tous.

— Elle m'affecte aussi ! rétorqua-t-elle.

Horsey resta planté là, en évitant son regard. Elle se demanda comment il aurait réagi si l'on avait violé *sa* vie privée.

— Y a-t-il autre chose ? demanda-t-elle sèchement.

— Madame, j'ai besoin de savoir où vous souhaitez séjourner durant l'hiver, car nous devons préparer les lieux.

— Je n'y ai pas réfléchi, répondit-elle d'un ton angoissé.

En vérité, tout ce qu'elle aurait voulu en cet instant, c'était être loin d'ici – loin d'eux tous.

— J'y réfléchirai, mais je ne puis vous répondre tout de suite.

Elle entendit sa voix se briser et pensa que Horsey avait dû l'entendre aussi.

À la fin du mois d'août, le docteur Harst se présenta de nouveau. Anne était assise à l'écart de ses dames près d'une fenêtre ouverte et essayait de lire. Il vit bien qu'il dérangeait sa tranquillité, mais cela ne l'arrêta pas.

— Votre Altesse, savez-vous que votre chambellan a demandé au Conseil la permission de rentrer chez lui avec sa femme, et que Mr Horsey et Mr Carew ont été contraints de demander aux lords où vous passeriez l'hiver, parce que vous refusez de le leur dire ?

Elle le regarda fixement. Non, elle ne savait rien de tout cela. Il venait de le lui apprendre.

— Sir William quitte donc mon service ?

— Les conseillers sont réticents à lui en donner l'autorisation. Tant que les arrangements financiers consécutifs à l'annulation de votre mariage ne sont pas totalement réglés, c'est le roi qui gère votre maisonnée, et les hommes de qualité comme Goring sont rares. Madame, la situation ne cesse de s'envenimer et cela ne peut pas durer. Admettez que Carew n'a fait que son devoir et acceptez-le. Montrez-vous au-dessus de ces querelles.

Elle ne fut guère ravie d'être haranguée une fois de plus, mais dut convenir que Harst avait raison. Le sentiment d'avoir été trahie l'avait

tellement ébranlée qu'elle en avait oublié de se comporter en maîtresse de maison. Elle se sentit coupable ; cette affaire aurait dû être oubliée depuis longtemps.

— Vous avez raison, mon bon ami. Je vais convoquer ces messieurs sur-le-champ.

Pour la première fois depuis des semaines, le docteur Harst lui sourit.

Ceux qu'elle avait fait appeler ne tardèrent pas à arriver et entrèrent avec des visages fermés, visiblement méfiants.

— Messieurs, dit-elle en prenant un air gai et avenant, nous partirons pour Richmond lundi prochain. Je suis désolée de ne pas vous en avoir informés plus tôt, mais je ne me sentais pas très bien ces derniers temps.

Elle savait que personne ne serait dupe de cette excuse, mais elle leur tendait là un rameau d'olivier et espéra qu'ils l'accepteraient.

— Par ailleurs, je tiens à vous remercier pour votre patience et vos bons services. Si je puis vous être utile pour ce qui est de notre déplacement à venir, n'hésitez pas à me solliciter. Mr Carew, j'ai l'intention d'écrire ce soir une lettre à mon frère et la tiendrai dès demain matin à votre disposition pour que vous l'apportiez au Conseil.

Carew eut l'air soulagé, bien évidemment. Horsey et Goring arboraient de leur côté une expression satisfaite.

— Et la prochaine fois que je verrai le roi, je lui demanderai de bien vouloir augmenter vos gages afin que vous ne vous sentiez pas lésé, conclut Anne.

Ils sortirent avec des mines réjouies. Dès que la porte se referma sur eux, elle les entendit commenter leur visite avec enthousiasme. Quant à Harst, il la regardait avec approbation.

— Vous avez bien parlé, madame. J'étais sûr que vous prendriez la bonne décision. Je doute que ces messieurs vous causent à nouveau des ennuis.

À peine Anne était-elle rentrée à Richmond que lady Marie lui rendit visite.

— Votre venue est une agréable surprise, lui dit-elle en faisant signe qu'on leur servît du vin.

— Pas de vin pour moi, déclara Marie en écartant d'un geste la coupe qu'on lui tendait.

— Vous ne m'en voudrez pas d'en boire un peu ? demanda Anne en acceptant un verre, consciente du regard de Marie sur elle. J'espère que Votre Grâce se porte bien.

— Cela peut aller, répondit Marie. Bien que l'on approche de cette saison où je souffre de toutes sortes de maux. L'automne n'est jamais bon pour ma santé. Tandis que vous semblez vous porter à merveille.

— Je monte à cheval tous les jours, expliqua Anne avec fierté. Je suis devenue une assez bonne cavalière et fais de longues promenades au grand air. Mais racontez-moi un peu… Y a-t-il du nouveau à la Cour ?

Marie soupira.

— Oui, mais rien que vous aurez plaisir à entendre. La reine Catherine se découvre chaque jour un nouveau caprice que mon père s'emploie aussitôt à satisfaire. Elle est d'une exigence folle, réclamant sans cesse de nouvelles robes, des bijoux, des divertissements. Mon père est fou d'elle, Anne, mais elle va l'épuiser.

— Vous ne semblez pas l'aimer.

— Je ne dirais pas cela. Mais elle est trop immature et frivole. Elle ne se rend pas compte que le roi n'est plus un jeune homme.

Anne doutait qu'on pût ne pas s'en rendre compte. Elle n'avait pas oublié le dégoût que lui avait inspiré ce vieux roi gras et lourd – notamment dans le lit conjugal.

— Elle est issue d'une bonne famille catholique, souligna-t-elle, sachant que cela devait plaire à Marie. Elle pourra influencer le roi dans le sens de la vérité.

Marie eut un rire sans joie.

— Je doute qu'elle soit assez intelligente pour cela, commenta-t-elle d'un ton amer.

Anne se demanda si Marie n'était pas tout simplement jalouse de cette belle-mère plus jeune qu'elle et adulée par son époux.

— Certains disent encore que le roi pourrait revenir vers vous, déclara Marie.

Anne sursauta.

— Quoi ? Ces ragots continuent ?

— Je fais partie de ceux qui auraient souhaité qu'il ne s'agisse pas que de rumeurs, murmura Marie.

— J'apprécie l'intention, mais je suis parfaitement heureuse comme cela, assura Anne.

— De toute façon, cela n'arrivera pas. Cette fille est bien enracinée. Il l'a emmenée lors de sa tournée estivale, afin de l'exhiber. Il ne cesse de la caresser et de faire étalage de son attachement. C'est extrêmement déplacé.

Anne eut un pincement au cœur. Jamais Henri ne lui avait démontré une telle affection. Mais l'attirance d'un être pour un autre ne s'expliquait pas plus qu'elle ne se commandait. Le roi avait trouvé quelqu'un à aimer, il fallait s'en réjouir.

Elles parlèrent longuement et Anne insista pour garder Marie à déjeuner avant son départ pour l'Essex et son palais de New Hall. Marie apprécia grandement la tourte au gibier, ainsi que la crème anglaise à la noix de muscade. Elle prit congé en remerciant

chaudement son hôtesse de l'avoir si bien reçue.

Peu après, un messager du docteur Harst se présenta avec une lettre de Sybille, la sœur aînée d'Anne. Elle s'installa dans sa chambre pour la lire, mais se leva d'un bond de son fauteuil en découvrant que Sybille se disait furieuse contre le roi Henri, affirmant qu'elle ne reconnaîtrait jamais l'annulation de son mariage et continuerait de lui donner le titre de reine d'Angleterre. Elle ajoutait que son époux l'électeur de Saxe s'était montré tout aussi indigné qu'elle et avait incité la ligue de Smalkalde dont il était le chef à rompre ses relations diplomatiques avec l'Angleterre. Et ce n'était pas tout : Sybille concluait en déclarant qu'ils ne voulaient plus d'une alliance avec Henri, et tant pis pour l'appui que celui-ci pouvait leur apporter contre l'empereur.

Anne en fut atterrée. Sa sœur aînée était devenue une fauteuse de troubles. Il ne lui manquait plus que cela.

Comme mère Lowe entrait, elle lui fit lire la lettre.

— Voilà ce qui arrive quand on fraternise avec Luther, marmonna mère Lowe. Votre sœur a toujours eu des idées bien arrêtées. Elle croit en tout cas défendre vos intérêts, il faut le reconnaître.

— C'est possible, mais je n'ose montrer cette lettre au roi, s'inquiéta Anne. Que dois-je faire ?

Mère Lowe lui pressa la main.

— Brûlez-la.

— Si quelqu'un a vu arriver le messager, on va demander ce qu'il m'a apporté.

Mère Lowe fouilla dans sa poche et lui tendit un morceau de papier plié.

— Vous montrerez ceci. Ça vient de Solingen.

Elles échangèrent un regard entendu. Anne avait rarement des nouvelles de son fils et mère Lowe savait combien elle en souffrait.

— C'est de la part de *Frau* Schmidt, déclara la vieille nourrice. Vous direz que le messager l'a apportée pour moi.

Anne lut avec avidité ce que contenait cette lettre toute froissée. Le garçon allait bien. Il était désormais l'apprenti de maître Schmidt et montrait de bonnes dispositions.

— Comme c'est bon de savoir cela, murmura-t-elle, au bord des larmes, soudain submergée par le sentiment de manque qu'elle s'efforçait de refouler. Il est écrit que son père est fier de lui… Mais le père de Johann est ici… Et il ne sait même pas qu'il a un fils !

— Et cela ne doit pas changer, rappela sévèrement mère Lowe.

Anne s'apprêtait à protester, mais elle se retint.

Cette nuit-là, elle ne put dormir. Elle pensait à son enfant et quelque chose la révoltait. Le sang des ducs de Clèves coulait dans les

veines de Johann, mais on le cachait comme un secret honteux et il apprenait à forger des épées. Il ignorait qui étaient ses vrais parents et ne savait même pas qu'il avait été adopté. Et Otho… Il avait le droit de savoir. N'étant plus l'épouse du roi et n'ayant plus aucun maître, elle se sentait moins exposée. Aussi était-elle de plus en plus tentée de tout lui révéler.

Deux jours plus tard, elle se torturait encore avec cette question quand le roi vint dîner à Richmond. Il fut cette fois encore le chaleureux compagnon qu'elle connaissait depuis leur séparation et lui parut toujours aussi comblé, tout à la joie de son nouveau mariage. Ils restèrent tard ensemble, seuls dans ses appartements, à parler et à jouer aux cartes jusqu'à ce que les bougies se consument entièrement. Elle apprécia énormément leur soirée et se surprit même à faire un peu sa coquette – sans doute aidée par un bon riesling. Elle n'aurait pas voulu que Henri redevînt son mari, mais elle était heureuse de l'avoir comme ami. Ils avaient pris un très mauvais départ, mais nourrissaient à présent une affection sincère l'un pour l'autre. Qui l'aurait cru ?

Quand il se leva pour prendre congé, il l'embrassa avec chaleur.

— Dieu vous bénisse, ma chère Anna. Je reviendrai bientôt. Peut-être aimeriez-vous séjourner à la Cour à l'occasion des fêtes ?

— J'en serais très heureuse, mon frère, dit-elle, les yeux brillants. Que Dieu vous bénisse.

Elle l'accompagna dans la cour, où ils se dirent adieu à la lueur des torches. Elle s'apprêtait à rentrer dans le palais quand elle aperçut Otho, seul dans le noir sur un banc de pierre, l'air sombre et abattu.

— Passez devant, je vous rejoins, ordonna-t-elle à Katharina et à Gertrude.

Puis elle se dirigea vers Otho.

— Que vous arrive-t-il ? s'enquit-elle, tandis qu'il se levait d'un bond en la voyant approcher. Restez assis, je vous prie, ajouta-t-elle en s'installant près de lui. Êtes-vous malheureux à cause de Hanna ? J'ai cru comprendre que tout n'allait pas vraiment bien entre vous.

— Ce n'est un secret pour personne, murmura-t-il. Elle me trompe avec votre échanson et se moque bien de m'humilier. J'ai essayé, Dieu m'en est témoin, de la reconquérir. C'est la perte de notre enfant qui a eu raison de notre couple. Elle n'a plus jamais été la même après cela.

— J'ignorais qu'elle avait perdu un enfant, murmura Anne en posant une main sur celle d'Otho. Je suis vraiment désolée.

— Je l'ai aimée sincèrement, déclara-t-il d'une voix tendue. Mais elle ne s'intéresse plus à moi. Nous désirions tant cet enfant.

Anne n'hésita plus. Elle pouvait réconforter Otho. Mais pour cela elle devait lui révéler ce qu'elle brûlait de partager avec lui depuis si longtemps et qui aurait dû être *leur* secret.

— Otho, vous avez un fils.

Il leva la tête en sursautant.

— J'ai… un fils ? répéta-t-il sans comprendre.

— *Nous* avons un fils, corrigea-t-elle.

Il y eut un long silence.

— Oh, mon Dieu ! lâcha-t-il d'un ton choqué. Mon Dieu. Pourquoi ne m'avez-vous rien dit ?

— Comment aurais-je pu ? J'avais ordre de garder le secret. Les seules personnes à être au courant sont ma mère et ma vieille nourrice. Elles ont tout organisé pour que j'accouche au château de Berg. J'ai appelé l'enfant Johann, en l'honneur de mon père. On me l'a enlevé pour le confier à un artisan de Solingen.

Elle se mit à pleurer et poursuivit à travers ses larmes.

— Depuis le jour où je l'ai mis au monde, je ne l'ai vu qu'une fois, avant de quitter Clèves. C'est un enfant adorable et il m'a semblé heureux, mais je veux plus pour lui. Il me manque, je me languis de lui…

Otho tendit la main vers elle, et soudain ils étaient dans les bras l'un de l'autre et sanglotaient sans retenue. Puis ils s'embrassèrent, avidement, désespérément, chacun goûtant les larmes salées de l'autre sur ses lèvres.

— Que Dieu me pardonne, je ne me doutais de rien, lui murmura Otho à l'oreille. J'étais jeune et stupide, j'ai pris mon plaisir sans réfléchir aux conséquences. Je regrette d'avoir été pour vous cause de tant de honte et de chagrin.

— Vous avez aussi été cause de joie, murmura-t-elle, avant de lui abandonner une fois de plus ses lèvres. Et maintenant, vous me donnez ceci…

— J'ai tellement rêvé de ce moment, lui souffla-t-il, tandis qu'elle s'agrippait à lui.

— Je voulais vous le dire depuis des années, mais on me l'a interdit. Il y avait trop à perdre.

— Il y aurait eu beaucoup à perdre pour moi aussi ! Je devais tenir compte de Hanna. Mais plus maintenant.

Il s'écarta d'elle et lui prit les mains.

— Anne, je suis fier et fou de joie d'apprendre que nous avons un fils. Je suis moi-même un bâtard, mais mon père m'a toujours traité comme un enfant légitime et ma belle-mère s'est montrée très bonne avec moi. Je veux pouvoir offrir cela à Johann.

Ses paroles firent de nouveau pleurer Anne. Ce qu'il proposait dépassait toutes ses espérances.

— Je vais aller à Solingen, annonça-t-il. Là-bas, personne ne me connaît. Je trouverai un prétexte pour acheter une épée, j'essaierai de me lier d'amitié avec la famille et je verrai l'enfant pour m'assurer

qu'il va bien et qu'on s'occupe bien de lui. Ensuite… je ne sais pas ce que je ferai, mais si l'argent peut aider, je ne suis pas pauvre. Mon père se montre généreux avec moi.

— L'important, c'est que notre Johann soit heureux, renchérit Anne en lui retirant ses mains pour chercher son mouchoir. Je veux qu'il se sente bien. Et pourtant, je ne peux m'empêcher de penser qu'il pourrait avoir un avenir plus glorieux. Mais sous quel prétexte pourrions-nous le faire venir ici ? De plus, est-ce certain qu'il serait plus heureux avec nous ?

Otho demeura pensif. Anne frissonna.

— Rentrons. Je crois que nous avons besoin tous les deux d'un verre. Il reste peut-être du vin dans mes appartements.

Ils trouvèrent en effet du vin, les domestiques ayant laissé une aiguière couverte d'un linge après avoir débarrassé la table. Anne leur servit deux coupes pleines qu'ils burent à grandes gorgées. Puis Otho l'attira à nouveau dans ses bras. Et cette fois leur étreinte fut celle de deux adultes qui savaient ce qu'ils faisaient. Celle de deux âmes troublées cherchant du réconfort.

Quand Anne reprit ses esprits, elle était allongée sur le tapis de Turquie devant l'âtre éteint, le bras d'Otho en travers de ses seins. Lui aussi était allongé, tout contre elle, et il la regardait droit dans les yeux.

Elle se souvint d'avoir dit à ses dames qu'elle les rejoindrait bientôt. Mon Dieu… Quelle heure était-il ?

À contrecœur, elle repoussa le bras d'Otho pour se lever.

— Anne, où allez-vous ? murmura-t-il.

— Je dois aller dans ma chambre. Mes dames vont se demander où je suis.

— Je ne veux pas que vous partiez.

— Il le faut.

Il s'assit à côté d'elle et l'embrassa tendrement.

— Je vous remercie pour cela. J'ai longtemps espéré qu'un jour, lorsque nos vies seraient moins compliquées, nous pourrions nous retrouver. Mais je ne m'attendais pas à ce que ce soit si fort entre nous. Vous comptez beaucoup pour moi, Anne.

— Comme vous comptez pour moi, Otho. Et je vous suis reconnaissante d'avoir pris vos précautions pour…

Sa voix s'enroua et une douce chaleur envahit ses joues. Il avait différé son plaisir pour la protéger, mais lui avait donné cette joie qu'elle espérait retrouver depuis tant d'années. Ç'avait été encore mieux que dans son souvenir – infiniment mieux.

— Il y a plus d'une façon d'aimer, répondit-il.

Il sourit et l'embrassa à nouveau.

Elle se mit debout, lissa ses jupes, ramassa sa coiffe sur la table.

— J'ai toujours votre anneau, avoua-t-elle.

— Vous l'avez gardé, toutes ces années ?

Il semblait stupéfait.

— Je ne pouvais pas oublier le père de mon enfant et l'homme qui m'a appris ce qu'était l'amour, murmura-t-elle.

— Le porterez-vous, maintenant ?

— Oui, Otho, je le porterai.

Elle lui sourit.

— Vous reverrai-je ? demanda-t-il. Puis-je espérer que… ?

— Oui, répondit-elle sans le laisser finir.

Il l'attira de nouveau à lui pour l'étreindre une dernière fois.

— Nous ferons ce qu'il y a de mieux pour notre fils, promit-il. Dès samedi, je partirai pour Solingen.

Chapitre 20

1540-1541

Anne regarda fixement le docteur Harst.

— Mais enfin, monsieur, je vous assure que je ne porte pas d'enfant ! D'où viennent ces rumeurs ?

— En vérité, je l'ignore, mais on ne parle que de ça à la Cour. Et les gens disent que le roi serait le père.

— Pardon ? Mais c'est insultant !

— On prétend que cela se serait passé lors de la visite qu'il vous a rendue au mois d'août. Il paraît que vous seriez restée seule avec lui.

— C'est exact. Le roi a demandé à rester seul avec moi, et qui étais-je pour le contredire ? Nous avons parlé et joué aux cartes. Il m'a confié à quel point il aimait la reine. Que puis-je dire de plus ?

— Madame, on raconte que Sa Majesté est contrariée parce que la reine n'est toujours pas grosse et – pardonnez-moi – on assure que vous avez souffert de ces troubles digestifs qu'ont parfois les femmes en début de grossesse.

Harst rapportait ces rumeurs d'un ton tellement chargé d'angoisse qu'Anne eut l'impression qu'il y croyait vraiment.

— J'ai en effet souffert d'une indisposition passagère, mais cela était dû à un aliment mal supporté et rien de plus. Comment les gens osent-ils parler ainsi et répandre des rumeurs sans le moindre fondement ? Et d'ailleurs, comment savent-ils que j'ai été malade ?

— Certains membres de votre maisonnée se rendent régulièrement à la Cour. Ils racontent ce qu'ils ont vu.

Anne aurait bien voulu savoir qui, parmi ceux qui la servaient, racontait sa vie à la Cour. Par une étrange ironie du sort, on l'accusait d'une faute qu'elle n'avait pas commise, mais personne ne soupçonnait son véritable péché, celui qu'elle craignait tant de voir révélé au grand jour.

— D'après ce que vous me dites, le roi est lui aussi visé par ces rumeurs, commenta-t-elle d'un ton acerbe. Il se chargera donc de les réfuter.

— Il ne s'abaissera certainement pas à cela.

— Détrompez-vous, il pourrait réagir, car on attente à son honneur et au mien ! Je prie en tout cas pour qu'il le fasse. En attendant, docteur Harst, n'oubliez pas que mon frère le duc compte sur vous pour défendre ma réputation, quoi qu'il arrive.

— Il ne s'agit pas uniquement de votre réputation, madame. On dit

aussi que le roi va quitter la reine Catherine pour revenir vers vous.

— C'est absurde ! s'écria Anne. Et vous devez protester haut et fort contre cette allégation si quelqu'un aborde le sujet en votre présence. Le roi manifeste sans cesse son affection à la reine, y compris en public. Il ne songe certainement pas à la quitter.

Abandonnant le siège qu'elle occupait au coin du feu, elle s'approcha de la fenêtre pour contempler les couleurs de l'automne dans le jardin en contrebas.

— Je crois que je vais m'installer pour un temps à Bletchingley ou à Hever, ou même à Rickmansworth. Cela éloignera mes gens de la Cour et aidera à faire cesser ces bruits malfaisants.

— Si vous vous retirez maintenant, madame, vous risquez d'alimenter la rumeur. Les gens ne manqueront pas d'en tirer la conclusion que vous pouvez imaginer.

— Dans ce cas, je vais réfléchir, répondit Anne d'un ton exaspéré. Dites-moi, docteur Harst, me croyez-vous quand je vous dis que je suis irréprochable dans cette affaire ?

— Oui, madame, je vous crois ! s'écria-t-il avec des accents de sincérité qui lui firent du bien. Pardonnez-moi si j'ai eu l'air de douter de vous. Sachez que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour démentir ces sottises.

Otho revint par un jour gris et venteux de décembre. Il trouva Anne dans ses appartements, entourée de ses dames. Cela faisait plusieurs semaines qu'il était parti en la laissant sans nouvelles, aussi fut-elle folle de joie de le revoir et impatiente d'entendre ce qu'il avait à raconter.

— Otho, cher cousin, c'est un plaisir de vous savoir de retour, dit-elle quand il s'inclina pour la saluer. J'espère que vous avez fait bon voyage. Comment va mon frère, le duc ?

Les yeux bleus d'Otho cherchèrent les siens. Elle lut dans son regard qu'il pensait à ce qui s'était passé entre eux au cours d'une certaine nuit. Son cœur tressaillit.

— La marée était avec nous et nous avons fait un excellent voyage depuis le Zuiderzee, répondit-il. J'ai des nouvelles pour vous, dont certaines doivent être réservées à vos seules oreilles.

Elle comprit aussitôt à quoi il faisait allusion.

— Mesdames, veuillez nous laisser. Mon cousin et moi aimerions parler en privé. Frances, servez-nous du vin avant de sortir, je vous prie.

Dès que les derniers bruits de pas se furent éloignés, Anne tendit sa main à Otho, mais il se pencha vers elle pour l'enlacer et lui donna un long baiser sur les lèvres. Il lui avait terriblement manqué et elle aurait voulu aller plus loin, mais son besoin d'entendre des nouvelles

de Johann était plus fort que son désir pour son amant.

— L'avez-vous vu ? demanda-t-elle d'un ton impatient.

— Oui, je l'ai vu. Nous nous sommes rencontrés à plusieurs reprises et je pense avoir noué avec lui une certaine complicité. C'est un bon garçon, plein de qualités. Anne, je vois en lui un peu de chacun de nous, mais suffisamment discrètement pour que les gens ne puissent pas le deviner. Les Schmidt sont de bonnes personnes, leur maison est propre et le commerce du père est florissant.

— Mais Johann est-il heureux ?

— Ne connaissant pas d'autre vie, il ne se pose pas de questions et semble heureux. Mais une éducation plus poussée lui serait profitable, car il est intelligent et très mûr pour son âge.

Anne manipulait nerveusement ses bagues.

— Aime-t-il les Schmidt ?

— Oui, je crois. Ils sont gentils et plutôt indulgents avec lui, mais le père se montre très strict dans l'apprentissage du métier. Johann, par exemple, n'est pas traité différemment des autres apprentis. Oui, Anne, on peut dire qu'il est heureux, du moins pour l'instant. Je lui ai demandé, sur le ton de la plaisanterie, s'il aimerait venir vivre avec moi en Angleterre dans un grand palais et servir la princesse de Clèves, ce à quoi il a répondu en riant que cela lui plairait beaucoup. Aussi lui ai-je dit qu'un jour nous y songerions, mais qu'en attendant il devait continuer à s'appliquer à son apprentissage.

Elle dut s'avouer qu'elle était amèrement déçue. Elle avait secrètement espéré qu'Otho découvrirait un jeune garçon désireux de quitter sa famille d'accueil et disposé à le suivre sur-le-champ en Angleterre. On aurait pu aisément lui trouver une place à Hever ou dans l'une de ses autres demeures, sans risque que quelqu'un soupçonnât qui il était.

— Je voulais l'avoir près de moi, déplora-t-elle, au bord des larmes.

Otho lui prit les mains.

— Anne, vous devez être patiente.

À contrecœur, elle dut s'avouer qu'il avait raison.

— Combien de temps devrai-je encore attendre ? Peut-on rompre un apprentissage ?

— En théorie, Johann est lié par son engagement pour sept ans ; en pratique, il est possible de trouver des solutions.

— Sept ans ! s'écria-t-elle.

— Anne, calmez-vous, murmura-t-il en la prenant dans ses bras. Dès que ce sera possible, j'irai le chercher, je vous le promets.

Elle s'agrippa à lui et l'embrassa avec ferveur, submergée par l'émotion.

— Merci, mon cher cœur !

Leurs baisers se firent plus passionnés, puis ils s'unirent dans un enchevêtrement de dentelles et de lourds jupons, brûlant tous deux de désir, mais conscients de la nécessité de se hâter.

Ayant passé le Noël précédent enfermée à Calais et dans une ambiance morne, Anne tenait cette année-là à festoyer avec toute sa maisonnée selon les coutumes allemandes. Dès le début du mois de décembre, on put la voir s'activer en cuisine, debout devant la longue table aux côtés de *Meister* Schoulenburg, à confectionner des gâteaux traditionnels et du pain d'épice. Tout en travaillant, elle fredonnait, le cœur léger, heureuse de se savoir enfin aimée pour elle-même. Avec Otho, elle se sentait chérie et protégée. Si seulement ils avaient pu s'aimer au grand jour, plutôt que d'attendre qu'une occasion se présentât pour se voir à la sauvette, alors la vie eût été parfaite. Mais ils devaient se montrer extrêmement prudents et cela les obligeait à une certaine retenue. La veille, profitant d'une partie de chasse dans le parc, ils avaient réussi à semer leurs accompagnateurs et avaient fait l'amour à la hâte, dans une vieille cabane protégée des regards par un écran d'arbres. Anne en était ressortie comblée et emplie de bien-être – un peu comme le chat qui profitait en cet instant de la chaleur du feu au pied de la cheminée.

La veille de Noël, *Heilige Abend* comme on disait en allemand, la maisonnée d'Anne eut la surprise de la voir installer un petit sapin dans l'entrée, pour le décorer ensuite avec des pommes, des noix et des fleurs en papier qu'elle avait elle-même confectionnées.

— Martin Luther est peut-être un hérétique, mais il a instauré une charmante coutume que nous aimons observer à Clèves, expliqua-t-elle en fixant des bougies aux branches Une nuit, alors qu'il se promenait en forêt, il a vu scintiller les étoiles entre les branches des arbres et cela lui a donné l'idée d'installer un sapin dans sa maison et de l'illuminer avec des bougies, afin de rappeler à ses enfants les cieux étoilés créés par notre Sauveur.

Certains prirent un air dubitatif, se demandant manifestement si une action de l'hérétique Luther pouvait être imitée, mais d'autres sourirent.

— Veuillez allumer les bougies, à présent, sir William, demanda Anne.

Le chambellan s'avança avec une chandelle. Une fois éclairé, l'arbre était magnifique et les plus sceptiques ne purent s'empêcher de l'admirer.

— Je vais maintenant vous distribuer vos présents, comme le *Christkind*, celui qui apporte les cadeaux, annonça Anne en souriant.

Les Anglais échangeaient d'ordinaire leurs présents pour le nouvel an, mais elle n'imaginait pas que l'on pût se plaindre d'avoir ses

cadeaux en avance. Elle avait tout choisi elle-même, en commandant des plats et des coupes de vermeil à un orfèvre de la ville voisine de Kingston. Les visages s'illuminèrent quand elle les présenta. Gertrude et Katharina poussèrent des exclamations de joie. Même Wymond Carew la remercia avec effusion. Elle ne regretta pas sa dépense.

Puis vint l'heure du dîner. On servit des saucisses, comme l'exigeait la tradition. Anne présidait dans le grand hall la table haute, au centre de laquelle on avait posé une couronne de l'avent et quatre bougies sur un plateau. Après le repas, égayés par le vin, ses gens chantèrent des chants de Noël dont certains, à sa grande surprise, mêlaient des paroles allemandes et anglaises. En contemplant les visages rieurs de ses serviteurs et les beaux traits de son amant, elle se sentit pleinement heureuse pour la première fois depuis longtemps.

Une semaine plus tard, les présents du roi arrivèrent. Pour le nouvel an, il offrait à Anne des bijoux, de riches étoffes, plusieurs pièces d'orfèvrerie et de l'argent. Comme toujours, il s'était montré très généreux. Les regards entendus échangés par ses dames réveillèrent ses inquiétudes : les attentions du roi à son égard risquaient encore d'alimenter les ragots selon lesquels Henri songeait à la reprendre. Elle regrettait à présent de lui avoir envoyé deux magnifiques chevaux avec leur harnachement de velours, geste qui avait sans aucun doute été mal interprété !

Le troisième jour de janvier, en s'enveloppant de fourrures pour s'installer dans le coche qui devait l'emmener à Hampton Court, elle ressentit une certaine appréhension. N'allait-elle pas découvrir qu'elle était à la Cour le centre des commérages ? Les gens la montreraient-ils du doigt en riant discrètement ? Elle pria pour que ce ne fût pas le cas, et aussi pour qu'il n'y ait pas de gêne entre Catherine et elle, à présent que l'une occupait la position que l'autre avait dû abandonner. De son côté, en tout cas, il n'y aurait pas de place pour le ressentiment ; c'était sans arrière-pensée qu'elle allait vers son ancienne dame de compagnie.

Comme elle traversait Kingston avec ceux qui l'accompagnaient, elle vit approcher un cavalier et reconnut lord William Howard, l'oncle de la reine, qui la salua avec bonhomie.

— Dame Anne, je suis heureux de vous rencontrer. Quelle chance que je sois passé par là. Permettez-moi de vous escorter jusqu'à la Cour.

Il fit faire un demi-tour à son cheval et alla se placer aux côtés d'Otho et de sir William Goring. Une fois à Hampton Court, il accompagna Anne dans la cour intérieure, où elle fut accueillie par la duchesse de Suffolk, la comtesse de Hertford et d'autres dames, qui lui montrèrent son logement. Elle fut ravie de constater qu'on lui avait

attribué un appartement spacieux et luxueusement meublé.

C'était bon de revoir la duchesse de Suffolk et, bien qu'Anne fût tentée de lui reprocher l'attitude de son époux – c'était lui qui avait demandé à Wymond Carew de l'espionner –, elle jugea que le moment n'était pas bien choisi. Elle bavarda donc gentiment avec son amie, échangeant nouvelles et confidences, tandis que ses servantes la préparaient et veillaient à ce que sa tenue et sa coiffure fussent parfaites. Lady Hertford, qu'elle connaissait à peine, l'évaluait en silence. Cela la mit mal à l'aise. Plût au ciel qu'elle ne fût pas en train de chercher des signes de grossesse.

— Nous devrions nous hâter, déclara enfin lady Hertford. La reine attend Votre Altesse.

Ces dames emmenèrent Anne jusqu'aux appartements de Catherine. Elle songea au temps où elle avait occupé ces lieux en se torturant au sujet de son mariage et de son avenir. Comme tout cela semblait loin, à présent.

Quand on l'annonça dans la chambre d'apparat et qu'elle s'avança vers l'estrade où trônait la petite reine, elle la trouva magnifiquement vêtue, tout aussi potelée et jolie que de coutume, avec le maintien royal en plus. Elle s'agenouilla à ses pieds avec beaucoup d'humilité, comme si c'était elle désormais la dame de compagnie.

— Oh, s'il vous plaît, lady Anne, ne vous présentez pas ainsi devant moi ! s'écria Catherine en se penchant en avant pour la relever. Je suis si heureuse de vous voir ! J'espérais que nous serions amies. Vous avez toujours été bienveillante à mon égard et j'entends bien vous rendre la pareille.

Elle prit Anne dans ses bras et l'embrassa. Cette jeune femme avait un charme irrésistible et l'énergie débordante d'un jeune chiot. On ne pouvait s'empêcher de l'aimer. Il n'était pas étonnant qu'elle eût envoûté Henri.

— Faites place à Sa Majesté le roi, claironna un huissier.

Henri entra dans la salle à grands pas, le visage rayonnant.

— Bienvenue, Anna, ma chère sœur ! s'exclama-t-il en lui ouvrant les bras et en pressant ses lèvres sur les siennes. Je vois que vous vous entendez bien avec ma reine. Les chevaux que vous m'avez offerts sont magnifiques et je vous remercie vivement pour ce présent.

Il s'écarta d'Anne et enveloppa Catherine dans une tendre étreinte. Le désir qu'il éprouvait pour elle était palpable. Anne ne l'avait jamais vu ainsi. Les courtisans les observaient en échangeant des sourires attendris.

Henri ouvrit la marche pour se rendre au dîner, avec Catherine à sa droite et Anne à sa gauche. Ils entrèrent dans une salle ornée d'arbres à feuilles persistantes et parfumée de bougies disposées au milieu d'un arrangement de pommes de pin, d'oranges séchées piquées

d'épices et de baies de genièvre. Anne eut la bonne surprise de découvrir que lady Marie était présente et elles se saluèrent chaleureusement. On lui indiqua ensuite un siège en contrebas de la table haute. Elle s'y était attendue et ne s'en formalisa pas, d'autant plus qu'elle était suffisamment proche du roi et de la reine pour leur parler. Elle se sentait très à son aise et se mit à deviser gaiement, s'amusant de voir que l'ambassadeur impérial, messire Chapuys, la surveillait d'un œil étonné, tout comme d'autres courtisans. Apparemment, ce petit monde s'était préparé à assister à des démonstrations d'hostilité entre la nouvelle reine et l'ancienne.

Pendant et après le dîner, la conversation fut animée et joyeuse. Anne s'entendit à merveille avec Catherine, laquelle se montra fort charmante. Lady Marie elle-même, qui semblait avoir oublié ses réserves à l'égard de sa jeune belle-mère, se joignit volontiers aux rires.

Anne trouva Henri vieilli depuis leur dernière rencontre. Elle le surprit plusieurs fois à grimacer et devina que sa mauvaise jambe le faisait souffrir. Catherine ne semblait toutefois pas s'en préoccuper. Elle parlait avec entrain de la nuit des Rois, de ses dernières robes, des sublimes poèmes qu'écrivait son cousin le comte de Surrey, et des cadeaux dont le roi l'avait comblée pour le nouvel an.

— Danserons-nous ? demanda-t-elle soudain. Oh, Henri, je vous en prie, dites-moi que nous pouvons danser. J'aime quand vous êtes mon cavalier devant la Cour !

Il lui adressa un sourire indulgent. Anne n'aurait jamais osé appeler le roi par son prénom en public, mais il ne parut pas s'en formaliser.

— Je me sens fatigué et préférerais aller me coucher, répondit-il. Mais vous, mesdames, vous pouvez danser ensemble.

Il agita la main en direction des musiciens de la galerie et ceux-ci entonnèrent un air entraînant.

— Merci, Henri ! s'écria Catherine.

— Ne tardez pas trop, recommanda-t-il en lui caressant la joue quand il se leva pour partir.

Tout le monde l'imita, mais il fit signe à l'assemblée de se rasseoir.

— Asseyez-vous, mes amis ! Profitez bien du reste de la soirée !

Quand il fut parti, Catherine tendit la main à Anne.

— Lady Anne, dansez avec moi, je vous prie.

Anne s'était doutée qu'elle aurait à danser durant les festivités de la Cour, aussi avait-elle répété des pas avec ses dames à Richmond. Mais elle n'avait pas prévu d'être ainsi distinguée. Elle jeta un coup d'œil suppliant à lady Marie, qui se contenta de l'encourager d'un sourire.

Il ne lui restait donc plus qu'à s'exécuter.

— Ce sera avec plaisir, accepta-t-elle en prenant la main de la reine.

Elles avancèrent sur le parquet, tous les regards braqués sur elles.

— Une pavane ! s'écria Catherine.

Anne fut un peu soulagée, car elle préférait les danses lentes, qu'elle jugeait plus faciles à suivre. Mais à la fin du morceau, ayant pris de l'assurance, elle s'engagea avec enthousiasme dans le branle enlevé réclamé par la reine. Catherine était irrésistible quand elle dansait, comme dans tout ce qu'elle faisait. Anne avait conscience de manquer de grâce par rapport à elle, mais cela ne l'empêcha pas de s'amuser.

Les courtisans, rougis et échauffés par le vin, les applaudirent à tout rompre. Bientôt, sur l'invitation de la reine, de nombreux couples les rejoignirent sur le parquet. Anne frôla Otho à plusieurs reprises, en s'agaçant un peu de le voir danser avec une dame de compagnie de la reine qui le dévorait des yeux. Mais ensuite, quand ils se croisèrent, il posa sur elle un regard brûlant de désir qui enchanta ses sens. Comprenant qu'elle n'avait pas à craindre de rivale, elle lui adressa un discret sourire.

Au même moment, elle surprit Chapuys qui l'observait. Avait-il remarqué son échange de regards avec Otho ? Elle pria pour que ce ne fût pas le cas, sinon la chose risquait de faire le tour de la chrétienté. Elle s'en voulut de son étourderie et se promit d'être plus prudente à l'avenir. Et aussi d'avertir Otho qu'il ne devait rien laisser percevoir en public de leur amour.

Mais ils profitaient si peu l'un de l'autre qu'ils avaient bien du mal à cacher leur désir.

Quand ils cessèrent de danser et qu'il ne resta plus de vin, Catherine partit se coucher à contrecœur et le grand palais s'endormit. Une fois dans sa chambre, Anne s'approcha de sa fenêtre. Et soudain elle aperçut Otho, seul dans la cour. Elle enfila sa cape, rabattit sa capuche pour cacher son visage et traversa ses appartements sur la pointe des pieds, en priant pour ne pas réveiller ses dames. Puis elle descendit l'escalier et sortit dans la fraîcheur de la nuit. Otho mit un doigt sur ses lèvres et lui désigna de la tête les gardes en faction devant les appartements royaux. Elle recula alors dans l'entrée et il la suivit au pied de l'escalier en refermant la porte derrière lui. Il la prit aussitôt, sans avoir échangé un mot avec elle. Cela fut encore meilleur avec le piquant du danger. Heureusement, personne ne les avait vus ni entendus.

Le lendemain, Anne déjeuna en compagnie des souverains, parmi une joyeuse et bavarde assemblée. L'après-midi, alors qu'elle jouait au backgammon dans les appartements privés de la reine, un huissier

arriva, tenant en laisse deux adorables petits chiens. Il s'inclina devant Catherine.

— Votre Grâce, le roi vous fait parvenir ces présents, annonça-t-il.

Il lui remit une pochette de velours, d'où elle tira un anneau de rubis qui lui arracha des exclamations de joie, puis il lui tendit la laisse des chiots, lesquels reniflaient le tapis de jonc.

— Oh, comme ils sont mignons ! s'écria-t-elle en les prenant sur ses genoux, où ils demeurèrent en tremblant, leurs soyeuses petites oreilles en alerte. Voyons, il ne faut pas avoir peur de la gentille Cathy, murmura-t-elle en leur caressant la tête.

Elle leva les yeux vers Anne.

— Ne vous plaisent-ils pas ? demanda-t-elle.

— Ils sont adorables, répondit Anne en se penchant pour caresser les chiots.

— Je vous les donne ! s'écria impulsivement Catherine.

— Non, vraiment, je ne puis…

— Je le veux, insista Catherine sur le ton d'une enfant qui fait un caprice, tout en prenant les chiots pour les déposer sur les genoux d'Anne. Et la bague aussi !

Anne dut accepter. La bague était exquise et on ne pouvait imaginer deux animaux de compagnie plus attachants que ces petits chiens.

— Merci ! murmura-t-elle en embrassant Catherine. Je vous suis vraiment reconnaissante pour ces présents. Votre gentillesse me touche beaucoup.

La reine se tourna vers l'huissier.

— Vous remercierez Sa Majesté le roi de sa bonté et lui direz que je saurai le récompenser comme il se doit quand je le verrai plus tard.

Elle ponctua cette déclaration d'un sourire coquin.

— Ce sera fait, madame, répondit l'huissier en s'inclinant.

Il se tourna vers Anne.

— Le roi m'a également confié ceci pour Votre Altesse, ajouta-t-il en lui tendant un parchemin portant le sceau royal.

Henri lui octroyait une rente annuelle supplémentaire de cinq cents livres. Avec cette somme, elle aurait pu acheter plus d'une centaine de chevaux !

— Je ne saurais exprimer suffisamment ma gratitude à Sa Majesté.

Un peu plus tard, elle eut l'occasion de remercier Henri de vive voix quand il vint lui faire ses adieux. Il l'escorta jusqu'à la cour extérieure, où les chevaux de son cortège attendaient, déjà sellés.

— Les prix ne cessent de grimper, déclara-t-il. Mais ne vous inquiétez pas, si la somme que je vous ai allouée s'avère insuffisante, je l'augmenterai. Il vous suffira de demander.

Elle l'embrassa, émue de tant de prévenance, en se promettant de

faire un geste pour le remercier. De retour à Richmond, elle chercha un livre d'heures français que *Mutter* lui avait offert et qui ferait un cadeau idéal. À l'intérieur, elle écrivit : « Je prie humblement Votre Grâce de se souvenir de moi quand elle regardera ceci. » Puis elle signa : « L'amie fidèle de Votre Majesté, Anna, fille de Clèves ». Elle enveloppa ensuite le livre dans de la soie et envoya un messager l'apporter à Hampton Court.

— Vous avez eu beaucoup de succès à la Cour, commenta mère Lowe en regardant partir le messager. Savez-vous ce que disent les gens ? Que le roi vous aime tant qu'il aura bientôt deux épouses.

Anne ne put s'empêcher de rire.

— Quelle drôle d'idée. Il est vraiment comme un frère pour moi et je me réjouis que la reine le rende heureux.

Mère Lowe lui jeta un regard narquois.

— Je crois bien que, vous aussi, vous avez quelqu'un qui vous rend heureuse.

Anne sentit ses joues la brûler.

— Je vous connais depuis toujours, mon enfant, poursuivit mère Lowe. Vous êtes rayonnante et j'ai bien vu les regards que vous échangiez avec lui. Faites attention, Anne. Il est marié et il vous a déjà causé de gros ennuis.

— Nous n'étions alors que des enfants ! Aujourd'hui, c'est différent. Et puis nous sommes prudents.

Mère Lowe protesta.

— Si j'ai remarqué ce qui se passait, d'autres ont pu le remarquer aussi. Sa femme est une mégère et ne cherche même pas à cacher son infidélité. Mais ils sont bel et bien mariés, on ne peut rien y faire. Prenez garde, Anne, je vous en prie. Tout va bien pour vous désormais, n'est-ce pas ? Ne faites rien qui pourrait compromettre cela.

Anne acquiesça, vaguement honteuse. L'inquiétude de sa nourrice était sincère et inspirée par l'amour que celle-ci lui portait. Mère Lowe avait bien résumé la situation. Elle devait préserver à tout prix le fragile équilibre qu'elle avait enfin trouvé. Pourtant, elle n'envisageait pas une seconde de mettre un terme à sa relation avec Otho. Comment aurait-elle pu retourner à sa morne et vide existence de célibataire sans amour, alors qu'elle le côtoyait tous les jours ? C'était au-dessus de ses forces. Autant mourir. Ils devraient simplement se montrer plus discrets à l'avenir.

Quelques jours plus tard, un messager arriva de Hampton Court avec une missive du roi adressée à Anne. Le souverain avait délivré des lettres patentes faisant d'elle un sujet anglais, avec comme condition qu'elle ne quitterait pas l'Angleterre sans autorisation. Les

terres qu'elle détenait en tant que reine avaient officiellement été attribuées à Catherine, mais Sa Majesté lui envoyait une longue liste de manoirs, bourgs, presbytères, parcs, fermes, moulins, dîmes et rentes qui lui revenaient désormais – toujours à condition pour elle de rester en Angleterre et de se soumettre aux lois du royaume et à l'autorité du Parlement qui avait déclaré son mariage invalide. Incroyable ! Elle avait même droit à une dîme payable en haricots depuis quelque endroit du Sussex.

En parcourant la liste, qu'elle devait transmettre à Wymond Carew dès que possible car ce serait à lui de gérer tout cela, elle vit que beaucoup de ses biens provenaient de domaines confisqués à Cromwell et qu'il y avait parmi ceux-ci un certain nombre d'anciennes terres monastiques. Une fois de plus, le malheur des autres lui profitait. Elle aurait aimé qu'il en fût autrement, mais elle n'avait pas son mot à dire.

La plupart des noms ne lui évoquaient rien de particulier, mais elle remarqua que plusieurs propriétés se situaient dans le Sussex, non loin de Richmond. Elle décida d'organiser bientôt une tournée pour les visiter.

Elle convoqua Carew, qui examina attentivement le document.

— Vous serez bien nantie, déclara-t-il enfin. En valeur, ces titres représentent à peu de chose près ce que vous possédiez en tant que reine. Vous voilà assurée d'un bon revenu.

— Sa Majesté s'est montrée très généreuse, commenta-t-elle. Je lui dois beaucoup. Sachez que je ne l'oublierai pas et que je respecterai scrupuleusement les termes de notre accord.

Cette dernière phrase avait été prononcée intentionnellement afin que Carew la rapportât à Suffolk !

Anne parvenait à peine à s'intéresser aux préparatifs de la tournée des domaines qu'elle devait entreprendre au printemps à travers le Sussex. Son esprit était accaparé par un autre problème, dont elle devait absolument parler à Otho. Mais il lui fallait pour cela trouver l'occasion de le voir seul sans éveiller les soupçons.

Mère Lowe entra en trombe, avec une pile de serviettes qu'elle déposa sur le lit.

— Il y a eu une livraison de vin de la part du roi. Le charretier m'a dit que la reine attendait enfin un enfant. Il paraît qu'on ne parle plus que de cela à la Cour.

Anne accusa dignement le coup.

— Puisque Sa Grâce a eu la bonté de nous envoyer du vin, nous devons fêter cela, dit-elle, bien qu'elle n'eût pas la moindre envie de fêter quoi que ce fût et que la simple idée de boire du vin lui donnât la nausée. Cette nouvelle doit être une grande joie pour le roi.

Elle alla vers son placard pour sélectionner les livres et les jeux qu'elle voulait emporter lors de son déplacement. Elle se sentait particulièrement angoissée, en raison de ce qu'elle avait à annoncer à Otho, mais aussi parce qu'elle pensait à maître Mandeville, un palefrenier de son écurie arrêté pour hérésie alors qu'il faisait des courses à Londres et qui était en ce moment même détenu à la prison de la Maréchaussée pour y être interrogé. Elle le connaissait à peine et n'avait aucune idée de ce qu'on lui reprochait précisément – dans la lettre l'informant de son arrestation, Henri n'était pas entré dans les détail –, mais elle craignait pour sa vie, car elle connaissait la peine encourue par les hérétiques.

Mère Lowe la suivit dans sa chambre à coucher.

— Quelque chose vous préoccupe, mon enfant, remarqua-t-elle. Voulez-vous en parler ?

— Je pense sans cesse à ce pauvre Mandeville, avoua Anne. J'espère que personne ici ne l'a trahi, et que personne d'autre dans ma maison ne sera accusé avec lui d'hérésie, parce que, si c'était le cas, nous risquerions d'être accusés de complicité. J'ai écrit au roi pour lui dire que j'avais été choquée d'apprendre l'arrestation de Mandeville et que jamais je n'avais eu le moindre soupçon le concernant, ce qui est la vérité. Je ne pense pas avoir jamais parlé à ce garçon, si ce n'est pour le remercier de son travail.

— Espérons qu'il saura se disculper, déclara mère Lowe d'un ton peu convaincu.

Anne se demanda s'il y avait eu dans ce pays des cas de personnes accusées d'hérésie et ayant finalement échappé au bûcher.

Au déjeuner, elle posa la question à sir William Goring.

— Vous pensez à Mandeville, madame ?

— Oui, sir William.

— Je crois savoir qu'un hérétique peut se repentir et échapper au châtiment suprême, mais ensuite, au moindre écart de conduite, c'est le bûcher pour lui. En ce qui concerne Mandeville, je n'ai pas entendu dire qu'il se soit rétracté. D'ailleurs, je ne savais même pas qu'il cachait des opinions hérétiques.

— Il n'est pas venu recevoir la bénédiction pascale, se souvint Mr Horsey. J'avais trouvé cela un peu étrange.

— Il nie le miracle de la transsubstantiation, déclara Wymond Carew.

Tous les regards se tournèrent vers lui.

— C'est ce que l'on dit à la Cour, expliqua-t-il.

C'est plutôt ce que vous a raconté votre grand ami le duc de Suffolk, songea Anne.

Elle espéra que ce n'était pas Carew qui avait dénoncé Mandeville. Pourtant, même si c'était le cas, et qu'elle le lui reprochait, il lui

répondrait sans aucun doute qu'il avait d'abord pensé à la protéger – et il aurait raison.

Elle se sentait totalement démunie. Elle n'osait pas demander à Henri de faire preuve de clémence dans une affaire aussi grave, mais s'inquiétait du sort de ce pauvre garçon d'écurie qui croupissait en prison, sans personne pour lui venir en aide.

Le printemps était dans l'air. Tout autour d'Anne, les jardins reprenaient vie, une brise légère soufflait, cela sentait l'herbe fraîchement tondue. Pourtant, elle restait insensible à la beauté de la nature ; c'était presque cruel d'assister à une telle explosion de joie, alors qu'elle-même était plongée dans les affres de l'angoisse, pour ne pas dire du désespoir – car elle allait bientôt devoir prendre une décision extrêmement douloureuse, sans doute la plus pénible de toute son existence.

Les préparatifs du voyage achevés, Anne alla se promener seule dans le verger, cherchant un peu de calme pour apaiser son âme tourmentée. Ce fut là qu'elle rencontra Otho. À sa vue, elle ne put retenir ses larmes.

— Auriez-vous quelque ennui ? demanda-t-il en fouillant son regard de ses beaux yeux bleus.

— On peut en effet dire cela, répondit-elle. Je porte un enfant.

Il eut l'air abasourdi.

— Mais c'est impossible… Je… j'ai fait très attention…

— C'est pourtant le cas, je connais les signes, murmura-t-elle en s'efforçant de lutter contre les larmes. Je suis déjà passée par là et j'ai du mal à croire que cela recommence.

— Oh, Anne ! Je suis vraiment désolé, soupira-t-il en la prenant tout contre lui et en lui caressant les cheveux. Qu'allons-nous faire ?

Ce « nous » la réconforta un peu.

— J'ai eu une idée qui pourrait fonctionner, déclara-t-elle en s'écartant de lui. Durant ma tournée estivale, je compte repérer la plus isolée de mes propriétés. Il se trouvera bien une demeure à l'écart de tout. Dès que mon état commencera à se voir, je m'y installerai sous un prétexte quelconque, puis ferai semblant d'être malade. J'y resterai jusqu'à la naissance de l'enfant. Je ne dirai la vérité qu'à mère Lowe. Elle sera furieuse et déçue, mais elle m'a déjà aidée en des circonstances similaires et ne me laissera pas tomber.

— Si vous n'emmenez qu'elle, cela fera jaser, objecta Otho, dont le visage tant aimé était plissé d'inquiétude.

— J'en emmènerai d'autres, mais elles n'auront pas le droit d'entrer dans la chambre de la malade, pour ne pas risquer la contagion. Vous voyez, j'ai pensé à tout.

Elle se força à sourire.

— Et moi, que puis-je faire ? demanda-t-il.

Elle avait redouté cette question. Ça n'allait pas être facile.

— Rien, répondit-elle. Excepté vous tenir soigneusement à l'écart. Personne ne doit soupçonner qu'il y a eu quelque chose entre nous. Si mon frère l'apprenait, il demanderait à Henri de nous renvoyer à Clèves pour nous punir – à supposer que le roi ne s'en soit pas chargé avant lui. Otho, mon très cher amour, nous devons cesser de nous voir. Nous ne pouvons prendre le risque d'être démasqués. Il sera déjà suffisamment compliqué de garder le secret sur mon état…

Sa voix se brisa, elle ne put retenir plus longtemps le flot de ses larmes.

— Non, Anne, non ! Ne m'infligez pas cela !

Il tenta de l'enlacer à nouveau, mais elle l'en empêcha.

— Ne me touchez pas, supplia-t-elle. Sinon j'oublierai toutes mes bonnes résolutions. Croyez bien que je regrette de devoir prendre cette décision.

— C'est ma faute, gémit-il en se frappant le front. Que Dieu me pardonne !

— Cet enfant, nous l'avons fait ensemble, lui rappela-t-elle. Je ne vous en veux point. Mais maintenant, il faut se dire adieu. Ce sera difficile, mais nous devons être forts.

— Anne, supplia-t-il. Anne, je vous en prie…

Mais déjà elle s'éloignait. Elle partit sans se retourner.

— La reine n'est pas enceinte, annonça Katherine Bassett. C'est ma sœur qui me l'a écrit.

— A-t-elle fait une fausse couche ? demanda Anne.

Leur coche avançait sur un chemin brûlé par le soleil, en direction de la ville de Lewes, prochaine étape de leur voyage.

— Non, je crois qu'ils s'étaient simplement trompés. Le roi est très déçu.

Anne eut une pensée émue pour la pauvre Catherine. Ce devait être terrible de subir une telle pression pour donner un fils à Henri.

— Je les plains tous les deux.

Ils avaient progressé vers le sud depuis Richmond et Anne avait déjà inspecté ses propriétés de Maresfield et d'Alfriston. Elle en avait d'autres dans le Sussex, mais avait décidé de les visiter une autre fois car elle voulait découvrir de nouvelles régions de sa terre d'adoption. Changer d'endroit et d'atmosphère l'aidait à penser à autre chose qu'à son chagrin. Car elle était infiniment malheureuse.

Droit devant eux, elle aperçut Lewes. Ce soir, elle dormirait dans sa maison de Southover, au pied de la colline où se dressait la ville du même nom. Le lendemain, elle irait voir les manoirs voisins de Le Hyde et Kingston, avant de se rendre à Ditchling.

Southover était une charmante petit propriété, avec un beau bâtiment à colombages, un verger et un ruisseau qui serpentait à travers les jardins. Un peu plus loin sur le chemin, elle remarqua un prieuré abandonné. Les gardiens de Southover, maître Freeman et son épouse, avaient prévu de quoi lui faire oublier la fatigue du voyage. Après avoir enduré les secousses du coche sur des routes mal entretenues, elle s'installa avec gratitude sur le confortable siège qu'ils lui avaient préparé dans le grand hall aux poutres apparentes et accepta volontiers une coupe de vin.

Dix minutes plus tard, un messager portant sa propre livrée vint la trouver. Mandeville et deux autres avec lui avaient été reconnus coupables d'hérésie et brûlés à Southwark. La nouvelle la rendit tellement malade qu'elle craignit de faire une fausse couche sur-le-champ. Alors que ses officiers et ses dames exprimaient le choc que leur causait cette nouvelle, elle repéra Otho, assis à une table voisine, qui posait sur elle un regard plein d'amour. Elle dut faire appel à toute sa volonté pour résister au désir de se réfugier dans ses bras et de se laisser réconforter.

S'excusant à la hâte, elle se retira dans la grande chambre que l'on avait préparée pour elle. Là, elle fut prise de vomissements et s'abandonna aux soins de ses servantes. Elle ne pouvait s'empêcher d'imaginer les terribles tourments que Mandeville avait dû endurer – auprès desquels ses propres ennuis semblaient peu de chose. C'était même trop affreux pour verser des larmes. Elle trouva un peu de consolation dans l'idée qu'il était à présent en paix.

— Apportez-moi encore du vin, ordonna-t-elle, dans l'espoir que la boisson la calmerait.

Mais cette fois le vin ne lui fut d'aucun réconfort. Elle demeura éveillée durant ce qui lui parut être des heures et, quand elle parvint enfin à s'endormir, elle rêva de diables qui dansaient dans les flammes.

Anne trouva au manoir de Nyetimber le refuge qu'elle cherchait. Nichée dans un parc, au cœur d'un paisible village, cette superbe demeure à colombages lui offrirait l'intimité et l'isolement dont elle aurait besoin le moment venu. Autre avantage : de toutes les propriétés qu'elle avait visitées, c'était la plus éloignée de Londres. Assise à la table du grand hall, tandis qu'elle écoutait le luthiste qui jouait dans la galerie des ménestrels – engagé tout spécialement en son honneur par les gardiens du lieu, un couple charmant et plein de prévenance –, elle se sentit envahie par un sentiment de paix qu'elle n'avait pas éprouvé depuis longtemps.

Sa décision étant prise, elle demanda à mère Lowe de l'accompagner dans sa chambre à coucher.

— J'ai besoin de votre aide, dit-elle dès qu'elles furent seules. Vous allez sûrement mal me juger et j'aurais grand-peine si je perdais la bonne opinion que vous avez de moi, car cette fois je ne puis plaider la folie de la jeunesse, mais… Chère Mère Lowe, je suis enceinte !

Une fois de plus, elle ne put retenir ses larmes.

— Je l'avais compris, Anne, murmura gentiment mère Lowe. Je ne suis pas aveugle. Vous n'avez pas eu vos menstrues depuis un certain temps. Elya Turpen me l'a dit.

Et elle qui pensait avoir été discrète. Même la blanchisseuse connaissait son secret.

— Peut-on être sûres qu'elle ne parlera pas ? s'enquit-elle d'un ton craintif. Personne ne doit savoir. J'espère au moins qu'elle est la seule à avoir des soupçons.

Ses genoux se dérobèrent et elle s'effondra sur le lit en retirant sa coiffe.

Mère Lowe se pencha vers elle et lui prit la main.

— Personne n'a rien dit et j'ai prévenu Elya de garder cela pour elle. Je pense que si quelqu'un avait deviné, il y aurait eu des discussions et nous l'aurions su. Vous savez à quel point les ragots se répandent vite. Certains dans cette maison se feraient un plaisir de rapporter cela à la Cour.

— Je sais, répondit Anne en pleurant. Otho et moi, nous avons fait de notre mieux pour rester discrets et nous unir prudemment. Je vous en prie, ne pensez pas de mal de moi !

— Comment le pourrais-je, Anne ? murmura sa nourrice en lui caressant les cheveux. On ne peut vous reprocher de chercher une consolation, car vous n'avez pour l'instant aucune chance de vous remarier, en dépit des termes de l'annulation. J'aurais voulu pour vous qu'Otho n'eût pas déjà pris une épouse ; mais, même s'il était célibataire, vous n'auriez pas forcément pu vous unir officiellement à lui. Certes, vous devez vous réconcilier avec Notre-Seigneur pour cette faute, mais cela regarde votre conscience, pas la mienne. Tout ce qui m'intéresse, c'est ce que nous allons faire pour vous tirer de ce mauvais pas.

Anne soupira de soulagement. Elle avait de la chance de pouvoir compter sur l'amour inconditionnel d'une femme comme mère Lowe.

— Merci ! Merci ! murmura-t-elle en la prenant dans ses bras.

Peu habituée à ces démonstrations d'affection, la vieille femme se défit de son étreinte, rose d'émotion.

— Nous devons réfléchir, Anne.

— J'ai tout prévu.

Elle lui exposa sa solution et mère Lowe approuva d'un signe de tête.

— Oui, cela pourrait marcher, déclara-t-elle. Ou plutôt : nous

ferons en sorte que cela marche !

En juin, Anne comprit qu'elle ne pourrait bientôt plus cacher son état. Elle estimait en être à cinq mois de grossesse, car cela faisait cinq mois qu'elle ne s'était pas unie à Otho.

Elle annonça qu'elle désirait se rendre dans le Sussex, cette fois pour un court séjour, rien de comparable aux pérégrinations du mois précédent. Mère Lowe l'accompagnerait, ainsi que Katharina et Gertrude, Florence de Diaceto, John Bekinsale et deux palefreniers. Elle n'osait pas prendre le risque d'emmener des dames anglaises, car elle n'était pas sûre de pouvoir compter sur leur loyauté en cas de problème.

Mère Lowe prit des robes anglaises que l'on pourrait lacer moins serré quand la taille d'Anne s'épaissirait. Elle emporta aussi une bonne réserve de robes de nuit, de livres et de jeux, pour les mois où elle resterait confinée dans sa chambre.

Elles avaient terminé leurs préparatifs de départ quand deux lettres arrivèrent. Anne ouvrit en premier celle qui portait le sceau de Guillaume : il s'était marié avec Jeanne d'Albret, fille unique de Henri II de Navarre, qui serait un jour elle-même reine de Navarre. Jeanne était par ailleurs la nièce de François Ier. Ce mariage rapprochait donc Guillaume de la France et le protégeait des ambitions de l'empereur concernant Gueldre. L'alliance ne manquait donc pas d'intérêt et Anne en fut réjouie, autant pour son frère que pour Clèves.

La suite lui fit ouvrir des yeux incrédules. La fiancée de Guillaume, qui n'avait pourtant que douze ans, avait d'abord refusé de l'épouser. « Elle a été fouettée pour cela, et a fini par accepter », écrivait-il. Puis il poursuivait : « Mais, même alors, elle a signé une déclaration indiquant que ce mariage se faisait contre sa volonté. Contrainte tout de même d'obéir à son oncle, le roi, elle a continué à claironner son désaccord et le connétable de France a dû la conduire de force jusqu'à l'autel. C'était assez humiliant pour moi et cela m'a causé beaucoup d'embarras. Elle est maintenant retournée chez sa mère, car nous devons attendre qu'elle soit plus âgée pour consommer le mariage. J'espère qu'elle apprendra d'ici là à se montrer obéissante et dévouée. »

Anne se demanda pourquoi Jeanne avait refusé Guillaume avec une telle véhémence. Il était courant qu'une jeune fille fût donnée en mariage à un homme beaucoup plus âgé qu'elle. Et dans leur cas il s'agissait d'un mariage avantageux pour les deux partis, car Guillaume, une fois roi de Navarre, deviendrait l'un des plus grands princes d'Europe. De plus, il était séduisant. La princesse avait certainement été tout comme elle éduquée dans l'idée qu'il lui faudrait

épouser celui qu'on lui désignerait. Mais sans doute était-elle trop jeune pour tout cela. Anne se souvint que la perspective de se marier et de quitter les siens l'avait longtemps angoissée. Elle eut un élan de sympathie pour cette pauvre enfant.

En secouant la tête, elle ouvrit la seconde lettre : Harst l'informait que son ancien fiancé, François de Lorraine, allait épouser la duchesse de Milan. « Le roi Henri a aussitôt protesté en faisant savoir qu'il tenait Votre Altesse pour la véritable et légitime épouse du marquis », écrivait-il.

Anne ne fut pas étonnée que Henri eût jugé bon d'intervenir : il prenait les devants, car cet événement ne manquerait pas de jeter quelques doutes sur la légitimité de l'annulation de leur mariage et, par contrecoup, sur son union avec Catherine.

Mais tout cela semblait bien dérisoire, comparé au défi qui l'attendait !

Au dîner ce soir-là, Katherine Bassett révéla qu'il y avait des tensions entre Henri et Catherine. Elle le tenait de sa sœur, Anne Bassett, qui lui envoyait régulièrement des lettres sur sa vie dans la maisonnée de la reine, la plupart du temps pour colporter des ragots sans importance – que Katherine s'empressait de partager généreusement avec ses compagnes. Cette fois, Anne racontait que la reine était triste et pensive depuis quelques jours, et que le roi lui avait demandé ce qui la préoccupait.

— Elle a entendu la reine répondre qu'elle était contrariée par une rumeur selon laquelle Sa Grâce était sur le point de vous reprendre comme épouse, déclara Catherine.

Anne ne voulait plus entendre parler de cela ! C'était désespérant, à la fin !

— Encore ! C'est assez avec ces bêtises ! Qu'a dit le roi ?

— Qu'elle avait tort de prêter foi aux rumeurs et que, s'il devait se remarier, il ne prendrait jamais Votre Altesse, qui était liée avec un autre par des fiançailles. Ma sœur dit pourtant qu'ils sont nombreux à penser que le roi pourrait se réconcilier avec vous, car il craint que le duc de Clèves ne pousse la France à déclarer la guerre à l'Angleterre.

— Cela n'arrivera pas non plus, déclara sèchement Anne. Mon frère n'a que des intentions amicales envers l'Angleterre.

Elle soupira. Mais quand cesseraient donc ces stupides rumeurs ?

Le petit groupe qui devait accompagner Anne se mit en route le lendemain, par un lumineux matin de juin. En se penchant à la fenêtre de sa litière pour saluer ceux qui restaient, Anne aperçut Otho qui agitait la main, avec sur le visage une expression poignante qui lui fit mal. La séparation allait être dure pour tous les deux.

Ils prirent la direction du sud et suivirent la même route que lors

du précédent voyage, ce qui les conduisit d'abord au manoir de Chailey, où ils passèrent la nuit. Ils s'arrêtèrent le lendemain à Offham, puis se rendirent à Falmer, où Anne fut très impressionnée par l'ancienne église paroissiale située dans un endroit pittoresque, près d'une paisible mare aux canards.

Ce fut ensuite Ovingdean, au bord de la mer, avant qu'ils se dirigent vers l'ouest pour visiter plusieurs propriétés dans le village de pêcheurs de Brighthelmstone et ses environs. De là, ils poursuivirent encore plus à l'ouest, logeant au presbytère de Cuckfield et dans une auberge au nord d'Arundel, avant d'arriver enfin à Nyetimber, où ils furent accueillis avec joie par le gardien des lieux, Thomas Bowyer, et son épouse. Bowyer était un membre du Parlement, mais aussi un gentilhomme dans tous les sens du terme et un notable respecté dans la région.

Au bout de deux jours, Anne se plaignit d'être souffrante et fiévreuse. Mrs Bowyer, qui était de nature angoissée, paniqua aussitôt. Mère Lowe s'empressa de la calmer.

— Son Altesse a simplement besoin de se reposer et de rester dans sa chambre jusqu'à ce que son état s'améliore.

— Je suis désolée pour le dérangement, murmura Anne en pressant une main sur sa tempe, comme en proie à une douleur lancinante. Je vous en prie, ne vous en faites pas pour moi, cela passera tout seul.

Mère Lowe l'aida à monter à l'étage, sous le regard inquiet du couple Bowyer.

— Reposez-vous bien, madame, recommanda la femme. Vous vous rétablirez vite.

Mais Anne ne put se rétablir. Mère Lowe déclara aux Bowyer qu'elle souffrait de douleurs dans les articulations et se sentait très faible. Sans doute s'agissait-il d'une fièvre rhumatismale, expliqua-t-elle, contractée à la suite de son séjour dans cette auberge près d'Arundel. Il lui avait bien semblé que les draps étaient humides.

Le travail fut rapide, et heureusement, car Anne n'aurait pas pu se retenir de crier beaucoup plus longtemps. Peu après 17 heures, par un après-midi de la fin du mois de septembre, alors que tout le monde croyait qu'elle se reposait pour se remettre de sa longue maladie, Anne mit son enfant au monde. Aussitôt, mère Lowe l'enveloppa dans un linge. Le bébé n'avait pas crié.

Allongée dans son lit, sans force, Anne vit sa nourrice secouer la tête et recouvrir précipitamment le visage du nourrisson, avant d'abandonner le petit corps sur un fauteuil.

— Je suis vraiment désolée, chuchota mère Lowe, le visage défait.

Tant de souffrance pour rien ! Mais c'était sans doute mieux ainsi. Peut-être que le Seigneur, conscient de sa situation, avait décidé

d'intervenir en reprenant avec lui cet enfant qui n'avait pas sa place sur cette Terre.

— Était-ce une fille ou un garçon ? demanda-t-elle d'une toute petite voix.

Elle ne ressentait rien, comme s'il s'était agi de l'enfant d'une autre.

— Une fille, répondit mère Lowe, tout en s'occupant de ce qu'il restait à faire. Parfaite, mais bien trop petite. Pauvre agneau.

— Je ne connaîtrai donc jamais la joie d'être mère ! gémit Anne.

Enfin, les larmes vinrent. Rien n'aurait pu la consoler et elle pleura longuement. Elle s'endormit en sanglotant. Quand elle se réveilla, elle se sentait plus vaillante et réclama à manger. Mais, avant que mère Lowe ne disparaisse en cuisine, elle lui saisit la main.

— Je veux la voir, ordonna-t-elle. Où est-elle ?

— Vous êtes sûre ? s'inquiéta sa nourrice. Si vous faites cela, l'image de ce bébé restera pour toujours gravée dans votre esprit.

— Ce sera mon seul souvenir d'elle, répondit Anne. Ainsi, j'aurai quelque chose à chérir.

Mère Lowe fouilla dans la malle de voyage cerclée de fer de sa maîtresse et en sortit le petit coffre fermé à clé dans lequel elles gardaient l'argent et les objets de valeur.

— J'ai tout mis dans un sac, dit-elle, en posant le coffre à côté d'Anne sur le lit.

Anne parvint à s'asseoir – une chance, elle n'avait pas été abîmée par l'accouchement. Le cœur battant, elle contempla un bref instant le coffret, puis elle tourna la clé, souleva le couvercle et écarta le fin tissu de Hollande qui enveloppait son bébé. Un visage tout blanc et des mains délicates apparurent. L'enfant lui ressemblait énormément, jusqu'au menton pointu. Il n'y avait rien d'Otho en elle.

Une énorme boule se forma dans sa gorge et elle craignit de hurler de chagrin. Tendrement, elle toucha la joue froide du nourrisson, puis se pencha pour l'embrasser, mais n'osa pas le prendre contre son sein. Peut-être n'était-elle pas digne d'être mère, après tout. Mais elle pouvait faire quelque chose pour sa fille.

— Je veux qu'elle soit enterrée décemment, dit-elle à mère Lowe, en regardant pour la dernière fois le petit visage immobile, avant de fermer résolument le coffret. Près de cette belle église de Falmer…

— Mais c'est à des lieues d'ici ! protesta sa nourrice.

— Le temps change, il ne fait plus très chaud. Nous pouvons la transporter dans ce coffret, que nous rangerons dans la malle. Cela ira.

— Mais, Anne, vous venez d'accoucher et vous devez rester encore allongée. Vous êtes censée vous remettre d'une maladie, ne l'oubliez pas !

— Et après ? Personne d'autre que vous ne sait que j'ai accouché.

Je ne suis pas blessée et je me sens forte. Demain, je descendrai annoncer aux Bowyer que j'ai déjà trop longtemps abusé de leur gentillesse et que je me sens suffisamment bien pour partir. Je dirai que le voyage se fera par étapes.

Mère Lowe secoua la tête.

— Avez-vous pensé à ce qui se passera quand nous arriverons à Falmer ? Comment justifierons-nous la présence de ce petit corps à enterrer ?

Anne réfléchit un instant.

— Nous dirons que nous avons trouvé cette petite fille sur le bord de la route, qu'elle était mourante et que nous avons eu le temps de la baptiser. Je suis sûre que c'est autorisé lorsqu'il n'y a pas de prêtre à proximité. Mieux vaut taire qu'elle n'a pas été baptisée, sinon le prêtre l'enterrera dans une terre non consacrée. Je suis la dame du manoir, je doute qu'il cherche à me contredire. Il m'a fait l'effet d'un homme doux quand je l'ai rencontré.

Mère Lowe semblait encore hésitante, mais Anne vit qu'elle l'avait presque convaincue.

— Cela pourrait marcher, insista-t-elle. Jusqu'à présent, nous ne nous sommes pas trahies. Il nous faut juste encore un peu de chance. Dieu sait que j'ai beaucoup péché ces derniers temps et en faisant cela je commets sans doute un péché de plus, mais mon enfant mérite un enterrement chrétien et elle l'aura, le Seigneur m'en est témoin.

— Elle entrera dans la tombe sans nom, se désola mère Lowe.

— Notre-Seigneur saura la reconnaître, répliqua Anne.

C'était un bel endroit, à l'abri d'un vieil orme, près du portail. Les deux femmes écoutèrent tête baissée le prêtre qui lisait le rite funéraire. Quand il fit signe au sacristain de déposer le petit cercueil dans la tombe, Anne eut l'impression que l'on enterrait son cœur en même temps que son enfant et qu'il n'y aurait plus pour elle de bonheur sur cette Terre. Mais elle n'osa pas montrer trop d'émotion et se fit violence pour retenir le torrent de larmes qu'elle sentait monter en elle. Lorsque le prêtre prononça l'amen pour clore la cérémonie, elle le remercia de l'avoir aidée à accomplir son devoir de chrétienne, puis, faisant appel à toute sa force intérieure, elle se détourna et regagna son coche.

Chapitre 21

1541

– La reine a été arrêtée ! Elle a été arrêtée !

Katherine Bassett grimpait les marches quatre à quatre en claironnant la nouvelle. Anne cousait dans ses appartements avec ses dames tandis qu'Otho jouait du luth pour elles. En la voyant entrer en brandissant une lettre, elle sentit son cœur s'emballer.

— Non ! s'écria-t-elle.

Pas Catherine. Pas la gentille Catherine, qui avait si bon cœur. Toujours gaie et insouciante comme une enfant ! Le roi l'adorait !

— Pourquoi ? demanda-t-elle. Quel crime peut-elle avoir commis ?

— Ma sœur est très inquiète, annonça la demoiselle Bassett. La reine est confinée dans ses appartements à Hampton Court et personne ne sait ce qui se passe. Elle a avoué à l'une de ses dames qu'elle n'avait pas eu un comportement irréprochable avant son mariage, mais, tout de même, cela n'est pas un crime !

— Bien sûr que non, répondit Anne, en tremblant intérieurement à l'idée qu'elle-même n'avait pas toujours été « irréprochable ».

Son regard croisa celui d'Otho. Il semblait tout aussi troublé qu'elle.

Pauvre Catherine. Elle était suffisamment imprudente pour s'être laissé détourner du droit chemin – sans doute quand elle était encore très jeune – et il était bien naturel qu'elle eût préféré le cacher au roi. Anne imaginait aisément à quel point Henri avait dû être dévasté en apprenant que sa reine bien-aimée n'était pas aussi pure qu'il l'avait cru. Mais de là à la faire arrêter…

— Il doit y avoir autre chose, affirma-t-elle. Prions pour que l'on établisse finalement son innocence. Comment va votre sœur ?

— Elle est enfermée avec la reine – et d'autres servantes –, mais on l'autorise à sortir pour prendre l'air. C'est ainsi qu'elle a pu me faire parvenir cette lettre.

Les spéculations allèrent bon train. Toute la maisonnée d'Anne attendait maintenant d'autres nouvelles. Ses dames se jetèrent sur une lettre du docteur Harst et faillirent la lire avant elle. Le roi s'était rendu à Whitehall, écrivait-il, en laissant la reine sous bonne garde à Hampton Court. Il siégeait au Conseil depuis des heures et le docteur Harst en déduisait qu'on y discutait d'une affaire de grande importance. Il avait vu des conseillers sortir avec des visages défaits, notamment Norfolk. La Cour bouillonnait de rumeurs. On disait que le

roi allait encore changer de reine.

« Cela semble très sérieux, écrivait Harst. Le roi de France s'est allié aux princes allemands et souhaite que l'Angleterre le soutienne contre l'empereur. Le moment est venu de renforcer l'alliance entre l'Angleterre et Clèves. M. de Marillac, ambassadeur de France, espère une réconciliation entre Sa Majesté et Votre Altesse, car il pense que le roi sera bientôt de nouveau un homme libre. »

Anne fut très troublée en lisant cela. Harst prenait manifestement au sérieux les propos de l'ambassadeur de France.

« D'après M. de Marillac, la reine serait accusée de s'être laissé courtiser par un gentilhomme, alors qu'elle séjournait chez la vieille duchesse de Norfolk. Le roi a pris contre elle les mesures qu'il avait prises autrefois contre la reine Anne Boleyn, et nous savons tous que cela a fini par une décapitation. Elle n'a droit à aucun divertissement et doit rester dans ses appartements, alors que jusque-là elle ne faisait que danser et s'amuser. Maintenant, quand des musiciens se présentent, on leur dit que le temps n'est plus à la danse. »

Anne tendit la lettre à ses dames. C'était terrible. La pauvre Catherine devait être au désespoir.

Une question s'imposait : dans l'hypothèse où Catherine se trouverait écartée – elle préféra ne pas s'attarder sur ce que cela impliquerait concrètement pour la jeune femme –, aurait-elle envie de retourner avec le roi ? Et d'ailleurs, lui laisserait-on le choix ? Si Guillaume s'en mêlait et que l'alliance entre Clèves et l'Angleterre était en jeu, elle n'aurait pas son mot à dire. La perspective de renouer avec ce nouveau Henri tout plein d'attentions et d'égards pour elle aurait pu la séduire, si seulement elle n'avait pas été folle amoureuse d'Otho. Elle devait également admettre que cela la tentait encore d'être reine, mais d'un autre côté l'idée de renoncer à sa chère liberté lui déplaisait. De plus, avec tout ce qu'elle avait désormais à cacher – et l'arrestation de Catherine lui confirmait la nécessité de garder le secret sur son passé –, elle n'avait aucune envie d'être de nouveau exposée aux dangereuses intrigues de la Cour.

À Richmond, tout le monde retenait désormais son souffle. Plusieurs membres de la maisonnée d'Anne considéraient déjà que leur maîtresse serait de nouveau reine si le roi renvoyait Catherine Howard. Elle ne cessait de leur répéter qu'il ne fallait pas tirer de conclusions hâtives, mais cela ne suffisait pas à calmer les rumeurs.

Une autre lettre du docteur Harst arriva – apparemment, il essayait de glaner des informations un peu partout. « Mr Chapuys pense que les lords du Parlement vont révoquer l'annulation du mariage de Votre Grâce. M. de Marillac est également d'avis que cela pourrait bien se produire, car l'évêque Gardiner est revenu récemment d'Allemagne,

où il aurait obtenu de nouveaux éléments concernant les causes de votre séparation. » Harst considérait qu'une réconciliation entre Anne et Henri favoriserait de nombreuses alliances. Néanmoins, elle avait du mal à croire que le roi envisageait de la reprendre, car il devait aussi songer à assurer sa descendance – à moins, bien sûr, que, s'étant pris d'affection pour elle en tant qu'ami, il fût maintenant tenté d'accomplir l'acte auquel il n'avait pu se résoudre quand ils étaient mari et femme.

D'autres nouvelles choquantes de la Cour leur parvinrent bientôt par une seconde lettre d'Anne Bassett : sir Thomas Wriothesley avait réuni la maisonnée de la reine Catherine afin d'annoncer que celle-ci était accusée de trahison pour comportement impudique et adultère.

— Adultère ? s'exclama Anne tandis que ses dames échangeaient des regards stupéfaits. Mais avec qui ?

La reine n'était tout de même pas stupide au point de commettre l'erreur de tromper son époux ; pas après ce qui était arrivé à sa cousine.

Katherine poursuivit sa lecture : « Nous avons été informés qu'elle avait trahi en commettant l'adultère avec Thomas Culpeper, un gentilhomme de la Chambre privée qui avait les faveurs du roi », poursuivait Anne Bassett.

Culpeper ! Anne s'était toujours méfiée de lui. C'était un opportuniste et un serpent !

« Elle n'a plus droit au titre de reine et a été envoyée sous bonne garde à l'abbaye de Sion. Sa maisonnée a été dissoute. Je ne sais pas ce que notre mère dira quand elle l'apprendra. » Katherine leva les yeux de la lettre, visiblement affligée.

— Madame, notre mère sera désemparée, d'autant plus que mon père est toujours emprisonné à la Tour. Elle s'est donné beaucoup de mal pour obtenir cette place pour ma sœur. Madame, je vous en prie, si vous voyez le roi, pourriez-vous parler en faveur d'Anne et lui demander de ne pas l'oublier ?

— Je n'y manquerai pas, si je le vois.

En contemplant les visages consternés de ses dames, Anne songea au comportement frivole de Catherine et au mal qui en résultait, pour elle-même et pour tous ceux qui pâtiraient de ses actes irréfléchis – à commencer par Henri. Il aurait du mal à s'en remettre.

— Cette pauvre fille est bien jeune, murmura Jane Ratsey.

— Elle est suffisamment âgée pour distinguer le bien du mal, trancha mère Lowe.

— Et pour avoir eu conscience du danger qu'elle courait, renchérit Anne. Et si elle était tombée enceinte d'un autre homme que le roi ?

Quand on n'avait pas d'époux, porter un enfant bâtard ne portait

préjudice qu'à soi-même. Mais Catherine avait trahi un mari aimant et pris le risque de compromettre la succession royale. Tant qu'elle avait été reine, Anne s'était bien tenue, bien qu'elle ait eu à côtoyer celui qu'elle aimait. Et à présent, elle avait pris ses distances avec Otho pour se protéger. Ils en souffraient tous les deux. Elle-même le cachait assez bien, mais Otho portait le chagrin sur son visage. Fort heureusement, les gens mettaient sa tristesse sur le compte de l'infidélité notoire de sa femme.

Mais Catherine n'avait visiblement pas été capable de s'imposer des limites.

— Je ne supporte pas de penser à ce qui attend cette pauvre fille, déclara Frances Lilgrave d'un ton attristé.

— Le roi ne signerait tout de même pas sa condamnation à mort !

— Sa faute est trop grave, soupira mère Lowe. Comment pourrait-il lui pardonner ?

— J'implorerai le Seigneur d'inspirer au roi une attitude miséricordieuse, promit Anne.

Mais elle n'y croyait pas trop. Les réformateurs de la Cour ne laisseraient pas passer cette occasion de renverser Norfolk et les catholiques. Ils allaient réclamer le sang de Catherine, comme une meute de chiens enragés.

Les langues se déchaînaient. Aussi bien à la Cour que dans la maisonnée d'Anne, on parlait d'une possibilité de réconciliation entre le roi et la princesse de Clèves, car il était clair que les réformateurs pressaient Henri de se débarrasser de la reine Catherine et du clan Howard. Anne était tout indiquée pour remplacer la reine. En dépit de sa foi catholique, elle symbolisait malgré elle la cause de la Réforme, parce qu'elle représentait une alliance avec les princes allemands.

Elle ne fut pas surprise de recevoir une lettre du docteur Harst lui conseillant de se tenir prête à partir – depuis Richmond ou, si possible, d'une demeure encore plus proche de la Cour. Selon lui, elle ne tarderait pas à recevoir une convocation et il lui demandait de manifester clairement sa joie à l'idée de monter à nouveau sur le trône. Tel était le souhait de son frère. Et celui de Clèves.

Elle contempla fixement la lettre. Sa restauration sur le trône dépendait de la chute de Catherine. Le destin frappait durement cette pétillante jeune femme qui s'était montrée si amicale et généreuse envers elle l'hiver précédent. Bien sûr, la reine s'était comportée comme une sotte et les conséquences de ses écarts de conduite allaient peser sur la vie de nombreuses personnes, mais elle n'en éprouvait pas moins de la sympathie pour cette pauvre fille isolée à Sion, qui devait se torturer en se demandant quel sort on lui réservait.

« Vous devez également vous déclarer soulagée de savoir que cette

trahison a été découverte », exhortait Harst. Le conseil était judicieux, mais comment aurait-elle pu se sentir soulagée à l'annonce d'un événement qui causait tant de souffrance à d'autres ?

Elle tenta de se faire à l'idée de ce qui l'attendait. Henri serait peut-être bientôt un homme libre et dans ce cas elle n'aurait d'autre choix que de se plier au désir de son frère Guillaume.

Elle suivit le conseil de Harst.

— Je ne peux que me réjouir de la découverte de cette odieuse trahison, déclara-t-elle à ses officiers et à ses dames, alors qu'ils commentaient ce scandale au cours d'un dîner. Et je frémis en pensant que le roi a été touché de si près.

— La reine paiera cher pour cela, pauvre âme, déclara Frances.

— Sa Grâce le roi a souffert, lui aussi, lui rappela Anne. Il n'est plus tout jeune ni en bonne santé. J'ai peur pour lui, entre le choc que cela a dû lui faire de découvrir que sa Catherine n'était pas une rose sans épines, et le chagrin de la perdre.

— Mais pensez à ce qu'elle traverse, insista Jane Ratsey. Chaque jour qui passe, elle craint pour sa vie. N'est-ce pas bien plus terrible que ce qu'endure le roi ?

— Nous devrions tous vivre en pensant chaque jour à la mort, déclara Anne avec douceur. Car nous ignorons quand notre âme sera appelée. Je suis désolée pour Catherine, mais, quel que soit mon sentiment, je ne peux cautionner sa trahison et aucun d'entre vous ne devrait le faire. Qui sommes-nous pour remettre en question la justice du roi ? Si je redeviens reine, comme le veut mon frère, vous tous en tirerez bénéfice.

— Votre Altesse pense donc vraiment que cela pourrait se produire ? demanda Gertrude.

— On m'a conseillé de me tenir prête à être appelée à la Cour.

Ils lui jetèrent tous des regards stupéfaits.

Elle attendit des nouvelles. En novembre, les journées étaient courtes et se succédaient rapidement ; les cieux gris et lourds semblaient refléter la chape de plomb qui pesait sur le royaume. Le seul messager qui vint fut un conseiller privé chargé de récupérer la bague que Catherine avait offerte à Anne. Elle la rendit en se rappelant avec quel élan la jeune femme la lui avait donnée, ainsi que les petits chiens, qui avaient grandi depuis. Elle gardait un souvenir attendri de cette joyeuse rencontre.

Une autre lettre de Harst arriva. Il avait reçu des nouvelles du docteur Olisleger, qui avait écrit au comte de Southampton et à l'archevêque Cranmer pour leur demander d'intervenir afin que le roi reprît rapidement Anne. « L'archevêque est un grand réformateur, lut-elle. Il a joué un rôle déterminant dans les poursuites engagées contre

la dernière reine. On peut compter sur lui et sur Southampton pour faire pression en faveur d'une alliance avec les princes allemands. L'opinion générale à la Cour est que Sa Majesté se remariera avec vous. Presque tout le monde le pense. J'exhorte Votre Altesse à faire preuve de prudence et de patience. »

« Vous pouvez compter sur moi pour cela, lui répondit-elle, consciente que son courrier serait probablement intercepté et lu. Jamais je ne prononcerais le moindre mot laissant supposer que je pourrais être mécontente ; n'ai-je pas toujours dit que je ne souhaitais rien d'autre que plaire à mon seigneur le roi ? »

Toute sa vie, on lui avait enseigné la prudence, et dissimuler ses passions était devenu pour elle une seconde nature. Sa mère lui avait appris que la patience était une grâce singulière de Dieu et le fait d'un cœur résolu à accepter ce à quoi on ne pouvait échapper. *Mutter* eût été fière de voir aujourd'hui le docteur Harst féliciter sa fille. « Votre Altesse s'est comportée très sagement avec sa maisonnée, disait-il. Ceux qui vous ont rendu visite se sont émerveillés devant tant de vertu et ne tarissent pas d'éloges à votre égard. Je me réjouis d'apprendre que vous vous portez bien. On dit même que vous ne cessez d'embellir. En vérité, on vous regrette et on vous plaint plus que Catherine Howard. »

Cette lettre la poussa à prendre son miroir. Avait-elle embelli ? Il ne faisait aucun doute que les coiffes françaises lui seyaient bien plus que les *Stickelchen*. Les compliments de Harst lui donnèrent de l'assurance, mais c'eût vraiment été le comble de l'ironie que Henri en vînt maintenant à la désirer alors qu'elle ne voulait plus de lui.

Au début du mois de décembre, Harst se présenta à Richmond. En voyant son visage lugubre quand il entra dans le parloir où l'on avait allumé un feu, Anne pensa d'abord qu'il venait lui annoncer la condamnation à mort de la reine.

— Madame, commença-t-il, sans pouvoir dissimuler sa détresse, je dois vous parler d'une affaire délicate qui, si elle n'est pas traitée correctement, pourrait ruiner tous nos espoirs.

Cette fois, Anne pensa à Otho et à la minuscule tombe sous le grand orme. Si elle n'avait pas été assise, elle se serait peut-être évanouie.

Harst prit le fauteuil en face du sien, de l'autre côté de la cheminée. À sa tête, on voyait qu'il se serait bien passé de cette démarche.

— Mr Chapuys est venu me trouver. Le roi est parti chasser et beaucoup pensaient qu'il viendrait vous rendre visite, madame. Mais Mr Chapuys a pris plaisir à m'informer qu'il avait pris un autre chemin, en me rappelant que Sa Majesté n'avait pas encore manifesté

de quelque façon que ce fût l'intention de vous reprendre. J'ai répondu qu'il était bien naturel qu'il restât discret, puisqu'il était toujours marié à la reine Catherine.

Harst s'interrompit, comme s'il hésitait à poursuivre.

— Puis il m'a dit qu'il avait quelque chose à m'apprendre, en toute amitié et charité.

— En toute amitié ? l'interrompit Anne, que ce long préambule rendait folle d'appréhension. Comment peut-il y avoir de l'amitié entre Clèves et l'Empire, alors que l'empereur menace nos frontières ?

— En effet, ce qu'il m'a annoncé n'avait rien d'amical, répondit Harst. J'ai l'impression qu'il s'agit d'un complot pour saper vos chances d'être rétablie sur le trône. Je suis certain, madame, que vous me confirmerez que ce qu'il m'a rapporté est sans fondement.

Anne le souhaitait au moins autant que lui. Son avenir lui semblait soudain compromis. Elle se sentait au bord du gouffre.

— Que vous a-t-il dit ? le pressa-t-elle.

— Que le greffier du Conseil, Mr Paget, lequel a été le secrétaire de Votre Grâce, lui aurait confié ceci : puisque le roi se sépare de la reine Catherine au motif qu'elle a eu des relations avec un autre homme avant de l'épouser, il ne peut certes pas vous reprendre, compte tenu de la rumeur qui court à votre sujet. À supposer que cette rumeur soit fondée, bien entendu, a-t-il précisé.

Anne se sentit devenir brûlante.

— Quelle rumeur ? De quoi parlait-il ?

— Je n'en ai aucune idée, madame. Et comme vous n'en avez pas non plus, manifestement, je crois qu'il vaut mieux oublier cette calomnie. Mais ce n'est pas tout – et pardonnez-moi de vous répéter cela. Mr Chapuys a ajouté que cette rumeur n'était pas difficile à croire, car selon lui vous aimez un peu trop le vin et vous livrez à d'autres excès, ce qui est bien naturel à votre âge.

La pièce se mit à tourner autour d'Anne et ses oreilles bourdonnèrent. Une fois de plus, elle se sentit au bord de la catastrophe. Chapuys frôlait de trop près la vérité.

Elle se reprit aussitôt et se défendit avec véhémence.

— Il est vrai que j'apprécie un verre de vin de temps à autre. Quant aux excès… Je partage des moments joyeux et bien innocents avec ma maisonnée. Est-ce répréhensible ? Et que voulait-il dire en faisant référence à mon âge ?

— Madame, son propos était clair, répondit Harst avec une expression peinée. Il voulait dire que vous êtes en âge de jouir de certains plaisirs et que vous ne vous privez pas d'accorder certaines faveurs.

— Mais c'est totalement scandaleux ! s'emporta-t-elle.

— Ce qui est encore plus scandaleux, c'est que Mr Paget ne s'est

pas inscrit en faux contre cette rumeur. Ayant fait partie de votre maisonnée, il devrait être en mesure de connaître la vérité.

— J'aurais aimé être là pour les sommer de s'expliquer, fulmina Anne. N'avez-vous pas défendu mon honneur auprès de Mr Chapuys ?

Harst parut froissé.

— Bien sûr que si ! J'ai dit que je vous connaissais comme une dame vertueuse et que Mr Paget aurait dû avoir mieux à faire que de répandre des ragots malveillants.

— Merci, mon ami, répondit Anne en se détendant un peu. Je ne supporte pas que l'on pense ou dise de telles choses à mon sujet. Croyez-vous que cela vienne des catholiques de la Cour qui essaient de dissuader le roi de me reprendre ?

— Très probablement, acquiesça Harst, l'air soulagé.

Anne se trouva plutôt habile d'avoir détourné la conversation du sujet épineux de sa vertu. Elle poursuivit donc en ce sens.

— J'imagine que Mr Chapuys pense qu'il n'y aura pas de réconciliation entre le roi et moi.

— D'après lui, Mr Paget est d'avis que le roi n'envisage pas de vous épouser, à moins que le Parlement ne l'y oblige. L'évêque Gardiner lui-même m'a assuré que le roi ne vous reprendrait jamais pour épouse. Toutefois, il exprimait peut-être là son souhait. Il a aidé les Howard à mettre Catherine dans les bras du roi, il doit penser à son avenir. J'imagine qu'il s'opposerait vigoureusement à votre remariage.

— Mais ça ne sera pas aussi facile qu'il le croit, répondit Anne en se forçant à sourire.

Son cœur battait encore la chamade après le départ du docteur Harst. *Qui ?* ne cessait-elle de se demander. *Qui* était à l'origine de ces médisances contenant une part de vérité ? Quelqu'un était-il au courant pour Otho et elle ? De plus, les ragots ne portaient pas uniquement sur sa « complaisance » à l'égard des hommes, car Paget avait parlé d'une autre rumeur, qu'il valait mieux oublier. *Qui* avait pu avoir vent de l'une ou l'autre de ses grossesses ? Pour la première, seuls *Mutter*, mère Lowe et Otho connaissaient l'existence de Johann et elle avait en eux une confiance absolue. Qui d'autre en Angleterre pouvait savoir ce qui s'était passé derrière les murs d'un château isolé en Allemagne ? Quant à la seconde fois, elle ne s'était confiée qu'à Otho et à mère Lowe, mais Elya Turpen, la blanchisseuse, avait pu parler. À moins que les Bowyer n'aient deviné ce qui se passait. Et, en admettant que cela fût le cas, auraient-ils risqué leur confortable position en racontant ce qu'ils avaient vu ?

Trop de questions se bousculaient dans sa tête. Cette nuit-là, après s'être torturée durant de longues heures dans son lit sans trouver le sommeil, elle parvint à la conclusion que seuls mère Lowe et Otho

connaissaient toute la vérité sur ses deux grossesses. Mère Lowe aurait préféré être écartelée par des chevaux sauvages plutôt que de dire un mot à ce sujet – c'était pour elle une certitude, aussi sûrement que Dieu était au paradis et le diable en enfer. Quant à Otho, jamais il ne l'aurait trahie sciemment, mais peut-être avait-il laissé échapper un mot par inadvertance ? Elle se souvenait que Mr Horsey s'était plaint de l'avoir trouvé ivre un soir dans les escaliers, peu après qu'elle avait mis fin à leur relation. Otho avait-il parlé sous l'effet du vin ?

Elle dormit tard le lendemain matin, ayant veillé presque toute la nuit. Une fois habillée, elle s'arma de courage et envoya chercher Otho. Elle s'assura que ses dames étaient présentes et s'étonna un peu de ne pas voir Jane et Katherine.

— Madame, salua Otho en s'inclinant très bas.

Quand il se redressa, elle lut dans son regard tout le chagrin qu'il ne pouvait exprimer. Il ne se remettait pas de leur séparation.

— Avez-vous appris la nouvelle ? demanda-t-il.

— Quelle nouvelle ?

— Mrs Ratsey et Miss Bassett ont été convoquées ce matin devant le Conseil.

— Non ! s'écria Anne, tandis que son cœur partait au galop. Pourquoi ?

— Je l'ignore. Personne ne le sait.

— Mesdames, veuillez nous laisser, parvint à dire Anne.

Les femmes de sa suite sortirent, en lui jetant des regards déconcertés.

— Ensuite, c'est moi, qu'ils viendront chercher ! s'écria-t-elle une fois seule avec Otho.

Il se précipita vers elle pour lui prendre la main, mais elle ne le laissa pas faire. Il l'écouta, les sourcils froncés, tandis qu'elle lui exposait ses craintes.

— Avez-vous dit quelque chose à Mr Horsey ce soir-là ? l'interrogea-t-elle.

— Pour être honnête, je ne me souviens de rien, avoua-t-il d'un ton piteux. J'étais ivre et ai perdu connaissance plusieurs fois. Mais si j'ai parlé, j'en suis terriblement désolé.

— Il est trop tard pour se désoler. J'ai bien peur que nous ne soyons découverts.

Elle en était convaincue. Comme Otho tentait de l'enlacer et continuait de s'excuser, elle le renvoya. Elle ne voulait pas de son réconfort.

Jamais le temps ne s'était écoulé avec une telle lenteur. Était-ce ainsi, quand on attendait d'être appelé pour une exécution ? Pour s'empêcher de penser à cela, Anne tenta de s'occuper avec des livres

qu'elle ne parvint pas à lire, puis avec des points de broderie qu'elle abandonna.

Enfin, elle entendit un clapotis de rames sous sa fenêtre et aperçut Jane et Katherine dans une barge qui approchait de la jetée. Ramassant ses jupes, elle descendit l'escalier à la hâte, traversa la guérite et courut à leur rencontre.

— Je me suis terriblement inquiétée pour vous ! s'écria-t-elle. Que s'est-il passé ? Pourquoi vous a-t-on convoquées devant le Conseil ?

— Pour des ragots, deux ou trois sottises que nous avions eu le malheur de dire, répondit Katherine avec une grimace de dégoût. Vraiment, on pourrait penser qu'ils ont mieux à faire.

— Quand le souverain est concerné, aucune rumeur n'est anodine, répondit Anne, que cette réponse avait déjà rassurée. Qu'aviez-vous donc dit de si grave ?

— Madame, j'avais simplement exposé mon point de vue sur ce qui se passerait si Dieu permettait que vous redeveniez reine, répondit Jane.

— Et il se trouve que Mr Carew nous a entendues et a jugé bon de nous dénoncer, compléta Katherine d'un ton méprisant. En ce qui me concerne, j'avais simplement dit qu'il était dommage d'écarter une reine aussi douce que vous.

— Mais vous aviez donc oublié que remettre en cause ma séparation d'avec le roi était considéré comme une trahison ?

— Je pense que ce qui a encore plus agacé les conseillers, c'était d'apprendre que j'avais osé dire « Quel homme vaillant que le roi ! », en faisant allusion à ses nombreuses épouses et en me demandant tout haut combien il en aurait encore. J'ai expliqué qu'on me reprochait des paroles en l'air, prononcées une seule fois. J'ai également assuré que j'approuvais par ailleurs l'annulation de votre mariage et que, si je m'en étais à l'époque désolée, c'était parce que je ne savais pas tout ce que je sais aujourd'hui.

— Et c'est tout ? demanda Anne en ouvrant le pas dans l'escalier.

— Oui. Ils nous ont laissées partir en nous recommandant de ne plus nous livrer à des commérages sur le roi.

Elle était sauvée ! Elle s'était inquiétée pour rien. Elle eut envie de se jeter au cou des deux femmes, mais se contenta de proposer :

— Que diriez-vous d'une coupe de vin pour nous remettre de nos émotions ?

Le lendemain matin, Anne se leva tôt avec l'intention de commencer à préparer du pain d'épice pour Noël. L'interrogatoire de la veille s'était bien terminé, mais, le premier soulagement passé, ses inquiétudes étaient revenues. Ses secrets pouvaient être un jour éventés et cette perspective la plongeait dans l'angoisse. Aussi, quand

mère Lowe entra en trombe dans la cuisine, visiblement affolée, pour annoncer que sir Anthony Browne et sir Richard Rich du Conseil privé étaient arrivés avec quatre gardes et demandaient à la voir, elle crut mourir de saisissement. Ils étaient venus pour elle, comme elle l'avait craint. Elle tremblait tellement qu'elle put à peine articuler les mots de bienvenue destinés à les accueillir.

— Nous sommes désolés de vous déranger, lady Anne, commença Browne d'un ton paisible.

Au moins, il n'avait pas l'air d'être là pour l'arrêter.

— Nous avons reçu l'ordre d'appréhender votre servante Frances Lilgrave, expliqua-t-il. Elle doit être emmenée à la Tour pour y être interrogée.

Anne crut qu'elle allait défaillir. Autour d'elle, tout devint sombre et elle vit des éclairs. Bien que passagère, la sensation l'effraya. Elle devait se ressaisir. Ces hommes n'étaient pas là pour elle, mais pour Frances, qui aimait un peu trop les ragots. Pour la première fois, Anne se demanda si Frances n'était pas à l'origine des rumeurs la concernant. Mais que pouvait-elle vraiment savoir ? Et si elle savait quelque chose, pouvait-on compter sur elle pour ne pas trahir sa maîtresse ?

— Que lui reproche-t-on ? demanda-t-elle.

— Elle a répandu des calomnies, madame, répondit sir Richard. Contre vous et contre le roi.

Anne crut de nouveau se trouver mal.

— Connaissez-vous Mr Taverner, greffier du sceau ? demanda sir Anthony.

— Vous parlez du Richard Taverner qui a dédicacé au roi l'ouvrage *Un abrégé des psaumes* ? demanda Anne, qui se souvenait de la dédicace ampoulée du livre.

— Lui-même. Il est impliqué dans cette affaire.

— En quoi, précisément ? Si l'on porte atteinte à mon honneur, j'ai le droit de savoir ce que l'on dit de moi.

Le cœur d'Anne battait si fort qu'elle avait l'impression que ses interlocuteurs allaient l'entendre.

Sir Richard regarda sir Anthony, qui lui fit signe de parler.

— Il y a quelques jours, madame, nous avons eu vent d'une abominable calomnie : Votre Altesse aurait mis au monde un beau garçon, qui serait le fils de Sa Majesté le roi et serait né en janvier, lorsque vous étiez à Hampton Court.

Anne en resta stupéfaite. Il y avait là un fond de vérité, mais les détails totalement erronés lui laissaient la possibilité de nier en ayant bonne conscience. Celui qui avait répandu cette calomnie ne connaissait pas son secret.

— Ce n'est qu'un vulgaire mensonge, déclara-t-elle. J'aimerais

savoir qui fait courir de tels bruits et pourquoi.

— Sa Majesté également, aimerait le savoir, déclara Rich.

Il y avait comme un sous-entendu dans cette phrase et elle trembla à l'idée que Henri lui-même pût se demander si ces rumeurs ne contenaient pas une part de vérité.

— Taverner l'a appris par sa belle-mère, Mrs Lambert, qui disait l'avoir entendu de Mrs Lilgrave et de la vieille lady Carew. Ils en ont discuté entre eux et avec d'autres personnes, mais Taverner a pensé qu'il devait répéter tout cela au docteur Cox, qui est conseiller du roi sur les questions religieuses. Le docteur Cox l'a immédiatement rapporté au lord du sceau privé, et c'est ainsi que l'affaire est arrivée jusqu'au Conseil.

Il dévisagea Anne un court instant et son expression se radoucit.

— Madame, ne vous inquiétez pas. Nous savons qu'il n'y a rien de vrai là-dedans, mais c'est une trahison que de calomnier le roi. Nous devons découvrir l'origine de cette malveillance et châtier le coupable en conséquence. Ne craignez rien, nous ferons cesser cela. Le roi ne laissera pas mettre en cause son honneur, ni le vôtre.

Anne n'avait aucune envie de les voir mener une enquête pour trouver le coupable. Dieu seul savait ce qu'ils seraient capables de déterrer.

Quand on la fit venir, Frances Lilgrave devint hystérique et supplia sa maîtresse de ne pas la laisser partir, mais les gardes l'emmenèrent de force.

Anne resta seule. Sous le choc et terrorisée. En se demandant si son tour viendrait.

Plus tard, elle eut du mal à trouver le sommeil et demeura un long moment à se tourner et se retourner dans son lit, pour tenter de donner du sens à ce qu'elle avait entendu.

Pour commencer, cela l'inquiétait que le roi prenne cette affaire à cœur, lui qui avait pour ligne de conduite d'ignorer les ragots. Comme il ne lui avait pas fait d'enfant, il cherchait peut-être à savoir si la rumeur n'avait pas un certain fondement, c'est-à-dire si elle n'avait pas pour de bon donné naissance. La découverte d'une telle inconduite de sa part l'aurait au minimum libéré de ses obligations financières envers elle. Et pour elle, cela signifierait une catastrophe. Car, même s'il se contentait de la punir en lui coupant les vivres, elle resterait alors sans ressources. Elle ne se voyait pas rentrer à Clèves déshonorée et mendiante. Et d'autant moins que Guillaume n'aurait pas manqué de sévir.

Mais Henri était peut-être simplement furieux que l'on cherchât à salir sa réputation, raison pour laquelle il tenait à traduire les coupables en justice. Justement, elle aussi se posait la question : qui

pouvaient bien être ces calomniateurs ? En tant que brodeurs de la Couronne, Frances et son mari connaissaient beaucoup de monde à la Cour, mais quels liens avaient-ils avec Taverner ? Et avec la vieille lady Carew ? Anne ne se souvenait pas bien de cette femme. Tant de courtisans gravitaient autour de Henri qu'il lui était difficile de se les rappeler tous. Lady Carew n'était pas en tout cas la femme de Wymond Carew, car celui-ci n'avait pas le rang de chevalier et son épouse n'avait pas droit au titre de lady. De plus, Carew lui avait dit que sa femme était morte et elle n'avait pas entendu parler d'un second mariage.

Autre hypothèse inquiétante : ces bruits pouvaient tout simplement venir des catholiques qui complotaient pour la discréditer aux yeux du roi, afin de s'assurer qu'il ne la reprendrait pas pour épouse.

Tandis qu'Anne attendait des nouvelles de Frances, d'autres informations sur les crimes de Catherine Howard parvinrent jusqu'à Richmond. On disait qu'elle avait forniqué avant son mariage avec un certain Francis Dereham, et ensuite avec Thomas Culpeper. Les deux hommes avaient été condamnés à mort. Le roi avait fait preuve de clémence en commuant la peine de Culpeper en décapitation, mais Dereham subirait la torture réservée aux traîtres. Anne en fut horrifiée. S'il n'avait fait que séduire Catherine avant son mariage, la peine était vraiment trop dure. Mais l'on disait aussi qu'il avait ensuite intrigué pour entrer dans sa maisonnée, chose pour le moins suspecte, étant donné leur relation passée.

Tout le monde était désormais persuadé que Catherine n'échapperait pas à la mort, car les sentences prononcées à l'encontre de ses amants le laissaient présager. Anne avait du mal à se faire à l'idée qu'elle eût à subir si jeune un sort aussi cruel.

Il fut publiquement annoncé dans Londres que les deux hommes seraient exécutés le 9 décembre, à Tyburn. Le jour dit, des membres de la maisonnée d'Anne s'apprêtaient à monter dans une barge pour aller assister au spectacle quand un boucher qui livrait des morceaux de bœuf leur annonça que l'exécution était reportée au lendemain.

Ils se rendirent donc le lendemain à Tyburn, d'où ils revinrent étrangement silencieux et visiblement secoués par ce qu'ils avaient vu. Anne ne les pressa pas de le raconter. Elle n'imaginait que trop bien l'horreur des souffrances endurées par Dereham.

Une chape de plomb tomba sur Richmond. On n'avait plus de nouvelles de Frances Lilgrave, mais Anne essaya de ne pas trop s'en inquiéter. Si Frances ou Taverner avaient parlé contre elle, les conseillers auraient fait irruption avec un détachement de soldats avant que l'on eût le temps de réciter un Ave Maria.

Anne eut un coup au cœur ce même soir quand on lui annonça

l'arrivée de Browne et de Rich. Soulagée de constater qu'ils n'étaient pas accompagnés de gardes, elle les invita à s'asseoir et réclama du vin, car elle en avait elle-même besoin.

— Merci, madame, répondit sir Anthony.

Des deux, il était de loin le moins désagréable et Anne l'appréciait assez. En revanche, elle se méfiait de sir Richard, qui lui faisait l'effet d'un serpent. Elle n'aimait pas ses manières brusques, ni son regard insistant qui semblait vouloir évaluer sa sincérité et la véracité de ses dires – mais sans doute était-ce parce qu'elle avait des choses à cacher.

Ce fut sir Anthony qui lui dévoila le but de leur visite.

— Nous sommes venus vous dire, madame, que Sa Majesté estime nécessaire d'examiner en profondeur la source de cette abominable calomnie. J'ai donc une demande délicate à vous faire : le roi voudrait savoir si Votre Altesse a conçu un enfant.

Elle ne s'attendait pas à une approche aussi directe et sentit ses joues s'échauffer.

— Je suis étonnée que Sa Majesté pose la question. Il est déjà suffisamment regrettable qu'une de mes servantes ait répandu cette rumeur sans qu'on la prenne pour la vérité. Bien sûr que non, je n'ai pas conçu d'enfant.

Voilà, elle avait menti, mais comment faire autrement ? Après la terrible sentence prononcée à l'encontre de Francis Dereham pour inconduite hors mariage, elle était prête à aller jusqu'au parjure pour sauver sa vie.

Comme ses deux visiteurs demeuraient silencieux, elle sentit venir la panique. Que savaient-ils exactement ?

Sir Richard rompit le silence.

— Taverner est en fâcheuse posture. Au cours d'une conversation qu'il aurait eue avec sa femme et Lilgrave, il aurait déclaré qu'il fallait voir le jugement de Dieu dans la trahison de la reine Catherine. D'après lui, vous vous seriez unie au roi et auriez quitté Londres l'été dernier pour rester confinée à la campagne, parce que vous étiez grosse. Je dois vous dire, madame, que cette rumeur a largement circulé.

Elle était à deux doigts du désastre. Quelqu'un connaissait son secret et l'avait confié à Frances Lilgrave. Mais le Conseil possédait-il des preuves ?

— Encore une fois, il s'agit d'une méchante calomnie, déclara-t-elle en soutenant sans ciller le regard de ses visiteurs. Messieurs, comme tout le monde, vous avez vu à quel point le roi était épris de Catherine Howard. Il est totalement invraisemblable qu'il ait pu avoir des relations avec moi alors qu'elle était encore son épouse bien-aimée. Ces rumeurs ne tiennent pas debout.

— Mais, avant d'accuser Lilgrave et Taverner de mensonge et de

trahison, nous devons établir que ces rumeurs sont sans le moindre fondement et que vous n'avez pas porté d'enfant.

— Bien sûr, je comprends, répondit Anne, dont les craintes s'estompaient un peu. Sachez que je suis choquée d'entendre que l'on colporte de telles vilenies sur le roi et sur moi.

— Taverner est enfermé dans la Tour avec Lilgrave et sa belle-mère, une diablesse qui a pris plaisir à répandre la calomnie. Mais tout serait parti de Lilgrave.

Ce détail était fort gênant. Une calomnie provenant d'une personne de sa propre maisonnée était forcément plus crédible.

— Et lady Carew, dans tout cela ? demanda-t-elle. Je ne me rappelle pas l'avoir rencontrée.

— Elle est la veuve du traître sir Nicholas Carew, répondit sir Anthony Browne. Et je peux vous assurer que vous avez pour elle une certaine importance, même si vous ne l'avez jamais rencontrée. Vous n'y êtes bien sûr pour rien, mais vous possédez aujourd'hui son ancienne maison de Bletchingley. Elle avait donc un motif de vouloir vous calomnier. Lorsque son mari a été inculpé et que ses biens ont été confisqués par la Couronne, elle s'est réfugiée avec ses enfants et sa belle-mère dans une modeste demeure à Wallington, que le roi, magnanime, lui avait permis de conserver. La famille de Mrs Lambert, la belle-mère de Taverner, fréquente celle des Carew. Mais c'est Frances Lilgrave qui a parlé de cette affaire à lady Carew. Elle refuse cependant de révéler sa source. Quant à Taverner, on lui reproche seulement de ne pas avoir dénoncé cette calomnie sur-le-champ.

Taverner avait de la chance de ne pas être accusé de trahison. Quant à la calomnie, il ne l'avait pas cachée longtemps. S'ils étaient si durs avec lui pour une si petite offense, que lui feraient-ils, à elle, s'ils découvraient la vérité ? Et pourquoi Frances refusait-elle de révéler qui l'avait renseignée ? Protégeait-elle quelqu'un ? Et si oui, qui ?

— Nous allons convoquer vos officiers pour les interroger, madame, et nous aimerions que Mrs Ratsey nous accompagne dès maintenant à la Cour, déclara sir Richard.

Anne se demanda ce que savaient Jane et les autres membres de sa maisonnée. Jane avait-elle parlé à Frances Lilgrave ?

— C'est ridicule ! s'emporta-t-elle en tâchant de refouler sa peur. Tout cela pour des ragots !

— Sa Majesté voit les choses autrement, contra sir Richard avec raideur. Madame, vous ne semblez pas inquiète de voir votre honneur ainsi souillé ! Mais comprenez que le roi ne le supporte pas !

Piquée au vif par cette insulte, Anne lui jeta un regard noir et convoqua Jane Ratsey. Celle-ci parut terrifiée quand on lui annonça qu'elle devait accompagner les conseillers. Elle sortit de la salle d'apparat en sanglotant et sous bonne escorte, laissant Anne seule

avec le tumulte de ses pensées.

Naturellement, la visite des conseillers et l'absence de Jane Ratsey firent jaser dans la maisonnée. Deux scandales touchant le roi de près, et cela en l'espace de quelques semaines : il y avait de quoi mettre tout le monde en émoi. Certains craignaient sans doute qu'on vînt les chercher pour les interroger.

Dès le lendemain, sir William Goring se présenta devant Anne pour lui dire qu'il avait reçu une lettre officielle lui ordonnant, ainsi qu'à Mr Horsey et à l'aimable Dorothy Wingfield, une dame de sa chambre apparemment inoffensive, de se rendre au Conseil privé. Anne savait que Dorothy avait été une grande amie de la trop bavarde Frances et se demanda si c'était Jane qui avait mentionné son nom. Une expression terrifiée se peignit sur le visage de la pauvre femme quand elle apprit qu'elle allait être interrogée. Anne eut pitié d'elle.

Avec l'ombre de cette affaire redoutable qui planait au-dessus d'elle, ce n'était pas facile de se concentrer sur les préparatifs de Noël. Pourtant, afin de paraître innocente, Anne fit mine de ne pas en être affectée. Rassemblant toute sa volonté, elle commença à dresser la liste des cadeaux à acheter, ainsi que celle des plats qu'on servirait à la table des fêtes. Il n'y aurait pas de visite à la Cour cette année, et le roi n'organiserait certainement pas de grandes festivités.

Tous les jours, elle guettait les nouvelles, en parvenant difficilement à réprimer son inquiétude. Les membres de sa maisonnée pensaient encore que le roi allait la reprendre, mais elle était surtout préoccupée par l'absence prolongée de Frances et de Jane. Les autres étaient revenus sans avoir pu aider en rien les membres du Conseil – du moins était-ce ce qu'ils avaient rapporté. Par ailleurs, ils n'avaient pas appris grand-chose des conseillers. Sir William savait seulement que Jane avait admis être au courant des ragots, mais avait refusé d'en dire plus.

— Je leur ai dit que c'était bien plus que ce que je savais, déclara le chambellan. En attendant, le lord chancelier la garde en prison. Il semble persuadé qu'elle leur cache des choses.

Anne ne comprenait toujours pas comment elle aurait pu savoir…

Quand le docteur Harst arriva le jour suivant, Anne pensa qu'il venait parler de cette affaire de calomnie, mais elle comprit très vite qu'il n'était au courant de rien. Il se montra en vérité enthousiaste et plein d'entrain, beaucoup plus que de coutume.

— Madame, j'ai reçu ce matin des nouvelles du duc votre frère, ainsi qu'une lettre du docteur Olisleger adressée à l'évêque de Cantorbéry. J'ai désormais mandat pour chercher à réconcilier Votre Altesse et le roi. J'en ai déjà touché un mot au comte de Southampton,

à qui j'ai demandé si je pouvais en parler au Conseil ; mais je voulais vous l'annoncer avant d'aller plus loin.

À présent, Anne n'était plus très sûre de vouloir une réconciliation avec le roi. Outre que cela eût été trahir son amour pour Otho, elle n'avait pas envie de subir le même sort que Catherine Howard. Elle tâcha de se rassurer en se disant que Henri n'allait certainement pas envisager de se remarier avec elle, tant que cette histoire de calomnie ne serait pas tirée au clair.

— Et que vous a répondu le comte ? demanda-t-elle.

— Il s'est engagé à montrer au roi la lettre de votre frère qui me donne tout pouvoir pour négocier. Cet après-midi, je me rends à Lambeth pour voir l'archevêque. Étant réformiste, je ne doute pas qu'il soutiendra une réconciliation.

— Vous me ferez savoir ce qu'il dira ?

Harst eut l'air peiné.

— Madame, si je puis me permettre, vous pourriez avoir l'air un peu plus satisfaite du remarquable revers de fortune que cela représenterait pour vous.

— J'aimerais pouvoir me réjouir, docteur Harst, mais je suis malheureusement trop préoccupée pour cela. Le roi a ordonné au Conseil d'enquêter sur une calomnie selon laquelle je lui aurais donné un enfant. Deux de mes femmes sont en prison. L'une d'elles est la première à avoir répandu la rumeur à la Cour, mais elle ne veut pas dire d'où elle la tient. Entre cela et la terrible affaire de la reine, je suis passablement bouleversée. Le pire, c'est qu'à un moment donné, les membres du Conseil – et peut-être même le roi – ont semblé croire qu'il y avait un fond de vrai dans ces calomnies.

Harst ouvrit des yeux consternés.

— Vous leur avez dit que ce n'était pas le cas, évidemment ?

— Bien sûr. Ce qui les intéresse, c'est de savoir qui en est l'auteur.

— Je n'en doute pas. Mais ne vous laissez pas troubler par les actions malveillantes des envieux, madame, je vous prie. Pensez plutôt à cette seconde chance qui vous est offerte.

— Je n'y manquerai pas, docteur Harst, assura-t-elle.

Le lendemain, Harst lui écrivit comme promis, mais les nouvelles n'étaient pas celles qu'il avait espérées. Après avoir parlé au roi, l'archevêque Cranmer avait été chargé de répondre avec la plus grande fermeté que Sa Majesté ne se remarierait certainement pas avec la princesse de Clèves. « Il a même trouvé étrange que le docteur Olisleger pût l'envisager, car selon lui les raisons qui ont amené à dissoudre votre mariage ne sont pas discutables », expliquait Harst. Anne eut l'impression que l'ambassadeur était découragé. De son côté, elle se sentit offensée d'être rejetée avec tant de véhémence et se

demanda avec angoisse si le roi ne nourrissait pas des soupçons quant à sa moralité.

Harst avait réclamé une audience à Henri, mais on lui avait répondu que Sa Majesté était trop affligée par la trahison de la reine Catherine pour recevoir qui que ce fût. Il s'était alors adressé à M. de Marillac, en espérant que les Français soutiendraient le retour d'Anne. Marillac s'était montré désireux de l'aider, mais lui avait conseillé de reporter l'affaire jusqu'à ce que le sort de la reine fût fixé. Harst s'était donc ensuite présenté devant le Conseil, pour dire à quel point le duc Guillaume était reconnaissant au roi de sa générosité à l'égard de sa sœur et pour prier ces messieurs de trouver un moyen de rétablir Anne comme reine.

« Ils ont répondu, au nom du roi, que Sa Majesté avait veillé à ce que vous fussiez largement pourvue et m'ont rappelé que l'annulation était consécutive à d'impérieuses raisons. Ainsi, ils prient le duc de ne plus réclamer de réconciliation. »

Le docteur Harst avait peu d'influence à la Cour et le roi ne la reprendrait jamais. Anne s'attrista de constater que Henri ne l'aimait toujours pas suffisamment pour la vouloir comme épouse ; mais, d'un autre côté, elle fut soulagée.

Cette fois, Harst avait compris qu'il se battait pour une cause perdue. « Je me sens totalement impuissant dans cette affaire, madame. Je ne suis pas le bienvenu à cette Cour et personne ici ne prête attention à ce que je dis. Si vous avez besoin de moi, vous me trouverez à mon nouveau logement, l'auberge *Bell Savage*, sur Ludgate Hill. Ma présence auprès du roi est désormais inutile. »

Anne fut peinée de le savoir aussi abattu. Il s'était démené pour elle et pour défendre ses intérêts. Ce n'était pas sa faute si Henri l'avait mal jugé dès le début et si les membres du Conseil privé n'avaient jamais daigné le prendre en compte. En attendant, elle allait devoir mener seule ses combats.

Chapitre 22

1542

Ils firent de leur mieux pour fêter Noël dans la joie, mais Anne avait des bouffées d'angoisse chaque fois qu'elle pensait à ce que lui réservait peut-être la nouvelle année. Elle avait envoyé à Henri quelques toises d'un beau tissu cramoisi et fut soulagée de recevoir des cadeaux de sa part : des coupelles et des flacons de verre qui lui arrachèrent des exclamations ravies, d'autant plus qu'elle s'était attendue à être ignorée.

Quelques jours après la nuit des Rois, sir William Goring la surprit alors qu'elle était en train de jouer avec ses chiens, par terre, à genoux.

— Madame, j'ai des nouvelles du Conseil privé, déclara-t-il d'un ton excité qui tranchait avec son calme habituel. Vous serez heureuse d'apprendre que Frances Lilgrave a fini par admettre qu'elle avait calomnié votre personne et celle du roi. Elle affirme avoir simplement répété les propos de quelqu'un d'autre, mais je pense que c'est faux, car elle refuse de dire qui. Depuis qu'elle a reconnu son délit, le Conseil a publiquement réfuté les rumeurs, en déclarant que le roi ne s'était pas comporté avec vous comme un mari et qu'il n'était pas vrai que vous soyez partie à la campagne pour donner le jour à un fils.

Anne pouvait à présent se tranquilliser, mais elle en voulut terriblement à Frances d'avoir tant tardé à faire cet aveu, la laissant ainsi des semaines dans les affres de l'angoisse. Personnellement, elle ne croyait pas que Frances avait menti, mais plutôt qu'elle tenait ces ragots d'une personne apparemment bien renseignée, et c'était assez perturbant de ne pas savoir qui. Bien entendu, il n'était pas question de le lui demander, car montrer son inquiétude eût été se trahir. Anne songea qu'elle allait désormais regarder les gens de sa maisonnée en se demandant qui parmi eux avait cherché à lui nuire.

— Que va-t-il arriver à Frances ? demanda-t-elle à sir William.

— Elle doit rester à la Tour, ainsi que Taverner, pour avoir dissimulé la calomnie. J'imagine qu'ils seront détenus le temps suffisant pour en tirer une leçon qu'ils n'oublieront pas.

— Je ne veux plus de cette femme dans ma maisonnée. Ni de Jane Ratsey. Toutes deux se sont mal comportées envers moi et nous ont causé, au roi et à moi, beaucoup de chagrin.

— C'est tout à fait compréhensible, madame, convint sir William. Je mettrai officiellement fin à leur service chez vous.

Plus tard au cours de ce même mois, Anne eut la preuve qu'elle était toujours dans les bonnes grâces du roi quand il lui alloua une subvention pour ses domaines dans le Berkshire et le Yorkshire. Sans doute cherchait-il à se faire pardonner d'avoir prêté une oreille attentive aux calomnies contre sa personne. Elle avait eu beaucoup de chance et n'arrivait toujours pas à croire que cette horrible affaire était désormais derrière elle. Elle pria pour que le destin fût aussi clément avec Catherine Howard, dont ils étaient sans nouvelles depuis des semaines.

Les membres de sa maisonnée se réjouirent de ce nouveau présent du roi et, comme on pouvait s'y attendre, y virent le signe que le souverain songeait à reprendre leur maîtresse pour épouse. Elle ne fit pas de commentaires. Ils se rendraient bientôt compte qu'il n'en était pas question.

On était au milieu de la deuxième semaine de février et Wymond Carew revenait tout juste de la Cour, encore en manteau et un peu essoufflé, quand il intercepta Anne alors qu'elle s'apprêtait à aller dîner.

— La reine a été exécutée ce matin, annonça-t-il, l'air solennel. Ainsi que lady Rochford, pour avoir protégé son adultère.

Anne se signa. Elle s'était attendue à ce qu'on vînt un jour ou l'autre lui annoncer la mort de Catherine, mais elle n'en fut pas moins choquée. Pauvre fille. Certes, elle avait été sotte et infidèle, mais elle avait payé le prix fort, tout comme lady Rochford. Elle ignorait jusque-là que cette dernière avait été impliquée à ce point. Elle ne l'aimait pas, mais jamais elle ne lui aurait souhaité pareille fin.

— Dieu ait leurs âmes, murmura-t-elle. Savez-vous comment se porte le roi ? Il doit être bien malheureux.

— On dit qu'il a l'air très vieux, que ses cheveux sont gris, et qu'il recule le moment de prendre une autre reine, bien que ses ministres le supplient de se remarier. Il paraît qu'il est plus corpulent que jamais et s'alourdit de jour en jour, mais beaucoup pensent qu'il ne restera pas longtemps sans épouse, en raison de son grand désir d'avoir d'autres enfants.

— Et, bien sûr, le bruit va encore courir que je m'apprête à retrouver mon trône, soupira Anne.

— C'est déjà le cas, même si rien ne le laisse présager.

Un page apparut.

— Madame, j'apporte un message du docteur Harst, annonça-t-il en lui tendant une lettre, tout en s'inclinant.

Anne voulait être tranquille pour découvrir le message de Harst.

— Merci de m'avoir prévenue, Mr Carew, dit-elle.

Il comprit que c'était là une manière de le congédier et posa sur la lettre un regard appuyé.

— Vous me montrerez cela plus tard, madame, déclara-t-il.

Si Anne n'avait pas été sous le choc de l'exécution de Catherine, elle aurait répondu vertement. Mais elle ne releva pas.

Elle s'installa à sa table et brisa le sceau. Si Harst avait pris la peine de lui écrire maintenant, cela signifiait qu'il avait quelque chose d'important à lui communiquer. Elle haussa les sourcils quand elle lut qu'il parlait encore de sa réconciliation avec le roi. Plusieurs princes allemands s'étaient déjà manifestés auprès de lui en lui confiant des messages exhortant Henri à reprendre pour reine Anne de Clèves. Il attendait pour les remettre à Sa Majesté que M. de Marillac l'assure du soutien de François Ier. Il ajoutait, non sans une certaine satisfaction, que l'ambassadeur Chapuys s'inquiétait à l'idée de voir l'Angleterre signer un pacte commun avec la France et Clèves.

Ce bon docteur bâtissait des châteaux sur du sable. Pour être honnête, Anne en avait assez de tout cela et aurait vraiment aimé qu'on la laissât en paix. Elle ne voulait pas redevenir reine, surtout après ce qui était arrivé à Catherine Howard, ni être l'épouse d'un homme prématurément vieilli et en mauvaise santé, bien qu'elle eût de l'affection pour Henri. C'eût été trop cher payer, même pour une couronne !

À la mi-mars, elle tomba malade. Au début, il s'agissait d'une simple fièvre, mais bientôt elle dut s'aliter. Elle fut prise de crampes, de vomissements, de maux de tête. Elle avait des remontées de bile et des bouffées de chaleur avec de brusques envies de boire. Elle allait soudainement mieux pendant un jour ou deux, puis les symptômes réapparaissaient.

— Il s'agit d'une fièvre tertiaire, madame, déclara le docteur Cepher en brandissant le flacon de son urine pour l'examiner à la lumière. On l'appelle ainsi parce qu'elle survient par cycles de trois jours. D'après ce que je crois savoir, c'est une affection assez fréquente dans le sud de l'Angleterre.

— C'est épouvantable, gémit Anne.

Elle était tellement épuisée qu'elle avait à peine la force de se lever pour aller à la chaise percée.

— Reposez-vous et restez au chaud, madame. Cela passera tout seul dans quelques jours.

— Quelques jours, c'est trop long, soupira-t-elle en esquissant un faible sourire.

Le docteur Cepher se tourna vers mère Lowe.

— Mettez plusieurs draps sur Son Altesse pour la faire transpirer et faites-lui boire beaucoup de zythogale, de préférence à travers une

plume d'oie, si vous en avez une.

— Oui, j'en ai une, acquiesça mère Lowe. Mais qu'est-ce que le zythogale ?

— Une boisson faite d'un mélange de lait chaud et de bière, à parts égales. Un remède souverain contre les fièvres.

— C'est entendu, docteur, déclara mère Lowe en se dirigeant vers le coffre placé sous la fenêtre pour y prendre des draps et des couvertures supplémentaires.

Le lendemain matin, elle entra dans la chambre de malade d'Anne en annonçant que sir Anthony Browne se trouvait à l'étage inférieur en compagnie de sir Anthony Denny, ce dernier étant à la tête de la Chambre privée. Anne en eut d'abord un coup au cœur, puis elle se calma quand mère Lowe lui précisa que le roi les envoyait simplement s'enquérir de sa santé.

— Ils disent que Sa Grâce vous propose les services de ses propres médecins.

Elle fut touchée de constater que Henri se souciait de sa santé, alors qu'il était lui-même au plus bas.

— C'est très aimable de sa part, mais le docteur Cepher est extrêmement compétent et pourrait se sentir insulté si je faisais appel à d'autres médecins. Répondez que je suis profondément reconnaissante à Sa Majesté de sa prévenance et que je penserai à sa proposition si j'en éprouve le besoin.

Son rétablissement fut lent. Pâques arriva, puis passa. Les fleurs d'avril s'épanouirent sur les arbres, aussi nombreuses que les flocons de neige en hiver, mais Anne souffrait toujours de crampes, même si ce n'était plus au point de rester alitée. La duchesse de Suffolk lui rendit visite en apportant des fleurs et des friandises. Sur sa suggestion, Anne envoya une lettre au docteur Butts, le médecin royal, pour s'enquérir de la santé du roi et lui demander si Sa Grâce pouvait lui faire parvenir quelques-uns des anneaux bénis par lui le vendredi saint, censés être efficaces contre les crampes, les convulsions et les attaques. Les anneaux arrivèrent, mais sans aucun mot ni aucune lettre de la part de Henri, ce qui était à la fois décevant et déconcertant.

Anne fit venir Wymond Carew et le chargea d'écrire en son nom à un membre de la Chambre privée.

— Je ne sais auquel de ces messieurs m'adresser, mais sans doute que vous le saurez, expliqua-t-elle. Dites, je vous prie, que je suis dans l'affliction depuis ma dernière lettre au roi, car il n'a pas répondu à ma gentille demande sur sa santé. Cela m'inquiète d'avoir été ainsi ignorée car, en vérité, je crains que notre souverain ne soit pas bien portant.

— Il n'est en effet pas d'humeur joyeuse ces derniers temps,

confirma Carew. Ne prenez pas mal son silence. Mais j'écrirai, puisque vous me le demandez. C'est à sir John Gates qu'il faut s'adresser ; on peut lui faire confiance. Je chargerai mon beau-frère, sir Anthony Denny, de lui faire part de votre inquiétude pour le roi.

— C'est très gentil à vous, le remercia Anne.

Depuis quelque temps, Carew se montrait bien plus aimable avec elle que par le passé. Peut-être parce qu'elle était malade.

— La charité me commande de réconforter ceux qui en ont besoin, répondit-il doucement. Et surtout vous, madame.

Il était donc capable d'humanité. Elle en resta stupéfaite.

Quelques jours plus tard, Anne commença à se sentir mieux et décida que cela lui ferait du bien de changer de décor. Bientôt, elle emmena toute sa maisonnée à Hever, avec l'intention de passer sa convalescence dans la paisible campagne du Kent. Tous les jours, elle se promenait un peu dans ses jardins et l'après-midi elle gardait un temps pour se reposer. Elle reprit peu à peu des forces.

Un matin, à la fin du mois d'avril, John Bekinsale se présenta au parloir, essoufflé, en annonçant des visiteurs.

— Un groupe de cavaliers descend la colline, madame.

Anne espéra qu'il ne s'agissait pas encore d'une visite des lords du Conseil. À cet instant, Franz von Waldeck entra en trombe, sans s'être fait annoncer.

— Madame, c'est le roi ! Le roi est ici !

— Que le ciel ait pitié de nous ! s'écria mère Lowe.

Mais Anne était folle de joie. Il était venu, il répondait à son geste amical et ne la traitait pas avec dédain. Elle s'empressa de sortir dans la cour, et il était là, dans ses habits de chasse, descendant maladroitement de son cheval.

— Ma chère sœur Anna ! s'écria-t-il, tandis qu'elle plongeait dans une profonde révérence.

Il la releva et l'embrassa sur la bouche. Elle fut attristée de voir à quel point il avait changé. La récente tragédie avait fait de lui un vieil homme.

— C'est un plaisir de voir Votre Majesté, lui dit-elle. J'espère que vous vous portez bien.

— Cela peut aller, répondit-il en retirant ses gants. Je suis heureux de constater que vous semblez rétablie.

— Je vais beaucoup mieux, monsieur, assura-t-elle en s'écartant pour lui permettre de la précéder dans le château.

Il balaya la cour du regard, comme quelqu'un qui contemple un endroit qu'il n'a pas vu depuis longtemps. Anne comprit que cette demeure lui rappelait des souvenirs.

— Je reviens de chez lord Suffolk à Beckenham, déclara-t-il quand

ils entrèrent dans le hall. Il m'y a reçu royalement.

— Hélas, monsieur, je crains de ne pas être préparée et de ne pouvoir vous offrir de divertissement royal. Mais, si vous m'autorisez à parler à mon intendant, je veillerai à ce que l'on vous serve un copieux repas.

— Je ne suis pas venu pour vous mettre en difficulté, Anna. Un peu de vin ou une bonne bière anglaise suffiront.

Anne envoya chercher à boire et ils s'installèrent ensemble dans son parloir.

— Le docteur Butts vous a prescrit un emplâtre, déclara Henri en sortant un petit paquet de sa veste. Il dit que cela rendra vos crampes moins douloureuses et moins fréquentes, si vous en avez encore. Il est composé de graines de lin, de camomille et d'hysope, et fonctionne aussi contre les douleurs et les rhumatismes dus au froid et aux courants d'air.

Henri s'intéressait de près aux plantes médicinales, au point de confectionner ses propres remèdes. Il avait plus d'une fois impressionné Anne par l'étendue de ses connaissances.

— Les graines de lin sont excellentes pour calmer l'inflammation, ajouta-t-il.

Lorsqu'elle lui prit le paquet, leurs yeux se rencontrèrent et il lui pressa un instant la main avant de la lâcher.

— Je me suis inquiété pour vous, Anna, assura-t-il. J'ai bien reçu votre message, mais n'étais pas en état de voir du monde ces derniers temps. Cette mésaventure avec la reine m'a causé beaucoup de chagrin. Vous savez combien je l'aimais.

Il soupira, les larmes aux yeux.

— Cela m'a fait du bien d'apprendre que vous étiez hors de danger, mais je n'aurais pas pu affronter votre sollicitude.

Ce fut au tour d'Anne de lui prendre la main.

— J'ignore comment elle a pu vous trahir, alors que vous l'aimiez tant.

— C'est la question que je me suis posée, soupira Henri. La vérité, c'est que je suis un vieillard avec de l'embonpoint et une jambe malade. Je ne pouvais rivaliser avec un jeune homme. Malgré tout, ayant fait solennellement le vœu de m'aimer, elle me devait amour et loyauté, non seulement en tant qu'époux, mais aussi en tant que roi. La trahison ne peut être justifiée ni tolérée. Catherine n'a eu que le châtiment qu'elle méritait Mais, Anna, elle me manque…

— Je comprends, compatit Anne. C'est bien naturel. Cela s'atténuera avec le temps.

— Oui, mais en attendant il faut continuer à vivre, répliqua-t-il. Et c'est dur.

— Je sais, dit-elle.

Il s'éclaircit la voix et regarda autour de lui.

— Anna, je remarque à quel point vous avez rendu cette demeure accueillante. Les broderies colorées, les bols de fleurs séchées, ce pare-feu peint devant la cheminée. Vous avez su imprimer votre marque.

— J'ai brodé les coussins moi-même, précisa-t-elle fièrement. Votre Grâce aimerait-elle visiter les lieux ?

— Rien ne me ferait plus plaisir, répondit-il en se levant d'un bond.

Soudain, elle se souvint – mais un peu tard – que le portrait d'Anne Boleyn était toujours accroché dans la longue galerie. Tandis qu'ils montaient l'escalier, elle se demanda ce que dirait le roi en le voyant. Comment allait-elle justifier le fait qu'il se trouvait de nouveau là ?

Jusque-là, Henri n'avait fait aucune allusion à ses visites à Hever par le passé, ni aux Boleyn, ces présences invisibles dont personne n'osait parler. Au bout de la galerie, il s'arrêta pour reprendre son souffle, et Anne observa sa massive silhouette baignée par le soleil que laissait filtrer le vitrail décoré d'armoiries. Il admira en silence le portrait de Guillaume qu'elle avait accroché là – un dessin de l'artiste français Clouet –, sur lequel son frère paraissait plus beau et moins sombre qu'en chair et en os.

— Je suis heureux d'avoir pu préserver mon amitié avec le duc, déclara Henri. Il a plus de bon sens que l'électeur et ses amis !

Ils continuèrent à avancer et passèrent devant un tableau représentant *Mutter* agenouillée devant la Vierge, puis devant un portrait d'Érasme où celui-ci souriait avec humour – elle le tenait de *Vater*.

— Mon père avait une grande admiration pour les enseignements d'Érasme, expliqua-t-elle.

— Votre père et moi avions beaucoup en commun. J'admirais aussi Érasme. Hélas, les grands idéaux que nous partagions ont été emportés par les querelles religieuses. Aujourd'hui, les gens pensent qu'être humaniste, c'est être hérétique.

Ils approchaient de l'extrémité de la galerie où était accroché le portrait d'Anne Boleyn. En l'apercevant, Henri s'arrêta net.

— Je pensais qu'ils l'auraient enlevé, commenta-t-il d'un ton laconique.

Il venait de lui fournir l'explication qu'elle cherchait.

— Moi aussi, monsieur. Mais, en le trouvant là, je n'ai pas su quoi faire, car il appartient à la Couronne, aussi l'ai-je laissé en place. J'allais vous demander ce que vous en pensiez.

— Enlevez-le et remisez-le quelque part, ordonna-t-il. Il n'est pas souhaitable que cette sorcière vous regarde.

— Je donnerai des ordres en ce sens, promit Anne. Et si nous descendions, à présent ? Je sens une bonne odeur de cuisine. Je pense

que le repas plaira à Votre Grâce.

Le roi apprécia en effet les mets qu'on lui servit, étant finalement resté pour déjeuner. Sa bonne humeur retrouvée, il partit en fin d'après-midi pour Penshurst Place, qui était tout proche et où il devait passer la nuit.

— Penshurst est une belle demeure, Anna, dit-il en l'embrassant. Il faudra que vous veniez me voir et je vous la ferai visiter. Et maintenant, adieu !

Il lui pressa une dernière fois la main et se hissa sur sa selle, non sans difficulté, puis il fit opérer un demi-tour à son cheval et partit, le bras levé en guise de salut.

Chapitre 23

1543

Anne se trouvait à Richmond, occupée à écrire des lettres dans son cabinet de travail, quand Wymond Carew frappa à la porte et passa sa tête par l'embrasure.

— Pardonnez-moi, madame, mais il y a en bas un messager royal : Sa Majesté sera bientôt à Hampton Court et aimerait y profiter de votre compagnie.

Anne se leva. Elle n'avait pas vu Henri depuis des mois et cette invitation l'enchantait. Ses dames se mirent aussitôt à spéculer sur les sous-entendus qu'il fallait y voir ou pas, mais elle les fit taire.

— Il s'est écoulé plus d'un an depuis la mort de la reine, insista Gertrude. Sa Grâce est sûrement à la recherche d'une nouvelle épouse.

— C'est bien possible, mais je ne me sens pas concernée ! répondit-elle. Cessez ces absurdités.

Elle songea en son for intérieur que l'infirmité de Henri pouvait également constituer un obstacle à son remariage.

Ses dames l'entendirent à peine, déjà trop occupées à sélectionner ses plus belles robes.

Elle avait oublié à quel point la Cour était impressionnante, bruyante et grouillante de monde. On lui avait attribué des appartements spacieux et confortables, donnant dans la cour de la grande horloge, mais situés au rez-de-chaussée, ce qui impliquait des va-et-vient incessants devant ses fenêtres. Elle avait hâte de voir Henri, mais regrettait le calme de Richmond ou de Hever. Bien entendu, elle ne pouvait repartir tant que le roi ne l'avait pas envoyé chercher.

En l'absence de reine à servir, il n'y avait pas de dames de compagnie à la Cour. Anne était venue avec mère Lowe et Katherine Bassett – cette dernière l'ayant suppliée de l'emmener. Quand elles se promenaient ensemble dans les jardins, ou quand elles regardaient les parties de tennis et de boules, Anne et Katherine attiraient l'attention des hommes, mais tous détournaient la tête dès qu'ils reconnaissaient l'ancienne souveraine. Anne se demanda si on la considérait comme intouchable parce qu'elle avait appartenu au roi, ou si ces messieurs évitaient de l'approcher parce qu'ils pensaient la revoir bientôt sur le trône.

Ce fut l'ambassadeur de France, M. de Marillac, qui l'éclaira sur la

question. Un jour qu'elle assistait à un concours de tir à l'arc, il vint s'entretenir avec elle. Il se montra extrêmement amical et courtois, lui assurant que son maître était son ami, surtout en ces temps difficiles entre le duc de Clèves et l'empereur. Comme tous les Français, c'était un charmeur, mais elle n'était pas sûre que l'on pût se fier à lui. Elle n'aurait pas su dire non plus si son visage basané était plutôt intéressant ou repoussant, mais elle ne put s'empêcher de le trouver sympathique.

— Lady Marie se trouvait à la Cour il y a deux mois, lui apprit-il. Presque tous les gentilshommes sont sortis pour l'accueillir. Le roi en personne est allé à sa rencontre dans le parc et l'a reçue avec beaucoup d'affection.

Anne eut un petit pincement au cœur à l'idée qu'elle n'avait pas eu droit aux mêmes égards.

Marillac se tut un instant et la dévisagea attentivement. En face d'eux, Anne remarqua son rival l'ambassadeur d'Espagne, Mr Chapuys. Lui aussi la dévisageait, mais d'un œil beaucoup moins amical.

— Nombreux sont ceux qui pensent que le roi songe désormais à se remarier, poursuivit Marillac. Votre Altesse ignore peut-être que, au cours du mois précédent, l'ambassadeur de votre frère s'est présenté à plusieurs reprises à la Cour, alors qu'on ne l'y avait pas vu depuis de nombreuses lunes. Il a même été reçu par le roi, qui l'avait convoqué.

Il se tut, laissant à Anne le temps de réfléchir à ce que tout cela impliquait.

Cela faisait plus d'un an qu'elle était sans nouvelles du docteur Harst. Elle avait cru que cette histoire de remariage avec le roi était oubliée et s'alarma de constater qu'un homme bien informé comme Marillac semblait considérer l'éventualité avec sérieux.

— Ils avaient sans doute à discuter de l'aide que mon frère réclame à l'Angleterre contre l'empereur, supposa-t-elle.

— C'est possible, madame. Mais certains pensent que ces visites vous concernaient.

— Sachez en tout cas que c'est la première fois que j'en entends parler.

— Pourtant, madame, quand j'ai demandé aux conseillers du roi ce que l'ambassadeur de votre frère faisait à la Cour, ils m'ont répondu qu'il n'était pas là en tant qu'ambassadeur, mais pour vous représenter et vous assister dans des affaires privées.

Anne se demanda ce qui se tramait derrière les portes closes de la salle du Conseil.

— Cela aussi, vous me l'apprenez, rétorqua-t-elle. Je préférerais que ses messieurs s'occupent d'assister Clèves. Depuis octobre dernier, comme vous le savez, mon frère attend désespérément un soutien effectif de la part du roi Henri.

Depuis que l'empereur avait vaincu Guillaume au combat et s'était emparé de Gueldre, elle vivait dans l'angoisse. François, l'allié de Guillaume, n'avait pu lui venir en aide, car il combattait de son côté les forces impériales en Italie. Elle craignait pour sa famille et pour son enfant. Que se passerait-il si l'empereur décidait de ne pas se contenter de Gueldre ?

— Espérons que le roi Henri pourra répondre à sa demande, madame. C'est très noble de votre part de faire passer les intérêts de votre frère avant les vôtres.

— Les intérêts de mon frère sont les miens, assura-t-elle. Et ils passent pour moi avant toute autre considération.

Le troisième jour, Henri la fit appeler et la reçut dans sa galerie privée. Comme il pleuvait, ils s'y promenèrent lentement, Anne appuyée a son bras.

— Je suis désolé de ne pas avoir pu vous voir plus tôt, déclara-t-il. J'ai été assailli par les affaires courantes et par les porteurs de doléances. Ceux-là ne vous lâchent jamais.

Il prit un air contrit.

— Et, pour couronner le tout, j'ai souffert de migraines.

— J'espère que cela va mieux, dit Anne.

— Beaucoup mieux, oui, répondit-il. C'est la lecture minutieuse de tous ces documents officiels qui en est la cause. Cela me tient éveillé la nuit et je ne lis plus aussi bien qu'avant à la lueur des bougies.

— Peut-être que Votre Grâce aurait besoin de nouvelles lunettes, suggéra-t-elle. Cela pourrait atténuer ces maux de tête.

— J'y réfléchirai.

— Je trouve Votre Grâce plus épanouie que la dernière fois que je l'ai vue.

Henri sourit.

— Cela est vrai et je peux vous en dire la raison, car je sais pouvoir compter sur votre discrétion, répondit-il en lui glissant un regard en biais. Il s'agit d'une dame.

— Je suis ravie pour Votre Grâce, dit-elle avec élan. Puis-je vous demander qui est cette dame ?

— Il s'agit de lady Latimer. Je ne pense pas que vous la connaissiez, car elle se montre rarement à la Cour.

Anne savait parfaitement qui était lady Latimer, car elle avait eu sa sœur, Mrs Herbert, comme dame d'honneur. Elle dut fournir un réel effort pour dissimuler sa déception. Au fond, même si elle n'en avait pas eu conscience avant cet instant, elle aurait bien voulu que Henri la choisît pour reine. Elle avait été flattée d'entendre que certains espéraient la voir remonter sur le trône. Et voilà qu'elle apprenait que le roi avait jeté son dévolu sur une roturière, dont la sœur avait été sa

servante. Elle se sentit lésée. Méprisée. Au moins, Catherine Howard avait appartenu à la vieille noblesse d'Angleterre !

— Son frère est le capitaine de ma garde rapprochée, poursuivit Henri. Elle lui rend visite de temps à autre et sert occasionnellement lady Marie en tant que dame d'honneur. Elle l'a accompagnée à la Cour en janvier, et c'est là que je me suis épris d'elle. Mais son mari vient de mourir, alors je dois pour l'instant me tenir en retrait.

— Vous rend-elle l'affection que vous lui portez ? demanda Anne.

Elle avait choisi ses mots avec soin, car après tout cette veuve était peut-être déjà la maîtresse de Henri. Pourtant, elle doutait qu'il pût satisfaire une femme, car son infirmité avait empiré – ne l'ayant pas vu depuis longtemps, elle n'avait pas pu s'empêcher de le remarquer.

— Je me plais à le croire, répondit-il. Elle aimait son mari, mais il était malade et cela faisait longtemps qu'elle était pour lui une infirmière plutôt qu'une épouse. Je dois tout de même lui laisser le temps de faire son deuil.

— J'espère que Votre Grâce trouvera le bonheur, se força-t-elle à dire.

— Anna, vous serez discrète, n'est-ce pas ? J'ignore si ma demande sera acceptée par la dame.

Il avait tout du jeune prétendant : enthousiaste, mais rongé par le doute.

— Cela va sans dire, monsieur. Je n'en parlerai à personne.

Comment pouvait-il imaginer qu'on pût le refuser ? Il était le roi !

— Lady Marie se porte-t-elle bien ? demanda Anne.

Elle n'avait plus envie de parler de lady Latimer. Cette conversation était décidément trop humiliante.

— Elle est en bonne santé et très demandée comme marraine, m'a-t-elle dit.

Anne trouva désolant que Marie, qui avait maintenant vingt-sept ans, ne fût pas encore mère elle-même. Parfois, elle n'arrivait pas à comprendre Henri. Bâtarde ou pas, Marie était sa fille. Mais il ne l'avait toujours pas mariée et elle en était réduite à satisfaire son instinct maternel contrarié en s'occupant des enfants des autres.

— J'aimerais beaucoup la voir, déclara-t-elle.

— Vous pouvez la voir quand bon vous semble, Anna. Vous avez ma bénédiction.

— Dans ce cas, je l'inviterai à Richmond. Merci, monsieur. Ce sera un grand plaisir pour moi de profiter de sa compagnie.

Anne était de retour à Richmond depuis une quinzaine de jours quand Otho fit soudain irruption dans sa salle privée, en brandissant une lettre. Il semblait fou de joie.

— Madame, mon père m'a écrit pour me tenir au courant de ce qui

se passe à Clèves ! Votre frère a vaincu les troupes de l'empereur à Sittard !

— Quel bonheur ! s'exclama Anne en se levant d'un bond. Vous ne pouviez m'annoncer meilleure nouvelle !

Leurs regards se rencontrèrent et elle lut dans les yeux d'Otho tout l'amour et le désir qu'il éprouvait pour elle. Il était tentant dans ce moment d'exaltation de lui faire savoir par un discret signe qu'elle aussi tenait toujours à lui. Mais peut-être le savait-il déjà.

Elle fit appel à toute sa détermination pour conserver une attitude neutre.

Il y avait en tout cas de quoi se réjouir et, tandis que ses serviteurs allemands s'étreignaient et se félicitaient mutuellement, Anne réclama du vin pour que tous puissent lever leur verre à la victoire de Guillaume. Plût à Dieu que l'empereur battît maintenant en retraite et laissât Clèves en paix.

Au cœur de l'été, Anne se rendit avec son entourage à Bletchingley, où elle dut supporter de nouveau l'invraisemblable arrogance de Thomas Cawarden. Cette fois, il prit plaisir à l'informer qu'elle serait l'invitée d'honneur d'une fête qu'il organisait à Hextalls. Il pérora longuement sur le mal que sa femme et lui s'étaient donné pour la recevoir, de sorte qu'elle ne put refuser.

Car il s'était marié, en omettant de l'en informer. Certes, rien ne l'y obligeait, mais c'eût été une marque de courtoisie. Son épouse Elizabeth était tout son contraire. Jolie, effacée et de bonne naissance, elle semblait s'en remettre à lui pour tout et vivait de toute évidence dans son ombre. Elle se montra charmante avec Anne, mais participa à peine à la conversation à table et laissa à son mari le soin d'aboyer des ordres aux domestiques.

Sur la table haute où elle tenait la place d'honneur, avec Thomas Cawarden à sa droite, Anne reconnut des poteries allemandes qu'elle avait apportées de Clèves. Elle n'en crut pas ses yeux. Ces pièces lui appartenaient et venaient de Bletchingley !

— Ce sont là mes poteries, n'est-ce pas ? lui demanda-t-elle.

— Oui, madame, répondit Cawarden sans se démonter. J'ai pensé qu'elles seraient parfaites pour vous recevoir.

— Je n'y vois pas d'inconvénient, bien entendu, commenta-t-elle avec insistance.

Mais la pique tomba dans l'oreille d'un sourd.

— Je savais que cela ne vous dérangerait pas, dit-il en souriant tranquillement.

Dieu ce qu'il pouvait être exaspérant !

Néanmoins, la nourriture était bonne et Cawarden se montra un hôte prévenant. Anne était en train d'admirer les somptueux étalages

de fruits disposés pour le dessert lorsqu'un gentilhomme en robe fauve – l'un des notables locaux que sir Thomas avait invités pour montrer qu'il recevait la princesse de Clèves – demanda si l'on avait des nouvelles des gentilshommes de Windsor.

— Quels gentilshommes ? demanda Anne.

Sa question fut suivie d'un lourd silence pour le moins déconcertant.

— Ceux que l'on a arrêtés en mars pour hérésie, finit par expliquer Cawarden. Si vous n'en avez pas entendu parler, vous ignorez aussi que j'ai moi-même été arrêté peu après. La faute en revient à ce bâtard de Gardiner – pardonnez-moi, madame. Après avoir extirpé de la chapelle royale de Windsor ce qu'il s'est plu à appeler un nid d'hérétiques, il a pensé en dénicher d'autres à la Cour et c'est ainsi que ma chère épouse ici présente et moi-même avons été arrêtés, avec dix autres.

Anne tressaillit. Elle ne voulait pas frayer avec des gens soupçonnés d'hérésie. En raison de ses liens avec les luthériens allemands, on en déduirait un peu trop facilement qu'elle était des leurs. Se montrer à la table d'un homme qui avait déjà attiré l'attention de l'évêque Gardiner ne pouvait que lui porter préjudice.

— Heureusement, j'avais été prévenu par lady Latimer, poursuivit Cawarden.

S'agissait-il de la lady Latimer du roi ? À l'exception des gens d'Anne, tout le monde ici semblait savoir de qui Cawarden parlait. Elle était donc en train de festoyer avec un groupe d'hérétiques. Cawarden prenait un risque énorme en pariant sur le fait qu'aucun de ses visiteurs ne le dénoncerait.

— Cette lady Latimer est de vos amies ? s'enquit-elle. Et c'est une luthérienne ?

— En effet, madame. C'est une femme qui ne demande qu'à suivre les préceptes de l'Évangile !

L'audace de cet homme frôlait l'inconscience ! Il savait certainement qu'il pouvait être brûlé pour ces paroles – et tous ses amis avec lui. Il avait dû voir les images et les ornements de la chapelle d'Anne à Bletchingley et aurait dû en déduire qu'elle n'était pas aussi luthérienne que le prétendait la rumeur. Pourtant, il avait choisi de croire ce qui l'arrangeait. Elle se demanda s'il n'était pas complètement stupide.

— La mise en garde de lady Latimer n'a pas empêché plusieurs d'entre nous d'aller en prison, notamment ma femme et moi-même. Mais personne n'a parlé. Gardiner était furieux. Il a dit que le diable en personne eût été impuissant à nous pousser à trahir nos compagnons, mais nous, nous savions être protégés par la main de Dieu. La preuve : le roi nous a accordé son pardon dès qu'il a su ce qui

nous arrivait. Malheureusement, les pauvres hères de Windsor sont toujours sous bonne garde et je crains que Gardiner ne parvienne à ses fins et n'en fasse des martyrs.

Plusieurs personnes approuvèrent avec des airs affligés.

— Gardiner est le pion du diable ! ricana Cawarden.

Anne ne fit pas de commentaire. Elle se demanda dans combien de temps elle pourrait décemment avancer une excuse pour quitter cette table. Sir Thomas l'avait placée dans une position impossible, car son devoir de loyauté allait d'abord au Seigneur et ensuite au roi. Henri avait accordé son pardon à Cawarden. De toute évidence, il ne le considérait pas comme un hérétique – mais c'était parce qu'il le connaissait mal.

— Lady Latimer a-t-elle été arrêtée elle aussi ? demanda Otho, qui semblait aussi mal à l'aise qu'Anne.

— Non. Leurs recherches n'ont pas mené jusqu'à elle. Et, de toute façon, elle est intouchable. Vous savez tous pourquoi. Nous espérons de grands changements quand elle épousera le roi.

Anne en resta muette de saisissement. Le roi allait-il vraiment épouser cette hérétique ? C'était sûrement elle qui l'avait poussé à libérer Cawarden et ses amis. Ne se doutait-il vraiment de rien ?

— J'ignorais que le roi projetait de se remarier, déclara-t-elle.

Ils lui jetèrent tous des regards apitoyés, ce qui ne manqua pas de l'agacer. Cawarden alla jusqu'à lui tapoter la main, qu'elle s'empressa de retirer.

— Je me réjouis pour Sa Majesté le roi, mentit-elle. Il m'avait dit qu'il courtisait une dame. Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser, j'ai mal à la tête et dois vous souhaiter bonne nuit.

Elle rentra chez elle dans l'obscurité, en marchant à grands pas furieux, suivie de ses serviteurs qui s'efforçaient de ne pas se laisser distancer. Elle pensait à lady Latimer. Cette femme était dangereuse et le roi ignorait visiblement ses liens avec les hérétiques.

Henri considérait l'hérésie comme un chancre dont il fallait à tout prix se débarrasser et ne montrait aucune indulgence envers les hérétiques. Oserait-elle le mettre en garde contre la vipère qu'il nourrissait dans son sein ?

Elle réfléchissait encore à ce dilemme quand ils entrèrent dans la grand-salle, où un messager couvert de boue et portant la livrée du duc de Clèves les attendait.

— Lady Anne ! s'écria-t-il en allemand, le visage bouleversé. Je suis porteur de mauvaises nouvelles. Le duc a essuyé face à l'empereur une terrible défaite. Il a été contraint de battre en retraite à Heinsberg. Je reviens tout juste de la Cour, où j'étais allé en informer le Conseil du roi.

Défaite. Retraite. Des mots entachés de honte. Et pourtant, Guillaume n'avait pas démérité ni manqué de courage. Anne se rendit dans la chapelle pour implorer à genoux le Seigneur et lui demander de venir en aide à son frère. Elle aurait voulu être auprès des siens. Guillaume, *Mutter* et Emily. Elle se sentait presque coupable de vivre ici dans le confort et la sécurité, alors qu'ils étaient en grand danger.

Plus tard au cours du mois de juin, lady Marie vint séjourner à Richmond. Elle se montra comme toujours de bonne compagnie et récompensa généreusement les gens de la maisonnée d'Anne pour les services qu'ils lui rendirent, allant jusqu'à donner quelques pièces au page qui prenait ses bagages. Elle insista également pour aider à couvrir les dépenses supplémentaires de cuisine, de cellier et de cave occasionnées par sa présence.

— Il n'est pas question que j'accepte le moindre sou ! protesta Anne.

— Je ne fais qu'obéir aux recommandations de mon père, insista Marie.

Il s'agissait encore d'une largesse de Henri, une de plus, et elles avaient été nombreuses au cours des derniers mois. Les prix continuaient à grimper et le revenu d'Anne était de moins en moins confortable. Néanmoins, le roi comblait ses déficits chaque fois que cela était nécessaire et veillait à ce qu'elle ne manquât de rien. Elle espéra qu'il continuerait à le faire après son mariage – s'il se mariait, car rien n'était encore officiel.

— J'ai gardé la soie espagnole que Votre Grâce m'a fait parvenir l'an passé, déclara Anne. J'apprécierais vos conseils sur le style à adopter, car j'avais l'intention d'en faire une robe pendant que vous seriez ici.

— Je serais ravie de vous aider, répondit Marie. Le col montant est très à la mode en ce moment, il vous faudra du bougran pour le renforcer. Auriez-vous quelques perles pour la bordure ?

Après avoir découpé le patron, elles emportèrent leurs paniers de couture dans les jardins privés et s'installèrent sur un banc de pierre.

— Votre Grâce a-t-elle entendu parler de lady Latimer ? demanda Anne, incapable de se retenir.

— Oui, répondit Marie, un peu hésitante. Je suppose que vous savez que mon père s'est rapproché d'elle.

— J'en ai entendu parler et j'ai appris également que cette dame vous servait à l'occasion.

— C'est exact et je l'apprécie. C'est une femme très intelligente, chaleureuse et séduisante. Elle fera probablement du bien à mon père.

De toute évidence, Marie ne savait rien des opinions religieuses de lady Latimer.

— Ils vont donc se marier ?

— C'est le bruit qui court, mais il ne m'en a rien dit. Êtes-vous déçue, Anne ? Certains pensaient que vous seriez à nouveau reine et peut-être y avez-vous cru, vous aussi.

Anne se força à sourire.

— Non, je ne suis pas déçue. J'aime le roi de tout mon cœur, mais je sais depuis longtemps qu'il ne me reprendra jamais. Notre mariage a été dissous pour de bonnes raisons, qui sont toujours valables. Je ne demande qu'à rester son amie. Il m'a toujours manifesté une grande bonté, vous savez.

— Je le sais, et je sais aussi qu'il apprécie votre amitié. Il vous appelle sa sœur bien-aimée.

Marie coupa son fil et prépara une autre aiguillée.

— Je ne pense pas que nous ayons à craindre que lady Latimer soit une seconde Catherine Howard, ajouta-t-elle.

— Et pourtant, j'ai l'impression que Votre Grâce n'est pas enthousiaste à l'idée de la voir épouser le roi, tenta Anne.

— Le bruit court parmi mes dames qu'elle serait amoureuse en secret de sir Thomas Seymour, le frère de la reine Jeanne, dit Marie d'un ton nostalgique. C'est un bel homme.

— C'est aussi un effronté, déclara Anne.

Seymour était un gredin, tout le monde s'accordait à le dire.

— Si les ragots disent vrai, lady Latimer est dans une situation délicate, reprit Anne. Car, si le roi la demande en mariage, elle ne pourra pas refuser.

— Je pense qu'elle est très malheureuse de ce qu'il lui arrive, mais trop loyale et discrète pour s'en plaindre. Elle ne manifeste rien et ne parle jamais de mon père.

— Vous craignez donc que sir Thomas Seymour ne lui cause des ennuis ?

— Vous m'avez bien devinée, répondit Marie d'un ton affligé. Il pourrait la compromettre. Il est suffisamment bavard pour cela. Dans cette Cour, trop parler est dangereux.

Anne songea que lady Latimer cachait des choses bien plus compromettantes qu'une passion secrète pour Thomas Seymour.

— Espérons qu'elle saura le repousser gentiment et fermement si les choses évoluent, soupira-t-elle.

— *Si*, comme vous dites, conclut Marie.

Henri embrassa la mariée avec des larmes d'émotion. Ceux qui se pressaient dans l'oratoire privé de la reine par ce brûlant mois de juillet applaudirent avec enthousiasme, y compris l'archevêque Cranmer, qui venait de célébrer la cérémonie.

Henri conduisit ensuite la nouvelle reine Catherine à travers les

rangs des invités, jusqu'à la galerie où se pressaient les courtisans. Anne suivait le cortège avec Margaret Douglas, première dame d'honneur de la maisonnée de la mariée. Henri lui avait demandé d'être là, lui faisant ainsi un grand honneur car les invités n'étaient pas nombreux, en raison de la taille exiguë de l'oratoire. Bien que flattée, elle ne se berçait pas trop d'illusions : le roi avait voulu qu'elle fût là pour montrer à tous qu'elle approuvait ce mariage et qu'elle n'avait par conséquent aucun doute quant au bien-fondé de l'annulation du leur.

Elle avait le cœur lourd en raison des mauvaises nouvelles qui lui étaient parvenues de Clèves, mais s'efforçait d'afficher l'air joyeux qui convenait à la circonstance. Personne ne devait penser qu'elle nourrissait quelque amertume d'avoir été écartée. Elle n'avait d'ailleurs pas à feindre son approbation, qui était sincère. Pour le bien de son royaume, Henri avait besoin d'un autre héritier mâle. En revanche, elle n'approuvait pas le choix de cette épouse souriante aux cheveux auburn, aux traits quelconques et au menton déterminé. Qu'avait-il bien pu lui trouver ? Après la jolie Catherine Howard, Anne s'était attendue à ce que la nouvelle élue eût au moins de l'allure, mais celle-ci était on ne peut plus commune – et de plus luthérienne en secret. Les réformateurs avaient dû manœuvrer pour la mettre sur le chemin du roi. Anne regrettait de ne pas avoir averti Henri, mais à présent il était trop tard. Il arborait un sourire radieux et semblait aux anges. Elle pria pour qu'il n'ait pas à regretter d'avoir choisi cette femme pour reine.

Tout en rendant à Henri le sourire qu'il lui adressait, elle se rendit compte qu'elle pouvait désormais songer elle aussi à se remarier – si ce n'était qu'Otho était toujours l'époux de Hanna. Avec un peu de chance, elle serait moins surveillée, ce qui lui permettrait de se laisser aller à quelque badinage avec lui. Elle avait besoin de réconfort en ce moment, surtout depuis qu'une lettre d'Emily lui avait appris que *Mutter* était gravement malade.

Si cela n'avait tenu qu'à elle, Anne se serait précipitée à Clèves, mais sir William Goring l'en avait dissuadée. Un sauf-conduit serait long et difficile à obtenir, les forces de l'empereur occupaient toujours Gueldre et il était douteux que le roi lui permît d'entreprendre un voyage aussi périlleux, car les combats pouvaient reprendre à tout moment. Anne s'était donc résignée et elle était venue fêter le grand événement, en essayant de ne pas trop penser à sa pauvre mère malade qui n'avait qu'Emily pour la réconforter.

Comme les invités se rassemblaient dans la salle d'apparat pour boire à la santé du couple royal, Anne se tourna vers Margaret Douglas.

— C'est un plaisir de vous voir, madame, déclara-t-elle.

Cela faisait longtemps qu'elles n'avaient pas eu l'occasion de se croiser.

— Le plaisir est pour moi. Vous semblez en excellente forme et cette robe anglaise vous va à ravir. À part cela, encore un mariage ! soupira Margaret avec une grimace. Mon oncle est de plus en plus énorme. Dans sa veste, on pourrait faire tenir trois hommes !

— C'est un beau fardeau que cette dame a endossé, fit remarquer Anne, d'un ton plus acerbe qu'elle ne l'aurait voulu.

Puis elle se rendit compte que Chapuys se tenait juste derrière elle et pria Dieu pour que l'ambassadeur ne l'ait pas entendue parler du roi de manière aussi irrespectueuse, car sinon ses paroles ne tarderaient pas à faire le tour de l'Europe.

Margaret ne put s'empêcher de rire.

— Ils vont devoir trouver un autre moyen de le faire !

Anne la poussa du coude pour lui signaler la présence de l'ambassadeur.

— Seigneur, marmonna Margaret. Mon oncle va encore me faire enfermer à la Tour !

Anne jeta un coup d'œil furtif du côté de Chapuys, mais celui-ci était en grande conversation avec sir Anthony Denny et ne semblait pas s'intéresser à elles.

— Pardonnez-moi si je ne suis pas de très bonne compagnie, murmura-t-elle. On est venu aujourd'hui m'annoncer que ma mère était très malade et cela m'afflige beaucoup.

Des larmes roulèrent sur ses joues.

— Je suis sincèrement désolée de l'apprendre, répondit Margaret d'un ton compatissant. Allons donc faire un tour dans le jardin privé. Je vais dire à mon oncle que vous vous sentez faible et avez besoin d'air.

Elle s'approcha de Henri pour lui murmurer quelques mots et celui-ci acquiesça, tout en dévisageant Anne d'un air préoccupé.

Arrivée au bas de l'escalier, Anne s'adossa au mur de briques et laissa couler ses larmes.

— Venez donc vous asseoir, proposa Margaret en l'entraînant vers un banc situé sous un charme. Vous devez être terriblement inquiète.

Anne hocha la tête.

— En ce moment, je renoncerais à tout ce que je possède pour me trouver au chevet de ma mère en Allemagne. J'aimerais pouvoir partir sur-le-champ.

— Oh, ma chère Anne, comme c'est terrible !

— Et puis, voyez-vous, je me sens malgré moi humiliée d'avoir été rejetée au profit de cette dame qui a si peu à offrir au roi. Elle est moins belle que moi, ne peut lui apporter aucune grande alliance et ne concevra probablement pas d'enfants, puisqu'elle n'en a pas eu avec

ses deux précédents maris.

Margaret parut étonnée.

— Vous pensiez vraiment qu'il vous reprendrait ?

— Pas au début, mais ensuite, j'y ai cru. J'avais l'impression qu'on avait lancé la roue de la fortune et j'attendais de voir sur quoi elle s'arrêterait. Je ne voulais pas vraiment être l'épouse de Henri, mais la perspective d'être désirée comme reine me séduisait. Et maintenant… J'aurais pu comprendre s'il avait épousé une princesse française, mais… Pardonnez-moi, je n'aurais pas dû vous dire tout cela. Je viens de commettre plusieurs fois le crime de haute trahison.

Margaret lui tapota l'épaule.

— Ne vous en faites pas. Cela fait du bien de dire ce que l'on a sur le cœur et ce n'est pas moi qui vous dénoncerais. Je sais trop bien ce que c'est que d'être accusée de trahison et condamnée.

Elle frissonna.

Anne se demanda si elle oserait confier à Margaret ce qu'elle savait sur la reine Catherine. Ce secret était un fardeau qu'il lui déplaisait de porter seule. De plus, si l'on apprenait qu'elle avait dissimulé des informations, elle pourrait être reconnue coupable d'avoir encouragé l'hérésie. Depuis le repas partagé avec Thomas Cawarden et ses amis, elle ne se sentait pas en sécurité. Tous ces gens étaient d'une imprudence folle et parlaient un peu trop. Elle les croyait capables de faire courir le bruit qu'elle connaissait et approuvait leurs opinions. Mais comment faire pour se prémunir contre ce danger ?

— Essayez de ne pas ruminer, conseilla Margaret, en se méprenant sur la cause de son silence. La reine Catherine est douce et gentille. Je vais être sa première dame d'honneur et elle s'est montrée très aimable avec moi.

Anne jugea finalement préférable de se taire. Il ne lui restait plus qu'à espérer que Cawarden et ses amis ne seraient plus jamais interrogés. En tout cas, elle ne voulait pas être à l'origine d'un enchaînement fatal d'accusations qui auraient risqué de les conduire tous au bûcher.

— Nous devrions rentrer, dit-elle en se levant. Merci de m'avoir écoutée.

Quand elles remontèrent à l'étage, le roi vint à leur rencontre pour embrasser sa chère nièce et sa chère sœur – plus grand, massif et jovial que jamais. Il demanda à Anne si elle se sentait mieux et afficha un air ravi quand elle lui présenta ses vœux.

— Kate, annonça-t-il, voici lady Anna.

Catherine eut un sourire aimable quand Anne lui fit sa révérence, et lui tendit sa main à baiser. Anne songea, non sans amertume, qu'elle avait déjà l'aplomb d'une reine.

— C'est un plaisir de vous rencontrer, lady Anne, dit-elle.

— Le plaisir est réciproque, répondit Anne en espérant avoir un ton suffisamment amical. Veuillez accepter mes félicitations les plus chaleureuses. Je me réjouis pour vous deux.

Une semaine plus tard, Henri vint seul à Richmond pour déjeuner avec Anne.

— Je suis heureux que vous aimiez Catherine, déclara-t-il en mangeant avec avidité une tourte à la viande assaisonnée avec du miel et de la moutarde. Ce que nous mangeons est délicieux. Est-ce encore l'un de vos plats allemands, Anna ? Décidément, personne n'a une aussi bonne table que vous.

— J'ai pensé que cela plairait à Votre Grâce, répondit Anne, ravie du compliment.

Elle avait craint de le voir cesser ses visites une fois marié et était à la fois heureuse et soulagée de constater qu'il n'en était rien.

Après le dîner, il joua du luth pour elle, puis ils allèrent se promener au bord du fleuve et restèrent un moment à regarder passer les bateaux. De joyeux lurons qui jouaient de la musique sur leur barge les saluèrent gaiement, puis eurent l'air atterrés en se rendant compte qu'ils venaient d'interpeller le roi. Devant leurs mines décomposées, Henri éclata de rire.

— Très bonne soirée à vous tous, leur lança-t-il.

Bientôt – beaucoup trop vite –, il fut temps pour lui de partir. En embrassant Anne sur la jetée, il lui prit les mains.

— Vous êtes toujours ma très chère sœur. Cela ne changera jamais. Je vous reverrai bientôt. Si vous manquez de quoi que ce soit, faites-le savoir à mon Conseil.

Au début du mois d'août, Anne fut profondément troublée d'apprendre que les hérétiques de Windsor avaient été brûlés sur le bûcher. Elle songea à Cawarden et à ses amis, ainsi qu'à la reine Catherine – sans doute avait-elle dissimulé au roi le choc que cette nouvelle avait dû lui causer.

Anne était occupée à préparer des tartes aux fruits avec *Meister* Schoulenburg quand un page apparut en annonçant que le docteur Harst était là. Elle ne s'attendait pas à cette visite et s'empressa d'ôter son volumineux tablier pour le rejoindre dans la chambre d'apparat.

— Quelle bonne surprise ! dit-elle en lui tendant la main.

Ce fut alors qu'elle remarqua son visage défait. Elle crut qu'il venait l'informer de la mort de *Mutter*.

— Madame, vous devez vous préparer à la pire des nouvelles. La ville de Clèves a été envahie par les armées de l'empereur.

Elle se sentit défaillir. Depuis qu'elle savait sa mère malade, elle se levait chaque jour avec la peur qu'on ne vînt lui annoncer qu'elle

n'était plus de ce monde. Ce qu'elle venait d'apprendre était presque pire. L'empereur Charles n'avait jamais caché qu'il convoitait Gueldre, mais elle ne l'aurait pas cru capable de s'en prendre à Clèves.

— C'est terrible, murmura-t-elle. Qu'est-il advenu de mon frère et de ma mère ? Dans l'état où elle est, cela risque de la tuer.

Et mon petit garçon ? Elle ne pouvait malheureusement pas poser la question.

— Votre mère s'est réfugiée au château de Düren et semble pour le moment en sécurité, répondit Harst. La ville n'a pas été prise, pour autant que je sache, car les nouvelles m'arrivent au compte-gouttes.

— Comment cela a-t-il pu se produire ?

Anne était horrifiée, dévorée d'angoisse.

— L'empereur a envahi soudainement les Flandres avec une grande armée et le duc n'a rien pu faire. Par ailleurs, Charles a demandé au roi Henri de rompre les liens diplomatiques avec Clèves et de me renvoyer chez moi. Heureusement, Sa Majesté a refusé. J'ai été convoqué ce matin et l'on m'a informé de cela, en me disant que bien sûr je devais rester.

Béni soit Henri ! songea Anne. Il allait venir en aide à Guillaume, elle n'en doutait pas.

— C'est ma mère qui m'inquiète le plus, gémit-elle en se tordant les mains. Je veux rentrer chez moi pour être à ses côtés.

Et m'assurer que Johann est en sécurité.

— Moi aussi, madame, je souhaite partir, même si je sais être ici le bienvenu. Cependant, comme le roi m'en a averti, la situation à Clèves est trop périlleuse pour entreprendre un voyage Nous ne pouvons courir un tel risque. Imaginez, si vous étiez prise en otage.

Anne comprit que Harst disait vrai. Mais c'était insupportablement frustrant de se sentir à ce point impuissante.

— Le duc a demandé de l'aide au roi François, déclara Harst. Nous ne pouvons compter à présent que sur son habileté diplomatique pour sauver la situation.

— Dans ce cas, je vais prier afin que Notre-Seigneur inspire de la compassion au roi de France pour la situation critique de notre pays, déclara Anne.

Elle n'y croyait pas trop. La dernière fois, François, trop occupé par ses propres problèmes, avait refusé d'aider Clèves.

Recevoir sans cesse des bribes de nouvelles était éprouvant ; ne pas en recevoir l'était encore plus. Mais le pire fut ce qu'ils apprirent à la fin du mois d'août : l'empereur avait attaqué Düren, le chef-lieu de Juliers, et avait mis la ville à sac.

— Six cents maisons ont été incendiées, se désola Harst. Cela a causé une grande panique et des effusions de sang. Madame, ils ont

aussi brûlé le château de Düren.

— Mais ma mère y séjournait ! s'écria Anne. A-t-on de ses nouvelles ?

— Hélas, pas encore, répondit Harst, au bord des larmes. J'aimerais pouvoir réconforter davantage Votre Altesse.

Anne imagina sa mère prise au piège, engloutie par les flammes et la fumée. Des images terribles défilèrent dans sa tête. Comme elle s'effondrait en sanglots et poussait des gémissements de désespoir, elle sentit des bras puissants l'entourer. Le docteur Harst, oubliant toutes les règles de l'étiquette, la serrait doucement contre lui. Et soudain mère Lowe fut là, qui les prenait tous deux contre elle, les joues couvertes de larmes.

— Que se passe-t-il ? Qu'est-il arrivé ?

Cette fois, c'était Otho. Alerté par le bruit, il venait de faire irruption dans la pièce. Laissant mère Lowe et Anne se réconforter mutuellement, Harst s'écarta d'elles pour lui raconter à voix basse ce qui s'était passé.

À son tour, Otho ne put cacher son émotion.

— Voulez-vous que je me rende à Clèves pour savoir ce qu'il est advenu de votre mère ? proposa-t-il d'une voix enrouée. Je pourrais passer par la France et m'approcher par le sud. Le roi François est notre allié, il ne m'empêchera pas de circuler.

— C'est courageux et prévenant de votre part, sanglota Anne. Je n'ai pas les mots pour vous remercier.

— Il serait préférable d'attendre ici des nouvelles, protesta le docteur Harst. D'autant plus qu'elles risquent d'arriver avant que vous ayez eu le temps de faire un aller et retour.

— Il a raison, soupira Anne, qui dut admettre que le conseil était sage. Attendons encore, mais pas plus d'un jour ou deux, car je ne supporterai pas de rester dans l'incertitude. Sait-on si l'un de nos autres châteaux a été attaqué ?

Elle pensait à celui de Berg, qui n'était pas loin de Solingen, et tremblait de peur à l'idée que Johann ait pu être blessé.

— Je n'ai rien entendu de tel, répondit Harst. On m'a par ailleurs assuré que le duc et votre sœur étaient en sécurité.

Pas de nouvelles, bonnes nouvelles, songea Anne, tout en priant pour que sa mère et Johann fussent encore en vie.

L'attente fut cruelle et éprouvante, surtout quand ils apprirent que les forces impériales traversaient Juliers sans rencontrer d'opposition. La population était tellement terrifiée que les villes remettaient spontanément leurs clés à l'empereur. On ne savait toujours rien de la duchesse et Anne commençait à penser qu'elle n'avait pas survécu à l'incendie. De toute façon, même si elle n'était pas morte brûlée, ce

qui se passait en ce moment à Juliers risquait de l'achever. Elle était de santé fragile. Jamais elle ne supporterait de voir l'empereur s'approprier ce duché qu'elle avait reçu de son père en héritage.

Au début du mois de septembre, le docteur Harst se fit de nouveau annoncer. Quand il entra dans sa salle d'apparat, Anne fut si effrayée par son visage bouleversé qu'elle dut s'agripper à la main de mère Lowe pour trouver la force de l'écouter.

— Madame, j'ai reçu des nouvelles de votre mère. Elle n'a pas été brûlée dans l'incendie.

— Comme je suis soulagée ! s'écria Anne. A-t-elle été blessée ?

— Hélas, madame, j'ai le regret d'annoncer à Votre Altesse qu'elle est décédée quatre jours après ce terrible événement. Veuillez accepter mes plus sincères condoléances.

Anne ferma les yeux en tentant de repousser la douleur et le chagrin qui l'envahissaient. Elle songea à la douceur de *Mutter*, à son dévouement, à l'attention qu'elle avait toujours portée à ses enfants, à son amour pour *Vater* – elle avait sûrement déjà rejoint son époux au ciel, car une âme aussi pieuse que la sienne ne souffrait pas longtemps au purgatoire.

— Comment est-ce arrivé ? demanda-t-elle, trop choquée pour pleurer.

— Le docteur Olisleger m'a écrit qu'elle s'était enfuie du château, en proie à une terreur indicible, expliqua le docteur Harst. Ensuite, elle n'a pas supporté de voir son pays ainsi occupé. Avec sa santé fragile, cette dure épreuve lui a été fatale. Heureusement, elle n'a pas vécu assez longtemps pour voir Juliers se soumettre entièrement à l'empereur.

— Qu'en est-il de Clèves ? demanda mère Lowe d'un ton angoissé.

Tout en parlant, elle entoura d'un bras protecteur les épaules de la pauvre Anne, qui était encore sous le choc de cette nouvelle.

— Je crains que peu de villes du duché de Clèves aient la capacité de résister à une armée telle que celle de l'empereur. La prise de Düren a effrayé tout le monde. Le docteur Olisleger pense que les forces impériales ne rencontreront pas de résistance et se fraieront un chemin jusqu'à Nimègue. Alors, Clèves sera sous les ordres de Charles Quint, ainsi que tout le pays de ce côté du Rhin.

Le monde tel qu'Anne l'avait connu était en train de disparaître. Elle avait presque autant de chagrin pour Clèves que pour sa mère. Tout cela était affreux et injuste. Elle se mit à hurler de douleur.

Ce bonnet de lin blanc avec son long voile était décidément le bon choix ; il semblait approprié de porter le deuil de *Mutter* avec une coiffe allemande et elle formait un contraste tout simple avec cette lourde robe de velours noir aux larges pans, au col montant et aux

manches étroites. Anne ne s'autorisa aucun bijou à part un chapelet accroché à une chaîne autour de la taille. Le miroir lui renvoya l'image d'un visage pâle et marqué par le chagrin. Cela faisait maintenant quinze jours qu'elle avait appris la mort de sa mère, mais la douleur était toujours aussi vive. Pourtant, elle n'avait pas le droit de se morfondre. On venait de lui annoncer l'arrivée du docteur Harst et elle devait faire l'effort de le recevoir.

Le visage sombre de l'ambassadeur lui noua les entrailles. Cette fois encore, il apportait de terribles nouvelles. Anne pensait avoir atteint le fond du désespoir et que les choses ne pouvaient aller plus mal, mais elle se trompait. Guillaume avait admis sa défaite et s'était officiellement soumis à l'empereur.

— Il n'avait pas le choix, madame, expliqua Harst, alors qu'elle chancelait sous le coup. Le roi de France semble l'avoir abandonné et il est ravagé par le chagrin depuis la mort de votre mère. Il a rencontré l'empereur à Venlo, où il est apparu en habit de deuil. Il a dû s'agenouiller devant Sa Majesté impériale et signer un traité lui cédant Gueldre et Zutphen. En contrepartie, il est autorisé à conserver ses duchés de Clèves et de Juliers, bien que l'indépendance dont il jouissait jusqu'à présent soit quelque peu réduite. En outre, il accepte de faire annuler son mariage avec Jeanne d'Albret pour épouser une nièce de l'empereur.

Anne écouta tout cela avec une honte grandissante. Ce devait être encore bien plus terrible pour Guillaume et elle préféra ne pas penser à ce qu'il avait dû ressentir, lui si fier et orgueilleux, en affrontant une telle humiliation et un tel déshonneur. Et, avec cela, ils pleuraient leur mère. Son unique consolation était de savoir Johann en sécurité, maintenant que la guerre était terminée – elle avait appris par mère Lowe que les Schmidt de Solingen étaient sains et saufs.

— J'irai moi-même voir le roi Henri pour réclamer son soutien, déclara-t-elle. Il nous aidera, j'en suis sûre.

— Je vous le déconseille, madame, contra Harst d'un ton angoissé. Personne à la Cour ne manifeste la moindre compassion pour Clèves. Les conseillers du roi m'ont clairement fait comprendre que Sa Majesté ne prendrait pas le risque d'une guerre avec l'empereur.

Ce fut un coup supplémentaire et une amère déception, car elle avait vraiment cru que Henri s'empresserait de prouver son amitié à Clèves – ne fût-ce que pour elle.

— Il n'y a rien à faire, madame, déclara tristement le docteur Harst. Au moins, votre frère a conservé son duché et y règne toujours. Je doute que l'empereur s'immisce dans les affaires quotidiennes du gouvernement.

— Oui, mais nous ne jouirons plus à Clèves de la même indépendance ! Mon père serait horrifié de voir cela.

— Votre père aurait fait le même choix. Qui oserait résister à la puissance du Saint Empire romain ?

À la fin de l'automne, comme elle avait mis fin à son deuil, Henri invita Anne à la Cour. Encore émue par l'affront subi par son frère, elle s'y rendit avec la ferme résolution de demander au roi s'il pouvait intervenir, mais comprit très vite, à ses commentaires désolés sur la situation de Clèves, qu'il était inutile de le solliciter. Il avait les mains liées et ne bougerait pas. Elle fit donc la conversation à la reine Catherine, festoya et regarda danser les courtisans. Henri avait beaucoup vieilli depuis leur dernière rencontre en juillet et cela la peina de voir qu'il déclinait à ce point. Si seulement il avait pu perdre un peu de poids, il se serait senti mieux, l'état de sa jambe se serait amélioré et il aurait gagné en mobilité. Mais il mangeait avec appétit les mets trop gras qu'on lui servait en abondance, ne cessait de vider sa coupe que l'on remplissait aussitôt, et personne n'osait lui conseiller de faire un peu moins ripaille.

Elle fut soulagée de rentrer à Richmond, où elle apprit que Wymond Carew s'était vu offrir le poste prestigieux de trésorier de la reine et allait donc quitter son service.

— C'est un grand honneur et je suis très heureuse pour vous, Mr Carew, le félicita-t-elle. Je suis également ravie de savoir que vous cesserez de me surveiller. J'espère que je ne suis plus soupçonnée d'avoir intrigué contre le roi mon frère, à qui je ne ferais jamais de mal.

Carew eut l'élégance de paraître gêné.

— Je n'ai fait qu'obéir aux ordres, madame. Personnellement, je n'ai jamais douté de votre loyauté.

Elle n'insista pas. L'homme s'en allait, elle serait bientôt débarrassée de lui.

— Qui vous remplacera en tant que receveur général ? demanda-t-elle.

— Mon parent Thomas Carew, sur ma recommandation.

Thomas était un homme aimable et cultivé qui servait Anne en tant que gentilhomme de sa chambre. Elle le voyait mal accepter de l'espionner.

— Le choix me convient, mais j'espère que ses fonctions seront limitées à cette tâche.

— Je n'ai pas entendu dire le contraire, madame, répondit Carew avec raideur.

Elle lui sourit.

— Je vous souhaite bonne chance dans votre nouvelle place, déclara-t-elle avant de le congédier.

Cette nuit-là, alors qu'elle soufflait sa bougie et se pelotonnait pour dormir, il lui vint à l'esprit qu'un espace de liberté s'ouvrait devant elle, maintenant qu'on ne l'espionnerait plus. Elle pensa au visage tant aimé d'Otho et à celui du petit Johann, si loin à Solingen. Il avait maintenant douze ans et avait certainement beaucoup changé. Elle savait par mère Lowe qu'il poursuivait son apprentissage et se montrait bon élève. Pourquoi ne tenterait-elle pas de le faire venir de Clèves pour l'installer dans sa maisonnée, par l'intermédiaire d'Otho ? Il n'y avait guère de risques. Personne ne soupçonnerait qu'il était son fils, pas même l'intéressé lui-même. Et ainsi ils seraient tous les trois réunis – Johann, Otho et elle. En famille.

Plus elle y réfléchissait et plus cela lui semblait réalisable. Mais avait-elle le droit d'arracher ce garçon à tout ce qui faisait sa vie ? Ne serait-ce pas égoïste de sa part ?

Elle s'en ouvrit à Otho lors d'une partie de chasse destinée à tester un balbuzard blanc que le duc Albert de Prusse lui avait envoyé. L'oiseau était arrivé en Angleterre déjà dressé, en même temps qu'une douzaine d'autres pour Henri. C'était un excellent faucon et cela l'avait émue de savoir qu'un prince d'Allemagne avait pensé à elle.

Elle s'arrangea à un certain moment pour chevaucher en tête avec Otho et lui confia son projet.

— Il n'y a plus aucune chance que je me remarie avec le roi et on ne m'accorde plus aucun poids politiquement, ce qui me libère de toute surveillance. Je peux enfin avoir une vie privée. Pourquoi n'emploierais-je pas quelqu'un de Clèves dans ma maisonnée, par exemple pour rendre service à un ami ?

Otho parut troublé.

— Je désire autant que vous avoir mon fils auprès de moi, Anne, mais ce serait une erreur de le faire venir maintenant. Attendons qu'il soit un jeune homme et qu'il ait terminé son apprentissage. Je me rendrai alors à Solingen sous un quelconque prétexte et renouvellerai mon offre de lui trouver une place en Angleterre. D'ici là, les gens auront oublié depuis longtemps votre mariage avec le roi, et le risque de scandale sera bien moindre.

Il restait encore quatre ans à Johann avant de terminer son apprentissage. Quatre ans… Cela fit à Anne l'effet d'une éternité. Elle reconnut pourtant qu'Otho avait raison, mieux valait attendre. Plus tard, il trouverait une solution, elle n'en doutait pas. Mais elle allait devoir une fois de plus se montrer patiente.

Chapitre 24

1546

Anne avait de nouveau été conviée à la Cour, cette fois pour assister à la présentation officielle du nouvel ambassadeur français, l'amiral de France. Elle se trouvait en compagnie des princesses Marie et Élisabeth, ainsi que des duchesses de Richmond et de Suffolk. La salle d'apparat de Greenwich était remplie de gentilshommes et gentes dames de la Cour venus accueillir le prestigieux invité. Anne avait conscience de l'honneur qu'on lui faisait en la plaçant aux côtés des deux princesses, rétablies par le roi dans la succession deux ans plus tôt – respectivement au second et troisième rang en fonction de leur âge et juste après le prince Édouard.

Ayant hérité de ses origines espagnoles une véritable aversion pour les Français, lady Marie arborait un visage sévère et crispé. Elle déplorait sans nul doute le départ de Mr Chapuys, l'ambassadeur espagnol qui avait quitté l'Angleterre l'année précédente. Anne avait de son côté perdu le fidèle docteur Harst, rentré à Clèves depuis déjà plusieurs mois, quand sa présence était devenue inutile. Elle regrettait tout autant son agréable compagnie que les nouvelles qu'il lui apportait régulièrement de la Cour et du monde. Désormais, pour se tenir un tant soit peu au courant, elle devait s'en remettre aux gens de sa maisonnée ou à des invités occasionnels. Mais elle recevait de moins en moins, n'en ayant plus les moyens, bien que le roi complétât régulièrement ses revenus.

Lady Élisabeth souriait gracieusement, ravie de cette rare occasion de se montrer et d'attirer les regards. Elle avait les yeux sombres de sa mère et savait déjà les utiliser à bon escient, bien qu'elle n'eût que douze ans. C'était une enfant douée et érudite – mais aussi très vaniteuse.

Anne observait le roi avec une certaine inquiétude. Dès son arrivée, quand il l'avait relevée de sa révérence et embrassée, elle avait vu qu'il souffrait beaucoup et ne pourrait rester longtemps debout. Très vite, il s'était effondré sur son trône et avait fait signe à un page de lui apporter son repose-pied. Anne remarqua que les bandages sous ses collants étaient tachés des humeurs qui suintaient de sa jambe.

Ce soir-là, au cours d'une pause dans les festivités marquant la venue de l'ambassadeur, lady Marie vint s'adresser à Anne en aparté.

— Je m'inquiète pour mon père, murmura-t-elle d'une voix à peine

audible dans le brouhaha ambiant. Il est malade, cela crève les yeux. La reine dit qu'il passe le plus clair de son temps dans les pièces reculées de ses appartements et ne sort quasiment que pour se promener dans son jardin particulier – quand il le peut. Je pense que c'est difficile pour elle, car il est souvent de fort méchante humeur. Ses jambes le font tellement souffrir que cela le rend cruel et pervers. Il explose à la moindre contrariété.

Anne prit la main de Marie.

— Je sais bien que sa santé est fragile. Et il est évident que ses jambes le font énormément souffrir, vous avez raison.

— Il tente de le cacher, mais cela se voit sur son visage, poursuivit Marie d'un ton affligé. Et c'est à peine s'il peut se déplacer. Pour monter ou descendre un escalier, il faut le hisser à l'aide de cordes et de poulies. Il a fait fabriquer deux chaises à porteurs pour circuler dans le palais.

Elle jeta un coup d'œil aux gens qui les entouraient.

— Allons ailleurs, à l'abri des regards et des oreilles indiscrètes.

Par chance, la galerie était déserte. Elles s'installèrent sur un siège devant une fenêtre.

— En vérité, Anne, je pense que mon père n'en a plus pour longtemps, reprit Marie. Mon frère héritera du trône et, voyez-vous, je crains pour nous et pour l'Angleterre, car il est éduqué par des évangélistes de Cambridge – des hérétiques, je n'en doute pas ! Et c'est elle, la reine, qui a poussé dans ce sens.

Anne prit conscience de la sombre perspective d'une Angleterre gouvernée par des réformateurs. L'inquiétude de Marie était bien naturelle.

— Avez-vous entendu parler de ce qui s'est passé le mois dernier ? L'évêque Gardiner a essayé de faire arrêter Catherine pour hérésie, mais elle a réussi à convaincre le roi de son innocence.

Anne se demanda si elle devait confier à Marie ce qu'elle savait des activités de Catherine Parr avant son mariage avec le roi, mais elle tremblait à l'idée des conséquences que cela pourrait avoir si la jeune princesse jugeait bon d'en parler à son père. Elle garda donc le silence. Elle avait passé ces dernières années à vivre heureuse loin de la Cour, de ses intrigues et de ses jalousies – aussi n'avait-elle plus envie de s'en mêler. Elle avait hâte de rentrer chez elle, auprès d'Otho qui lui était plus cher que jamais et de ceux qu'elle considérait désormais comme sa famille. Elle pensa à Johann, qui avait fêté ses quinze ans. Plus que quelques mois à attendre…

— J'espère qu'elle a tiré les leçons de cette expérience, déclara-t-elle. Cela lui a peut-être permis de se rendre compte qu'elle était dans l'erreur.

— Je ne pense pas qu'elle verrait la chose ainsi, rétorqua

sèchement Marie. Anne, l'avenir est très incertain pour ceux d'entre nous qui sont de la vraie foi. Nous devons prier pour que mon père vive encore longtemps, mais déjà les loups se frottent les mains et se congratulent mutuellement à l'idée d'instaurer un nouvel ordre. Et il n'y a rien à faire ! s'exclama-t-elle d'un ton amer. Ne craignent-ils donc pas pour le salut de leurs âmes ?

Elle poussa un profond soupir en tripotant son chapelet.

— À présent, nous devrions rejoindre la Cour, car on risque de nous chercher, murmura-t-elle.

Durant les jours qui suivirent, Anne ne cessa de s'étonner de la magnificence de la Cour, où tout était encore plus grandiose et luxueux qu'autrefois. Elle déjeunait tous les jours à la table du roi avec les princesses ; l'après-midi, elle profitait de la chasse ; le soir, elle prenait place auprès de la reine Catherine pour assister aux extravagants tableaux vivants que l'on donnait en l'honneur de l'amiral français. Ensuite, elle faisait partie des privilégiés qui festoyaient avec les souverains dans la nouvelle salle de banquet érigée dans les jardins – un petit pavillon exquis tendu de tapisseries et dont les buffets étaient en permanence chargés de plateaux de friandises et de plats en or sertis de pierres précieuses et de perles. Henri se comportait comme s'il avait encore de nombreuses années devant lui, faisant de son mieux pour ignorer ses douleurs et s'efforçant de mener une vie aussi normale que possible.

De Greenwich, la Cour se déplaça à Hampton Court pour d'autres fêtes et célébrations, et Anne eut ordre de suivre le mouvement. On aurait dit que Henri, se souvenant des jours glorieux de sa jeunesse, était déterminé à organiser une dernière fois de grandes réjouissances, avant que les ténèbres ne se referment sur lui. On sentait planer dans l'air comme une attente, mais personne ne se risquait à la moindre spéculation – car prédire ou évoquer la mort du roi constituait un acte de haute trahison.

Un soir, alors qu'elle s'apprêtait à aller souper, Anne croisa Susanna Gilman dans une galerie. Susanna lui jeta un regard méfiant, mais Anne se rendit compte qu'elle n'éprouvait plus de rancœur à l'égard de son ancienne amie. Ce qui s'était passé six ans plus tôt n'avait plus d'importance. Elle lui sourit et s'enquit de sa santé, puis poursuivit son chemin, satisfaite de constater qu'il ne restait plus entre elles de mauvais sentiments.

Elle quitta Hampton Court par une chaude journée d'août, en versant des larmes dans sa litière parce qu'elle sentait qu'elle ne reverrait plus Henri. Quand il l'avait fait venir pour lui dire adieu, elle l'avait trouvé calme et réfléchi. Peut-être se doutait-il que son temps était compté, car il l'avait serrée dans ses bras comme si c'était la

dernière fois et l'avait dévisagée, les larmes aux yeux.

— Vous avez toujours été pour moi une bonne amie, Anna, plus que je ne le méritais. Vous ne manquez pas de qualités et de vertus, alors que j'en suis moi-même assez peu pourvu. Néanmoins, bien que le Seigneur ne m'ait pas donné autant qu'à vous, je rends hommage à sa bonté et le remercie humblement et de tout cœur de m'avoir permis de profiter de l'amitié d'une femme de bien telle que vous.

Puis il lui avait baisé la main avec beaucoup de respect et de courtoisie.

— Aimez, redoutez et servez Dieu, avait-il conseillé. Soyez charitable avec tous.

Elle avait eu l'impression qu'il était détaché des soucis terrestres et ne se préoccupait plus que de son âme immortelle.

— J'ai aimé Votre Grâce comme une sœur, avait-elle répondu. Et je vous serai toujours reconnaissante de votre bonté à mon égard.

Elle faisait notamment allusion à l'argent qu'il lui avait régulièrement envoyé, aux propriétés supplémentaires qu'il lui avait attribuées à la mort du duc de Suffolk dans le but d'augmenter ses revenus, à la somme versée au docteur Cepher l'automne précédent, quand elle avait souffert d'une récidive de la fièvre tertiaire.

— Que Dieu garde Votre Grâce en bonne santé et vous bénisse, avait-elle murmuré.

— Adieu, chère Anna.

Henri s'était penché vers elle pour l'embrasser sur les lèvres. Elle avait exécuté une révérence et avait quitté la salle d'apparat, consciente du poids de son regard sur elle.

Une fois à Richmond, encore sous le coup de l'émotion, elle informa sa maisonnée d'un départ pour Bletchingley, en espérant qu'un changement de décor lèverait le voile de tristesse qui pesait sur elle.

Otho demeura à ses côtés durant tout le trajet jusqu'à Bletchingley, comme très souvent ces derniers temps. Un an plus tôt, ils s'étaient de nouveau tournés l'un vers l'autre, sans pour autant redevenir amants, car Anne ne voulait plus prendre le risque d'une grossesse illicite. Mais pour tout le reste, Otho se comportait comme son compagnon. Ceux de sa maisonnée s'en étaient probablement aperçus, mais ils fermaient les yeux. À la manière dont ses gens la traitaient, Anne se savait aimée et elle était reconnaissante à ceux qui la servaient de se montrer aussi tolérants avec elle et de songer avant tout à la protéger. Sans doute pensaient-ils qu'elle méritait un peu de bonheur, après tout ce qu'elle avait traversé ; les choses devinrent encore plus simples au cours du mois d'août, car Hanna quitta Otho et l'Angleterre pour retourner dans sa famille à Clèves. Elle fut largement désapprouvée, tout le monde

manifesta sa sympathie au mari abandonné et personne ne songea à lui reprocher d'avoir trouvé l'amour en dehors de son mariage. Anne et Otho tenaient néanmoins à rester discrets et s'abstenaient de manifester leur affection en public. Anne se sentait comblée par la simple présence de son aimé, surtout par cette belle journée d'été où ils parcouraient ensemble les chemins verdoyants du Surrey.

La veille, ils avaient fait prévenir de leur arrivée et étaient donc attendus par Thomas Cawarden, lequel avait été fait chevalier par le roi. Anne se méfiait toujours de lui et craignait qu'il ne fût impliqué dans une quelconque activité compromettante. Il semblait en tout cas avoir étendu son influence et comptait des amis un peu partout, notamment à la Cour. Cet homme avait un don pour s'imposer.

Elle devait néanmoins admettre qu'il remplissait à merveille ses fonctions d'intendant. Il s'occupait de Bletchingley comme si l'endroit lui appartenait ; et sans doute espérait-il qu'un jour ce serait le cas. Son attitude de propriétaire était d'ailleurs déplaisante, pour ne pas dire exaspérante.

Il avait bien avancé dans sa carrière et ne manqua pas de le faire savoir à Anne – notamment au cours du dîner préparé pour la recevoir, auquel il vint bien sûr s'attabler. Deux ans plus tôt, il avait été nommé maître des réjouissances et des pavillons, avec la responsabilité de loger des soldats quand Henri – profitant d'une passagère amélioration de sa santé – avait mené des troupes en France pour prendre Boulogne. À la même occasion, Thomas avait également dirigé une compagnie de cavaliers et de fantassins. C'était d'ailleurs l'ensemble de ces services qui lui avait valu le titre de chevalier.

— Sa Majesté m'autorise désormais à entretenir quarante serviteurs en livrée. J'aurais besoin d'une plus grande demeure pour les loger tous !

Anne se rendit compte qu'il jetait un coup d'œil sur les splendeurs de la grand-salle. Son regard croisa celui d'Otho et elle comprit qu'ils pensaient la même chose.

Sir Thomas se pencha vers elle.

— Madame, vous serez heureuse d'apprendre que le roi m'a fait héritier de Hextalls, ainsi que d'autres terres dans le Surrey, le Kent et le Sussex.

L'arrogance de cet homme n'avait pas de bornes ! Hextalls lui appartenait, comment aurait-elle pu se réjouir d'apprendre que le domaine lui reviendrait à sa mort ? Après tout, elle n'avait que trente ans et aurait pu encore se remarier et avoir des enfants. Mais cet insupportable individu avait privé d'avance ses éventuels héritiers d'une partie de leurs biens.

— C'est maintenant Bletchingley qu'il vous faudrait en héritage, sir Thomas ! s'exclama-t-elle.

Elle avait dit cela sur le ton de la plaisanterie, mais l'entendait comme un avertissement.

Il y eut une pause, puis il se mit à rire.

— Il y aurait certainement assez de place ici pour toute ma maisonnée ! convint-il posément.

Sir William Goring vint à la rescousse d'Anne.

— Sir Thomas, vous ignorez peut-être que le duc de Clèves a épousé la nièce de l'empereur, la princesse Marie d'Autriche.

— Et nous en sommes tous très heureux pour lui, renchérit Anne.

Elle omit d'ajouter qu'Emily lui avait écrit que la nouvelle duchesse Marie était d'une grande gentillesse, mais aussi d'une grande laideur, car affublée du fameux menton proéminent des Habsbourg et d'un faciès de jument. Anne avait souri en lisant cela, heureuse de constater que sa sœur n'avait pas changé. Emily ne s'était jamais mariée, mais il serait peut-être possible d'y remédier à présent que Guillaume était allié à l'empereur, lequel semblait avoir une réserve inépuisable de parents.

— Mon frère est comblé par cette nouvelle épouse, poursuivit-elle. Elle est certainement plus accommodante que la première !

— Combien de temps resterez-vous à Bletchingley, madame ? demanda sir Thomas.

— Je ne sais pas exactement, sans doute un certain temps, répondit-elle.

Elle vit passer une brève lueur de désarroi dans les yeux de son interlocuteur. Elle le soupçonna d'occuper la grande maison en son absence. Bien sûr, tant qu'elle serait là, il ne pourrait plus s'approprier les lieux.

— J'aime tellement cet endroit, poursuivit-elle, non sans malice. Je crois que cette demeure est devenue ma préférée et j'ai l'intention d'en faire ma résidence principale.

Elle jubilait à présent de voir la déception se peindre sur le visage de sir Thomas.

— J'envisage d'entreprendre quelques améliorations.

— Puis-je vous demander de quelle nature, madame ?

— Je vous le ferai savoir quand j'aurai pris ma décision, sir Thomas.

Le lendemain, elle fit le tour des lieux en présence d'Otho, de sir William et de Mr Chomley, son trésorier, afin de dresser avec eux la liste des améliorations qu'elle souhaitait apporter. Maintenant qu'elle envisageait de s'établir ici, elle voulait transformer la maison afin qu'elle reflétât ses goûts.

Elle fit venir un sculpteur sur bois et lui demanda de réaliser une cheminée dans le style antique pour sa salle d'apparat, en y incluant la

silhouette du roi. Elle commanda également des panneaux en bois sculpté marqués de ses initiales et portant ses emblèmes.

Elle fit entreprendre la construction de nouvelles habitations sur le domaine pour ses occupants les plus pauvres, d'une brasserie commune pour leur bien-être et d'une taverne pour leurs loisirs. Elle tenait à être la bienfaitrice des gens qui vivaient sur ses terres.

Bientôt, Bletchingley fut envahi par les odeurs de sciure de bois et de peinture fraîche. Anne passait des heures avec ses dames à confectionner des tentures, des rideaux, des draperies pour les lits et même des tapis. Il était bon d'avoir un projet pour occuper ses pensées et cela lui fit du bien de s'approprier ainsi la maison.

À l'approche de l'hiver, Bletchingley était plus lumineux et plus coloré, et sentait bon le frais. Anne ne se lassait pas de regarder ce qu'elle avait accompli. Elle en était fière et se sentait de plus en plus chez elle dans cette demeure.

Ils se préparèrent à fêter Noël, mais l'atmosphère était morose car le pauvre docteur Cepher avait succombé à un refroidissement au début de l'avent. L'aumônier l'avait suivi dans la tombe quelques jours plus tard. Anne avait ordonné qu'on les enterrât dans l'église paroissiale et avait assisté au service funèbre, tout en pensant qu'il était bien triste de quitter ce monde à l'approche des fêtes de fin d'année.

Le lendemain des funérailles, sir Thomas, venu voir le résultat des travaux entrepris par Anne, fit remarquer que le toit avait besoin de réparations et que certains cadres de fenêtres fuyaient.

— Votre Altesse doit s'occuper de ces questions, sinon les problèmes vont empirer, avertit-il.

— Mais j'ai dépensé tout mon argent, rétorqua-t-elle, sans lui proposer de s'asseoir. Je dois attendre le prochain trimestre.

Il perdit patience.

— Madame, c'est une question de priorité. Il est imprudent de dépenser une fortune pour une cheminée, alors qu'un toit troué menace de laisser entrer la pluie.

— C'est moi qui décide des priorités ! s'emporta Anne, outrée qu'il se sentît autorisé à lui parler ainsi. Je m'étonne que vous ne m'ayez pas dit que des réparations étaient nécessaires avant que je ne dépense de l'argent pour la remise à neuf. C'est votre travail d'intendant de savoir ce genre de choses.

— Je n'avais pas encore procédé à l'inspection du toit, protesta-t-il. Il n'est pas facile d'y accéder.

— Eh bien, nous devrons attendre jusqu'au mois de mars, trancha-t-elle.

— J'aurais une autre question à soulever, reprit-il, visiblement furieux. Depuis votre arrivée ici, je vous ai donné tout le bois dont

vous pouviez avoir besoin pour vos cheminées. Pourtant, vos serviteurs abattent de bons arbres dans les parcs pour en faire du charbon, ce que je considère comme du gaspillage. Quand je leur en ai fait la remarque, ils m'ont rétorqué que je n'avais pas mon mot à dire sur la question. Ils étaient sur le point d'emporter quarante chargements ! Madame, j'ai tout saisi. Ils n'ont pas besoin de ce bois comme combustible, aussi je les soupçonne de projeter secrètement d'en tirer bénéfice en le vendant aux fonderies de fer du Sussex !

Anne s'apprêtait à répondre, mais Cawarden leva la main.

— Ce n'est pas tout, madame. Après que j'ai livré le bois que vous aviez demandé pour les améliorations de la maison, vos serviteurs ont abattu sans mon consentement un grand nombre d'autres arbres qui ont servi à la construction de quatre maisons pour de pauvres gens. Cela n'est pas conforme à la loi. Ils ont même pris ma hache pour construire une brasserie et une taverne, et…

— Me laisserez-vous parler, à la fin ! l'interrompit Anne, parvenant cette fois à le stopper dans son élan. Tout d'abord, sir Thomas, mettons une première chose au clair, puisqu'il le faut : les arbres se trouvent sur mes terres et sont donc à moi. C'est avec mon autorisation que mes serviteurs les ont abattus et c'est également avec mon autorisation qu'ils devaient vendre le charbon de bois. Vous n'êtes pas sans savoir que l'argent ne dure plus autant qu'avant, et que je ne suis plus une femme riche. Je n'ai pas à m'expliquer, mais, par courtoisie, je vous dirai que j'ai besoin des bénéfices des ventes aux fonderies, alors vous leur laisserez ce bois. Non, sir Thomas, laissez-moi finir. Quant à la loi qui m'empêche de construire des maisons, je n'en ai pas connaissance, mais je suis sûre que si je demandais à Sa Majesté le roi la permission de le faire, il me l'accorderait. Je n'ai jamais entendu parler de quelqu'un qui eût été empêché de fournir des maisons aux miséreux qui vivent sur ses terres.

Sir Thomas était presque pourpre de rage.

— Madame, vous et vos serviteurs êtes en train de ruiner ce domaine !

— Eh bien, monsieur, cela ne regarde que moi. Sauf si vous prévoyez qu'il sera bientôt le vôtre.

Il lui lança un regard noir.

— Madame, une forêt, ça se gère. Et c'est mon travail de superviser celle-ci.

— Et cette forêt est ma propriété. J'en use en tenant compte de mon intérêt et de celui de mes gens. Je ne vous permets pas de me le reprocher.

Il demeura un moment silencieux et immobile, visiblement furieux. Puis il tourna les talons et sortit sans un mot.

— Il faut se méfier de cet homme, fit remarquer mère Lowe. C'est

un ambitieux.

— Je le sais bien ! grommela Anne.

Un après-midi, alors qu'Anne préparait une couronne de Noël pour la table, sir William Goring demanda à lui parler.

— Madame, sir Thomas Cawarden s'est plaint auprès de moi que vos serviteurs gaspillaient du bon bois et coupaient des arbres sans sa permission.

— Ils n'avaient pas sa permission, mais ils avaient la mienne, répliqua-t-elle d'un ton ferme. J'ai d'ailleurs déjà réglé ce problème avec lui. Vraiment, sir William, je n'en puis plus de l'impertinence de cet homme.

— Je vous comprends, madame, car il dépasse ses attributions. N'ayez crainte, je l'ai persuadé de vous laisser les quarante chargements de bois qu'il retenait. Cependant, il veut que vous admettiez qu'il vous fait là un cadeau.

— Je vous demande pardon ? s'exclama Anne, en écumant de rage. Comment pourrait-il me faire cadeau de ce qui m'appartient ? Quel présomptueux !

— C'est aussi ce que je lui ai rétorqué, madame. Il vous demande également d'offrir un tablier à la femme du gardien du parc, en guise de dédommagement pour les ennuis causés par l'abattage des arbres.

— Ma réponse est non, déclara Anne. Pour ces deux requêtes.

Cawarden ne semblait pas comprendre ce que « non » voulait dire. Il céda le bois à contrecœur, mais protesta avec encore plus de véhémence quand Anne autorisa ses serviteurs à abattre d'autres arbres. La querelle s'éternisa avec beaucoup de rancœur des deux côtés, mais surtout de la part des gens d'Anne, qui étaient mécontents de se faire vertement rabrouer alors qu'ils ne faisaient qu'exécuter les ordres de leur maîtresse.

Anne envisagea de faire appel au roi pour lui demander de démettre Cawarden de ses fonctions d'intendant à Bletchingley, mais, ayant entendu dire que Henri était très souffrant, elle jugea le moment mal choisi pour le déranger. Sir Thomas, lui, n'eut pas autant de scrupules. À l'approche de Noël, il disparut quelques jours et revint en brandissant triomphalement un document portant le sceau royal.

— Voyez vous-même, madame, déclara-t-il en lui mettant le papier sous le nez. Sa Majesté comprend la nécessité de gérer prudemment un domaine, en particulier quand celui-ci appartient à la Couronne.

À mesure qu'elle lisait, Anne sentait enfler sa colère. Henri avait accordé à son fidèle sir Thomas Cawarden l'héritage de Bletchingley avec ses parcs et toutes les terres qui y étaient attachées. Le domaine lui reviendrait quand elle mourrait.

Elle ne put contenir sa fureur.

— Vous êtes peut-être le prochain propriétaire, sir Thomas, mais tant que je vivrai, Bletchingley m'appartiendra et il sera géré comme je l'entends. Maintenant, sortez, je ne veux plus vous voir.

Tandis qu'il quittait la pièce en arborant un air narquois, elle résolut de demander au roi de le congédier. Quand Henri apprendrait son insolence, il lui retirerait Bletchingley, elle n'en doutait pas.

Sa détermination se durcit quand sir William Goring vint lui présenter sa démission.

— Madame, on m'offre une place à la Chambre privée du roi. J'ai réfléchi avant d'accepter car ce fut un privilège de vous servir, mais, ces derniers temps, il y a eu trop de difficultés. Vous voyez à quoi je fais allusion, je suppose.

Elle voyait très bien, mais elle avait le cœur serré car elle appréciait son chambellan.

— Bien sûr, vous devez accepter cette place, sir William. C'est un grand honneur. Savez-vous qui vous remplacera ?

— J'ai recommandé sir John Guildford, madame. Le roi lui a accordé une pension au début de l'année, en reconnaissance des bons services qu'il vous a rendus.

Sir John, un juriste qui avait siégé au Parlement et occupé diverses fonctions au sein de la Couronne avant de rejoindre la maisonnée d'Anne, était un bon administrateur, fiable, affable et plein d'esprit.

— Je suis sûre qu'il sera très compétent, mais je n'en suis pas moins désolée de vous perdre.

Tandis que sir William sortait en s'inclinant, elle pria pour que sir John Guildford prît lui aussi fermement sa défense contre Thomas Cawarden – ce présomptueux dont la présence gâchait son séjour à Bletchingley. Exaspérée à l'idée qu'il obtiendrait cette belle maison à sa mort, elle résolut d'aller en personne à la Cour pour réclamer son renvoi. Le roi allait bientôt entendre parler de ce qui se passait ici !

Quatrième partie

L’épouse répudiée

Chapitre 25

1547-1549

Au mois de janvier, les averses de grêle se succédèrent. Le froid était glacial et le vent qui sifflait à travers les vastes salles obligea Anne à faire calfeutrer les fenêtres, ce que Cawarden observa avec une ironie à peine dissimulée. Il neigea au point de rendre les routes impraticables, puis elles furent inondées au moment du dégel. Anne ne pouvait se rendre à la Cour, le cas de sir Thomas dut attendre.

Mais au début du mois de février le temps s'améliora et elle décida qu'elle pouvait faire le trajet jusqu'à Whitehall.

Elle entreprit aussitôt de passer ses robes en revue, afin de choisir ce qu'elle porterait à la Cour. Le feu crépitait joyeusement dans l'âtre, une agréable odeur de bois de pommier flottait dans sa chambre. Alors qu'elle frottait une tache de graisse sur un vêtement de velours fauve, mère Lowe frappa à la porte et annonça qu'un messager royal demandait à la voir. On entendait déjà le pas de l'homme dans l'escalier. Apparemment, c'était urgent au point qu'il n'avait pas jugé bon d'attendre qu'elle descendît pour le recevoir.

Il s'agenouilla devant elle.

— Madame, je suis porteur d'une bien pénible nouvelle. Le roi n'est plus.

Elle ôta ses habits colorés, revêtit les vêtements de deuil qu'elle avait portés pour sa mère et ordonna à toute sa maisonnée de s'habiller en noir – y compris les garçons de cuisine. Elle relut en pleurant les lettres que le roi lui avait envoyées, sortit les bijoux qu'il lui avait offerts et pressa ses lèvres sur leur surface froide. Elle n'arrivait pas à croire que Henri n'était plus là – qu'il l'avait quittée, qu'il avait abandonné l'Angleterre. Elle s'inquiétait pour sa terre d'adoption, dont le nouveau roi n'était encore qu'un enfant. Le pays deviendrait-il protestant, comme l'avait craint lady Marie ? Le jeune Édouard se montrerait-il aussi bienveillant envers elle que l'avait été son père ? C'était hélas peu probable, car il n'avait que neuf ans et la connaissait à peine.

Poussée par le besoin de changer d'air et ne supportant plus de croiser sans cesse sir Thomas Cawarden, elle se réfugia avec sa maisonnée au château de Hever, où elle put pleurer en paix. Pour marquer le décès du roi, elle demanda à un artiste local de la peindre

en tenue de deuil assise sur son grand fauteuil et accrocha le portrait dans sa chambre à coucher, à côté de celui de Henri.

Tous les jours, en circulant dans le château, elle retrouvait un souvenir vivace de l'une ou l'autre de ses visites. Parfois, il lui semblait entendre le claquement des sabots de son cheval lorsqu'il entrait dans la cour. Dans la longue galerie, elle avait presque l'impression qu'il marchait à ses côtés. Il avait beaucoup compté pour elle et il avait été un grand roi, solide et rassurant. C'était difficile d'admettre qu'il était parti pour de bon. Elle prit conscience qu'elle l'avait aimé bien plus qu'elle ne l'aurait cru.

Il se produisait ce que lady Marie avait redouté. Le Conseil qui dirigerait l'Angleterre au nom du jeune roi Édouard VI serait présidé par le frère de feu la reine Jeanne, sir Edward Seymour. Celui-ci s'était autoproclamé duc de Somerset et avait été nommé lord Protecteur. L'un de ses premiers décrets désignait la foi protestante comme religion officielle ; le catholicisme et la messe étaient proscrits.

Grâce à John Guildford, Anne avait des nouvelles de la Cour. Un certain nombre de courtisans qui avaient gardé pour eux leurs tendances luthériennes sous le règne du roi Henri s'empressaient à présent d'exprimer leur zèle pour la nouvelle religion. La reine Catherine était du nombre, ainsi que sir Thomas Cawarden, qui avait fait connaître ses fortes convictions protestantes. Il était très apprécié du Conseil et du jeune roi, lequel lui avait attribué des terres près du palais royal de Sans-Pareil, dans le Surrey.

— Non seulement il occupe une belle maison à Blackfriars en tant que maître des divertissements, mais il se vante également d'avoir des propriétés dans sept comtés, déclara sir John.

Il était rentré la veille de l'une de ses visites à Whitehall et partageait le souper de la maisonnée.

— Espérons que cela l'incitera à abandonner son poste d'intendant à Bletchingley, soupira Anne.

— Hélas, madame, il ne faut pas y compter. Il est bien implanté dans cette région, où il a beaucoup d'influence.

— Dans ce cas, je resterai à Hever. Je pensais me montrer à la Cour pour féliciter le roi Édouard et lui rappeler mon existence, ainsi qu'au Conseil. Mais, avec tous ces changements religieux, il serait peut-être plus sage de me tenir à l'écart. De plus, sans la présence d'une reine, je n'aurais pas vraiment ma place là-bas.

Et je ne serais sans doute pas la bienvenue, songea-t-elle. Elle avait su après coup que le roi Henri était mort depuis quatre jours avant que quelqu'un songeât à l'en informer. Pour ceux qui détenaient à présent le pouvoir, elle ne comptait pas.

Elle avait décidé d'adhérer à la nouvelle religion si on l'exigeait

d'elle, dans l'unique but de se protéger. Dieu saurait ce qu'elle avait dans le cœur. En attendant, elle ne s'inquiétait pas et avait demandé à sir Otto Rumpello, son nouvel aumônier allemand, de continuer à célébrer la messe. Puisque cela se passait à l'intérieur de sa maison, qui songerait à s'y opposer ?

Et, en effet, personne ne s'en émut.

Il y avait cependant de quoi s'inquiéter pour l'argent. Mr Chomley ayant pris sa retraite, son fidèle compatriote Jasper Brockhausen l'avait remplacé en tant que trésorier. La veille, il était venu la trouver avec ses livres de comptes.

— Madame, avait-il annoncé en les lui présentant, nous avons un problème. Tant que le roi Henri était vivant, votre allocation annuelle de quatre mille livres était versée régulièrement et il la complétait souvent par des bourses pleines d'argent. Mais, depuis sa mort, les paiements ont pris du retard. Les comptes annuels accusent un déficit de cent vingt-six livres.

— Cela est fâcheux, avait répondu Anne. Car nos finances étaient déjà très justes.

— C'est exact, madame, avait confirmé Jasper avec une lueur inquiète dans le regard. D'après sir John, les prix ont doublé en dix ans. Il accuse le vieux roi d'avoir dévalué la monnaie.

— Eh bien je ne peux rien contre cela et, si j'en ressens les effets, je suppose que c'est le cas de la plupart des gens et que le Conseil est au courant. En attendant, je n'ai pas le choix. Je dois demander une aide financière aux conseillers.

Anne chargea donc sir John Guildford et d'autres officiers de sa maisonnée d'aller présenter sa requête. Ils revinrent plutôt optimistes de cette mission.

— Leurs Seigneuries se sont montrées compréhensives, déclara sir John. Les sommes allouées à Votre Altesse sont maintenues et on vous accorde cent quatre-vingts livres supplémentaires par an. Ces dispositions resteront en vigueur jusqu'aux dix-huit ans du roi, qui sera alors majeur.

— Oh, c'est un tel soulagement ! s'écria Anne.

Cet élan lui valut un sourire de Jasper, pourtant réservé d'ordinaire.

Mais sir John n'avait pas terminé.

— Le Conseil a suggéré que l'octroi d'un autre domaine pourrait combler votre manque à gagner.

Il hésita, comme s'il prenait le temps de choisir ses mots pour annoncer une nouvelle délicate.

— Madame, ils ont décidé que vous devriez louer Bletchingley pour augmenter vos revenus et occuper à la place Penshurst et son parc dans le Kent. C'est une belle demeure et…

Anne n'écoutait plus. Louer Bletchingley, après s'être tellement investie dans des modifications pour se l'approprier ? Bien sûr, d'un point de vue pratique, cela se justifiait. Mais elle aurait préféré louer Hever. Elle ne pouvait compter sur un locataire pour contenir les prétentions de sir Thomas Cawarden ; l'homme était trop intimidant. De plus, elle aimait Bletchingley.

— Madame ?

— Oui, sir John ?

Elle essaya de se concentrer sur ce qu'il disait à propos des nombreux et grands mérites de Penshurst.

— Madame, je n'ai pas eu d'autre choix que d'accepter l'échange en votre nom. J'ai ici une lettre du lord Protecteur Somerset pour vous.

Elle parcourut rapidement la lettre. Le lord Protecteur et ses compagnons considéraient que le domaine de Penshurst serait parfait pour elle, car il était proche de Hever. Elle écarquilla les yeux d'indignation quand elle lut que Somerset avait jugé bon « d'implanter » sir Thomas Cawarden à Bletchingley. Pire encore, il lui était demandé de céder ses intérêts sur la maison et sur ses terres, en échange d'un loyer annuel de trente-quatre livres. Avec sir Thomas, lui assurait-on, elle aurait un locataire honnête qui la paierait régulièrement et l'arrangement serait conforme aux volontés du défunt roi Henri, qu'elle souhaitait bien évidemment respecter, le lord Protecteur n'en doutait pas.

En arrivant au bout de la lettre, elle tremblait d'indignation. Cawarden avait gagné. Il lui avait arraché Bletchingley : il allait y vivre dans le luxe pour un loyer modique, avec l'assurance que l'endroit lui appartiendrait un jour.

Mais elle n'allait pas se rendre sans se battre.

— J'y consentirai à deux conditions, déclara-t-elle. Premièrement, que sir Thomas accepte que je réside à Bletchingley quand je le souhaiterai et qu'il s'engage à séjourner ailleurs chaque fois que je viendrai ; et deuxièmement, il devra me donner chaque année douze morceaux de venaison du parc à chevreuils. Car le gibier de ce parc est excellent, comme vous le savez.

— Je ne pense pas que l'on vous fera des difficultés pour accepter ces conditions, déclara sir John.

— Quand sir Thomas s'installera-t-il à Bletchingley ? demanda-t-elle avec amertume.

— Dans deux jours, madame.

— Vraiment ? Il n'a pas perdu de temps.

Une semaine plus tard, elle ruminait encore l'humiliation d'avoir été évincée par cet intrigant de Cawarden quand un émissaire de son

frère se présenta à Hever. Il s'agissait de l'érudit Konrad Heresbach, ancien précepteur de Guillaume devenu son conseiller, un homme qu'elle avait autrefois bien connu.

Elle le conduisit dans son parloir, où un feu brûlait dans l'âtre.

— C'est un plaisir de vous voir, *Herr doktor*. Comment vont le duc et ma sœur ?

— Ils se portent très bien, madame. J'ai des lettres d'eux pour vous, et une autre de la duchesse Marie.

Il plongea la main dans sa poche de voyage et lui remit les lettres.

— Le duc m'a envoyé pour vous distraire de votre deuil, veiller à votre bien-être et m'assurer que vous vous en sortez financièrement. En Allemagne, nous avons appris qu'il y avait une forte inflation en Angleterre.

Anne lui parla de l'arrangement qu'elle avait trouvé avec le Conseil. Elle lui cacha qu'elle n'en était pas satisfaite, car, vu de l'extérieur, quand on ne connaissait pas le contexte, il semblait évidemment très judicieux.

— Le roi Édouard m'a dit en effet que vous étiez maintenant bien pourvue. J'ai eu une audience avec lui à Londres avant de venir ici.

— Que pensez-vous de lui ?

— C'est un enfant remarquable, érudit et sûr de lui, à l'esprit vif, très dévoué à la foi protestante. Mais je le trouve froid.

— Le contraire de son père, commenta Anne.

— Son père était un homme effrayant ! s'exclama Heresbach. J'ai entendu dire qu'on le surnommait le Néron anglais.

— Il a toujours été un ami pour moi, assura Anne. Il a eu dans sa vie de nombreuses et cruelles déceptions qui lui ont gâté le caractère. Mais je l'appréciais. Il me manque beaucoup.

Comme chaque fois qu'elle évoquait le roi, elle se sentit au bord des larmes.

— Mais je suis bien heureuse de vous voir, ajouta-t-elle. Restez quelques jours avec moi. Vous êtes ici chez vous.

Trois jours plus tard, quand le docteur Heresbach partit – l'esprit tranquille et avec la conviction qu'elle ne manquerait de rien –, elle décida de déplacer sa maisonnée à Penshurst, une grande demeure de grès jaune flanquée de quatre tours d'angle, agrémentée d'une remarquable grand-salle aux poutres apparentes. Les magnifiques jardins – une succession d'espaces délimités par des haies de buis – commençaient tout jute à fleurir. Elle prit le temps de les découvrir en compagnie d'Otho, circulant de l'un à l'autre tout en échangeant des baisers avec lui.

— Finalement, cet endroit n'est pas désagréable, commenta-t-il en s'arrêtant devant une fontaine ornementale.

Elle sentait chez lui une sorte d'excitation contenue, comme s'il était sur le point de lui annoncer une grande nouvelle.

— C'est vrai, convint-elle. Je n'ai rien à reprocher à Penshurst. Mais je suis furieuse que Cawarden ait mis la main sur Bletchingley.

— Oubliez-le, conseilla Otho en l'attirant dans ses bras. Profitons sans arrière-pensée de cet endroit idyllique.

Il l'embrassa tendrement. Comme toujours, il parvint à éveiller son désir, mais elle décida d'y résister. Elle craignait trop une grossesse qui aurait donné au Conseil une excuse pour lui retirer ce que le roi Henri lui avait accordé.

— Vous êtes préoccupée, déclara-t-il tandis qu'ils continuaient à traverser les carrés de jardin.

— Oui. Mon intendant m'a appris que cette demeure, tout comme Bletchingley, avait appartenu au duc de Buckingham, qui a été décapité pour trahison. Il semble que je sois destinée à acquérir des maisons ayant un triste passé.

Elle regarda autour d'elle. On n'entendait que le chant des oiseaux et le roucoulement d'un pigeon, mais elle baissa la voix.

— Et il n'y a pas que ça. Mon frère m'a écrit que l'empereur avait écrasé la ligue de Smalkalde. Charles semble déterminé à éradiquer la religion protestante. Mon beau-frère, l'électeur de Saxe, est maintenant prisonnier. Je suis inquiète pour lui, et pour ma sœur Sybille qui est son épouse.

— C'est très naturel, déclara Otho en l'entourant d'un bras protecteur.

— Je ne peux rien faire pour eux et j'imagine que Guillaume est lui aussi impuissant face à l'empereur. Heureusement que Clèves n'a jamais rejoint la ligue de Smalkalde.

— J'ai eu moi aussi des nouvelles de Clèves, déclara Otho. Hanna est morte d'une méchante fièvre, paix à son âme. J'aimerais pouvoir la pleurer plus que je ne le fais.

Il se tourna vers Anne et lui prit les mains en posant sur elle un regard empreint de nostalgie.

— Anne, vous rendez-vous compte de ce que cela signifie ? Nous voilà libres tous les deux. Voulez-vous m'épouser ?

Elle comprenait à présent les raisons de son air mystérieux. Une bouffée de joie la submergea. Cela faisait longtemps qu'elle ne s'était pas sentie aussi heureuse. Elle avait envie de rire aux éclats, de danser, de pleurer et de chanter, tout à la fois.

— Dites-moi oui, la pressa Otho, les yeux brillants.

— Je ne demande pas mieux, soupira-t-elle. Je vous répondrais volontiers oui sur-le-champ, mais il y a tant de choses que je dois prendre en compte.

— Par exemple ? demanda-t-il.

Il souriait, confiant.

— Je pourrais perdre ma rente, mes demeures, tout ce qui me permet de subvenir à mes besoins et à ceux de ma maisonnée.

— L'accord passé avec le roi Henri vous autorise à vous remarier, il me semble.

— Oui, mais le nouveau gouvernement pourrait utiliser mon mariage comme prétexte pour modifier les arrangements financiers du contrat.

— Si c'est ce que vous craignez, envoyez donc sir John demander au Conseil l'autorisation de vous remarier.

— En effet, ce serait une bonne idée.

Elle se sentait encore réticente, sans trop savoir pourquoi. Elle avait besoin de temps pour réfléchir à la question.

— Pensez-y, Anne ! Nous formerions une famille. Johann a maintenant seize ans. Bientôt, il aura terminé son apprentissage et pourra venir ici. J'irai moi-même le chercher.

— Ce serait merveilleux ! s'écria-t-elle, folle de joie.

— Dites oui, insista Otho. Je sais que je peux vous rendre heureuse. Je vous en prie. Prenez le temps de réfléchir à ma proposition.

C'est ce qu'elle fit. Elle ne pensa même pratiquement qu'à cela durant les jours qui suivirent, tandis qu'Otho préparait son voyage vers Clèves, les funérailles de sa femme lui fournissant le prétexte idéal pour s'y rendre. Les membres de la maisonnée, qui savaient ce qu'il avait dû endurer de la part de Hanna, admirèrent la noblesse du geste.

— La Cour est en ébullition ! annonça sir John Guildford. Figurez-vous que le grand amiral, sir Thomas Seymour, a secrètement épousé la reine Catherine peu de temps après la mort du roi Henri.

Il venait de rentrer de Londres et s'était installé à table pour dîner dans la grand-salle avec la maisonnée.

— Voilà qui était bien téméraire ! commenta sir Thomas Carew en lui passant le sel.

Sir Carew était un serviteur sérieux et digne de confiance. Il assumait plusieurs tâches d'intendance depuis la disparition de Mr Horsey, décédé l'an passé.

— Le lord Protecteur est furieux que son propre frère ait osé aller aussi loin, d'autant plus que, si Catherine portait maintenant un enfant, on ne saurait pas s'il est du défunt roi ou de son époux actuel. Tout cela aurait de graves implications pour la succession.

— Que va-t-il leur arriver ? demanda Anne, pour qui cette nouvelle était un rappel brûlant du danger qu'il y avait à se remarier quand on avait été reine.

— Ce sera la Tour pour eux, croyez-moi, déclara mère Lowe en versant un peu de potage dans son bol.

— Mettre la succession en péril est un des crimes les plus graves, confirma sir John. Ils sont passibles d'une accusation de haute trahison.

Anne prit sa décision. Quand Otho reviendrait de Clèves, elle lui annoncerait qu'elle ne pouvait envisager de se marier, du moins pas pour l'instant. Elle ne voulait pas se mettre le Conseil à dos en demandant la permission d'épouser un bâtard. Et pas question non plus de s'unir à Otho sans permission et de risquer de perdre ses revenus, alors que tant de gens dépendaient d'elle.

Elle avait jusque-là compté les jours qui la séparaient du retour d'Otho, car elle avait hâte de le retrouver et de voir son fils, mais à présent elle redoutait le moment de lui annoncer qu'elle ne l'épouserait pas. Il allait être amèrement déçu. Elle se promit de faire tout son possible pour le convaincre que c'était pour le mieux. Ils étaient très bien ainsi. Il l'aurait prise comme épouse s'il l'avait pu. Cela seul comptait.

En découvrant le grand jeune homme qui s'inclinait devant elle, Anne eut l'impression que son cœur était sur le point d'éclater. Son regard rencontra celui d'Otho et elle lut dans ses yeux que lui aussi était ému et fier de leur fils.

— Bienvenue, Johann, dit-elle.

Elle aurait voulu le prendre dans ses bras, mais c'était hélas impossible. Quand il se redressa, il posa sur elle un regard admiratif, visiblement impressionné de se trouver devant une aussi noble dame. Il avait des traits de ses deux parents – mais la ressemblance était suffisamment discrète pour passer inaperçue. Elle se sentit déborder d'amour pour lui. Enfin il était là, devant elle. Elle avait peine à y croire.

— J'ai entendu dire que vous étiez compagnon forgeron d'épées ?

— Je viens de terminer mon apprentissage, madame, répondit-il en allemand, avec cette voix un peu rauque des jeunes hommes qui entrent dans l'âge adulte. Mon père aurait voulu que j'exerce mon métier et me fasse une clientèle, mais j'avais envie de découvrir le monde, comme je l'ai dit à *Herr* von Wylich. Je lui suis très reconnaissant de m'avoir amené en Angleterre pour servir Votre Altesse.

Anne fut surprise de l'entendre s'exprimer aussi bien, avec tant de courtoisie.

— Et vos parents, sont-ils contents pour vous ?

— Oui, madame. Mon père dit que je dois apaiser ma soif d'aventure avant de me consacrer à mon métier, mais je ne suis plus

très sûr de vouloir forger des épées. Le monde est plein d'opportunités !

Il avait un sourire radieux totalement irrésistible. Anne se sentit fondre.

— De toute façon, nous ne pouvons vous fournir ici de quoi fabriquer des épées, commenta-t-elle. Vous me servirez en tant que palefrenier. Si l'on est satisfait de vous, il vous sera possible de progresser dans ma maisonnée.

Elle ne pouvait lui attribuer pour l'instant une place plus élevée, de peur d'éveiller les soupçons. Jasper s'était déjà étonné de la voir engager un nouveau serviteur. « C'est pour rendre service à Otho, lui avait-elle expliqué. Il tenait à placer un jeune parent. »

À regret, elle envoya Johann s'installer avec Mr Carew, et s'éclipsa avec Otho dans les jardins. Ils s'extasièrent ensemble sur les nombreuses qualités de leur fils et échangèrent des nouvelles, puis elle songea que le moment était venu de lui faire part de sa décision. Il ne servait à rien d'attendre.

— Cher cœur, il m'est impossible de vous épouser maintenant.

Elle lui expliqua pourquoi et il l'écouta avec la mine de quelqu'un à qui l'on vient d'assener un coup mortel.

— Et ne dites pas que c'est parce que je ne vous aime pas assez, l'interrompit-elle comme il ouvrait la bouche pour protester. Je vous aime ! Mais mieux vaut pour l'instant continuer tels que nous sommes. Je ne supporterais pas de vous perdre. Si la situation était différente, je vous épouserais sur-le-champ, n'en doutez pas.

Le visage d'Otho exprimait un tel chagrin que c'était douloureux de le regarder.

— Ma chère Anne, murmura-t-il d'une voix brisée. Durant tout le temps de mon absence, j'ai caressé l'idée que vous seriez ma femme et entièrement mienne à mon retour. Accepteriez-vous de réfléchir encore un peu à la question ? La reine Catherine a pris un risque insensé en se mariant si peu de temps après la mort du roi Henri. Notre situation est très différente. Qui se soucie de nous ? Vous avez trente et un ans, j'en ai trente-trois ; nous ne sommes plus très jeunes et nous n'avons pas de temps à perdre. Allez trouver le Conseil ! Demandez-leur l'autorisation de m'épouser. Cela ne peut pas nous nuire. Et au moins on ne nous reprochera pas d'avoir pris des initiatives inconsidérées.

Il avait raison.

— Très bien, concéda-t-elle. Pour vous, j'irai demander cette permission.

— Pour *nous*, corrigea-t-il en l'attirant à lui.

Elle annonça à sa maisonnée une partie de chasse, puis prit à

cheval vers le nord, avec Otho et deux palefreniers, en direction de Greenwich, là où résidait la Cour. Leur voyage dura trois jours et ils durent passer la nuit dans des auberges de campagne. En arrivant au château, ils trouvèrent dans la galerie du Conseil une longue file d'attente de porteurs de doléances. Par chance, un huissier la reconnut et s'arrangea pour la faire passer en priorité.

Le lord Protecteur était là, assis à une longue table, encadré de sir William Paget et de sir Thomas Wriothesley, devenu comte de Southampton. Le précédent comte était mort depuis cinq ans et c'était fort dommage, car Anne l'avait bien connu – il lui avait fait traverser la Manche du temps où il était amiral.

— Ma dame de Clèves, déclara le lord Protecteur en lui adressant un sourire forcé. Que pouvons-nous faire pour vous ?

— Monsieur, je suis venue demander à Sa Majesté le roi la permission d'épouser un Allemand de ma maisonnée.

Les lords échangèrent un regard.

— Et qui est donc cet Allemand, madame ?

— Otho von Wylich, fils du seigneur de Gennep, dans le Limbourg.

Le duc marqua une pause, puis murmura quelque chose à l'oreille de Paget. Elle vit ce dernier acquiescer. Somerset s'entretint ensuite avec Wriothesley et ils semblèrent tomber d'accord. Puis le duc se tourna vers Anne. Son regard était glacial.

— Nous sommes sûrs que Sa Majesté ne verra aucune objection à ce que Votre Altesse se remarie. Cependant, le contrat établi lors de l'annulation de votre mariage stipule que vous devez rester en Angleterre pour conserver les dispositions avantageuses prises pour vous par le roi. Cela suppose que vous épousiez un sujet anglais. Mr Wylich a-t-il reçu des titres de naturalisation ?

— Non, monsieur, dut admettre Anne.

— Dans ce cas, je suis au regret de vous dire que, si vous épousez un étranger, Sa Majesté ne pourra continuer à vous verser vos rentes et vous laisser l'usage de vos propriétés. Bien entendu, le roi ne vous interdit pas de vous marier avec celui que vous aurez choisi et de retourner en Allemagne.

Elle ne s'était pas trompée. Ils sautaient sur l'occasion pour se défaire de leurs obligations financières envers elle.

Mais protester n'eût servi à rien.

— Mes seigneurs, votre réponse est extrêmement claire, déclara-t-elle. Puisque vous m'obligez à choisir, je resterai en Angleterre. Je n'ai pas les moyens de subvenir à mes besoins à Clèves et *Herr* von Wylich n'a de son côté ni revenu ni héritage à attendre.

Elle ne put retenir une petite pique.

— J'avais espéré, mes seigneurs, trouver un peu de bonheur après tous mes ennuis.

Ils se turent. Pour eux, l'audience était terminée.

— Je vous souhaite une bonne journée, messieurs, lança-t-elle avant de sortir.

Elle était presque en larmes quand elle rejoignit Otho qui l'attendait à l'extrémité de la galerie, un peu à l'écart de la foule.

— Ils ont dit non, murmura-t-il en la dévisageant.

— Ils ont dit oui, mais je perds ma rente si j'épouse un étranger. Je ne suis pas sûre qu'ils aient le droit de faire ça, mais c'est ainsi.

Il lui prit le bras et l'entraîna vers la porte.

— Oublions. Nous sommes ensemble et nous avons Johann. C'est cela le plus important.

Elle lui donna raison. Ils avaient maintenant Johann auprès d'eux et c'était une grande joie que de le voir chaque jour et d'apprendre à le connaître. Elle avait bien du mal à cacher qu'elle le préférait à tous ses serviteurs et à ne pas trahir, par un mot ou un geste, l'importance qu'elle lui accordait.

Johann se montra rapidement digne d'être récompensé, si bien qu'elle lui attribua des tâches privilégiées afin de l'avoir plus près d'elle. Il put la servir à table, conduire son coche, ou encore l'assister quand elle recevait des invités. Et si certains trouvaient que le jeune homme jouissait de faveurs prématurées et exagérées, eh bien tant pis. Johann avait amplement mérité sa place.

Au mois de décembre, par une belle journée ensoleillée, Anne assista au mariage de Katherine Bassett. Enveloppée d'un manteau de fourrure et entourée de sa maisonnée, elle contempla avec émotion le jeune couple qui prononçait ses vœux sous le porche de l'église paroissiale de Hever. Katherine Bassett épousait Henry Ashley, représentant local au Parlement. Ils semblaient tous deux incroyablement heureux.

Anne jeta un regard du côté de Otho. Lui aussi enviait à ces deux-là le bonheur tout simple de s'unir devant Dieu. Elle ne put retenir quelques larmes. En participant aux préparatifs de la cérémonie de Katherine, elle avait songé à se marier, quitte à en assumer les conséquences, mais elle s'en était tenue à ses bonnes résolutions.

Ce qu'on ne pouvait changer, on devait le supporter ! Elle n'avait pas le droit de laisser de tristes pensées gâcher cet heureux événement. Elle devait se réjouir pour la jeune fille et cesser de se comparer à elle.

Au mois de mai, Anne se trouvait dans la salle des alambics et aidait mère Lowe à distiller un remède quand on lui apporta une lettre marquée du sceau du roi.

Elle la lut lentement, avec une consternation croissante.

— La Couronne reprend possession du palais de Richmond ! gémit-elle.

Mère Lowe en resta d'abord sans voix.

— Pourquoi ? demanda-t-elle enfin.

— Le roi aime ce palais et le veut pour lui, répondit Anne. Comme s'il n'en avait pas assez ! Et comme si ça ne suffisait pas que l'on m'ait obligée à louer Bletchingley !

Elles en tremblaient toutes deux d'indignation.

— Moi aussi, j'aime Richmond ! s'exclama Anne. Je ne me laisserai pas faire sans me battre.

Une seconde visite à la Cour s'imposait.

Anne se retrouva à nouveau devant le lord Protecteur, qui était cette fois entouré de sir Anthony Browne et de son ancien maître des chevaux au visage de taureau, John Dudley. Celui-ci avait fait du chemin depuis qu'il avait quitté son service, ayant récemment été nommé comte de Warwick. Parmi eux, elle le sentait bien, seul sir Anthony éprouvait pour elle un peu de sympathie.

— Mes seigneurs, je suis profondément malheureuse de perdre Richmond, déclara-t-elle. Ce palais m'avait été accordé à vie par Sa Majesté le roi Henri.

Somerset haussa les épaules et écarta les mains dans un geste d'impuissance.

— Hélas, madame, c'est la volonté de l'actuel roi et nous ne pouvons aller contre.

— Mais on ne m'a rien donné en compensation !

Dudley parla, d'un ton extrêmement sévère.

— Je suis surpris de cette exigence, madame. Durant les huit années où ce palais vous a appartenu, vous n'avez rien fait pour l'entretenir et il se trouve à présent dans un état de délabrement avancé.

C'était vrai. Elle avait manqué d'argent pour l'entretien d'une telle demeure.

— Nous avons dû allouer deux mille livres au superviseur des domaines pour que le nécessaire soit fait, ajouta Dudley.

— Je n'avais pas les moyens d'effectuer des réparations, messieurs. L'allocation supplémentaire qui m'a été accordée l'année dernière suffit à peine à couvrir mes dépenses.

— Ma foi, elle n'a pas tort, approuva sir Anthony.

Dieu le bénisse.

— C'est pourquoi Sa Majesté donne à madame le domaine et la demeure de Dartford en échange, déclara le lord Protecteur, tandis que Dudley continuait à fixer Anne d'un air hostile.

Anne se souvint d'avoir séjourné à Dartford peu après son arrivée en Angleterre.

— Le roi Henri a fait démolir le prieuré pour faire construire à sa place un manoir vaste et luxueux qui conviendra parfaitement à Votre Altesse, assura sir Anthony. Il comprend des maisons, des jardins, des vergers et un grand parc. Il y a même une auberge à la porte du domaine.

— C'est plus récent que Richmond et plus pratique à bien des égards, renchérit Somerset.

Se sachant vaincue, Anne capitula.

— Veuillez remercier Sa Majesté pour sa bonté.

Mais ces mots lui avaient coûté.

Si Henri avait été là, personne ne lui aurait enlevé son Richmond bien-aimé. Le roi lui manquait plus que jamais…

L'automne 1549 fut aussi froid qu'un hiver et les arbres se trouvèrent prématurément dénudés, ne gardant que quelques héroïques feuilles jaunies. Il était grand temps de se rendre à Bletchingley. Anne y songeait depuis un moment, mais elle avait reculé l'échéance tant il lui déplaisait de voir sir Thomas Cawarden jouer les maîtres de maison chez elle. Elle lui avait déjà rendu visite à cinq reprises. Par deux fois, il avait par chance été absent ; mais sinon, contrairement à ce que stipulait leur accord et bien qu'elle l'eût prévenu, elle l'avait trouvé sur place en arrivant et il ne s'était retiré qu'à contrecœur à Hextalls, jugeant désormais cette demeure indigne du grand personnage qu'il était devenu. Anne espéra qu'elle n'aurait pas trop à endurer sa présence, car elle n'en pouvait plus des conflits avec lui.

Elle avait prévu de quitter Hever à cheval, en chevauchant aux côtés d'Otho avec quatre palefreniers qui les précéderaient. Parmi eux se trouvait Johann, qui était à présent devenu un homme. Anne ne se lassait pas de l'observer. De son côté, il semblait heureux d'être là, à son service dans ce pays. Il apprenait l'anglais rapidement, bien plus vite qu'elle autrefois, et il se faisait des amis. Johann l'appréciait et elle se plaisait à croire qu'il y avait entre eux un lien particulier, dont ils avaient à peine conscience. Lorsqu'elle en avait parlé à Otho, il avait ri.

— Tous vos gens vous aiment, Anne. Pourquoi Johann ferait-il exception ?

— Je crois qu'il existe un lien instinctif entre une mère et son enfant. Je vous assure que je le sens.

En franchissant la porte de Hever, Anne se souvint du jour où Élisabeth était arrivée en galopant sur sa haquenée. Son cœur saigna pour la jeune fille. Bien qu'elle n'eût que seize ans, Élisabeth s'était récemment trouvée au centre d'un scandale qui avait mis à mal sa réputation.

— Il est difficile de croire que six mois se sont écoulés depuis la décapitation de l'amiral, soupira-t-elle.

Elle avait trouvé choquant que Seymour ait tenté de séduire Élisabeth – bafouant ainsi sans scrupules l'honneur de la jeune fille et celui de la reine douairière – et que, à peine veuf, il ait comploté pour l'épouser. À croire qu'il était devenu fou. Il avait en tout cas payé de sa tête ses écarts de conduite.

— Dieu merci, la reine n'a pas vécu assez longtemps pour voir cela, déclara Otho.

En entendant mentionner la reine Catherine Parr, morte en couches l'année précédente, Anne faillit se signer. Mais elle se retint à temps, les gestes du culte catholique étant désormais interdits. Elle demeura songeuse un moment.

— Sir Thomas Cawarden avait des affaires en commun avec l'amiral, dit-elle enfin. Je les croyais amis.

— Si c'est le cas, sir Thomas l'a rapidement abandonné. Sir John m'a rapporté qu'il avait aidé à mettre ses biens sous séquestre.

— Cela ne m'étonne pas de sir Thomas, qui va toujours dans le sens du vent, commenta-t-elle d'un ton acerbe.

Elle fulminait chaque fois qu'elle passait à côté de la grande guérite que sir Thomas avait fait construire devant Bletchingley. Et ce n'était pas tout. L'année précédente, des villageois étaient venus se plaindre à elle quand il avait entrepris de débarrasser l'église paroissiale de toute trace de passé catholique. Elle avait pu voir sur place les débris de la clôture de bois séparant le chœur de la nef et le Christ en croix écrasé sous celle-ci, en morceaux lui aussi. Les statues et ornements sacerdotaux avaient disparu, les murs avaient été blanchis à la chaux pour recouvrir les fresques représentant des scènes bibliques, l'autel avait été saccagé.

— Il a emporté dans sa maison de Londres la vaisselle d'or et d'argent, les meubles et les sculptures, avait grommelé l'aubergiste. Sous prétexte qu'il s'agissait de symboles de l'idolâtrie.

— Je pense plutôt qu'il tenait à les garder pour lui, avait rétorqué un vieil homme.

Anne s'était contentée d'envoyer quatre de ses serviteurs pour aider à nettoyer les dégâts. Elle n'avait rien pu faire de plus. Si elle avait tenté de faire restaurer l'église, Cawarden l'aurait de nouveau profanée – et peut-être aurait-il déposé une plainte contre elle auprès du Conseil.

Heureusement, il n'était pas dans les lieux quand elle arriva. Elle dut admettre que tout était propre et en ordre. Les surfaces luisaient, les verres brillaient, les assiettes étincelaient et le garde-manger était abondamment garni. Sir Thomas menait un train de roi.

Alors qu'Anne et Otho inspectaient les jardins et les terrains –

parfaitement entretenus eux aussi –, elle remarqua une immense grange récemment rénovée. En poussant la porte, elle fut surprise de la trouver emplie d'armures, de fusils et d'armes de toutes sortes.

— Otho, pourquoi sir Thomas garde-t-il une telle armurerie ? demanda-t-elle, troublée.

Otho regarda autour de lui.

— Il représente le Surrey au Parlement et il est également haut-shérif. Peut-être pense-t-il avoir besoin de ces armes pour maintenir la paix.

Anne ne fut pas convaincue, car il lui était impossible de croire que sir Thomas était vraiment le fonctionnaire intègre qu'il aspirait à être – ou qu'il prétendait être. Elle le soupçonnait de cacher de mauvaises intentions. Et cet arsenal était réellement très impressionnant.

Elle essaya pourtant de ne plus y penser et profita de son séjour. Quand ses gens lui demandèrent l'autorisation de couper du bois dans le parc, elle n'hésita pas. Après tout, les arbres lui appartenaient.

— Pourquoi ne pourrais-je pas en tirer de l'argent ? dit-elle à Mr Carew. Nous en avons plus que jamais besoin. On tarde à me payer ma rente et je suis si pauvre que j'ai dû demander de l'aide à mon frère.

Le soir même, sir Thomas Cawarden revint à Bletchingley. Il était un peu moins hautain que de coutume, mais semblait en revanche étrangement exalté.

— Dame Anne, gentes dames, messieurs, commença-t-il en ôtant son chapeau et en s'inclinant, comme s'il était tout naturel qu'il se trouvât à Bletchingley en même temps qu'Anne. J'apporte des nouvelles. Le duc de Somerset a été contraint de démissionner de son poste de lord Protecteur.

— Pourquoi ? s'étonna Anne, tandis que les gens autour d'elle restaient sous le choc. Quel délit avait-il donc commis ?

— Vous devriez plutôt demander quel délit il n'avait pas commis, car la liste serait longue si je devais vous répondre : je pourrais citer son ambition démesurée, sa vanité, les guerres inconsidérées dans lesquelles il s'était engagé, le fait qu'il s'était enrichi avec le trésor du roi, et tout cela de son propre chef. Les lords du Conseil en ont eu assez et ont décidé qu'il devait partir. Et bon débarras, si vous voulez mon avis.

— Qui le remplacera ? demanda sir John. Qui va gouverner l'Angleterre ?

— Je pense que l'on peut raisonnablement s'attendre à voir lord Warwick accéder à cet honneur, déclara sir Thomas.

Il s'empara d'un tabouret et prit place à l'extrémité de la table haute, sans même y avoir été invité.

— Y a-t-il du vin, ici ? s'exclama-t-il.

Jasper lui tendit l'aiguière, le visage fermé.

Anne n'avait jamais apprécié Warwick, qui avait été son maître des chevaux, mais sir John Guildford arbora un air satisfait.

— Lord Warwick est marié à ma cousine. J'espère qu'il se souviendra de moi.

Sir Thomas sourit à Anne.

— J'espère moi aussi que Warwick obtiendra cette place. Je suis également son parent par alliance et m'attends à de grands bienfaits de sa part.

Oh, non, vous ne m'enlèverez pas complètement Bletchingley, songea Anne. *Il faudra d'abord me passer sur le corps.*

Sir Thomas était parti à cheval le matin et Anne avait espéré ne plus le voir, mais il fut de retour en fin d'après-midi, et d'assez mauvaise humeur.

— Vos gens ont encore coupé mes arbres ? lui lança-t-il d'un ton rogue, sans la moindre formule de courtoisie et sans l'avoir saluée.

— Vous parlez, je crois, de *mes* arbres, corrigea-t-elle.

— Je vous paie un loyer, contra-t-il.

— Mais ces arbres m'appartiennent. Et, oui, j'ai en effet autorisé l'abattage de quelques arbres.

— Je me plaindrai au Conseil, s'énerva-t-il.

— Vous plaindre de quoi ? Les gens coupent des arbres tout le temps. Pour le bois de chauffage, pour la construction et pour toutes sortes de choses. Les lords du Conseil vont se moquer de vous ! Mais, je vous en prie, si vous tenez à vous ridiculiser, n'hésitez pas.

Elle entendit ses officiers qui s'efforçaient d'étouffer leurs rires.

— Vous n'aurez plus envie de rire quand j'en aurai terminé avec vous ! s'écria sir Thomas.

Il sortit en claquant la porte derrière lui.

Anne soupira. Il ne s'avouerait jamais vaincu. Si seulement il avait pu la laisser tranquille !

Au milieu du mois de décembre, elle fut ravie d'apprendre par sir John Guildford que son frère avait envoyé des émissaires à la Cour d'Angleterre.

— Ils sont venus me parler, madame, pour me faire savoir qu'ils étaient chargés d'obtenir le paiement des arriérés de la rente que vous doit la Couronne. Ils m'ont également dit que l'ambassadeur de l'empereur les soutenait dans cette démarche, à son initiative personnelle.

Anne pensa, non sans ironie, qu'il y avait tout de même certains avantages à ce que Clèves fût sous la coupe de Sa Majesté impériale.

— Ils doivent avoir une audience demain avec le roi.

— C'est une bonne nouvelle, répondit Anne. Qui est leur porte-parole ?

— Le docteur Herman Cruser, madame.

— Je le connais. Il est docteur en droit et c'est le conseiller de mon frère. Je le tiens pour un homme bon et érudit, sans nul doute.

Mais les efforts du brave homme ne servirent à rien, car elle n'eut plus de nouvelles de cette délégation et dut faire à nouveau des économies. La vente du bois aida un temps – et leur permit de fêter Noël joyeusement – mais, à l'approche de la nouvelle année, Anne commença à s'inquiéter sérieusement pour son avenir.

On serait bientôt en l'an de grâce 1550. Une nouvelle décennie allait s'ouvrir. Dix ans plus tôt, Anne était encore à Calais à attendre qu'un vent favorable voulût bien la pousser vers l'Angleterre. Comme elle était pleine d'espoir, alors, et impatiente d'accomplir son glorieux destin royal ! Aujourd'hui, elle avait trente-quatre ans et n'était plus reine. Elle se sentait néanmoins heureuse, aimée de tous les gens de bien qui l'entouraient. Mais ces gens dépendaient d'elle et elle n'avait plus assez d'argent pour subvenir à leurs besoins.

Chapitre 26

1550-1552

Sir Thomas avait vu juste. Le comte de Warwick était désormais lord-président du Conseil et dirigeait l'Angleterre à la place de Somerset. La nouvelle porta un coup à Anne, car elle savait n'avoir rien à attendre de lui.

Sir Thomas, en revanche, était aux anges. Lors de la visite d'Anne à Bletchingley au printemps, on ne parlait plus dans le domaine que des multiples preuves de confiance que lui manifestait Warwick. Ce dernier l'avait fait propriétaire de la demeure de Blackfriars, qu'il occupait depuis longtemps en tant que maître des divertissements, et lui avait confié la réorganisation de la garnison de la Tour, dont il fallait renforcer la sécurité. Le gouvernement semblait craindre un mouvement de protestation après la chute de Somerset – ou peut-être était-il simplement nerveux depuis les révoltes autour de la question des pâturages communaux. Un furtif coup d'œil dans la grange apprit à Anne que le stock d'armes avait diminué, mais il en restait encore suffisamment pour équiper une petite garnison.

Cawarden avait également été nommé gardien du palais de Sans-Pareil, construit par le roi Henri dans un style absolument grandiose, d'où son nom – Sans-Pareil, ou encore la Perle du royaume. Anne n'avait jamais eu l'occasion de le visiter, aussi sa curiosité prit le dessus quand sir Thomas, avec son habituelle arrogance, lui envoya un messager pour l'inviter à un banquet qu'il organisait là-bas – précisant qu'il serait ravi de la recevoir, puisqu'il ne pouvait profiter de sa compagnie à Bletchingley. L'impudence de cet homme était décidément sans limites.

Arrivée sur place, elle eut la surprise d'apprendre que le banquet ne se déroulerait pas dans le palais. Elle n'en découvrirait donc pas tout de suite l'intérieur, que l'on disait exceptionnel. Vu de l'extérieur en tout cas, il était plus petit que ce qu'elle avait imaginé et ressemblait à n'importe quel château à tourelles et créneaux. On l'escorta avec Otho à travers le parc jusqu'à un pavillon construit sur une hauteur plate et rocheuse – un petit bâtiment octogonal à colombages évoquant un fort et entouré d'un muret de briques. Relevant ses jupes argentées, elle gravit l'un des trois escaliers qui menait à l'entrée et fut surprise de pénétrer dans une salle illuminée par des bougies et somptueusement décorée de tapisseries qui devaient provenir du palais. Une table était dressée avec toutes sortes

de mets délicats, du vin jaillissait d'une petite fontaine de pierre encastrée dans le mur. Cette débauche de luxe lui rappela qu'elle-même n'avait plus les moyens de recevoir aussi somptueusement, étant déjà très endettée. Elle repoussa cette pénible pensée, sourit à Otho et se mêla à la foule, bien décidée à oublier ses problèmes et à profiter pleinement de la soirée.

Les invités bavardaient et l'atmosphère était de plus en plus joyeuse. Anne avait retrouvé Katherine Ashley, qui venait de Hever, et elles prirent plaisir à évoquer des souvenirs du récent mariage de Katherine Bassett. Elles parlaient depuis un moment, devant une cheminée, quand Anne se rendit compte que leur hôte se tenait près d'elles, attendant d'être remarqué. À contrecœur, elle lui tendit la main.

— Sir Thomas, je dois vous remercier pour votre excellente hospitalité.

— Je suis heureux que Votre Altesse me fasse l'honneur de sa présence, déclara-t-il, suffisamment fort pour être entendu, afin de bien montrer à tous qu'il recevait une invitée de marque.

Puis, à la grande surprise d'Anne, il se pencha vers son oreille.

— Votre venue me comble pour des raisons plus personnelles, lui souffla-t-il. Madame, oublions nos différends. Il y a depuis longtemps de l'amitié entre nous. Et j'aimerais qu'il y ait plus que cela.

Elle le regarda fixement. *De l'amitié ?* C'était extrêmement présomptueux de sa part et elle en fut indignée ! Cette fois, il allait trop loin.

— Sir Thomas, je pense que vous avez peut-être un peu trop bu, rétorqua-t-elle doucement. J'oublierai cette conversation et vous conseille d'en faire autant.

Et, sur ce, elle s'éloigna et partit à la recherche d'Otho. Son cœur battait la chamade, elle se sentait souillée. Comment cet homme avait-il pu imaginer une seconde qu'elle accepterait d'être sa maîtresse ? Car c'était bien ce qu'il venait de lui proposer, étant encore marié ! Pour l'amour du ciel !

Elle l'évita soigneusement durant tout le reste de la soirée. Vers minuit, elle sentit venir la migraine, en raison du vin et du bruit ambiant. Otho l'entraîna dehors pour lui permettre de respirer l'air frais de la nuit.

— Excusons-nous et partons, lui dit-elle. Je ne veux pas dormir dans ce palais. Je vous dirai pourquoi plus tard.

— Nous pouvons trouver une auberge quelque part, proposa Otho en souriant.

Elle sentit monter en elle un élan qu'elle refoulait depuis longtemps.

— Voulez-vous dire au revoir à sir Thomas et le remercier de ma

part ? demanda-t-elle. Je préfère éviter de l'approcher.

Il plissa les yeux.

— Il vous a fait des avances ? S'est-il montré insistant ? Si c'est le cas, je vais l'éliminer.

Il plaisantait, mais seulement à demi.

— Il a tout simplement manifesté son arrogance habituelle, répondit-elle. Inutile de le provoquer en duel.

Elle dirait la vérité à Otho plus tard, quand ils seraient à bonne distance de ces lieux.

— Très bien, marmonna-t-il. Je vais le saluer maintenant.

Il la laissa seule et elle profita un instant de la paix du parc au clair de lune.

— Je n'ai pas pu le trouver, déclara-t-il en revenant au bout d'un moment. Aussi ai-je chargé sa femme de lui faire nos adieux. Allons chercher votre voiture.

Leur coche attendait quelques mètres plus loin, à l'endroit où les chevaux étaient attachés. Ils réveillèrent Johann, qui dormait sur le siège du cocher.

— J'espère que vous avez passé une bonne soirée, madame, dit-il en se redressant.

Anne refoula l'envie de le serrer dans ses bras.

— Excellente, Johann, je vous remercie.

Ils montèrent dans le coche et Otho tira la couverture de velours sur les genoux d'Anne.

— Nous allons à Banstead, annonça-t-il à Johann. J'ai remarqué en venant qu'il y avait une auberge.

— *Ja*, je l'ai vue aussi. Je vous y emmène.

Alors qu'ils passaient devant le pavillon, Anne aperçut sir Thomas, debout à l'extérieur, le regard perdu dans le vague, une expression mélancolique sur le visage. Peut-être avait-il vraiment des sentiments pour elle, après tout.

Elle se tourna vers Otho, qui l'entoura de ses bras. Elle lui raconta à voix basse ce qui s'était passé et, le sentant se crisper, elle s'empressa de le calmer par des baisers et des caresses.

Cette nuit-là, dans leur lit, sous les combles de la vieille auberge, elle se laissa de nouveau aimer – sans oublier pour autant de prendre des précautions.

Au printemps suivant, Anne se rendit compte que sa situation financière avait encore empiré et qu'elle ne pouvait continuer ainsi. Elle en était au point où elle commençait à envisager sérieusement de retourner à Clèves. Cela signifierait vivre sous l'œil vigilant de Guillaume et perdre son indépendance, mais au moins elle serait libérée du poids des soucis d'argent. Guillaume l'autoriserait peut-être

à épouser Otho. Elle emmènerait bien sûr Johann, ainsi que l'ensemble de ses serviteurs allemands.

Elle avait écrit à son frère pour lui exposer sa situation et fut réconfortée d'apprendre qu'il avait aussitôt demandé au docteur Cruser de se rendre en Angleterre, avec pour mission d'insister auprès du Conseil pour qu'on l'aidât ici à surmonter ses difficultés.

Mais comme elle devait faire des économies de toute urgence, elle ordonna à ses intendants de fermer Hever et Dartford, pour s'installer au nord de Londres dans une propriété plus petite et moins coûteuse à gérer, Le More. La maison était une vieille bâtisse datant d'environ un siècle, qui portait des traces poignantes de sa grandeur passée, du temps où elle appartenait au cardinal Wolsey, mais se trouvait désormais en piteux état car personne ne l'avait occupée depuis plus de dix ans. Anne fut notamment consternée de constater qu'il ne restait quasiment plus rien des jardins, demeurés trop longtemps à l'abandon.

Elle rassembla ses domestiques et leur attribua les tâches à accomplir pour rendre l'endroit confortable. Elle travailla à leurs côtés, balayant les sols, nettoyant les carreaux, accrochant de lumineux rideaux apportés de Hever. Johann peignit les cadres de fenêtres – avec un résultat honorable. Jasper Brockhausen et sa femme, qui avaient apparemment un don pour le jardinage, rassemblèrent une équipe de volontaires pour sauver dans les jardins ce qui pouvait l'être.

Le More avait déjà pris un visage plus accueillant quand Anne eut enfin des nouvelles du docteur Cruser. Arrivé en Angleterre, il avait rencontré le Conseil à deux reprises pour supplier les conseillers d'aider la princesse de Clèves. Elle espéra que sa démarche porterait ses fruits. Avec l'aide de Dieu.

Elle attendit patiemment. Enfin, au cours de la première semaine de juin, elle reçut une lettre de Cruser l'informant que le roi avait écrit au duc Guillaume en promettant de régler ses factures. D'après Cruser, l'archevêque Cranmer avait intercédé en sa faveur.

Cette nouvelle lui procura un immense soulagement. Elle se rendit dans la chapelle, que l'on avait eu le temps de débarrasser de ses multiples couches de poussière, et s'agenouilla pour rendre grâce à Dieu. Elle écrivit ensuite au roi Édouard, qu'elle remercia pour la bonté et la générosité de son geste ; elle adressa également une lettre à son frère en le félicitant de lui avoir envoyé un ambassadeur aussi efficace que le docteur Cruser. Dans le même temps, elle l'informa qu'elle avait finalement décidé de rester en Angleterre.

Il lui vint soudain à l'esprit que le bon docteur Cruser serait peut-être en mesure de résoudre l'interminable conflit autour de l'abattage des arbres à Bletchingley, qui commençait à lui peser sérieusement. De

fait, il accepta de l'aider et obtint du Conseil privé l'autorisation pour elle de jouir d'un libre accès à tout le domaine et d'utiliser le bois des parcs, à condition d'en user raisonnablement. La fabrication et la vente de charbon de bois lui furent également accordées.

Elle se réjouissait de sa victoire et imaginait déjà la fureur de sir Thomas quand il apprendrait qu'elle l'avait battu à son propre jeu, lorsque sir John Guildford frappa à la porte et lui annonça que la peste était dans Londres.

— Mieux vaut ne pas trop s'inquiéter, madame, déclara-t-il. Les épidémies sont fréquentes en été. Vous êtes en sécurité, ici ; nous sommes à près de dix lieues de la ville.

Le lendemain, il prit le risque de s'aventurer prudemment dans Londres pour voir exactement ce qu'il en était. Il ne tarda pas à revenir, visiblement inquiet.

— C'est la suette, annonça-t-il à la maisonnée qui se pressait autour de lui.

Il y eut des exclamations consternées.

— La suette ? répéta Anne, qui entendait le mot pour la première fois.

— C'est une maladie redoutable, madame, qui ne sévit apparemment qu'en Angleterre et revient régulièrement. La dernière épidémie remonte aux années 1520. Elle serait causée par une sorte de pourriture qui planerait dans l'air. Les gens se mettent à suer abondamment du jour au lendemain et succombent rapidement. Il n'y a aucun remède.

Anne frémit. Elle pensa aussitôt à Johann. À Otho.

— C'est cela, confirma le docteur Symonds, le médecin qui avait remplacé le pauvre docteur Cepher. Avec la suette, un homme peut être en bonne santé au petit déjeuner et rendre l'âme à l'heure du dîner.

Lui, toujours si posé et soucieux de ses manières, exprimait ouvertement son inquiétude.

— Madame, nous devons nous assurer qu'aucune personne venue de Londres ne pénètre plus dans cette maison. Lors de la précédente épidémie, la suette a circulé dans tout le royaume et a fait beaucoup de morts.

Sir John prit la parole.

— À Edgware, où l'on m'a mis en garde contre la suette, j'ai appris que certaines personnes de la Cour y avaient déjà succombé et que le roi Édouard avait été emmené d'urgence à Hampton Court.

— Soyez honnête avec moi. Sommes-nous en sécurité ici ? demanda Anne au docteur Symonds. J'ai des propriétés plus éloignées où nous pourrions nous réfugier.

— Tant que nous resterons entre nous, nous serons en sécurité.

— Nous avons des réserves de nourriture, ajouta *Meister* Schoulenburg.

Durant vingt jours, ils vécurent quasiment en état de siège. Après coup, ils apprendraient que près d'un millier d'âmes avaient péri à Londres, dans une atmosphère de panique générale – affaires à l'arrêt, magasins fermés, citoyens n'osant plus sortir de chez eux et priant pour être épargnés. Au More, Anne et sa maisonnée retenaient leur souffle dans un état de tension extrême, se surveillant constamment les uns les autres pour détecter tout signe de contagion et mangeant frugalement – les viandes et poissons n'étant stockés qu'en quantité limitée dans le garde-manger en raison de la chaleur et de l'humidité.

Enfin, en juillet, alors que Jasper travaillait dans le jardin, un homme lui cria par-dessus le mur que la suette régressait et qu'il n'y avait pas eu de cas dans les environs.

Peu à peu, la vie reprit son cours. En septembre, Anne eut le plaisir de recevoir une invitation de lady Élisabeth, qui se trouvait à Ashridge.

À dix-huit ans, Élisabeth était devenue une altière et digne jeune femme, dotée d'un esprit vif et d'une intelligence remarquable. Avec ses cheveux roux, sa peau laiteuse et son nez aquilin, elle n'était pas une beauté, mais elle possédait néanmoins un charme indéniable qui devait séduire les hommes, Anne n'en doutait pas.

Elles se congratulèrent mutuellement d'avoir échappé à la suette et déambulèrent dans les jardins pour profiter du soleil, tout en se donnant des nouvelles. Anne crut comprendre qu'Élisabeth préférait se tenir depuis quelque temps à l'écart de la Cour.

— Les relations entre mon frère et moi étaient autrefois plutôt chaleureuses. Il m'appelait sa « douce sœur Tempérance ». Mais à présent il est distant et l'étiquette à la Cour est devenue bien trop stricte et pesante. Le roi est comme un dieu qu'il faut vénérer. Il n'a pas encore quatorze ans, mais il sait tout. Je ne peux plus l'approcher. Et quand je le vois, il ne fait que se plaindre de l'insistance de notre sœur Marie à réclamer sa messe.

— Sa foi compte plus pour elle que sa propre vie, fit remarquer Anne.

— Oui, mais la messe est désormais interdite. Elle devrait cesser de provoquer le roi et se montrer raisonnable, comme vous. Vous étiez catholique, mais vous avez accepté de vous convertir, comme nous tous.

La conversation prenait un tour dangereux.

— Je ne suis rien pour le roi et il ne s'intéresse pas à ce que je fais, commenta Anne. Tandis que lady Marie est son héritière. Je ne suis pas surprise qu'il insiste pour lui faire abandonner la messe, mais évidemment elle ne le fera jamais.

— Alors, dans ce cas, prions pour que Dieu accorde longue vie à mon frère ! soupira Élisabeth.

Elle continua à avancer sur le chemin caillouteux en fredonnant, ses longs cheveux flottant derrière elle.

En janvier 1552, Anne était à Bletchingley quand on lui annonça la décapitation de l'ancien lord Protecteur.

— Il complotait pour renverser le duc de Northumberland, rapporta sir John.

Le duc de Northumberland n'était en vérité nul autre que Warwick, lequel s'était récemment attribué ce titre pour souligner sa grandeur. Cet homme avait été durant douze ans maître des chevaux dans la maisonnée d'Anne, et à présent il dirigeait l'Angleterre.

— Sa condamnation a provoqué un tollé parmi les gens du peuple, poursuivit sir John. Pour eux, Somerset était « le bon duc ». Le malheureux a cru jusqu'à la dernière minute qu'il serait gracié. Il est mort courageusement.

— Il n'a jamais été pour moi un ami, mais j'ai de la peine pour lui, assura Anne.

Elle se replongea dans les comptes que Jasper lui apportait à signer. Leur déficit était plus important que la semaine précédente. Peut-être lui faudrait-il quand même se résoudre à quitter l'Angleterre, finalement.

Elle écarta en soupirant le grand registre plein de chiffres et décida de rédiger plutôt une lettre à l'intention de son frère Guillaume, afin de l'informer de l'exécution de Somerset. « Dieu seul sait ce qui va se passer ensuite, lui écrivit-elle. Et tout est si cher dans ce pays que je ne sais comment je pourrai continuer à entretenir ma maisonnée. Si je décide de retourner à Clèves, je ne vous dérangerai pas. Je ne me sens plus chez moi en Angleterre. »

Elle hésitait encore entre partir et rester quand elle reçut une lettre du Conseil privé l'informant que le roi avait accordé Penshurst à sir William Sidney. Le message ne contenait aucune excuse et ne mentionnait pas qu'elle recevrait une autre propriété en échange. Elle répondit aussitôt, en se plaignant dans des termes vigoureux, mais n'eut même pas droit à une réponse.

— C'est peut-être mieux ainsi, commenta Otho alors qu'elle était allongée dans ses bras cette nuit-là. Vous avez déjà trois maisons à gérer.

— Je préférerais n'en avoir qu'une, mais, en tant que princesse de Clèves, je dois afficher un train de vie correspondant à mon titre, répondit-elle. Si cela ne tenait qu'à moi, nous aurions ensemble un joli manoir à la campagne et je serais une bonne ménagère, la vraie *hausfraut* allemande !

— Et moi, à quoi m'occuperais-je ? demanda-t-il en riant et en commençant à la chatouiller.

— Ne faites pas ça ! protesta-t-elle en poussant de petits cris. On va nous entendre.

Depuis cette fameuse nuit à l'auberge, ils ne rataient pas une occasion de partager le même lit et c'était un bonheur, mais ils devaient rester discrets. La plupart des membres de la maisonnée regardaient leur couple avec sympathie et comprenaient leur situation, mais ils n'auraient pas approuvé qu'Otho passât ses nuits avec elle, comme si elle était sa femme. De plus, elle n'était pas tout à fait sienne, car ils continuaient à se refuser l'ultime joie d'une union charnelle complète, de peur d'une grossesse. C'était aussi frustrant pour elle que pour lui, et souvent, tandis qu'elle était allongée à ses côtés et profitait de son corps, son désir devenait dévorant – mais la peur d'avoir un enfant la retenait toujours. Elle était comme conditionnée à s'attendre au pire. Voilà ce que la vie en Angleterre avait fait d'elle.

— En ce qui concerne notre mariage, vous vous inventez des barrières, lui avait-il dit un jour.

— Mais le Conseil a clairement exprimé son point de vue, avait-elle répondu.

— C'était du temps de Somerset. Il n'est plus là, à présent.

— Parce que vous croyez que Northumberland se montrera plus compréhensif ?

— Marions-nous, Anne. Et au diable les conséquences !

Elle avait répondu non, comme chaque fois qu'il avait abordé le sujet. Se reniant elle-même et reniant l'homme qu'elle aimait.

En mars, d'heureuses nouvelles leur parvinrent de Clèves. Deux ans plus tôt, la duchesse Marie avait donné naissance à son premier enfant, Marie Éléonore. Elle avait eu récemment une seconde fille, que Guillaume avait prénommée Anna, en l'honneur de sa très chère sœur. Anne aurait aimé assister au baptême, mais elle n'avait pas les moyens de financer un tel voyage. Elle envoya donc à sa nièce un hochet d'argent avec des clochettes, en même temps que sa bénédiction.

Ce bébé fut une petite bouffée de joie dans un printemps par ailleurs affreusement morne. Le Conseil continuait à réduire implacablement les revenus d'Anne. En avril, le roi lui ordonna d'échanger son manoir de Bisham contre un autre de même valeur, mais il envoya finalement ses officiers saisir Bisham avant de conclure le moindre échange. Anne comprit qu'elle n'aurait rien en contrepartie, en dépit de ses protestations. Le Conseil fit alors pression

sur elle pour l'obliger à accepter un nouvel échange de terres dans le Kent, mais, étant désormais rompue à ce petit jeu, elle refusa tout net, pour leur plus grand dépit.

Comme si cela ne suffisait pas, Jasper vint la trouver avec une mine défaite pour l'avertir que ses finances étaient une fois de plus en grand péril.

— Madame, nous devons réduire vos dépenses et faire des économies.

— Très bien, acquiesça-t-elle d'un ton las, sans même lui demander comment il comptait s'y prendre.

Elle ne voyait pas ce qu'on aurait pu réduire, mais Jasper avait trouvé des solutions. Moins de plats aux repas. On éteindrait les feux à 21 heures, même s'il faisait très froid. Selon l'ancienne coutume de Clèves, on ne servirait aucune nourriture ni aucun vin après cette même heure. Les bougies devaient brûler entièrement avant d'être remplacées – mesure hautement impopulaire, car les domestiques avaient pris l'habitude de récupérer tous les jours pour leur usage ce qui restait des bougies de la soirée. Enfin, la ration quotidienne de bière fut réduite.

Anne était consciente du mécontentement qui ne cessait de croître dans sa maisonnée. Son cousin, Franz von Waldeck, âgé de vingt-sept ans et gentilhomme de sa chambre, était le plus véhément de tous. Un soir, il prit Jasper à partie au cours du dîner.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda-t-il en montrant avec dégoût la minuscule portion de poisson qu'il avait dans son assiette. Pas de sauce, pas d'autre plat. Nous pourrions tout aussi bien vivre dans un monastère.

— Je parie qu'on y mangerait mieux qu'ici, renchérit Thomas Carew.

— Dame Anne, votre table était autrefois réputée, poursuivit Franz. Aujourd'hui, plus personne ne vient et la nourriture est de plus en plus mauvaise.

— Ce n'est pas la faute de *Meister* Schoulenburg, répliqua Anne. Nous ne pouvons pas vivre au-dessus de nos moyens.

— C'est lui, le fautif, déclara Franz en montrant Jasper du doigt.

— Pardonnez-moi, mais que savez-vous des comptes de Son Altesse ? rétorqua Jasper. Elle n'a pas d'argent et elle est endettée. Nous sommes bien obligés de faire des économies.

— C'est votre mauvaise gestion de ses finances qui est à l'origine de cette situation ! s'emporta Franz.

— Vous êtes mal placé pour faire des reproches ! s'enflamma Jasper. Vous, avec vos huit domestiques que Sa Grâce est obligée d'entretenir !

— Messieurs, je vous ordonne de cesser ! s'écria Anne. Franz, vous

n'êtes pas en position de critiquer.

— J'ai regardé les livres. Ils sont terriblement mal tenus.

— Vous mentez ! rugit Jasper.

— Comment osez-vous ! bégaya Gertie, l'épouse de Jasper.

— Sur l'honneur de ma famille, *Herr* Brockhausen, je ne suis pas un menteur et vous allez retirer ce que vous venez de dire !

— Je ne veux pas de ces chamailleries, intervint Anne en frappant du poing sur la table. Franz, je vérifie les comptes chaque semaine. Ils ne sont pas mal tenus, vous exagérez.

Il lui lança un regard noir.

— Madame, je suis sincèrement peiné de vous voir si mal servie. Votre dignité et votre statut devraient vous interdire de mener votre maisonnée avec tant de pingrerie.

— Ma dignité m'interdit aussi de voir mes gens mourir de faim ! Je n'ai renvoyé personne et paie tous les gages. Aussi, si vous voulez garder vos huit serviteurs, vous feriez mieux d'arrêter de vous plaindre.

Elle se tourna vers Jasper, qui écumait de rage.

— Nous pourrions peut-être économiser autrement que sur les repas, proposa-t-elle.

— Ne pensez-vous pas qu'il a déjà essayé ? intervint Gertie.

— Je sais bien que oui, concéda Anne avec un sourire qui se voulait apaisant, car elle ne voulait pas contrarier ces bons et loyaux amis. Nous devrions parler posément et tenter de trouver ensemble un autre moyen d'économiser de l'argent. En attendant, si nous changions de sujet ? J'ai entendu dire qu'il y aurait un nouveau livre de prières communes en anglais.

En dépit de ses efforts, la querelle ne fut pas réglée. L'animosité couvait. Et certainement plus qu'il n'y paraissait.

Anne parvint à trouver de l'argent en vendant quelques joyaux. Un matin de juin, alors qu'elle était assise dans son jardin à Hever et contemplait un petit coffret à bijoux presque vide en se demandant si elle allait devoir se résoudre à se séparer d'une broche lui venant du roi Henri, elle prit soudain conscience de la présence de Franz von Waldeck à ses côtés.

— Franz, que puis-je faire pour vous ?

— Madame, j'aimerais vous parler.

— Asseyez-vous, je vous en prie, proposa-t-elle en refermant le coffret.

Franz hésita un instant avant de se lancer.

— En tant que proche parent, madame, je me demandais si vous aviez rédigé un testament.

— Un testament ?

— Il n'est pas déraisonnable de se montrer prévoyant. Vous souhaitez certainement que vos biens aillent à l'héritier de votre choix. Mais, pour cela, il faut un testament.

— Franz, je n'ai que trente-six ans et je jouis d'une parfaite santé !

— Il n'est jamais trop tôt. Nul ne sait à quel moment Notre-Seigneur le rappellera à lui.

Elle n'avait aucune envie de poursuivre cette lugubre conversation par une aussi belle journée d'été.

— Nous sommes cousins, madame, insista Franz. Si vous faites de moi votre héritier, je m'efforcerai de protéger vos intérêts, car ce seront aussi les miens.

Je comprends à présent pourquoi vous êtes si désireux de mettre votre nez dans mes finances, songea Anne.

— Franz, je vous apprécie énormément, mais vous ne tirerez aucun avantage à être mon héritier, car je suis pauvre. À ma mort, ces grandes demeures reviendront à la Couronne et mes rentes cesseront. Je ne possède que mes bijoux et quelques biens personnels.

— Je ne suis pas motivé par le gain, contra-t-il. J'aimerais une reconnaissance de notre parenté et de mes douze années de service. En tant qu'héritier, je jouirais d'une plus grande autorité dans votre foyer et pourrais mieux gérer certaines choses.

On en venait au nœud du problème.

— Vous parlez de gérer les comptes, je suppose.

— Cela, et d'autres responsabilités. J'ai moi aussi des difficultés financières et espérais que vous pourriez me céder d'ores et déjà quelques-uns de vos biens personnels, afin de me permettre d'en tirer un peu d'argent.

On ne pouvait qu'admirer une telle audace !

— Franz, répliqua-t-elle doucement, si je meurs sans testament, mon frère sera l'héritier de ma maigre fortune, et en second, ma sœur. Ce sont eux mes parents les plus proches et il me semble normal que les choses aillent ainsi. Le moment venu, je ferai sûrement un testament pour récompenser tous ceux qui m'ont rendu de bons et loyaux services. Restons-en là pour le moment.

Un air boudeur assombrit le beau visage de Franz.

— Il y avait autre chose ? demanda-t-elle un peu plus sèchement.

— Non, madame, marmonna-t-il avant de disparaître.

Quelques instants plus tard, Jasper apparut.

— J'ai tout entendu et j'avoue avoir eu du mal à en croire mes oreilles, déclara-t-il.

— Vous nous avez espionnés ? demanda Anne.

— Pas du tout. Je venais dire à Votre Altesse que les loyers en retard de Norfolk étaient arrivés et j'ai surpris malgré moi votre conversation. J'ai simplement attendu que Franz soit parti avant de

me montrer. Vraiment, madame, ce jeune homme est bien présomptueux !

Anne était de son avis, mais elle ne voulait pas attiser l'inimitié entre les deux hommes.

— Parlons plutôt de ces loyers, Jasper, éluda-t-elle. Suffiront-ils à rééquilibrer nos comptes ?

Quand elle se trouva seule avec Otho ce soir-là, Anne lui demanda ce qu'il pensait de la surprenante requête de Franz.

— C'est un jeune exalté, commenta-t-il. Vous avez bien fait de le remettre à sa place.

— Je suis restée courtoise, répondit Anne en caressant les poils blonds du torse de son amant.

Il avait trente-huit ans, mais restait mince et musclé. Elle ne cessait de s'en émerveiller.

— En tant que fils cadet, il n'aura point d'héritage et on ne peut lui reprocher de vouloir améliorer sa condition. Mais il s'y prend mal. Je ne sais pas ce qui lui arrive ces derniers temps.

— Il pensait être assuré d'un mode de vie confortable en entrant à mon service et n'est guère heureux de devoir faire des économies.

Otho lui caressa la main.

— Je n'aime pas l'entendre dénigrer Jasper. Votre intendant fait de son mieux pour équilibrer vos finances.

— Jasper était très en colère contre lui, aujourd'hui.

— Sachez qu'il a tenu à me montrer les comptes, tant il était contrarié que Franz l'accuse de mal les tenir. Et ses livres m'ont paru plutôt en ordre.

Anne posa ses lèvres sur les siennes.

— Je déteste ces mauvais sentiments qui nuisent à l'ambiance de ma maisonnée, soupira-t-elle.

— Je leur parlerai à tous les deux, promit Otho en la prenant dans ses bras.

Les conseils pleins de tact d'Otho furent reçus par deux sourds. Jasper ne voulait pas parler à Franz. Franz ne manquait pas une occasion d'attaquer Jasper. Les gens de la maisonnée commencèrent à prendre parti pour l'un ou pour l'autre.

Anne ne savait plus que faire. C'est alors qu'elle reçut un message du docteur Olisleger : il avait appris par une lettre de Jasper que Franz voulait être désigné comme son héritier et qu'il lui avait demandé de lui céder à l'avance une partie de ses biens. Olisleger en avait bien sûr averti le duc Guillaume et celui-ci rappelait Franz à Clèves pour le sommer de s'expliquer. Anne était chargée d'en informer le jeune homme et de veiller à ce qu'il obtempérât sans délai.

Comme il fallait s'y attendre, Franz accueillit la nouvelle avec indignation.

Anne le fit surveiller jusqu'à son départ, de peur qu'il ne s'en prît encore à Jasper, et cette fois physiquement. Dès qu'il ne fut plus là, elle se sentit soulagée. L'atmosphère de la maisonnée s'allégea considérablement. Il ne restait plus qu'à espérer que Guillaume garderait Franz à Clèves.

Anne eut au cours du mois de juillet une autre occasion de se réjouir : tout comme Sybille, elle avait plus d'une fois demandé au roi Édouard d'intervenir pour obtenir la libération de l'électeur de Saxe. Leur persévérance avait porté ses fruits et le Conseil l'informait qu'un ambassadeur anglais avait convaincu l'empereur de se montrer clément. Sybille allait retrouver son époux bien-aimé. Anne s'en félicita.

En août, encouragée par le soutien du Conseil dans cette affaire, Anne écrivit au roi pour lui expliquer que ses dépenses dépassaient désormais ses revenus de près de mille livres par an. Par conséquent, elle le suppliait d'avoir la grande bonté de lui accorder une aide supplémentaire.

À sa grande déception, il lui fut répondu que Son Altesse était en pleine tournée estivale et ne s'occuperait pas de paiements avant son retour ; sa demande serait examinée quand il rentrerait à Londres.

Cinquième partie

La dame de Clèves

Chapitre 27

1553-1554

Le roi n'était plus.

Il y avait eu des rumeurs concernant son état de santé, mais sir John disait qu'il s'était ensuite montré à une fenêtre du palais de Greenwich pour rassurer la foule massée en contrebas. La nouvelle de sa mort fut donc un choc. Partir à quinze ans, c'était terrible. Anne n'arrêtait pas de penser à ce pauvre garçon, qui avait toujours vécu isolé et déifié.

Et maintenant, qu'allait-il se passer ?

— C'est lady Marie qui vient après lui dans la succession, déclara sir John, alors qu'ils dînaient ce soir-là à Bletchingley dans une ambiance morose.

— Cela signifie que nous allons tous redevenir catholiques, affirma Mr Carew.

— Le premier à être écarté sera Northumberland, prédit sir John. Marie n'a aucune raison de l'aimer ; il s'est toujours vigoureusement opposé à ce qu'elle ait sa messe et il a fait beaucoup pour consolider la foi protestante en Angleterre.

— Je ne le vois pas renoncer à son pouvoir sans se battre, commenta Otho.

Ses paroles furent prémonitoires. Trois jours plus tard, ils apprirent, à leur grand étonnement, que lady Jeanne Grey avait été proclamée reine à Londres. Anne tenta de se souvenir d'elle.

— Mais qui est-elle exactement ?

— La petite-fille de la bien-aimée sœur du roi Henri, celle que l'on surnommait la reine de France, expliqua Mr Carew. Cela fait d'elle une petite-nièce de feu le roi Henri, mais elle n'est qu'une très jeune fille.

— Elle a épousé le fils de Northumberland il y a quelques semaines seulement, raconta sir John. Je pense que le duc préparait ce coup d'éclat depuis un moment. On dit que le roi Édouard a modifié la succession sur son lit de mort, déshéritant ses sœurs.

— Je me demande comment va réagir lady Marie, murmura Anne, qui s'inquiétait pour Marie et Élisabeth.

— Que pourrait-elle faire ? murmura Mr Carew en haussant les épaules. Ce n'est qu'une femme et elle ne dispose d'aucune ressource.

— Mais elle a le droit de son côté, insista sir John. En tant qu'homme de loi, je peux vous affirmer qu'une volonté exprimée sur le lit de mort, même par écrit, ne peut annuler une loi du Parlement.

Lady Marie est donc notre reine légitime.

À peine avait-il parlé qu'ils entendirent la porte d'entrée s'ouvrir avec fracas et un remue-ménage dans le grand corridor de l'entrée. Puis sir Thomas Cawarden apparut, botté et en tenue de cavalier.

— Madame.

Il s'inclina devant Anne, salua les autres convives d'un signe de tête, puis regarda les restes de la pièce de bœuf sur la table.

Anne se demanda d'où il venait et surtout pourquoi il continuait à se montrer à Bletchingley alors qu'elle-même y séjournait. Mais elle s'était habituée à ses manières au fil des ans. Au moins, il ne lui avait plus fait de propositions déplacées.

Par ailleurs, la courtoisie lui commandait de l'inviter.

— Joignez-vous à nous, sir Thomas, proposa-t-elle.

— Sir Thomas, nous avons reçu une lettre pour vous, annonça Mr Carew. Elle vous attend dans l'entrée.

Sir Thomas alla chercher sa lettre et revint en la lisant.

— Elle vient du Conseil et est adressée à tous les lieutenants adjoints, shérifs et hommes de loi du Surrey, expliqua-t-il.

Il n'en dit pas plus. Il ne revenait donc pas de la Cour, sinon le Conseil n'aurait pas eu à lui écrire ici. Anne se demanda s'il avait été chargé de glaner des soutiens pour la reine Jeanne Grey.

La conversation continua à tourner autour des grandes nouvelles du jour, mais sir Thomas ne semblait pas désireux d'y participer. Il aurait dû jubiler à la perspective de voir une reine protestante sur le trône, mais il semblait presque indifférent à l'événement.

Une semaine s'écoula sans autre fait marquant. Puis sir Thomas reçut une seconde lettre, cette fois portant le sceau royal. Anne était en train de cueillir des fleurs pour son parloir quand elle le vit sortir en toute hâte et prendre la direction des écuries.

— Je dois aller à Londres, lui cria-t-il par-dessus son épaule. Ils ont besoin de tentes pour la garnison de la Tour, où réside en ce moment la reine.

Il était parti depuis deux jours quand un charretier de passage apprit au portier que lady Marie avait été proclamée reine, tandis que lady Jeanne avait été renversée. Le portier se précipita vers la maison, en entraînant l'homme avec lui.

— J'ai entendu la proclamation sur la place du marché de Reigate, madame, expliqua le charretier à Anne, tout en tripotant gauchement son chapeau, tandis que tout le monde se rassemblait autour d'eux dans le corridor de l'entrée. Le héraut a dit que la reine Marie avait levé son étendard dans le Norfolk, que tous les habitants de cette région s'étaient ralliés à elle et qu'ensuite le reste du royaume avait fait de même. Le traître Northumberland a été arrêté.

— Et qu'en est-il de lady Jeanne ? demanda Anne, ravie d'apprendre le triomphe de Marie.

— Elle est prisonnière à la Tour.

Anne envoya le charretier prendre des rafraîchissements en cuisine et se tourna vers sa maisonnée.

— Nous devons tous prier pour la reine Marie, assura-t-elle. Que Notre-Seigneur lui accorde un long règne !

C'était étrange de savoir qu'une femme gouvernait le pays, mais Anne était persuadée que Marie se montrerait à la hauteur de la tâche. Elle montait sur le trône avec le soutien du peuple. C'était un bon début.

Comme elle s'était isolée dans son cabinet de travail pour écrire une lettre de félicitations à la nouvelle reine, elle entendit dans la salle voisine mère Lowe qui se réjouissait tout haut à l'idée que les catholiques pourraient de nouveau pratiquer ouvertement leur religion. Elle demeura assise un instant, à savourer le moment – puis elle se souvint de Thomas Cawarden, qui était en train de chevaucher tout droit vers le danger. Avait-il été arrêté en se présentant pour livrer ses tentes à la reine Jeanne, ou bien avait-il appris à temps qu'elle était prisonnière ? En admettant qu'il fût libre, il ne le resterait pas longtemps, car Marie finirait par découvrir ses liens étroits avec Northumberland.

Anne songea que ses propres liens avec sir Thomas pouvaient amener à la soupçonner d'avoir soutenu l'usurpatrice Jeanne. Puis elle se rassura : jamais Marie ne croirait une chose pareille. Il y avait entre elles une réelle et solide amitié.

Elle vécut tout de même les semaines qui suivirent dans une angoisse diffuse, qui persista jusqu'au moment où elle reçut une convocation la priant de se rendre à Londres pour le couronnement de la reine.

— Je suis terriblement soulagée et aussi très heureuse de cette invitation, avoua-t-elle à Otho en lui montrant la lettre. Cela me touche que Sa Majesté me considère comme digne de cet honneur. Elle sait bien que je partage sa foi et se doute que je me réjouis du retour de la vraie religion en Angleterre.

— Vous pensez donc qu'elle ira jusqu'à placer le royaume sous l'autorité du pape ?

— Je n'en doute pas, Otho. Désormais, tout sera plus simple.

Anne avait déjà ordonné que l'on célébrât ouvertement la messe chez elle, en demandant à toute sa maisonnée d'y assister. Au fil des semaines, des nouvelles leur parvinrent à Bletchingley, montrant que de grands changements se préparaient. Il se disait que le Seigneur avait envoyé en Angleterre une vierge appelée Marie pour défendre

son peuple et son Église. Anne avait craint l'hostilité des protestants, mais pour l'instant aucune voix ne s'était élevée contre la restauration de l'ancienne foi. Sans doute était-ce dû au fait que la reine avait publié un édit promettant de ne pas obliger ses sujets à épouser la religion catholique.

Anne imaginait aisément la joie de Marie, qui avait enfin la liberté de pratiquer son culte comme elle l'entendait. Sir John Guildford lui avait rapporté que la messe était désormais célébrée jusqu'à sept fois par jour à la Cour.

— Et qu'en dit lady Élisabeth ? avait demandé Anne. Elle est très attachée à la foi protestante.

— Elle ne s'est pas encore présentée à la Cour, mais je suis sûr qu'elle fera ce que veut la reine. Elle ne prendra pas le risque d'être à nouveau déshéritée.

La barge royale entraînait derrière elle un long cortège d'embarcations glissant lentement vers la Tour de Londres. Celle d'Anne venait ensuite, chargée de dames qui faisaient l'effet d'oiseaux rares dans leurs beaux atours et commentaient avec enthousiasme les préparatifs du couronnement et les célébrations à venir. Vêtue d'une robe de velours mauve, Anne saluait depuis sa cabine la foule amassée sur les berges. Grâce au fanion portant ses armoiries qui flottait dans la brise, les gens savaient qui elle était.

Quand le cortège arriva en vue de la porte de la Cour, les canons du quai tirèrent une puissante salve. Anne ne put s'empêcher de songer à tous ceux qu'elle avait connus et que l'on avait emprisonnés ici. Certains y avaient péri – Cromwell, Catherine Howard, les frères Seymour. Et maintenant il y avait lady Jeanne Grey, enfermée quelque part derrière les solides murs de la forteresse. Tandis qu'on l'escortait le long de l'enceinte extérieure jusqu'à son logement dans les appartements royaux, Anne songea à la pauvre Jeanne qui entendait depuis son cachot les acclamations saluant l'arrivée de Marie. Elle s'empressa d'écarter cette pensée en voyant lady Élisabeth venir vers elle pour l'embrasser. Aucune sombre pensée ne devait aujourd'hui ternir sa joie.

Le couronnement eut lieu deux jours plus tard, par une douce matinée de la fin du mois de septembre. Anne partageait le coche d'Élisabeth, qui devait suivre la litière découverte de la reine. C'était là un grand privilège que lui accordait Marie. Élisabeth était déjà installée, tournée vers les chevaux, dans un vêtement d'apparat de velours cramoisi, identique au sien et du même velours que les coussins de la voiture. Relevant ses lourdes jupes, Anne prit place en face d'elle, sous le dais argenté censé les protéger des intempéries.

— Êtes-vous impatiente, lady Anne ? s'enquit Élisabeth, tout en ne perdant rien de ce qui se passait autour d'elles dans la cour intérieure de la Tour.

— Oui, je suis impatiente, et aussi très honorée de vivre ce grand moment avec Votre Grâce, répondit Anne en souriant.

Élisabeth n'avait jamais prononcé un mot contre les dispositions prises par la reine en matière de religion. Néanmoins, elle ne s'était pas montrée à la messe qui avait eu lieu un peu plus tôt dans la chapelle Saint-Jean, au sommet du donjon. Anne avait surpris l'expression peinée de Marie quand ses yeux s'étaient posés sur le fauteuil vide de sa sœur. Bien sûr, Marie laissait ses sujets libres de choisir leur religion, mais, Élisabeth étant son héritière, on aurait pu s'attendre à un peu plus de bonne volonté de sa part, au moins pour plaire à sa souveraine.

Les grandes dames de la Cour s'entassèrent dans le coche qui venaient après le leur, tandis que d'autres, plus nombreuses, enfourchaient des chevaux harnachés d'un velours rouge assorti à leurs robes. Enfin, le grand cortège s'ébranla lentement et quitta la Tour pour pénétrer dans la cité de Londres, où la reine devait se montrer en costume d'apparat et être accueillie par le lord-maire et les notables. Anne voyait osciller la couronne de Marie quand celle-ci hochait la tête pour répondre aux acclamations de la foule, ou pour approuver les tableaux vivants qui jalonnaient leur parcours. Elle était émerveillée par le spectacle des rues tendues de tapisseries, par les arcs de triomphe, les nombreuses mascarades et la vue de tous ces gens en liesse qui agitaient la main. Entre les cris du peuple, les fanfares des trompettes et les chœurs célestes des enfants, on ne s'entendait plus. Et ainsi, ils arrivèrent à Westminster.

La cérémonie proprement dite eut lieu le lendemain. Quand l'évêque Gardiner posa la couronne sur la tête de Marie, Anne se demanda ce qu'il était advenu de l'archevêque Cranmer, ce farouche protestant qui aurait dû officier ce jour. Elle préféra ne pas trop creuser la question.

Il y eut ensuite le banquet du couronnement dans le grand hall illuminé de milliers de bougies. Anne fut encore une fois placée auprès d'Élisabeth à l'extrémité de la table de la reine. À plusieurs reprises, Marie la gratifia d'un sourire. Elle était dans les faveurs de la souveraine. Cela signifiait qu'elle pouvait envisager un avenir heureux et protégé.

Les festivités terminées, Anne retourna à Bletchingley. Elle était impatiente de raconter à sir Thomas Cawarden le couronnement auquel il n'avait pas été convié, afin de lui montrer qu'elle était désormais en pleine ascension – contrairement à lui. Ne le trouvant

pas, elle fut un peu déçue. Décidément, il semblait toujours avoir quelque affaire mystérieuse en cours. Une fois de plus, elle songea qu'il avait eu beaucoup de chance d'échapper à la disgrâce après l'avènement de la reine Marie.

Elle espéra que la bienveillance de Marie aurait des retentissements sur ses finances. L'année précédente, elle avait échangé son manoir de Bisham contre celui de Westhorpe dans le Suffolk, un magnifique palais dont elle attendait beaucoup. Mais son entretien s'avérait coûteux et avait encore creusé ses dettes.

Elle eut un jour l'agréable surprise de voir arriver le docteur Cruser, que lui envoyait son frère.

— Il m'a demandé, madame, de veiller à ce que les accords concernant votre établissement soient confirmés par la nouvelle reine, à qui j'ai déjà présenté mes respects. J'étais par ailleurs chargé de lui remettre des lettres du duc et de la duchesse la félicitant pour son accession au trône et exprimant l'espoir de voir se maintenir l'amitié entre l'Angleterre et Clèves.

— J'ai bon espoir que cette amitié sera maintenue, commenta Anne en l'entraînant dans la salle qu'elle avait l'habitude d'occuper le matin.

Elle le fit asseoir dans un fauteuil devant la cheminée et lui servit du vin, avant de s'installer face à lui.

— Je suis convaincue que la reine veillera à ne pas me laisser dans le besoin, déclara-t-elle. J'ai déjà reçu plusieurs marques de bienveillance de sa part.

Elle lui parla du couronnement et de la place importante qu'on lui avait attribuée.

Le docteur Cruser écouta en approuvant de la tête, mais conserva un air préoccupé.

— Madame, vous avez sans doute les faveurs de la reine, mais ne comptez pas sur elle pour compléter vos revenus de façon régulière. Le duc Guillaume est bien conscient que votre rente est désormais largement insuffisante pour couvrir vos dépenses. Et ce royaume est au bord de la faillite.

— Je suis sûre que la reine m'aidera, protesta Anne.

— A-t-elle dit qu'elle le ferait ?

Anne dut admettre que ce n'était pas le cas.

— Alors, madame, laissez-moi vous proposer une stratégie. Le Parlement s'est réuni cette semaine et a adopté une loi pour rétablir la validité du mariage entre Henri VIII et Catherine d'Aragon.

Anne songea que Marie avait dû grandement se réjouir de voir ainsi approuvée l'union de ses parents.

— Puisque la reine semble vous tenir en affection, vous pourriez demander que l'on reconnaisse également votre union avec le défunt

roi Henri. Cela vous permettrait de jouir des terres et des prérogatives d'une reine douairière. Personne d'autre que vous ne peut revendiquer ce titre pour le moment et ce sera encore le cas pendant de nombreuses années.

Anne le dévisagea fixement.

— Mais le Parlement et la Convocation des évêques ont déclaré mon mariage nul et non avenu.

— Cela n'a guère d'importance aujourd'hui. Dans l'état actuel des choses, les revenus de votre établissement seraient confisqués si vous quittiez l'Angleterre ; mais votre traité de mariage prévoyait que vous pourriez conserver vos terres, si vous retourniez à Clèves en tant que veuve. Ainsi, si l'on établissait la légitimité de votre mariage, vous seriez une femme riche, avec le statut respecté de reine douairière.

Il s'agissait d'un plan audacieux et assez discutable, mais, compte tenu de la sympathie que lui témoignait la reine, il avait des chances de fonctionner.

— Pourriez-vous m'aider à rédiger une lettre au Conseil, docteur Cruser ? demanda Anne.

La réponse se fit attendre. Lorsqu'elle arriva enfin, Anne brisa le sceau royal avec empressement : le Conseil avait reçu sa demande, lut-elle, mais son cas serait examiné à une date ultérieure, car des affaires plus urgentes et importantes devaient être réglées en priorité.

Au moins, ils n'avaient pas dit non.

Selon sir John, la question qui préoccupait en ce moment les conseillers était celle du mariage de la reine. Plusieurs fiancés potentiels avaient été évoqués, dont le prince Philippe d'Espagne, fils et héritier de l'empereur, qui était considéré comme étant le premier choix de Marie. Guillaume écrivit à Anne pour proposer un autre prétendant, son beau-frère Ferdinand de Habsbourg, archiduc d'Autriche, neveu de Charles Quint et fils de l'empereur Ferdinand Ier, roi des Romains, de Bohême et de Hongrie, héritier du Saint Empire romain germanique. Sa Majesté Ferdinand était très désireux de voir conclure cette union, assurait Guillaume. Anne comprit aussitôt qu'un tel mariage renforcerait la position de son frère en Angleterre.

Le docteur Cruser étant reparti à Clèves, elle fit ce que lui demandait Guillaume : elle mit sa robe la plus majestueuse, taillée dans un tissu écarlate et doré, et se rendit à Greenwich, où elle obtint rapidement une audience avec la reine.

— Ma très chère Anne ! s'exclama Marie.

La jeune femme lui tendit sa main à baiser, puis l'embrassa avec chaleur. Elle était magnifiquement vêtue, parée de bijoux jusqu'à l'ostentation, et sa gracile silhouette semblait perdue dans sa robe fastueuse.

— J'espère que Votre Majesté se porte au mieux et que tout va bien, commença Anne.

— Oui, merci, tout va très bien. Mon cousin l'empereur m'a envoyé un nouvel ambassadeur, Mr Renard, qui s'avère être un soutien inestimable.

Anne se demanda s'il était vraiment approprié qu'une reine d'Angleterre s'appuyât sur un ambassadeur étranger, mais elle se garda bien de le dire tout haut.

— Je m'en réjouis pour Votre Majesté.

— J'avais besoin de quelqu'un qui ait à cœur mes véritables intérêts, confia Marie. Je ne puis compter sur les membres de mon Conseil, car ils ont soutenu l'usurpatrice Jeanne. Mais que pouvais-je faire ? Je n'allais quand même pas tous les faire exécuter pour trahison. Ils m'ont donc prêté serment et je les surveille, en espérant qu'ils me seront désormais loyaux. Mais que puis-je faire pour vous, Anne ?

— En vérité, je ne viens pas réclamer une faveur, mais plutôt proposer mes services à Votre Majesté, déclara Anne en souriant, encouragée par la franchise de Marie. Mon frère m'a suggéré de vous parler de l'archiduc Ferdinand. Il ferait pour vous un excellent époux et je crois savoir qu'il est très désireux d'obtenir la main de Votre Grâce.

À sa grande consternation, Marie prit un air désolé.

— J'espère que vous ne me trouvez pas intrusive, s'empressa-t-elle d'ajouter sur un ton d'excuse.

— Ce n'est pas cela, chère amie, déclara Marie. Votre proposition est tout à fait appropriée, mais mon cœur penche déjà vers le prince d'Espagne.

La rumeur disait donc vrai. Marie souhaitait épouser le prince Philippe.

— J'ai vu son portrait, poursuivit la reine, visiblement émue, les yeux brillants. Il est très… avenant.

Elle rougit.

— Je crois que je n'en veux pas d'autre que lui, conclut-elle. Bientôt, tout sera décidé.

Anne eut envie de la mettre en garde : on ne tombait pas amoureuse d'un tableau. Elle était bien placée pour savoir que cela pouvait mener au désastre.

— Je prie pour que le prince soit à la hauteur de son portrait, remarqua-t-elle, tout en se rendant compte que cette attitude sceptique pouvait déplaire.

— On m'assure que le portrait est très ressemblant, protesta la reine. Je vous prie de dire à votre frère que je lui suis reconnaissante de se soucier de mon bonheur et que j'aurais réfléchi à épouser

l'archiduc, si mon cœur n'avait pas déjà été pris ailleurs.

— Je n'y manquerai pas, madame, promit Anne, en essayant de ne pas trahir sa contrariété.

— Et maintenant, marchons un peu dans la galerie, voulez-vous ? proposa Marie. J'ai hâte d'entendre de vos nouvelles.

L'année 1554 était déjà entamée et Anne n'avait toujours pas reçu la réponse du Conseil concernant sa position de reine douairière. Elle ne s'en étonna pas outre mesure, car les conseillers avaient fort à faire. La reine avait choisi pour époux le prince d'Espagne, décision qui avait altéré sa popularité et suscité en Angleterre une vague d'indignation. Ses sujets ne voulaient pas d'un monarque étranger et encore moins d'un roi qui persécutait les protestants ; on reprochait à Philippe d'être le champion de l'Inquisition espagnole. La colère grondait dans tout le pays.

À Noël, Anne se trouvant à Bletchingley, elle eut l'occasion de côtoyer Thomas Cawarden, qui résidait alors à Hextalls. Lui aussi était mécontent du choix de la reine et avait bien du mal à le cacher. Sa colère explosa le jour où des officiers royaux se présentèrent, peu après les fêtes – on venait tout juste d'ôter les décorations de verdure –, pour réquisitionner des armes aux fins de la défense de Londres.

Entendant des cris à l'extérieur, Anne ouvrit la fenêtre pour voir ce qu'il se passait. Sir Thomas était là, crachant son souffle dans l'air glacial et protestant vigoureusement qu'il avait besoin d'armes au cas où ils seraient attaqués. Anne pensa à la réserve dans la grange ; il y avait là-dedans bien plus que le nécessaire pour protéger le domaine.

Elle s'inquiéta de ce que la reine eût besoin de s'armer pour défendre Londres. Le désaccord public à propos de son mariage espagnol était-il important au point de lui faire craindre un soulèvement ?

Il était également possible que sir Thomas Cawarden, irréductible protestant, fût soupçonné de fomenter des troubles. Elle le regarda s'éloigner à grands pas en appelant ses hommes pour leur demander de l'aider à livrer les armes exigées par la reine. Il disparut derrière la maison en direction de la grange – visiblement furieux.

En voyant le chargement sur le chariot, elle comprit qu'il n'avait remis qu'une petite partie de son arsenal. Quel jeu jouait-il ? Prévoyait-il une insurrection ? Ou bien était-il simplement déterminé à conserver de quoi se défendre, comme il le prétendait ?

La question la tracassa, sans qu'elle osât s'en ouvrir à quiconque, pas même à Otho ou à mère Lowe. Sa nourrice prenait de l'âge et elle ne voulait pas la perturber. Quant à Otho, il l'aurait poussée à avertir la reine de ses soupçons et elle préférait ne pas en arriver là, car il y

avait peut-être une explication innocente au comportement de sir Thomas. Leurs relations étaient déjà difficiles ; mieux valait ne pas le dénoncer pour avoir dissimulé des armes, si c'était pour découvrir ensuite qu'il n'avait jamais eu de mauvaises intentions. Cela n'eût fait qu'envenimer les choses entre eux et elle ne voulait pas d'un conflit supplémentaire dans sa maisonnée. Elle décida donc de préserver sa tranquillité et s'efforça de ne pas penser aux armes de la grange.

On était à la fin du mois de janvier quand lord William Howard fit irruption dans le grand corridor de l'entrée avec un détachement de gardes, en demandant où se trouvait sir Thomas. Anne en fut atterrée, mais elle dut envoyer Johann le chercher. Ils attendirent un bon quart d'heure, durant lequel lord William fit les cent pas en refusant les rafraîchissements qu'elle lui offrait timidement. Puis sir Thomas apparut enfin dans l'embrasure de la porte.

— Lord William, que voulez-vous ? tonna-t-il. Je suis paisiblement chez moi, en sujet obéissant de la reine. Pourquoi venez-vous troubler ma paix ?

— Sir Thomas, vous devez m'accompagner, déclara sir William d'un ton catégorique. Vous devez vous présenter devant la Chambre étoilée de Westminster. Le lord chancelier souhaite vous poser certaines questions.

Le lord chancelier étant désormais Gardiner, Anne songea que sir Thomas risquait de passer un mauvais moment. En le regardant partir, entouré de soldats, elle songea à son épouse, qui allait être désespérée, et se demanda si elle n'aurait pas dû parler à lord William de l'arsenal de la grange. Mais il était plus prudent de ne pas se mêler de ces grandes affaires et rien ne prouvait que sir Thomas avait eu l'intention d'utiliser ces armes à des fins malveillantes.

Il fut bientôt de retour et en liberté.

— J'ai réussi à convaincre le Conseil de ma loyauté, grommela-t-il en s'asseyant lourdement au coin du feu sans attendre qu'on l'y invitât, tandis qu'Anne restait debout. Ils m'ont ordonné d'armer mes gens et de me tenir prêt à marcher quand on me le dira. Il y a une rébellion dans le Kent, menée par sir Thomas Wyatt, contre le mariage espagnol. Le Conseil rassemble des forces pour la réprimer.

— Une rébellion dans le Kent ? reprit Anne, en s'abstenant de relever que Cawarden avait dit « mes gens », alors qu'en vérité ces gens étaient à elle. Mais le Kent n'est pas loin d'ici !

— Ne prenez pas cet air inquiet, madame. Ce sera vite réglé. Malgré tout, la reine devrait réfléchir avant d'aller au bout de ce mariage. Cette levée de boucliers témoigne de l'animosité avec laquelle son choix est accueilli.

Au moins, elle n'avait plus à s'inquiéter de l'arsenal de la grange. Le Conseil savait que sir Thomas possédait encore des armes, sinon il

ne lui aurait pas demandé de se tenir prêt. Elle avait été sage de ne pas le dénoncer.

Elle eut l'occasion d'en douter le lendemain, quand lord William Howard revint accompagné de sir Thomas Saunders, shérif du Surrey, pour exiger qu'on leur remît toutes les armes et armures non indispensables stockées à Bletchingley. Elle demeura à proximité pendant que sir Thomas s'entretenait avec eux.

— Mes seigneurs, ma charge de maître des divertissements et des pavillons m'autorise à conserver ici quarante serviteurs armés, protesta-t-il.

— Oui, sir Thomas, mais vous avez aussi une armurerie, comme vous nous l'avez dit vous-même. Et, selon nos informations, vous accumulez des armes pour aider les rebelles.

— Je vous en prie ! protesta Cawarden d'une voix nonchalante. Saunders, vous me connaissez depuis longtemps. Pensez-vous vraiment que je ferais une telle chose ?

Sir Thomas Saunders le dévisagea froidement.

— Aux dernières nouvelles, Mr Cawarden, vous seriez le plus grand évangéliste du Surrey. Vous êtes assigné à résidence et resterez à Bletchingley sous ma surveillance.

Anne protesta.

— Sir Thomas, nous sommes ici chez moi et je n'ai nulle envie d'abriter sous mon toit un homme soupçonné d'être de connivence avec les rebelles.

Cawarden lui jeta un regard noir, mais Saunders s'inclina.

— Madame, pardonnez-moi. J'emmènerai donc sir Thomas à Reigate en attendant qu'il soit convoqué à Londres pour être interrogé. Cawarden, préparez-vous ! Nous ne devons pas déranger lady Anne plus longtemps.

Sir Thomas fut emmené de force, en dépit de ses protestations.

Une fois de plus, Anne et sa maisonnée attendirent avec appréhension les nouvelles qui leur parvenaient au compte-gouttes des quelques charretiers, colporteurs et marchands qui s'arrêtaient à Bletchingley au passage. Florence de Diaceto, de retour d'une mission entreprise au Danemark pour le compte du défunt roi Édouard, leur raconta ce qu'il avait entendu en traversant le Kent.

— Le gouvernement est manifestement effrayé, déclara-t-il. Les fonctionnaires du port de Douvres m'ont confisqué des lettres, ainsi qu'une chaîne en or que m'avait offerte le roi du Danemark.

Les rangs de l'armée rebelle grossissaient de jour en jour et à présent les différentes factions convergeaient vers Londres. Certains affirmaient que sir Thomas Wyatt était loyal envers la reine et voulait seulement l'obliger à renoncer à son mariage avec Philippe d'Espagne,

tandis que d'autres étaient convaincus qu'il avait l'intention de la renverser pour mettre lady Élisabeth sur le trône – et dans les deux cas, il y avait crime de haute trahison. Anne dut s'avouer qu'elle ne connaissait pas suffisamment Élisabeth pour affirmer que celle-ci ne se prêterait jamais à une telle infamie. Elle s'inquiétait en tout cas de leur sécurité, car la rébellion semblait s'étendre, et elle envisagea un temps de se déplacer vers une autre de ses propriétés – Bletchingley ne lui paraissant pas sûre. Mais Dartford était dans le Kent, ce qui l'excluait, et Le More était trop loin. Se déplacer comportait en soi des risques. Il fut décidé de ne pas bouger.

Le valet de Cawarden écrivit pour dire que son maître avait été emmené à Londres, où le lord chancelier devait l'interroger. Dans le même temps, les rebelles convergeaient vers la capitale.

Ils apprirent plus tard ce qui s'était passé, par une lettre venant d'un ami de sir John qui résidait à Whitehall. La reine, que Dieu la bénisse, s'était rendue au Guildhall, où elle avait réussi à rallier le peuple par un discours vibrant. Puis Londres avait fermé ses portes aux rebelles. En quelques jours, la révolte s'était effondrée. Wyatt avait été capturé et le Conseil avait ordonné à sir Thomas Cawarden de rester chez lui, à Blackfriars.

Anne, qui avait prié chaque jour pour le salut de la reine, rendit grâce à Dieu.

Les routes étant à nouveau sûres, sir John jugea qu'il était temps pour lui de se rendre à la Cour. À son retour, il rejoignit Anne, Otho, Jasper et mère Lowe qui dînaient ensemble. Ils le pressèrent de donner des nouvelles.

— L'opinion générale est que lady Élisabeth était impliquée dans ce soulèvement, leur apprit sir John. J'ai entendu dire qu'elle allait être interrogée. Mais c'est surtout lady Jeanne qui est en péril. Son père a marché avec les rebelles dans les comtés du Midland et l'a proclamée reine légitime. Sa sottise dépasse l'entendement. Elle était déjà sous le coup d'une condamnation à mort que la reine avait suspendue. À présent, le Conseil presse Marie de la faire exécuter, car elle sera toujours une figure de ralliement pour les protestants. On dit que la reine est réticente, car lady Jeanne n'a que dix-sept ans et n'aurait eu dans tout cela qu'un rôle passif.

Anne frémit. Jeanne avait eu tort d'accepter la couronne, mais sans doute n'avait-elle pas eu le choix. Une mort aussi violente, à un âge aussi tendre, c'était vraiment terrible. Elle croisa le regard d'Otho et lut dans ses yeux qu'il pensait la même chose.

— Qu'ont gagné les rebelles au bout du compte ? grommela mère Lowe. À part la mort et le malheur ?

— C'est bien vrai, approuva sir John. Il semble qu'il y ait des potences à tous les coins de rue de la ville. On ne peut échapper à la

puanteur de la chair en décomposition.

Anne eut une grimace de dégoût.

— Pour moi, les Français étaient derrière tout cela, déclara Jasper.

— C'est bien possible, admit sir John. Le roi Henri est fortement opposé à ce que la reine épouse le prince d'Espagne. Il ne veut pas voir Philippe trop près de la France, avec juste la Manche à traverser pour entrer sur son territoire.

— C'est précisément la raison pour laquelle Wyatt s'est rebellé, expliqua Jasper. Il voyait l'Angleterre entraînée dans les guerres de l'Espagne.

— Je n'approuve pas la rébellion, mais il n'avait peut-être pas tort, commenta Otho.

— Il va y laisser sa tête, murmura sir John. Tout comme lady Jeanne et son père.

Lors de sa visite suivante à la Cour, il put découvrir qu'il ne s'était pas trompé.

— Lady Jeanne a été exécutée ce matin, annonça-t-il gravement à Anne qui l'accueillait à son retour.

Elle se signa, avec une pensée émue pour cette toute jeune fille à qui elle ne pouvait donner de visage. La nouvelle pesa sur son humeur et un calme étrange régna sur la maison toute la journée.

Le même soir, elle entendit des bruits de sabots et alla à la fenêtre pour voir qui approchait. Elle poussa un cri étouffé en reconnaissant le lord chancelier Gardiner et son ancien secrétaire, devenu lord Paget, à la tête d'un petit groupe de cavaliers. Que venaient-ils faire ici ? Ignoraient-ils que sir Thomas Cawarden se trouvait à Londres ? Mais peut-être que Cawarden avait été libéré et que ces messieurs pensaient le trouver à Bletchingley.

Elle s'obligea à avancer lentement pour aller les accueillir dans la grand-salle, avec la désagréable impression d'être revenue aux jours sombres où son mariage venait d'être annulé – période terrible où elle se levait chaque matin en se demandant ce que lui réserverait la prochaine visite du Conseil privé.

— Mes seigneurs, soyez les bienvenus, les accueillit-elle en leur tendant sa main à baiser, tandis qu'ils s'inclinaient devant elle. Qu'est-ce qui me vaut ce plaisir ?

Elle sentit sur elle le regard d'aigle de Gardiner.

— Nous aimerions poser à Votre Altesse quelques questions concernant la dernière rébellion.

Ils voulaient des informations sur Cawarden. Elle déglutit. Elle ne devait surtout pas admettre avoir eu connaissance des armes cachées dans la grange.

— Je serai heureuse de vous aider de mon mieux, assura-t-elle.

Venez dans ma grand-salle, où je nous ferai servir des rafraîchissements.

Ils la suivirent sans un mot. Elle les fit asseoir à sa table et on ne tarda pas à leur apporter des petits gâteaux et du vin. Une fois la porte refermée, elle attendit.

Gardiner rompit le silence.

— Madame, la reine a reçu des informations selon lesquelles vous étiez au courant des complots des rebelles. Vous auriez intrigué avec le roi de France, ainsi qu'avec votre frère le duc de Clèves, afin d'aider lady Élisabeth à accéder au trône.

Elle en resta muette. Elle se voyait déjà arrêtée, enfermée à la Tour, agenouillée devant le billot. Avait-elle survécu à l'annulation de son mariage pour en arriver là ? Lui faudrait-il affronter l'humiliation publique et la souffrance d'une exécution, alors qu'elle n'avait rien fait ?

— Vous ne dites rien pour votre défense ? demanda Paget.

Elle retrouva sa voix.

— En effet, je ne trouve rien à dire, car je suis bien trop choquée par ce que je viens d'entendre. Par ailleurs, je n'ai pas à me défendre. J'ai du mal à croire que Sa Majesté me juge capable d'une telle trahison. Cela dépasse l'entendement. Qui a colporté ces bruits ? Ce sont de purs mensonges.

Gardiner la dévisagea d'un air sévère.

— Nous verrons bien, répliqua-t-il. Sa Majesté pense que Notre-Seigneur a permis que ces trahisons soient dévoilées au grand jour et c'est avec une bonne raison qu'Il lui a donné les moyens de punir les coupables et de mettre fin à leurs agissements. Sans la main de Dieu, c'eût été à nouveau le règne de l'hérésie, Marie eût été privée de son trône et l'Angleterre eût été soumise à la volonté des Français. La reine est donc absolument déterminée à ce que justice soit faite, afin de se prémunir contre d'autres tentatives.

— Mais de quelle trahison parlez-vous ? demanda Anne. Je ne suis coupable de rien !

— Vous êtes proche de lady Élisabeth, n'est-ce pas ?

— On ne peut pas vraiment dire que nous soyons proches, car je ne la vois que rarement.

— Mais vous êtes proche de sir Thomas Cawarden.

Elle savait depuis le début que cet homme serait un problème.

— Il loue une de mes demeures. Il n'est pas censé y résider lorsque j'y suis, mais il s'impose, malheureusement.

— Et vous n'avez jamais mis un terme à cela ?

— Monsieur, vous devez le connaître. Il est intimidant et cela me déplaît d'être sans cesse en conflit avec lui. Je préfère vivre dans une atmosphère paisible.

— Vous savez sans doute qu'il est proche de lady Élisabeth, qui le tient en très haute estime.

Les yeux de Gardiner étaient froids comme l'acier.

— Je ne le savais pas. Il est très secret à propos de ses affaires.

Paget, qui prenait des notes, s'interrompit pour intervenir.

— Florence de Diaceto, l'un de vos serviteurs, est rentré de l'étranger au moment où la rébellion a éclaté. Il avait sur lui des lettres et un gage d'amitié du roi du Danemark, lequel est luthérien et soupçonné de vouloir aider les rebelles. Madame, niez-vous avoir envoyé votre serviteur au Danemark, afin d'obtenir un soutien pour la rébellion ?

— Je le nie, bien évidemment, car cela n'a pas de sens. C'est feu le roi Édouard qui a envoyé Florence au Danemark et j'ignore quelle était sa mission.

— Il n'agissait donc pas en votre nom ?

— Absolument pas.

Elle soutint le regard de Paget, tout en se promettant d'avertir Florence des bruits qui couraient sur son compte.

Gardiner revint à la charge.

— Nous avons également des raisons de croire que le roi Henri de France pourrait faire la guerre à l'Angleterre pour s'opposer au mariage de la reine avec le prince d'Espagne. Madame, le roi Henri aurait-il d'après vous une autre raison de vouloir une guerre contre l'Angleterre ?

La question laissa Anne perplexe.

— Je ne vois pas où vous voulez en venir, monsieur.

— Lady Élisabeth ne lui a-t-elle pas demandé de venger, au nom du duc de Clèves, la répudiation de Votre Altesse par le roi Henri d'Angleterre ?

Anne en resta bouche bée.

— Mais voyons, c'est grotesque ! Pourquoi aurait-elle fait une telle demande ? Cela fait quatorze ans que notre mariage a été annulé et tout le monde sait que je n'en ai jamais gardé rancune. Au contraire, j'ai toujours essayé de préserver l'amitié entre Clèves et l'Angleterre.

— Nous croyons que lady Élisabeth espérait pousser les princes protestants allemands à se liguer contre l'Angleterre et à soutenir les rebelles, ce qui lui aurait permis de s'emparer du trône.

— Et c'est moi qui lui aurais inspiré cette idée ? C'est ridicule !

— Le Conseil ne trouve pas cela ridicule. Et l'ambassadeur d'Espagne non plus. La requête envoyée par lady Élisabeth au duc de Clèves, en votre nom, suggère que vous étiez complice, et même active, dans ce complot.

Anne essaya de résister au désespoir qui l'envahissait.

— Je n'ai aucune connaissance de tout cela, protesta-t-elle. Et je

n'ai eu aucun contact avec lady Élisabeth depuis le couronnement.

Gardiner et Paget demeurèrent imperturbables. Paget fouilla dans ses papiers et lui tendit une lettre.

— Lisez ce message, émanant de l'empereur lui-même, madame. Il affirme que vous êtes à l'origine de cette conspiration et que vous avez incité lady Élisabeth à servir d'intermédiaire. C'est à votre demande que le roi de France a promis au duc de Clèves de venger les torts qui vous ont été faits à tous deux.

Anne lut la lettre avec une fureur croissante.

— De quels torts s'agirait-il ? demanda-t-elle. Le défunt roi a toujours été très bon pour moi. Notre mariage a été dissous pour des raisons valables que je n'ai jamais contestées.

— Et pourtant, vous avez récemment demandé au Conseil de le déclarer valide, pour votre profit personnel. Madame, votre duplicité est évidente.

— J'ai suivi les conseils de l'ambassadeur de mon frère. Le but était de récupérer mes droits de douaire afin de me sortir de mes difficultés financières. En vérité, la question de savoir si le mariage était valide ou non n'avait plus aucune espèce d'importance.

Gardiner fit mine de parler, mais Anne leva la main pour le faire taire.

— Messieurs, je dis la vérité. En dehors des soucis d'argent, j'ai été heureuse en Angleterre. Je n'ai pas de rancœur secrète et n'en ai jamais eu. Je n'ai non plus aucun désir de m'impliquer dans les affaires publiques. Pourquoi mettrais-je en péril la faveur que la reine Marie me témoigne ?

— Vous auriez une bonne raison de le faire, si lady Élisabeth vous avait promis de se montrer encore plus généreuse, répondit doucement Paget.

— Si elle m'avait fait une telle proposition, j'aurais refusé avec la plus grande fermeté.

Gardiner soupira.

— Ainsi, vous niez donc tout ?

— Bien entendu. Je suis loyale envers la reine et le resterai.

Ils se levèrent.

— Très bien, madame. Nous lui rapporterons vos réponses.

— Veuillez transmettre à Sa Majesté mon affection sincère et mon désir ardent de la servir, ajouta Anne.

Elle se leva pour les raccompagner, en espérant que ses jambes la porteraient. Quand ils furent partis, elle s'adossa à la porte, tremblante, et attendit que son cœur s'apaise. La reine la croirait-elle ? Il ne restait plus qu'à prier pour cela.

Chapitre 28

1554-1556

Les jours qui suivirent ne furent qu'une longue attente angoissée. Paralysée par la peur, Anne pouvait à peine se concentrer. Tant qu'elle n'était pas rassurée sur son avenir, la vie lui semblait comme suspendue.

— Ils ne peuvent rien prouver contre moi, car je n'ai rien fait, murmura-t-elle un soir à Otho, qui la serrait dans ses bras.

— Vous êtes trop tendue, répondit-il en lui pétrissant les muscles des épaules.

— Est-ce vraiment étonnant ? J'aimerais avoir un mot de la reine m'assurant qu'elle me croit. Je ne voudrais pour rien au monde perdre son amitié.

— Si elle considérait que vous aviez comploté contre elle, vous le sauriez déjà, assura-t-il en lui embrassant le sommet du crâne. Elle a dû comprendre l'absurdité des accusations portées contre vous.

— Vous avez sûrement raison. Au minimum, elle aurait supprimé ma rente. Mais elle vient au contraire de me faire parvenir une bourse pleine d'argent pour me permettre de payer les gages de mes serviteurs, comme autrefois le roi Henri. Elle n'aurait sûrement pas eu ce geste généreux si elle me soupçonnait de trahison. Tout de même, j'aimerais qu'elle m'invite à la Cour pour constater par moi-même que rien n'a changé entre nous.

Mais, contrairement à ce qu'elle espérait, aucune invitation ne lui parvint. La demande concernant la reconnaissance de son mariage ne reçut pas non plus de réponse. Elle en fut profondément attristée et sombra dans la mélancolie. Elle n'avait plus d'énergie et ne s'intéressait à rien. Ses serviteurs, profitant de son désintérêt pour les affaires domestiques, enfreignaient les règles visant à faire des économies. Elle s'en apercevait, mais ne parvenait pas à rassembler assez d'énergie pour les rabrouer ou pour écouter les protestations de Jasper, qui tentait de remettre de l'ordre dans tout cela. Elle n'arrivait pas à se débarrasser de l'angoisse et de la peur qui envahissaient ses jours et hantaient ses nuits.

Au cours de la deuxième semaine de mars, sir John alla la trouver dans la salle des alambics pour lui annoncer que sir Thomas Cawarden n'était plus assigné à résidence et se trouvait de nouveau admis à la Cour, en bonne position.

— Il a repris ses fonctions officielles, expliqua-t-il. Bien sûr, il est toujours aussi opportuniste. En ce moment, il s'emploie à organiser des divertissements pour la reine.

— Doit-on en déduire qu'il est devenu catholique ? demanda sèchement Anne en pilant des herbes dans un mortier.

— Il sera toujours un protestant convaincu, madame, et je le soupçonne d'attendre le bon moment pour fomenter un nouveau complot. Je vous conseille en tout cas de rester à distance de ce triste personnage.

— C'est bien mon intention, déclara-t-elle. En vérité, je suis sur le point de donner l'ordre de déménager à Dartford. Je pensais plutôt m'installer à Westhorpe, mais sir Thomas Cornwallis a proposé de me l'acheter pour une somme alléchante qui résoudrait mes problèmes financiers pendant un certain temps. Jasper m'a conseillé de garder le domaine et de louer la maison, mais j'ai déjà trois autres résidences à entretenir.

— Peu importe que vous choisissiez de louer ou de vendre. Dans les deux cas, cela fera une rentrée d'argent, madame.

— Je vais y réfléchir. A-t-on des nouvelles de lady Élisabeth ?

— Oui, madame. Elle est à la Tour et on l'interroge sur son rôle dans la rébellion.

Anne se figea.

— Pourquoi donc ? demanda-t-elle d'une voix émue. De quoi la soupçonne-t-on ?

— D'avoir poussé Wyatt à la révolte, d'après ce que j'ai entendu. Mais, apparemment, il n'y a pas de preuves contre elle. Un des conseillers, qui est secrètement son ami, m'a dit qu'ils n'osaient pas la traiter trop durement, sachant qu'elle pourrait un jour devenir reine.

Anne tremblait, à présent.

— La reine Marie n'exécuterait quand même pas sa propre sœur ?

— Je doute qu'on en arrive là. Il est seulement question de l'assigner à résidence.

Folle d'inquiétude, Anne s'empressa d'écrire à Guillaume. Elle lui expliqua comment on en était venu à la soupçonner de trahison et lui confia sa crainte d'être à tort impliquée dans les crimes pour lesquels Élisabeth était en ce moment même interrogée. Une semaine plus tard, le docteur Cruser se fit annoncer et elle fut soulagée de le voir arriver, bien que ne pouvant déterminer à sa mine s'il apportait de bonnes ou de mauvaises nouvelles.

Elle l'entraîna dans le jardin, car ils profitaient d'une belle journée de chaleur printanière et elle ne voulait pas que l'on pût entendre leur conversation.

— Des nouvelles de mon frère le duc ? demanda-t-elle.

— Madame, vous n'avez rien à craindre, assura le docteur Cruser. Le duc comprend votre situation et vous protégera. Je viens de remettre à la reine une lettre de sa part, dans laquelle il la remercie pour la grande gentillesse qu'elle vous a témoignée et la félicite, en votre nom à tous les deux, d'avoir réprimé la récente rébellion. La reine ne peut qu'en déduire que le duc vous considère comme loyale à sa cause et qu'il ne serait certainement pas de votre côté s'il en doutait le moins du monde.

Anne soupira. Ces paroles la rassuraient profondément.

— Je ne saurais vous dire à quel point le soutien de mon frère compte pour moi. Le fait que l'on doute ainsi de ma loyauté a été pour moi une véritable épreuve. J'ai vécu dans la peur toutes ces dernières semaines.

— Oubliez votre peur à présent, madame, insista le docteur Cruser avec un regard bienveillant. La reine a parlé de vous en termes très agréables. Je n'ai pas eu l'impression qu'elle doutait de votre amitié, ni qu'elle nourrissait envers vous une quelconque rancœur.

— Seigneur, comme cela fait du bien à entendre ! s'écria Anne, qui en aurait presque pleuré de soulagement. Dites-moi, comment va mon frère ?

— Sa santé est bonne, madame, mais il a du chagrin. Hélas, j'ai le triste devoir de vous annoncer la mort de votre sœur et de son époux le prince-électeur de Saxe. Ils ont succombé à la même maladie à dix jours d'intervalle.

— Oh, ma pauvre sœur, gémit Anne, que cette nouvelle prenait au dépourvu.

Elle n'avait pas vu Sybille depuis dix-sept ans, mais elle restait très attachée à elle et s'était toujours réjouie de la savoir heureuse en mariage. Sybille avait connu le grand amour avec le prince de Saxe et au fond il n'était pas étonnant que l'un n'ait pu survivre à l'autre. Mais il était tragique que leurs retrouvailles eussent été aussi brèves après le long emprisonnement de l'électeur.

Elle se leva et rentra dans la maison en se tamponnant les yeux.

— Restez avec nous et passez la nuit ici, proposa-t-elle au docteur Cruser.

Alors qu'ils traversaient le rez-de-chaussée pour rejoindre l'escalier, elle remarqua que Cruser regardait autour de lui d'un air interloqué et prit soudain conscience que son intérieur semblait négligé. Elle devait absolument reprendre en main les domestiques.

Au dîner, elle revêtit une robe de velours noir fourrée d'hermine pour paraître soignée, mais Cruser ne fut pas dupe et lui parla sans détour.

— Madame, il est clair pour moi que vous avez besoin ici d'une personne autoritaire pour gouverner vos serviteurs. Mr Carew est

inefficace en tant qu'intendant, car il a trop de charges par ailleurs. *Herr* Brockhausen me dit que vous n'avez pas écouté ses conseils et que vous manquez de poigne avec vos gens.

— J'ai été trop accaparée par mes problèmes, admit-elle. Mais je vais mettre bon ordre dans tout cela.

— Prenez un homme de bien pour gérer votre maisonnée, conclut le docteur Cruser. Et ne vendez pas Westhorpe. Les conseils de *Herr* Brockhausen sont judicieux et vous feriez bien d'en tenir compte.

— Je n'y manquerai pas, promit Anne.

Le lendemain, elle demanda à sir John s'il connaissait une personne capable de gouverner sa maisonnée et celui-ci lui recommanda de s'adresser au Conseil. En mai, les conseillers nommèrent George Throckmorton, un parent de feu la reine Catherine qui avait été membre de la garde rapprochée de la regrettée reine Marie, sœur bien-aimée de Henri VIII. Anne l'apprécia aussitôt et il sut faire preuve tout à la fois de tact et de fermeté avec les serviteurs. Se sentant remise de son accès de mélancolie, elle prit soin de surveiller la gestion de sa maison, en se réjouissant de la voir plus propre et mieux organisée.

Puis le docteur Cruser repartit pour Clèves. Anne se retira à Hever. Elle avait décidé de passer son temps à la campagne et de s'occuper uniquement d'affaires domestiques. Ainsi, on ne la soupçonnerait plus de trahison.

Mais l'agitation du monde la poursuivit jusqu'à ce lieu paisible et reculé. En juillet, la reine épousa le prince Philippe d'Espagne lors d'une somptueuse cérémonie à la cathédrale de Winchester. Comme elle n'y fut pas conviée, Anne se demanda si Marie avait encore des doutes concernant sa loyauté.

Cette idée lui étant insupportable, elle lui écrivit pour la féliciter de son mariage et lui adresser d'humbles compliments. Elle la pria de ne pas la priver de ses faveurs, car elle avait désespérément besoin d'aide pour payer les gages de ses serviteurs. Par ailleurs, elle lui assura que son plus grand bonheur était de la servir et de la satisfaire. Après avoir souhaité au couple royal beaucoup de joie et une nombreuse descendance, elle attendit avec impatience un signe de Marie qui lui démontrerait son affection.

Elle ne tarda pas à être rassurée, car la reine lui fit parvenir un petit paquet portant le sceau royal et contenant cinq mille livres – preuve, s'il en était besoin, de son retour en grâce. Elle en éprouva une joie immense.

Ce fut tout. Quatre mois plus tard, en décembre, alors qu'elle se trouvait dans son cabinet de travail, Anne prit conscience qu'elle n'avait pas eu d'autres nouvelles de la reine. Elle en déduisit que

Marie avait l'intention de remplir ses obligations financières envers elle, sans pour autant lui tendre tout à fait la main de l'amitié. Cela lui parut injuste, car elle n'avait pas mérité d'être mise à l'écart. Mais la vie était ainsi faite et il ne servait à rien de se désoler.

Aussi valait-il mieux se concentrer sur les problèmes actuels. Mr Carew était venu la trouver pour se plaindre que sir Thomas Cawarden n'avait pas payé le loyer trimestriel de Bletchingley. Agacée, Anne prit sa plume pour rédiger une lettre rappelant vertement à sir Thomas qu'il avait déjà trois mois de retard et qu'elle entendait être payée avant son départ pour Penshurst, où elle devait passer les fêtes de Noël.

L'argent vint, mais au dernier moment, le jour du départ, comme par un fait exprès. Cet homme était décidément impossible ! Malheureusement, elle n'arrivait pas à se débarrasser de lui. Il était une véritable poudrière et ne semblait pas se soucier des dangers qu'il courait. Bien que la reine Marie eût débuté son règne dans un esprit de tolérance religieuse, elle avait adopté une position nettement plus dure depuis la rébellion de Wyatt. La foi protestante était désormais illégale. Le mois précédent, l'Angleterre s'était officiellement réconciliée avec Rome et le Parlement avait rétabli l'ancienne loi contre l'hérésie. Il était clair que Marie avait l'intention d'éradiquer toute trace de dissidence religieuse. Désormais, les hérétiques récidivistes seraient brûlés sur le bûcher.

En frissonnant à cette idée, Anne espéra que sir Thomas garderait pour lui ses opinions religieuses. Dans son propre intérêt, comme dans celui des gens qui gravitaient autour de lui.

Dartford était une splendide demeure. Anne n'y emménagea qu'en avril et regretta de ne pas l'avoir fait avant. L'endroit avait beaucoup changé depuis sa dernière visite, quinze ans plus tôt. Henri avait fait construire sur l'emplacement de l'ancien prieuré un nouveau manoir, entouré de jardins et de vergers, en conservant le mur de pierre blanche qui protégeait autrefois les bâtiments monastiques du regard. Il y avait deux cours et un très bel ensemble d'appartements royaux autour des anciens cloîtres. L'église des nonnes était devenue l'office des palefreniers. En montant l'escalier monumental de la cour intérieure et en passant devant les piliers supportant le lion anglais et le dragon gallois, Anne se sentit enfin honorée comme la reine qu'elle aurait dû être.

À l'étage, les appartements royaux étaient distribués de part et d'autre de l'escalier. En faisant le tour des lieux, suivie des gens de sa maisonnée, qui l'accompagnaient avec une excitation croissante, elle perdit le compte des pièces qu'ils traversaient. Il y en avait plus d'une centaine, c'était certain !

La chapelle était d'une grande beauté. En regardant avec admiration le crucifix incrusté de pierreries, Anne se demanda si le Seigneur approuvait que l'on brûlât tant de personnes en son nom. Car, depuis le mois de février, les exécutions sur le bûcher se succédaient sans relâche.

Et à propos de bûcher, Anne s'inquiétait pour sir Thomas Cawarden. Il était en prison en ce moment même, suite à une dénonciation. Sir John n'avait pas réussi à savoir de quoi on l'accusait exactement, car il était trop dangereux d'enquêter sur de tels sujets, mais Anne soupçonnait qu'il était question d'hérésie.

Ils étaient toujours sans nouvelles de Cawarden quand le docteur Cruser revint en Angleterre en annonçant que la duchesse Marie avait mis au monde un fils, un héritier nommé Charles, en hommage à l'empereur qui avait gracieusement accepté d'être le parrain de l'enfant.

— Nous devons célébrer cette grande nouvelle ! s'écria Anne, dans un élan d'enthousiasme.

Elle rassembla sa maisonnée pour boire à la santé de son neveu et considéra d'un œil attendri ses gens ainsi réunis, en particulier Johann et d'Otho. Tous étaient désormais sa famille : quoi de plus naturel que de fêter avec eux la venue au monde d'un nouveau membre !

Plus tard, quand on eut débarrassé les coupes et que tous furent retournés à leurs occupations, Anne proposa au docteur Cruser de bavarder encore un moment, car elle voulait entendre d'autres nouvelles.

— Je me suis récemment rendu à la Cour, où j'ai appris que votre locataire, sir Thomas Cawarden, avait été emprisonné, dit-il.

— On me l'a déjà rapporté, mais j'ignore toujours pourquoi, répondit Anne, troublée.

— On m'a dit qu'il avait dégradé l'église paroissiale située près de sa maison de Londres. Les habitants du quartier s'en sont tellement indignés qu'ils ont porté l'affaire devant le Conseil privé. Il a refusé de réparer les dégâts, raison pour laquelle il a été arrêté. Mais il s'est finalement engagé à fournir une salle de culte, si bien qu'il n'a pas été poursuivi et qu'il est aujourd'hui de nouveau libre.

— Décidément, il ne cesse de chercher les ennuis.

— Malheureusement, Votre Altesse semble attirer les fauteurs de troubles sans le vouloir. Saviez-vous que votre trésorier, *Herr* Brockhausen, avait écrit au duc pour se plaindre que vous manquiez d'argent ?

— Oui, je le savais. Entre l'entretien de mes demeures et celui de ma maisonnée, l'argent nous file entre les doigts et je n'ai pas eu le courage de réclamer une fois de plus un soutien financier du côté de la reine.

Elle s'abstint de dire à Cruser qu'elle n'était plus très sûre d'être encore en faveur auprès de Marie.

— Mais Jasper Brockhausen n'est pas un fauteur de troubles, poursuivit-elle. Il me harcèle un peu à propos de l'argent, mais c'est son travail et il est plus compétent que moi. Sa fermeté me rend service.

— Votre Altesse doit savoir que sa lettre a incité Franz von Waldeck à se plaindre de lui auprès du duc.

— Franz ne l'a jamais apprécié et c'est plutôt lui, le fauteur de troubles, raison pour laquelle il a été renvoyé à Clèves en disgrâce.

— Sans doute, mais il s'est présenté au duc comme la partie lésée et a accusé *Herr* Brockhausen de divers délits, si bien que votre frère veut maintenant écarter ce dernier de votre maisonnée.

Anne ne put contenir son indignation.

— Comment Franz ose-t-il se mêler de mes affaires ? Je ne veux pas perdre Jasper. Il a toujours été pour moi un véritable soutien.

— Franz a porté contre lui de graves accusations.

— Il a donc le droit de les entendre et d'y répondre.

Elle fit venir Jasper et demanda au docteur Cruser de répéter les propos de Franz.

— Je n'ai jamais volé Son Altesse, protesta Jasper d'un ton atterré. Ni falsifié ses comptes. Et je ne me suis jamais montré trop familier avec elle. Comment ose-t-il dire une chose pareille ? Et si je me suis trouvé en désaccord avec Sa Grâce, c'était toujours en cherchant à défendre ses intérêts.

— C'est vrai, renchérit Anne en souriant, pour montrer à Jasper qu'elle le croyait et le soutenait. Tout cela est rigoureusement exact.

— Madame, il s'agit d'une calomnie de la pire espèce, poursuivit Jasper. Si vous le permettez, je souhaite aller à Clèves pour me laver de ces accusations.

— Bien sûr, répondit Anne tout en se demandant comment elle allait se débrouiller en son absence.

— C'est la solution la plus sage, approuva le docteur Cruser. Mais auparavant, *Herr* Brockhausen, je vais demander au duc de garantir qu'il vous autorisera à retourner en Angleterre, car il pourrait décider de vous garder à Clèves.

— Il a raison, renchérit Anne. Vous ne devez pas partir sans cette assurance.

Jasper dut accepter à contrecœur.

Guillaume ayant fourni la garantie demandée, Jasper partit pour Clèves. Gertie, son épouse, en fut très affectée. Furieuse de le voir accusé et contraint de faire ce voyage, elle ne cessait de fulminer en promettant de faire subir toutes sortes de violences à ce gredin de

Waldeck si d'aventure elle mettait la main sur lui.

Anne était déjà dépassée par tous ces problèmes quand il arriva en prime une lettre du Conseil lui demandant de renvoyer Florence de Diaceto. Soupçonné d'intriguer avec les Français, le jeune homme avait ordre de quitter le royaume dans les trente jours, sous peine d'être emprisonné.

Elle se mit aussitôt à sa recherche et le trouva dans le jardin, en train de jouer aux boules avec Otho.

— Florence, vous devez absolument lire ceci ! s'écria-t-elle.

Il prit connaissance de la lettre en haussant les sourcils.

— Je vous ai servie loyalement pendant quinze ans, madame. Ce que je crois, c'est que le Conseil se méfie de moi depuis l'affaire des lettres saisies à Douvres l'année dernière.

— Je me rendrai moi-même à la Cour pour prendre votre défense, promit Anne.

— Non ! s'exclama Florence, avec tant de véhémence qu'elle se demanda s'il n'avait pas quelque chose à cacher. Ils pourraient vous croire complice des agissements dont ils m'accusent. Madame, il n'est pas juste que vous soyez impliquée dans cette affaire. Je suis seul concerné.

Les doutes d'Anne s'accrurent encore.

— Je vais demander de l'aide à mon oncle, poursuivit-il. Il a des amis à Paris, j'irai donc là-bas.

Elle se demanda pourquoi il choisissait d'aller à Paris plutôt qu'à Clèves, mais Otho lui fit discrètement signe de donner son accord sans discuter.

— Très bien, dit-elle, mais je serais profondément désolée de vous perdre, après tous les bons services que vous m'avez rendus. De quoi vivrez-vous ? Ils vont supprimer votre rente.

— J'ai de l'argent de côté, assura-t-il. Je m'adapterai.

— Vous êtes sûr que je ne peux rien faire ? insista Anne.

— Rien, madame, assura Florence.

— Il cache quelque chose, murmura Otho dès que Florence les eut laissés seuls. Il ne nous a jamais dit ce que contenaient ces fameuses lettres rapportées du Danemark. Et pourquoi est-il resté aussi longtemps là-bas, en revenant par Douvres, alors qu'il eût été bien plus facile de voyager par le nord ? Je me suis demandé s'il n'était pas passé par la France en chemin. Et ces amis qui vont l'aider à Paris, sont-ils vraiment ceux du docteur Olisleger ?

— Sa famille a toujours été loyale, protesta Anne. Et il reçoit une pension de la reine. Parmi mes serviteurs, il n'y a que sir John et lui qui soient ainsi distingués. Cette pension, il l'a gagnée au service du roi Édouard. Je ne peux pas croire qu'il ait travaillé pour les Français.

— Ce n'est pourtant pas totalement inconcevable, soupira Otho.

Anne pensa à l'année précédente, quand elle avait été soupçonnée de complot avec la France. Poussé par un accès de loyauté mal placée, Florence avait-il alors tenté de persuader le roi de France de faire la guerre à l'Angleterre en son nom ? L'hypothèse semblait farfelue, mais quel autre motif aurait-il pu avoir ?

Alors qu'ils rentraient au manoir, elle décida de s'expliquer une bonne fois pour toutes avec le jeune homme. Mais quand elle envoya un palefrenier le chercher, celui-ci revint seul.

— Il est parti, madame, murmura-t-il d'un ton désolé.

Anne se tourna vers Otho, à qui elle avait demandé d'être là pour assister à son explication avec Florence.

— Qu'il soit maudit ! jura-t-il.

Anne envoya chercher le docteur Cruser et lui raconta ce qui s'était passé.

— Il a assuré aller à Paris, expliqua-t-elle. Je dois vous demander une faveur, mon ami. Pourriez-vous passer par Paris en rentrant à Clèves et tenter de prendre de ses nouvelles ?

— Je ferai de mon mieux, promit Cruser.

Une semaine plus tard, Jasper revint de Clèves de fort méchante humeur et se présenta devant Anne – accompagnée de son épouse, frémissante de rage.

— Le duc n'a rien voulu entendre, madame, grommela-t-il. Franz l'a véritablement monté contre moi. Il a tenu à honorer sa promesse de me laisser retourner en Angleterre, mais en m'assurant qu'il exhorterait Votre Altesse à me renvoyer.

— Rassurez-vous, je ne ferai jamais une chose pareille, déclara Anne. Et si mon frère se plaint de vous auprès de moi, je lui dirai la vérité.

Les Brockhausen parurent soulagés.

— Merci, madame, déclara Jasper. Avec votre permission, je vais me reposer des fatigues du voyage, puis je m'occuperai de vos comptes.

En retournant dans son cabinet de travail, Anne trouva une lettre qui l'attendait. Elle reconnut l'écriture du docteur Cruser. Il était arrivé à Paris sans encombre et y avait rencontré par le plus grand des hasards le docteur Wotton, qui était alors ambassadeur d'Angleterre. Quand il lui avait confié le motif de son détour par la France, Wotton avait avoué être lui-même chargé par le Conseil de surveiller le jeune homme et lui avait appris quelques faits troublants : Florence avait rencontré à plusieurs reprises le grand connétable de France, ainsi que tous les membres du cabinet du roi. D'après Wotton, cela n'indiquait pas de bonnes intentions.

Anne lâcha la lettre. Ainsi, Florence était peut-être responsable des soupçons qui avaient pesé sur elle et des nombreux désagréments que cela avait occasionnés. Si c'était le cas, il avait beaucoup de choses à se reprocher. Ce jeune homme lui avait été recommandé par son oncle le docteur Olisleger, mais elle regrettait de lui avoir fait aveuglément confiance. Apparemment, elle ne pouvait plus se fier à son propre jugement.

Dartford était une immense demeure. Lors d'une récente visite à Bletchingley, Anne avait confié à sir Thomas Cawarden qu'elle peinait à rassembler les fonds nécessaires pour aménager ce beau palais comme elle l'aurait voulu.

Deux jours après son retour à Dartford, elle vit arriver trois charrettes de meubles.

— De la part de sir Thomas Cawarden, déclara Mr Carew.

Anne aurait préféré refuser, car elle n'avait pas envie de devoir quoi que ce fût à Cawarden, mais elle ne voulait pas non plus paraître grossière.

— Mr Carew, écrivez-lui que je le remercie de sa gentillesse et que je le rembourserai dès qu'il m'aura indiqué le montant de sa dépense.

La réponse ne tarda pas : ce mobilier était un cadeau. En retour, sir Thomas lui demandait d'honorer d'une visite sa demeure de Blackfriars.

Après un geste aussi généreux, elle pouvait difficilement refuser l'invitation. Il ne restait plus qu'à espérer qu'elle n'aurait pas droit à une autre proposition déplacée de la part de sir Thomas.

Anne contempla l'image que lui renvoyait le miroir. Elle avait quarante ans et craignait que cela ne se vît, mais son visage n'avait pas beaucoup changé. Sa peau était toujours aussi lisse et ses cheveux toujours du même blond.

Mère Lowe lui tapota l'épaule.

— Mr Carew est là, madame.

Anne reposa son verre.

— Bonjour, Mr Carew, lui dit-elle en souriant.

— Je viens vous entretenir de la prochaine visite de Votre Altesse à Londres, répondit-il en prenant le tabouret qu'elle lui indiquait. Ici, en Angleterre, quand une personne de sang royal est invitée, elle envoie à ses hôtes une liste de ce qui lui est nécessaire, afin d'être reçue comme il convient à son rang.

Elle crut déceler une note d'ironie méchante dans le ton de sa voix. Mr Carew n'aimait pas sir Thomas et lui en voulait toujours pour l'affaire de l'abattage des arbres – il n'était d'ailleurs pas le seul dans sa maisonnée.

— Il faudrait notamment en parler avec *Meister* Schoulenburg, conseilla-t-il. Sir Thomas voudrait savoir quelle nourriture Votre Altesse apprécie.

Meister Schoulenburg semblait s'être préparé à cette convocation. Il insista pour qu'Anne réclamât de grandes quantités de bière et de vin, et présenta une longue liste d'aliments que sir Thomas pourrait commander – viande de mouton, chapons, lapins, farine de blé de la meilleure qualité, raisins secs, pruneaux et coûteuses épices. À cela, Mr Carew ajouta du bois pour les feux – sur lesquels il ne fallait pas lésiner en cette saison froide –, ainsi que des bougies pour éclairer le soir.

— Et n'oublions pas le poisson, rappela-t-il en suggérant de la carpe, du brochet, de la tanche et d'autres poissons frais. Votre Altesse devrait également réclamer une cuisine pour préparer elle-même certains plats, comme elle le fait ici. Il conviendrait aussi de s'assurer que les cuisines de sir Thomas sont bien équipées pour accueillir autant d'invités. Demandez-lui de se procurer par avance… Eh bien, laissez-moi réfléchir : seize douzaines de pots en terre, des pots en étain pour le beurre, des casseroles, des bouilloires, des poêles à frire, des louches, des épluchoirs, des couteaux à découper, des broches, des grilles, des crochets, des bassines, des paniers, des plateaux et des flasques.

Anne ne fut pas dupe. Cette énumération qui n'en finissait pas ne pouvait être improvisée. Carew et le cuisinier étaient de mèche pour se venger de sir Thomas.

— C'est tout ? demanda-t-elle d'un ton agacé. Vous êtes bien certain d'avoir besoin de tout cela ?

Avec une telle liste, Cawarden risquait de s'imaginer qu'elle avait l'intention de séjourner régulièrement à Blackfriars. Bien entendu, il n'en était rien.

— D'après mon expérience, les maisonnées en visite peuvent rencontrer des difficultés chez un hôte insuffisamment préparé à les recevoir, affirma Mr Carew.

Comme *Meister* Schoulenburg acquiesçait avec conviction, Anne céda et signa la commande.

Sir Thomas ne parut nullement se formaliser de ces nombreuses exigences. Son accueil fut chaleureux, même un peu trop, et il fit visiter son domaine à Anne avec beaucoup d'empressement et une grande fierté. La maison qu'il occupait ne comptait que douze pièces, mais elle se trouvait dans un quartier prisé de Londres, à l'intérieur d'une enceinte où subsistaient encore les ruines de ce qui avait dû être un monastère.

— Nous sommes dans le monastère Blackfriars, où s'est tenu le

procès en nullité du roi Henri contre la reine Catherine, en 1529, expliqua sir Thomas.

À présent, il y avait sur le site plusieurs demeures, ainsi que des commerces. Anne remarqua une boutique de relieur et une imprimerie.

— Je loue plusieurs maisons, expliqua sir Thomas. Et notamment à lord Cobham.

Ils retournèrent chez lui, où le dîner allait être servi.

— J'ai pu fournir tout ce qu'avait réclamé Votre Altesse, annonça Cawarden en prenant une fois de plus le ton de vantardise qui agaçait tant Anne. J'ai dépensé quarante et une livres de mon propre argent pour ces articles et pour d'autres.

C'était bien plus que le loyer annuel qu'il payait pour Bletchingley, mais, tout de même, annoncer à un invité combien on avait dépensé pour l'accueillir était d'une grossièreté sans nom et Anne se sentit gênée.

Le dîner était bon, la viande de mouton tendre et goûteuse, le poisson d'une saveur délicate et arrosé d'une riche sauce au fromage. Sir Thomas s'efforça de faire preuve d'esprit, et Anne parvint à se détendre. Elle croisa le regard d'Otho de l'autre côté de la table et il lui décocha une œillade annonçant une nuit de plaisir. Ce soir, il la rejoindrait dans ses appartements privés, en s'arrangeant bien sûr pour ne pas être vu.

Leurs ébats incomplets les laissèrent insatisfaits. Maintenant plus que jamais, avec Marie comme reine, Anne redoutait une grossesse qui causerait le scandale. La jeune femme n'aurait eu aucune indulgence pour un tel écart de conduite.

Alors qu'ils étaient encore enlacés et commentaient la soirée qui venait de s'écouler, Otho arrêta sa main sur le sein d'Anne.

— Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il tout en lui faisant palper une grosseur que l'on sentait sous sa peau et qui était à peu près de la taille d'un petit pois.

— Un grain de beauté, ou un bouton, répondit-elle. Ce n'est pas douloureux.

— Cela semble en tout cas récent, murmura-t-il.

Anne s'inquiéta vaguement sur le moment, puis ils parlèrent d'autre chose et elle oublia.

Elle n'y pensait plus le lendemain matin quand elle enfila un tablier pour se rendre à la buanderie, qui lui servait occasionnellement de cuisine personnelle, avec l'intention de préparer le poisson qui serait servi à la table d'honneur lors du dîner. Sur place, elle découvrit une scène de dévastation. Les équipements de cuisine achetés par sir Thomas pour l'accueillir dignement gisaient sur le sol, cassés ou

abîmés.

— Que s'est-il donc passé ? s'écria-t-elle.

Ses serviteurs semblaient aussi déconcertés qu'elle.

— Je l'ignore, déclara *Meister* Schoulenburg. On dirait bien qu'un maladroit est passé par là.

— C'est cela, répondirent en chœur plusieurs aides-cuisiniers.

Anne fronça les sourcils. Était-ce là encore une vengeance pour punir Cawarden de ses plaintes lors de l'abattage des arbres ?

— Je vous charge de trouver le coupable, déclara-t-elle. Quant à moi, je vais en parler à sir Thomas.

Une fois mis au courant, il descendit en personne constater les dégâts.

— Vous avez tous fait preuve d'une grande négligence, s'écria-t-il. Vous devriez avoir plus de respect pour les biens d'autrui. Ce matériel a été fourni pour la venue de votre maîtresse et, maintenant qu'il est inutilisable, je ne peux plus la recevoir dignement.

— Ce n'est pas grave, sir Thomas, répondit Anne avec empressement, trop heureuse d'avoir une excuse pour partir. Nous n'allons plus vous causer d'ennuis. Je reviendrai une autre fois.

Il s'en prit à elle.

— Qu'en est-il de l'argent que j'ai dilapidé, madame, et des pertes que j'ai subies à cause de la *négligence* de vos serviteurs ?

Il avait intentionnellement appuyé sur le mot « négligence ».

Elle ne pouvait hélas le rembourser, car elle était comme d'habitude à court d'argent.

— Je suis vraiment désolée, dit-elle seulement.

Elle se sentait affreusement humiliée.

— Très bien, lâcha-t-il après une pause. Je demanderai une compensation au Conseil privé.

— J'espère que ces messieurs vous l'accorderont, répondit-elle.

Et, sur ce, elle se réfugia dans sa chambre pour faire ses bagages.

Chapitre 29

1556

On avait de nouveau arrêté Cawarden. La maisonnée en émoi se pressa dans le grand corridor de l'entrée pour écouter sir John raconter à Anne ce qu'il avait appris à la Cour – il en revenait tout juste et était encore en tenue de cavalier, n'ayant pas pris le temps de se changer.

— Lord Paget m'a dit que le Conseil avait découvert les détails d'un complot protestant visant à s'emparer de l'Échiquier et à placer lady Élisabeth sur le trône. Sir Thomas était fortement impliqué ; lui et d'autres gentilshommes devaient intercepter tout présent envoyé par la reine au roi Philippe en Espagne. L'un d'eux a avoué que certains des conspirateurs étaient des membres du Parlement qui méprisaient la reine et les catholiques, et avaient déclaré leur foi protestante.

Anne imaginait aisément sir Thomas se mettant ainsi en avant. Comme il était imprudent ! Ne savait-il donc pas que l'archevêque Cranmer lui-même n'avait pas échappé au châtiment réservé aux hérétiques ? Il avait affronté le bûcher moins d'un mois plus tôt ; on racontait qu'il avait présenté sa main droite aux flammes en déclarant qu'elle devait être punie en premier, puisqu'elle avait signé l'abjuration qu'il avait ensuite rétractée.

Elle se félicita d'être à Dartford, où elle se sentait relativement en sécurité. Si le Conseil la soupçonnait de fréquenter de trop près Cawarden et ses amis hérétiques, ici elle serait bien placée pour fuir à l'étranger par la mer.

Elle apprit bientôt que sir Thomas était de nouveau libre, mais pour cela il avait dû verser quatre mille livres et s'était engagé à se présenter devant le Conseil d'ici au mois de novembre. Il n'était donc pas lavé de tout soupçon.

Anne espéra qu'il parviendrait à se disculper : s'il était déclaré coupable, les membres du Conseil risquaient de se retourner ensuite contre elle. Ainsi, son destin était lié à celui de sir Thomas. Elle n'aurait pas voulu être obligée de quitter l'Angleterre, car elle s'était attachée à ce pays et à ses habitants. De plus, elle tenait à la vie qu'elle menait ici, dans de belles demeures, entourée de ceux qu'elle aimait. Johann avait vingt-cinq ans. Il était désormais un géant blond au caractère doux et au cœur généreux. Elle l'adorait et se demandait souvent s'il se doutait que l'affection qu'elle lui portait allait bien au-delà de celle que l'on devait à un simple serviteur. Plus que tout au

monde, elle aurait voulu lui avouer qu'elle était sa mère et pouvoir lui exprimer ouvertement l'amour qu'elle devait garder pour elle depuis si longtemps.

Plus rien ne l'attirait à Clèves, à présent. Contre toute attente, Guillaume s'était enrichi sous la domination de l'empereur. Il construisait et rénovait des forteresses et des palais, ce qui lui avait valu le surnom de « Guillaume le Riche ». Il s'intéressait avant tout à sa femme et à sa famille, qui ne cessait de s'agrandir. Emily menait une existence de vieille fille et semblait avoir perdu la vivacité de sa jeunesse, du moins si l'on en croyait ses lettres. Elle passait un temps considérable à se disputer avec leur frère, mais Anne se gardait bien de prendre parti dans leurs différends. Tout ce qu'elle voulait, c'était profiter en paix de la vie qu'elle avait réussi à se construire.

À la fin du printemps, Franz von Waldeck arriva d'Allemagne par bateau.

Anne le reçut froidement.

— Je ne m'attendais pas à vous revoir ici, remarqua-t-elle.

Il plissa ses yeux bleus.

— Je viens en émissaire du duc, madame. Il vous demande de congédier les Brockhausen ainsi que…

Son regard se porta sur Otho, qui se tenait près du fauteuil d'Anne.

— *Herr* von Wylich.

Anne en fut tellement horrifiée qu'elle crut s'évanouir. C'était déjà assez terrible de devoir se débarrasser de Jasper et de Gertie, mais perdre Otho ? Elle ne pouvait l'envisager. Jamais elle ne le permettrait.

Otho demeura silencieux, mais elle sentit à quel point il était indigné.

— Puis-je vous rappeler, Franz, que ces braves gens m'ont rendu de loyaux services pendant des années ? rétorqua-t-elle d'une voix altérée par la colère et la peur. Jasper ne mérite que des éloges pour ses efforts visant à réduire mes dépenses et à préserver mes fonds. Mais, non content d'avoir semé la discorde dans ma maison par le passé, en présumant un peu trop de l'importance de nos liens de sang – faute pour laquelle vous fûtes rappelé à Clèves –, vous osez vous présenter aujourd'hui devant moi pour exiger le renvoi de gens qui me sont chers. Eh bien, je vous déclare tout net que je ne renverrai personne ! Et à présent, partez !

Franz lui lança un regard noir, s'inclina avec raideur et sortit à grands pas.

— Je vais écrire à mon frère, déclara Anne à Otho. Je lui exposerai la perfidie de ce malfaisant personnage. Ne vous inquiétez pas, mon aimé. Jamais je ne permettrai que vous partiez.

Elle prit sa main et la pressa tendrement, sans se soucier d'être vue.

Après le départ de Franz, elle écrivit à son frère et confia la lettre à un émissaire à cheval, en espérant que l'affaire serait réglée une fois pour toutes. Aussi fut-elle surprise quinze jours plus tard de voir arriver à Dartford le docteur Harst, plus empâté et grisonnant que jamais – et visiblement mécontent d'être là.

Elle comprit aussitôt qu'il était envoyé par Guillaume. Tout en se pliant aux règles de courtoisie à respecter avec tout visiteur, même importun, elle se prépara à résister aux pressions que Harst ne manquerait pas d'exercer sur elle au nom du duc son maître. Jamais elle ne permettrait le départ d'Otho, ni celui des Brockhausen.

— Eh bien, docteur Harst, dit-elle dès qu'ils se trouvèrent seuls dans ses appartements privés. Qu'est-ce qui vous amène en Angleterre ?

— Une affaire délicate, madame. Votre frère a pensé que j'étais mieux placé que quiconque pour l'aborder, car je vous connais depuis longtemps.

La suite, elle l'avait déjà devinée.

Harst lui tendit une lettre écrite de la main de Guillaume : son frère lui demandait instamment de ne pas conserver les trois membres de sa maisonnée qui provoquaient tant de conflits. Il avait appris par Franz von Waldeck que ceux-ci exerçaient sur elle une influence pernicieuse, au point de lui troubler l'esprit.

Que voulait dire Guillaume par « troubler l'esprit » ? De quels mensonges Franz l'avait-il donc abreuvé ?

— C'est une méchante calomnie, s'emporta-t-elle. Je ne comprends rien à cette histoire et y vois simplement les inventions d'un individu qui cherche à me nuire.

— Madame, le duc pense que *Herr* Brockhausen et sa femme vous perturbent grandement en essayant de vous monter contre *Herr* von Waldeck, expliqua le docteur Harst.

— Ils ne me perturbent nullement, protesta Anne. Je vis ici en harmonie avec eux depuis que von Waldeck est parti. Si quelqu'un m'a causé du désagrément, c'est plutôt lui.

— Madame, je crains que vous ne soyez manipulée et incapable de voir ce qui se passe sous votre nez.

— Voyons, docteur Harst, vous me connaissez mieux que cela !

— Madame, *Herr* von Waldeck prétend que *Frau* Brockhausen vous aurait ensorcelée.

Anne le regarda fixement.

— Il me semble clair à présent que c'est lui qui a l'esprit troublé. Vraiment, je m'étonne que mon frère et vous prêtiez l'oreille à ses

accusations venimeuses. Ce sont de pures inventions. Je pense, docteur Harst, que vous feriez mieux de partir.

— Madame, je vous en prie, insista-t-il d'un ton profondément affligé. Je dois aussi vous parler d'une autre préoccupation, à propos de l'emprise pernicieuse que *Herr* von Wylich semble exercer sur vous. On parle dans votre maisonnée d'une relation plus familière qu'elle ne le devrait.

Anne oscillait à présent entre la colère et la peur. L'espace d'un instant, le monde bascula, mais elle reprit ses esprits, déterminée à se battre pour garder auprès d'elle l'homme qu'elle aimait depuis toujours.

— Cela aussi est une calomnie, déclara-t-elle. Je m'insurge contre cette allégation. Otho von Wylich est mon parent et il m'est très cher. Il n'y a rien d'inconvenant entre nous.

Elle venait de mentir sans vergogne. Franz n'était pas le seul à être capable de jouer un vilain jeu.

Le docteur Harst se leva.

— Je suis soulagé de l'entendre, madame, soupira-t-il d'un air à moitié convaincu. Je vais retourner à Clèves et informer le duc de votre réponse à sa lettre. En attendant, pour éviter d'autres désagréments, je conseille à Votre Altesse de renvoyer ces trois serviteurs.

— Il n'en est pas question, répondit Anne avec fermeté.

Elle se persuada que Guillaume ne pouvait la contraindre à se débarrasser de qui que ce fût. Il était à Clèves, à des centaines de lieues de là, et n'avait aucune autorité en Angleterre. Elle avait toujours obéi à ses désirs, dans les grandes comme dans les petites choses, mais cette fois il se mêlait de ce qui ne le regardait pas. Il n'avait pas à arbitrer une simple querelle domestique n'ayant sur lui aucun retentissement.

Et s'il s'avisait d'insister, eh bien, elle lui tiendrait tête. Les Brockhausen ne méritaient pas d'être remerciés sans raison valable. Quant à Otho, elle avait besoin de son amour autant que de l'air qu'elle respirait. Et, en ce moment, elle avait aussi besoin de son soutien. Récemment, elle avait remarqué que sa grosseur au sein avait encore augmenté. Elle l'avait montrée à mère Lowe, qui lui avait conseillé de consulter le docteur Symonds, mais pour l'instant elle s'y refusait. Elle n'avait pas envie d'affronter la gêne de se dénuder devant lui et surtout elle avait trop peur de ce qu'il lui dirait. Elle voulait d'abord en parler à Otho et lui confier ses craintes. Jusque-là, elle avait repoussé l'échéance, car elle savait qu'il l'aurait obligée à réagir et à affronter le diagnostic du médecin, mais elle sauta le pas le soir même, incapable de supporter plus longtemps l'angoisse de

l'incertitude.

— Voulez-vous bien regarder ? lui demanda-t-elle. Car je n'ose plus toucher et préfère ne pas voir.

Otho palpa doucement la zone.

— Cela a en effet grossi. Vous devriez vous montrer au docteur Symonds.

Il semblait tellement inquiet qu'elle en fut effrayée.

— Je ne me sens pas capable de faire face, pleura-t-elle.

— Anne, ce n'est peut-être rien. Et dans le cas contraire, plus vous vous ferez aider rapidement et plus vous aurez de chances de guérir. Je n'essaie pas de vous faire peur, ma mie. Je veux au contraire vous voir rassurée au plus vite. Promettez-moi de consulter votre médecin.

Anne respira profondément.

— C'est d'accord, je vous le promets.

— Vous pouvez maintenant lacer votre corsage, madame, déclara le docteur Symonds d'une voix calme et professionnelle qui ne trahissait rien.

Anne se rhabilla, tout en retenant son souffle.

Le médecin prit un siège.

— Il s'agit madame, d'une maladie rare : une tumeur solide qui s'accroche à certaines parties du corps, un peu comme un crabe, d'où le nom de cancer. Elle est causée par une humeur sèche et mélancolique dans les veines qui l'entourent, et parfois par un mauvais régime alimentaire.

— Mais pourrai-je en guérir ? s'inquiéta-t-elle.

— On est en droit de l'espérer, madame. Je vais d'abord essayer de purger l'humeur malade par une saignée. Si vous voulez bien dénuder votre bras, s'il vous plaît.

Tout en espérant que le remède fonctionnerait, mais avec l'impression que le médecin ne lui disait pas tout, Anne défit sa manche et le docteur Symonds lui appliqua des sangsues.

— Évitez d'appuyer sur la zone, pratiquez un peu d'exercice avant les repas, dormez sept ou huit heures par nuit et ayez une bonne alimentation. Abstenez-vous de jeûner et de consommer des aliments qui échauffent le sang, comme la chair salée, le lièvre, le chevreuil, les épices, le fromage et la moutarde. Mangez des viandes nourrissantes comme le mouton, le veau, le chapon et d'autres sortes de volailles. Le petit-lait, un peu de bière et de vin blanc sont également recommandés.

Tout cela semblait très réconfortant et rassurant. Confronté à une maladie grave, le docteur Symonds n'eût pas prescrit des remèdes aussi simples, mais eût préconisé des mesures plus radicales.

Elle se leva.

— Merci, docteur Symonds. Devrai-je vous consulter à nouveau ?

— Seulement si vous avez des raisons de vous inquiéter, répondit-il.

Le messager portait la livrée de la reine et lui tendit une lettre marquée du sceau royal. Anne l'ouvrit. Était-ce enfin la convocation à la Cour qu'elle attendait depuis si longtemps ?

La première chose qu'elle vit, ce fut la signature ornée de Marie. Puis elle se mit à lire.

À la demande du duc de Clèves, le Conseil était chargé d'ordonner l'expulsion de trois étrangers indésirables, à savoir Mr Brockhausen et sa femme, ainsi que Mr von Wylich. On demandait à la dame de Clèves de les renvoyer immédiatement pour leur permettre de retourner en Allemagne.

— Non ! s'écria-t-elle en tombant à genoux et en poussant des gémissements de désespoir.

Les domestiques accoururent pour voir ce qui se passait et Otho, son très cher Otho, la prit dans ses bras devant tout le monde. Avec des mains qui tremblaient, elle lui tendit la lettre de la reine.

Après l'avoir lue, il la passa à Jasper et à Gertie. Lui aussi tremblait, à présent.

— Je vais me battre, déclara-t-il. J'irai à la Cour afin de dire à tous qui est vraiment ce bâtard de Waldeck. J'exigerai de voir la reine !

Elle posa sur son bras une main apaisante.

— J'irai moi, Otho.

Il risquait de se laisser déborder par sa fureur. Or il était plus judicieux de se présenter comme un requérant dans la détresse que comme un requérant en colère. Elle saurait mieux que lui se montrer diplomate.

Elle se rendit au palais de Greenwich, en emmenant Johann en guise de soutien moral. Durant le trajet, elle osa à peine le regarder, car elle était anéantie à l'idée qu'il risquait de perdre ce père qu'il ne savait même pas être le sien. Quant à elle… Doux Jésus, il lui était impossible d'imaginer sa vie sans Otho, aussi décida-t-elle de se convaincre qu'elle obtiendrait gain de cause. Elle devait être forte et s'endurcir pour affronter l'épreuve qui l'attendait.

Après une si longue absence, elle trouva l'atmosphère de la Cour difficile à supporter : la foule, le bruit, la course incessante à l'avancement – elle n'avait plus l'habitude de tout cela. Un huissier disparut avec sa demande d'audience auprès de la reine et ne revint qu'au bout de deux heures.

— Sa Majesté vous prie de l'excuser, madame, mais elle donnait audience à l'ambassadeur d'Espagne. Suivez-moi, s'il vous plaît.

Il faisait en ce mois d'août une chaleur étouffante dans la salle

d'apparat. La reine lui parut souffrante et amaigrie, en dépit de la magnificence de sa robe en tissu d'or et de ses bijoux étincelants. Marie lui tendit sa main à baiser, tout en lui adressant un sourire méfiant :

— C'est un plaisir de voir Votre Altesse. Que puis-je faire pour vous ?

— Madame, je suis venue plaider la cause de mes serviteurs, déclara Anne. Votre Majesté est la seule personne vers qui je puis me tourner pour obtenir de l'aide.

— Vous voulez parler des trois étrangers de Clèves qui doivent être expulsés ?

— Oui, madame. Ils sont victimes de fausses accusations rapportées à mon frère par une personne qui leur veut du mal et que j'ai renvoyée de ma maisonnée, mais ce sont en vérité de bons et dévoués serviteurs en qui j'ai toute confiance.

Le visage fatigué de Marie afficha une expression contrariée.

— Votre requête me place dans une position délicate, déclara-t-elle. D'après ce que je sais, le duc tente depuis un certain temps de faire renvoyer ces personnes dans le but de vous protéger. N'y parvenant pas, il s'est adressé à moi en désespoir de cause et me demande par l'intermédiaire d'un avocat d'exercer mon autorité pour faire partir ces gens. Il assure que Mrs Brockhausen, notamment, est une fauteuse de troubles et qu'à force de sortilèges et d'enchantements, elle a poussé Votre Altesse à la folie.

— Tout cela est absurde, madame, protesta Anne. Comme vous pouvez le constater, je suis tout à fait saine d'esprit. Gertie Brockhausen n'est pas une méchante sorcière, mais une femme honnête et terre à terre qui a mes intérêts à cœur. Votre Majesté, ce ne sont que des calomnies, croyez-moi.

Elle lui parla du conflit qui avait opposé les Brockhausen et Franz von Waldeck ces dernières années, ainsi que de la tentative de Franz pour être désigné comme son héritier.

— *Herr* Brockhausen a alors dénoncé auprès de mon frère l'attitude présomptueuse de Franz von Waldeck et celui-ci a été rappelé à Clèves. Mais, une fois là-bas, il s'est évertué à salir auprès du duc la réputation de mes loyaux serviteurs. Votre Majesté, je vous en supplie, ne me privez pas de trois personnes que j'aime et sur lesquelles je sais pouvoir compter.

Elle fut soulagée de voir que Marie posait sur elle un regard bienveillant.

— Compte tenu de ce que vous m'avez confié, je vais demander au roi Philippe ce qu'il en pense, déclara la reine. Je croyais qu'il rentrerait plus tôt en Angleterre, mais il se trouve encore à Gand et je vais donc lui envoyer un messager pour que cette affaire soit réglée au

plus vite. Je lui demanderai de l'examiner au vu de ces nouveaux éléments pour savoir si nous devons ou pas répondre positivement à la demande du duc. J'aurai un retour dans quelques jours et ainsi l'affaire sera tranchée.

Anne se demanda pourquoi Marie n'était pas en mesure de décider sans l'avis de son époux.

— Votre Majesté a-t-elle vraiment besoin de l'approbation du roi ? demanda-t-elle. La question n'est pas de si grande importance.

Elle regretta aussitôt cette remarque maladroite, car le sourire de Marie disparut instantanément.

— Vous avez peut-être oublié, lady Anne, que Clèves est sous la protection de l'empereur, père du roi. Cette affaire l'intéresse donc de près.

— Bien sûr, répondit Anne. Il ne s'agissait pas d'une critique, madame.

— Rentrez chez vous à présent, ordonna Marie. Je demanderai au Conseil de vous écrire dès que j'aurai reçu des nouvelles de Sa Majesté.

À contrecœur, Anne exécuta une révérence et s'éloigna, avec la crainte d'avoir déplu à Marie, et d'avoir du même coup compromis sa mission. Elle rentra chez elle déprimée, avec le sentiment que le pire allait bientôt se produire – par sa faute, parce qu'elle avait manqué de diplomatie.

Une semaine plus tard, le Conseil convoqua Otho et les Brockhausen, ainsi que deux autres serviteurs comme témoins de la procédure. Remplie d'appréhension, Anne délégua deux palefreniers pour tenir ce rôle et accompagna tout le groupe à Greenwich, car elle ne se sentait pas capable d'attendre seule, loin de la Cour.

Elle patienta avec Johann dans une galerie bondée pendant que les autres se trouvaient dans la salle du Conseil. Folle d'inquiétude et n'ayant pas eu le temps de prendre un petit déjeuner, elle tenait à peine debout. La voyant chanceler, un huissier alla lui chercher un tabouret.

Quand la porte de la salle du Conseil s'ouvrit enfin, Anne se leva d'un bond, tendue à l'extrême. À l'expression sombre d'Otho, elle comprit que l'entretien ne leur avait pas été favorable. Gertie pleurait.

Comme ils commençaient à attirer l'attention, Anne leur fit signe de la suivre et les entraîna dans l'escalier pour s'isoler avec eux dans les jardins. Là, Otho la prit dans ses bras en la serrant très fort. Il pleurait silencieusement.

— C'est une mauvaise nouvelle, Anne, annonça-t-il en essayant de se maîtriser. Le roi a insisté pour que l'ordre du duc de Clèves soit exécuté le plus rapidement possible. Nous devons quitter l'Angleterre

avant la Toussaint.

Sa voix se brisa.

Anne n'arrivait pas à parler. Elle calculait déjà mentalement le temps qu'il lui restait à passer avec Otho. Sept petites semaines. Son cœur se brisa et elle eut envie de pleurer, mais elle se retint en voyant la détresse sur le visage de Johann. Elle le prit dans ses bras, sans s'inquiéter d'être vue.

— Nous avons ordre de quitter pour toujours la demeure et la maisonnée de Votre Altesse, murmura Jasper. Je ne dois plus me mêler de l'administration de vos biens ni de vos affaires.

— Et aucun d'entre nous ne pourra jamais revenir à votre service sans encourir une grave sanction, sanglota Gertie.

Anne fut tentée de retourner à l'intérieur pour demander au Conseil d'annuler cet ordre de bannissement, mais elle était si faible et malade qu'elle n'avait pas la force de se battre. Et d'ailleurs, à quoi cela aurait-il servi ? Elle avait déjà fait appel à la reine et lui avait exposé son cas. À présent le roi avait parlé et Marie n'allait certainement pas le contredire.

Le retour à Dartford fut lugubre. Johann pleura durant tout le trajet. Tous étaient d'humeur sombre et abattus. Anne regardait au-dehors en pressant la main d'Otho. Peu lui importait à présent la discrétion, le monde entier pouvait bien être au courant de leur amour. Elle ne pensait plus qu'à une chose : Otho serait loin d'elle. Elle ne supportait pas cette idée. Elle ne le permettrait pas. Elle devait absolument trouver une solution.

Cette nuit-là, elle eut plus que jamais besoin du refuge de ses bras.

— Prenez-moi pour de bon, supplia-t-elle. Pour vous, mon amour, je suis prête à tout risquer. Tout ce que je veux, c'est être près de vous. Rien d'autre ne compte.

Ce fut merveilleux de se laisser totalement posséder après des années d'abstinence et de frustration, même si Anne n'en éprouva qu'une joie douce-amère qui ne parvint pas à effacer sa tristesse. Mais elle ne se déclarait pas encore vaincue. Elle refusait d'envisager une vie sans Otho. Il y avait sûrement un moyen.

— Je partirai avec vous, déclara-t-elle tandis qu'ils reposaient dans les bras l'un de l'autre.

— Anne, je ne puis vous demander cela, bien que j'y aie pensé, je dois vous l'avouer. Mais je n'ai rien à vous offrir. Étant un bâtard, je ne possède pas de fortune propre. J'ai prévu d'aller voir mon cousin. Je compte sur sa charité et ne peux lui demander de vous recevoir aussi. Votre frère serait furieux et mon cousin en pâtirait.

— Alors épousez-moi sur-le-champ. Mettons Guillaume devant le fait accompli.

— Ma mie, avez-vous réfléchi aux conséquences ? Je vous

épouserais volontiers demain, mais je suis un étranger sur le point d'être expulsé. Le roi Philippe lui-même a ordonné mon renvoi et cela ne fait pas de moi un époux recommandable. Si je vous épousais et que nous retournions à Clèves comme mari et femme, Guillaume serait capable de nous tuer tous les deux.

— Alors marions-nous et allons ailleurs !

— Et où donc ? Soyez réaliste, Anne. J'ai déjà longuement réfléchi à la situation : en quittant l'Angleterre, vous perdriez toutes vos rentes. Comment pourrais-je vous exposer à cela ? Vous avez passé votre vie dans le confort et vous ignorez ce qu'est la misère. Et puis il y a Johann. Il est heureux ici, à votre service. Voudriez-vous le priver de votre soutien ?

— Johann a un métier.

— Oui, mais un compagnon a besoin d'un local pour exercer son métier et il faut de l'argent pour s'établir.

Anne se redressa.

— Alors j'ai une autre idée ! Je suis sûre que les parents adoptifs de Johann nous accueilleraient si nous les informions de la situation.

— Anne, songez à ce que vous leur demanderiez. Ils ne pourraient vous recevoir selon votre rang et cela les mettrait dans une position difficile. Et, même s'ils le pouvaient, ils vivraient dans la crainte de la vengeance du duc. Car, soyez-en sûre, toute l'Europe serait à votre recherche. Les princesses ne disparaissent pas comme bon leur semble. Non, croyez-moi, j'ai beaucoup mieux en tête.

Il l'attira à lui et la berça doucement contre son torse.

— Je vais retourner à Clèves et faire mon possible pour montrer au duc que Franz se trompe. J'espère le convaincre de me laisser réintégrer votre maisonnée avec Jasper et Gertie.

— Mais cela peut prendre beaucoup de temps, gémit-elle.

Puis elle se mit à pleurer.

— C'est le meilleur moyen, murmura-t-il. Je reviendrai vers vous, je vous le promets.

Sa voix se brisa et il mêla ses larmes aux siennes.

Chapitre 30

1556-1557

Le jour tant redouté était arrivé. En privé, Anne et Otho s'étaient déjà fait des adieux passionnés et déchirants, et à présent la maisonnée d'Anne était réunie derrière elle dans la cour extérieure pour assister au départ des trois serviteurs expulsés d'Angleterre. Tous étaient calmes et silencieux, s'étant préparés à l'inévitable.

Otho n'avait jamais paru aussi beau et désirable à Anne que lorsqu'il vint s'incliner devant elle. Il lui baisa la main, ses lèvres s'attardant aussi longuement que la décence le lui permettait. Elle rencontra le regard enflammé de ses yeux bleus et pria pour que ce ne soit pas la dernière fois.

— Au plaisir de nous retrouver bientôt, dit-elle en s'efforçant d'afficher un sourire courageux.

— Adieu, chère dame, répondit-il.

Puis il se détourna et grimpa sur son cheval.

Anne embrassa Jasper et Gertie, sans parvenir à quitter tout à fait Otho du regard. Bientôt ils étaient tous trois en selle et franchissaient le portail de sa demeure. Déjà, ils s'éloignaient. Ils sortaient de sa vie.

Jamais elle ne s'était sentie à ce point abattue. Le matin même, en palpant sa poitrine qu'elle ne surveillait plus depuis des semaines, elle avait constaté que sa grosseur au sein avait augmenté. Elle n'en avait rien dit à Otho, ne voulant pas le laisser partir avec cette inquiétude, mais l'angoisse lui rongeait le cœur : elle était très malade et, même si Otho parvenait à persuader Guillaume de le laisser revenir en Angleterre, il ne serait peut-être pas là à temps.

Cela faisait maintenant plus de cinq mois qu'Otho était absent – cinq longs mois d'une insupportable tristesse, et le duc Guillaume ne lui avait toujours pas accordé d'audience. Anne était au désespoir, folle du besoin de voir celui qu'elle aimait. Elle se sentait très seule. Le temps lui était compté, elle le savait.

Il y avait à présent une plaie sur son sein, si répugnante et malodorante qu'elle fut contrainte de consulter à nouveau le docteur Symonds. Après l'avoir examinée, il plissa le nez et fronça les sourcils.

— Je pourrais essayer plusieurs remèdes, expliqua-t-il. J'ai déjà soigné une religieuse qui souffrait d'un cancer du sein et présentait une plaie similaire. En y appliquant un linge trempé dans l'urine d'un jeune garçon, je lui ai permis de vivre dix ans de plus. J'ai également

connu un médecin qui ne jurait que par l'application de crottin de chèvre mélangé à du miel. Selon lui, il était possible d'éradiquer ainsi un cancer. Voulez-vous essayer l'urine, madame ?

Anne hocha la tête à contrecœur. Le médecin fit venir son jeune fils pour lui demander d'uriner et elle retint son souffle quand il appliqua sur son sein un linge imbibé du liquide encore tiède.

— Nous allons tenter ce traitement tous les jours jusqu'à ce que l'aspect de cette plaie s'améliore, déclara le docteur Symonds. Et, si cela ne fonctionne pas, nous passerons à autre chose.

Ne voulant pas passer son temps à surveiller sa plaie pour guetter une amélioration, Anne évitait de la regarder. Elle se concentra plutôt sur la question de ses finances. Suivant la recommandation de Mr Carew, elle avait engagé sir Richard Freston, mais celui-ci n'était pas aussi efficace que Jasper et manquait d'autorité pour imposer des économies. Une fois de plus, elle se trouva à court d'argent.

L'année précédente, quand elle avait demandé au Conseil une aide financière, ces messieurs les conseillers avaient décidé de lui reprendre Le More, sous le prétexte qu'une maison en moins à entretenir réduirait ses dépenses. Ils lui avaient également suggéré d'échanger Westhorpe contre une autre propriété, mais elle avait résisté. Aujourd'hui, sir Richard Freston et Mr Throckmorton la pressaient de s'en séparer, et elle envisageait sérieusement de leur céder. Quel besoin avait-elle d'un grand palais comme Westhorpe, alors qu'elle possédait déjà Dartford et Penshurst, et avait de plus l'usage de Bletchingley ?

Elle évitait de se regarder dans un miroir, car elle avait été choquée dernièrement de se découvrir aussi pâle et amaigrie. Ses vêtements étaient trop grands, même lacés au plus serré. Ses forces l'abandonnaient peu à peu, elle le sentait. Elle avait remarqué que les gens de sa maisonnée la servaient avec une sollicitude exagérée et se montraient attentifs à ses moindres besoins.

La reine ayant appris qu'elle était souffrante, elle lui fit savoir par lord Paget qu'elle s'en désolait.

— Sa Majesté vous a accordé l'usage du palais de Chelsea, déclara-t-il avec une douceur inhabituelle dans le regard. Il est situé au bord de la Tamise, dans une campagne où l'air est particulièrement sain, et ses magnifiques jardins sont superbes à cette époque de l'année.

— Je suis profondément touchée par la gentillesse de Sa Majesté, apprécia Anne. Chelsea pourrait en effet me revigorer.

— La reine est persuadée que ce serait le lieu idéal pour vous reposer et vous rétablir, poursuivit Paget. En ce qui me concerne, je souhaite à Votre Altesse un prompt retour à la santé. Que Dieu vous garde.

Estimant qu'un changement ne pouvait que lui faire du bien, elle partit avec sa maisonnée en mai, dès qu'elle reçut les clés de Chelsea.

En découvrant l'exquis petit palais dont les fenêtres à meneaux brillaient au soleil, elle se désola de ne pas avoir Otho auprès d'elle. Le manque créé par son absence lui causait une douleur constante et aiguë, plus pénible encore que celle de son sein. Otho aurait adoré cet endroit ! C'était véritablement un havre de paix et elle se prit à espérer que l'air sain qu'elle y respirait parviendrait à la guérir.

— Je vais me promener un peu avant d'explorer l'intérieur, annonça-t-elle en arrivant. Les jardins sont en pleine floraison.

Descendant de sa litière, elle prit le bras de Johann et remonta lentement le chemin menant à son jardin particulier, en savourant le parfum enivrant des parterres de romarin, des bordures de lavande, des roses de damas et des haies de troènes. Il y avait des cerisiers, des noisetiers, des pruniers, et même des pêchers.

— La reine Catherine Parr n'a-t-elle pas vécu ici avec l'amiral Seymour ? demanda-t-elle à sir John Guildford, qui suivait avec ses autres officiers et dames.

Mère Lowe traînait un peu en arrière, appuyée sur un bâton, en admirant les fleurs.

— Si, madame, puis le palais a été loué à la veuve du duc de Northumberland. Je crois que c'est depuis sa mort l'année dernière qu'il est entre les mains de la Couronne.

Le palais en question était une construction de briques comportant au rez-de-chaussée trois salles communes de bonnes dimensions, trois parloirs, trois cuisines et un certain nombre de belles salles. À l'étage, Anne trouva trois salles privées et dix-sept chambres à coucher. Elle jeta son dévolu sur une chambre avec vue sur le grand jardin.

Le tour des lieux l'ayant épuisée, elle s'allongea sur son lit pour dormir, en offrant son visage à la caresse de la brise qui entrait par la fenêtre.

— Otho, mon bien-aimé, murmura-t-elle. Je t'en prie, reviens vite !

Ce fut la douleur qui la réveilla. La plaie de son sein l'élançait comme jamais auparavant. Elle tâcha de reprendre son souffle, en grimaçant.

Assise près de son lit, mère Lowe l'observait d'un air inquiet. Anne lui avait caché la gravité de son mal pour ne pas la perturber, car elle était maintenant âgée et fragile. Mais rien n'échappait aux yeux délavés de la vieille femme.

— Je ne suis pas aveugle, savez-vous, déclara-t-elle. Je vois que vous souffrez. Cela fait un certain temps que vous n'allez pas bien, n'est-ce pas ?

— En effet, reconnut Anne. Je ne vous ai rien dit pour ne pas vous inquiéter. Mais je me sens plutôt mal et ça ne s'améliore pas. En vérité, mon état empire chaque jour et j'ai peur !

Elle s'agrippa à la main de mère Lowe.

— Calmez-vous, mon enfant, murmura la nourrice en lui caressant les cheveux. Dites-moi ce qui vous fait tant souffrir.

— Je vais vous montrer.

Anne délaça son corsage et fit descendre sa chemise. Mère Lowe recula, une expression horrifiée sur le visage, puis s'empressa d'afficher un sourire rassurant.

— Nous devrions demander au docteur Symonds de regarder à nouveau, murmura-t-elle d'une voix altérée.

Le médecin arriva rapidement et examina la plaie, les lèvres pincées. Anne s'obligea à regarder elle aussi, et le regretta aussitôt. La chair était mauve et noircie, avec une surface rugueuse.

— Le remède à base d'urine n'a pas fonctionné, chuchota-t-elle.

Il y eut un temps de silence.

— Non, madame, il n'a pas fonctionné, mais nous pouvons en essayer d'autres. Je recommande un cataplasme d'huile de rose, de plomb brûlé et de camphre, que je ferai mélanger dans un mortier. Une bonne couche sur la plaie attaquera son amertume.

Anne ne pouvait que l'espérer. Tandis qu'il appliquait la pommade ainsi obtenue – un onguent épais à l'odeur âcre –, mère Lowe récita avec elle de ferventes prières pour demander au Seigneur de lui accorder une prompte guérison.

Ce même mois, on apprit que sir Thomas Cawarden avait été emmené à la prison de la Fleet. Sir John ne connaissait pas le motif de son arrestation, mais craignait une accusation d'hérésie. Anne pria pour qu'il fût innocenté. Carwaden était lui-même son pire ennemi, c'était certain, en raison de son imprudence et de sa tendance à trop parler. Elle aurait volontiers parié qu'il était compromis dans tous les complots contre la reine.

Mais peu à peu, à mesure que les jours s'allongeaient, Anne oublia sir Thomas. Elle s'éloignait doucement des vaines préoccupations du monde. En juin, son univers s'était réduit à sa chambre à coucher, car elle n'avait plus la force de quitter le lit. L'onguent n'avait servi à rien, mais le docteur Symonds cherchait encore des solutions pour la guérir, ou au moins atténuer un peu ses souffrances. Car à présent, la douleur la rongeait. Son chirurgien, Mr Blundey, pratiquait des saignées le plus souvent possible, pour rééquilibrer les humeurs de son corps et le débarrasser du poison qui le détruisait.

Mère Lowe demeurait en permanence à ses côtés, insistant pour accomplir elle-même les tâches les plus ingrates. Les autres dames et

servantes se montraient elles aussi toujours prêtes à aider leur maîtresse. *Meister* Schoulenburg lui servait les meilleurs plats, en petites portions, car elle ne pouvait pas manger en quantité, et tous ses officiers et serviteurs se donnaient du mal pour veiller à son confort. Elle se sentait entourée d'amour. Mais l'amour d'Otho, celui dont elle aurait eu le plus besoin, lui était malheureusement refusé.

À la mi-juillet, Anne comprit qu'elle était mourante. Elle en était venue à prier pour que la fin arrivât bientôt, car elle ne supportait plus la douleur et aucun remède ne la soulageait plus. Elle n'avait pas reçu de bonnes nouvelles de Clèves et savait maintenant que, à moins d'un miracle, elle ne reverrait jamais son bien-aimé Otho dans ce monde. Tout ce qui lui restait de lui, c'était leur fils, qu'elle voyait rarement, car ses fonctions ne l'amenaient pas dans la chambre de la malade. Il lui manquait.

Dans ses rêves, elle recouvrait la santé et pouvait enfin vivre au grand jour son amour avec Otho, libre des entraves et des conventions imposées par d'autres. Parfois, les rêves étaient tellement vivaces qu'il lui fallait un temps au moment du réveil pour reprendre pied dans la réalité. C'était alors un déchirement que d'être ramenée à sa triste existence.

Sachant qu'elle n'en avait plus pour longtemps, elle fit appeler un notaire pour dicter son testament. Cela prit quatre jours, tant l'effort la fatiguait.

— Je confie mon âme à la Sainte Trinité et mon corps sera enterré là où il plaira au Seigneur, déclara-t-elle. Je prie Sa Très Gracieuse Majesté la reine de veiller à ce que mes dettes soient payées ; et je demande que mes exécuteurs testamentaires soient de bons maîtres pour mes pauvres serviteurs, à qui je donne et lègue, ainsi qu'à mes fidèles officiers, une année entière de salaire, et autant de tissu noir que nécessaire pour faire à chacun d'eux un habit de deuil avec un capuchon et un manteau. Et puis…

La douleur devenant insoutenable, elle dut s'interrompre.

Le lendemain, se sentant un peu mieux, elle demanda au notaire de dresser une liste de ce qu'elle tenait à laisser à mère Lowe et aux dames de sa Chambre privée pour le soin qu'elles avaient mis à la servir et, dernièrement, à la soigner. Ensuite elle dut se reposer et prit un peu de potage. Dans l'après-midi, elle énuméra les legs à ses gentilshommes, à ses gardes et à ses palefreniers, en insistant pour que chacun de leurs enfants reçût une livre.

Le troisième jour, se sentant de plus en plus faible, elle ordonna que l'on remît à Guillaume sa bague en or avec le diamant en forme de cœur. À l'épouse de ce dernier, elle laissa une bague en rubis, et à Emily une autre bague sertie de diamants. Elle eut également une

pensée pour la duchesse de Suffolk, qui avait été une amie pour elle dans le passé : elle aurait une bague en or avec un gros diamant taillé en « table épaisse ». Enfin, elle laissa une bague à lord Paget pour le remercier de sa gentillesse lors de leur dernière rencontre.

De nouveau, elle dut s'interrompre et fit savoir au notaire qu'elle poursuivrait plus tard. La douleur était si forte qu'elle pouvait à peine parler. Elle baissa les yeux sur son corps amaigri, qui se devinait à peine sous la légère courtepointe. Elle était en train de s'effacer du monde.

Le soir, elle se sentit capable de reprendre. Elle ordonna que sa vaisselle, ses bijoux et ses robes fussent vendus avec ses autres biens pour payer ses dettes, ses legs et ses frais d'enterrement.

Elle pensa au docteur Symonds et à Mr Blundey, qui méritaient d'être bien récompensés de leurs efforts. Elle n'oublia pas non plus ses aumôniers, à qui elle demanda de prier pour elle, ni sa vieille blanchisseuse. Elle laissa de l'argent pour l'éducation des enfants qu'elle aidait par charité et pour les pauvres de Richmond, Bletchingley, Hever et Dartford.

C'était douloureux pour elle de ne pouvoir reconnaître Johann comme son fils, car elle aurait voulu le favoriser, mais elle dut se contenter de lui léguer la même somme qu'aux autres serviteurs. À Otho, elle laissa vingt livres, ne pouvant faire plus. C'était bien peu pour le dévouement qu'il lui avait manifesté au fil des ans et pour tout ce qu'il représentait pour elle, mais il comprendrait et cela l'aiderait au moins à démarrer une nouvelle vie à Clèves.

Le quatrième jour, elle pensa à ceux qui ne figuraient pas encore sur son testament. Ses domestiques allemands souhaiteraient sans doute rentrer chez eux, à Clèves. Elle n'oublia pas de prévoir une somme pour les aider à partir.

— Enfin, je souhaite vivement que notre chère souveraine tant aimée, la reine Marie, soit la gardienne de mon testament et qu'elle en assure l'exécution de la manière qui semblera la meilleure pour le salut de mon âme, murmura-t-elle. En témoignage de la confiance et de l'affection particulières que je lui porte, je souhaite qu'elle reçoive mon plus beau bijou. Et, parce que le défunt père de Sa Majesté, le grand roi Henri VIII, m'avait promis de considérer mes serviteurs comme les siens si je venais à mourir avant lui, je la supplie de prendre avec elle les gens de ma maisonnée qui seront dans le besoin. Et j'aimerais que lady Élisabeth ait mon deuxième plus beau bijou.

Après quelques legs supplémentaires à ses exécuteurs testamentaires, ce fut terminé. Le notaire lui remit le document et elle signa d'une main mal assurée : « Anna, fille de Clèves ».

L'homme posa sur elle un regard plein de douceur.

— Madame, depuis des années que j'exerce mes fonctions, j'ai rédigé de nombreux testaments et je dois dire que le vôtre est un modèle de bonté et de compassion. Que Dieu vous bénisse et soulage vos souffrances.

Ses aumôniers la veillèrent toute la nuit, agenouillés près de son lit, à prier. Sentant ses forces s'amenuiser et la mort approcher, elle décida que le moment était venu de s'occuper de ce qu'il lui restait à régler sur cette Terre pour partir l'esprit en paix.

— Faites venir Johann, demanda-t-elle à sir Otto Rumpello, sans se préoccuper d'interrompre ses prières. Tout de suite, car cela ne peut attendre.

Il lui jeta un regard interrogateur, mais se releva et s'éloigna en hâte.

Quand Johann arriva, manifestement choqué de la trouver aussi mal en point, elle renvoya ses aumôniers.

— Étant mourante, je voulais vous voir une dernière fois, expliqua-t-elle en lui tendant la main.

— Non ! protesta-t-il, les yeux humides de chagrin. Vous ne pouvez être en train de mourir.

Elle lui pressa la main pour le réconforter.

— C'est la volonté de Dieu et nous devons nous y soumettre. Je vous ai fait un legs que j'estime insuffisant et je vous dois pour cela des explications. Cher Johann. Encore aujourd'hui, il me faut garder le secret…

Elle était tellement émue qu'elle eut du mal à poursuivre et demeura quelques instants à contempler le visage de son fils. Puis elle parvint à parler, bien que cela lui demandât un gros effort.

— Cher Johann, sachez que vous êtes mon fils. Et que Otho von Wylich est votre père.

Il la dévisagea un instant en silence, les yeux pleins de larmes.

— Est-ce que je rêve ? murmura-t-il enfin. En vérité, je ne sais que dire.

— Ne m'en veuillez pas de vous avoir caché la vérité, supplia-t-elle. Quand je serai partie, allez trouver votre père à Clèves, il vous expliquera tout. Je veux que vous sachiez que je vous aime de tout mon cœur, depuis toujours, et que le drame de ma vie a été de ne pouvoir vous reconnaître comme mien. Mais je vous ai chéri en secret, j'ai veillé sur vous du mieux que je pouvais et je n'ai cessé de penser à vous. L'amour que je vous porte, vous le garderez dans votre cœur partout où vous irez. C'est là le véritable legs que je vous fais.

Johann se pencha en avant, les joues couvertes de larmes, et la prit dans ses bras.

— Ainsi, vous êtes ma mère, murmura-t-il d'un ton étonné. Je crois

qu'au fond de moi je le savais, car j'éprouvais pour vous une profonde affection.

— Dites-moi que vous me pardonnez ! l'implora Anne en l'étreignant avec le peu de forces qui lui restaient.

— Je vous pardonnerais n'importe quoi, ma mère, vous le savez, pleura-t-il. Je me doute que vous aviez vos raisons pour agir ainsi et je suis fier d'être votre enfant !

Ce fut alors qu'une douleur aiguë comme un coup de couteau lui transperça le sein, lui arrachant un cri effrayant. Johann appela à l'aide. Ils vinrent tous précipitamment – l'aumônier, le médecin, les servantes, et même mère Lowe en dépit de ses jambes ankylosées. Bientôt, toute la maisonnée se pressa dans la chambre à coucher.

Sir Otto administra à Anne les derniers sacrements de l'Église, tandis que tout le monde s'agenouillait autour du lit. La douleur était si intense qu'Anne avait à peine conscience de faire la paix avec Dieu pour son ultime voyage. Après la dernière bénédiction et l'onction d'huile sainte, elle demeura allongée en essayant de faire abstraction de sa souffrance. De chaque côté du lit, mère Lowe et Johann lui tenaient la main. Elle entendit des pleurs et songea qu'on aurait dû plutôt se réjouir pour elle, car au moins son calvaire allait bientôt prendre fin.

Soudain, la douleur disparut et elle le vit, franchissant la porte, son bel Otho, toujours aussi éblouissant. Il vint se placer aux côtés de Johann. Enfin ils étaient réunis. Le cœur d'Anne débordait de joie. Otho avait tenu sa promesse. Il était revenu.

Note de l'autrice

Anne de Clèves fut l'unique épouse du roi Henri VIII à qui l'on accorda l'honneur d'être enterrée dans l'abbaye de Westminster. Le 3 août 1557, sur ordre de la reine Marie, on l'inhuma en grande pompe dans le transept sud. Pour le monument funéraire, Marie fit venir de Clèves un compatriote d'Anne, le tailleur de pierre Théodore Haveus – son travail, qui demeura inachevé, fait figurer pour la première fois en Angleterre la représentation d'un crâne humain avec deux tibias croisés. Aujourd'hui, il n'en reste qu'un socle en pierre de taille surmonté de trois éléments ornés de panneaux richement sculptés – comportant les initiales d'Anne, les armoiries couronnées du duché de Clèves et des ornements de style Renaissance. Le visiteur ne peut néanmoins voir cet ensemble, car il est masqué par deux autres sépultures datant de la fin du XVIIe siècle.

Marie Tudor ne survécut pas longtemps à Anne. Elle mourut le 17 novembre 1558 et fut enterrée non loin d'elle, dans l'aile nord de la chapelle Henri VII. Sa sœur Élisabeth Ire qui lui succéda, reposera elle aussi un peu plus tard dans l'abbaye de Westminster, quand la dynastie des Tudor s'éteindra, en 1603.

Anne de Clèves, comme on l'appelle communément, signait « Anna » et c'était aussi le nom que lui donnait Henri VIII. En Allemand, son nom serait Anna von Kleve. Kleve étant le nom de sa ville de naissance et du duché correspondant. Clèves en est la forme francisée.

Il est difficile de déterminer pourquoi Anne déplut à ce point à Henri VIII. Le roi était suffisamment soucieux de la raison d'État pour accepter la nécessité d'un mariage assujetti aux intérêts supérieurs du royaume. Mais il conçut apparemment pour Anne une telle aversion qu'il faillit en oublier la diplomatie, prenant ainsi le risque de s'aliéner l'amitié du duc de Clèves et des princes allemands dont il avait tant besoin.

On dit communément qu'il la jugea peu attirante et qu'elle ne ressemblait pas à son portrait. En la peignant de face, Holbein avait sans doute fait le choix le plus flatteur, ce qui n'empêcha pas Wotton de juger que le tableau présentait une réelle ressemblance avec le modèle, et il n'est nulle part mentionné que Henri se serait plaint d'avoir été trompé par Holbein. Il est vrai cependant que les portraits montrant Anne de trois quarts sont moins avantageux. L'un d'eux, qui se trouve au St John's College d'Oxford, montre un visage anguleux, un menton pointu et proéminent, des yeux lourds et un long nez. De

récentes radiographies de ce même portrait ont révélé un nez encore plus long qui fut ensuite retouché. Un autre portrait, conservé au Trinity College de Cambridge, présente Anne avec des traits encore plus grossiers. Elle n'était probablement pas d'une grande beauté, comme l'attestent les rapports de l'ambassadeur français Marillac. Pourtant, Henri VIII lui-même dut reconnaître qu'elle était « mince et bien faite ». D'autres vont même jusqu'à la décrire comme belle, voire séduisante.

Henri était un homme extrêmement délicat et se plaignit après sa nuit de noces « des odeurs très déplaisantes » dégagées par son épouse, particularité qui contribua probablement à la répugnance qu'elle lui inspira. Peut-être fut-il également déçu par son manque d'éducation, sa conversation sans esprit et son absence de dons musicaux, autant de qualités qu'il estimait grandement chez une femme. Mais aucune source de l'époque ne confirme l'affirmation de l'évêque Burnet, datant de la fin du XVIIe siècle et reprise par Tobias Smollett au XVIIIe siècle, selon laquelle le roi aurait qualifié Anne de « grande jument des Flandres ».

En ce qui concerne la virginité d'Anne le soir de sa nuit de noces, ce sont des remarques de Henri VIII maintes fois rapportées qui m'ont amenée à la mettre en doute et m'ont inspiré l'intrigue qui traverse ce livre – intrigue qui suscitera la controverse, je n'en doute pas.

Le lendemain de sa nuit de noces, le roi déclara en effet à Thomas Cromwell : « Elle ne me plaisait pas bien auparavant, mais à présent elle me plaît encore moins, car, ayant tâté son ventre et ses seins, j'en vins à la conclusion qu'elle n'était pas jeune fille, ce qui me frappa tant au cœur quand je m'en rendis compte que je n'eus ensuite ni la volonté ni le courage d'aller plus loin. »

Durant les semaines qui suivirent, le roi adressa des plaintes similaires à d'autres personnes, affirmant qu'il ne pensait « pas avoir affaire à une jeune fille, en raison du relâchement de son ventre et de ses seins, et aussi à d'autres signes », et concluant : « Je l'ai laissée aussi vierge que je l'avais trouvée. »

Pendant des mois, j'ai échafaudé un certain nombre d'explications pour justifier de tels propos. Découvrir que sa fiancée n'était pas vierge ne constituait pas en soi un motif d'annulation, tandis que la non-consommation du mariage en était un, et en rejeter la faute sur Anne évitait au roi de perdre la face – le bruit commençait à courir qu'il devenait impuissant. Ainsi, le plus simple pour le roi était donc d'affirmer qu'il existait un obstacle à la consommation du mariage. Un autre motif d'annulation fut l'impossibilité pour le duc de Clèves de fournir la preuve que les précédentes fiançailles d'Anne avaient été correctement rompues.

En dépit de ces faits, il faut noter que Henri passa plusieurs nuits auprès d'Anne, l'approchant et explorant son corps, ce qui suggère qu'il avait sans doute au départ l'intention de passer à l'acte. Il est donc très possible que, ayant finalement acquis la certitude qu'elle n'était pas vierge, il ait décidé de ne pas aller jusqu'au bout.

Faisons l'hypothèse qu'il ait réellement douté de la virginité d'Anne, comme il le rapporta à Cromwell et à d'autres.

Henri avait une grande expérience des femmes. Avant Anne, il avait partagé la couche de trois épouses, lesquelles totalisaient à elles trois au moins onze grossesses. Il était certainement capable de reconnaître les marques laissées par un tel événement. Le ventre et les seins relâchés de la jeune femme, ainsi que « d'autres signes », comme il le mentionne, ont pu être considérés par lui comme la preuve qu'elle avait déjà porté un enfant.

Il est assez difficile d'imaginer que la jeune princesse de Clèves ait pu avoir l'occasion de concevoir un enfant avant son mariage, car tous les témoignages s'accordent sur le fait qu'elle avait reçu une éducation très stricte et avait été sous la surveillance constante de sa mère. Cependant, son innocence aurait pu la rendre vulnérable aux attentions d'un jeune homme trop empressé, peut-être l'un de ses nombreux cousins (qui aurait pu être considéré comme une compagnie sûre et innocente en raison de leur parenté, mais aurait pu abuser d'elle en profitant de sa naïveté). Il se peut aussi qu'elle ait été une partenaire consentante : car après tout, elle était la petite-fille du libidineux et prolifique « Faiseur d'enfants ». Par ailleurs, il y aura plus tard à son sujet des rumeurs concernant son penchant pour le vin, certains débordements de conduite et des grossesses tenues secrètes. En suivant ce fil conducteur, j'ai d'abord craint de ne pas rendre justice à un personnage connu généralement pour sa vertu, mais, après avoir fouillé plus avant son histoire, j'ai découvert des éléments m'encourageant dans cette voie. Pour commencer, il n'est pas anodin que Henri, recherchant des motifs d'annulation, ait préféré s'appuyer sur de précédentes fiançailles plutôt que sur la non-consommation du mariage. Il fut question d'examiner Anne pour prouver sa virginité, mais on en resta aux intentions. Henri craignait-il qu'un examen ne révèle qu'elle n'était pas vierge ? Comment aurait-il pu alors prouver qu'elle avait été déflorée avant le mariage ? Accuser son épouse de fornication aurait pu conduire à une rupture diplomatique avec Clèves.

Au cours de la procédure d'annulation, Henri fit des déclarations contradictoires à propos de la virginité d'Anne le soir de leur nuit de noces. Il assura par exemple : « Je n'ai jamais consenti à me marier par amour pour la femme qu'elle est, et, à supposer qu'elle fût venue à moi avec sa *virginité* [italiques de l'autrice], je ne la lui ai point ôtée

par une véritable copulation charnelle. » Mais il affirme par ailleurs qu'Anne était vierge, déclaration rendant inutile un examen médical qui aurait pu révéler qu'elle ne l'était pas – avec les problèmes que cela eût risqué d'entraîner.

De son côté, Anne a toujours soutenu qu'elle ne s'était offerte qu'à un seul homme. Elle accepta l'annulation en « confessant l'intégrité de son corps, resté indemne de tout acte de connaissance charnelle ». Bien entendu, elle ne pouvait concéder qu'elle n'était pas venue jeune fille à Henri. L'acte du Parlement confirmant l'annulation stipule ce qui suit : « Lady Anne a clairement confessé ne pas avoir connu charnellement le corps du roi. » Cette phrase sibylline pourrait-elle laisser entendre qu'elle en avait connu un autre ? Peu après, Anne affirma aux conseillers qu'elle « n'avait dit que la vérité, tant en ce qui concernait l'intégrité que la pureté de son corps ». Elle déclara également à son frère que son corps avait « conservé l'intégrité avec laquelle il était arrivé dans le royaume d'Angleterre ». On pourrait décider de la croire et conclure à sa virginité.

Ce n'est pourtant pas l'avis des réformateurs de l'époque, si l'on en juge par ce commentaire plein d'ironie : « La réponse de l'archevêque de Cantorbéry et des autres évêques à la lettre du roi leur enjoignant de juger l'affaire, à savoir qu'ils ont trouvé qu'Anne de Clèves était encore jeune fille, est en effet très vraisemblable ! » Ceux-là avaient du mal à croire que Henri n'avait pas défloré la dame – et peut-être doutaient-ils aussi de sa virginité avant lui.

Plus tard, au XVIIe siècle, le biographe de Henri VIII, lord Herbert, évoque des « causes secrètes » qui auraient pu être utilisées pour prouver l'invalidité du mariage, mais ne furent jamais mises en avant, ajoutant que « le roi, sans grande nécessité, ne les aurait pas divulguées, parce qu'elles touchaient à l'honneur de la dame ». Ces causes secrètes auraient-elles pu être liées aux doutes maintes fois exprimés par Henri sur la virginité d'Anne ? Si elle avait contesté la nullité de leur mariage, il les aurait probablement explicitées et utilisées.

Seize mois après son divorce, Anne s'était déjà fait une réputation. En décembre 1541, Chapuys rapporta une conversation avec sir William Paget au sujet du comportement de la princesse de Clèves et des rumeurs qui couraient à son sujet. Apparemment, nul n'ignorait, dans Londres comme aux Pays-Bas, que le vin n'était pas l'unique excès auquel elle se livrait. Sa liberté retrouvée lui était sans doute montée à la tête, tout comme l'alcool.

Un curieux événement survenu en décembre 1541 est à la base d'un autre épisode du roman. Les conseillers de Sa Majesté l'informent alors qu'ils « s'intéressent à une affaire, à savoir que lady Anne

de Clèves aurait accouché d'un beau garçon ». Pire encore, le bruit court que l'enfant « ne serait autre que celui de Sa Majesté le roi, conçu avec lui [en janvier] alors qu'elle était à Hampton Court, ce qui est une calomnie des plus abominables ». Le bébé serait né à la fin du mois de septembre. Selon l'ambassadeur Chapuys, la rumeur se répandit largement.

Ce qui s'est passé correspond en grande partie à ce qui est décrit dans le roman. Le roi se montra soucieux de savoir si la rumeur était fondée. On peut pratiquement exclure la possibilité qu'il ait couché avec Anne, alors qu'il était déjà très épris de Catherine Howard. En revanche, il cherchait à savoir si Anne avait pu commettre une faute susceptible de le libérer de ses obligations financières envers elle. Les efforts considérables déployés par son Conseil privé pour enquêter sur cette affaire montrent à quel point elle fut prise au sérieux. C'était une trahison que de calomnier le roi, et une autre de sous-entendre que son mariage avec Anne pouvait être valide, ce qui explique sans doute la grande discrétion avec laquelle les conseillers traitèrent le sujet.

La rumeur provenait de deux jeunes femmes de la maisonnée d'Anne, Frances Lilgrave et Jane Ratsey. Frances refusa toujours de dire d'où elle tenait ses informations, ce qui laisse accroire qu'elle avait tout inventé ou qu'elle protégeait quelqu'un. Jane Ratsey ayant elle aussi refusé de dire ce qu'elle savait, on peut raisonnablement privilégier la seconde hypothèse – peut-être aussi leurs sources auraient-elles mené directement à Anne.

Bien que les historiens modernes admettent comme un fait établi qu'Anne n'a jamais porté d'enfant, la possibilité demeure qu'elle en ait porté un, même s'il ne s'agissait sûrement pas de celui du roi. On ne retrouve pas la trace de ses déplacements après le début du printemps et elle semble avoir passé l'année à la campagne dans un endroit retiré. Avec la complicité de quelques dames de compagnie, elle aurait très bien pu dissimuler une grossesse et une naissance.

On pourrait bien sûr interpréter tout cela autrement et conclure qu'Anne fut simplement victime de ragots malveillants. Mais le fait que les rumeurs proviennent de son entourage ne va pas dans le sens de cette dernière hypothèse.

Anne était-elle aussi innocente que le suggère la conversation avec lady Rutland, lady Rochford et lady Edgcumbe (rapportée presque mot pour mot dans ce roman) ? On peut d'autant plus en douter qu'un mois plus tard le chambellan d'Anne, lord Rutland, avait toujours du mal à la comprendre, car elle ne maîtrisait pas encore l'anglais. Pourtant, dans l'échange dont témoignent ses dames, Anne parle clairement leur langue, sans la moindre faute. Il est possible qu'elle ait réussi à se faire comprendre par l'intermédiaire d'un interprète – ou alors elle n'a pas vraiment prononcé les mots qu'on lui attribue. De

toute évidence, les trois *ladies* savaient que le mariage avec le roi n'avait pas été consommé et avaient probablement reçu des instructions officielles pour l'amener à l'admettre afin de fournir un motif d'annulation, car cette conversation concernant ses rapports avec le roi apparaît dans une déposition venant appuyer la dissolution du mariage.

Par ailleurs, Anne était-elle totalement ignorante, comme elle ne cessait de le clamer ? Ces mots, si tant est qu'elle les ait prononcés, contenaient peut-être une part d'ironie. Il semble inconcevable qu'elle ait atteint l'âge de vingt-quatre ans sans rien savoir des rapports charnels entre hommes et femmes. Elle avait grandi dans une Cour peuplée des bâtards de son grand-père. En admettant que cela ne l'ait pas intriguée et qu'elle n'ait posé aucune question à leur sujet, et en supposant que sa mère ait négligé de lui parler du devoir conjugal, elle aura forcément remarqué, le soir de sa nuit de noces, les sculptures plutôt explicites de la tête de lit. Les caresses de Henri sur son corps et ses tentatives pour consommer le mariage, doublées des souhaits maintes fois exprimés concernant les héritiers qu'il attendait d'une reine, ont forcément amené la jeune femme à penser que la rencontre dans un lit conjugal ne se limitait pas à un échange de baisers.

En ce qui concerne Otho von Wylich, j'ai découvert son existence dans la remarquable généalogie du site web http ://vanosnabrugge.org. Les liens familiaux d'Anne avec ceux qui l'ont accompagnée en Angleterre y sont clairement décrits. Il me fallait un cousin du même âge qu'elle pour en faire son séducteur : Otho répondait à tous mes critères. L'histoire de leur liaison est une fiction, bien sûr, tout comme les récits de ses grossesses et ce qui concerne son supposé fils, Johann – tout cela s'est développé à mesure que je donnais libre cours à mon imagination. Mais il y eut bel et bien un Otho von Wylich dans le cortège anglais de la maisonnée d'Anne. Otho la servit pendant dix-sept ans. Son retour à Clèves est décrit dans le roman.

Un certain Johann de Juliers est également mentionné (dans le testament d'Anne) comme faisant partie de sa maisonnée vers la fin de sa vie. Son identité est incertaine, mais il est peu probable qu'il s'agisse de Johann, l'oncle bâtard d'Anne, car ce dernier était surtout connu sous le surnom de « Bâtard de Juliers ». Bien que le Bâtard ait fait partie de l'escorte qui accompagna Anne en Angleterre, il ne figure plus dans la liste de ses gens en juillet 1540. De plus, le « Johann de Juliers » à qui elle fit un petit legs en 1557 semble avoir été d'un rang inférieur au Bâtard.

Hormis les intrigues que je viens de mentionner, le roman s'inspire

très étroitement des faits historiques. J'ai modernisé le langage des sources quand cela était nécessaire. Dans les passages couvrant les négociations et préparatifs du mariage d'Anne, j'ai légèrement condensé certains événements, pour éviter les répétitions. Certains s'étendant sur plus d'un mois sont représentés en quelques scènes respectant à peu près la chronologie.

Les négociations pour le mariage d'Anne, son voyage en Angleterre, les mois passés en tant que reine, ses demeures et ses gens, ainsi que les tensions entre ces derniers, sont fidèlement décrits. Il en va de même pour la carrière de sir Thomas Cawarden, qui a probablement été impliqué dans nombre de conspirations contre Marie Tudor. Durant la rébellion de Wyatt, Anne fut soupçonnée (bien qu'il n'y ait aucune trace de l'interrogatoire que je mentionne dans le roman), et la reine Marie s'abstint par la suite de manifester à Anne le moindre signe d'amitié avant de la savoir mourante.

Je me suis inspirée des lettres que Henri VIII envoya à Anne Boleyn et à Jeanne Seymour pour écrire sa première lettre d'amour à Anne de Clèves.

On ne peut affirmer avec certitude que Florence de Diaceto complotait avec les Français. La saisie de ses papiers suggère qu'on le soupçonna d'intriguer pour le compte d'Anne et que celle-ci était impliquée dans les manœuvres politiques de son frère et de Henri II de France contre l'Angleterre. En 1555, le docteur Wotton, devenu ambassadeur en France, écrivit au secrétaire d'État de la reine Marie que Florence, en proie à des difficultés, avait dû quitter l'Angleterre et avait été vu à Paris. Wotton le fit surveiller et apprit qu'il avait rencontré à plusieurs reprises le connétable de France et l'ensemble du Conseil, ce qui l'amena à penser qu'il n'était pas venu avec « de bonnes intentions ». Mais il ne fut ensuite plus fait mention de cette affaire.

L'un des panneaux de bois sculpté commandés par Anne dans le roman pour la cheminée de Bletchingley se trouve aujourd'hui au château de Hever. Quant au manteau de cheminée de Bletchingley (aujourd'hui au prieuré de Reigate), il pourrait avoir été fabriqué pour le palais de Sans-Pareil de Henri VIII. Mais nous savons par ailleurs qu'Anne a installé des panneaux de bois sculpté dans une de ses résidences ultérieures, aussi il est possible que ce soit elle qui ait commandé le manteau de cheminée. La scène où Anne voit Cawarden depuis son coche alors qu'elle quitte le palais de Sans-Pareil m'a été inspirée par une légende : on aurait entendu à cet endroit les bruits d'un banquet fantôme. Des personnes rapportent également avoir vu un grand homme au visage fin, vêtu d'une cape et d'un chapeau noir, debout près de la porte orientale, observant le parc ou le palais, avec

sur le visage une expression sombre et mélancolique.

On ignore la nature de la maladie qui emporta Anne. Au printemps 1557, lorsque sa santé commença à décliner sérieusement, elle était probablement malade depuis un certain temps. Certains ont émis l'hypothèse qu'elle souffrait d'un cancer, ce qui est possible. Il ressort clairement de son testament que son médecin ainsi que mère Lowe (qui était sans doute devenue une figure maternelle pour elle), ses dames, son personnel de cuisine, ses officiers de maison et ses serviteurs s'occupèrent d'elle durant cette dernière période, « prenant grand soin » de l'inciter à s'alimenter et de veiller à son confort, ce qui suggère qu'elle était alitée et avait besoin de soins constants. Son chirurgien, Alard Blundey, fut également appelé à son chevet. Les barbiers-chirurgiens comme Blundey, cité dans le testament d'Anne, pratiquaient non seulement des opérations, mais aussi des soins dentaires et des saignées pour équilibrer les « humeurs » du corps et le maintenir en bonne santé. Blundey a peut-être opéré Anne, bien que je ne le mentionne pas dans le roman – il m'a semblé que sa fin était suffisamment poignante. La chirurgie sans anesthésie était une véritable torture, mais une étude récente des instruments chirurgicaux trouvés à bord du *Mary Rose* prouve que les praticiens des Tudors étaient bien plus compétents et avancés dans leur art qu'on ne le soupçonnait jusqu'à présent. Si Anne a été opérée, ce fut en tout cas en vain.

J'ai une dette envers l'historienne Elizabeth Norton, qui m'a présenté de nouveaux points de vue sur Anne, en attirant mon attention sur les dépêches de Karl Harst, l'ambassadeur de Clèves, qui proposent un récit de l'annulation de son mariage avec le roi quelque peu différent de celui des sources officielles anglaises. L'excellente biographie d'Anne par Mrs Norton m'a été particulièrement utile.

Pour les sources que j'ai consultées, le lecteur est invité à se reporter aux bibliographies détaillées de mes ouvrages sur les Tudors, notamment *The Six Wives of Henry VIII* (*Les Six Épouses d'Henri VIII*) et *Henry VIII: King and Court* (*Henri VIII : le roi et sa Cour*). Parmi les nombreux ouvrages que j'ai lus pour mettre à jour mes recherches, les suivants m'ont été très utiles : *Anne of Cleves*, de Mary Saaler (Londres, 1995) ; *In the Footsteps of the Six Wives of Henry VIII* (*Sur les traces des six femmes d'Henri VIII*), de Sarah Morris et Natalie Grueninger (Stroud, 2016), et *The Marrying of Anne of Cleves (Le mariage d'Anne de Clèves),* de Retha Warnicke (Cambridge, 2000). *L'Internet Sacred Text Archive* (*Archives en ligne des textes sacrés*) a servi de base à mes recherches sur les légendes allemandes. Les passages relatifs au

traitement du cancer s'inspirent largement de *A Discourse of the Whole Art of Chyrurgerie* (*Discours sur l'art de la chirurgie*), de Peter Lowe, 1612.

Remerciements

Je suis extrêmement reconnaissante à mes éditrices, Mari Evans chez Headline au Royaume-Uni et Susanna Porter chez Ballantine aux États-Unis, pour m'avoir demandé d'écrire l'histoire d'Anne, me permettant ainsi de lui donner vie, et pour leur formidable soutien. Merci infiniment à Flora Rees pour son approche sympathique et créative de l'édition, et pour les améliorations apportées à mon livre. Je remercie également Caitlin Raynor, Jo Liddiard, Sara Adams, Frances Edwards, Jennifer Harlow, Phil Norman et toute la fabuleuse équipe de Headline à Londres, ainsi qu'Emily Hartley, Melanie DeNardo, Kim Hovey, et l'équipe incroyable de Ballantine à New York.
Comme toujours, je dois beaucoup à mon agent, Julian Alexander, qui donne le meilleur de lui-même pour m'accompagner et qui me supporte depuis plus de trente ans !
Enfin, un grand merci à Rankin, mon mari, sans qui je ne pourrais pas écrire. Tu ne sauras jamais à quel point j'apprécie tout ce que tu fais pour moi.

Personnages

Par ordre d'apparition ou de mention dans le roman. Les noms en italique désignent des personnages fictionnels, ou dont le vrai nom n'est pas connu.

Anne, fille de Jean III, duc de Clèves, dit le Pacifique, et de Marie de Juliers-Berg.

Jean III, duc de Clèves, père d'Anne.

Otho von Wylich, seigneur de Gennep, oncle maternel d'Anne.

Elisabeth de Clèves, son épouse, tante d'Anne.

Jean Ier, duc de Clèves, arrière-grand-père d'Anne.

Otho von Wylich, fils bâtard d'Otho von Wylich, cousin d'Anne.

Jean II, dit le Faiseur d'enfants, duc de Clèves, grand-père d'Anne.

Guillaume, plus tard Guillaume V, duc de Clèves, frère d'Anne.

Amélie (surnommée Emily) de Clèves, sœur cadette d'Anne, dernière de la fratrie.

Marie de Juliers-Berg, duchesse de Clèves, mère d'Anne.

Charles Quint, empereur du Saint Empire romain germanique, suzerain des ducs de Clèves.

François, marquis de Pont-à-Mousson, fiancé d'Anne.

Antoine, duc de Lorraine, père de François.

Docteur Heinrich Olisleger, vice-chancelier de Clèves, cousin d'Anne.

Didier Érasme, célèbre érudit néerlandais, humaniste et homme de lettres.

Martin Luther, fondateur de la religion protestante.

Jean-Frédéric, électeur de Saxe, chef de la ligue de Smalkalde des princes protestants allemands, beau-frère d'Anne.

Sybille de Clèves, électrice de Saxe, sœur d'Anne.

Adolphe Ier, duc de Clèves, arrière-arrière-grand-père d'Anne.

Mère Lowe, nourrice d'Anne.

Charles II, duc de Gueldre, grand-oncle de François, marquis de Pont-à-Mousson et fiancé d'Anne.

Henri VIII, roi d'Angleterre.

Catherine d'Aragon, première épouse de Henri VIII et tante de l'empereur Charles Quint.

Konrad Heresbach, conseiller de Clèves et précepteur de Guillaume, le frère d'Anne.

Johann Gerecht de Landsberg, prieur de la chartreuse de Cantave, près de Juliers, confesseur de la mère d'Anne.

Docteur Schultz, médecin du duc de Clèves.

***Gerda**, servante d'Anne au château de Berg.*

***Maître Schmidt**, artisan de Solingen, et son épouse.*

***Johann**, fils bâtard d'Anne.*

Docteur Cepher, médecins des ducs de Clèves et plus tard d'Anne.

Franz Burchard, vice-chancelier de Saxe.

Lord Thomas Cromwell, plus tard comte d'Essex, secrétaire principal du roi Henri VIII, chancelier de l'Échiquier, lord du sceau privé.

Anne Boleyn, deuxième reine de Henri VIII.

Jeanne Seymour, troisième reine de Henri VIII.

Pape Paul III.

Christine de Danemark, duchesse de Milan, nièce de l'empereur Charles Quint.

François Ier, roi de France.

Lucas Cranach, peintre officiel de Jean-Frédéric, électeur de Saxe.

Docteur Nicholas Wotton, ambassadeur anglais envoyé à Clèves.

Edward Carne, émissaire anglais envoyé à Clèves.

Richard Berde, gentilhomme de la Chambre privée de Henri VIII, envoyé à Clèves.

Robert Barnes, émissaire de Henri VIII auprès des princes protestants.

***Herr* Hograve**, chancelier de Clèves.

Hans Wertinger, peintre allemand.

Hans Holbein, peintre officiel à la Cour de Henri VIII.

Werner von Hochsteden, grand maître de la Cour de Clèves.

Marie de Habsbourg, reine de Hongrie, régente des Pays-Bas, sœur de l'empereur Charles Quint.

William Fitzwilliam, comte de Southampton, lord grand amiral d'Angleterre.

Susanna Gilman, née Horenbout, peintre de la Cour de Henri VIII, gente dame de la Chambre privée d'Anne.

Gerard Horenbout, peintre flamand de la Cour de Henri VIII, père de Susanna.

John Gilman, négociant en vin, époux de Susanna.

George Boleyn, vicomte Rochford, frère de la reine Anne Boleyn et époux de Jane Parker, lady Rochford.

Prince Édouard, plus tard Édouard VI, fils de Henri VIII et de Jeanne Seymour.

Lady Bryan, gouvernante du prince Édouard.

Lady Marie, plus tard Marie Ire, fille de Henri VIII et de Catherine d'Aragon.

Lady Élisabeth, fille de Henri VIII et d'Anne Boleyn.

William Wilkinson, tailleur.

Honor Grenville, vicomtesse Lisle, épouse d'Arthur Plantagenêt, vicomte Lisle.

Arthur Plantagenêt, vicomte Lisle, gouverneur de Calais, fils bâtard d'Édouard IV et cousin de Henri VIII.

Richard Taverner, huissier du sceau, universitaire défenseur de la Réforme.

Wolfgang Capiton, réformateur allemand.

Bourgmestre de Solingen.

Hermann, comte de Neuenahr, érudit humaniste et politicien.

Johann, dit le Bâtard de Juliers, oncle maternel d'Anne.

Anastasia Gunthera Schwarzburg, cousine et dame de compagnie d'Anne.

Franz von Waldeck, cousin et page d'Anne.

Anna de Clèves, comtesse de Waldeck, mère de Franz et tante d'Anne.

Philip, comte de Waldeck, son époux, père de Franz.

Hanna von Wylich, épouse d'Otho von Wylich.

Florence de Diaceto, neveu du docteur Olisleger, gentilhomme de la maison d'Anne.

Marshal Dultzik, envoyé de l'électeur de Saxe.

Johann, seigneur de Bueren-Drossard, membre de l'escorte d'Anne lors de son voyage en Angleterre.

Werner von Pallant, seigneur de Bredebent, membre de l'escorte d'Anne.

Dame Magdalena von Nassau-Dillenborg, membre de l'escorte d'Anne.

Dame Keteler, membre de l'escorte d'Anne.

Dame Alexandrine von Tengnagel, membre de l'escorte d'Anne.

Jasper Brockhausen, trésorier d'Anne.

Gertie Brockhausen, son épouse.

***Meister* Schoulenburg**, cuisinier d'Anne.

Steven Vaughan, gouverneur de la Compagnie des marchands aventuriers de Londres.

Floris d'Egmond, comte de Buren, et **Ferry de Melen**, maître d'ordonnance de l'empereur, envoyés impériaux escortant Anne d'Anvers à Gravelines.

Gerberge von Ossenbruch, dame de compagnie d'Anne.

Diederik II von Wylich, *Erbhofmeister* (chambellan héréditaire) de Clèves, parent d'Otho von Wylich.

Sir Thomas Seymour, frère de la reine Jeanne Seymour, plus tard lord grand amiral.

Sir Francis Bryan, courtisan anglais.

Thomas Culpeper, gentilhomme de la Chambre privée de Henri VIII.

Gregory Cromwell, fils de Thomas Cromwell.

Anne Bassett, dame de compagnie d'Anne de Clèves.

Katherine Bassett, sœur d'Anne et plus tard dame de compagnie d'Anne de Clèves.

Lord William Howard, courtisan anglais, demi-frère du duc de Norfolk.

Mary Boleyn, Mrs Stafford, ex-maîtresse de Henri VIII et sœur de feu la reine Anne Boleyn.

William Stafford, son époux, soldat de la garnison de Calais, plus tard membre de la garde rapprochée de Henri VIII.

Sir Thomas Cheyney, lord gardien des Cinq-Ports.

Charles Brandon, duc de Suffolk, beau-frère de Henri VIII, ex-époux de Marie Tudor, « la reine française ».

Richard Sampson, évêque de Chichester.

Katherine Willoughby, duchesse de Suffolk, dernière épouse de Charles Brandon, duc de Suffolk, et dame d'honneur d'Anne.

Thomas Cranmer, archevêque de Cantorbéry.

Thomas Howard, duc de Norfolk, premier pair catholique d'Angleterre.

Alice Gage, lady Browne, épouse de sir Anthony Browne.

John Fisher, évêque de Rochester.

Sir Thomas More, ancien lord chancelier d'Angleterre.

Sir Anthony Browne, maître des chevaux du roi Henri VIII.

Thomas Manners, comte de Rutland, cousin de Henri VIII et chambellan d'Anne.

Sir Edward Baynton, vice-chambellan d'Anne.

Sir Thomas Denny, chancelier d'Anne.

Sir John Dudley, maître des chevaux d'Anne, plus tard duc de Northumberland et lord-président du Conseil sous Édouard VI.

Lady Margaret Douglas, nièce de Henri VIII et première dame de compagnie d'Anne.

Mary Howard, duchesse de Richmond, veuve du fils bâtard de Henri VIII, Henry Fitzroy, duc de Richmond ; dame de compagnie d'Anne.

Eleanor Paston, comtesse de Rutland, dame de la Chambre privée d'Anne.

Jane Parker, lady Rochford, dame de la Chambre privée d'Anne.

Catherine St John, lady Edgcumbe, dame de la Chambre privée d'Anne.

Margaret Wyatt, lady Lee, sœur du poète Thomas Wyatt et gente dame de la Chambre privée d'Anne.

Anne Parr, Mrs Herbert, gente dame de la Chambre privée d'Anne.

Elizabeth Seymour, Mrs Cromwell, sœur de la reine Jeanne Seymour, gente dame de la Chambre privée d'Anne.

Catherine Howard, nièce du duc de Norfolk et dame de compagnie d'Anne.

Katherine (Kate) Carey, fille de Mary Boleyn (et supposée fille de Henri VIII), dame de compagnie d'Anne.

Bridget d'York, fille d'Édouard IV, tante de Henri VIII et religieuse de Dartford.

Frances Brandon, marquise de Dorset, fille de Charles Brandon, duc de Suffolk, et de Marie Tudor, sœur de Henri VIII.

Docteur Kaye, aumônier d'Anne.

Baron Oberstein, gentilhomme de Clèves.

Henry Bourchier, comte d'Essex.

Mère Jack, nourrice du prince Édouard.

Lord Thomas Howard, frère cadet du duc de Norfolk.

Maître Cornelius Hayes, orfèvre de Henri VIII.

William Paget, plus tard sir William, puis lord Paget et conseiller privé, secrétaire d'Anne.

Katharina, dame de compagnie d'Anne.

Gertrude, dame de compagnie d'Anne.

Wymond Carew, receveur général d'Anne.

Will Somers, fou de Henri VIII.

Chapman, jardinier d'Anne, ancien jardinier de la reine Jeanne Seymour.

Lucas Horenbout, fils de Gerard Horenbout, frère de Susanna Gilman et peintre de Henri VIII.

Docteur Karl Harst, ambassadeur de Clèves à la Cour de Henri VIII.

Eustache Chapuys, ambassadeur impérial à la Cour de Henri VIII.

Charles de Marillac, ambassadeur français à la Cour de Henri VIII.

Stephen Gardiner, évêque de Winchester, plus tard lord chancelier.

Marguerite de Valois, reine de Navarre, sœur de François Ier, roi de France.

Henry Howard, comte de Surrey, fils et héritier de Thomas Howard, duc de Norfolk.

Famille Bassano de Venise, musiciens d'Anne.

Agnes Tilney, duchesse douairière de Norfolk, grand-mère par alliance de Catherine Howard.

Thomas, lord Audley, lord chancelier.

Sir Richard Rich, solliciteur général.

Sir William Kingston, contrôleur de la maison royale, connétable de la Tour.

Cuthbert Tunstall, évêque de Durham.

Sir Thomas Wriothesley, plus tard comte de Southampton,

premier secrétaire de Henri VIII.

Sir William Goring, chambellan d'Anne après l'annulation du mariage.

Jasper Horsey, intendant d'Anne.

Henry Courtenay, marquis d'Exeter, cousin de Henri VIII.

Frances Lilgrave, brodeuse, gente dame de la Chambre privée d'Anne.

Dorothy Wingfield, gente dame de la Chambre privée d'Anne.

Jane Ratsey, gente dame de la Chambre privée d'Anne.

Dame Simpson, gente dame de la Chambre privée d'Anne.

Elya Turpen, blanchisseuse d'Anne.

Thomas, cardinal Wolsey, ancien Premier ministre de Henri VIII.

Joanna, épouse de Jasper Horsey.

John Bekinsale, gentilhomme huissier d'Anne.

Henry, majordome d'Anne.

Katherine Astley, gouvernante de lady Élisabeth.

Thomas Boleyn, comte de Wiltshire, père de la reine Anne Boleyn.

Werner von Gymnich, échanson d'Anne.

Thomas Cawarden, plus tard sir Thomas, intendant d'Anne à Bletchingley et plus tard maître des divertissements et des pavillons à la Cour de Henri VIII et d'Édouard VI.

Edward Stafford, duc de Buckingham.

Sir Nicholas Carew, maître des chevaux.

Martha Carew, épouse de Wymond Carew.

Sir Anthony Denny, premier gentilhomme de la Chambre privée de Henri VIII.

Anne Stanhope, comtesse de Hertford, épouse d'Edward Seymour, comte de Hertford, frère de la reine Jeanne Seymour.

Maître Mandeville, palefrenier des écuries d'Anne.

***Maître Freeman et son épouse**, gardiens d'Anne à Southover.*

Jeanne d'Albret, duchesse de Clèves, plus tard reine de Navarre, première épouse de Guillaume V, le frère d'Anne.

Thomas Bowyer, membre du Parlement, **et son épouse**, gardiens du domaine d'Anne à Nyetimber.

Mrs Lambert, belle-mère de Richard Taverner, huissier du sceau.

Elizabeth Bryan, lady Carew.

Docteur Richard Cox, plus tard tuteur du prince Édouard.

Francis Dereham, secrétaire de la reine Catherine Howard.

Docteur William Butts, médecin de Henri VIII.

Sir John Gates, gentilhomme de la Chambre privée de Henri VIII.

Jean Clouet, peintre français, portraitiste.

Catherine Parr, veuve Latimer.

Elizabeth, épouse de sir Thomas Cawarden.

Thomas Carew, receveur général d'Anne, succédant à son parent

Wymond Carew.

Claude d'Annebault, amiral de France, ambassadeur français à la Cour de Henri VIII.

Marie d'Autriche, duchesse de Clèves, seconde épouse de Guillaume V, le frère d'Anne.

Mr Chomley, trésorier d'Anne.

Sir John Guildford, chambellan d'Anne succédant à William Goring.

Edward Seymour, duc de Somerset, lord Protecteur d'Angleterre sous Édouard VI et frère de la reine Jeanne Seymour.

Sir Otto Rumpello, chapelain d'Anne.

Henry Ashley, représentant du Parlement pour Hever, époux de Katherine Bassett.

Docteur Herman Cruser, émissaire de Clèves.

Docteur John Symonds, médecin d'Anne.

Sir William Sidney, courtisan.

Marie Eleonore de Clèves, nièce d'Anne, fille aînée de Guillaume V et de Marie d'Autriche.

Anna de Clèves, nièce d'Anne, fille de Guillaume V et de Marie d'Autriche.

Lady Jeanne Grey, petite-nièce de Henri VIII, reine d'Angleterre durant neuf jours.

Philippe d'Espagne, fils et héritier de l'empereur Charles Quint, époux de Marie Ire et de ce fait roi d'Angleterre.

Ferdinand de Habsbourg, archiduc d'Autriche, beau-frère de Guillaume V et prétendant de Marie Ire.

Ferdinand, roi des Romains, de Bohême et de Hongrie, héritier du Saint Empire romain, père de Ferdinand de Habsbourg, archiduc d'Autriche.

Simon Renard, ambassadeur impérial en Angleterre.

Sir Thomas Wyatt, fils du poète Thomas Wyatt, meneur de la rébellion contre Marie Ire.

Sir Thomas Saunders, shérif du Surrey.

Henry Grey, duc de Suffolk, père de lady Jeanne Grey.

Henri II, roi de France.

Christian III, roi du Danemark.

Sir Thomas Cornwallis, intendant de la maisonnée de Édouard VI.

George Throckmorton, membre de la garde rapprochée de Marie Ire.

Karl, prince du duché de Clèves, fils et héritier de Guillaume V, et neveu d'Anne.

Anne de Montmorency, grand connétable de France.

Lord Cobham, locataire de Sir Thomas Cawarden.

Sir Richard Freston, intendant d'Anne, succédant à Jasper

Brockhausen.

Jane Guildford, duchesse douairière de Northumberland.

Alard Blundey, chirurgien d'Anne.

Chronologie

1491 : Naissance de Henri Tudor, futur Henri VIII.

1509 :
Accession de Henri VIII au trône.
Mariage et couronnement de Henri VIII et de Catherine d'Aragon.

1510 : Mariage de Jean (né en 1490), héritier de Jean II, duc de Clèves, avec Marie (née en 1491), héritière des duchés de Juliers et de Berg.

1512 :
17 janvier : naissance de Sybille de Clèves.

1515 :
22 septembre : naissance d'Anne de Clèves.

1516 :
Naissance de la princesse Marie, fille de Henri VIII et de Catherine d'Aragon.
28 juillet : naissance de Guillaume, duc de Ravenstein, fils et héritier de Jean de Clèves.

1517 :
Octobre : naissance d'Amélie (Emily) de Clèves.

1521 : Jean III succède à son père Jean II en tant que duc de Clèves.

1526 : Mariage de Sybille de Clèves à Jean-Frédéric, électeur de Saxe.

1527 :
5 juin : fiançailles d'Anne de Clèves avec François, marquis de Pont-à-Mousson.
Novembre : il est évoqué une première fois la possibilité d'un mariage entre Anne de Clèves et Henri VIII.

1533 :
Janvier : mariage de Henri VIII avec Anne Boleyn.

Le Parlement vote l'acte de Restriction des appels (au pape), pierre angulaire de la Réforme.

L'archevêque Cranmer déclare incestueux et illégal le mariage de Henri VIII avec Catherine ; il confirme la validité du mariage de Henri avec Anne Boleyn.

Naissance de la princesse Élisabeth, fille de Henri VIII et d'Anne Boleyn.

1534 : Le Parlement vote l'acte de Suprématie faisant de Henri VIII le chef suprême de l'Église d'Angleterre, anis que l'acte de Succession désignant les enfants de la reine Anne comme légitimes héritiers du roi.

1535 : Annulation du contrat de fiançailles entre Anne de Clèves et François, marquis de Pont-à-Mousson.

1536 :

Mort de Catherine d'Aragon.

Exécution d'Anne Boleyn.

Mariage de Henri VIII et de Jeanne Seymour.

Le Parlement vote le second acte de Succession désignant les enfants de Jeanne comme premiers dans la succession au trône.

1537 :

Naissance du prince Édouard, fils de Henri VIII et de Jeanne Seymour.

24 octobre : décès de Jeanne Seymour.

Novembre : Henri VIII commence à chercher une quatrième épouse.

1538 :

Juin : la signature de la Paix de Nice entre l'empereur Charles Quint et le roi de France isole politiquement le roi Henri VIII.

Décembre : Henri VIII est excommunié par le pape.

1539 :

Janvier : le traité de Tolède entre l'empereur et le roi de France isole un peu plus Henri VIII et met fin aux négociations pour un mariage entre Henri et Christine de Danemark.

Henri VIII entame des négociations pour épouser Anne de Clèves.

6 février : décès de Jean III, duc de Clèves ; son fils Guillaume V lui succède.

Août : Hans Holbein est envoyé à Clèves pour réaliser des portraits des princesses Anne et Emily.

4 septembre : Guillaume V, duc de Clèves, signe le contrat de mariage d'Anne.

4 octobre : Henri VIII signe à son tour le même contrat.

26 novembre : Anne quitte Düsseldorf pour l'Angleterre.

2 décembre : Anne arrive à Anvers.

11 décembre : Anne est accueillie à Calais.

27 décembre : Anne s'embarque pour l'Angleterre.

1540 :

1er janvier : rencontre de Henri VIII et d'Anne de Clèves à Rochester.

3 janvier : accueil officiel d'Anne de Clèves à Blackheath.

6 janvier : mariage de Henri VIII et d'Anne de Clèves.

5 février : accueil officiel d'Anne de Clèves à Westminster.

Avril : Henri VIII commence à courtiser Catherine Howard.

Mai : le Conseil privé se met à chercher des motifs d'annulation.

10 juin : arrestation de Thomas Cromwell.

27 juin : Anne est envoyée à Richmond.

29 juin : Cromwell est arrêté au Parlement.

6 juillet : le Parlement commence à débattre de la validité du mariage d'Anne.

Henri VIII charge une Convocation du clergé d'examiner la validité de son mariage.

8 juillet : la Convocation déclare le mariage nul et non avenu.

11 juillet : Anne accepte le jugement de la Convocation.

12 juillet : le mariage d'Anne est officiellement annulé par un acte du Parlement.

17 juillet : la maisonnée d'Anne est dissoute.

28 juillet : exécution de Cromwell.

28 juillet : mariage de Henri VIII avec Catherine Howard.

Septembre : le bruit court que le roi pourrait reprendre Anne.

1541 :

Anne se rend à la Cour après le nouvel an.

Janvier : Henri VIII délivre à Anne un certificat de naturalisation et les documents officialisant sa rente et ses biens après l'annulation de leur mariage.

Anne part en tournée dans ses propriétés.

Novembre : chute de Catherine Howard, suivie de rumeurs concernant le retour d'Anne sur le trône.

Décembre : rumeur selon laquelle Anne aurait mis au monde un enfant en septembre.

1542 :
Février : exécution de Catherine Howard.

1543 :
Juillet : mariage de Henri VIII et de Catherine Parr.
Août : Clèves est envahie par les armées de l'empereur Charles Quint.
29 août : décès de Marie, duchesse douairière de Clèves, mère d'Anne.
7 septembre : Guillaume V, duc de Clèves, se soumet à l'empereur.

1546 :
Été : Anne se rend à la Cour lors de l'accueil officiel de l'amiral de France.

1547 :
28 janvier : décès de Henri VIII et accession au trône de Édouard VI.

1549 : Anne demande une aide financière à son frère le duc Guillaume.

1551 : Anne envisage de retourner à Clèves.

1553 :
6 juillet : décès d'Édouard VI ; lady Jeanne Grey est proclamée reine, puis renversée après neuf jours de règne ; accession au trône de Marie Ire.
Anne est mise à l'honneur dans le cortège du couronnement de Marie Ire.

1554 :
Février : Anne est soupçonnée de complicité dans la rébellion de Wyatt.

1557 :
16 juillet : décès d'Anne de Clèves.
3 août : enterrement d'Anne de Clèves à l'abbaye de Westminster.

1. Littéralement la « tour Jean », « *turm* » signifiant « tour » en allemand et « *Johann* » étant l'équivalent du prénom Jean. (*NdT*)

2. Coiffe portée par les femmes du nord de l'Europe au XVIe siècle. (*NdT*)

3 Les mots et phrases en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte orignal. (*NdT*)

4. Plat allemand à base de viande de bœuf ou de cheval, accompagné d'une sauce aigre-douce. (*NdT*)

5. Livre liturgique destiné aux fidèles catholiques laïcs et permettant de suivre la liturgie des heures. (*NdT*)

6. En effet, « cheval » se dit « *horse* », en anglais. (*NdT*)

7. Jeu datant du XIVe siècle, se jouant au sol avec des balles et des bâtons de bois ou des maillets. (*NdT*)